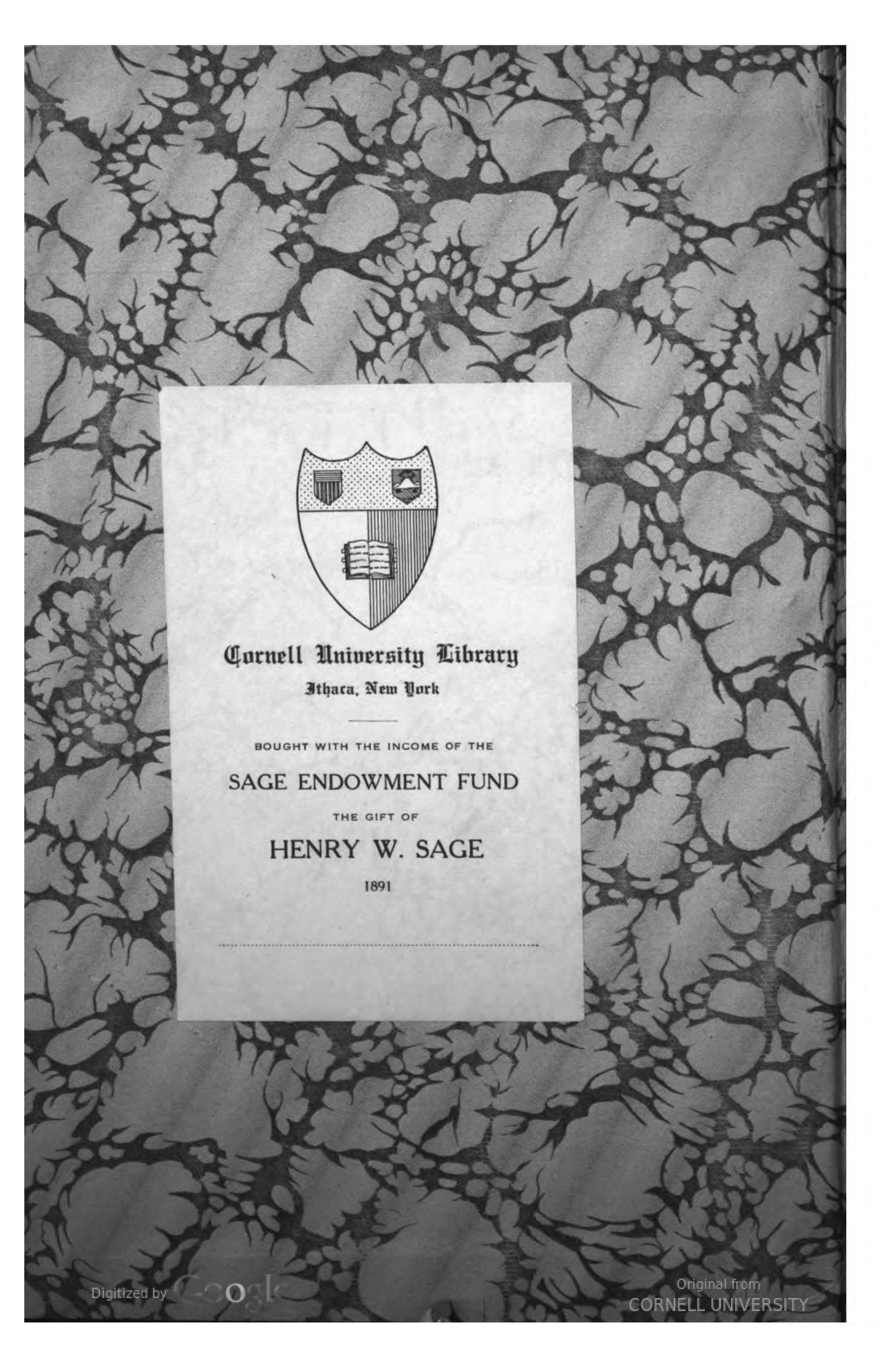
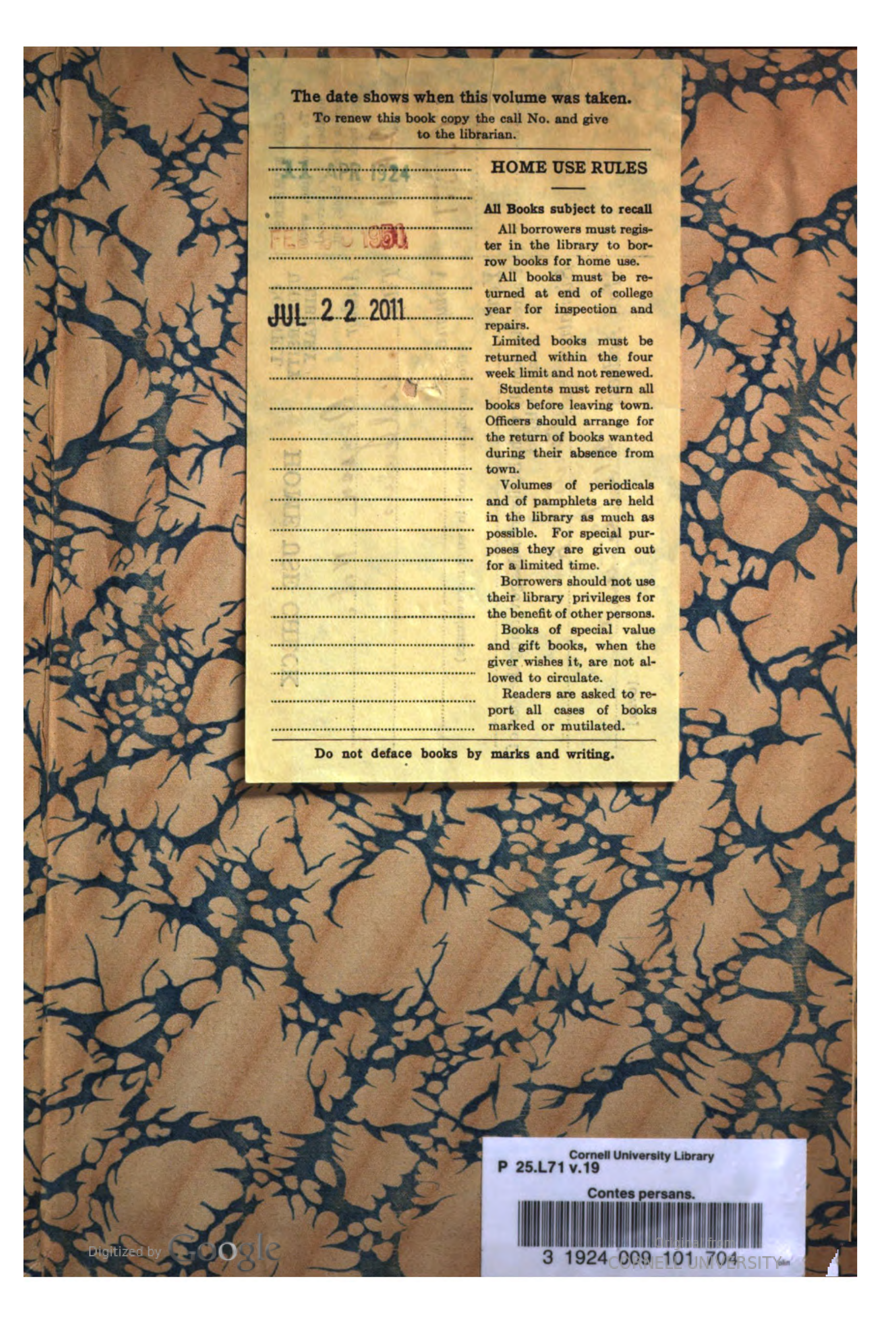

Cornell University Library
Ithaca, New York
BOUGHT WITH THE INCOME OF THE
SAGE ENDOWMENT FUND
THE GIFT OF
HENRY W. SAGE
1891



The date shows when this volume was taken.
To renew this book copy the call No. and give to the librarian.
11 APR 1924
FEB 4 O 1951
JUL 2 2 2011
HOME USE RULES
All Books subject to recall
All borrowers must register in the library to borrow books for home use.
All books must be returned at end of college year for inspection and repairs.
Limited books must be returned within the four week limit and not renewed.
Students must return all books before leaving town. Officers should arrange for the return of books wanted during their absence from town.
Volumes of periodicals and of pamphlets are held in the library as much as possible. For special purposes they are given out for a limited time.
Borrowers should not use their library privileges for the benefit of other persons.
Books of special value and gift books, when the giver wishes it, are not allowed to circulate.
Readers are asked to report all cases of books marked or mutilated.
Do not deface books by marks and writing.
Cornell University Library
P 25.L71 v.19
Contes persans.
3 1924 009 101 704
Digitized by Google
Original from CORNELL UNIVERSITY





507.



BIBLIOTHÈQUE

DE LA

FACULTÉ DE PHILOSOPHIE ET LETTRES
DE L'UNIVERSITÉ DE LIÈGE



BIBLIOTHÈQUE

DE LA

FACULTÉ

DE

PHILOSOPHIE ET LETTRES

DE

l'Université de Liège

FASCICULE XIX

CONTES PERSANS

Traduits pour la première fois sur un manuscrit inédit
de la Bibliothèque de Berlin

par AUG. BRICTEUX
Docteur en Philosophie et Lettres, Chargé de cours à l'Université de Liège
avec Préface de VICTOR CHAUVIN
Professeur à l'Université de Liège.

1910

Imprimerie VAILLANT-CARMANNE
Société Anonyme
8, RUE ST-ADALBERT, 8
LIÈGE

HONORÉ CHAMPION
Libraire-Éditeur
5, QUAI MALAQUAIS, 5
PARIS



A505162

PRÉFACE.

Le manuscrit persan inédit qui contient la collection de contes traduite avec tant d'élégance par M. Bricteux appartient à la Bibliothèque Royale de Berlin, qui l'a mis gracieusement à la disposition du traducteur [1]. Ce manuscrit qui ne donne pas le nom de l'auteur, est moderne ; on lit, en effet, à la fin : « Le livre du recueil des histoires a été achevé le dimanche 22 du mois de ragab de l'an 1245 de l'hégire (1830) ». Mais il est permis de croire qu'il reproduit un original beaucoup plus ancien.

Le conteur est certainement un écrivain de talent, qui a su utiliser intelligemment le vaste trésor des contes populaires et imaginer des histoires nouvelles en combinant heureusement des éléments puisés à différentes sources. Il narre avec facilité et sait donner à ses épisodes de justes proportions; ses contes sont donc bien composés et on n'exceptera de ce jugement favorable que le quatorzième, dont le début ne se rattache pas très adroitement au reste.

M. Bricteux s'est efforcé de traduire le texte aussi littéralement que possible ; il le donne tout entier et n'a eu que rarement à retrancher quelques expressions ou quelques phrases qui n'auraient charmé que certains lecteurs. Nous pensons que la collection ne

[1] *Die Handschriften-Verzeichnisse der königlichen Bibliothek zu Berlin*, t. IV, p. 988, n° 1031, Minutoli 8.



plaira pas moins au public que les quelques spécimens donnés antérieurement dans le *Muséon* [1].

La source principale de notre auteur est un recueil analogue, si pas identique, à celui que Caylus a fait traduire d'après une version turque, dont on n'a pas encore retrouvé le texte [2]. Notre anonyme a pris cinq contes à cette collection : Chadul (nº 3) ; Naz-Rayyar (nº 7) ; le Portefaix (nº 9) ; le Griffon (nº 10) et Seifulmulouk (nº 13 ; cfr. nº 9). Il a aussi reproduit quelques traits d'autres contes de Caylus : Jahia (nº 4) ; Nourgehan (nº 4) ; Moradbak (nº 9). Ces emprunts prouvent, et que la collection de Caylus est authentique, et qu'elle est antérieure à celle de notre anonyme, puisque ce dernier en a combiné certains éléments. C'est le conte nº 9 qui est le plus caractéristique sous ce rapport.

Une autre source est le roman de Hâtim [3]. (Voir nº 4; cfr. nº 11).

Inutile de faire remarquer que l'auteur connaît les *Mille et une nuits*. (Voir par exemple, les nºs 1 et 3).

Mais il ne sera peut-être pas sans intérêt d'examiner les différents contes d'un peu plus près.

[1] *Khodâdâd. Muséon*, n. série, t. V, pp. 172-192. — *Salomon et le Griffon*, *ibidem*, t. VI, pp. 53-90. — *Les trois jouvenceaux*, *ibidem*, pp. 379-396. Cfr. *Zeitschrift des Vereins für Volkskunde*, 1906, pp. 471-472.

[2] V. CHAUVIN. *Bibliographie des ouvrages arabes ou relatifs aux Arabes*, t. IV, pp. 133 et suiv. et 222.

[3] *The adventures of Hatem Taï, a romance. Translated from the Persian, by* DUNCAN FORBES, *A. M.* London... 1830. In-4º. — Cfr. *Bibl. arabe*, t. VI, p. 49.



1. Ferroukhzâd.

Le début de l'histoire est emprunté au conte du troisième Calender (*Mille et une nuits*, n° 117). Puis on retrouve l'oiseau gigantesque (*M. N.*, n° 373 B) ; les animaux qui sortent la nuit de la mer (*Bibl. arabe*, t. VII, pp. 7-8 et 55-56) ; une négresse qui s'éprend du héros et qui le sauve (*Bibl. arabe*. t. VII, pp. 67, 71, 72 et 74) ; une jeune fille vêtue en homme (t. V, p. 96). Inutile de parler des naufrages et de l'enlèvement d'une jeune femme par un génie : ce sont des épisodes bien connus. Le jugement de Dieu est un peu plus original. Mais, en somme, le tout n'est qu'une histoire d'intrigues politiques ayant pour suite un détrônement ; il n'est pas besoin de dire que le souverain légitime finit par être rétabli dans ses droits.

2. Les trois Jouvenceaux.

Le cadre de l'histoire fait un peu penser à celui du Bagho Bahar. Dans ce cadre s'insèrent quatre historiettes, assez peu nouvelles.

I. La première, mettant en scène un frère qui se dévoue comme l'Abdallah des *Mille et une nuits* (n° 2), est le récit d'une conversion : lisant une inscription qui rappelle que, de Salomon, ce modèle de toutes les magnificences orientales, il ne reste plus rien, notre héros renonce au monde et se livre à la vie ascétique. Ce thème de la vanité du monde est banal dans les contes orientaux. (Voir *Bibl. arabe*, t. V, p. 33).

II. Un jeune homme s'éprend de la favorite du féroce vizir Haggâg (Hégiage). L'intrigue est découverte parce qu'un mets farci de perles, donné à la favorite, est



remis par elle à son amant, qui a l'imprudence d'en offrir partie à son associé : celui-ci le dénonce. (Voir *M. N.* n°s 106, 302 et 303). Comme les coupables avouent franchement leur faute, Haggâg leur pardonne, ainsi que le calife d'un autre conte (*M. N.*, n° 129). L'auteur a probablement trouvé piquant de choisir Haggâg à cause de sa réputation de cruauté ; peut-être se sera-t-il inspiré des n°s 204 et 205 des *Mille et une nuits*.

III. Trait de générosité à la Barmécide. On le retrouvera certainement un jour dans quelque auteur arabe. Comparer en attendant les histoires citées au n° 87 des *Mille et une nuits*, surtout celle que donne la Chrestomathie arabe de de Sacy.

IV. C'est, presque mot pour mot, l'histoire de Chadul (*M. N.*, n° 128). On pourrait faire certaines comparaisons avec le n° 136 du tome VIII de la *Bibl. arabe* et les récits analogues qui y sont cités. On trouvera, au n° 153 du même tome, un autre exemple d'une funeste bonne fortune.

3. **Le peintre Hânî.**

La partie principale de cette histoire — les dangereuses aventures que court une jeune fille séparée de son amoureux et se mettant à sa recherche — est un thème connu, que l'on retrouvera encore au n° 8. On lit dans les *Mille et une nuits* deux contes qui en sont peut-être le prototype : les Amants de Syrie (*Bibl. arabe*, t. V, p. 94, n° 30) et 'Ali Šâr (*ibidem*, p. 89, n° 28). L'épisode du cheval qu'on emmène pendant que le héros est endormi reparaît encore dans Miryam (*ibidem*, p. 54, n° 271). Quant à la justification de la

jeune fille, elle s'opère comme dans l'histoire de la Réunion (Nos 321 et suivants des *Mille et une nuits*).

Remarquons que ce qui, dans la peinture, frappe le plus les orientaux, c'est le trompe-l'œil (p. 48. Cfr. Mohl, *le livre des Rois par Abou'lkasim Firdousi*, t. V, p. 122).

4. **Lebchâh.**

L'histoire de la reine est tirée du roman de *Hatem-Taï*, pp. 6-17. La charité qu'elle fait faire dans quarante maisons contiguës est imitée d'un conte bien connu en Orient. Voici en effet ce qu'on trouve dans les *Mélanges de littérature orientale de* Cardonne : « Hatem-Taï étant mort, son frère prétendit le remplacer. Cherbéka sa mère lui répétait sans cesse qu'il n'égalerait jamais celui dont la réputation était si méritée. Comme il voulait, à l'exemple d'Hatem, accueillir tous ceux qui avaient coutume d'aborder chez son frère, il fit dresser une vaste tente, dans laquelle ce chef des Arabes recevait de son vivant la foule des demandeurs Cette tente avait soixante-dix portes. Cherbéka s'étant déguisée en pauvre femme, entra dans la tente, le visage couvert d'un voile épais ; son fils qui ne la reconnut point, lui donna l'aumône : la même femme voilée rentra par une autre porte, et reparut à ses yeux. Le nouveau bienfaiteur, revoyant la même personne qui venait de recevoir de sa main, la rebuta en lui reprochant son importunité. Alors Cherbéka ôtant son voile : « M'étais-je trompée, mon fils, lui dit-elle, en vous assurant que jamais vous n'égaleriez Hatem ? Un jour pour éprouver votre frère, je me déguisai ainsi, et j'entrai successivement par les soixante-dix portes de cette même tente, et soixante-dix fois je reçus des



bienfaits de sa part ». (T. I, pp. 175 et suiv. — *The adventures of Hatem-Taï*, p. 4. — *Zeitschrift für celtische Philol.*, t. IV, p. 129).

La reine consent à épouser Lebchâh s'il découvre la cause de la tristesse du roi de Chine. Dans le recueil turc *xoroskardasch* traduit par M. Jacob, on met ainsi à l'épreuve un jouvenceau pour savoir s'il doit être accepté comme mari. (*Türkische Bibliothek*, t. V, pp. 69 et suiv.) Voir aussi Charpentier, *Paccekabuddhageschichten*, p. 104. (*Uppsala Universitetets årsskrift*, 1908).

Un prince s'éprend d'une péri dont il voit l'image dans l'eau. Ce trait poétique se retrouve, p. ex., dans les contes turcs traduits par Kunos (*Zeits. d. Vereins f. Volkskunde*, 1906, p. 240). On pensera, à ce propos, au *lai de l'ombre* et on se rappellera que Ballanche a introduit ce motif dans son fragment sur Hermann et Dorothée (*Revue d'hist. littér. de la France*, octobre-décembre 1905, pp. 648-649).

La condition du mariage du prince avec la péri, c'est qu'il ne s'étonnera de rien et ne fera jamais de question. (*Bibl. arabe*, t. V, pp. 251 et 296 ; *Zeit. d. Ver. f. Volksk.*, p. 243, nº 50). Or sa femme livre l'un des enfants nés du mariage à un lion ; un autre, à un crocodile, et lance le troisième dans un four ; mais, en réalité, ces enfants sont ainsi remis à des esprits qui font leur éducation. L'épisode se retrouve au nº 9 et dans un conte des *Mille et un jours*, qui ressemble au nôtre. (*Bibl. arabe*, t. VI, p. 180, nº 343).

Pour le conte de Bakhtiyar, l'auteur s'est probablement inspiré du Djamasp des *Mille et une nuits*. (*Bibl. arabe*, t. V, p. 255, nº 152). Le livre magique, où tout l'avenir est prédit en détail, est bien connu. (*Bibl*,



arabe, t. V, p. 295). On rencontre souvent aussi l'épisode du ministre prudent que le roi ordonne de mettre à mort, mais que le bourreau épargne en secret ; à la grande joie du roi le jour où il se trouve dans quelque sérieux embarras. (MOHL, *Livre des Rois*, t. VI, pp. 366-377. — *Bibl. arabe*, t. II, p. 217 ; t. VI, pp. 38 et 201 ; t. VIII, p. 133). L'épisode où Bakhtiyâr se sert du vizir comme monture, est le développement d'un trait d'un conte de Caylus (*Bibl. arabe*, t. VI, p. 107). Quand il refuse d'enfourcher un mulet, sous prétexte que c'est le diable, il faut voir là un écho du préjugé que les Orientaux ont contre le mulet, mais qui ne les empêche pas de s'en servir, à l'exemple de Salomon et de Mahomet. La raison de cette aversion doit être le croisement ; d'après DAMÎRI, toutefois, on méprise le mulet, parce que le croisement a d'abord été pratiqué par Qâroûne (Coré), ou parce que les mulets ont mis beaucoup d'empressement à apporter du bois pour le bûcher destiné à brûler Abraham. (BOCHART, *Hierozoïcon*, t. I, pp. 238 et 234 ; *Journal asiatique*, 1877, t. II, p. 209).

Le personnage du cheikh hypocrite semble emprunté au conte de Caylus intitulé Jahia et Maimouné. (*Bibl. arabe*, t. VI, p. 81, n° 229).

Notons encore quelques traits. Un roi en colère jette sa couronne. (MOHL, *Livre des Rois*, t. II, p. 402 et t. IV, p. 17. — *Bibl. arabe*, t. V, pp. 22, 25, 29 et 31). — Les femmes mêmes vont à la rencontre de gens que l'on reçoit (*Bibl. arabe*, t. V, p. 78). — Les animaux ont un langage (*Bibl. arabe*, t. VIII, pp. 49-50). — On rase une maison comme châtiment (cfr. n° 9 et *Bibl. arabe*, t. VII, p. 74). — Pour attirer l'attention de quelqu'un,

on se montre sans cesse à lui, soit à son audience (p. 84 ci-dessous) soit en se mettant sur son passage (p. 90) ; mais il y a d'autres moyens encore. (*Bibl. arabe*. t. VII, p. 162). — Si le voisinage de gens heureux porte bonheur (pp. 128 et 130 ci-dessous), celle des malchanceux est fatale (voir n° 7 et *Bibl. arabe*, t. V, p. 51). — Un objet peut devenir une personne (Voir *Bibl. arabe*, t. V, p. 139).

5. **Qâssime.**

Remarquer l'amour naissant à la vue d'un portrait (*Bibl. arabe*, t. V, p. 132) et le transport d'une personne par des moyens extraordinaires (*Ibidem*, p. 228 et suiv.).

Ce conte fera penser à la folie de Tristan.

6. **Khodâdâd.**

Ce conte se trouve déjà dans la collection de Galland, mais il ne figure pas dans les manuscrits des *Mille et une nuits*. Traduit par Pétis de la Croix, il a été subrepticement introduit dans cette collection, à l'insu de Galland et de Pétis (*Bibl. arabe*, t. VI, p. 71). Le seul texte oriental connu est celui que nous avons découvert ici. (*Ibidem*, p. 69).

On retrouve dans notre récit plusieurs éléments dont les conteurs orientaux usent ou abusent : l'arbre qui reverdit (*Bibl. arabe*, t. V, p. 51 et 294) ; la conception merveilleuse (p. 43 et 294) ; la voix du sang (p. 13) ; le travestissement de la jeune fille (p. 96 et 295) ; la construction d'une hôtellerie afin d'attirer beaucoup de gens et d'obtenir ainsi des nouvelles d'une personne qui a disparu (pp. 90 et 295) ; la guérison miraculeuse d'un mutilé (p. 139), etc.



7. Ghaffoûr.

C'est le n° 66 des *Mille et un jours* ; cfr. n°s 64 et 65. *Bibl. arabe*, t. V, pp. 135 et suiv.)

8. Le chat et la souris

Voir le n° 3.

Les orientaux, quand ils donnent, s'excusent de ne pas faire mieux. (*Bibl. arabe*, t. V, p. 123.)

9. Hadjdjâdj.

Cette histoire se compose de trois contes, qui se retrouvent séparés dans le recueil de Caylus.

L'introduction, c'est l'aventure de Moradbak légèrement modifiée (*Bibl. arabe*, t. VI, p. 95, n° 259.)

Viennent ensuite les aventures du Portefaix (*Ibidem*, p. 146, n° 304), que notre auteur suit assez fidèlement, sauf en deux points : les disgrâces du héros n'ont pas pour cause sa paresse, mais proviennent de ce qu'il a négligé de remercier Dieu de ses bienfaits. Puis ses exploits, narrés d'ailleurs avec plus de détails, n'ont pas pour objet les Guèbres, mais les Grecs et, ici, l'on retrouve, semble-t-il, un reflet plus ou moins vague de l'histoire d''Oumar al Nou'mâne (*Bibl. arabe*, t. VI, p. 112, n° 277.) Ne pouvant vaincre le héros, les Grecs recourent à un stratagème classique dans la littérature persane : ils le font tomber dans un fossé qu'ils ont eu soin de dissimuler sous des fascines ; ainsi sont morts Rustem et Zewareh (Mohl, *Livre de Rois*, t. IV, pp. 573 et suiv.) ; ainsi encore Pirouz (Mohl, t. VI, pp. 77 et suiv.)



Une troisième partie, qui est un voyage d'aventures, est amorcée par le dernier épisode du conte du Portefaix, sa lutte contre le taureau noir. C'est le voyage de Saïf al mouloûk. Mais c'est moins la forme donnée par Caylus (*Bibl. arabe*, t. VII, p. 72) que celle des *Mille et une nuits*. Là se retrouvent l'épisode des singes (*ibidem*, p. 67), complété ici par une histoire de mariage; celui du vieillard aux jambes de lanières (p. 68) et l'aventure de Polyphème (p. 69.) Chose curieuse! On rencontre ici l'épisode du mouton grâce à la peau duquel le héros parvient à s'échapper; or cet épisode ne figure ni dans Saïf, ni dans son prototype, qui est le troisième voyage de Sindbad (p. 15.)

A remarquer assez bien de traits folkloriques. Deux fois il est question de raser une maison. (N° 4.). — Le conte doit faire rire et pleurer. (*Bibl. arabe*, t. V, pp. 135 et 295.) — Le conteur, longtemps retenu en prison, doit d'abord se refaire avant de pouvoir comparaître devant le tyran (t. VIII, pp. 133-134.) — Si la péri s'intéresse au jeune homme, c'est qu'elle est née le même jour et au même lieu que lui (t. VII, pp. 67 et 73.) — Deux fois Mahomet guérit par sa salive. — Le héros fait la charité en distribuant gratuitement de l'eau à ceux qui sont altérés. (*Journal asiatique*, 1896, t. I, p. 160.) — Pour cacher un joyau, on se fait une incision dans la jambe. — On se rend maître d'une péri en lui enlevant sa robe (t. VII, p. 37.) — Le héros n'a confiance que quand on lui fait un certain serment. — Comme au n° 4, la mère jette ses enfants à un lion et à un loup. — Transporté par un génie, on ne doit pas prononcer le nom de Dieu (t. VI, p. 106.) — Poursuivi, le héros crée des obstacles magiques. (*Revue des traditions populaires*, t. XVI, pp. 223 et 537.)



10. Le griffon.

Ce conte existe en arabe, en persan et en turc.

De la forme arabe, on savait seulement qu'elle se rencontre dans deux manuscrits du Kalîlah (1). Depuis, nous l'avons trouvée dans l'histoire des prophètes par Ta'labi (2), édition de 1321, pp. 167-169.

C'est la version turque qui a d'abord été connue en Occident, par le livre de Caylus (3). Cette traduction, mise en allemand, a paru dans le t. IX du *Tausend und ein Tag*, pp. 100 et suiv. Elle a été utilisée par WIELAND pour son *Dschinnistan* (t. III ou édition Hempel, t. XXX, pp. 333-339), par HARTMANN (*Arabische Perlenschnur*, t. I, pp. 84-100) et par l'auteur des *Märchen für Kinder und Nichtkinder*. (Riga, Hartknoch, 1796.)

Cette forme, très semblable à la forme arabe, est plus simple que la version persane conservée dans le manuscrit n° 1255 de la Bibliothèque de la Compagnie des Indes à Londres et dans notre manuscrit de Berlin. Le conte du manuscrit n° 1255 a paru en anglais dans l'*Asiatic Journal*; cette traduction a été mise en français en 1840 et publiée dans la *Revue britannique*, 4e série, t. XXX, pp. 351-371. Le manuscrit de Londres et celui de Berlin ne semblent guère différer.

Il est visible que la version persane est plus récente

(1) DE SACY. *Notices et extraits des manuscrits*. t. IX, I, p. 461. — BENFEY, *Pantschatantra*, t. I, p. 573. — *Bibl. arabe*, t. II, p. 102, n° 63.

(2) Mort en 1036. Voir BROCKELMANN, *Geschichte der arabischen Litteratur*, t. I, p. 350.

(3) *Bibl. arabe*, t. VI, p. 29, n° 201,



que les deux autres : dans celles-ci l'histoire ne comprend qu'une seule donnée logiquement développée; l'autre, au contraire, est allongée par l'insertion de quatre histoires, qui sont absolument étrangères au sujet véritable.

1° Il y a d'abord un groupe d'allégories assez ingénieuses, que l'on retrouve sous une forme plus simple dans les *Quarante Vizirs*, de la traduction de BEHRNAUER ou de celle de GIBB. L'auteur persan joint, par exemple, à l'allégorie des bouchers (n° 10 de la traduction, celle des deux cuisines (n° 11), c'est-à-dire qu'il a répété le même trait, évidemment dans le but d'amplifier son modèle.

Pour des allégories de ce genre, voir *Bibl. arabe*, t. VIII, pp. 160-161, n° 168. — MOHL, *Livre des Rois*, t. V, pp. 88 et suiv. — BASSET, *Contes berbères*, pp. 64-68 et 174. — MONTEIL, *Contes soudanais*, pp. 106-109. — LISSAUER, *Zeitschrift für Ethnologie*, 1908, pp. 533-535 (conte Kabyle). — GONZENBACH, *Sicilianische Märchen*, t. II, pp. 257-259. — *Bibl. arabe*, t. VII, p. 53. — BASSET, *Les Apocryphes éthiopiens*, n° XI, p. 3.

2° Vient ensuite l'histoire des vieillards dont la force et la santé sont en raison inverse de leur âge. Cette historiette n'est pas nouvelle ; mais, ici, elle est motivée un peu autrement et, nous semble-t-il, plus ingénieusement. (*Bibl. arabe*, t. VII, p. 61).

3° La troisième addition est l'amplification du conte bien connu du procès pour le trésor trouvé par un acheteur dans l'immeuble qu'il acquiert. Ce conte se retrouve chez les Juifs et le roi mis en scène est

Alexandre le Grand[1]. Chez les Arabes, c'est Kisrâ (Anoûchirwâne) qui est le héros[2]. « Le roi Kisrâ, dit Qalyoûbi, était le plus juste des rois. On raconte qu'un homme acheta d'un autre une maison. Il y trouva un trésor et, se rendant chez le vendeur, l'informa de la chose. Le vendeur lui dit : « Je t'ai vendu une maison, n'y connaissant pas le trésor ; s'il y en a un, il est à toi ». Mais l'acheteur répondit : « Il faut absolument que tu le prennes, car il ne rentre pas dans ce que j'ai acheté ». La discussion s'étant prolongée, ils portèrent le différend devant le roi Kisrâ. Là, ils exposèrent l'affaire du trésor. Le roi baissa longtemps la tête, puis il demanda s'ils avaient des enfants. « Un fils pubère », dit le vendeur. « Et moi, dit l'acheteur, j'ai une fille nubile. » « Je vous ordonne, dit Kisrâ, de les marier pour qu'il y ait entre eux union et alliance, et d'employer le trésor à leur avantage. » Ce qu'ils firent, pour obéir à l'ordre du roi. [3] »

4° Il y a enfin l'histoire Le bœuf et l'âne, qu'on trouve dans les *Mille et une nuits* et que le compilateur persan a moins bien racontée. (*Bibl. arabe*, t. V, pp. 179-180, n° 104. — Kampffmeyer, *Südalgerische Studien*, dans *Mitteilungen des Seminars f. Or. Sprachen*, t. VIII, 2, pp. 231-235).

Notre conte existe-t-il dans l'Inde ? A notre connaissance, aucune collection ne le donne. Mais chez les Jaïnas, on trouve une histoire qui est au moins le germe de la nôtre. Voir Alb. Weber. *Ueber das*

[1] Wünsche, *Midrasch bereschit*. p. 143 et *Midrasch Wajikra*, p. 184.

[2] Qalyoûbi, édit. Calcutta, 1856, p. 31.

[3] Voir aussi *Notices et extraits*, t. XXXIV, 1, pp. 426-428. — Bresnier, *Anthol. arabe*, p. 76.



Campakaçreshthikathânakam, die Geschichte vom Kaufmann Campaka. Dans *Sitzungsberichte der königlich Preussischen Akademie der Wissenschaften zu Berlin*, 1883, p. 572 et suivantes. — Ce passage de Weber en français dans le *Muséon*, n. série, t. VI, pp. 87-90.

11. **Rizvâne Châh.**

L'onagre mystérieux de ce conte et du conte suivant se trouve déjà dans le livre des Rois. (MOHL, t. VI, pp. 533 et suiv. Cfr. t. III, pp. 215 et suiv.). — Quand un roi est juste, la nature même s'améliore et le loup et l'agneau s'abreuvent au même lieu. (*Bibl. arabe*, t. II, p. 190-191. — MOHL, t. I, p. 128; t. V, pp. 217, 300, 317, 336, 491-493 ; t. VI, pp. 121 et 129 ; t. VII, p. 96). — Monture humaine, comme au nº 4. — Marcher sur les flots, *Bibl. arabe*, t. VII, p. 55. — Lutte de serpents, *Bibl. arabe*, t. V, p. 5 et t. VI, p. 66. — Un jeune homme sacrifié comme dans *Hatem Taï*, p. 44. — A remarquer qu'une sorcière se transporte au moyen d'un bâton ; ce trait ne se rencontre qu'ici.

12. **Behram Goûr.**

Le célèbre roi des Perses qui est le héros de cette histoire a, de temps immémorial, tenté l'imagination des conteurs. (Voir MOHL, *Livre des Rois*, t. V, pp. 396 et suiv. et t. VI, pp 1 et suiv. — NÖLDEKE, *Geschichte der Perser u. Araber zur Zeit der Sasaniden. Aus der arab. Chronik des Tabari.* 1879, pp. 85 et suiv. — ZOTENBERG, *Tha' âlibi, Histoire des Rois des Perses*, pp. XXXVIII et 539 et suiv. -- *Zeit. d. deut. morg.*



Gesell., t. XLIII, pp. 586 et suiv. — Barbier de Meynard, *Dict. géog. de la Perse*, pp. 560-561. — *Bibl. arabe*, t. II, p. 182, etc.). Notre auteur a singulièrement étendu ici le domaine de la fantaisie. La péri, qu'on prend en retenant sa robe (n° 9 ci dessus) et qui s'envole disant qu'on vienne la chercher, fait penser à l'histoire de Hassan dans les *Mille et une nuits.* (*Bibl. arabe*, t. V, p. 29, n° 212). Le mont Qâf ne pouvait manquer (*Bibl. arabe*, t. VII, p. 38), non plus que les objets précieux de Salomon : Une mître qui rend invisible (*ibidem*), le sceptre qui ouvre toutes les portes et les souliers qui permettent de marcher sans fatigue. Pour appeler, on brûle des cheveux (*Bibl. arabe*, t. V, pp. 5 et 293; cfr. Mohl, t. I, pp. 176 et 276 et t. IV, p. 535). Il y a des vieillards de plus en plus âgés (t. VII, p. 61), etc.

13. **Saïf el Mouloûk.**

Conte très répandu en Orient ; on en a déjà vu une version au n° 9 ci-dessus. Ici l'auteur suit plutôt la forme de Caylus (*Bibl. arabe*, t. VII, pp. 72-73). Il introduit d'ailleurs dans les voyages quelques éléments pris ailleurs : les cynocéphales (*Bibl. arabe*, t. VII, p. 77) ; nisnâs (p. 175) ; wâqwâq (pp. 37-38) ; fourmis (p. 87) ; oiseau gigantesque (pp. 10 et suiv.) ; poivre (p. 22) ; le jardin d'Iram (t. V, p. 36).

A remarquer aussi la prédilection que l'auteur professe, comme beaucoup d'autres conteurs orientaux, pour le nombre 40.

14. **Souqzî.**

On peut donner à autrui les années de sa propre vie. (*Bibl. arabe*, t. VIII, p. 119).

Victor Chauvin.



I

[Histoire de Ferroukhzâd] [1]

Au nom du Dieu clément et miséricordieux.

Les conteurs de nouvelles, les traditeurs de documents et les perroquets croqueurs de sucre au doux langage rapportent l'histoire suivante :

Dans le pays de Ghazna [2], il y eut jadis un monarque d'élite, un roi des rois sans pareil. Ce dominateur de la face du monde, un jour, était assis sur son trône, heureux de sa puissance et coiffé de la couronne, les grands de l'état se tenaient debout près de la porte [3], tandis que les princes étaient assis, chacun à la place que lui assignait l'étiquette. Le souverain prêtait l'oreille à leur discours, et leurs réponses pleines de sens amenaient un sourire sur ses lèvres sucrées, semeuses de perles [4], et il se plaisait aux récits ingénieux des lettrés et des gens d'esprit.

Mais soudain une idée vint à l'esprit du roi, et se tournant vers son excellent vizir, il lui dit : « Ô lumière de l'état, ô conseiller intègre, les sages d'autrefois ont dit que.... [5]

Or, depuis bien longtemps, une idée fixe me tourmente et j'ai l'esprit absorbé par ce problème : est-il jamais possible que l'homme créé par Dieu, quelles que soient l'ardeur de son zèle et l'intensité de ses efforts, écarte de lui le destin voulu par Dieu — qu'Il soit loué ? » Le ministre au cœur brillant se prit à sourire à ce discours du monarque et répondit : « Ô souverain absolu, tout homme dont le cerveau est agité par ce problème est dès lors consumé par



le chagrin, comme moi-même je l'ai été. Je n'ai pu trouver de remède à cette situation, et c'est pour cette cause, ô roi des rois, que je passe ma vie à ton service. »

A ces paroles de l'éminent vizir, le roi s'écria : « Ô vizir, je t'en conjure par le Seigneur du monde, raconte-moi donc tes aventures. « Le ministre répondit : Ô roi, si...[6] je t'exposerai mes aventures d'un bout à l'autre, et tu n'as jamais rien entendu de pareil. » « Raconte ». Alors le vizir s'agenouilla conformément à l'étiquette et parla en ces termes :

« O monarque du monde, mon père était l'un des chefs de Balkh [7] et possédait une fortune immense. Lorsque ma mère me donna le jour, il me confia aux soins d'une nourrice et on m'appela Ferroukhzâd. Ma nourrice m'éleva avec tendresse.

Je grandis auprès d'elle jusqu'à ce que fus en âge de suivre des leçons. Elles me profitèrent si bien que j'acquis
fol. 2 A. tous les talents. Dans toute la région de Balkh et du Khorassan, il n'y avait jouvenceau plus instruit et plus accompli que moi, et mon intelligence égalait mon savoir. Mon père s'en alla vers la miséricorde divine, j'entrai en possession de tous ses biens et de ses trésors, et alors, fier de mes richesses, je levai la tête, je fis beaucoup d'œuvres pies à l'intention de l'âme de mon père, et quand son deuil fut terminé, je ne pensai plus qu'à vivre à ma guise et à m'adonner au plaisir. Entouré d'amis intimes et de compagnons spirituels, je passais mon temps, soir et matin, à me promener à la campagne.

Une nuit que, j'étais couché dans le parterre de roses de mon palais, je vis en songe un dragon fondre sur moi. Je fus pris à son aspect d'une terreur inimaginable. Le monstre me saisit par le collet dans sa gueule béante comme une caverne et garnie de dents acérées, et m'enleva

dans les airs. J'aperçus un brasier incandescent. Il m'y jeta, et je pensais périr dans ce feu, quand un vent impétueux se leva, m'arracha aux flammes et m'emporta au sommet d'une montagne telle qu'il n'y en eut jamais de plus haute. Arrivé là, je m'assis triste et éperdu. Je vis tout-à-coup un serpent sortir d'une crevasse de la montagne; il se dirigea vers moi et voulut m'injecter le venin de ses crocs et me faire passer de vie à trépas. Epouvanté, je m'enfuyais vers le bas de la montagne, quand tout-à-coup je vis la lune descendre du ciel et me recueillir dans son sein. A cet endroit, je m'éveillai de mon profond sommeil : la couleur avait disparu de mon visage, le tremblement agitait mes membres, et mon cœur était glacé par l'épouvante. On aurait dit qu'une étincelle jaillie de terre à l'Orient incendiait le ciel.

Je fis quérir un interprète de songes à l'esprit éclairé et je lui narrai mon rêve. Voici quel fut son conseil : « Tu ne pourrais mieux faire que de t'éloigner du milieu que tu fréquentes et de te confiner dans la solitude, car ce songe n'est pas de bon présage. » Les paroles de l'interprète me donnèrent à réfléchir et je me dis en moi-même : « Oui, tu vas conjurer ce destin fatal, et trouver un remède à cette situation critique. « J'avais hors ville un parc sans cesse rafraîchi par un zéphir du paradis, et j'y avais fait construire un palais élevé. Je me mis en route, et sans domestiques ni esclaves, ni suite d'aucune espèce, je me rendis dans ce jardin, dont je verrouillai la porte derrière moi.

J'y restai assis quelque temps, toujours seul, mais je finis par m'ennuyer. Je me levai, je parcourus le jardin et je l'examinai en détail afin de faire disparaitre le chagrin de mon cœur. Il y avait au milieu de mon parc un parterre émaillé, par l'ordre du Roi Evident [9], de roses aux couleurs éclatantes et variées et de tulipes ravissantes. J'y aperçus un



oiseau dont le corps était orné, par l'ordre du Roi très Saint, des milles teintes chatoyantes du paon. De plus il était si énorme que jamais je n'avais vu volatile de cette grandeur. L'idée me vint de tâcher de le prendre : pendant les quelques jours que j'avais à passer dans cet endroit, sa présence m'aiderait à bannir la tristesse, ce serait pour moi une distraction et une société. Je me levai donc, je pris un fil de soie, je fis un nœud coulant à une extrémité, j'étendis le fil dans le parterre, je nouai l'autre bout à ma ceinture et je me mis en embuscade. Quand l'oiseau mit le pied dans le nœud coulant, je tirai ferme pour attacher au lacet la patte de l'animal. Dès qu'il s'en aperçut, il prit son essor, se dirigea vers le zénith, et m'emporta avec lui. J'eus beau faire tous mes efforts pour me maintenir sur le sol, je ne pus y réussir. Je pensai bien à détacher le nœud coulant, mais je me dis que si je tombais [d'une si grande hauteur], j'irais m'aplatir sur la terre millénaire.

fol. 2 B. Bref, l'oiseau géant m'enleva sans que je pusse lui résister, et je me dis que le mieux à faire était d'abandonner mon corps au destin et d'attendre les évènements, et, fou de terreur, je me cramponnais de mes deux mains à la corde, en faisant d'amères réflexions : « Ô jeune homme, tu as voulu faire la chasse, mais vois maintenant de quel côté est le gibier ? A quelle extrémité te voilà réduit ! Si le fil vient à se rompre, tu iras t'abîmer en mille morceaux sur le sol, et si l'oiseau continue à t'emporter, Dieu sait où tu vas aboutir ! »

Tout en m'abandonnant à ces pensées, je regardai vers le bas, et la surface de la terre apparut à mes yeux [unie] comme la mer. Je fermai les yeux de peur, j'ouvris la bouche pour invoquer le Roi glorieux, et je me résignai à la mort. Tout-à-coup, mon pied heurta un arbre, j'ouvris les yeux et j'aperçus une île de deux parasanges [10] sur deux parasanges, plantée d'arbres fruitiers de toute espèce et arrosée par des eaux

vives. Il s'y trouvait un bosquet pareil au paradis, où croissait un arbre énorme. L'oiseau avait construit son nid à la cime de cet arbre et il venait de s'y poser, tandis que je restais suspendu à sa patte. Je profitai de la circonstance, je mis tout doucement le pied sur une branche et je déliai la corde attachée à ma ceinture.

Je descendis et je me promenai dans l'île. Les arbres portaient cent mille espèces de fruits tels que je n'en avais jamais vus. Certes, c'était là un endroit agréable et charmant, mais je n'avais ni ami, ni compagnon avec qui échanger mes impressions. Bref, il me fallut bien vivre dans cette solitude. Quand la nuit venait, je grimpais sur l'arbre. Cent mille amimaux étranges sortaient de la mer et venaient donner à l'île une animation singulière, et je me cachais dans le feuillage par crainte de ces êtres inconnus. Je n'osais dormir de peur que l'un d'eux ne montât sur l'arbre et ne vînt mettre un terme à ma vie. Bref, quelque temps se passa ainsi.

Un jour enfin, je vis apparaître un grand navire. Sur le tillac était installé un trône, où était assis un beau jeune homme. Les mariniers firent avancer le vaisseau jusqu'à proximité du bosquet et abordèrent au rivage de l'île. Ils débarquèrent, se dirigèrent vers une source et apportèrent le trône du jeune homme au pied de l'arbre où j'étais caché. Je pus voir alors que ce trône était orné de brocart d'or. Ils y installèrent le bel adolescent [11] et placèrent devant lui deux ou trois coffres. Puis ils s'assirent devant lui et lui dirent : « O fils de roi, nous avons exécuté les ordres de ton père, nous t'avons amené dans cette île charmante et dans ces coffres est préparée la nourriture nécessaire pour dix jours. Chaque fois que tu auras faim, tu n'as qu'un geste à faire, et à satisfaire ton désir en attendant le terme fixé par les astrologues. Nous viendrons te reprendre dans onze jours et nous te ramènerons en grande pompe dans la capi-



tale ». — « Qu'il en soit ainsi ! » dit le jeune homme, et cette foule, le laissant seul, alla se rembarquer et regagna ses foyers.

Or donc, moi j'étais toujours au haut de l'arbre. Le jeune homme, levant les yeux, m'aperçut et me héla : « Or ça, que fais-tu là ? Descends ». J'obéis, il me salua, me fit asseoir à côté de lui et m'interrogea sur mes aventures. J'obtempérai à son désir et, à mon tour, je lui demandai : « Comment se fait-il que ces gens soient ainsi partis, en te laissant seul ici ? » Le jeune homme beau comme le soleil répondit : « Sache que ma ville natale est éloignée de cette île de cinquante parasanges. Cette ville est habitée par un grand monarque qui est mon père. Il n'a d'autre enfant que moi. Quand je vins au monde, il distribua aux pauvres de grandes largesses et manda les astrologues pour tirer mon horoscope.
fol. 3 A. Ils manièrent donc l'astrolabe, s'entreregardèrent et dirent : « Ce garçon est né sous une heureuse étoile, mais pourtant, à l'âge de douze ans, il sera soumis à une conjoncture funeste. S'il y échappe, il est manifeste qu'il obtiendra la souveraineté de l'univers entier. » Or, le moment fatal est arrivé, et on m'a apporté dans cette île inhabitée. »

Ce discours ne laissa pas de m'étonner. Je me consacrai au service du prince et il fut charmé de ma compagnie.

Moi, je lui frottais respectueusement les pieds [du front] et je m'ingéniais à lui être utile, si bien que huit jours se passèrent sans incident. Le dixième jour, le prince, fatigué, avait appuyé sa tête sur le coussin, et j'étais couché à ses pieds, quand il me dit : « Vas prendre dans ce coffre quelques pommes ; nous nous régalerons ». J'allai en chercher, j'en pelai une, je la fixai à l'extrémité de mon couteau et je la lui mis en bouche. A ce moment, le malheureux éternua, et la pointe du couteau lui traversa la gorge et ressortit par la nuque. Le destin s'accomplit, et l'infortuné rendit l'âme.

A cette vue, affolé par le désespoir, je me jetai à terre et je m'y roulai et me débattis comme l'oiseau à moitié tué. Puis je tombai en défaillance et quand je repris mes sens, je me mis à lacérer mes vêtements et à frotter du front les pieds du malheureux enfant. « Hélas ! me disais-je, quel désastre que cet aimable jouvenceau ait ainsi péri ! » Et ce jour-là et la nuit qui suivit, je ne fermai pas l'œil et je me lamentai sans trêve.

Le lendemain, au lever du soleil, je vis dix vaisseaux descendre de la mer et cingler vers mon île. Leurs flancs étaient décorés de draperies multicolores, et ils étaient remplis d'une foule de gens revêtus de leurs plus beaux atours et accompagnés de chanteurs dont les accents mélodieux fondaient l'âme. Cette multitude en liesse approcha et finit par atteindre le rivage de l'île. Les vaisseaux jetèrent l'ancre et tous ces gens s'acheminèrent vers l'arbre. Le roi, père du jeune prince, avait pris les devants. Quand il arriva près de moi, il me vit couché à côté du cadavre de son fils et clama contre moi : « O mauvais gars, quel mal avait donc fait cet enfant élevé avec tant d'amour, pour que tu le misses à mort ? » Dans ma détresse, j'ouvris la bouche pour la supplication : « O roi du monde -- que ta domination soit sans fin ! — je jure que j'eusse préféré avoir le cœur transpercé de mille poignards acérés que de voir une poussière se déposer sur son cœur. » Puis je racontai fidèlement ce qui s'était passé, mais personne ne voulut ajouter foi à mes paroles. Enfin, le roi ordonna de me ligotter et dit : « Je sais ce qu'il faut faire dans ton cas. Si réellement il n'y a pas de ta faute, il ne te sera fait aucun mal. »

Ensuite, le roi ordonna de transporter dans le vaisseau royal cet adolescent dans sa fleur. On m'emmena, et cette multitude gémissait et pleurait, s'apitoyant sur la mort du prince, et moi aussi, m'oubliant moi-même dans mes liens.

je sanglotais, je consentais à ma mort, et je me disais : « A quoi bon vivre désormais sans lui avec qui j'ai passé de si beaux jours, qui m'a ravi de sa beauté et comblé de sa bienveillance ? » Mon chagrin augmentait d'instant en instant jusqu'à ce qu'on arriva à destination.

Je vis sur le rivage cent mille personnes vêtues d'habits de fête, des musiciens et des danseurs venus pour célébrer la joyeuse entrée du prince. Quand le vaisseau royal aborda, ils furent vite au courant de la catastrophe et des clameurs de désespoir s'élevèrent. La joie et la liesse firent place au chagrin et au deuil. Le roi mit pied à terre, on emporta le cadavre du jeune homme, et l'on m'emmena aussi. Qui-
fol. 3 B. conque me rencontrait m'accablait d'injures et d'outrages. Bref, on me traîna, chargé de chaînes, au palais du roi. On confia à la terre le prince, à qui l'on fit de magnifiques funérailles, et on passa dix jours dans le deuil et les pleurs.

Enfin, le monarque me fit comparaître et m'apostropha : « Ô cruel, qui ne crains pas Dieu, pourquoi as-tu mis à mort cette parcelle de mon cœur ? » Je versai des larmes : « Ô roi, répondis-je, par le Seigneur qui connaît tous les secrets, ce n'est pas à dessein que j'ai tué ton fils. » Le roi demanda aux grands de sa cour : « Que faut-il en faire ? » Tous répondirent : « Ordonnez que nous le mettions en pièces, et que les lambeaux de son cadavre soient jetés à la voirie. — Non, » reprit le roi, « nous allons le porter au lieu de justice [12] pour voir s'il est coupable ou innocent. — A toi d'ordonner, » approuvèrent les émirs.

A l'instant même, le roi monta à cheval, on me mit une chaîne au cou et l'on m'emmena jusqu'au bord de la mer. Je levai les yeux et je vis une pierre énorme, haute de plus de mille aunes, surmontée transversalement d'une colonne d'acier grosse comme un éléphant. A une extrémité de cette colonne était suspendue une

sorte de bouclier de fer pareil au plateau d'une balance et soutenu à la surface de l'eau par quatre chaînes. À l'autre bout de la colonne était attaché un long câble. Le roi s'écria : « Allons, misérable, dis la vérité, car c'est le moment d'espérer encore en ma clémence. Pourquoi as-tu fait périr mon enfant? — Ô roi, par la gloire du Créateur de l'univers, je ne suis pas coupable du meurtre de ton fils. » À ces paroles, le roi ordonna : « Amenez cet éléphant ». Ses serviteurs obéirent et le roi reprit, s'adressant à moi : « Misérable, sache que cet éléphant en a mis un autre en pièces. Je vais le faire placer dans cette balance de justice pour voir ce qui va en advenir. » Bref, on installa l'animal sur le plateau, et, sur l'ordre du roi, des esclaves tirèrent le câble et hissèrent le coupable jusqu'à une hauteur de cent aunes et plus. Puis ils le laissèrent descendre jusqu'à la surface de la mer. L'eau commença à s'agiter et à bouillonner, les vagues enlevèrent cet éléphant énorme et l'engloutirent, et, à l'instant même, ses os revinrent à la surface, à ma grande épouvante. Le roi me dit : « À cette heure même, un sort identique t'est réservé. — Dieu, « répondis-je, » est grand. À lui de décider, à Lui sans l'ordre de qui pas une feuille ne tombe de l'arbre. »

Le roi fit amener le plateau. On m'y plaça et on le hissa. Quand il fut tout en haut, on le lâcha, tandis que j'étais tout éperdu, ayant banni de mon cœur tout espoir. Je me résignais à être anéanti, et, les yeux pleins de larmes, la poitrine déchirée et le cœur ulcéré, je m'étais accroupi la tête sur les genoux. Toute une veille de la nuit se passa ainsi. Soudain, la mer commença à bouillonner, je prononçai la Bonne Parole et j'attendis la mort. Je vis sortir de la mer une apparition si étonnante, qu'oubliant le [reste du] monde, je rivai mes yeux sur elle : c'était un personnage à la tête énorme, au visage rond, au large front, à la chevelure rouge.



Il dépassait de cinquante aunes la surface de la mer, et pourtant il était encore dans l'eau jusqu'à la ceinture.

Je m'évanouis de terreur, et je restai sans connaissance jusqu'au milieu de la nuit. Quand je revins à moi, étonné d'être encore du nombre des vivants, j'étais assis à bord d'un navire sur un trône. Je ne vis plus trace de l'horrible apparition, mais j'aperçus un lit magnifique orné de brocart; un flambeau répandait une lumière éclatante, une personne endormie sur le lit s'était voilé la tête; elle était éclairée à son chevet par une bougie placée dans un bassin d'or et à ses pieds était un autre bassin disposé de même. Je restai d'abord immobile, absorbé dans mes réflexions. Enfin
fol. 4 A. j'étendis la main, je tirai les voiles qui me cachaient le visage de la personne endormie. Alors apparut à mes yeux une ravissante jeune fille, un cyprès au sein d'argent [13], si charmant que de ma vie je n'avais vu pareille beauté. Un seul regard jeté sur elle suffit pour lui faire donner mon cœur. Je me dis : « Est-ce une créature humaine, ou une statue d'argent massif? Ou si c'est peut-être une fille de péri [14] endormie dans ce vaisseau? » Je restai stupéfait, et considérant d'une part ces joues vermeilles et d'autre part toutes les peines et les avanies dont je venais d'être accablé, j'eus beau faire tous mes efforts pour me retenir; en fin de compte, je ne pus m'empêcher de déposer plusieurs baisers sur ces lèvres si douces [15], si bien que la jeune fille au visage de lune s'éveilla, et s'assit sur son séant. Lorsqu'elle m'aperçut, elle se cacha la figure dans sa manche. Je m'empressai de me prosterner devant elle pour lui rendre mes hommages et prier Dieu pour cette houri. Elle me demanda : « Ô jeune homme, qui es-tu? Et par quel hasard te trouves-tu en cet endroit? — Hélas! je suis un pauvre voyageur bien durement éprouvé. — Dis-moi toute la vérité. » Quand elle m'eut



juré que je pouvais parler sans craindre de reproche, je lui narrai tout ce qui m'était arrivé.

La jolie créature me dit : « O jeune homme, mon histoire est plus intéressante encore que la tienne, et si tu veux bien m'écouter, je vais te la raconter. J'appelai les bénédictions du ciel sur ce cyprès au parfum de jasmin et je répondis : « Ô être aimé, répands de tes lèvres délicieuses les perles de tes paroles. » Elle prit donc la parole en ces termes :

« Sache, ô jeune homme, qu'il y a au milieu de cette île une ville du nom d'Hormouz, dont la beauté rivalise avec les charmes du paradis sublime. Elle fut le séjour d'un monarque preneur de mondes, d'illustre renommée, héros sans rival, chef d'armées sans nombre et doué d'un pouvoir illimité. Or, c'était mon père. Pendant bien longtemps, son cœur fut rempli du désir d'avoir des enfants, et Dieu - il est grand avait décidé qu'après une longue attente et bien des peines, je vinsse au monde. Quand on annonça la nouvelle à mon père, il dit : « Mon désir ne peut être en contradiction avec ce qui plaît à Dieu. » (*Distique*) : « Il n'arrive que ce que Dieu veut, et ce que mon cœur a désiré, ce n'est pas cela qui se réalise, » car ce que nous réclamions de la munificence divine, c'était un fils. Il nous a donné une fille, conformons notre désir à sa volonté. » On m'éleva donc, et je grandis entourée de soins. ».

« Un jour, mon père, dans une promenade à la campagne, fut pris tout-à-coup de l'envie de chasser. Il se mit donc en route et fit lever un élan aux beaux yeux et à la taille gracile, cueilleur de fruits rapide comme la gazelle. Mon père se lance à sa poursuite, l'animal s'enfuit bramant de frayeur; mon père éperonne son coursier, il ne parvient pas à rattraper l'élan. »

« Et le voilà bien loin de ses serviteurs, de sa suite et de ses cavaliers, mais son désir de triompher de l'animal ne lui



permet pas de retourner sur ses pas. Jusqu'à la nuit il continue sa course, et bientôt les ténèbres enveloppent le monde. Un fourré se présente, l'élan s'y précipite et disparaît. Mon père reste à l'orée du bois, étonné et ne sachant que faire ; tout courbaturé, il descend de cheval et s'assied dans un coin, et une veille de la nuit se passe ainsi. Tout-à-coup, il voit de loin s'élever les flammes d'un feu qu'on vient d'allumer Il se lève et se dirige vers cet endroit, et après quelque temps il aperçoit un *div* gigantesque assis sur un sopha. Il l'observe attentivement : c'est un horrible nègre, un diable [17] hideux, au corps de dîv, à la figure d' *'ifrîte* [18]. Les deux genoux appuyés sur le sopha, il a devant lui une jarre de vin, et il a écorché un bœuf qu'il rôtit et dévore. A ses pieds est assise une femme belle comme la lune du quatorze, les deux mains liées, et à côté d'elle pleure un bébé de deux ans. Mon père reste immobile de stupeur à l'aspect de ce vilain. Quand le nègre a fini de manger, il boit quelques coupes de vin, puis il s'adresse à la femme : « Ô idole au visage de lune, pourquoi nous rendre si longtemps malheureux tous deux, moi éperdu d'amour et toi dans les liens ? Mets enfin
fol. 4 B. un terme à ton entêtement et cède à mes désirs, et sinon, je t'arrangerai de telle façon que tu serviras d'exemple au monde. « La femme lui cria : « Ô démon, ô 'ifrîte, combien de temps y a-t-il que tu m'as amenée ici ? — Il y a deux semaines. — As-tu réussi, jusqu'à présent, à soulever de ta main lubrique le pan de ma chasteté ? — Non. — Eh bien ! attends encore un an si tu veux, et tu ne pourras quand même satisfaire sur moi ton désir. »

Alors le nègre, irrité des paroles de la femme, tire son glaive, la saisit par la chevelure et l'attire à lui. Et mon père de se dire : « Ce serait grand dommage de voir une pareille beauté périr de la main de ce nègre. » Il tend son arc, lance une flèche contre la poitrine du géant, et le transperce de

part en part. Le monstre s'abat et remet son âme au maître de l'enfer.

« Cependant mon père s'avance vers la femme, qui se prosterne à ses pieds et appelle sur lui les bénédictions du ciel.

« Ô ma fille, qui es-tu ? » lui demande mon père. « Comment es-tu tombée au pouvoir de ce démon ? » Elle redouble de remercîments et dit : « Ô valeureux guerrier, sache que dans cette contrée habitent beaucoup de cavaliers, dont mon époux est l'émir. Ce noir de malheur m'ayant aperçue un jour s'est épris pour moi d'un fol amour. Il s'est mis en embuscade et un jour, m'ayant surprise seule avec cet enfant, il m'a ravie et m'a apportée dans cette forêt. Cette nuit, il a voulu obtenir par la violence l'assouvissement de son infâme désir, j'ai résisté, et il allait me mettre à mort si Dieu — Il est grand — ne t'avait inspiré de venir ici. Tu as protégé ma pudeur contre les attentats de ce monstre. »

Le récit de cette infortunée remplit de compassion le cœur de mon père, il prit avec lui la belle et son enfant, et les amena dans sa capitale. Il épousa celle qu'il avait sauvée et s'efforça de faire l'éducation de ce fils d'impurs. Bref, la mère étant morte, il fit de son fils d'adoption son héritier présomptif, puis abdiqua en sa faveur et vécut lui-même en simple particulier.

Quand ce nourrisson de serpent eut exercé quelque temps le souverain pouvoir, ses amis lui dirent : « Si tu veux que le trône te soit assuré à jamais, tue le roi. » Ce bâtard aveuglé par l'ambition, fit mettre à mort son bienfaiteur, et il aurait agi de même à mon égard, si, craignant pour ma vie, je ne m'étais réfugiée à la faveur de la nuit, avec ma nourrice et mes suivantes, dans la maison du vizir. Cet homme de bien à l'intelligence éclairée, informé de ce qui m'arrivait, m'a embarquée avec ma suite. « Fuis, » m'a-t-il dit, « cherche



un asile quelque part jusqu'à ce que j'aie fait l'affaire de ce scélérat. Après quoi je te ferai revenir. »

« Et voilà où j'en suis ! Il y a maintenant dix jours que nous sommes dans l'embarras, perdus sur cette mer infinie. Tu es le premier étranger que je vois depuis mon départ pour l'exil, et mes aventures sont bien telles que je te les ai exposées. » Moi, je restai étonné au récit des malheurs de la belle si digne d'amour. « Si tu veux bien y condescendre, » lui dis-je, « je me consacrerai à ton service et je serai du nombre de tes esclaves. » La princesse ouvrit la bouche pour exhaler ces douces paroles : « Aimable jeune homme, ce serait noblement agir que de me rester toujours fidèle. » (*Distique*) : « Que je sois ton esclave au même titre que les autres; que je sois à ton service tant que je vivrai. »

Bref, la jeune fille accepta mes bons offices et informa de ma présence sa nourrice et ses suivantes, qui ne laissèrent pas d'être étonnées. La nourrice demanda à la princesse : « Ô enfant chérie de ta mère, quel est ce jeune homme ? D'où vient-il, et quel hasard l'a amené sur notre vaisseau ? » La jouvencelle rapporta à la nourrice tout ce qu'elle m'avait ouï dire, et ma rencontre les réjouit beaucoup. Je dis alors à la damoiselle : « O lune qui charme les cœurs, examine bien ce que je viens de te proposer : s'il est en concordance avec le noble penchant de ta nature, ordonne qu'il
fol. 5 A. s'accomplisse. Et sinon, si j'ai agi avec impertinence, sans pourtant vouloir être une cause d'ennui pour toi, je te prie, en tout cas, d'excuser mon insolence, car, ô repos de l'âme des cœurs éperdus, tu es femme, je suis à la fois un jeune homme et un malheureux, n'est-ce pas plus qu'il n'en fallait pour succomber à la tentation ? Nous pouvons, en suivant la coutume en usage dans ta patrie et la loi du prophète qui est l'expression des commandements de Dieu — Il est grand ! — échapper à tout reproche et à tout châtiment dans ce



monde ou dans l'autre. — Que faut-il faire ? — Le mieux est que tu veuilles bien m'agréer pour mari, et que je puisse être à ton service jour et nuit. — A tes ordres, » dit-elle, et alors, je lui pris la main, et nous prononçâmes les formules d'usage.

Pendant dix jours encore, nous voguâmes ainsi, et le onzième jour enfin, les contours d'une ville se dessinèrent à nos regards. Or, tous ses habitants étaient des nègres. Quand je fis cette constatation, nous prîmes les armes et nous nous préparâmes au combat. Cinq ou six noirs tombèrent sous nos flèches, mais leur nombre augmentait à tout instant. La situation empira à tel point que nous renonçâmes à tout espoir et que nous échangeâmes des paroles d'adieu. Ma bien-aimée avait au doigt deux anneaux d'argent ; elle m'en donna un et me dit : « Si nous échappons à cette calamité, n'importe où que nous soyons, souviens-toi de moi. » Ces paroles de l'être adoré m'embrasèrent le cœur et les larmes jaillirent de mes yeux. Je mis l'anneau à mon petit doigt et je continuai à livrer bataille aux nègres jusqu'à la fin du jour. La nuit tomba, le combat dura jusqu'à l'aube, et notre situation devint critique. Dans cette extrémité, nous implorâmes le Très Haut. Tout-à-coup, par son ordre, un nuage flamboyant apparut dans le ciel, et dans le temps qu'on met à boire une gorgée d'eau, sous l'action des gouttes de feu qu'il distillait, tous les nègres, ainsi que la nourrice de ma femme, ses suivantes et ses domestiques périrent, et nous restâmes seuls vivants, mon épouse et moi. L'anneau d'argent avait opéré ce miracle. Quand le feu nous eut ainsi épargnés, le navire se disloqua en morceaux, et tantôt nous disparaissions sous l'eau, tantôt nous émergions, jusqu'à ce qu'une grande planche arriva à portée de ma main, et avec mille peines je parvins à me hisser sur cette épave. J'aperçus ma femme luttant contre les vagues,



j'étendis le bras, je parvins à saisir sa chevelure, à la recueillir et à l'installer sur mon frêle esquif. Je gagnai la rive et bientôt nous fûmes appréhendés par quelques nègres qui nous conduisirent devant leur roi.

C'était un noir pareil à un diable de l'enfer. Assis sur son trône, il poussa un cri quand il nous vit : « O esclaves malfaisants », dit-il, « qui êtes-vous ? Que de braves gens ont péri grâce à vos maléfices ! » Puis il se retira accompagné de ses guerriers ; ils cédèrent la place à une cinquantaine de femmes aux vêtements en lambeaux et aux visages lacérès au milieu desquelles figurait une mégère pareille à un gros éléphant noir, d'une excessive hideur. « Ah ! voilà », s'écria-t-elle, « ceux dont les enchantements ont suscité le feu qui a dévoré mon fils et fait périr toute mon armée. Livrez-les moi, je saurai les garder jusqu'à ce qu'ils succombent à la faim et que e les châtie de leur sorcellerie.» Le roi, bon gré mal gré, céda à ses instances. Elle nous attacha au cou un licol et nous mena à son palais. Il ne nous restait plus aucun espoir et nous nous résignions au trépas. Soudain l'affreuse négresse ouvrit la porte, pénétra dans notre chambre et nous cria : « Eh bien ! que pensez-vous maintenant de votre situation ? — Le trépas, » répondis-je, « vaudrait cent fois mieux. — Mais pourtant, que préférez-vous, la mort ou la liberté ? — Si tu veux bien nous donner la
fol. 5 B. liberté, que Dieu te récompense. — Accordez-moi votre amour, » dit-elle, « et j'obéirai à vos ordres. — Madame, » répondis-je, « le désir que vous manifestez ne pourra jamais s'accomplir. — Et pourquoi ? — Puisqu'il n'y a pas eu de faute de notre part, si vous avez l'intention de nous tuer, nous louerons Dieu.» La femme rit de nos paroles : « Si tu veux bien accéder à mon désir, vous êtes sauvés. — Qu'il en soit ainsi, » répondis-je. Je conclus donc un arrangement avec elle et elle sortit. Après un instant, je la vis revenir.



Elle tenait à la main une tête coupée. Elle la jeta à nos pieds et dit : « C'est la tète de feu le roi mon mari. Désormais vous n'avez plus d'appréhensions à avoir. » Cet évènement me plongea dans l'étonnement. La négresse maudite me dit brusquement : « Le moment de l'échéance est arrivé. Viens. Il faudra bien que tu prennes patience jusque demain, lui dis-je. Voyons d'abord si, quand le peuple sera informé de la mort du roi, il ne va pas éclater une révolution qui pourrait nous attirer de nouveaux malheurs. Si tout se termine bien, je pourrai me donner à toi, et la réalisation de ton désir me sera aussi chère que la vie de mon frère. Si, d'autre part, on veut attenter à nos jours, il faudra bien prendre des mesures pour nous protéger. – Soit, » dit la mégère.

Bref, quand le jour parut, les nègres furent bientôt au courant du meurtre de leur souverain. Des clameurs s'élevèrent et nous vîmes deux mille noirs, armés de fer et d'acier, se diriger vers le palais du roi. J'ordonnai de fermer la porte et je montai sur la terrasse voir ce qui se passait. Je tendis l'arc royal, nous envoyâmes vers eux, avec les flèches, l'aigle de la mort, et nous n'en laissâmes pas un seul approcher du palais. Lorsque la nuit eut forcé tous ces gens à aller se reposer, je dis à la négresse : « Maintenant que tu as commis ce meurtre et que tu as causé ce soulèvement, à toi d'aviser à y remédier.» Elle répondit : « Le castel qu'avait fait bâtir le roi est loin de la ville, ses murs sont en pierre et il est muni d'une porte de fer. Si nous pouvions nous y réfugier, nous serions hors de toute atteinte, et nous pourrions y soutenir un blocus de cent ans, car il est rempli d'approvisionnements, d'argent et de trésors. Nous pouvons donc sortir d'ici. ..» Elle ajouta : « Et note bien aussi que le palais où nous sommes a une porte ouverte sur la mer. Chaque fois que mon mari avait envie de voyager, il sortait



par là et s'embarquait sur un navire qui est à l'ancre en ce moment. Si la navigation te tente, nous pouvons enlever tout ce que nous pourrons et prendre la mer. Avant la pointe du jour, nous aurons déjà parcouru un bon bout de chemin, et plus personne ne pourra nous atteindre. — Il vaut mieux, » lui dis-je, « nous en aller d'ici. Nous resterons dans ce château autant qu'il sera nécessaire, puis nous emporterons tout ce que nous pourrons en fait d'argent comptant et de marchandises, et nous nous embarquerons » D'accord sur ce point, nous enlevâmes tout ce qu'il y avait, nous atteignîmes sans encombre le vaisseau et nous y prîmes place. Comme la grâce de Dieu nous secondait, le vent se mit à souffler, je ne sais combien de parasanges nous parcourûmes en une seule nuit. Nous voguions ainsi à l'aventure, et le lendemain, quand le soleil qui éclaire le monde mit la tête à la fenêtre de l'Orient, on ne voyait plus trace de la ville des nègres.

La reine du Zanguebar dit alors : « Voici le vrai moment d'accéder à ma demande. — Tu dis vrai » répondis-je ... Je me levai donc, je pris les deux mains de la négresse et je
fol. 6 A l'attirai à moi... Ma jeune femme accourut, la prit par les deux pieds, et tous deux nous la soulevâmes et nous la précipitâmes dans les flots.

« Tu as vu, » dis-je à ma compagne, « quel forfait cette créature perverse avait commis par concupiscence, et elle n'est pas arrivée à son but. Voilà bien les épousailles qui convenaient à une pareille fiancée. » Ensuite nous fîmes avancer le vaisseau sur la surface de l'Océan, et dix jours durant nous voguâmes avec toute la rapidité désirable. Le onzième jour, une île apparut devant nous ; nous accostâmes, nous débarquâmes et nous vîmes une prairie continuellement rafraîchie par la brise. Au milieu jaillissait une source, et sur ses bords un arbre étendait son ombre. Nous nous assîmes à cet endroit propice, nous mangeâmes des

vivres que nous avions emportés et, mollement couchés, nous finîmes par nous endormir.

Quand nous nous éveillâmes, nous nous trouvâmes cernés par trois cents cavaliers au milieu desquels se tenait un jouvenceau beau comme la lune du quatorze du mois, occupé à nous considérer. A la vue de cette troupe, je me levai sur mon séant et j'éveillai mon épouse. Elle ouvrit les yeux, se leva, et quand ses regards tombèrent sur ce jeune homme, la pâleur envahit son visage et son corps fut pris de tremblement. Je lui demandai la cause de son effroi. « Sais-tu » dit-elle, « quel est ce jeune homme ? et en quel endroit le hasard nous a menés ? — Non. — Eh bien ! cette coupole que tu aperçois là-bas est celle du palais de mon père, et voilà la ville dont ce bâtard lui a ravi la souveraineté. — Ne t'affecte pas, et aie le cœur à l'aise, car certes il ne te reconnaît pas sous ce costume (elle avait mis des vêtements d'homme d'un autre pays).

Comme nous étions en train d'échanger ces paroles, le prince fit avancer sa monture et nous demanda : « Qui êtes-vous, et comment êtes-vous arrivés dans cet endroit ? » Je lui adressai mes hommages et je lui répondis : « J'ai bien l'honneur de vous exposer que nous sommes deux frères. Notre père a succombé à un grand malheur, il a été brûlé par la foudre, et notre vaisseau nous a amenés ici. « Mes amis, » dit le jeune roi « à quoi bon errer ainsi par le monde et vous donner tant de mal ? Pourquoi ne pas vous engager à mon service ? Vous serez traités aussi bien que vous le désirez. — Si nous sommes dignes de votre noble service, nous serons de cœur et d'âme vos humbles esclaves. »

Il nous emmena donc dans sa capitale. On arrangea pour nous, dans son palais élevé, un appartement que l'on garnit de tous les meubles requis, et nuit et jour, je me consacrai au service de l'usurpateur. Une nuit, ma femme et moi



nous dormions tendrement enlacés. Le jeune tyran, en proie à l'insomnie, avait quitté sa couche et errait dans le palais. Il passa, malheureusement, par notre chambre, et notre attitude dans le sommeil lui révéla clairement que nous étions mari et femme. Il mande aussitôt son vizir qui arrive en hâte : « O vizir », dit-il, « ces deux étrangers se sont donnés à nous pour des frères. Or, il est avéré que leurs paroles sont mensongères, et le hasard m'a bien servi. Il faut que tu ailles les trouver et que tu tires au clair leur situation.» Bref, le vizir arriva, j'ouvris les yeux, je me levai et je m'inclinai devant lui. Il s'assit, nous fit asseoir également et prit la parole : « O jeune homme, pourquoi n'avez-vous pas fermé la porte avant de vous endormir ? Le roi est venu et a constaté que vous n'étiez pas frères, et que l'un de vous était une femme. Ce prince est un tyran soupçonneux, et sa perversité a tellement outrepassé les bornes que je ne saurais vous la dépeindre ; mais je vais vous en donner un exemple : nous avions un roi qui n'a jamais eu son égal pour la justice et la générosité. Il avait élevé ce jeune homme et l'avait fait atteindre au rang suprême, et ce monstre d'ingratitude l'a mis à mort et s'est emparé du trône, plongeant tout le royaume dans le chagrin. De plus, le roi avait une fille incomparable, et elle a dû, sur mon conseil, craignant la méchanceté de l'usurpateur, s'embarquer pour l'exil avec sa nourrice, ses
fol. 6 B suivantes et ses domestiques. Depuis lors, je n'ai plus eu de ses nouvelles, mais, d'accord avec les émirs et grands du royaume, nous avons unanimement résolu, si la princesse revenait, de débarrasser le monde de ce fils d'impurs. »

A ce discours du vizir, la jeune femme s'avança vers le vizir et lui dit : « O Assaf[19] éminent, sache que je ne suis autre que la princesse en question. » Elle raconta toutes ses aventures au vizir, qui se prosterna le front contre terre et dit : « O princesse bien aimée, unique en perfection, j'ai

fait prendre en vain dans le monde entier des informations sur ton sort. Rends le calme à ton cœur, et ne crains plus la perfidie du tyran. Je vais d'abord lui donner tous ses apaisements à votre sujet, puis j'irai avertir les émirs et les piliers de l'Etat et demain nous t'installerons sur le trône royal. »

Là dessus, il s'en fut chez le roi et lui dit : « O souverain absolu, il est bien vrai que ces deux personnes sont de sexe différent. Je leur ai demandé pourquoi elles avaient tenu la chose secrète, et l'homme m'a dit : « Quand nous avons rencontré le roi, j'ai craint qu'il ne me ravît de force ma femme. J'ai donc caché sa vraie condition pour lui épargner le déshonneur. » Cette jeune femme n'est autre que sa servante qu'il a affranchie et qu'il s'est attachée par les liens du mariage. » Ces paroles du vizir rassurèrent le roi et il se mit tranquillement à boire du vin. Alors, le vizir rentra chez lui, convoqua tous les grands personnages et leur annonça le retour de la princesse. Tous se réjouirent à cette nouvelle. La jeune femme se rendit au palais du vizir, les grands et le peuple se soumirent à son autorité et baisèrent la terre en signe d'hommage. La jeune reine leur adressa ces paroles : « O braves gens, vous n'ignorez pas tout ce que feu le roi mon père a fait pour vous, et vous ne pouvez mieux faire que de manifester votre reconnaissance. » D'une seule voix, les émirs et les seigneurs l'approuvèrent et s'écrièrent : « S'il plaît à Dieu ! » Tous sortirent. Chacun s'en fut chez soi s'armer de pied en cap, puis ils assaillirent le palais du tyran, lui mirent une corde au cou, et l'amenèrent devant la jeune reine. Elle ordonna de le mettre en pièces, puis elle s'installa au palais, ouvrit les portes des trésors et fit aux grands des distributions d'or, d'argent et de cadeaux de toute espèce. Charmés de la générosité de ma femme, ils se soumirent avec empressement à son autorité. Le trône lui fut dès lors assuré.



Un jour, elle convoqua une assemblée, fit venir devant elle les chefs de l'armée et leur parla en ces termes : « O nobles seigneurs, le droit a fini par triompher, le tyran a subi le sort qu'il méritait, et les affaires de l'Etat sont parfaitement réglées. Je ne suis qu'une faible femme sans expérience, et ma place devrait être au coin du foyer; or, il me faut au contraire assumer les charges de la souveraineté et traiter continuellement les affaires de l'Etat avec toute espèce de gens : compatriotes et étrangers, bons et mauvais. Je trouve que cela messied à ma pudeur et à ma délicatesse, et il me paraît préférable qu'avec votre assentiment, mon mari prenne place sur le trône royal. — O reine, et dame du temps, » répondirent-ils, « l'empire t'appartient, à toi d'en disposer. Tu peux considérer tous tes ordres comme accomplis. Puisque tu as trouvé ce jeune homme digne d'être ton époux, il convient aussi pour exercer le souverain pouvoir. » Les piliers de l'Etat et les grands du royaume m'intrônisèrent donc, mirent sur ma tête la couronne royale et me ceignirent du glaive, symbole de la puissance. De mon côté, j'ouvris la main de la libéralité et de la munificence, je sus gagner les sympathies des grands et des petits, et j'établis solidement mon pouvoir.

Un long espace de temps se passa ainsi, et un jour, pris de nostalgie, je demandai à ma jeune femme l'autorisation de partir. « Puisque tu es décidé à t'en aller », dit-elle, « je t'accompagnerai. Nous passerons ensemble quelque temps dans ta patrie, puis nous reviendrons. » Ce voyage décidé, nous mandâmes l'excellent vizir et nous lui confiâmes la
fol. 7 A lieutenance du royaume. Nous partîmes donc, emportant un forte somme d'argent et les bagages nécessaires. Par malheur, notre vaisseau fit naufrage, et avec ma femme et nos domestiques, nous pûmes nous échapper sur un canot. Voilà comment nous sommes arrivés dans cette ville, et toi,

ô roi, mettant le comble à la générosité, tu as fait de moi un nouvel 'Azîz [20], et tu m'as confié les rênes du gouvernement. Depuis lors, mon plus cher désir a été de te voir, ô roi, me demander le récit de mes aventures. Grâce à Dieu, me voilà arrivé à mon but, et mon histoire est bien telle que j'ai eu l'honneur de te l'exposer. »

Alors le souverain de Ghazna ordonna de coucher par écrit cette histoire, pour que, lorsqu'il en avait envie, il pût la lire et y puiser des enseignements, jusqu'à ce qu'enfin il quitta cette existence éphémère pour la vie éternelle.

Moralité : Personne ne peut écarter de soi le décret de Dieu — Il est grand ! — Il ne faut accorder aucune importance à ce bas monde, ni attacher son cœur à ses blandices, ni se laisser abattre par ses douleurs, car il est passager et ne vaut pas qu'on s'en préoccupe, et salut à qui suit la bonne voie.



NOTES DU PREMIER CONTE.

1. — Ce conte n'a pas de titre dans le manuscrit. La première page a été déchirée, et recollée de façon que des lambeaux de phrase ont disparu.

2. — *Ghazna*, dans l'Afghanistan.

3. — *Debout près de la porte* — attendant, comme c'est l'usage en Orient, que le potentat voulût bien leur faire signe d'approcher. Cf. mon livre *Au Pays du Lion et du Soleil*, p. 69.

4. — *De perles*, c'est-à-dire de paroles élégantes et spirituelles.

5. — Passage mutilé.

6. — Id.

8. — *Balkh*, l'ancienne Bactres, dans le Turkestan afghan.

9. — *Du Roi Evident*, de Dieu.

10. — *Parasange*, en persan moderne *farsang* ou *farsakh*, distance parcourue en une heure par un mulet chargé, et variable selon les endroits. En moyenne, un peu moins de six kilomètres.

11. — Le texte a *gandji ravân* = « trésor ambulant ».

12. — C'est-à-dire le soumettre au jugement de Dieu.

13. — Le texte a *sarvi sanawbar*, inintelligible, car *sarv* veut dire « cyprès », et *sanawbar*, « pin ». Je rétablis par conjecture, la métaphore courante pour désigner une jeune fille gracile au teint blanc : *sarvi simîn-bar*.

14. — Les *péris* sont considérées chez les Persans modernes comme des esprits féminins bienfaisants Une fausse étymologie populaire fait venir *pari* de *pari*, qui signifie aile, et on croît que ce sont des esprits ailés. Créées de lumière, elles sont d'une beauté enchanteresse et ornées de toutes les qualités. Elles se vêtent de la lumière du soleil, se nourrissent du parfum des fleurs et se baignent dans la splendeur de l'aurore. Le poème de Thomas Moore, « Paradise and the Peri », a rendu les Péris célèbres même en Occident.



Dans l'Avesta, les péris (*parika*, pehl. *parik*) sont considérées, au contraire, comme des êtres de nature malfaisante, qui usent de leurs charmes pour mener à leur perte les faibles humains. (cf. *Geiger et Kuhn*. Grundriss der Iran. Phil. II, p. 665.)

15. — En guise de compensation pour tous les maux qu'il avait soufferts.

16. — Les *divs* sont des êtres surnaturels. Déjà l'ancienne religion zoroastrienne considérait les dîvs (*daêva*) comme les suppôts d'Ahrimane, principe du mal, et comme opposés dans leur ensemble aux *Amecha spenta* (appelés plus tard *Amschaspand*), démons bienfaisants créés par le principe du bien Ormuzd. (cf. *Geiger et Kuhn*, Grundriss der Iranischen Philologie, III, pp. 633-640; 653 sq.)

La croyance aux dîvs a persisté en Perse, comme beaucoup d'autres, après la conversion à l'Islam.

Il n'est pas sans intérêt de remarquer que le mot sanscrit *deva* (latin *divus*) désigne un dieu du bien. Quand deux peuples sont étroitement apparentés, comme les Indous et les Iraniens, ce qui est adoré chez l'un est souvent honni chez l'autre. C'est ainsi que *Kôhên* (cf. Cohen, Coh, Kohn, etc.) en hébreu veut dire « prêtre » et que le mot arabe correspondant *kâhin* signifie « sorcier ».

17. — *Diable*. Le texte a *zabâniyya*, nom des diables chargés de précipiter les damnés dans les flammes (*zabâna*) de l'enfer.

18. — *'Ifrite*. — Les *'ifrites*, comme les *djinns* et les *ghoûles*, sont des êtres surnaturels dont les Persans ont emprunté la notion aux Arabes, lors de leur conversion à l'Islamisme. Il y a des détails sur tous ces êtres fabuleux, et quelques légendes où ils figurent, dans mon récit de voyage en Perse, «*Au Pays du Lion et du Soleil*», pages 127-129.

19. — *Âssaf*, nom du vizir de Salomon (*Souleimâne*)

20. — *'Aziz*, nom du ministre d'Egypte, maître de Joseph, d'après le Coran. cf. Soûra 12.



II

Histoire des trois Jouvenceaux qui voyagent en compagnie d'un Vieillard.

Les conteurs de nouvelles, les traditeurs de documents, les mesureurs du temps et les perroquets croqueurs de sucre au doux langage racontent ce qui suit :

Au temps jadis, dans la terre de Grèce, trois jeunes hommes et un vieillard voyageaient de compagnie. Après avoir éprouvé bien des vicissitudes et couru mille dangers, ils arrivèrent, harassés de fatigue, au pied d'une colline. Tous les quatre, épuisés par la faim et la soif, avaient à peine la force de la gravir. Ils firent pourtant un effort suprême pour en atteindre le sommet, et aperçurent alors, de l'autre côté, une prairie émaillée de fleurs aux couleurs variées et sillonnée dans tous les sens par des ruisseaux d'eau vive et pure. Au milieu s'élevait un campement royal avec ses pavillons et ses tentes.

Ravis de ce spectacle, ils s'assirent un instant pour le contempler et, quand ce fut le moment de se remettre en route, aucun des quatre ne se sentit le courage de se transporter jusqu'à ces tentes. Un des jeunes gens prit la parole :

« Mes amis, racontons chacun nos aventures. Celui qui n'aurait rien à dire devra prendre les autres sur son dos et les porter jusqu'à cette oasis ». Cette proposition fut agréée, et l'on offrit la parole au vieillard, qui s'excusa en disant : « Vous êtes jeunes, racontez d'abord, que j'aie le plaisir de vous écouter ». Alors un des jeunes gens commença :



HISTOIRE DU PREMIER JEUNE HOMME.

O mes amis, sachez que mon père avait une grande fortune et des richesses innombrables. Il avait encore deux autres fils que moi. Étant tombé malade, il nous appela tous les trois, partagea ses biens en trois parties et nous en donna une à chacun. Quand il s'en fut allé vers la miséricorde divine, mes frères et moi nous ne continuâmes pas d'habiter ensemble, et chacun vécut à part soi. Mes frères, alors, se mirent à boire du vin et dilapidèrent avec de mauvais compagnons tout leur patrimoine, tandis que moi j'ajoutai à mon capital deux fois son équivalent. Je réglai mes dépenses sur mon revenu et, tandis que mes frères en arrivaient à ne plus posséder qu'un jardin, je disposais de sommes considérables.

Je finis par me dire : « Je m'en vais acheter pour une bagatelle ce parc à mes frères » et dans ce desseín, je me rendis, porteur d'une certaine quantité d'or, au village où se trouvait le jardin. Quand le *Kedkhodâ* [1] du village apprit mon arrivée, il me conduisit chez lui avec toute la pompe et les honneurs possibles, invita d'autres fonctionnaires ainsi que mes frères, et nous fit une réception splendide. On servit devant nous des mets savoureux et délicats, mais moi, j'étais absorbé par cette idée : « Quand on aura enlevé la nappe, je placerai un mot au sujet du jardin et je réaliserai
fol. 7 B. mon intention. » Tout-à-coup, mon regard tomba sur la main du Kedkhodâ, et je lui vis au doigt une bague d'or fauve. Son chaton était formé d'un rubis dont le scintillement éblouissait l'œil. Son vif éclat ressortait sur la robe blanche qu'avait revêtue le magistrat, et cet anneau me plut au point que le lui dis : « O Kedkhodâ, tu as là un anneau bien remarquable ». A l'instant, il le retira de son doigt, le mit devant moi et me dit : « Il est digne de vous,



acceptez-le » [2]. Je pris la bague, je l'examinai, et je vis sur le chaton une inscription que je déchiffrai et dont voici le texte : « (*Distique*). Ne regrette pas le royaume de Salomon, car il n'a pas cessé d'exister. Ce royaume subsiste toujours, mais où est Salomon ? » Ces vers bouleversèrent complètement le cours de mes idées. Je me mis à réfléchir à ce monde et à la vie future, et je me dis : « En supposant même que je prenne possession du monde entier, en fin de compte, il faudra l'abandonner. Je vais penser plutôt à assurer mon bonheur éternel », et dans cette même réunion, mon cœur fut pris de compassion pour mes frères. Je leur fis, séance tenante, donation de tous mes biens meubles et immeubles, je renonçai à tout, et depuis lors je n'ai plus eu aucun chagrin. Je suis rentré en moi-même, et je me suis mis à parcourir l'univers, car de grands esprits ont dit : (*Distique*) « Je ne veux pas me soucier de ce bas monde, car il n'en vaut pas la peine. »

Et cette histoire a pour but de montrer que ce monde plein d'embûches et inconstant n'est fidèle à personne, et que les choses d'ici-bas n'ont pas de durée. Pratique la modération, contente-toi de ce que tu as, et renonce à la convoitise, qui n'est d'aucun profit et ne peut t'attirer que des mécomptes.

HISTOIRE DU SECOND JEUNE HOMME.

Le second jeune homme prit la parole : « O mon vieux père, dit-il, « sache que j'ai été, à l'époque de Hadjdjâdj ibn Yoûssouf [3], le héros d'une aventure bien plus remarquable que tout cela. Mes joues n'étaient pas encore couvertes du duvet d'une barbe naissante que j'exerçais déjà la profession de changeur. J'avais bien cent amoureuses et plus. Or, Hadjdjâdj avait une favorite d'une extrême beauté, et il en



était tellement épris qu'il n'était heureux qu'auprès d'elle. Bref, il l'aimait à la folie. Un jour que la jeune fille allait au bain, elle me vit et s'amouracha de moi. Le lendemain, elle me fit quérir par un messager qui me dit : « Viens, car la favorite de Hadjdjâdj veut t'acheter une certaine quantité d'or ». On me conduisit donc au harem de Hadjdjâdj. La maîtresse qui m'attendait était bien la personne la plus charmante et la plus adorable qu'on puisse rêver. Aussi ne manquai-je pas non plus d'en devenir, à mon tour, amoureux à en perdre la tête. Sur le champ nous cherchâmes l'isolement et nous nous échangeâmes nos caresses. Après quelque temps, un des émirs de Hadjdjâdj apporta à la jeune fille trois oiseaux pour son repas. C'était Hadjdjâdj qui, par amour pour elle, avait pensé à les lui envoyer, mais la favorite, de son côté, par amour pour moi, les fit mettre de côté à mon intention. J'avais un associé. [Quand je retournai au bazar], rapportant ces oiseaux, je l'appelai pour les manger avec moi. Quand nous les découpâmes, nous leur trouvâmes l'intérieur du corps rempli de pierres précieuses. Mon compagnon me demanda comment ces oiseaux étaient venus en ma possession. Sans défiance, je lui racontai ma bonne fortune, puis je lui donnai une partie des bijoux et je gardai le reste pour moi. Le perfide alla rapporter l'affaire à Hadjdjâdj.

Le prince, alors, nous fit comparaître, la jeune fille, mon associé, l'émir et moi. Il interrogea d'abord ce dernier : « Comment se fait-il qu'au lieu de farcir ces oiseaux de hachis, tu les aies remplis de joyaux ? — C'était, » répondit l'émir, « afin de m'acquitter de mon service d'une façon digne de toi. Je me suis dis que dans la cuisine de Hadjdjâdj abondaient les mets les plus friands [1]. [J'ai voulu préparer un plat remarquable] et cuire des oiseaux sertis de joyaux, afin qu'on dise que chez Hadjdjâdj au lieu de farcir les

oiseaux de viande hachée, on les bourre de pierres précieuses. Voilà pourquoi je les ai remplis de bijoux. » fol. 8 A.

Alors Hadjdjâdj se tourna vers la jeune fille et lui dit : « Pourquoi n'as-tu pas mangé toi-même les mets que j'avais envoyés à ton intention ? Pourquoi en as-tu fait cadeau à ce jeune homme? — Seigneur » répondit-elle, « quel était ton but en me les envoyant, au lieu de les manger toi-même?— C'est par amour pour toi que je n'y ai pas touché et que j'ai tenu absolument à te les offrir. — Eh bien ! les sentiments que tu éprouves pour moi, moi je les éprouve pour ce jeune homme. C'est par excès d'amour pour lui que j'ai tenu à lui voir manger ces oiseaux, plutôt que d'en profiter moi-même. »

Hadjdjâdj alors me questionna : « Pourquoi as-tu eu l'audace de prendre de pareilles libertés dans le harem des rois ? — O Seigneur », répondis-je, « pourquoi déguiser la vérité ? Où trouverait-on un homme qui repousse les avances d'une femme ? » Hadjdjâdj se mit à rire et reprit : « Mais pourquoi as-tu révélé ton secret à ton associé, car tu n'ignores pas que le poète a dit : (*Distique*)

« Autant que possible, ne confie pas ton secret à ton ami. Ton ami a aussi des amis. Méfie-toi de ton ami même. »

« O roi, » répondis-je, je ne le savais pas si perfide. C'était mon homme de confiance, je le considérais comme un frère, et voilà comme il a agi à mon égard ! »

Enfin Hadjdjâdj apostropha mon associé : « Pourquoi as-tu dénoncé ton compagnon ? » Il baissa la tête et ne trouva rien à répondre. Hadjdjâdj reprit : « C'est l'envie qui t'a poussé. Je vais te traiter comme tu le mérites. » Ensuite il me fit cadeau de la belle jeune fille et nous dit : « Puisque vous avez dit franchement la vérité, je vous pardonne. » Quant à mon associé, il le fit mettre à mort, et fit exposer sa tête dans toute la ville pour montrer le châtiment qui

attendait les délateurs. Voilà quelle fut la punition du traître, et voici la morale de cette histoire : Ne révèle pas les secrets de celui qui a confiance en toi, et n'agis pas indignement envers lui, de peur de devenir toi-même un objet d'ignominie.

Alors vint le tour du troisième jeune homme.

Histoire du troisième jeune homme.

« Ma vie et mes aventures, » dit-il, « sont bien plus intéressantes que les vôtres. Sachez, mes amis, que mon père possédait d'immenses richesses et n'avait d'autre enfant que moi. Quand j'atteignis l'âge de la puberté, il me maria et m'établit on ne peut mieux, et j'eus six enfants. Quand mon père ne fut plus de ce monde, je me mis à vivre dans l'insouciance la plus parfaite, je gaspillai mon patrimoine et, en un rien de temps, je me ruinai complètement, sans qu'il se trouvât personne pour me donner de bons conseils et m'arracher à cette pente fatale.

Bref, je finis par devenir la risée de la ville, les médisants allongèrent contre moi la langue du sarcasme, et je dus bientôt, fuyant les lazzi de mes concitoyens, prendre avec ma famille le chemin de l'exil.

Après bien des vicissitudes, j'arrivai à Bagdad en haillons, les pieds endoloris et le ventre vide. Au comble de la détresse, je cherchai un asile. Je le trouvai bientôt dans une mosquée où j'installai ma mère, ma femme et mes enfants. « Restez ici, » leur dis-je, « pendant que je vais au bazar. Peut-être parviendrai-je à y amasser votre pitance. » Je m'acheminai donc vers le bazar, en proie au découragement. « Que faire ? Qui pourrait s'intéresser à mes misères ? Où recourir ? » Arrivé là, je vis une foule richement équipée. « Voilà, » pensai-je, « des gens qui se rendent à une invitation. » Je les accompagnai, et j'arrivai avec eux à la porte



d'une maison où l'on s'arrêta. Des esclaves étaient occupés à arroser et à baiayer. Les gens que j'avais suivis pénétrèrent dans l'habitation, et j'étais bien embarrassé. « A Dieu ne plaise, » me dis-je enfin, « qu'on ne me laisse pas entrer ici. » Le cœur palpitant, plein d'appréhension, je suivis le cortège et personne ne protesta

La demeure où j'entrai était un palais luxueux orné de peintures, de tapis de soie et de beaux coussins moëlleux. Tout le monde s'assit, et moi, craignant qu'on ne me mît dehors, je pris modestement le bord d'un sopha. Un des assistants me jeta un regard. Je frissonnai de peur. Je m'attendais déjà à le voir me demander : « Pourquoi es-tu venu ici ? » mais, tout au contraire, il me souhaita la bienvenue et me fit asseoir à la place d'honneur. Cet accueil me réconforta un peu et je m'assis. Tout-à-coup entra un personnage à qui tout le monde fit la révérence, et qui prit place sur un trône. Deux serviteurs s'approchèrent de lui et prirent ses ordres. « Faites entrer, » dit-il, « ce jeune homme ». On mit alors un coussin au milieu de la fol. 8 B.
pièce, le jeune homme annoncé entra et s'agenouilla sur le coussin, et le personnage assis sur le trône l'unit à une jeune fille par les liens du mariage, puis tous les invités les félicitèrent.

Le jeune marié sortit et l'on dressa la table. On apporta dix plats, et les esclaves en déposèrent un devant chacun des convives. Il n'y en avait pas pour moi. « Eh bien ! » s'écria le maître de la maison, « pourquoi n'est-il pas servi comme les autres ? » Les domestiques s'excusèrent : « C'est que nous avions invité dix personnes, et voilà bien dix plats ! Celui-ci est venu sans être mandé. » Le personnage me jeta un regard et fit signe de m'apporter une petite table. Les domestiques placèrent donc devant moi un plat,

dont j'avais grand hâte de connaître le contenu. Quand les autres levèrent le couvercle, je m'empressai de les imiter, et comme eux, j'aperçus une poignée d'or fauve que je versai dans mon gousset, bien mal à l'aise et tremblant qu'on ne me le reprît. Alors les domestiques enlevèrent ces premiers plats, étendirent la nappe et servirent une quantité de mets. Nous reçumes chacun sept vases, moi comme les autres, bien entendu. On se mit à manger, mais j'avais grand peine à avaler, navré que j'étais par la pensée de ma femme et de mes petits enfants mourants de faim. J'avais hâte de voir desservir afin de pouvoir escamoter une bouchée pour les miens. Le temps me parut bien long, mais enfin vint le moment d'enlever la nappe. Vite, je pris un morceau de viande, et le cœur angoissé, je l'enveloppai dans du pain [1]. On surprit mon geste non sans stupéfaction et, accablé de honte, je baissai la tête, et je déposai timidement à côté de moi le morceau réservé pour ma famille.

Quand le repas fut bien terminé, je me levai, et je voulus me retirer de peur qu'on ne me réclamât ce que j'avais pris, mais un domestique me retint : « Ne t'en va pas maintenant » Et je restai donc, presque mort d'anxiété de me voir prendre en ce moment tout ce que je destinais à ma famille. Enfin, tous les invités partirent, et le maître de la maison m'appela et me demanda : « Es-tu étranger ? — Oui », répondis-je, « et j'ai beaucoup de petits enfants et pas de moyens d'existence. Je suis arrivé aujourd'hui dans cette ville et, si tu ne me reprends pas cet or et cette nourriture, je les emporterai pour eux, je pourrai calmer leur faim et leur procurer des vêtements, car ils sont tout nus. — Où sont tes enfants ? — A tel endroit, dans une mosquée. » A l'instant, mon hôte manda cinq esclaves et leur dit quelques mots. Ils s'en allèrent, mais quant à moi, le maître de la maison me retint et ne m'adressa plus la

parole jusqu'à la tombée de la nuit. Les cinq serviteurs revinrent alors, et il leur demanda s'ils avaient exécuté ses ordres. Ils répondirent affirmativement. Mon hôte se tourna alors vers moi et me dit : « Va retrouver tes enfants. — Je me permets, seigneur, avec ton assentiment, de prendre congé de toi ». Je le saluai et je m'en allai, escorté des cinq esclaves.

Nous finîmes par arriver à une belle maison, admirablement meublée, où je trouvai ma mère, ma femme et mes enfants revêtus d'habits magnifiques. Je leur demandai qui les avait amenés dans ce palais. « Ce sont, » répondirent-ils, « les cinq jeunes gens qui sont en ce moment avec toi. Ils sont venus nous prendre à la mosquée, nous ont installés ici et nous ont procuré tous ces objets, qui t'appartiennent désormais. » Je demandai alors aux cinq esclaves : « Mais quel était donc ce personnage assis sur le trône ? — Ce n'est autre que le calife de Bagdad. Il t'a fait cadeau de cette maison avec son ameublement et t'attribue une pension de cinq *echrèfis* par jour, à condition que tu te consacres au service de Dieu — gloire à Lui ! Il est haut ! — et que tu n'oublies pas le Seigneur. » A ces mots, je priai Dieu avec effusion pour le calife et les cinq jeunes gens et, l'espace de cinq ans, je vécus à Bagdad dans l'aisance la plus parfaite ; dans ce fol. 9 A.
laps de temps, je me tins, telle une sentinelle vigilante, au service du Créateur. Par malheur, il arriva qu'un jour je désertai mon poste : j'oubliai d'adresser à Dieu mes actions de grâces pour les bienfaits dont il m'avait comblé, je ne me tournai pas vers la Mecque pour dire ma prière, et je ne fis pas une seule aumône. Bref, j'oubliai Dieu et, nécessairement, Dieu m'oublia à son tour et cessa de s'occuper de moi [5], le cours de la fortune changea et tous mes biens disparurent comme ils étaient venus. Femme et enfants



moururent, et je tombai dans la misère, car comme de grands esprits l'ont dit :

(*Distique :*) « La reconnaissance fait augmenter le nombre des bienfaits, et l'ingratitude enlève de ta main ceux que tu as reçus ».

O mes frères, la morale de ce récit est la suivante : « Si Dieu — Il est grand ! — comble quelqu'un de ses dons, qu'il sache en apprécier la valeur, qu'il s'acquitte envers le Très Haut des devoirs de la reconnaissance. N'oubliez pas Dieu, et soyez continuellement occupés à lui rendre un culte, afin qu'il vous accorde en retour l'aisance et le bonheur.

(*Distique :*) « Si le Seigneur te comble de ses faveurs, ne manque pas de le remercier, sinon, tout s'en ira ».

Les jeunes gens s'adressèrent enfin au vieillard : « A ton tour de nous narrer, soit tes propres aventures, soit les évènements curieux que tu as entendu raconter par d'autres ». Le vieillard s'y refusa : « Je ne sais rien », dit-il, « je n'ai rien à raconter. Quant au reste, je suis à vos ordres. — Puisqu'il en est ainsi, il faudra bien que tu nous portes sur ton dos ». Alors, le vieillard se chargea de l'un de ces jeunes gens, le porta jusqu'au bord de l'eau, puis s'en revint prendre le second, et ainsi de suite. Ils burent, se lavèrent les mains et le visage, puis le pauvre vieux dut s'en charger de nouveau et les transporter tous les trois jusqu'au pavillon.

De l'intérieur, la fille du roi les observait et n'était pas peu étonnée de ce spectacle. Elle envoya sa suivante aux nouvelles : « Va, fais venir ces jeunes gens, que je sache pourquoi ils malmènent ainsi ce vieillard ». Nos jouvenceaux et leur compagnon virent bientôt arriver la jeune fille qui leur dit : « O vieillard et vous, jeunes hommes, venez vite, car Madame vous mande ». Tous les quatre se levèrent et arrivèrent à la porte du pavillon. Le campement royal était magnifiquement installé et le pavillon de la princesse

était splendidement orné. Quelques suivantes se tenaient debout, attendant les ordres de leur maîtresse assise sur un trône. Cette ravissante créature illuminait tout le salon du reflet de sa beauté ; elle avait un visage de lune, une taille de cyprès, un teint de rose, une bouche comme un bouton printanier, des seins pareils à la grenade, et un menton comme une pomme. Bref, la langue est impuissante à décrire les charmes de cette beauté merveilleuse, de ces joues vermeilles, de cette taille de buis (?) [6], de cette démarche de perdrix, de ces yeux de gazelle. Nos quatre héros prièrent Dieu pour elle et se répandirent en exclamations laudatives : « O soleil du monde de la beauté, ô ange à l'aspect enchanteur ». Ils la saluèrent et baisèrent à ses pieds la terre en signe d'hommage. Elle leur rendit leur salut et leur fit signe de s'asseoir. Tous les quatre prirent place, ébahis de l'éclat de sa beauté.

La charmante princesse leur fit d'abord servir à manger. Ils se régalèrent et adressèrent à Dieu des prières d'actions de grâces, puis cette idole ravissante parla en ces termes : « O jeunes gens, je viens de vous voir agir d'une façon bien singulière, et je me demande avec stupéfaction quel mobile vous a poussés à maltraiter ainsi ce vieillard. — O frais jardin de la jeunesse, ô vin nouveau du vignoble de la vie, ô bouton de rose du parterre de la félicité, ô rossignol du bosquet de l'adolescence, ô roseraie qui conquiert les cœurs, tendre abeille de la prairie de la vie dont la taille rappelle un rameau de rosier, veuille nous faire l'honneur d'exposer ce qui a, de notre part, excité ton étonnement et ton indignation. Nous allons, bien volontiers, nous justifier, afin que tu aies le cœur à l'aise ».

L'adorable jeune fille reprit : « Vous êtes trois jeunes hommes à la fleur de l'âge, et celui-ci est un vieillard faible et décrépit : comment expliquez-vous qu'il doive vous porter

fol. 9 B. sur ses épaules ? — O belle dame au doux langage et aux nobles sentiments, nous voyageons tous les quatre de pair à compagnon. Après avoir subi bien des avanies, nous sommes enfin arrivés en vue de ce campement, accablés de faim, de soif et de fatigue. Nous avons alors décidé, de commun accord, que chacun de nous raconterait ses aventures, et que, si l'un de nous ne remplissait pas cette condition, il s'engageait à prendre les trois autres sur son dos et à les porter jusqu'ici. Tous les trois nous avons narré notre histoire, mais ce vieillard s'est dérobé. Il a bien fallu, dès lors, qu'il nous prît sur ses épaules ». La princesse leur demanda de relater à nouveau leurs aventures, dont le récit l'amusa beaucoup. Elle insista alors auprès du vieillard : « Allons, pourquoi, toi aussi, ne racontes-tu pas ce que tu sais ? Est-ce que, par hasard, tu as vieilli enfermé dans une bouteille, sans aller dans aucun endroit que tu puisses nous décrire ? — O rossignol au chant harmonieux », répondit le vieillard, « je n'ai pas l'éloquence de ces jeunes gens; comme je ne sais pas m'exprimer, veuille m'excuser ».

« Eh bien ! » dit la princesse, s'adressant aux jeunes gens, « si je racontais ma vie et si je remplaçais le vieillard, cela vous agréerait-il ? et est-ce que vous pardonneriez sa faute à cet homme affaibli par l'âge ? — Nous sommes tout à tes ordres ; nous acceptons comme l'âme dans le corps ta proposition et nous garderons en mémoire le souvenir de tes aventures ».

Histoire de la Princesse

La gracieuse créature ouvrit sa bouche pleine de joyaux et commença en ces termes :

« Ô jeunes gens, mes amis, notez bien que je suis fille de roi. Mon père n'eut pas d'autre enfant que moi et concentrait sur moi toute son affection. Il avait fait bâtir à mon

intention un palais dans un parc, et y avait commis à mon service des eunuques et des gardes du corps. J'y vivais donc en sûreté, comblée de soins et de prévenances, et je menai une existence paisible et innocente jusqu'à ce qu'un jour l'envie me prit de me faire conduire au bain public.

On me fit asseoir dans une litière dorée que portaient quatre mulets et on se mit en route, les gardes du corps marchant devant moi, les eunuques derrière, et mes suivantes à ma droite et à ma gauche. Dans cet équipage, nous nous acheminâmes vers le bain et nous nous engageâmes dans le bazar que je m'amusai à examiner par les interstices de ma litière.

Arrivée au carrefour du bazar, j'aperçus dans le quartier des drapiers un jeune homme dont la beauté faisait l'ornement de l'endroit. A peine mon regard fut tombé sur lui, que j'en devins amoureuse de tout mon cœur — que dis-je? avec cent mille cœurs. J'en étais folle, je lui abandonnais tout mon être, c'en était fait de mon repos et, quand on ouvrit la litière, j'étais inondée de pleurs. Quand j'arrivai au hammâm, quel souci avais-je encore du bain? J'invoque mille prétextes pour expliquer mon état, je soupire, je gémis, je me lamente. Bref, je lave de mes larmes mon corps et mes membres, tant je souffre d'être séparée du bien-aimé. Je brûle d'impatience de rendre à mes yeux leur éclat en contemplant son visage brillant comme un flambeau. Je sors donc du bain, ne pensant qu'à repasser devant sa boutique assez lentement pour le regarder à loisir. Sous prétexte que [le cahotement de la litière] me fait mal au cœur, je la fais porter par quatre esclaves, à qui je recommande d'aller bien doucement. Ils suivent mes instructions et, quand j'arrive de nouveau au carrefour, je puis contempler une seconde fois le jeune homme, j'admire le duvet noir comme l'ambre de sa barbe naissante, et son grain de beauté



pareil au musc. C'est alors seulement que je suis bien prise dans les lacs de l'amour et que mon cœur est bien accroché à sa boucle noire. « Et cependant », pensé-je, « personne ne sait rien de ma situation ». Enfin, la litière passe, et j'arrive à mon logis incapable d'autre chose que de gémir et de me lamenter. Plus de repos pour moi. A tout instant, j'exhale de mon sein de brûlants soupirs, si bien que l'attention de ma nourrice est attirée.

Enfin, profitant d'un moment où nous étions seules, elle s'approche et me dit : « Ô ma chérie, qu'as-tu donc? Depuis
fol. 10 A. ce jour où tu es allée au bain public, tu n'as plus eu un instant de tranquillité ? Et je ne sais rien, tu ne me dis pas pourquoi ces pleurs et cette désolation ? Confie-moi la cause de ta peine, je saurai bien imaginer un moyen de la faire cesser ; ne garde pas voilé pour moi le secret de ton cœur, pour que je puisse aviser à ce qu'il faut faire ? « Elle sait tout », me dis-je. « O nourrice, ce jour-là, j'ai vu dans le carrefour du bazar un jeune drapier si beau que la flèche de l'amour m'a transpercé le cœur. J'ai beau faire tous mes efforts pour retrouver ma gaieté perdue, je n'y réussis pas ». Ces paroles affectèrent péniblement ma nourrice, qui s'écria : « Quel discours est-ce là, ma fille? Comment oses-tu te permettre pareil langage? Prends bien garde de ne plus proférer de telles paroles, car tu exposerais bien des gens à leur perte. Si jamais ton père avait vent de propos semblables, il ferait périr tout le personnel de ce palais. Qu'est-ce que les amoureux ont à voir avec des jeunes filles comme toi, d'autant plus que tu es princesse et qu'il n'est que drapier ! Il ne te sied pas de t'abandonner à de tels sentiments. N'entache pas ta pudeur.

(*Distique :*) « Quand même mille amoureux se présenteraient à toi, est-il digne de toi de t'éprendre d'amour ? »

A cette semonce de ma nourrice, je me pris à sangloter : « O mère, » lui dis-je, « il ne m'est pas loisible de réprimer mes gémissements et de retrouver mon calme. La vue de ce jeune homme m'a enflammée, et il m'a incendiée de son ardeur. Voyons, nourrice, trouve un moyen de me satisfaire, et sinon, sache que la douleur que j'éprouve me coûtera la vie : avant que son absence ne me tue, je mettrai moi-même fin à mes jours. » Ce disant, je donnai un précieux collier d'ambre à ma nourrice qui, vaincue par ces arguments, reprit : « Eh bien, prends patience, mon enfant, jusqu'à ce que j'aie trouvé un expédient. » Elle se leva, se rendit à l'instant à la boutique du jeune drapier, lui fit part des sentiments qu'il m'inspirait et lui donna des indications.

Ce jeune homme, suivant les instructions de la nourrice, profita d'un moment où il n'était vu de personne pour escalader le mur du parc et se cacher jusqu'à ce que la nuit invitât tout le monde au repos. Ma nourrice me tint compagnie, envoya les servantes se coucher, puis s'en fut quérir mon bien-aimé. Quand il arriva dans ma chambre, je crus voir arriver la lune à l'éclat argentin. Toute transportée, je le pressai sur mon sein, j'embrassai à plusieurs reprises son beau visage. Mon allégresse était indicible. Je lui fis apporter du sorbet, puis, ne sachant que faire pour lui être agréable, je pris une pomme, je la pelai et j'en détachai un morceau que je fixai à l'extrémité du couteau. Je l'approchai de la bouche du jeune homme, qui, enchanté de ma beauté et de mon amour, m'accabla de protestations de dévouement et me dit : « Nous sommes tous deux épris l'un de l'autre et la porte des jaloux est fermée sur nous. Jamais personne n'a goûté une félicité pareille à la nôtre, et jamais, nous ne nous séparerons ». A ces douces paroles, je le comblai de caresses et, par prévenance, je lui mis moi-même le morceau de pomme dans la bouche. Tout-à-coup, l'infortuné



éternua et le couteau lui traversa la gorge. Il rendit le dernier soupir et remit son âme au maître de l'enfer A cette vue, je poussai des cris de détresse, je me déchirai le visage, et ma nourrice, avertie par le bruit, accourut en s'écriant : « O ma fille, qu'as-tu fait ? » Je lui racontai le malheur qui nous frappait. A la vue du cadavre du pauvre garçon, la nourrice poussa un grand soupir et, par l'effet de la terreur que lui inspirait mon père, sa vésicule biliaire éclata, et elle succomba, elle aussi, ce qui décupla ma douleur.

L'amour fit dans mon cœur place à l'épouvante et, affolée, je ne sus d'abord quelle résolution prendre. Enfin, je me décidai à tirer dans une chambre non fréquentée le cadavre du jeune homme, je fermai soigneusement la porte et je gardai la clef sur moi. Quant au corps de la nourrice, je n'y touchai pas, je poussai de hauts cris de détresse, le cœur brûlé et les yeux humides à la fois par suite de la perte des êtres aimés et de la crainte de mon père. Enfin, le jour
fol. 10 B. parut. Servantes et domestiques se rassemblèrent et crurent que la nourrice était morte subitement. Ils l'emportèrent et l'enterrèrent, mais quant au corps de celui que j'avais tué, il resta bien vingt jours à l'endroit où je l'avais caché. La mauvaise odeur envahit mes appartements et en rendit le séjour insupportable, et j'étais tellement affolée que personne n'osait me demander ce qui se passait. Vous comprenez, bonnes gens, que j'avais beau me torturer l'esprit, je ne trouvais aucun moyen de me débarrasser de ce cadavre.

Or, mon père avait acheté un esclave noir bien élevé, qui tantôt était à son service et tantôt venait me présenter ses hommages. Mes suivantes s'amusaient à rire et à plaisanter avec lui. Un jour, ce nègre vint alors que personne n'était présent. [Ne sachant à qui recourir,] je lui racontai l'histoire du jeune homme tué. Le nègre dit : « O dame des dames,

il y a bien longtemps qu'on fait dans la ville une enquête pour retrouver ce jeune homme, et près de cent personnes ont déjà été mises à la torture à ce propos. C'est donc toi qui l'as occis ! Eh bien ! si tu veux être d'accord avec moi, je l'enterrerai, et sinon, je te dénoncerai à ton père ». En vain, je me jetai à ses pieds, je le suppliai, et je lui offris de l'argent. Il accepta le tout, mais en fin de compte il me saisit et me ravit ma virginité. Cette même nuit, il enleva le cadavre du jeune homme et alla l'inhumer, mais chaque jour il venait me sommer de céder à son infâme désir. Craignant le courroux de mon père, je ne répondais mot, mais j'étais bien forcée de me prostituer à lui. Je finis par désirer la mort.

Un soir, les gardes du corps se réunissent pour se divertir; chacun amène sa maîtresse, et ils disent au nègre : « Fais comme nous, viens avec ta bien-aimée. — Mais, » répondit-il, « vous n'êtes, vous autres, que les valets de ma maîtresse à moi ». Indignés, ils l'accablent d'injures, mais lui, pris de boisson, arrive à mon chevet : « Allons, lève-toi, ou sinon je vais à l'instant trouver ton père». Craignant qu'il ne mît ses menaces à exécution, je dus bien le suivre et aller m'asseoir au milieu de cette orgie. J'avais pris avec moi du narcotique, j'en versai dans le vin, et je me fis l'échanson de ces gens stupéfaits. Quand ils furent tous bien ivres et privés de sentiment, je bondis vers le nègre, je lui pris son cimeterre, et je leur coupai la tête à tous, en commençant, bien entendu, par le traître. Je fis ainsi passer trente personnes de vie à trépas avant que parût l'aurore. J'allai me coucher à ma place habituelle et le matin, sans que personne eût eu connaissance de ce drame, on enleva leurs cadavres et personne ne devina l'auteur du massacre.

J'étais ainsi délivrée du nègre maudit, mais je me lamentais en secret sur ma virginité perdue. Après quelque temps, le



prince qui est maintenant mon mari et roi de cette ville, et est en ce moment à la chasse, vint demander à mon père ma main, qu'il lui accorda. Or, j'avais une suivante d'une grande beauté dont je ne me séparais jamais. Je lui fis revêtir mes habits, jusqu'à ce que vînt la nuit où l'on me confia à mon époux. Quand il se disposa à porter la main sur moi, je sortis sous prétexte de purification et je dis à cette jeune fille : « Va dormir dans l'étreinte de mon mari, afin qu'il t'enlève ta virginité, car il est ivre, et à dessein j'ai omis d'allumer la lampe [8]. Quand tu sera déflorée, viens reprendre ta place et moi, j'irai dormir avec lui, et je saurai reconnaître ton dévouement. » Avant de partir, la suivante me demanda comment j'avais perdu mon innocence. Je lui répondis que c'était par accident, en tombant d'une échelle. Elle parut se contenter de cette explication et alla se coucher dans les embrassements de mon mari. J'arrivai sans bruit, et je me tins debout au pied de leur couche jusqu'à ce qu'il l'eut possédée. Ils s'assoupirent dans les bras l'un de l'autre, et je pris quelque temps patience jusqu'à ce que mon mari fût bien endormi, puis je chatouillai le pied de la jeune fille. « Que me veux-tu ? » me dit-elle. « Voyons, » lui dis-je, « lève-toi, que j'aille prendre ta place. » Mais au lieu d'obéir : « Allons, misérable, » me dit-elle, « reste tranquille, ou sinon, je vais éveiller mon mari qui te mettra en pièces. » Je ne soufflai mot de peur qu'il ne s'éveillât, et je récitai mentalement ces vers : Le ciel jongleur (c'est-à-dire la fortune
fol. 11 A. trompeuse) a donné de sa main..... Le narcisse, la tête penchée, a revêtu au printemps cent feuilles de soie [9]. »

Je sortis de la chambre nuptiale, je regardai partout et je vis qu'au palais était adossée une hutte pleine de sarments de vigne desséchés et destinés à servir de combustible. J'y mis le feu, bientôt les flammes de l'incendie s'élevèrent, et les gens avertis par mes cris accoururent de toutes parts.

J'entrai dans le palais, je réveillai mon mari, et il sortit avec sa prétendue épouse. Tous deux montèrent sur la terrasse du palais pour contempler le spectacle de l'incendie. Je vins derrière eux, je poussai la suivante et je la précipitai dans le brasier, puis je me lacérai la figure et poussai des appels de détresse [10]. La misérable périt dans les flammes, et mon mari me prit la main, me conduisit avec mille prévenances dans le palais et je passai avec lui le reste de la nuit. Le matin, il m'offrit une belle esclave [pour remplacer la morte], et voilà maintenant sept ans que nous formons le ménage le plus uni. J'ai eu de mon mari quatre enfants. Et voilà, vieillard ignorant, toutes les épreuves par où j'ai passé, moi qui n'ai pas vingt-cinq ans. Et toi, qui en as bien soixante, tu prétends n'avoir rien à dire. Il me semble que la fortune a été, à ton égard, bien avare d'évènements ! »

« O dame des dames, excuse-moi. Je n'ai pas le moindre talent de narrateur ! »

Bref, la reine leur donna à chacun une robe d'honneur et les congédia. Ils gardèrent le souvenir de ses aventures et la morale de cette histoire peut se résumer comme suit : « Quelle que soit la confiance que quelqu'un t'inspire, ne lui révèle pas le secret de ton cœur. Ne fais de personne le confident de tes affaires, si tu veux réellement jouir de la protection du Très Haut, et sinon, tu t'épuiseras plus tard en stériles regrets ! »



NOTES DU DEUXIÈME CONTE.

1. — Maire, bourgmestre.

2. — La politesse orientale exigeait que le Kedkhodâ agit ainsi.

3. — *Hadjdjâdj* (661-714), célèbre général arabe au service des Caliphes omeyyades. Sa cruauté est devenue proverbiale, et pourtant, il semble que son extrême rigueur n'avait, en général, rien d'arbitraire.

Voir JEAN PÉRIER. *Vie d'Al-Hadjdjâdj Ibn Yousof d'après les sources arabes*. Paris, Bouillon. 1904.

4. — Le pain d'Orient a tout-à-fait l'aspect de nos crêpes.

5. — Littéralement : « me rejeta de son œil ».

6. — *Chamchâd*. L'auteur, voulant éviter les métaphores courantes, tombe dans le baroque.

7. — *Tchoûn djân dar tan qaboûl kounim.*

8. — Passage obscur.

9. — Texte bien obscur :

Dâd az dast falaki cha' bada bâz
châhzâda madjannat kiâzâda binâz
Nargisi sar afganda bapich
Sad bargi harir poûchîda biyâz.

10. — Le prince ne saurait distinguer sa vraie femme de la servante, et croit que c'est cette dernière qui est tombée dans le feu. Mais le texte est bien peu explicite !



III.

Histoire du Peintre Hânî, de Mèlik 'Âlî et de Mihr Bânoû.

Les conteurs de nouvelles, les traditeurs de documents, les mesureurs du temps et les perroquets croqueurs de sucre au doux langage racontent qu'il y avait une fois un roi de Boukhara, prince aussi intelligent que sage, dont le nom était 'Âdil Châh. Or, il avait un fils sans rival à son époque pour la beauté et la grâce, une rareté des horizons pour les qualités de l'esprit, qui avait nom Mèlik 'Âlî. Quand il atteignit l'âge de quinze ans, son père voulut le mettre en ménage et consulta son épouse. « Je ne sais, » lui dit-il, « si l'un de ces émirs et vizirs n'aurait pas, par hasard, une fille qui fût digne de Mèlik 'Âlî ? » La reine lui répondit : « Tu n'ignores pas que les grands esprits ont dit : (*Distique*) :

« La colombe avec la colombe, le faucon avec le faucon ; ce sont les oiseaux de même espèce qui volent de compagnie [1]. »

« Les rois doivent s'allier avec des rois, les vizirs avec des vizirs. Il faut absolument chercher à savoir s'il n'y aurait pas, quelque part, un roi possesseur d'une fille assez belle pour Mélik 'Âlî. Nous la demanderions en mariage. — A ce propos, » reprit le monarque, « il me vient à l'esprit que les marchands voyagent de ville en ville. C'est eux que je vais charger de s'informer, et de nous signaler un endroit où



il y aurait une belle princesse à marier. En attendant, ma chère épouse, je prétends orner l'esprit de mon fils d'un tel savoir que l'on répète partout ses paroles, et pour quand j'aurai trouvé une bru, je vais faire construire dans le parc un palais orné de peintures. C'est là que séjourneront les jeunes mariés. Le monument sera agencé de telle façon qu'ils puissent tout observer et apercevoir quiconque passera par là, et qu'ils puissent se voir l'un l'autre, mais que personne ne puisse les voir. — En attendant, » reprit la reine, « je vais me mettre en quête d'une bru. »

Or donc, le roi fit quérir architectes et maçons, et ils édifièrent dans le parc un palais conforme à ses désirs, et de son côté, la reine envoya dans toutes les directions à la recherche d'une princesse à marier.

fol. 11 B. Le gros œuvre terminé, le roi manda les peintres. Il y avait parmi eux un maître sans rival dans son art, dont le nom était Marzoûq. Le roi lui recommanda instamment de bien mettre à l'épreuve, un à un, tous les artistes qui se présenteraient. Marzoûq avait fait bâtir d'un côté du palais un appartement [aux fenêtres] de verre dépoli, dont l'éclairage était ainsi bien tempéré, et sur le parquet, il avait peint à l'huile une surface que tout le monde prenait pour l'eau d'un bassin. Or, quand un artiste se présentait devant Marzoûq, il lui disait : « Prends cette cruche, va la remplir à ce bassin et rapporte-la moi. » Et tous, entrés dans l'appartement, ne manquaient pas d'aller heurter vivement la cruche contre la pierre et de la briser. Ils comprenaient alors, à leur grande honte, et le maître leur disait : « Vous ne savez pas encore reconnaître la couleur à l'huile. Comment pourrait-on donc vous confier un travail royal ? »

Bref, plusieurs jours se passèrent en examens infructueux, et Maître Marzoûq se demandait comment il pourrait bien

venir à bout de la décoration du palais, quand un jour qu'il était occupé à broyer de la couleur, il vit entrer un jeune homme qui le salua et s'arrêta, attendant ses ordres. Marzoûq lui dit : « Quel est ton nom, mon ami ? — Je m'appelle Hânî [2]. — As-tu quelque compétence en peinture ? — Oui, certes. — Eh bien ! aie l'obligeance de prendre cette cruche, d'aller dans cette salle la remplir d'eau et de me la rapporter. » Hânî prit la cruche, pénétra dans l'appartement et crut d'abord voir une vasque pleine d'eau. Il se dit : « Sans doute, le maître a envie de boire, je vais remplir la cruche à l'endroit où l'eau se déverse dans le bassin » [3]. En regardant bien, il vit que la prétendue eau n'était autre chose que de la pierre couverte de couleur. A l'instant il s'assit, prit sa palette et son pinceau, et dessina sur la pierre le cadavre tout enflé d'un chien noyé.

Alors, il sortit et cria : « Hé ! patron, un chien s'est noyé dans l'eau du bassin et on voit son cadavre tout enflé. » Le maître se leva avec empressement, entra dans l'appartement et vit ce qui en était. Il en fut ravi, embrassa tendrement Hânî et lui dit : « Hânî, tu vas décorer cet appartement destiné à abriter deux jeunes mariés. » Hânî accepta cette mission et s'installa dans le palais. Il commença par mettre une couche de couleur bleu d'acier qu'il lustra ensuite, et en une quarantaine de jours, les parois glacées devinrent brillantes comme un miroir. Alors il traça sur un mur une image qu'on pouvait voir de tous les coins de l'appartement. Indépendamment de cela, Hânî fit beaucoup de menus travaux dont Maître Marzoûq fut émerveillé. Le roi, venu pour se rendre compte, ne fut pas moins étonné et ravi.

La nouvelle arriva aux oreilles du prince Mèlik 'Alî, qui vint à son tour visiter le nouveau palais. Lorsque ses regards tombèrent sur le portrait, il en devint amoureux de tout



son cœur — que dis-je ? — avec mille cœurs, perdit connaissance et récita ces vers, quand il rouvrit les yeux. :

« Je suis devenu captif d'une image, ô coquette adoratrice du vin ; tomber amoureux est toujours agréable, sous quelque forme que se présente l'objet de l'amour. »

Puis des gémissements jaillirent de sa poitrine, et, égaré par la passion, il se disait : « Quel est l'original de ce portrait qui m'a ravi la possession de mon cœur ? » Il alla se confiner dans ses appartements, et ne fit que pleurer, sans boire ni manger. On avait beau lui adresser la parole, il ne répondait que par des sanglots. En fin de compte, tout son entourage s'alarma de son état et personne n'y voyait de remède. Le roi fut averti et vint avec la mère du prince trouver leur enfant. A leurs questions, il répondait invariablement : « J'ai le cœur endolori. ».

Le roi fit quérir les médecins, qui prescrivirent force potions, médicaments et récipés, et le prince de leur dire :

« O médecin, ne te donne pas tant de peine, car je n'échapperai pas au mal qui me ronge. Ma douleur est tout autre, cherche un autre remède. »

Et il repoussait ainsi les médecins. Plusieurs jours se passèrent de la sorte, et le prince dépérissait, à la grande désolation de son père.
fol. 12 A

Le peintre Hânî vint trouver le roi et lui dit : « O souverain du monde, moi, je me charge de guérir le prince, mais à la condition que tu te conformes strictement à mes instructions. — Hânî, » répondit le roi, « si tu réussis, je te donnerai autant de trésors que tu en voudras. » Alors Hânî se rendit au chevet du malade et lui dit : « Ma chère âme, pourquoi te chagriner pour une personne dont tu n'as vu que le portrait, et qui, de son côté, ne te connaît pas ? » A ces paroles, le prince se récria : « O Hânî, que dis-tu là ? » « Hânî reprit : « Mais j'ai dit ce que tu as entendu. —

Répète le donc. — Eh bien, il faut absolument que tu manges, que tu retrouves ta bonne humeur et que tu reprennes goût à la vie pour que l'original de ce portrait, quand il te verra, s'éprenne à son tour de toi. Mais si cette personne te voyait dans l'état où tu es, elle détournerait le visage. » Le prince demanda : « Et quel est donc l'original de ce portrait ? » Hânî répondit : « Elle a nom Mihr Bânoû Khânoum. — Où est-elle ? — Dîne d'abord de bon appétit et aie le cœur à l'aise, puis je te le dirai. »

Le prince demanda à manger, et on lui en apporta. Puis il assouvit sa faim et dit ensuite : « Parle, ô Hânî, car mon cœur n'a plus l'endurance d'attendre. — Sache, » répondit le peintre, « que la damoiselle dont je parle est la fille de Khârezm Châh [1]. Elle habite donc la Chorasmie, et je lui ai enseigné la peinture. Mihr Bânoû est une princesse d'une beauté remarquable, et je te garantis bien qu'elle est digne de toi et vaut la peine que tu en soi féru. Or, son père l'aime si tendrement qu'il refuse sa main à tous les prétendants. Mais moi, je me suis engagé envers la jouvencelle à lui trouver un mari digne d'elle, et je réussirai bien à te la faire épouser. — Et comment vas-tu t'y prendre ? — Attends d'abord que ton père soit bien remis de ses alarmes et rassuré sur ta santé. Je vais lui raconter alors l'histoire de la fille de Khârezm Châh. J'obtiendrai du roi ton père la permission de partir, et, avec une escorte et de riches présents, nous irons trouver le roi de Chorasmie et nous trouverons bien moyen de te fiancer à sa fille. »

Voilà donc le prince au comble de la joie, et quand le roi et son épouse eurent appris que leur fils avait changé d'humeur et retrouvé sa gaîté, Hânî se présenta devant le monarque et lui dit : « O seigneur de l'époque, les hasards de la vie m'ont amené un jour en Chorasmie, où je m'occupais de peinture. Le roi de Chorasmie a une fille du nom



de Mihr Bânoû qu'il aime à l'adoration, si bien qu'il ne veut la donner en mariage à personne. Cette princesse, ayant vu de mes ouvrages, supplia son père de me prendre à son service, et je lui donnai des leçons de peinture. Au bout de deux ans, elle a acquis une véritable maîtrise dans cet art, et nous sommes unis par une amitié fraternelle, si bien que je lui ai promis de lui chercher un époux, et, en vérité, elle est digne de n'importe quel prince. »

Le roi dit alors : « Je vais envoyer au roi son père une ambassade avec des présents, et insister pour obtenir sa main, et s'il ne cède pas de bonne grâce, je marcherai contre lui à la tête d'une armée et je ravirai Mihr Bânoû de force. » Hânî reprit : « Seigneur, je pense que si nous prenions, le prince et moi, la route du Khârezm avec une escorte et des cadeaux, le roi de ce pays, quand il verra ton fils si richement doué de beauté, de raison et d'intelligence, ne manquera pas de lui donner sa fille, sans qu'il soit besoin de recourir à cette fâcheuse extrémité. » Le roi, ainsi que ses visirs et ses émirs, l'approuvèrent et dirent : « Ce n'est pas mal parlé. »

On effectua donc tous les préparatifs, et Hânî avec le prince, une suite où figuraient des émirs et des vizirs, et une caravane d'innombrables bêtes de somme chargées d'objets précieux, se dirigèrent vers le Khârezm où ils arrivèrent en peu de temps. Ils campèrent près d'une ville de cette contrée et y dressèrent dais et parasols

On avertit donc Khârezm Châh que le fils d''Âdil Châh était venu demander la main de sa fille. Le lendemain, le peintre Hânî se présenta devant le monarque avec force
fol. 12 B présents et compliments. Le roi reconnut à l'instant Hânî et lui dit : « Où as-tu été, jeune homme ? Et quelle est cette escorte ? — Sire, » répondit Hânî, « le roi de Boukharâ, 'Âdil Châh, envoie vers toi son fils, le prince Mèlik 'Âlî,

pour que Sa Majesté le voie et que, si elle le juge digne d'obtenir la main de sa fille, elle la lui accorde, et sinon, c'est à Sa Majesté de décider. — Je ne veux pas marier ma fille, mais qu'il vienne quand même, que je le voie. »

Hânî prit congé et s'en fut retrouver le prince, à qui il rendit compte de sa démarche. Mèlik 'Âlî fit tout mettre en ordre, et le lendemain, accompagné de Hânî, il fit son entrée dans la ville en grande pompe, suivi de l'escorte et des cadeaux. Les gens de la ville qui virent le prince furent charmés de sa bonne mine. Or donc, précédé de deux cents fantassins revêtus d'armures richement damasquinées, et suivi d'un même nombre de pages aux brillants costumes, il s'achemina vers le palais du roi.

L'extérieur avantageux de Mèlik 'Âlî fit une excellente impression sur Khârezm Châh, qui fit placer à droite de son trône un siège incrusté où il fit asseoir le prince, tandis que ses suivants se tenaient debout devant le roi. Khârezm Châh fit apporter de magnifiques robes d'honneur dont furent revêtus le prince et ses émirs, et ce jour et cette nuit-là se passèrent à festoyer. Le lendemain, Hânî s'en fut présenter ses hommages au roi, qui lui dit : « Hânî, Mèlik 'Âlî est un charmant jeune homme. — Oui, certes, » approuva Hânî. « Il me plaît, » ajouta le roi, « il est bien fait de sa personne, et ses qualités répondent à son extérieur. — Âdil Châh, » se permit de dire alors Hânî, « l'a envoyé vers toi afin que, si tu l'en trouves digne, tu lui donnes ta fille. — Laisse-là ce sujet, » repartit le roi, « je ne veux donner ma fille à personne, mais que le prince reste quelques jours pour que je puisse jouir de sa société. »

Hânî alla rapporter tout ce qui s'était passé à son maitre, qui en fut bien contrarié. Hânî lui dit : « Prince, ne te désole pas. De façon ou d'autre, nous obtiendrons la princesse. Je viens de m'assurer que Mihr Bânoû est dans son



jardin et est au courant de notre démarche. Or, ce jardin est tout proche d'ici. Vas-y aujourd'hui sous les dehors d'un simple laquais, et moi je resterai ici. Si quelqu'un vient de la part de Khârezm Châh, je dirai : « Le prince est indisposé. » Va donc, et peut-être réussiras-tu à voir la princesse. Quant à moi, d'ici à ce soir, j'aviserai aux mesures à prendre. »

Or donc, le prince se déguisa, prit une somme d'argent et se dirigea vers le parc. Il s'y introduisit par escalade et vit de loin le palais de sa bien-aimée. A cette vue, il soupira du fond du cœur et s'abîma dans sa contemplation. Une vieille femme étant venue à passer, le prince l'aperçut et la salua. « O jeune imprudent, » s'écria-t-elle, « pourquoi es-tu venu en ce lieu? Es-tu, par hasard, las de vivre ?» Le jouvenceau tira de sa bourse cinquante écus et les mit dans les mains de la vieille en disant : « La mère, voilà de quoi t'acheter des chaussures. » A la vue de cet or, elle écarquilla les yeux. « Jeune homme, ô bien-aimé de ta mère, » dit-elle, « il y a pour toi danger de mort à séjourner ici. Allons vite chez moi. » Le prince suivit la vieille dans sa maison. Elle lui étendit un tapis et il s'assit. « Viens ici, la mère, » dit-il, « je vais te révéler mon secret. » Elle s'assit et demanda : « Ame de ta mère, dis-moi donc qui tu es et d'où tu viens?»

Il répondit : « Sache que je suis un des écuyers de ce prince qui est venu prétendre à la main de la fille du roi. fol. 13 A Aujourd'hui, notre prince est un peu malade, j'ai profité de mes loisirs pour venir me promener ici, et me voilà ton hôte. À qui appartiennent donc ce parc et ce château? » La vieille répondit : « À Mihr Bânoû, fille du roi, et moi je suis la femme de son jardinier. Chaque soir, je cueille des fleurs dans ce jardin et je les porte à la princesse. — En as-tu déjà porté aujourd'hui ? — J'en ai bien cueilli, mais je ne les ai pas encore portées. — Va donc les chercher que je

voie comment elles sont. » La vieille s'en fut et rapporta le plateau de fleurs. Le prince en fit des bouquets de chaque espèce prise à part, puis les réunit en gerbe.

« Mère, » dit-il, « porte aujourd'hui les fleurs que moi j'ai arrangées. »

La vieille mit enfin sur sa tète sa charge de bouquets, et les porta à la princesse, qui lui dit : « Hé ! la vieille, pourquoi viens-tu si tard aujourd'hui ? Et qui donc a lié ces fleurs en bouquets, car ils me plaisent beaucoup ?» La vieille répondit : « J'ai dans le pays de Boukharà une sœur dont le fils est écuyer de ce prince qui est venu briguer ta main. Mon neveu est venu chez moi prendre de mes nouvelles, et c'est lui qui a assemblé ces roses ! » La princesse reprit : « Quel cadeau t'avait-il apporté ? — Il m'a tout simplement donné de l'argent en me disant d'acheter des souliers. » La princesse pensa : « On pourrait bien juger à l'importance de la somme si ce jeune homme est vraiment un simple laquais. »

« La vieille, » demanda-t-elle, « qu'as-tu fait de cet or que ton neveu t'avait apporté ? — Je l'ai sur moi. — Fais donc voir. » La vieille obéit. La princesse vit que c'étaient cinquante *echrefis* [5], et se dit en elle-même : « Ceci dépasse de beaucoup les moyens d'un écuyer. Ne serait-ce pas le prince en personne ? Moi aussi, je vais faire étalage de munificence. » Puis, s'adressant à la vieille : « L'or de Boukhara est d'un excellent titre, » dit-elle. « Vends moi tes écus. — A tes ordres, » répondit la vieille, et la princesse prit la somme et lui remit cent cinquante echrefis, qu'elle reporta chez elle, enchantée du marché.

« Hé ! la vieille, » s'écria le prince en la voyant, « où as-tu été ? — Mon enfant, « répondit-elle, « je suis allée trouver Mihr Bânoù, qui m'a demandé la cause de mon retard, et a voulu savoir qui avait cueilli ces roses. J'ai répondu que c'était un mien neveu, écuyer du prince venu pour deman-



der la princesse en mariage. » Bref, la vieille relata au prince tout ce qu'avait dit la princesse et ajouta : « Elle m'a acheté pour cent cinquante echrefîs l'or que tu m'avais donné. » Le prince demanda où était la somme, et la vieille la tira de son gousset et la déposa devant lui. Mèlik 'Àlî se dit que la princesse avait voulu faire avec lui assaut de libéralité. « La mère, » dit-il, « cède moi cet or pour mille echrèfis. » Et à l'instant il remit à la vieille la dite somme.

Cependant la jeune fille était en train de se monter l'imagination, en se disant : « Ce jouvenceau n'est autre que le prince. » Elle s'assit à une fenêtre de son palais. Le prince, de son côté, dit à la femme du jardinier : « La mère, je m'en vais. Je reviendrai te voir demain, de bon matin. » Il sortit donc, et quand son regard tomba sur le palais de sa bien-aimée, il exhala un soupir et récita ces vers :

« Jusques à quand regarderai-je, rongé de désir, le mur de ta demeure ? Sors de chez toi, que je puisse contempler ton visage. »

D'autre part, la princesse aperçut de loin la beauté du jeune homme, et de tout son cœur — que dis-je ! — avec cent mille cœurs, elle s'embrasa d'amour pour ses charmes. Elle poussa un profond soupir, la flèche de l'amour vola dans son sein, et elle dit ces vers :

« Je le vis, et ma raison, mon cœur, tout s'en alla au vent. Malheur à mon âme, si je le vois de rechef ! »

Ceci se passait à l'insu du prince qui s'en alla, laissant se centupler l'émoi de la princesse. Elle fit quérir la vieille et lui demanda : « Est-ce ton neveu qui vient de partir ? — Oui; » répondit elle, « mais il reviendra demain matin. Il a échangé tes echrèfis contre mille autres. » Ceci corrobora pleinement la supposition de la jeune fille. Elle n'en dit rien, mais pensait : « Quand sera-ce donc demain ? »

fol. 13 B De son côté, le prince rentra dans ses quartiers, et raconta

ses aventures à Hânî, qui lui dit : « C'est parfait, mais voici ce que moi j'ai imaginé : Je vais aller dire au roi : « Le prince est tombé de cheval et s'est rompu les membres. » Peut-être le roi s'attendrira-t-il sur toi [et, te croyant moribond, t'accordera-t-il la main de sa fille]. Et une fois que nous l'aurons emmenée, elle sera irrévocablement tienne. » — Bien combiné, » lui dit le prince.

Hânî s'en fut donc présenter ses respects au roi, qui lui demanda des nouvelles de Mèlik 'Âlî. « Le prince a fait une chute de cheval, » répondit le peintre. — « Pas possible ! » s'écria le roi. – « Hélas ! rien n'est plus vrai, et il a les membres brisés et disloqués. Aujourd'hui ou demain il trépassera. Or, tu n'ignores pas que je suis le nourrisson de ta faveur, et je ne voudrais pas voir éclater entre toi et 'Âdil Châh l'inimitié et la guerre. Si tu veux bien suivre mon conseil, tu vas envoyer ton vizir à Mèlik 'Âli pour lui dire : « Le roi de Khârezm te donne sa fille. » Et moi, je partirai le lendemain pour annoncer au roi de Boukhara : « Khârezm Châh a accédé à ta demande, mais le prince, dans son allégresse, galopant dans la campagne, a fait une chute et s'est tué. Le ciel n'a pas favorisé tes projets ! » Le roi approuva ce discours et dit à son vizir : « Tu iras voir demain le prince. Si réellement il est mortellement atteint, fais lui part de mon consentement. Sinon, si tu le trouves bien, ne dis rien. »

« Soit, » dit Hânî, et il s'en fut cuire des crêpes minces qu'il fit sécher et lia autour des membres du prince Après quoi il le fit coucher, et lui frotta le visage d'un morceau de bois jaune [pour lui donner un teint blême]. Puis il aposta quelques hommes pour le prévenir de l'arrivée du vizir. Ensuite, il tua un agneau, versa dans un vase une partie de son sang et garda le reste, et enfin il s'assit, l'air navré. A ce moment, on annonça l'approche du vizir. Alors, Hânî donna à boire au prince une gorgée du sang qu'il avait

conservé, en lui recommandant de le garder dans sa bouche, et se rassit ; fidèle à son rôle, il se mit à pleurer de même que son entourage. Sur un signe du prince, on apporta un bassin où il vomit le sang qu'il avait dans la bouche. Alors Hânî le changea de côté dans son lit pour qu'il eût le visage tourné vers l'assistance, et à ce mouvement, le pâte séchée produisit un craquement destiné à imiter le crépitement des os brisés. Et le vizir s'imagina que le prince allait mourir à bref délai. « Prince, » dit-il au moribond, « le roi te donne la main de sa fille. Puisse le Très-Haut t'accorder une prompte guérison et mettre fin à tes souffrances ! » Le prince fit signe par un mouvement des yeux, et l'on revêtit d'une robe d'honneur le vizir, qui, tout incommodé par le craquement des os, se présenta devant Khârezm Châh et lui dit : « Sire, quel dommage pour ce jeune homme ! On ne saurait dire s'il passera la nuit. »

Le lendemain matin, le prince se leva, revêtit une livrée d'écuyer et se rendit chez la vieille, qui lui rendit compte de ce qui s'était passé et lui dit qu'il avait attiré l'attention de la princesse. Puis elle prit son plateau de fleurs et se rendit auprès de Mihr Bânoû, qui lui dit : « Pourquoi es-tu en retard ? Est-ce que par hasard ton neveu est revenu ? — Oui, » répondit-elle. La princesse n'ajouta mot, mais ensuite elle éloigna toutes ses suivantes sans exception sous un prétexte quelconque, et dit à sa nourrice : « Toi, retiens la vieille ici jusqu'à mon retour. « La princesse sortit de son palais et chemina par les allées du jardin jusqu'à ce qu'elle arriva à la maison du jardinier. Elle aperçut le jouvenceau assis devant la cabane, les yeux fixés sur le chemin.

Mihr Bânoû lui dit : « Jeune homme, à quoi penses-tu donc ? » Il répondit par ce distique :

« Tu es la bienvenue, car ta venue me fait du bien. Je fais de mille fois ma chère vie la rançon d'un seul de tes pas. »



Le prince leva les yeux et vit près de lui la belle princesse, dont l'éclat semblait illuminer le monde. Il ouvrit la bouche et resta ébahi. La princesse lui dit : « Allons, parle, jouvenceau, car ce n'est pas le moment de rester immobile et silencieux. » Il répondit : « J'ai perdu l'usage de la parole, » et continua par ces vers :

« Je n'ai jeté qu'un regard sur ta taille, et j'en suis tout éperdu. Désormais, ô coquette, je suis captif en ton pouvoir. »

La princesse reprit : « Dis la vérité. N'est-ce pas que tu es bien Mèlik 'Âli ? » Il répondit : « Oui, que je sois la rançon fol. 14 A
de ta tête. » Mihr Bânoû reprit : « J'ai entendu dire que tu étais tombé malade Voici ce que j'ai imaginé : va chercher dans ton campement deux chevaux bons marcheurs, ardents à la course et bien en main, et va te cacher dans un endroit ignoré. Dis à Hânî de répandre le bruit de ta mort, et que toute ta suite prenne le deuil, lève le camp le lendemain et s'en aille. Tous deux, venez m'amener un cheval dans ce jardin, et moi, profitant du sommeil de ma nourrice, de mes suivantes et de mes domestiques, je monterai en selle et nous partirons. Ne t'attarde pas ici, de peur qu'on ne t'aperçoive et qu'il n'y ait du scandale. » Elle dit, et ils échangèrent quelques baisers du coin de leurs lèvres.

La princesse partie, le prince resta tellement impressionné qu'il n'avait pas la force de bouger. Enfin, il put se lever et alla trouver Hânî, à qui il raconta l'affaire. Hânî loua beaucoup le stratagème de la princesse et, tout de suite après, des clameurs s'élevèrent : « Le prince est mort ! » On amena un esclave qu'on ensevelit et qu'on mit en bière, et tous commencèrent à se lamenter. Le roi, averti de la catastrophe, fut très affligé et envoya son vizir et son vèkil. Ils ouvrirent le collet de leur robe et récitèrent la soure *fâtiha* [1],

puis dirent : « Que Dieu ait pitié de son âme ! » et prirent le deuil.

Hâni et les gens de la suite du prince se vêtirent de noir, et toute la nuit, jusqu'a la pointe du jour, ils se répandirent en lamentations. Le lendemain, ils levèrent le camp et s'en allèrent.

Le prince patienta jusqu'à la tombée de la nuit, puis prit deux bons chevaux et alla s'installer dans le parc de la princesse. Il y avait plusieurs nuits qu'il n'avait pas fermé l'œil, et il se laissa gagner par un sommeil profond.

Or, l'avant-veille, la princesse avait pris place dans sa litière et s'était dirigée vers le bain public. Par malheur, le vent ayant soulevé un coin de la draperie, un esclave nègre vit sa beauté et en fut affolé d'amour. Il y avait deux jours qu'il rôdait dans le jardin à l'affût d'une occasion d'assouvir sa brutale passion. Le hasard l'amena à l'endroit où le prince s'était endormi. Le nègre comprit à l'instant qu'il était venu pour ravir la princesse. Il coupa le bout de bride que tenait la main du prince et amena les deux chevaux à l'entrée du jardin, où il se tint immobile. En ce moment, la princesse sortait de son palais. Vite, elle se rendit à la porte du jardin, vit l'individu debout et, sans méfiance, elle bondit précipitamment en selle et se mit en route. Le nègre, à son tour, monta à cheval et la suivit jusqu'à l'aube La princesse alors se retourna : « Prince, lui cria-t-elle, quel est notre logis et la durée de l'étape ? »

Mais, en regardant bien, elle vit que son compagnon était un nègre, un monstre noir comme la poix, dont la lèvre supérieure dépassait la base du nez et dont la lèvre inférieure pendait jusqu'à son collet. Un soupir surgit de sa poitrine et elle se dit : « Dans quelle mésaventure me suis-je embarquée ? Que sera-t-il advenu du prince ? Et que vais-je faire avec ce nègre ? » Tous deux mirent pied à terre en cet endroit, et la



princesse dit : « Nous avons beaucoup marché. Reposons-nous. » Le nègre lui demanda : « Princesse, dis-moi donc quel était ce jeune homme qui tenait en main les rênes des chevaux ? Je suis survenu, j'ai coupé les courroies sans qu'il s'éveillât et, sur ces entrefaites, tu es arrivée à la porte du jardin. — Reste quelque temps sans parler », dit-elle, « que nous puissions dormir un peu, après quoi je serai à ta disposition pour te raconter l'affaire. » Elle mit la tête sur les genoux du nègre et ferma les yeux. Après quelque temps, elle leva la tête et vit que son compagnon s'était endormi. Alors, en hâte, elle monta sur un des chevaux et s'éloigna, emmenant l'autre bête par la bride.

Mais revenons un instant au prince. Vers l'aurore, il se leva, regarda autour de lui et, ne voyant pas les chevaux, il se frappa la tête à grands coups en poussant des cris de désespoir. Puis, craignant pour sa vie, il s'achemina vers le désert afin de n'être vu de personne et se mit à errer comme un fou, sans savoir où aller.

Quand le soleil, flambeau de l'univers, mit la tête à la fol. 14 B
lucarne de l'orient, la rumeur se répandit dans la ville qu'on avait enlevé la princesse, et le roi de Khârezm, à la tête d'une armée considérable, se lança à la poursuite de Hânî. Vite on l'eut rattrapé, on cerna sa petite escorte et on fouilla tous ses bagages sans rien trouver de suspect. Hânî se disait : « En ce moment, le prince est en compagnie de la princesse. A Dieu ne plaise qu'il leur arrive malheur ! » Alors, il quitta son campement et se mit à la recherche du prince. Il finit par arriver près de la ville et fit beaucoup d'investigations sans trouver trace des fugitifs. Alors il revint à son campement, bien inquiet du sort de son maître, et se remit en marche, parcourant les plaines et explorant tous les coins et recoins.

Quant au misérable nègre, il ne s'éveilla que bien tard



dans l'après-midi. Il regarda autour de lui et, ne voyant personne, il se dirigea vers le désert, et se mit à vaguer en pleurant.

La princesse, ce jour-là et la nuit suivante, courut à bride abattue et creva le cheval qu'elle montait. Elle monta alors celui qu'elle conduisait et galopa derechef jusque vers la vesprée, tant que ce cheval aussi tomba fourbu. La voilà donc obligée d'aller à pied. Elle s'affaissa bientôt, accablée par la faim et la soif et anxieuse pour le prince, se demandant ce qui pouvait bien lui être advenu. Enfin, la peur du nègre la força à se remettre en marche et elle se traîna à travers la plaine jusqu'à ce qu'elle en eût les pieds tout meurtris. Elle se résigna à la mort, tout en pleurant son bien-aimé et en se disant : Qu'est-il devenu ? Où est-il allé ? » Enfin, elle aperçut de loin une colline assez élevée et se dirigea vers cette éminence en pensant : « Je vais voir de là-haut si je ne découvrirai point un endroit habité. »

Arrivée au sommet, elle vit qu'au pied du monticule s'étendait une agréable oasis et une prairie avec des eaux courantes : une caravane avait fait halte en cet endroit et y avait dressé ses tentes, et une troupe de jeunes gens, au pied de la colline, s'exerçaient au tir à l'arc. Par hasard, le chef de la caravane dirigea son regard vers le haut du monticule. A la vue de cette ravissante créature, il fut émerveillé, car il n'avait oncques vu jouvencelle aussi charmante et délicate. La flèche de l'amour lancée par l'arc du sourcil de cette belle vola dans le sein du chef. Un soupir jaillit de sa poitrine ; il se dirigea vers elle, et lui dit : « O ma toute belle, d'où viens-tu ? Tu as pris mon cœur dans les filets de l'amour. »

« Jeune homme, » répondit-elle, « sache que je suis la fille d'un marchand. La nuit, des brigands nous ont assaillis, et dans ma frayeur, je me suis séparée de la caravane et, à force d'errer par le désert, je suis arrivée ici. — Lève-toi, » reprit

son interlocuteur. « Allons dans ma tente, je suis le conducteur de cette caravane et, pour l'amour de toi, je ne lèverai pas le camp aujourd'hui ! » Il appela alors un esclave et fit apporter un ample manteau ; la princesse s'en enveloppa des pieds à la tête et le suivit dans sa tente. On apporta à boire et à manger, et elle se restaura. La nuit venue, elle dit au chef : « Je suis harassée de fatigue. Cette nuit, veuille bien ne pas te trouver dans la tente, que je puisse y dormir tranquille. » Il obéit ; on apporta de nouveau de la nourriture et de la boisson, et la princesse, après avoir mangé, se coucha. Le conducteur, étendu à l'entrée de la tente, se dit en lui-même : « J'ai en mon pouvoir une femme d'une beauté remarquable. Je me réjouis de déjeûner avec elle. »

Mais la princesse s'aperçut que le turban et les chaussures du chef étaient restés dans la tente. Lorsque l'obscurité fut complète, et que le maître et ses gens furent bien endormis, elle chaussa les souliers du chef, et ayant découpé le turban, elle s'en lia une moitié autour de la taille en guise de ceinture, et l'autre moitié sur la tête. Alors elle fendit la toile de la tente et s'échappa, et se remit à cheminer dans la plaine sans savoir où elle allait. Elle marcha ainsi cette nuit là jusqu'au matin, et le jour suivant jusqu'à la nuit. Chaque fois qu'elle apercevait un être humain, elle se cachait. Elle continua de la sorte, et malgré le vertige et ses pieds endo- fol. 15 A
loris, elle allait toujours clopin clopant, pleurant encore sur le prince et se demandant ce qui lui serait arrivé. Telle était sa préoccupation constante.

Or, le chef de la caravane, quand il s'éveilla, pénétra dans la tente pour contempler le visage de sa jolie captive. « O âme de mon âme, » s'écria-t-il, « lève-toi, car cette nuit m'a paru longue comme une année, » et ce disant, il souleva le rideau de la tente. Mais plus de jeune fille : elle avait fendu la toile et était partie. Il lança son bonnet à terre, et



proféra des cris de désespoir, puis s'engagea dans le désert et se mit à le parcourir en tous sens sans voir personne à qui demander des nouvelles de la disparue. Et il marchait toujours, acharné à sa recherche. Les gens de la caravane, voyant leur chef dans cet état, le suivirent en lui criant : « Ohé ! maître, que t'est-il donc arrivé ? » Mais ils eurent beau insister, il ne se retourna pas ; et sans plus songer à tous ses biens qu'il délaissait, il continua de rôder par monts et par vaux.

Quant à la princesse, cette seconde nuit, elle avança bien lentement jusqu'au jour, et à l'heure du déjeûner, elle arriva à une plaine où un berger faisait paître du bétail et des moutons. Poussée par la faim, elle s'approcha de lui et lui demanda du pain, puis, à bout de forces, elle s'assit en se disant : « A quoi bon me voiler la figure pour un vulgaire pâtre ? Je vais lui demander du pain et continuer ma route. » Or, elle ne savait pas que le berger, immobile comme un loup en embuscade, la regardait en se disant : « O charmante idole, es-tu un ange descendu du ciel ? » Il en devint amoureux, courut vers elle et lui dit : « O vie de ma vie, tu es la bien venue et ton arrivée me cause bien du plaisir, » puis continua par ces vers :

« Tu es la bien venue ? D'où arrives tu ? Viens t'asseoir. Viens, je vais te donner un séjour dans mes deux yeux. » [8]

« Sache, ma toute belle, que voilà plusieurs jours que ma mère parcourt la ville en quête d'une bru, sans trouver personne qui soit digne de moi. Quelle heureuse affaire que je te trouve à mon gré ! Je vais demander ta main. » La princesse pensa : « Qelle mauvaise étoile est donc la mienne ! J'ai échappé au marchand, et me voilà maintenant prisonnière d'un pareil démon. » Puis, s'adressant au rustre : « Berger, » dit-elle « moi aussi, je suis venue ici par amour pour toi. » Il reprit : « Viens, causons ensemble, car nous

sommes vraiment bien assortis. » Elle, répondit : « Jeune homme, il ne faut pas que nous désobéissions à la loi du Prophète et que nous soyons rebelles envers Dieu. Allons, emmène moi chez toi, et fais venir le cadi pour conclure le contrat. Et quand la nuit viendra, nous dormirons enlacés. — Soit ! » s'écria le berger et, ouvrant les bras, il se mit à gambader. Il prit les devants et la princesse le suivit en disant : « Seigneur, tu es tout puissant ; parmi les épines croissent pour moi des roses étonnantes. Tu es omniscient. Que vais-je devenir ? Comment pourrai-je échapper au pouvoir de ce diable du désert ? »

Bref, le berger courait en avant, puis revenait sur ses pas en bondissant comme un ânon, et se frappait la poitrine en criant : « Je suis ton homme. » Il arriva ainsi chez lui et héla sa mère : « Ohé ! la mère, j'ai amené une femme qui me convient. » La vieille sortit de cette cabane toute noire, et, enchantée de voir cette jouvencelle pareille à la lune au quatorze du mois [9], elle lui dit : « Que je sois ton sacrifice ! Ma chère bru. D'où viens-tu ? » [16]

La princesse vit apparaître une vieille revêtue d'une chemise en lambeaux dont on ne savait plus la couleur, et coiffée d'une guenille. Ses cheveux lui pendaient sur les lobes des oreilles, son teint avait jauni sous l'action de la fumée, ses dents étaient pareilles aux crocs du sanglier qui heurtent et tiraillent toutes choses, ses pieds semblables à ceux du chameau ; l'étrangeté de ses formes valait celle de sa couleur. La princesse se dit : « Après des tribulations sans nombre et des malheurs infinis, j'ai fait un singulier mariage et j'ai déniché une drôle de belle-mère. » La vieille lui dit en turc : « Viens, tu es la bienvenue. Ton arrivée me cause du plaisir. Entre. » Elle prit la princesse par la main, l'introduisit dans cette hutte enfumée et continua, toujours en son patois : fol. 15 B



« Tu as foulé du pied le sol de ma demeure. Tu es la bienvenue, tu apportes le plaisir. Je m'incline devant toi. Je ne sais pas le persan. »

La jeune fille parcourut des yeux le logis. Dans un coin, elle distingua un demi-sac de farine d'orge, un chaudron ébréché, deux vases de bouillie de porc brisés. Au milieu, elle vit un peu de lait tout souillé de laine et de poil, et deux chiens couchés sur de vieilles guenilles. Il y avait aussi une amphore dont une oreille était cassée, un tas de laine et de poil, un plat fendu réparé avec de la colle et souillé par les porcs. La vieille courut, frappa les chiens pour les chasser, secoua les haillons et les jeta près de la jeune fille en l'invitant à s'asseoir dessus. La princesse lui dit : « Mère, j'ai grand faim. » La mégère se leva, retroussa son pantalon et alla chercher un vase de lait et un pain d'orge qu'elle jeta devant la jeune fille. Mihr Bânoû vit que son pain était encore plus noir que la masure, tellement qu'on n'aurait pu dire s'il était vraiment pétri avec de l'orge. La vieille l'invita à manger. Le berger lui dit : « Mère, étends d'abord notre couchette. » La princesse pensa : « Singulière destinée que la mienne ! » puis s'adressant à la vieille :

« Ton fils a laissé vaguer dans la plaine les moutons d'autrui, et le loup va les dévorer. Dis lui qu'il aille d'abord les rechercher et les remette à leurs propriétaires, après quoi nous mangerons avec lui. » La vieille injuria son fils, le tança d'importance, et l'envoya rechercher ses moutons. Il alla les rassembler, et les ramena à grands coups. Or, le soir n'était pas encore proche, et les propriétaires des moutons furent stupéfaits de voir revenir leurs bêtes et se dirent : « Ce berger est devenu fou ! » Ils lui demandèrent pourquoi il rentrait de si bonne heure. Il ne répondit rien et se borna à rire béatement.

Cependant Mihr Bânoû s'affligeait et disait tout bas :

« Seigneur, comment pourrai-je échapper à cette peine et revoir mon bien-aimé pour lui raconter mes malheurs ? » puis elle déplorait sa captivité. La vieille lui dit : « Allons ! ma bru, pourquoi pleures-tu ? Je ne permettrai pas que mon fils t'adjoigne une autre épouse. Ne pleure pas : tu aurais beau parcourir tout le canton, tu n'y trouveras pas un gars comme mon fils, et toute cette maison avec son mobilier lui appartient, sans que personne ait rien à y dire. »

Sur ces entrefaites, le berger rentra. Le soleil était couché. « Hé ! mère, » s'écria-t-il, » fais vite, étends la couchette, que nous causions ensemble. » La mère lui répondit : « Mon fils, je mettrai cette nuit ta fiancée sur ton sein, mais pour le moment, va toucher ton salaire, pour que nous n'ayons pas faim demain matin. » Le berger injuria sa mère et luidit : « Ce soir, je n'ai aucune envie de manger. Ce que je veux, c'est mon épouse. » Et la vieille d'insister, et son fils de s'obstiner, répétant : « Cela ne me plait pas. Etends notre couchette, car il fait nuit » La vieille apporta un vieux lambeau de toile à sac qu'elle étendit par terre et recouvrit ensuite d'une paillasse, et dit au rustaud : « Va te coucher. » Son fils ordonna : « Apporte mon coussin. » Elle obéit et la princesse la vit bientôt revenir avec une peau de veau qu'elle bourra de paille et jeta au chevet du grabat, en disant à la jeune fille : « Allons ! couche-toi. » Le pâtre accourut. Il avait à la taille une corde de chanvre qu'il détacha. Puis il enleva le châle dont il était revêtu, l'entortilla avec sa ceinture, et se coucha tout déshabillé en disant à Mihr Bânoû : « Arrive, et mets le coussin sous ta tête pour ne pas te faire de mal »

La pauvrette demanda une aiguière, sous prétexte qu'elle voulait sortir pour se purifier. La vieille se leva et remplit d'eau une cruche félée qu'elle donna à sa bru.

La princesse sortit. Par bonheur, les ténèbres étaient très

épaisses. Elle supplia le Seigneur de la secourir en cette extrémité, et s'aventura dans le désert. Elle marcha jusqu'à minuit, regardant derrière elle à tous moments de peur du berger et, quand la lassitude l'accablait, elle implorait le
fol 16 A Très Haut : « Ô Seigneur, pour l'amour du prophète de Dieu, pour l'amour d''Alî fils d'Abou Tâlib, délivre-moi de cette peine, fais que je revoie encore le visage du prince. »

Cependant le berger et sa mère attendirent un instant, et, ne voyant pas rentrer la jeune fille, s'élancèrent dehors. Mais ils eurent beau courir de tous côtés et pousser des cris d'appel, ils ne la retrouvèrent pas. Le berger rentra chez lui, se rhabilla, et aussitôt, sans attendre le jour, il s'élança dans le désert à la recherche de la bien-aimée.

La princesse, après avoir cheminé toute la nuit jusque bien avant dans la matinée, finit par s'effondrer, épuisée, dans la poussière, et se résigna à la mort. « Qu'il est triste », disait-elle, « de périr ainsi dans le désert buveur de sang, sans avoir réalisé mon idéal. Et le prince n'aura pas connu mes malheurs, il n'aura pas su quels tourments j'ai endurés pour l'amour de lui, comment j'ai risqué ma vie pour lui garder ma foi. » Puis elle récita ces vers :

« Hélas ! je n'ai pas goûté au fruit de ton cœur, ô mon bien-aimé. Va dire à mon perfide amant ma triste situation. » Dis lui : « J'ai enduré pour l'amour de toi d'innombrables avanies. Hélas ! je n'ai pas goûté au fruit de ton amour, ô mon bien-aimé. »

Enfin, elle fondit en larmes et s'affaissa.

Soudain une voix parvint à son oreille : « Que ton matin soit sanctifié ! La bénédiction des anges est sur toi. »

La princesse ouvrit les yeux et aperçut un vieillard habillé de vert, au front ceint d'une auréole. Il s'approcha, la prit par la main et lui dit : « Lève-toi, tu ne tarderas plus à être au comble de tes vœux ». Mihr Bânoû se leva précipi-

tamment et salua l'apparition. Le vieillard s'avança, la jeune fille fit quelques pas à côté de lui, puis son guide devint invisible. Elle gravit un monticule et aperçut à quelque distance une colline. La voix du vieillard lui ordonna : « Monte en haut de cette colline. »

Elle obéit, et distingua au loin, de l'autre côté, la tache noire d'une grande ville dont les tours et les donjons s'élevaient jusqu'aux cieux, et d'où sortait en désordre une foule de gens. Chacun tenait un oiseau en main et avait les yeux fixés sur un faucon blanc qui volait dans les airs. La jeune fille était arrêtée, absorbée par ce spectacle quand, sur l'ordre de Dieu, le faucon vola vers elle et vint se percher sur sa tête. Elle étendit le bras et le prit. Tout à coup, tous ces gens se dirigèrent au pas de course vers la princesse, la saluèrent et la comblèrent d'égards, en lui disant : « Belle dame, te voilà devenue notre reine. - Et pour quelle cause ? » demanda-t-elle, « m'avez-vous élue votre souveraine ? »

Ils répondirent : « Notre roi est mort. Or, la coutume de notre pays veut qu'au décès de notre souverain, nous lâchions un faucon et que nous prenions pour régner sur nous la personne sur la tête de qui il va se percher. Et voilà comment tu es devenue notre reine. » La princesse, enchantée, dit de dresser une tente en cet endroit même. On obéit.

La nouvelle reine s'assit et demanda : « Quel est le vizir ? » Sur le champ le vizir vint lui offrir ses services. Elle demanda ensuite : « Et quel est le vèkîl ? » Lui aussi se présenta devant elle. Bref, elle manda tous les émirs, vizirs et grands personnages et se les concilia par des paroles bienveillantes. Elle ordonna que chacun prît place au rang que lui assignait l'étiquette, puis, ayant fait quérir une litière, elle s'y installa et s'achemina vers sa capitale. Arrivée à proximité de la 'grand' place, elle appela le vizir et lui dit : « Fais ériger au bord de cette place un bâtiment carré, de dimensions mo-



destes, peint en blanc à l'intérieur et à l'extérieur». Puis elle se rendit au palais royal et ordonna de construire, dans le parc du harem, un palais avec une grande salle où trente personnes pussent prendre place, et d'y établir une estrade garnie de cinq stalles. Ces ordres furent exécutés, et elle rendit la justice et se conduisit de façon à contenter ses sujets. Les deux édifices furent achevés en quelques jours.

Quand on vint annoncer à la reine que le monument donnant sur la grand' place était terminé, elle s'y rendit la nuit et, sur les quatre murs extérieurs, elle peignit son portrait avec des vêtements de même couleur que ceux qu'elle portait quand elle était sortie de chez elle. Elle appointa un gardien qui avait pour mission d'introduire auprès d'elle tout voyageur qui, à la vue de cette maison, demanderait des renseignements sur le portrait qui l'ornait, ou pleurerait à son aspect. Puis, un jour, la princesse fit ouvrir les portes du trésor et partagea ses richesses aux indigents, aux seyyides [11] et aux derviches marchant dans la voie divine, dans l'espoir que le Très Haut lui accorderait un jour la joie de revoir le prince.

fol. 16 B Or, le narrateur raconte que le berger amoureux, dans ses recherches, fouilla tous les coins de la plaine et de la montagne jusqu'à ce qu'il arriva un jour dans la ville en question. Il vit le portrait, le reconnut et s'empressa de demander où en était l'original. Les gardiens du monument le prirent et le firent comparaître devant leur reine. Cachée derrière un rideau, Mihr Bânoû reconnut le berger et se dit en elle-même : « Ce fils de moricaude ne renonce donc pas à ses poursuites. » Elle ordonna de l'emmener et de veiller à ce qu'il ne pût s'échapper. On le ligotta donc et on l'emprisonna.

Quelques jours écoulés, le marchand, chef de la caravane, arriva à son tour dans cette ville. Lui aussi aperçut ce portrait, le reconnut et demanda où était l'original. Lui aussi,

on l'empoigna et on le conduisit devant la jeune reine. Elle ordonna également de l'emmener et de le mettre en lieu sûr.

Quelque temps après, le scélérat de nègre passa par ce même endroit, vit le portrait et s'écria : « Hé ! braves gens, faites-moi donc voir l'original. » On le saisit et, non sans le rouer de coups, on le traîna devant Mihr Bânoû, qui, le reconnaissant de derrière son rideau, pensa : « Que désormais mon cœur cesse de s'affliger, car mes pires ennemis sont en mon pouvoir. » Elle les fit tous jeter au cachot sous la garde des geôliers.

Quelques jours après, ce fut au tour de Hâni de venir échouer dans la ville. A la vue du portrait, il se mordit le doigt [12], se disant : « Comment ! la princesse est arrivée dans cette ville ! Elle serait devenue reine et aurait tracé cette peinture comme indice de sa présence ici ? » Comme il était à regarder tout ébahi, on mit la main sur lui et on l'emmena devant la reine, qui le reconnut dès qu'elle le vit et le fit conduire chez un bon *mihmândâr* [13] avec ordre de le bien traiter.

Mais écoute quelques mots relatifs au prince Mèlik Âlî. Après bien des pérégrinations, il rencontra la caravane dont le chef était parti à la recherche de Mihr Bânoû, et les voyageurs lui racontèrent l'équipée du marchand amoureux. Alors, le prince se dirigea vers la ville où était sa bien-aimée. Arrivé sur la grand' place, son regard étant tombé sur le portrait, il poussa un soupir et perdit le sentiment. Quand il revint à lui, il demanda : « Qui a tracé ce portrait ? » Pour toute réponse, on le saisit et on le transporta au palais. La princesse le reconnut, abritée derrière le rideau, et faillit mourir d'émotion à ce spectacle. Que voyait-elle, en effet ? Les joues de l'aimé bronzées par l'ardeur du soleil, et les larmes coulant de ses yeux. Sur le champ, elle ordonna de le

mener au bain, de l'y laver, de le masser, de le frotter, pour le débarrasser de toutes les impuretés accumulées. On fit le nécessaire à cet effet. Puis elle lui envoya tout un équipement royal dont on le revêtit, après quoi on l'amena au palais avec les plus grands honneurs.

Elle le fit héberger dans le pavillon érigé dans le parc, avec ordre de l'y combler d'égards. Elle commanda aussi de placer le nègre dans l'une des cinq stalles mentionnées plus haut, et les quatre autres individus arrêtés dans les quatre autres. Elle vint à son tour, fit dresser un trône et suspendre un rideau, et fit mander le vizir, le vèkîl et les grands personnages, afin que le prince, Hânî, le nègre, le marchand et le berger pussent entendre tout ce qu'on dirait. Or, on ne savait quel était le dessein de la reine.

Elle ordonna de faire sortir Hânî de la cellule où il était relégué et lui demanda, cachée derrière le rideau : « Jeune homme, quel est ton nom ? » Il répondit : « On m'appelle Hânî le peintre. » Quand le prince entendit la voix de Hânî, il voulut l'appeler et ne se retint qu'à grand' peine. La princesse continua : « Hânî, raconte-moi tes aventures et fais-moi savoir comment tu es arrivé ici. » Hânî narra fidèlement ses tribulations et celles du prince, puis il se mit à soupirer et à déplorer le sort de son jeune maître. La reine ordonna de reconduire Hânî dans son appartement et de faire comparaître le nègre.

Elle lui ordonna : « O noir, raconte-moi tes aventures. » Il obéit. Mihr Bânoû reprit : « Et est-ce que cette jeune fille
fol. 17 A avait de l'inclination pour toi ? — Non, » répondit-il. « Dans ce cas, » reprit-elle, « pourquoi l'as-tu ainsi séparée de son compagnon ? » Puis elle continua l'interrogatoire : « S'est-il passé, en route, quelque chose entre elle et toi ? » Il répondit de nouveau par la négative. La princesse ordonna de le

battre comme plâtre, de le rejeter dans son cachot et de bien verrouiller la porte.

Puis ce fut le tour du marchand qui, sur l'ordre de la reine, raconta son équipée. Il jura que sa main n'avait pas touché celle de la jeune fille et que c'était même pour cette raison que, affolé par la passion, il avait abandonné ses biens et sa famille. Mihr Bânoû ordonna de le reconduire dans sa chambre.

Ensuite elle fit venir le berger. Lui aussi raconta en détail son histoire et prêta serment que sa main n'avait pas touché celle de la jeune fille. « Elle a détruit la paix de mon foyer et c'est pourquoi, perdant la tête, je suis arrivé dans cette ville. »

Enfin, elle se tourna vers le prince, et, toujours cachée par le rideau, elle demanda : « Et toi, jeune homme d'où es-tu ? Il répondit : « Je suis Mèlik 'Âlî, fils d'Âdil Châh. Les vicissitudes de la fortune et la peine que j'éprouvais de l'absence de ma bien-aimée m'ont amené dans cet endroit. Je déclare que je considère comme un frère ce cher et dévoué Hâni. » Alors la princesse reprit : « Prince, cesse de t'affliger. Je suis Mihr Bânoû, ta fiancée. » Le prince l'entendit avec étonnement. La reine dit alors, s'adressant à sa cour : « Bonnes gens, sachez que ce prince est mon fiancé et a bien souffert pour parvenir jusqu'à moi. Si vous y consentez, qu'il soit votre roi, et moi je me retirerai dans la vie privée. Si non, à vous de décider. » Les grands répondirent : « Nous vous félicitons tous deux. Que Mèlik 'Âlî soit notre roi »

Pour terminer, la princesse ordonna de brûler vif le nègre, de renvoyer chez lui le marchand après lui avoir donné une forte somme d'argent, et de rendre le berger aux travaux du pâturage. Elle même se retira au harem, et s'unit légitimement à Mèlik 'Âlî par les liens du mariage. Les noces durèrent sept jours et sept nuits. On illumina la ville. Enfin les deux amoureux purent arriver à leur but.



La jeune fille adressa à Dieu ces vers : « Mille actions de grâce pour avoir revu, selon mon désir, l'ami de mon cœur. Mais comment pourrais-je te remercier dignement, ô Souverain plein de bonté pour tes serviteurs ? »

Les deux époux prirent Hânî pour vékil et vécurent en paix, dans l'exercice du pouvoir. Peu après, le prince écrivit à son père pour lui narrer ses aventures. Le vieux roi, aussitôt, monta à cheval et se mit en route. Son fils alla au devant de lui, ils passèrent ensemble quelques jours, puis chacun retourna dans sa capitale. Cette histoire perpétue leur mémoire, et la morale en est qu'il faut, autant que possible, ne faire de mal à personne, sous peine de subir un châtiment mérité.

Et salut à qui suit la bonne direction !



NOTES DU TROISIÈME CONTE.

1. — Proverbe souvent cité.

2. — Ce nom de Hânî me parait imité de celui de Mânî, le grand peintre hindou qui peignit à la cour de Châh Abbâs et y fit école (XVIe siècle). Cf. *Migeon*. Art musulman, p. 41 et *Gayet*. Art Persan, pp. 292-299.

3. — Dans le but d'avoir de l'eau plus fraiche.

4. — Le *Kharezm* ou Chorasmie, ancien nom du khânat de Khiva.

5. — *Echrefi* : aujourd'hui ce mot est synonyme de *toûman*, pièce de monnaie dont le cours a beaucoup varié. Actuellement environ 4 fr. 50.

6. — Ici, le texte est très incomplet. Vraisemblablement, le copiste a passé une ligne, mais le sens apparaît clairement. — *Irrévocablement tienne*. Le texte a *tourâ halâl. Halâl*, contraire de *harâm*, « sacrilège, interdit » veut dire « licite, légitime.... ». Nous avons ici une belle application du formalisme musulman et surtout chiite, fléau moral de la Perse. Du moment que les formes ont été observées, tout est parfait. Le consentement du roi, bien qu'obtenu par fraude, ne pourra être révoqué. Il y a quelques exemples frappants de ce formalisme outré dans mon article sur l' « *Immobilité de l'Islâm* » paru dans le Mouvement Sociologique et à part. (Bruxelles, 1910).

7. — *Fâtiha*, littéralement « ouvrante », la première *soûra* ou chapitre du Coran, très courte et très souvent récitée par les musulmans, pour qui elle a à peu près la même importance que le Pater pour les catholiques.

8. — *En guise de prunelle*. Cela ne revient pas tout-à-fait à dire : « Je t'aimerai comme la prunelle de mes yeux, » mais le sens exact serait trop long à exposer ici



9. — Les Persans, et en général les Orientaux, aiment les beautés plantureuses et les visages arrondis : de là cette comparaison devenue banale, et même un peu agaçante, entre un beau visage et la pleine lune qui, les mois musulmans étant strictement lunaires, tombe toujours exactement le 14 du mois.

10. — Les Turcs étant considérés par les Persans comme des rustauds lourds et stupides, le conteur fait employer par le berger et sa mère le dialecte turc d'Azerbeïdjan.

11. — Descendants du prophète par sa fille Fâtime et Ali. Ils jouissent en Perse de nombreux privilèges.

12. — Geste marquant l'étonnement chez les Orientaux. Les jolies miniatures des manuscrits nous en donnent de nombreux exemples.

13. — Nom donné à un grand personnage chargé par le châh d'héberger un étranger de distinction. (De *mihmân*, « hôte » et *dâr*, racine de *dâchtan*, « avoir, tenir »).



IV.

Histoire de Lebchâh et de la Reine d'Égypte, fille de Khâdjè Ferroukh le Marchand

Or, les conteurs de nouvelles, les traditeurs de documents, les mesureurs du temps et les perroquets croqueurs de sucre au doux langage ont raconté que la ville du Caire eut jadis comme monarque une femme. Chaque jour, elle faisait distribuer cinq cents plateaux de nourriture que l'on pesait en sa présence. On avait dressé à cet effet des tentes et, dans chacune d'elles, tout infirme ou indigent, tout miséreux, qu'il fût de grande ou d'humble famille, pouvait venir à l'audience de la reine se procurer sa subsistance. Tous ceux qui se présentaient avaient d'abord à manger, puis, après le repas, chacun recevait un chèque d'un import d'un toman, ou de cent, ou même de mille tomans. La reine les avait fait rédiger d'avance, et chacun des quémandeurs n'avait qu'à étendre la main pour recevoir le billet que Dieu lui avait assigné ; puis il se rendait auprès du trésorier qui lui remettait incontinent la somme inscrite, et s'en allait.

Un jour, par hasard, deux derviches se présentèrent à l'audience de la reine, se régalèrent, puis, selon l'usage, on fit la distribution des billets. Les derviches allongèrent la main, en prirent chacun un, le lurent et constatèrent que le mon-

tant en était de mille tomans pour chacun. Ils sortirent donc de la salle du trône, s'en furent auprès du trésorier et touchèrent la somme indiquée. Ils se dirent que jamais ils ne rencontreraient un souverain aussi généreux, puis recommencèrent à errer de ville en ville et de province en province ; un hasard providentiel les fit passer par la capitale du Yémen.

Elle avait pour souverain un roi absolu du nom de Lebchâh. Il avait fait construire quarante maisons contiguës l'une à l'autre, et avait placé à la porte de chacune un homme de confiance chargé de remettre un *èchrèfi* à tout indigent qui viendrait y mendier. Nos deux derviches se présentèrent à chacune des portes en invoquant le nom d'Alî; les officiers du roi leur donnèrent l'aumône susdite ; bref, après avoir fait le tour des quarante maisons, chacun de nos deux mendiants se trouvait porteur de quarante èchrèfîs. Ils s'assirent et se mirent à causer en riant aux éclats. Par hasard, Lebchâh, assis dans son palais, regardait par une fenêtre. Il aperçut les derviches, qui après avoir fini leur tournée vinrent bavarder et plaisanter [non loin de lui].

Le roi les fit mander par ses domestiques, qui s'en furent trouver nos deux gaillards et leur dirent : « Hé ! derviches, levez-vous, le roi vous fait appeler. »

Ils obéirent, accompagnèrent les domestiques, et arrivés à la porte du palais, prononcèrent, comme il est d'usage, l'éloge du roi et appelèrent sur lui les bénédictions du ciel. Le roi considéra un instant les derviches, puis les combla de prévenances et ordonna qu'on leur servît à boire et à manger; quand leur repas fut terminé et qu'on eut enlevé la nappe, il se tourna vers eux et leur dit : « O derviches, vous êtes mes hôtes [1] ; permettez moi donc de vous poser une question à laquelle vous voudrez bien répondre en toute sincérité. »



(*Vers*) « Apporte la vérité, et tu seras sauvé. Si la vérité sort de ta bouche, le Créateur t'enverra la victoire. Tu n'as aucun mal à redouter si tu es sincère. »

Les derviches rendirent à nouveau hommage au roi, et parlèrent comme suit :

« Que la vie du roi puissant soit de longue durée ! Puisque la rumeur publique ferait quand même connaître un jour notre situation, comment pourrions-nous avoir l'audace et le pouvoir de déguiser la vérité ? Quoi que tu demandes, nous sommes prêts à répondre. »

Le roi reprit : « O derviches, de mon palais, je vous ai vus mendier à la porte des maisons de bienfaisance, puis venir vous asseoir dans un coin. Là, vous vous êtes entretenus et vous vous êtes mis à rire. Quelle était la cause de votre joie? Exposez-la moi. »

Ils ouvrirent la bouche pour répondre en ces termes : « Ô monarque, les lettrés ont dit :

(*Vers*) « Le nuage et la mer ont le cœur rempli de honte à la pensée de sa générosité. Les biens du monde sont foulés au pied par sa grandeur d'âme. »

Que la vie du roi soit longue ! Sache qu'étant passés par la ville du Caire, comme le bruit de la générosité et de la munificence de la noble reine d'Egypte a rempli le monde entier, nous aussi, nous nous sommes présentés à l'audience de la reine et nous y avons bu et mangé. Après le repas, on a fait la distribution des billets et tous les deux nous en avons reçu un dont l'import était de mille tomans. Nous en avons touché le montant chez le trésorier, puis nous avons recommencé nos pérégrinations de ville en ville et de province en province. Enfin, ton renom de libéralité nous a engagés à venir ici. Or donc, nous n'avons pas besoin de tes èchrèfis. Nous en avons déjà reçu mille de la reine d'Egypte.



mille èchrèfîs frappés à l'effigie de Salomon — que sur lui soit le salut !

fol. 18 A Nous nous sommes renseignés auprès des serviteurs de la reine d'Egypte. Or, elle ne cesse de pratiquer la même libéralité. « Voilà quatorze ans », nous ont-ils dit, « que son » mari s'en est allé vers la miséricorde divine, et depuis lors, » cette femme aux nobles sentiments exerce ainsi la charité. »

Lebchâh, à ce discours, resta stupéfait. « Mais, » s'écria-t-il, « quand même tous les trésors de la surface de la terre seraient amoncelés en un même endroit, ils ne pourraient continuer de suffire à de pareilles largesses. » Puis il revêtit les derviches d'une *khil'at* [2] splendide, les combla de caresses et les congédia.

Eux partis, il s'abîma dans ces réflexions : « Tant que je n'aurai pas été, en personne, constater de mes propres yeux la vérité du fait, je ne pourrai me contenter du dire de ces gens, et mon esprit ne sera pas délivré de cette obsession. » Le roi, nuit et jour, était en proie à cette idée. Il finit par charger de la lieutenance du royaume un homme de confiance, et fit ses préparatifs de voyage. Il prit avec lui nombre de serviteurs turcs et chinois, avec des bêtes de somme et quantité de bagages dont il chargea des chameaux aux yeux de corneille et aux yeux de tulipe, et toute la caravane se mit en route pour la capitale de l'Egypte.

De wâdi [3] en wâdi, d'étape en étape, ils finirent, après quelque temps, par pénétrer au Caire. Il y avait, au milieu du grand carrefour, un caravansérail où ils s'installèrent. Ils occupèrent quatre chambres, délièrent les bagages et ornèrent de tapis somptueux les appartements destinés au roi. Le roi fit préparer à dîner, et après s'être restauré, il se leva et se dirigea vers le bazar, et tout en se promenant, il arriva au palais de la reine d'Egypte.

Il constata qu'une foule de gens pénétraient dans le palais.

Il les suivit, regarda et vit, éparses dans la salle, quatre cents chaises incrustées de joyaux scintillants. Chaque chaise était placée sur un piédestal et sur chacune était assis un prince. Des orfèvres avaient en outre fabriqué un trône à quatre cents degrés, orné de rubis balais, d'émeraudes, de rubis, de turquoises et de diamants. Aux quatre coins de ce trône étaient dressés un paon, formé d'un rubis d'une seule pièce, un faucon, façonné dans un seul rubis, un perroquet, tiré d'une seule turquoise, dont l'intérieur était rempli de musc, d'ambre gris et d'ambre. [1]

Or donc, la bonne reine prit place au haut de ce trône, se ceignit la tête du diadème et la ceinture du baudrier royal, plongée de la tête aux pieds dans les rubis et les gemmes, et le visage caché sous un voile. Lebchâh, stupéfait à la vue de cette magnificence qui dépassait tout ce qu'il avait pu voir ou entendre, regardait avec attention, car à ce moment les serviteurs commis à cet office venaient dresser la table et avaient servi des mets variés dont les assistants se régalèrent. Après quoi, tout-à-coup, d'autres laquais entrèrent dans la salle du trône, le pan de leur robe rempli de billets, et vinrent se placer devant la multitude. Chacun étendit la main et reçut le billet que Dieu lui avait assigné. Enfin, tous sortirent, se rendirent auprès du trésorier toucher de beaux èchrèfîs jaunes, puis allèrent à leurs affaires. Lebchâh allongea la main comme les autres, prit un billet et regarda : par la faveur divine, le montant en était de mille tomans.

Cependant tous les solliciteurs, grands et petits, ayant pris possession de l'aumône royale, sortirent du palais et la salle finit par se vider. Pourtant la reine vit qu'un jeune homme était resté assis. « Hé ! jouvenceau », lui demanda-t-elle, « est-ce que par hasard on ne t'aurait pas donné de billet ? » Lebchâh répondit : « Oui. » Elle ajouta :



« Est-ce que peut-être tu ne sais pas lire pour te rendre compte de la somme inscrite ? — Pardon, j'ai déjà lu. — Va donc trouver le trésorier et toucher ton argent. »

Lebchâh ouvrit la bouche pour saluer la reine et dit : « Ô souveraine puissante, je n'ai pas besoin de l'argent et des bienfaits de Sa Majesté, mais j'ai une question à lui formuler, si elle veut bien m'en donner l'autorisation. —
fol. 18 B « Ô jeune homme aux allures distinguées, » dit-elle, « approche, expose-moi le motif qui t'amène, et s'il est en mon pouvoir de te satisfaire, je ne ménagerai rien pour cela. » Lebchâh s'approcha donc de la reine. Lorsque son œil distingua sous le voile de cette belle à la taille svelte comme le cyprès, des joues de rose, il devint épris de ses charmes comme s'il eût cent mille cœurs. Il exhala un profond soupir et récita ces vers :

« A peine j'eus jeté un regard sur toi, que je fus frappé de cent traits douloureux.

Avant d'avoir pu recueillir un seul grain, je tombai dans le filet du malheur. »

Peu s'en fallut qu'il ne s'affaissât et il eut grand' peine à se contenir. « O gracieuse souveraine, « dit-il, » ton serviteur n'a rien plus à cœur que de comprendre ta manière d'agir. Il me semble que, si même tu avais en ta possession tous les trésors de la terre, avec cette munificence et cette libéralité que tu exerces, tu finirais par te ruiner. « Quand la reine belle comme une houri entendit ces paroles, elle répondit avec un sourire : « O jeune homme, sache bien, je le jure par le Dieu juste, que voilà l'espace de quatorze ans que j'ai pris place sur ce trône de la puissance souveraine, et que je distribue cet or fauve à tous venants : étrangers et compatriotes, esclaves et hommes libres, Turcs et Tâdjîks [5], richards et miséreux. Or, non pas dans une seule pièce, mais dans toutes les chambres de mon trésor, il y a quatre rangées

dont chacune est formée de dix jarres énormes, et toutes ces jarres regorgent de rubis, de turquoises, de rubis balais, d'émeraudes, de topazes et de diamants, et le long de chaque rangée, un espace de dix aunes de longueur est rempli de pièces d'or frappées à l'empreinte que tu as vue. Depuis la date où j'ai commencé ces distributions jusqu'à présent, je n'ai encore touché qu'à un tas d'or, et j'ai beau l'examiner attentivement, je ne puis constater qu'il ait diminué : il n'a pas l'air d'avoir changé. Si donc je vivais jusqu'au jour du jugement dernier, j'aurais beau répandre ces richesses, pour l'amour de Dieu, sur les pauvres et les indigents, elles ne s'épuiseraient pas. Mais, ô jeune homme à la belle prestance, j'ai formulé le vœu que je ferais un double pari avec la personne qui me demanderait les renseignements que je t'ai fournis. Si elle le gagne, tous les trésors que j'ai en mon pouvoir lui appartiendront, et moi-même je deviendrai son épouse légitime et la royauté de ce pays lui écherra.

Lebchâh, à ce discours, ne tenait plus dans sa peau de joie. Il combla d'éloges la reine et lui dit : « O reine de l'époque et couronne des rois, veuille m'énoncer tes conditions, il se peut que ton humble serviteur réussisse à les accomplir. » La reine reprit : « O jeune homme, sache que dans la capitale de la Chine il y a un souverain qui depuis quatorze ans est vêtu de noir de la tête aux pieds, et passe dans les pleurs ses jours et ses nuits. Il faut que tu me donnes de son deuil l'explication réelle. En second lieu, dans la capitale du Yémen, il se trouve un certain Lebchâh qui a fait bâtir quarante maisons et fait donner un èchrèfî d'or à tout mendiant qui vient demander l'aumône à la porte d'une de ces maisons. Il s'est acquis la renommée de Hâtim Thâyî [1] et a fait oublier le généreux chef arabe. Il faut que tu m'apportes sa tête. »

Lebchâh accepta ces conditions, baisa la terre confor-



mément à l'étiquette, sortit du palais et retourna à sa chambre du caravansérail. Il donna à ses esclaves l'ordre de charger les chameaux qu'il avait amenés avec lui, et fit reprendre à toute son escorte, bêtes et gens, le chemin du Yémen, tandis que lui, tout seul, se mettait en route pour la capitale de la Chine. Il chemina d'étape en étape et de wâdî en wâdî et, après un certain laps de temps, il finit par arriver au terme de son voyage. Il alla d'abord au bazar vendre sa monture, puis il se procura un accoutrement de derviche, s'en revêtit, se rendit auprès du palais du roi et s'assit dans un coin à portée du regard du monarque. Il resta
fol. 19 A ainsi immobile, gardant le silence et attendant nuit et jour que l'empereur voulût bien le mander et l'interroger.

Bref, une année se passa de la sorte, et le monarque, à force d'avoir toujours sous les yeux le soi-disant derviche, accablé de peine et au cœur ulcéré, finit par se dire : « Voilà bien longtemps que ce pauvre diable de derviche est installé là. Ô Dieu, que pourrait-il bien désirer ? » Le roi héla un de ses domestiques et lui dit : « Or çà, amène-moi ce derviche, que je l'interroge. » Le domestique s'inclina, alla trouver le derviche et lui dit : « Hé ! derviche, le roi te fait appeler. »

Lebchâh, tout content, se leva, et suivit le domestique au palais. Arrivé à la porte de la salle d'audience, il prononça l'éloge du roi et récita ces vers :

« O roi, puisses-tu toujours jouir du bonheur et, tout en dominant le monde, passer tes jours dans la liesse et les plaisirs ! Puisses-tu vivre tranquille sans penser aux ennemis, et si tu en avais, remporter sur eux la victoire ! »

Le prince et ses gens applaudirent à l'hommage que Lebchâh avait si bien prononcé. Le monarque lui indiqua une place et le fit asseoir. Tous les assistants l'imitèrent, et on apporta à boire et à manger. Ensuite, l'empereur se

tourna vers le derviche et lui dit : « Hé bien ! derviche, il y a tout un temps que je te vois assis, immobile dans ton coin. Expose-moi ta requête, que j'y satisfasse. J'ai eu beau ordonner de te remettre de l'argent [9], tu ne l'as pas accepté. Or donc, maintenant que nous voilà tous réunis, parle. »

A ces paroles, Lebchâh réitéra l'hommage et dit : « Longue vie au souverain ! Sache le bien, je n'ai rien d'autre à cœur, que de pénétrer ce mystère dont la pensée me ronge. Veuille faire preuve à mon égard de bienveillance et de générosité, et puisse la parole de ton serviteur produire de l'effet ! Je voudrais savoir pourquoi tu es vêtu de noir, pourquoi, nuit et jour, tu es dans les larmes. » A peine l'empereur eut-il entendu le discours de Lebchâh, qu'il se prit à se frapper la tête des deux mains, à lacérer son collet, à gémir et à se lamenter. Eperdu et bouleversé, il leva la séance et se retira dans son appartement secret. Les serviteurs, voyant leur souverain dans cet état, se munirent de bâtons et, de toutes parts, ils assaillirent le derviche. Notre homme se mit à appeler au secours, et ses cris parvinrent à l'oreille de l'empereur, qui dit à un de ses domestiques : « Va chercher ce derviche. « Le serviteur obéit, délivra le derviche et l'amena devant le roi, qui le fit asseoir. Le malheureux était meurtri de la tête aux pieds.

« Ô derviche, » dit le monarque », je jure par le Dieu éternel que voilà quatorze ans que je suis abîmé dans la douleur, sans que personne ait jamais eu l'audace de me demander des explications à ce sujet, et si tout autre, à ta place, avait eu cette insolence, je le ferais mettre à mort, mais j'ai pitié de toi parce que voilà bien longtemps que tu attends immobile au même endroit, sans amis ni ressources. Ecoute attentivement mon récit :

Récit de l'Empereur de Chine à Lebchâh.

« Mes ancêtres ont régné sur cette ville. Un jour, par hasard, mon père avait organisé un banquet auquel j'assistais,
ol. 19 B debout devant lui. Il demanda de l'eau, je pris la coupe et j'allai au bassin pour la remplir. C'était par un beau clair de lune. Tout-à-coup, j'aperçus dans l'eau l'image d'une femme ravissante. Je voulus y porter la main, mais elle s'enfuit de l'autre côté du bassin. Je courus à l'autre bord et je voulus de nouveau la toucher, mais elle s'échappa de rechef et je cherchai à la rattraper. Soudain, le bruit d'un éclat de rire partant du haut d'un arbre parvint à mon oreille. Je levai la tête et j'aperçus la personne dont l'image se reflétait dans l'eau. Je devins follement épris de cette beauté de houri et je me mis à exhaler des plaintes amoureuses. Elle me parla en ces termes : « O fils d'homme, moi, je suis une fille de péri et toi, tu n'es qu'un simple mortel. Que peut-il y avoir de commun entre nous, d'autant plus que, chez ton espèce, on ne trouve ni fidélité ni constance?

(*Vers.*) « Va tendre tes filets à un autre oiseau, le nid du phénix est trop haut placé pour toi. »

Je répliquai : « O ma charmante,

(*Vers.*) « Je suis exempt de tout reproche de la part de mes semblables, et j'ai toujours su les éviter.

À quoi bon me donner maintenant des conseils, ô péri, puisque l'amour que j'éprouve pour toi me rend exempt de tout reproche ? »

Ces vers n'eurent d'autre effet que de faire rire aux éclats la péri. Je la suppliai de rester un moment pour que je pusse la contempler, mais elle prit la forme d'une colombe et s'envola à tire d'aile. Je perdis connaissance, et quand je revins à moi, j'avais la tête appuyée sur le sein de mon père. Je me mis à me plaindre et à sangloter. Désolé de mon état, il se

frappa la tête de désespoir, enleva sa couronne, la jeta contre terre, déchira ses habits et s'écria : « O bien-aimé de ton père, d'où te vient cette situation qui me cause tant de peine? » Je lui racontai mon aventure. Les ministres et les conseillers se réunirent, et chacun émit son avis. Enfin, mon père ordonna de faire venir les astrologues et les *rammâls* [10]. Ils consultèrent leurs grimoires et répondirent : « O roi puissant, nous avons beau regarder nos traités, nous n'y voyons, à l'agitation et aux gémissements du prince, d'autre cause que le mal d'amour.

(*Vers.*) L'amour n'est pas un aquilon qui sort du cœur. Cet amour est un feu qui arrache au cœur son secret. »

À ce discours, mon père se tourna vers moi et me dit : « O âme de ton père, lumière de mes yeux, confie moi toute la peine de ton cœur. Quel que soit ton désir, je me ferai un plaisir de l'accomplir. Si tu veux pour femme la fille d'un roi, d'un vizir ou d'un émir, je la demanderai en mariage pour toi. » Mais moi, je ne répondis pas. Et deux mois s'écoulèrent ainsi. Je passais mes jours et mes nuits à pleurer et à gémir, sans vouloir révéler mon secret à personne. »

« Or, mon père avait un vizir du nom de Nizâm el Moulk [11], homme de grand sens à qui incombaient toutes les affaires importantes de l'état. Il n'avait pas d'égal pour la raison et l'intelligence. Mon père le manda donc et lui dit : « Ô Àssaf [13] des vizirs, clef de l'intelligence des rois, voici la besogne dont je veux te charger à présent : il faut que tu ailles auprès de mon fils et que, par tous les moyens possibles, tu tâches de pénétrer son secret. -- À tes ordres », dit le vizir, et il arriva incontinent auprès de moi. Il s'y prit de toutes les façons pour engager la conversation, et me dit enfin : « Allons, mon cher enfant, quelle que soit l'affaire qui t'embarrasse, révèle-la à ton vieil ami que voici, car tous les serviteurs sont les amis intimes de leur maître et bienfaiteur.



Moi, je sais que tu es amoureux d'une créature, mais ce ne peut être une simple femme, car cela n'aurait pu te rendre aussi malheureux. Tu as été blessé par la flèche de l'amour d'une jolie idole. Je jure que, eût-elle pris son vol vers le ciel, je m'en emparerai; eût-elle plongé au fond de la mer, je me ferai plongeur pour y descendre et l'amener en mon pouvoir. » Ces paroles du sage vizir me persuadèrent que le mieux était de dire la vérité, et je lui racontai d'un bout à l'autre ce qui était arrivé.

fol. 20 A Le vizir, enchanté, se leva à l'instant, alla rejoindre mon père et lui narra mon histoire. Le roi, au courant de mon aventure, poussa un soupir et dit : « Nous voilà en présence d'une singulière difficulté. Que peut-il y avoir de commun entre un mortel et une péri, d'autant plus que je ne sais ni son nom, ni son domicile, ni aucun indice qui puisse aider à la retrouver? » Le ministre se prosterna devant le roi et lui dit : « O puissant monarque, — puisses-tu jouir d'une longue vie! — nous allons faire assister le prince au conseil. Nous enverrons, en sa présence, des gens expérimentés et qui ont vu le monde, munis de sommes considérables, faire des recherches de tous côtés. Il se peut qu'entretemps le prince retrouve sa quiétude, et il est possible aussi qu'avec l'aide de Dieu, on obtienne quelque part des renseignements. » Le roi prisa fort cet avis et me fit quérir à l'instant. Je me rendis à l'assemblée, je saluai l'empereur et je pris place à mon rang. Mon père fit venir des gens d'expérience. Chacun reçut de l'or, de l'argent et une robe d'honneur magnifique, et il fut fixé un délai, après lequel quiconque apporterait des renseignements intéressant mon cas recevrait une *khil'at* plus belle encore et une charge de gouverneur. Les émissaires se dirigèrent donc vers les diverses parties du monde. Ces dispositions me satisfirent complètement, et un an se passa ainsi. J'étais plongé dans mes réflexions et mes rêveries, me deman-



dant toujours quand m'arriverait une bonne nouvelle, et je récitais [souvent] ces vers :

« Personne n'éprouva jamais l'amour que je ressens, et je me trouve devant une difficulté qu'on ne peut pas aisément résoudre. Ne me donne pas de conseils, pas d'avis, car ce ne sont que plaisanteries, et la volonté de personne ne peut rien changer à mon état. »

Bref, de cette foule de gens qui étaient allés aux nouvelles, une seule se présenta au palais et après avoir rendu hommage à l'empereur, elle répondit au souverain qui l'invitait à parler : « Que la vie du prince soit longue !

(*Vers.*) « Que ta puissance soit durable et permanente, et qu'au jour de la résurrection, Heïdar [14] soit ton échanson !

« Ô souverain puissant, apprends que ton serviteur a parcouru les quatre parties du monde, et que nulle part il n'a pu obtenir la moindre information. Par hasard, je passai par le Ziri Bâdi Hind, où je vis un saint homme au cœur illuminé, qui avait vécu deux cent quatre-vingts ans. Il avait étudié la philosophie comme Louqmâne [15] et avait pratiqué la conjuration des djinns. Je l'ai salué, je lui ai raconté le but de mon voyage, et il s'est mis à rire et m'a dit : « Le jeune prince n'à qu'à se soumettre à mon pouvoir. Il n'y a pas pour lui d'autre moyen de réussir. » Le vieillard m'a donc envoyé auprès de Ta Hautesse. Maintenant, à toi de décider. Mais pour ma part, je suis convaincu que personne, sauf ce religieux, ne peut résoudre cette difficulté. »

Le roi donna au porteur de cette nouvelle une khil'at magnifique, lui fixa un terme [pour son retour] et se tournant vers son grand vizir, il lui dit : « O Nizâm el Moulk, que penses-tu de ceci ? Pour ma part, je n'ai au monde que cet enfant, et je puis supporter de le voir si accablé. » Le sage ministre répondit : « Longue vie au roi ! Voici le moyen que j'imagine : je vais m'équiper à la mode des marchands



et partir avec le prince pour le Zîri Bâdi Hind. Peut-être, Dieu aidant, ce saint homme au cœur illuminé résoudra-t-il le nœud de cette difficulté. Tu serais alors délivré de tout souci concernant ton fils, et le prince serait au comble de ses vœux. » Le roi dit : « Par Dieu, c'est bien aussi ma pensée, et je ne puis qu'applaudir à la solution que tu proposes. »

Le vizir s'habilla donc de la tête aux pieds, en marchand, fit ses préparatifs, chargea quelques mulets, chameaux et autres bêtes de somme d'or fauve, de rubis, de turquoises et de toutes sortes de joyaux; nous prîmes avec nous des esclaves mâles et femelles, au beau visage arrondi, nous sortîmes de la vallée du Caire (!) et nous nous acheminâmes vers le Zîri Bâdi Hind. D'étape en étape, nous atteignîmes
fol. 20 B en peu de temps le but de notre voyage. Nous descendîmes au caravansérail, nous prîmes possession de quelques chambres où les serviteurs transportèrent nos bagages, et ils arrangèrent pour moi un appartement particulier. Nous fîmes servir à manger et, après nous être restaurés, nous allâmes nous coucher.

Le lendemain matin, nous partîmes, le vizir et moi, à la recherche du pieux vieillard et nous finîmes par découvrir sa maison. Or, ce religieux avait pour habitude d'aller une fois par semaine s'entretenir avec le roi, puis s'en revenait chez lui. Le vizir me dit : « Prince, veuille observer que nous ne pouvons pas ainsi, de but en blanc, lier connaissance avec ce vieillard. Il nous faut imaginer un stratagème pour amorcer la conversation avec lui et nous concilier sa sympathie afin que notre projet réussisse. — Et comment faire? — Nous allons feindre d'être deux frères, nous nous assiérons au bord du chemin que suit ce vieillard, et toi, tu feras semblant d'être sourd-muet. Quand le religieux ira chez le roi, à force de nous voir toujours ensemble au même endroit,

sa curiosité finira par être éveillée et il nous interrogera. Je lui répondrai. »

J'acceptai, et nous vînmes donc prendre place au bord du chemin que suivait le vieillard. Bref, le cheïkh, allant chaque semaine faire sa visite au roi, finit, au bout de trois mois, par être intrigué de la présence de ces deux individus toujours postés sur son chemin. Il s'adressa au vizir et lui dit : « Ohé ! mes amis, voilà bien des fois que je vous trouve toujours à la même place. Avez-vous quelque chose à me demander? » Le vizir s'inclina et répondit : « O Seigneur, nous sommes deux frères et nous n'avons au monde que ce garçon, et nos yeux à nous deux n'ont de regards que pour lui. Nous sommes venus de bien loin pour avoir l'honneur de consulter Ton Eminence, afin que, pour l'amour de Dieu, elle guérisse ce malheureux jeune homme sourd et muet. Tu voudras bien faire tout ton possible ?» Le vieillard dit : « Est-il sourd-muet de naissance, ou combien de temps y a-t-il qu'il est affligé de cette infirmité ? — C'est de naissance. — Avec la grâce de Dieu, je le guérirai, mais à la condition qu'il se consacre trois ans à mon service. S'il plaît à Dieu, — Il est grand — qu'il recouvre la parole et l'ouïe, je te le renverrai, ou même, je te le ramènerai. « Mes deux compagnons me firent un signe interrogateur. Je les engageai d'un clin d'œil à accepter. Ainsi fut fait, ils s'en retournèrent donc au caravansérail, ordonnèrent à leurs esclaves de charger les chameaux et reprirent la route de la Chine [1].

« Quant à moi, ô derviche, j'accompagnai ce saint homme, qui me conduisit dans sa demeure. Que vis-je ? Un vrai palais, tel que n'en possédait aucun roi. Quand nous arrivâmes au seuil, mon nouveau maître me tendit la clef, je la mis dans la serrure, j'ouvris et nous pénétrâmes dans une chambre dont les murs, depuis le sol jusqu'au plafond, étaient couverts de livres accumulés. Chaque ouvrage por-

tait une étiquette pour que, chaque fois que le savant avait besoin d'un livre, il n'eût pas à se tracasser et le trouvât bien vite. Je pris le balai et je nettoyai la maison.

Or, ce vieillard, tant il était avare, n'avait jamais accordé à âme qui vive l'entrée de son logis, de peur qu'on ne fût informé de l'étendue de son savoir. En me voyant remettre l'ordre dans son appartement, il fut ravi et se dit : « Voilà un domestique qui, tout sourd-muet qu'il est, travaille on ne peut mieux. » Puis il me demanda [par gestes] si j'avais fait des études. Je répondis que non, ce qui mit le comble à sa satisfaction. Il me fit signe de m'asseoir, j'obéis. Il y avait dans cette maison tout ce que Dieu a créé en fait de nourriture et de boisson. Il m'engagea à manger tout ce que mon cœur pouvait désirer. Puis il tira une clef de sa poche et s'approcha, tandis que je le suivais des yeux, d'une porte où était adaptée une serrure d'acier. Il y introduisit la clef,
fol. 21 A ouvrit et pénétra dans l'endèroûn de sa maison. Il referma soigneusement la porte de l'autre côté, et moi, ô derviche, ne cessai, depuis lors, d'être tourmenté jour et nuit par le désir de savoir ce qu'il pouvait bien y avoir dans cette maison.

Cependant, je me mis à examiner ces livres, à les parcourir; tout ce que Dieu a créé y était consigné. Je les passai donc en revue. Chaque semaine, suivant son habitude, mon patron allait rendre visite au roi, et moi, je continuai de mon côté à employer tous mes loisirs à étudier. Deux ans et huit mois s'écoulèrent ainsi, et je m'acquittai de mes fonctions à l'entière satisfaction du vieillard, qui finit par me confier même les clefs de ses trésors, mais non celle de cet appartement mystérieux où il restait enfermé nuit et jour. Ma curiosité augmentait de jour en jour.

Je me demandais ce qu'il pouvait bien faire dans cette chambre où il ne m'avait jamais laissé jeter un coup d'œil

et d'où il ne sortait pour ainsi dire pas. Toutefois, j'acquis une somme de connaissances scientifiques et philosophiques qui embrassaient l'univers entier, je me comparai à mon maître et je me jugeai son égal, et je me disais qu'il n'était vraiment pas difficile de guérir cette surdimutité que je m'étais attribuée.

Or, un jour que j'étais à la maison, j'entendis frapper à la porte. J'ouvris. C'était un des serviteurs du châh qui venait dire au philosophe que Sa Majesté le réclamait à l'instant. J'allai en aviser mon maître. Il se prépara à sortir, et un autre domestique du roi vint le mander. Bref, quatre envoyés du palais se présentèrent successivement. Le vieillard en fut étonné et dit : « Dieu veuille donner à ceci une heureuse issue ! » Il ferma la porte. Jamais jusqu'à ce jour, il ne m'avait emmené avec lui, mais cette fois, il me prit avec lui au palais et me confia ses clefs. Arrivés à la salle d'audience, nous trouvâmes le roi, nous nous inclinâmes et nous approchâmes du trône.

« O vieillard au cœur illuminé, » dit le prince « sois le bienvenu. Cette nuit, j'étais tranquille dans mon palais, quand j'entendis ma fille pousser un cri de détresse. Je courus auprès d'elle, et je vis qu'elle se heurtait la tête contre les murailles en poussant des cris de douleur ou des gémissements étouffés. Tu sais que je n'ai pas d'autre enfant. J'ai chargé quelques-uns des eunuques et des suivantes de lui tenir les mains et de la surveiller, sinon elle irait frapper les murs de la tête et s'endommager le cerveau. Il faut que, pour l'amour de Dieu, tu guérisses ma fille et me délivres de cette angoisse. »

Le roi n'eut pas plus tôt exposé le cas à mon maître, que je sus le mal dont souffrait la princesse, et le remède à y apporter. Le vieillard dit au roi : « Ne laisse aucune alarme pénétrer dans ton cœur. Avec la grâce de Dieu, je vais la



guérir à l'instant même. » Il ordonna de chauffer le bain, on en interdit l'accès de tous les côtés, et on y porta la jeune fille. On n'y laissa pénétrer personne. On ne fit d'exception que pour moi, parce qu'on connaissait sa confiance en moi. Mon maître me dit : « Monte sur le toit, et veille à ce que personne n'approche. » Je considérai cette mission comme une faveur et je montai sur la terrasse du *hammâm*. Pris de l'envie de voir ce qui se passait, je brisai une vitre, je regardai : mon maître plaça dans la main de la jeune fille une graine qu'elle mangea et qui lui fit perdre connaissance. Puis il porta la main à sa trousse, saisit un rasoir, traça une ligne autour de la tête de la princesse, détacha soigneusement le cuir chevelu, et enfin enleva très nettement la calotte du crâne, et la déposa à terre. Je vis qu'un scolopendre s'était introduit dans la boite crânienne de la jeune fille, mais qu'il n'avait pas endommagé les méninges, sans quoi elle serait morte. Puis, fut-ce par inadvertance ou dans la précipitation du moment, le cheïkh porta de nouveau la
fol. 21 B. main à sa trousse, en tira une pince et voulut saisir le mille-pieds. Je me dis : « Il faut que cet homme chauffe d'abord sa pince. Il pourra ainsi saisir sans danger le mille-pieds qui, sous l'effet de la chaleur, se recroquevillera. Mais s'il veut le prendre avec la pince froide, l'insecte va se cramponner de toute la force de ses pattes aux méninges, les déchirera, et la jeune fille rendra l'âme sur le champ. » Je pensai : « Il faut absolument l'avertir de chauffer la pince, sinon, il va tuer la princesse, et certainement le roi le fera mettre à mort, et moi par dessus le marché. » Je criai donc : « O maître, chauffe la pince. » Quand il entendit ma voix, il regarda en haut, m'accabla d'injures, et dans la fureur que provoquait son avarice déçue, il se cogna la tête contre la pierre avec une telle violence, qu'il se meurtrit le cerveau et trépassa.

A ce spectacle, je restai d'abord tout interdit, puis je me ressaisis et je me dis : « Il faut mener à bien cette opération ». Je descendis du toit, j'entrai dans la salle de bain, j'ouvris sa trousse et j'y trouvai du charbon, de la suie, bref, tout l'attirail nécessaire en l'occurrence, et je compris qu'il n'y avait eu de sa part qu'un simple oubli. J'attisai le feu, j'y mis la pince ; quand elle fut bien chaude, je la pris, je tuai le scolopendre, je le mis dans une bourse, je remis en place la calotte du crâne de la princesse, je rajustai la peau et fis un pansement à sec. Enfin, je la fis revenir à elle. Elle ouvrit les yeux et dit : « Jeune homme, qui es-tu ? Que fais-tu en cet endroit ? » Je lui racontai toutes les péripéties de l'accident et de sa guérison. Toute contente, elle adressa des actions de grâces au Très-Haut, se leva et sortit du bain.

On avertit le roi qui, transporté de joie, embrassa son enfant sur les yeux. La princesse lui raconta l'opération, le soin que j'avais pris d'elle et le suicide du vieillard. Le roi me fit appeler, je me présentai, je baissai la tête, je le saluai en lui rendant hommage et je déposai sur le sol le funeste insecte. Je narrai aussi l'histoire de ma prétendue infirmité, j'exposai que j'étais depuis trois ans au service de ce vieillard et je dévoilai son avarice. Le roi me baisa au front, me donna les biens et la magnifique demeure de mon ancien maître et les trésors qu'il avait amassés au cours de tant d'années, y compris toute sa bibliothèque, et, qui mieux est, le monarque m'accorda la main de sa fille. Je fus enchanté de cet heureux évènement, je baisai la terre en signe de gratitude. Le roi me fit apporter une splendide robe d'honneur et m'en revêtit.

Enfin, je pris congé du monarque et je rentrai dans la maison du philosophe, tourmenté plus que jamais par la pensée de l'appartement secret. Voulant en pénétrer le mystère, je m'empressai d'en ouvrir la porte ; j'y entrai :



c'était une salle brillante comme le cœur du croyant, ornée de tapis et de tentures admirables. Au milieu était dressé un pupitre, et sur ce pupitre était un gros livre à couverture de cuir incrustée de rubis balais. Je ne vis rien d'autre. Je m'empressai d'ouvrir le volume et je vis qu'on y avait inscrit une conjuration des djinns.

(Vers) : « Tout ce que mon cœur cherchait avec tant d'impatience, naguère caché sous le voile du mystère, s'offrait donc à mes yeux. »

Tout content, je feuilletai le livre, je lus des grimoires qui firent surgir à mes yeux une multitude d'apparitions étranges. Sans me laisser intimider par ces fantômes, j'accomplis tous les rites prescrits, et enfin, après sept jours et sept nuits, un djinn se présenta à moi et me dit : « Salut, ô mortel. Que me veux-tu ? Pour quelle cause m'as-tu évoqué ? »
fol. 22 A. Je ne répondis pas. Je continuai à lire jusqu'à ce qu'il proférât un serment sur l'âme de Salomon. « Dis-moi tout ce que tu désires », reprit-il, « je suis désormais ton esclave prêt à exécuter tous tes ordres. » Je lui narrai mon aventure et l'amour que j'éprouvais pour cette péri, et je lui enjoignis de me l'amener. « Cette péri », dit le djinn, « dont tu es épris, a pour nom Goultchihrè Bânoû, elle est la fille de Firâz châh Pèri, roi de l'île de Souleïmâne Abâd, et commandeur de sept mille péris. C'est une tâche ardue que de s'emparer de cette princesse, et d'ailleurs, c'est pour ainsi dire une hérésie que de te l'apporter, car que peut-il y avoir de commun entre un homme et une péri ? Ces relations entre les deux races ne peuvent manquer d'amener mille inconvénients. Quand même, si tu espères pouvoir t'en tirer, je trouverai bien moyen de t'apporter celle que tu aimes » Je le lui ordonnai. A l'instant même, le djinn disparut, j'attendis une heure et je le vis revenir, amenant avec lui la princesse.

Quand mes regards tombèrent sur la ravissante créature

que j'avais vue dans le jardin de mon père, j'exhalai un soupir et je récitai ces vers :

(*Vers*) : « Loin de toi, mes yeux sont sans cesse mouillés de larmes. Toujours la caravane du chagrin chemine sur ta route. Je me suis dit : « Je vais aller chercher l'oubli dans la solitude, » mais, hélas ! la douleur d'être séparé de toi m'a suivi dans ma retraite. »

A ma vue, la péri s'écria : « O mortel, à quoi bon nous déranger [,ce djinn et moi] ? N'appartiens-tu pas à cette race infidèle des hommes ? Notre union pourra-t-elle jamais s'accomplir ? Car elle est soumise à des conditions sévères. Si toutefois tu peux les remplir, tout va bien. » O derviche, je lui répondis : « O idole charmante, il y a bien longtemps que j'ai frappé le pied de la santé de la pierre du blâme et que j'ai subi les avanies et pratiqué la mortification. Tout ce que je puis dire, c'est que maintenant que Dieu — Il est grand - t'a fait parvenir jusqu'à moi, le pire qui puisse m'arriver, c'est la mort [et je m'y résigne]. J'accepte avec reconnaissance toutes tes conditions. »

Ma bien aimée prit alors la parole en ces termes : « Prince, sache que chez les péris la coutume est que, quand on marie deux jeunes personnes, on leur donne comme demeure une coquille d'œuf que l'on brise contre le mur, ou on les métamorphose en un brin de paille que l'on jette à la mer, et malgré tout cela, le marié ne dit pas : « Non ». Agis de même. Quoi que tu me voies faire, ne m'en demande pas le mobile. Rien de plus facile, n'est-ce pas ? Puisque tu t'es donné tant de mal pour arriver jusqu'à moi, je t'agrée pour époux. » O derviche, que savais-je, moi, ce qu'elle allait faire ? J'acceptai tout Elle ajouta : « Remets-moi un document écrit de ta propre main, déclarant que tu ne me demanderas jamais le motif de mes actes, ce qui équivaudrait à



une répudiation définitive. » Fou d'amour comme je l'étais, je souscrivis à cette condition et je l'épousai.

Sa première parole fut : « Donne-moi ce livre. » Il fallut bien m'exécuter. Je ne pouvais pas revenir sur ma parole. Elle me prit le volume magique, le remit au djinn, lui donna congé, et il disparut. Me voilà donc uni à elle. Nous passâmes des heures exquises et j'accomplis avec elle le désir de mon cœur. Toutefois, je continuai, comme si de rien n'était, mes visites hebdomadaires au roi, et je ne confiai à personne le secret de mon étrange union. Un jour que j'étais auprès du roi, il me dit que tout était préparé pour mon mariage avec sa fille, et qu'il ne restait plus qu'à accomplir les cérémonies d'usage. Revenu chez moi, je confiai l'affaire à ma péri. « N'aie crainte », dit-elle « un homme peut avoir quatre femmes légitimes [17], je n'ai rien à y redire. » Ces paroles me rassurèrent. Peu de temps après, j'épousai la fille
fol. 22 B. du roi dont je devins le maître et seigneur, et elle m'accorda ses faveurs. Quelques jours plus tard, j'allai trouver le roi mon beau-père, je lui racontai toute mon histoire, et je lui demandai l'autorisation de partir. Il me donna congé et je me dirigeai vers ma patrie. Le roi offrit à sa fille sa bénédiction, et la combla de cadeaux, lui donna une foule de beaux esclaves de l'un et l'autre sexe, de chevaux et de mulets. Naturellement, j'emmenai aussi ma chère péri dans une litière fermée.

Or donc, quand j'eus expédié toutes les affaires importantes, je m'acheminai vers ma ville natale. En peu de temps, nous franchîmes toutes les étapes et, arrivé dans la capitale des états de mon père, j'envoyai un courrier le prévenir de mon arrivée. Tout heureux, il lui donna une robe d'honneur, fit pavoiser la ville et battre les tambours, et, escorté de son vizir, de son conseil et des grands dignitaires, il vint au-devant de moi. Dès que je l'aperçus, je descendis de che-

val, je m'inclinai devant lui et je lui baisai l'étrier. Lui aussi mit pied à terre, me serra contre son sein et m'embrassa avec effusion. Nous enfourchâmes de nouveau nos montures et bientôt nous rencontrâmes ma mère qui, escortée d'une foule de dames de la ville, était venue à ma rencontre en litière. Après m'avoir comblé de caresses, elle en fit autant à ma seconde femme, la fille du roi. Tout le cortège reprit alors le chemin de la ville. J'accompagnai mon père et les grands de l'Etat. Le roi avait fait annoncer mon retour et avait fait préparer pour moi un magnifique palais. Dix jours et dix nuits, on célébra à nouveau mes noces, puis mon père me prit par la main, me fit asseoir sur le trône royal et me dit : « O mon fils, je rends grâces à Dieu de t'avoir fait parvenir à ton but. Pour ma part, la tête haute, j'ai parcouru le monde, sans jamais oublier, ni nuit ni jour, le service du Très-Haut. On a frappé monnaie à mon nom, et j'ai toujours pratiqué la justice et l'équité.....[18] »

J'exerçai donc trois ans le pouvoir royal et, tout ce temps, Goultchihrè Bânoû me témoigna une affection si tendre et si passionnée que je n'eus qu'à me louer d'elle. Enfin, elle me donna un fils dont la joue était vermeille comme le soleil resplendissant. Cet heureux évènement me combla de joie et je goûtai nuit et jour toutes les joies de l'existence. Mais, hélas ! ô derviche, une fois qu'avec ma péri et mon enfant, je me promenais dans le parc, tout à coup un lion apparut. Vite, je saisis mon arc, j'ajustai la flèche sur la corde et je voulais transpercer le fauve, quand Goultchihrè Bânoû s'écria : « Retiens ton bras. » J'obéis, le lion s'approcha et la péri lui jeta notre enfant ; la bête le prit et s'en alla. A ce spectacle, ma première idée fut de pousser des cris d'appel et aussi d'injurier ma femme, mais l'engagement que j'avais pris me revint en mémoire Je me tus et je m'accroupis accablé, la tête sur les genoux. Goultchihrè, à cette vue, vint me



prendre la main et me dit : « O âme de mon âme, pourquoi t'affliger ainsi ? Viens, nous en aurons facilement un autre. » Elle me ramena au palais, et à force de câlineries, elle bannit mon chagrin et me fit oublier mon fils. Je repris goût aux charmes de l'existence. Bientôt, ma femme conçut de nouveau, devint enceinte et accoucha d'un enfant qui était mille fois supérieur au premier en grâce et en beauté.

Je remerciai le Très-Haut, et je vécus une vie de délices, en me gardant bien, toutefois, de mettre encore le pied dans le jardin funeste. Or, il y avait à côté un lac. Un jour, nous allâmes nous y promener avec notre enfant. Un crocodile sortit la tête de l'eau, ma femme jeta notre fils dans la gueule béante du monstre. La couleur s'en alla de mon visage, et mon désespoir fut atroce. De nouveau,
fol. 23 A. Goultchihrè me prit la main et, par mille cajoleries, elle reconquit mon cœur.

Un an se passa, elle devint mère une fois encore et mit au monde un enfant plus charmant encore que ses deux aînés. Sa vue me fit oublier les autres, et je rendis grâces au ciel. Un jour, la péri me dit : « Viens, chéri, allons voir à la cuisine ce que l'on nous prépare pour notre dîner. » Je ne m'attendais pas à la catastrophe imminente, et je la suivis. Le boulanger avait chauffé le four et voulait cuire du pain. Il attendait que l'ardeur du feu se fût un peu tempérée. Soudain, mon épouse saisit l'enfant et le précipita dans le brasier. Le monde entier devint noir à mes yeux, et je ne pus m'empêcher de m'écrier : « O cruelle, tu as donc assassiné tous mes enfants, » et je lui appliquai un soufflet

« O homme », me dit-elle alors, « désormais notre contrat est rompu. Le divorce irrévocable est consommé ! Quel mal ai-je fait à ton enfant ? Crois-tu que je veuille priver mes yeux de leur lumière?» [19] Elle appela alors l'aîné des enfants: « O Mèlik Djemchîd ! » Il répondit : « Me voici, que me

veux-tu ? » Elle dit : « Où es-tu ? — Auprès de mon précepteur. » Bientôt je vis un bel enfant de huit ans, au visage brillant comme le disque du soleil, tel que jamais œil voyant n'a vu pareille beauté, et orné, des pieds à la tête, de rubis et de joyaux. Elle appela ensuite son frère puîné : « O Mèlik Khorchîd ! — Me voici. — Où es-tu ? — Avec grand-papa. — Viens donc », et il m'apparut bientôt un ravissant enfant de six ans, noyé comme l'autre dans les pierres précieuses. Enfin elle cria : « O Mèlik Mohammed ! — Me voici. — Où es-tu ? — Je vais trouver papa. — Viens donc. « Je vis qu'on l'asseyait en face de moi.

Alors Goultchihrè Bânoû se tourna vers moi et me dit : « Chez nous autres péris, l'usage est que, quand un enfant atteint l'âge de trois ans, on le confie à un précepteur qui fait son éducation et le rend instruit et dégourdi. Maintenant, puisque tu m'as apostrophée avec une telle violence et que tu as été jusqu'à me frapper, je t'abandonne avec tes enfants. » Elle dit et disparut à mes regards.

Je clamai : « O ma bien-aimée, j'ai mal agi, je me repens. » Bientôt l'aîné de ces enfants s'en alla sans laisser de trace. Il en fut de même des deux cadets, et j'allais me précipiter dans le four, si mes esclaves, attirés par mes cris, n'étaient accourus pour m'en empêcher. Je rentrai tout en pleurs au palais, et chaque jour j'allais plusieurs fois à la cuisine et je jetais mes regards de tous les côtés, dans le fol espoir d'apercevoir un de mes enfants. Bref, depuis cette date, — il y a de cela quatorze ans, — je suis jour et nuit dans le deuil et les larmes. Comment, d'ailleurs, ô derviche, se consoler quand on a perdu une compagne idéale et des enfants sans pareils ? J'ai vécu, ô derviche, jusqu'à présent sans révéler à personne le secret que je te confie. »

Le récit de l'infortuné monarque brûla le cœur de Lebchâh et lui arracha des larmes. Quelques instants après, le roi

fit remettre au faux derviche une khil'at de grande valeur et quatre mille dinârs de bel or. Lebchâh rendit hommage à la générosité du roi, regagna tout content son logis, se munit d'un équipement complet et d'un bon cheval, enfourcha sa bête et se dirigea vers le Caire. Après quelques jours, il y arriva, descendit au caravansérail où il prit possession d'une chambre, et envoya le portier lui acheter au bazar quelque nourriture. Après s'être restauré, il se rendit au palais de la reine.

fol. 23 B. Il pénétra dans la salle d'audience et salua la souveraine. A la vue de Lebchâh, elle s'écria : « Eh bien ! jeune homme, as-tu tiré au clair l'histoire mystérieuse de l'empereur de Chine ? Quelle est donc la cause de ses pleurs et de ses gémissements incessants ? » Lebchâh lui détailla toutes les péripéties de son voyage, et la gracieuse reine lui dit : « La désolation de l'empereur de Chine est bien légitime. Voilà donc que tu as rempli la première condition. Il en reste une, c'est de m'apporter la tête de Lebchâh. »

A peine eut-elle prononcé ces mots que Lebchâh se leva, se découvrit et s'approchant du trône, il s'agenouilla en galant cavalier et dit : « O charmante souveraine, sache que je suis Lebchâh en personne. Je viens t'offrir moi-même ma tête sur le plateau du dévouement. Ordonne qu'on tranche le col de celui qui t'est dévoué jusqu'à la mort, afin que tes vœux soient comblés, et que ton cœur retrouve sa quiétude. Toutefois, si tu veux bien différer cet ordre, je vais te raconter ma vie »

La reine fut charmée de ce discours. « Parle », dit-elle.

Lebchâh raconte les Aventures du vizir Arghach, de Bakht et de son fils Bakhtiyâr.

« O mon aimable souveraine, sache qu'un jour, dans la capitale du Yémen, j'étais couché dans mon lit quand je fis



le rêve suivant : on plaçait devant moi un plat contenant un mets de couleur blanche, et par dessus une pièce de volaille bien dodue. J'étendais la main pour prendre une bouchée et la manger, quand tout à coup un chien noir apparut, happa l'oiseau et s'esquiva.

Je m'éveillai en sursaut, je tombai du haut de mon lit, et j'en eus la tète toute ébranlée. Je ne pus retrouver le sommeil et jusqu'au lendemain matin, l'inquiétude et le trouble me tinrent éveillé. Or j'avais un vizir du nom d'Arghach. A mon lever, je le fis venir et je lui dis : « Arghach, tu touches annuellement un traitement de mille tomans pour les services que tu me rends. Les ministres sont la clef de l'intelligence des rois. Or, cette nuit, j'ai eu un songe qui m'a terrifié à tel point que je suis tombé de mon lit et que j'en ai la tête tout étourdie. J'exige que tu me racontes ce songe et que tu m'en fournisses l'interprétation, et sinon, je te fais écarteler. »

A ces paroles, le visage d'Arghach se couvrit d'une pâleur mortelle et il se mit à trembler de tous ses membres. Il fit mander les astrologues [et les géomanciens]. Ils eurent beau compulser leurs livres et examiner les lignes tracées dans le sable, il ne purent éclaircir ce mystère. Aucune des interprétations qu'ils me proposèrent ne me satisfit. J'ordonnai donc de mettre à mort le vizir Arghach. Il demanda un délai de quarante jours, passé lequel il m'exposerait et le songe et son explication, faute de quoi il se résignait à la mort. J'acceptai.

Or, apprends aussi, ô aimable reine, qu'on a rapporté ce qui suit: Dans la ville de Médaïne[20], le gros marchand Khâdje Djoumhour avait laissé un fils du nom de Bakht. Après la mort de son père, Bakht se lia avec des vauriens et, oubliant la bonne éducation qu'il avait reçue, il mena une conduite impie. Bref, il dilapida en peu de temps tout son patrimoine

et tomba dans un tel dénuement qu'il n'y avait plus chez lui ni un dînâr ni un *batman*[21] de pain. Accablé par la soif et la faim, il s'assit sur un tapis dans un coin de sa maison. Après quelques jours, il se décida à appeler sa femme et lui parla en ces termes : « O ma compagne fidèle, le mouvement inconstant de la voûte céleste m'a réduit à la misère, et la crainte de me voir en butte aux sarcasmes de mes concitoyens, tant parents qu'étrangers, m'interdit de sortir de chez moi [pour chercher des moyens d'existence]. Il ne me reste qu'à m'expatrier. Peut-être le Très-Haut sera-t-il assez généreux pour me tirer d'embarras et me permettre de recouvrer l'honneur que j'ai perdu » Sa femme répondit simplement : « Va, Dieu te garde, pourvu que tu n'oublies pas les tiens. »

La nuit suivante, Bakht fit ses adieux à sa compagne et à
fol. 34 A. ses enfants[22]. Il se mit en route pour le Yémen et, d'étape en étape, il atteignit la capitale de ce pays. C'était un robuste gaillard, à la fleur de l'âge. Il parvint à se procurer une pelle et entra au bazar, où il alla prendre place parmi les journaliers qui offraient leurs services. Or, le vizir Arghach voulait faire construire dans son parc un palais et avait envoyé un de ses serviteurs au bazar pour y recruter des journaliers et des terrassiers. Il aperçut Bakht qu'il engagea avec plusieurs autres, et l'emmena avec lui. Or, la pelle de Bakht pesait bien trois batmans de Tébrîz, et soulevait à chaque coup des pelletées de terre si énormes que les domestiques d'Arghach et les autres terrassiers en furent ébahis et se dirent : « Est-ce que celui-ci est un dîv ou un djinn ? » Ils travaillèrent ainsi jusqu'à la fin de l'après-midi, et Arghach, venu lui-même au jardin pour se rendre compte du travail accompli, constata que Bakht, qui attira son attention, avait abattu de la besogne à l'égal de tous ses compagnons réunis. Arghach en fut ravi, s'approcha de notre homme et se mit

à l'interroger : « Hé ! jeune homme, qui es-tu et d'où viens-tu ? » Bakht raconta ses misères, dont le récit apitoya le vizir. Il décida que dorénavant Bakht serait seul employé à ce travail et recevrait un salaire de cent dînârs, et il lui assigna même un logement où il pourrait coucher chaque nuit. Bakht accepta avec empressement et profita du logis qu'on lui offrait gratis.

Un jour, par un décret divin, Bakht travaillant à son ordinaire dans le parc du vizir, l'extrémité de sa bêche alla butter contre une dalle de pierre. Il fit un effort et souleva cette dalle; une porte apparut à ses yeux. Il pénétra dans l'excavation, regarda attentivement, et aperçut une porte munie d'une serrure d'acier. Bakht força la serrure, entra dans le caveau et son regard tomba sur quatre rangées de chacune sept grandes cruches à vin remplies d'or, reliées l'une à l'autre par des chaînes d'or et toutes surmontées de lingots d'or. Bakht ouvrit précipitamment une des cruches et glissa dans son gousset une poignée d'or fauve, puis il sortit du caveau et referma soigneusement la porte.

Par hasard, le vizir Arghach arrivait précisément. Il n'eut pas de peine à s'apercevoir que Bakht avait l'air tout hors de lui, et que sa figure bouleversée révélait quelque chose d'anormal. Il l'examina attentivement et vit son gousset tout gonflé de pièces d'or. De son côté Bakht, apercevant son maître, s'approcha et le salua. Arghach lui rendit son salut et lui demanda : « Or ça, Bakht, pourquoi as-tu lâché la besogne ? — J'ai faim, seigneur, j'ai dû aller à la maison chercher de quoi casser une croûte. — Bien, mais qu'as-tu là dans ton gousset ? — Ce n'est qu'un morceau de pain. — Donne-m'en donc une bouchée. » A bout d'arguments, Bakh baissa la tête et ne bougea point.

Alors, Arghach commanda à un de ses serviteurs d'aller fouiller le gousset de Bakht. L'esclave obéit, introduisit la

main dans les habits de Bakht et en retira une poignée d'or fauve. A ce spectacle, Arghach fit approcher de lui Bakht, l'embrassa sur le front, le combla de prévenances et lui demanda : « Où as-tu trouvé ce trésor ? Montre-le moi : j'ai une fille encore cachée sous le rideau de la chasteté. Eh bien ! je m'engage à te la donner et je t'agrée pour mon fils, et plus tard, tout ce que je possède en fait de biens meubles et immeubles te reviendra. » Bakht, comblé de joie par ce discours du vizir, s'approcha, lui prit la main, le fit descendre
fol. 34 B. avec lui dans l'excavation qu'il avait creusée et enleva la dalle, cependant qu'Arghach disait [à la dérobée] à un de ses esclaves : « Aussitôt que je t'en donnerai le signal, tranche-lui la tête, abats-le ! »

Arghach et son esclave suivirent donc Bakht dans le caveau, où le perfide vizir put repaître ses yeux du spectacle des quatre rangées de sept cruches pleines d'or surmontées chacune d'une tuile d'or. Il fit signe à l'esclave qui tira par derrière son glaive et mit à mort le pauvre Bakht. Puis Arghach prit l'arme des mains de l'esclave et lui dit : « Maintenant, ramasse Bakht et dépose-le dans un coin. » L'esclave se baissa donc pour soulever le cadavre, mais le vizir lui-même lui asséna un coup de glaive sur la nuque et le tua. Il mit alors les deux cadavres dans un coin et se félicita d'avoir su si bien s'arranger pour rester l'unique possesseur du trésor.

Il sortit, ferma solidement la porte et, dès le lendemain matin, il fit construire, au-dessus du trésor, un palais où il se réserva un cabinet secret qui communiquait avec le caveau et put ainsi, grâce à ce trésor, se payer mille jouissances.

Ceci m'amène à te parler maintenant des

Aventures de Bakhtiyâr, fils de Bakht.

Or, les conteurs ont rapporté dans les récits relatifs à Bakht que, au cours des quatre ans qu'il passa au service d'Arghach, il ne manqua pas d'envoyer à plusieurs reprises à sa famille l'argent nécessaire à son entretien, et des lettres où il exposait sa nouvelle situation en qualité de serviteur d'Arghach, et rassurait sur son sort sa femme et ses enfants.

Or un jour, sa femme, la tête sur les genoux, était plongée dans des réflexions douloureuses, pleurait et se lamentait, quand son fils Bakhtiyâr rentra de l'école. A la vue de sa mère tout en larmes, il demanda : « Hé quoi ? le feu est-il à la maison ? Pourquoi pleures-tu, maman chérie ? Pour quelle cause sangloter ainsi ? — O mon enfant, » répondit-elle, « voilà bien huit ans que ton père est parti pour la capitale du Yémen. Les quatre premières années de son exil, il envoyait régulièrement de l'argent et des nouvelles, mais il y a maintenant quatre ans qu'il ne nous expédie plus ni lettres, ni de quoi subvenir à nos dépenses. Je me demande quel malheur la fortune inconstante peut bien lui avoir apporté sur la tête, et voilà, mon fils, pourquoi je me désole». Bakhtiyâr reprit : « Mais ne m'as-tu pas dit, mère, que jadis mon père était un homme opulent de la famille de ce Khâdjè Djoumhour, dont le nom était connu dans les quatre coins du monde. Il avait quantité de biens fonds, de marchandises, de livres. Qu'est-il donc advenu de toutes ces richesses ? — Hélas ! mon enfant, ton père a hanté de mauvais compagnons et a tout dissipé en orgies et en beuveries. — Et il n'est vraiment rien resté ? — Oui, mon enfant, un malheureux volume provenant de Khâdjè Djoumhour. Il est dans une caisse, là-haut, dans la mansarde. A plusieurs reprises, ton père a voulu l'emporter pour le vendre, mais chaque fois, par l'ordre de Dieu — Il est grand — il a trouvé



un énorme serpent dormant enroulé sur le coffre. De peur du reptile, il n'a osé prendre le livre, qui remonte à l'époque d'Abou Zèr.» Bakhtiyâr fut tout heureux d'entendre ce récit, il se leva à l'instant, alla chercher une échelle, l'appliqua contre le mur et monta dans la mansarde. Il y aperçut en effet le coffre sur lequel était enroulé un serpent blanc. L'enfant terrifié à cet aspect, allait se précipiter en bas, si par l'ordre de Dieu — gloire à Lui ! — le serpent n'avait pris la parole : « Bakhtiyâr, lui dit-il, sache qu'il y a quarante-sept ans que je n'ai pas quitté ce dépôt qui t'est destiné. Maintenant, je le remets entre tes mains. » Et le serpent, abandonnant le coffre, disparut dans une crevasse du mur.

fol 35 A Tout heureux de cet évènement, Bakhtiyâr descendit de la mansarde, apportant avec lui le coffret. La clef en était pendue à côté de la serrure. Il la prit, fit jouer le pène et enleva le couvercle. Il vit un livre dont la reliure était rehaussée d'ornements précieux. Il le prit hors du coffre et l'ouvrit. A la première page, il était écrit : « Le scieur de la sommité est un dîv exécrable, digne d'être lapidé. Au nom du Dieu clément et miséricordieux ». Puis venait ce qui suit : « Mon enfant, apprends que ton père Bakht a trouvé un trésor dans la capitale du Yémen, dans le parc du vizir Arghach. Le misérable vizir, ayant surpris le fait, a tué dans un guet-apens ton père en telle année, tel mois, tel jour. Il faut que tu te rendes dans la capitale du Yémen, que tu exécutes tout ce qui est prescrit dans ce livre, et que tu t'empares de l'assassin de ton père. Mange les drogues contenues dans ce papier, et tu connaîtras tous les secrets de la philosophie et le langage des oiseaux. »

Bakhtiyâr apprit à sa mère la fin tragique de son père et, trois jours durant, ils pleurèrent ensemble le mort. Puis Bakhtiyâr ouvrit de nouveau le livre et, au feuillet suivant, il lut ce qui suit : « Si quelqu'un enroule ce papier et écrit

dessus ce talisman, puis récite cette prière, ce papier par l'ordre du Très-Haut — louange à Lui — deviendra à l'instant comme un homme qui exécutera tous ses ordres. » Il continua sa lecture. Sur le feuillet suivant, il était écrit : « Quiconque récitera cette prière sur l'eau du sacrifice, si quelqu'un a auparavant exécuté un acte secret, à l'instant même le récitateur en sera informé. »

Bakhtiyâr écrivit cette prière sur un morceau de papier et après l'avoir humecté, il le mangea. Puis il prit de l'enveloppe les drogues susdites et fit de même. Il apprit par cœur beaucoup de passage de ce livre, et n'eut qu'à s'en louer. Le rouleau de papier se métamorphosa sur-le-champ en une figure d'esclave. Bakhtiyâr récita une incantation, et aussitôt le phénomène s'accentua, le fantôme prit la consistance d'un homme qui mit respectueusement les deux mains l'une sur l'autre et se tint debout devant Bakhtiyâr.

Notre jeune garçon sortit, emmenant son esclave, et se dirigea vers le bazar. Il arriva au seuil de la boutique d'un boulanger et lui dit : « Boulanger, pèse deux batmans de pain et remets-les à mon esclave. Chaque jour, il viendra t'en demander autant. Ne manque pas de les lui livrer, et, s'il plait à Dieu, à mon retour de voyage, je te dédommagerai.» Le boulanger se dit : Sans doute, il a de l'or à toucher quelque part, ou bien encore, il possède du blé qu'il troquera contre le pain. A tes ordres, » dit-il, et il pesa le pain et le livra. Bakhtiyâr et son esclave s'éloignèrent. Le boulanger, voyant qu'il ne payait pas ce pain et qu'il ne s'était pas même donné à connaître, pensa : « Sans doute, c'est un oubli de sa part. » Il courut après Bakhtiyâr, le rejoignit et lui dit : « Hé ! jeune homme, tu ne m'as pas payé mon pain et tu ne m'as pas même dit quand tu t'acquitterais. — Méchant homme, » répondit Bakhtiyâr, « il t'est sans doute sorti de la mémoire que tu t'es entendu avec l'intendant du



grenier royal : il t'a fourni au détriment de Sa Majesté cinq à six mille batmans de blé et de farine, en retour d'une certaine somme que tu lui a versée. Je vais aller au palais dénoncer le vol, et le roi te fera enlever la peau de la tête. » A cette apostrophe, le boulanger demeura tout interdit, se demandant comment Bakhtiyâr pouvait bien être au courant de ces malversions. Il se jeta aux pieds du jeune homme et consentit à remettre quotidiennement à l'esclave deux batmans de pain, en s'engageant, s'il y manquait un jour, à donner cent tomans d'amende.

Bakhtiyâr continua sa route, arriva à l'étal d'un boucher et lui dit : « Boucher, donne-moi deux batmans de viande d'excellente qualité, et chaque jour mon esclave viendra en prendre autant, que tu voudras bien lui livrer. S'il plaît à
fol. 35 B Dieu, à mon retour je t'indemniserai.» Le boucher se dit : « Sans doute, il me donnera de l'or, ou bien il a des moutons qu'il me cédera en échange de la viande. A ton service, » dit-il, et il pesa les deux batmans de viande et les remit à l'esclave. Bakhtiyâr passa outre, et s'en alla. Le boucher, voyant qu'il avait négligé de régler la note, accourut derrière Bakhtiyâr et lui dit : « Voyons, me donneras-tu de l'argent, ou troqueras-tu des moutons ? — Imbécile, » dit Bakhtiyâr, « tu as donc oublié qu'un jeune homme t'ayant fourni mille moutons, tu l'as attiré chez toi sous prétexte de le payer, tu l'as assassiné et tu l'as enterré dans ton jardin. Je vais aller dévoiler ce crime au roi.» A ces paroles, le boucher tout éperdu se mit à trembler de tous ses membres, il se prosterna devant Bakhtiyâr, le suppliant de garder le silence : « Que ton serviteur, » dit-il, « vienne prendre chaque jour trois batmans de belle viande, mais garde le secret et ne me voue pas à l'infamie.» Bakhtiyâr dit : « Non, deux batmans suffisent.»

Il s'achemina alors vers le comptoir d'un changeur et lui

dit : « Tu remettras journellement à cet esclave deux *abbâssîs*[24] ». Le changeur pensa : « Il a probablement de l'or qu'il me donnera en échange de ma monnaie. » Il donna les deux abbâssîs et Bakhtiyâr s'en alla. « Quel est cet oubli ? » se dit le changeur. Il rattrapa Bakhtiyâr et lui dit : « Hé ! l'ami, tu emportes ma monnaie et tu ne me donnes pas d'or en retour. — Misérable, » répliqua Bakhtiyâr « consulte un instant tes souvenirs : l'écuyer du roi n'a-t-il pas volé une aiguière d'or qu'il t'a cédée ? Elle valait bien deux mille tomans, tu l'as obtenue pour cent tomans. N'est-ce pas, tu as fait là une fameuse affaire ? Je vais de ce pas demander une audience à Sa Majesté et lui narrer l'aventure, afin qu'il t'empaille la peau de la tête ». Le changeur au désespoir, embrassa les genoux de Bakhtiyâr : « Ne me dénonce pas, » supplia-t-il, « et une année durant je remettrai chaque jour à ton domestique cinq cents dînârs. » Bakhiyâr consentit, et la chose fut arrangée.

Puis notre jeune homme s'en retourna chez lui, raconta à sa mère tout ce qui s'était passé. « Mère », dit-il, « cet esclave ira chaque jour au bazar chercher pour toi de la viande, du pain, de la graisse, de l'huile et du riz. Je lui ai donné mes instructions pour qu'il agisse ainsi jusqu'à mon retour. Veuille donc me donner congé, que j'aille mettre la main sur l'assassin de mon père. Prends patience un an et, s'il plaît à Dieu, je reviendrai dans ce délai. — Je te confie à Dieu », répondit sa mère.

Bakhtiyâr prit donc le livre et partit de la ville de Médâïne pour la capitale du Yémen, où il arriva en peu de temps. Quand il y pénétra, il dit : « Au nom du Dieu clément et miséricordieux », et atteignit la lisière du parc d'Arghach. Un si long voyage l'avait accablé de fatigue. Il s'assit à l'ombre d'un arbre pour prendre quelque repos. Par un hasard providentiel, Arghach avait fait construire



dans ce parc un pavillon où il était assis, en train de regarder ce qui se passait. Tout à coup, un mouton qui paissait dans le parc, s'aventura dans un parterre de fleurs. Le jardinier accourut, saisit une pierre, visa la tête du mouton et la frappa si bien qu'il lui fracassa le cerveau. La pauvre bête s'affaissa. Bakhtiyâr, à ce spectacle, s'écria : « Misérable, tu mériterais d'avoir la main coupée, car avec cette pierre, tu as commis trois meurtres illicites. » Arghach entendit ces paroles, regarda du côté d'où venait la voix et aperçut, assis sous un arbre, un adolescent dans sa fleur. Il dit au jardinier qui avait tué le mouton, et qui en était encore tout stupéfait : « Amène-moi ce jeune homme. » Le vizir dit à Bakhtiyâr :
fol. 30 A « Jeune homme, ce jardinier n'a tué qu'un mouton. Comment peux-tu lui dire qu'il a commis trois meurtres ? Est-ce que par hasard tu as lu le Djanbâznâmè ? — Seigneur, répondit Bakhtiyâr, il y a, dans le ventre de cette brebis, deux agneaux dont l'un a la tête blanche et la queue noire, et l'autre la queue blanche et la tête noire. » Le vizir fut tout étonné de ces paroles ; il ordonna que l'on ouvrît le ventre de la brebis et l'on constata qu'il en était comme l'avait dit Bakhtiyâr. Arghach en devint tout soucieux et appréhenda que Bakhtiyâr ne surprît le secret du trésor. Bakhtiyâr, en garçon perspicace et physionomiste habile, comprit son état d'âme.

Le fourbe Arghach fit monter Bakhtiyâr dans son belvédère et l'accabla de prévenances. Il lui fit servir à boire et à manger, et partagea son repas. Puis il l'interrogea sur sa personne. « Je suis », répondit Bakhtiyâr, « fils de marchand. A la faveur de la nuit, des brigands nous ont assaillis, et ont tué mon père. Quant à moi, j'ai pu me cacher, grâce à l'obscurité, j'ai erré plusieurs jours dans le désert, et j'ai fini par trouver le chemin de cette ville où je viens d'avoir l'honneur de faire ta connaissance. — Eh bien ! jeune homme, »

dit Arghach, « puisque tu es étranger ici, et que tu n'as ni parents ni amis, engage-toi à mon service et je ne te ménagerai pas ma faveur. » Bakhtiyâr accepta.

Arghach avait un cuisinier. Il le fit appeler et, lui présentant Bakhtiyâr : « C'est ton hôte », lui dit-il, « veille à ce que rien ne lui manque. » Mais quand ils furent partis, le perfide fit appeler le cuisinier et lui dit à l'oreille : « Tue ce jeune homme, enlève-lui le foie, fricasse-le et apporte-le moi. Je le mangerai et je te récompenserai par une khil'at magnifique. » Le cuisinier consentit, vint retrouver Bakhtiyâr et l'emmena dans sa propre maison, où il lui donna un bon appartement. Bakhtiyâr lui dit : « Cuisinier, viens t'asseoir, j'ai un mot à te dire. » Le cuisinier s'assit et Bakhtiyâr reprit : « Arghach vient de te faire appeler pour te dire de me tuer, de m'extraire le foie, d'en faire un ragoût et de le lui porter pour qu'il le mange, en retour de quoi tu obtiendras une splendide khil'at. N'est-ce pas, c'est bien exact ? Or il veut te jouer un mauvais tour, tu n'auras pas la robe d'honneur promise. » Le cuisinier, stupéfait, se dit : « Ces paroles, Arghach mes les a dites tout bas à l'oreille. Comment ce jeune homme a-t-il pu les connaitre ? Vraiment, son savoir est merveilleux et ce serait grand dommage de le mettre à mort. Jeune homme », dit-il à Bakhtiyâr, « comment sais-tu tout cela ? — Je le sais, et cela suffit. Si tu veux écouter mon conseil, tu pourras demander ta khil'at, et constater la vérité de mes affirmations. Va demain à telle masure en ruine, tu y trouveras une chienne avec deux petits, un blanc et un noir. Apporte-les tous les deux, ouvre-leur le ventre, prend-leur le cœur et le foie, fricasse-les, porte-les à Arghach et dis-lui : « Je t'apporte un ragoût préparé avec le foie de ce jeune homme. » Fais-en l'essai, je parie qu'Arghach ne te donnera rien, mais, moi, je me fais



fort de te donner une si grande quantité d'or que tu seras aussi heureux et aussi cossu que si Arghach en personne était à ton service. »

Le cuisinier ne douta pas de la véracité de Bakhtiyâr. Il se jeta à ses pieds, l'installa dans sa meilleure chambre, le cacha et, dans son affection, il ne se fit pas faute de mettre son talent au service du jeune homme et de le régaler. Enfin, il le quitta et se rendit à la maison en ruine indiquée par Bakhtiyâr. Il y trouva réellement les deux petits chiens tels que Bakhtiyâr les avait décrits, leur enleva le cœur et le foie, apporta chez lui ces viscères, les fit cuire et les porta à Arghach : « Voici », lui dit-il, « le cœur et le foie de ce jeune homme. Je les ai fricassés, je te les apporte. » Arghach, tout content, les mangea et la crainte de voir pénétrer ses secrets, s'en alla de son cœur. Il berça le cuisinier de vaines
fol. 30 B promesses, et le pauvre homme connut que Bakhtiyâr avait dit vrai. Il s'en retourna et alla lui rendre compte de ce qui s'était passé.

. Nous voilà revenus au moment où

LEBCHÂH EXIGE D'ARGHACH L'INTERPRÉTATION DU SONGE.

Or donc, quand j'eus [25] fait venir le vizir Arghach et que j'eus réclamé de lui l'interprétation du songe qui m'avait tant bouleversé, il s'en retourna chez lui plongé dans les plus noires réflexions. Il s'affligea surtout d'avoir fait mettre à mort Bakhtiyâr. « Je n'aurais eu », se disait-il, « qu'à lui demander d'expliquer la vision du roi, il l'interprétait à l'instant. » Le regret de cet acte funeste l'accabla tout le reste de la journée et il ne put fermer l'œil de toute la nuit. Il alla s'asseoir sous le portique de son palais et s'abîma dans ses méditations.

Cependant, [Bakhtiyâr appela le cuisinier et lui dit] [26] : « Cuisinier, va trouver le vizir. Dès qu'il te verra, il ne man-

quera pas de te parler de moi. N'aie pas peur d'avouer la vérité. Il en sera si content que, cette fois, il te donnera une belle robe d'honneur. Quant à moi, il me fera appeler et je répondrai à ce qu'il me demandera. »

Le cuisinier suivit le conseil de Bakhtiyâr et se présenta devant Arghach. En effet, le vizir, aussitôt qu'il l'apercut, se mit à parler de Bakhtiyâr. « Seigneur », dit le cuisinier, « je ne l'ai pas tué, je l'ai gardé à vue et tu peux toujours ordonner. » Cet aveu combla de joie Arghach, qui fit remettre au cuisinier une khil'at splendide et lui dit d'amener à l'instant Bakhtiyâr. Le cuisinier, vêtu de sa robe d'honneur, s'en fut chez lui quérir le jeune devin, qu'il amena devant le ministre. Bakhtiyâr salua bien respectueusement Arghach, qui lui fit d'abord servir à manger. Quand Bakhtiyâr se fut régalé, Arghach lui raconta comment le roi avait eu un songe qu'il avait oublié [et en exigeait le récit et l'interprétation]. Bakhtiyâr, avec mille démonstrations affectueuses, rassura le vizir. « Ne te tourmente pas ; avec l'aide de Dieu, j'exposerai au roi et le songe et son explication, et je te délivrerai de cette angoisse. » Arghach, transporté, sauta debout, baisa Bakhtiyâr au front et lui dit avec mille cajoleries : « Bakhtiyâr, j'ai derrière le rideau de la chasteté une fille. Je te la donne. Je te considère comme mon fils. Après ma mort, tous mes biens, tous mes trésors t'appartiendront. » Bakhtiyâr [se] dit : « Il s'en faut de deux jours que le terme soit écoulé. — Confie-moi donc, reprit Arghach, l'interprétation du songe. — Va dire au roi qu'il me mande, répondit Bakhtiyâr, je la lui exposerai moi-même. » Arghach se leva et vint auprès de moi.

D'après une autre version de cette histoire, Bakhtiyâr aurait dit à Arghach : « Attends deux jours, jusqu'à ce que le délai fixé par le roi soit écoulé. Quand il te demandera l'interprétation du songe, dis-lui : « Je voulais, le jour même,



te donner l'interprétation que tu me demandes, mais ce qui m'a engagé à remettre à plus tard mon exposé, c'est que je me disais que peut-être les astrologues et les sorciers pourraient te satisfaire. » Le vizir reprit : « O Bakhtiyâr, puissent tous mes humbles efforts aboutir à un résultat. Quand le terme fatal arrivera, que dirai-je ? — Tout juste ce que je t'ai dit et rien de plus. Je tiens à ce que tout le monde puisse juger de la science profonde dont ton serviteur a fait preuve en cette occurrence. Dis donc au roi : Si Ta Hautesse veut bien le permettre, j'ai dans mon palais un jeune esclave employé aux travaux de la cuisine, fais-le venir et il aura l'honneur de te donner l'explication du songe. Le roi me fera appeler, j'obéirai à son ordre et tout, avec l'aide de Dieu, s'arrangera pour le mieux. » Ces paroles remplirent Arghach d'une telle joie qu'il ne tenait plus dans sa peau. Lui et Bakhtiyâr passèrent dans les plaisirs les deux jours qui restaient avant l'expiration du délai, et ensuite Arghach vint se présenter devant moi, tandis que Bakhtiyâr attendait les évènements, assis à la cuisine.

fol. 37 A Arghach, arrivé devant moi, baissa la tête, me rendit hommage et alla s'asseoir à la place que lui assignait l'étiquette. « Or ça, Arghach », lui dis-je, « le terme fatal est arrivé. Où en es-tu ? » Arghach prit la parole et dit : « O roi, j'aurais bien pu, dès le premier jour, te donner tous les détails possibles sur le songe et son interprétation, mais je préférais ne pas empiéter sur les attributions des astrologues. Or, leur impuissance est manifeste ; et, d'ailleurs, en demandant un délai, je voulais te permettre de montrer au public si, oui ou non, tu avais de la considération pour moi. Or donc, seigneur, ton serviteur a un esclave occupé aux travaux de la cuisine. Que Ta Hautesse le fasse venir au palais et il racontera le songe et l'interprétera, et délivrera ainsi ton

cœur de ce souci. De plus, chacun pourra rendre au mérite la justice qui lui est due. »

Sur mon ordre, un serviteur alla donc mander Bakhtiyâr et lui dit : « Viens vite, le roi te fait appeler. » Bakhtiyâr lui répondit : « Va dire au roi ce qui suit : Bakhtiyâr a déclaré ne pouvoir se présenter devant Sa Hautesse avec l'accoutrement dont il est revêtu. Qu'on lui envoie un costume de grand apparat ; après être allé au bain, il s'en revêtira et pourra alors paraître dignement devant le roi. » Mon serviteur vint me rendre compte des paroles de Bakhtiyâr, à qui je m'empressai d'envoyer une khil'at magnifique. Il la prit, alla au bain se laver, se faire raser la tête et se faire masser. Il sortit enfin du bain et dit au laquais royal : « Maintenant, amène-moi une monture. Je l'enfourcherai et j'irai devant Sa Majesté exécuter ses ordres. » Le domestique vint me rapporter cette nouvelle exigence de Bakhtiyâr. Je lui fis conduire un cheval. On lui dit : « Allons, Bakhtiyâr, ta monture est prête. — Est-ce un cheval ou un homme ? » dit-il. « C'est un cheval, » répondit-on. « Le cheval », reprit-il, « ce n'est que du vent, et l'homme est formé des quatre éléments [27]. Je ne puis monter sur ce cheval, allez le dire de ma part au roi. » Ainsi fut fait. Je lui fis mener un mulet. Quand Bakhtiyâr l'aperçut : « Mais », s'écria-t-il, « qu'est-ce donc que le mulet ? C'est Satan, et l'homme est une émanation de Dieu ! Comment un être de nature divine pourrait-il chevaucher sur une créature du diable ? » On vint me rapporter ces paroles. J'en fus réellement stupéfait, et j'ordonnai de lui offrir un chameau. Bakhtiyâr le refusa encore : « Le chameau », dit-il, « roule comme un navire. Je ne saurais me tenir en équilibre là-dessus. » On vint m'importuner de cette nouvelle réclamation et, exaspéré, je dis : « En fin de compte, allez dire à Bakhtiyâr qu'il déclare nettement ce qu'il désire. » Mes serviteurs allèrent s'acquitter



de ce message auprès de Bakhtiyâr, qui répondit : « Si le roi veut que je lui fournisse l'interprétation du songe qui le préoccupe, je ne demande qu'une chose : c'est qu'il fasse mettre une selle sur le dos du vizir Arghach. Voilà la monture que j'exige pour aller au palais arranger l'affaire. »

Les serviteurs vinrent me rendre compte de cette demande singulière, et la couleur s'en alla du visage d'Arghach. « Arghach » lui dis-je, « c'est ton esclave lui-même qui a dit qu'il fallait t'envoyer vers lui bien sellé et bridé. Il montera sur ton dos, et alors seulement il viendra exposer le songe et en interpréter le sens. Si tu veux toi-même me satisfaire à cet égard, cela suffit, sinon, il faudra bien te harnacher et te faire jouer le rôle de monture. » Le vizir baissa la tête et ne trouva rien à répondre. Transporté de colère, je fis apporter une selle, je la lui fis mettre sur le dos et ordonnai de l'assujettir solidement avec force courroies, et de lui ajuster une croupière sur le bas des reins et une bride sur la tête. On le fit sortir du palais en ce bel équipage, et les spectateurs se
fol. 37 B mirent à le suivre, en l'accablant d'outrages, jusqu'à la porte du bain. On alla avertir Bakhtiyâr de ce que le roi lui avait envoyé le vizir tout sellé et bridé. Bakhtiyâr rendit grâces au ciel et sortit du bain. Quand Arghach l'aperçut, il se jeta à ses pieds et implora sa pitié. Bakhtiyâr répondit : « O tyran impie, quel mal mon pauvre père t'avait-il fait pour le tuer lâchement près du trésor ? Puisque tu n'as pas eu de pitié pour mon père, moi non plus je n'aurai pas de pitié pour toi. De plus, tu t'es approprié le trésor ; or, partout où il y a un trésor, il appartient au roi. Je vais dénoncer tes forfaits pour que le prince te châtie ignominieusement et que tous puissent tirer de ton exemple une leçon salutaire. Quiconque se rend coupable de félonie envers son bienfaiteur et fait périr injustement un serviteur de Dieu, mérite la mort. » Quand Arghach entendit ces paroles, il comprit que ses jours

étaient comptés. Alors Bakhtiyâr monta sur son dos, et lui fit faire connaissance avec le fouet. Le cœur navré de douleur, Arghach bondissait et se cabrait, et les gens de la ville, poussés à bout par la cruauté et la tyrannie du vizir, bénissaient Bakhtiyâr et maudissaient Arghach. Ils arrivèrent ainsi à la porte d'un maréchal-ferrant. Bakhtiyâr lui cria : « Maréchal, ferre ce cheval pour qu'il marche bien. » L'artisan, qui dans son cœur nourrissait de la haine contre Arghach, ordonna de lier les pieds et les mains du vizir qui eut beau crier au secours et se lamenter. Bakhtiyâr fit la sourde oreille. Quand Arghach fut bien ferré, Bakhtiyâr remonta en selle et reprit le chemin du palais.

Il pénétra dans la salle d'audience, et je ris beaucoup de voir mon vizir ainsi accoutré. Bakhtiyâr me salua comme il sied, je le fis assoir et lui fis apporter à boire et à manger. Quand on eut enlevé la nappe, je lui dis : « Bakhtiyâr, je te fais cadeau de toute l'ignominie que tu as infligée à mon vizir, mais il faut, en retour, que tu racontes mon rêve et que tu l'expliques. Sinon, je te fais mettre en pièces, pour que ton châtiment serve d'exemple aux autres et les dégoûte de pareilles incartades. » Bakhtiyâr prononça mon éloge, appela sur moi les bénédictions du ciel, et dit ensuite : « Je vais expliquer le songe de Sa Majesté, à moins qu'elle ne désire que je dévoile d'abord la perfidie de ce tyran infâme qui a tué mon père innocent. » Arghach, à ces paroles, se mit à trembler de tous ses membres, et désespéra d'obtenir sa grâce. Alors Bakhtiyâr continua en ces termes :

« O souverain magnanime, Ta Majesté, couchée dans son lit, a vu un récipient plein de lait, à la surface duquel un poil se mouvait rapidement. Ensuite on lui apporta un plat de nourriture surmonté d'une pièce de volaille. Tu voulus étendre la main pour prendre une bouchée, mais un chien noir arriva, déroba cet oiseau et s'enfuit. Le roi épouvanté



par ce songe tomba de son lit et en eut la tête si bouleversée que les détails du rêve étaient sortis de sa mémoire. — Bravo, » m'écriai-je, « ô Bakhtiyâr. Rien n'est plus exact. » Je me levai, je l'embrassai au front et je lui dis : « Tu as raconté le songe. Donne-m'en maintenant l'explication. »

« Seigneur, » répondit-il, « si tu le veux bien, c'est dans le harem que j'exposerai l'interprétation du songe. » Je consentis, et j'entrai dans mon gynécée, où Bakhtiyâr me suivit. Or, je te dirai que j'avais sept femmes dont chacune occupait un appartement particulier, et avait ses suivantes, nourrices et eunuques à part. « O roi, » dit donc Bakhtiyâr, « apprends que ce vase de lait qui t'est apparu en songe représente une des épouses du roi, et quant au poil noir qui flottait à la surface, c'est un Ethiopien qui a avec elle des relations
fol. 38 B coupables. — Comment savoir laquelle ? — Fais sortir toutes les femmes, et fais-les défiler une à une devant moi. Je parviendrai à trouver la coupable, et son crime apparaîtra à toute évidence aux yeux du roi. » Alors j'ordonnai de faire sortir toutes mes femmes le visage découvert, et de les faire passer devant Bakhtiyâr, qui les scrutait du regard. Or j'avais une jeune femme, jolie et avenante entre toutes. A sa vue Bakhtiyâr sourit et dit : « O roi, conduis-moi dans la chambre de cette femme. » J'y menai Bakhtiyâr ; il y avait là un grand coffre, Bakhtiyâr l'ouvrit : un esclave noir y était caché. « O roi, » dit-il, « voilà le poil noir qui se remuait sur le lait. » Je me mis, à cette révélation, à trembler de colère, et ordonnai de hacher en morceaux le nègre et de mettre à mort la femme ainsi que toutes ses servantes et ses eunuques, ce qui apaisa mon courroux. Je me tournai alors vers Bakhtiyâr et lui demandai l'explication de l'autre songe.

« La voici, » dit-il : « Ce plat de viande et cet oiseau représentent un immense trésor dont le Très-Haut t'avait gratifié,

et quant au chien noir, ce n'est autre que le vizir. Arghach s'est approprié le trésor au détriment du roi, seul propriétaire légitime, commettant ainsi à l'égard de son bienfaiteur un acte de félonie, car tous les trésors appartiennent au roi. Sache, ô roi, que mon père s'appelait Bakht et était le fils de Boû Zer Djoumhour. Mon père dilapida avec des libertins tout son patrimoine et, réduit à l'indigence, honteux devant ses amis, ses parents et ses concitoyens, il vint dans cette ville et s'engagea comme terrassier au service d'Arghach. [En creusant la terre,] il mit au jour un trésor. Ce vizir perfide [en eut connaissance], tua mon malheureux père et s'arrogea la possession du trésor. Il méditait même d'acheter l'appui d'une faction puissante et de tâcher de te renverser. Grâce à Dieu, ce songe t'a sauvé et c'est ce bâtard qui est avili. »

Je fus enchanté de ce récit, je fis prendre les devants à Arghach et nous arrivâmes au trésor, dont je fis ouvrir la porte. Nous pénétrâmes dans le caveau et j'y vis les quatre rangées de pots remplis d'or et bouchés par des tuiles d'or. Dans un coin gisaient les cadavres putréfiés du père de Bakhtiyâr et de l'esclave qui l'avait tué. Bakhtiyâr versa des larmes sur le triste sort de son père, je le consolai de mon mieux. Nous sortîmes du caveau, je le fis consolider, et nous nous dirigeâmes vers mon palais. Je fis livrer à Bakhtiyâr l'assassin de son père, qu'il ordonna de faire périr sous une pluie de flèches. Enfin, je fis cadeau à Bakhtiyâr de tout ce qu'Arghach possédait en fait de biens meubles et immeubles, de femmes légitimes et de concubines. Bakhtiyâr épousa la fille du vizir et fit célébrer les noces.

Après cela, j'adressai à Dieu des actions de grâces, et c'est alors que je chargeai des architectes et des maçons de bâtir quarante maisons où des employés, commis à ce service,



remettent à tous les mendiants et derviches qui viennent y demander l'aumône, un echrefî d'or.

Or, un jour, j'entendis deux derviches, assis dans un coin, rire aux éclats. Je les fis paraître devant moi, et je leur demandai la cause de leur hilarité. Ils me racontèrent qu'il y avait en Egypte une reine dont la générosité et la munificence l'emportaient sur celles de tous les monarques du monde. Ils m'ont donné quelques détails sur ta bienfaisance infinie, et à l'instant, pris du désir de contempler tes traits, je suis parti, et me voilà.»

fol. 21 B. Quand Lebchâh eut ainsi raconté ses aventures, la gracieuse reine d'Egypte prit la parole à son tour et lui dit : « Puisque tu as été assez aimable pour m'exposer le récit de ta vie, je te dirai d'abord que je considère les deux conditions comme remplies, et à mon tour je m'acquitte de ma promesse : je me déclare ta femme légitime, et je te fais présent de ce royaume, et ce trésor que Dieu — Il est grand — m'avait octroyé, je t'en abandonne la libre disposition. » Là-dessus, elle conduisit Lebchâh dans son appartement particulier pour lui raconter comment ce trésor était venu en sa possession.

Histoire de la Reine d'Egypte.

Elle fit asseoir Lebchâch et lui dit : « Sache que moi, je suis la fille du marchand Khâdjè Ferroukh. Le père de ta servante avait cent mille tomans en monnaie sonnante, des marchandises et des biens à foison, mais il n'avait d'autre enfant que moi.

Quand la volonté divine voulut que mon père décédât, je confiai son corps à la terre, conformément à l'usage établi. Je le pleurai plusieurs jours et ne cessai d'honorer sa mémoire par des aumônes et des œuvres pies. Je comblai de mes bienfaits les indigents et les derviches, et quelque temps

se passa de la sorte. Je me dis un jour : « Puisque tu accomplis tant d'œuvres pies en souvenir de ton père, prends aussi une petite somme d'argent et porte-la au cheïkh Yoûssouf qui a quarante disciples remarquables par leurs vertus, et demande-lui de réciter, pour le repos de l'âme de ton père, la soûre fâtiha [28], afin que, par son intercession, Dieu pardonne au défunt ses péchés. » Je m'applaudis d'avoir eu cette idée et, le lendemain, je pris cent tomans en espèces et je me dirigeai vers l'ermitage du cheïkh. Arrivée à destination, je le saluai, et je déposai la somme à ses pieds. Il répondit à mon salut. « On me dit », continua-t-il, « que tu es la fille de tel marchand, connu dans la ville pour un excellent homme. Il s'en est donc allé vers la miséricorde divine, et tu as apporté cet or pour le cheïkh, afin qu'il récite en faveur de l'âme de ton père la soûre fâtiha. » Le cheïkh me prit la main, me bénit et récita la soûre. Je baisai la terre devant lui en signe de vénération.

Comme je passais devant sa cellule, un bruit de voix arriva à mon oreille. J'écoutai. Le cheïkh disait : « Gais lurons, mes amis, nous avons l'occasion de profiter d'une fameuse aubaine. Cette nuit même, nous allons mettre la main dessus. » Je rentrai chez moi, toute bouleversée de ces paroles, et quand le soir vint, je fus prise d'une frayeur mortelle, et j'appréhendai un grand malheur. J'avais pour voisine une amie qui, la nuit, venait me tenir compagnie, car j'étais seule. Ce soir-là, je n'eus pas le courage d'attendre sa venue. J'allai la trouver chez elle. Ma compagne me demanda : « Pourquoi ce trouble, ma sœur ? — A la maison, j'ai été assaillie par de noirs pressentiments, je suis venue dormir ici. — Et ta maison ? — Oh ! j'ai fermé la porte à clef, il n'y a rien à craindre. » Bref, je passai cette nuit-là à côté de mon amie, mais je ne pus fermer l'œil une seconde. Je me levai de grand matin, et je rentrai chez moi, ramenant



avec moi mon amie, pour que l'œil d'aucun musulman ne pût constater que j'avais délogé.

J'entrai donc chez moi : ma maison était pillée, si bien qu'il n'y restait pas un objet d'une valeur de dix dirhems [29]. On avait creusé et fouillé partout. Je poussai des appels au secours et je me lamentai. Mes voisines, attirées par mes cris, accoururent, et la nouvelle arriva jusqu'au surintendant de la police, qui constata avec stupéfaction les dégâts. Je ne tardai pas à aller demander audience au roi et, dans l'enderoun du palais, je lui rendis compte du vol dont j'avais été victime. Il fit appeler le chef de la police et lui dit : « Retrouve les biens de cette femme, où qu'ils puissent être, sinon tu auras à la dédommager. » Ensuite, le roi s'adressa à moi et me demanda si j'avais des soupçons contre quelqu'un. Je répondis : « Que la vie du souverain soit longue ! Je sais pertinemment qui est mon voleur ! — Parle », dit le roi, « que je lui fasse rendre gorge. — Ce n'est autre que le cheïkh Youssouf. »

fol. 39 A A peine le roi eut-il entendu le nom du vénérable cheïkh, qu'il s'emporta contre moi : « Vile courtisane, quelle parole viens-tu de prononcer là ? » Il me fit donner des coups, et sortit du harem. Les vizirs et les conseillers se rassemblèrent autour de lui, et il leur raconta ma déposition, puis me condamna à être lapidée. Son entourage implora sa pitié, et il ordonna de me chasser de la ville. Les émirs et les serviteurs s'en chargèrent, et quand ils s'en retournèrent, moi, ainsi frappée d'ignominie, je cheminai longtemps et je m'assis au pied d'un mur, où je me consumai dans les pleurs.

Tout à coup, je vis un rat sortir d'un trou et déposer à terre un échrêfî. Puis il rentra dans le trou et alla en chercher un autre. Il finit par en amonceler une centaine, joua quelque temps avec les pièces luisantes, et en prit ensuite

une dans sa bouche et voulut la reporter dans son trou. Je pris une pierre, je la lui assénai sur la tête et je la lui fracassai. Je ramassai les echrèfis et je les mis dans ma poche. Je trouvai un os de grande dimension, j'en introduisis la pointe dans le trou du rat et je creusai peu à peu jusqu'à une largeur de deux aunes. Alors, j'aperçus une galerie souterraine obstruée par une pierre, que je tirai de côté. Je pénétrai dans l'excavation et à mes yeux apparut une porte munie d'une serrure. La clef était pendue à côté, j'ouvris et j'entrai. Je distinguai quatre supports surmontés chacun de deux cruches remplies jusqu'au bord d'echrèfis de cinq *misqâls* [30] empilés. J'examinai de plus près. Chaque cruche avait pour couvercle un lingot d'or du poids de dix batmans, surmonté d'un paon taillé dans un rubis d'une seule pièce. D'autres cruches étaient surmontées d'un faucon taillé dans une perle. Je soulevai le couvercle des cruches : toutes étaient bondées de pierres précieuses, les unes de perles, les autres d'émeraudes, d'autres de diamants, d'autres encore de saphirs. Après avoir rassasié mes yeux de ce spectacle, j'aperçus une autre porte, j'ouvris : c'était un réduit analogue au premier. Bref, je pris un certain nombre de paons, un faucon et une quantité d'or. Je sortis, je refermai soigneusement la porte et je remis tout en place avec l'os.

Or, mon père avait dans le voisinage un village. Je m'acheminai vers cet endroit et j'allai frapper à la porte du maire. Il ne m'eut pas plutôt aperçue qu'il s'écria : « Hélas ! fille de mon maître, le roi a fait proclamer, que si quelqu'un te recevait chez lui, sa maison serait rasée. Il est vrai que les devoirs de la reconnaissance m'obligent envers ton père, mais j'ai peur du courroux royal et je ne puis t'indroduire chez moi. — Pour l'amour de Dieu, » repris-je, « accorde-moi un asile pour cette nuit, car moi, jeune fille, je ne puis pas aller n'importe où, et si j'erre par les rues du village, je



risque de devenir la proie des dénonciateurs. — Je vais te proposer un stratagème, si tu veux bien l'accepter. — Que vas-tu me dire ? — J'ai un bon cheval, que je vais te donner, avec trois tomans d'or et un esclave très honnête que je chargerai de t'accompagner. Tu pourras ainsi aller où bon te semblera. — C'est bien », dis-je. A l'instant même, le maire alla seller le cheval, me remit trois tomans et amena l'esclave. Je montai à cheval et l'esclave m'accompagna. Il dit à son maître en partant : « Tant que je vivrai, je m'acquitterai avec dévouement du service de cette jeune fille. »

Nous prîmes congé du maire et nous nous mîmes en route. Après quelque temps, nous mîmes pied à terre près d'une source. Nous y fîmes nos ablutions et nous récitâmes deux prières avec prosternation. Ensuite l'esclave apporta du pain et nous mangeâmes. Ce jeune homme m'inspirait bien
fol. 39 B quelque appréhension, mais j'avais beau l'observer, il s'acquittait exclusivement de son service sans se permettre aucune inconvenance. Un jour, pour l'éprouver, je lui dis : « Jeune homme, il ne nous reste plus d'argent pour nos frais. Nous avons dépensé tout ce que nous avions. Que devenir à présent ? — Dame des dames,» répondit-il, « il y a ici tout près un village. Attends quelque temps, je vais revenir. » Une heure après, je le vis arriver apportant quelques vivres. Nous nous restaurâmes, et il me dit encore : « En tout cas, ne te tracasse pas. Je suis entièrement à ta dévotion. » Ces paroles me rassurèrent et je lui dis : «J'ai voulu te mettre à l'épreuve. De mon côté, je te prie de n'avoir aucun souci. J'ai une telle quantité d'argent que nous aurons beau faire des dépenses, nous n'en verrons pas la fin. Accompagne-moi encore jusqu'à ce que nous arrivions à une ville, et nous imaginerons bien un moyen de salut. » Après deux ou trois jours, nous atteignîmes une ville. Je remis à l'esclave quelques pièces d'or et lui enjoignis d'aller acheter deux costumes d'homme, des

armes et des bagages pour lui et pour moi, et de m'amener un cheval arabe. Il partit à l'instant même et, quelque temps après, mes ordres étaient exécutés. Il revint avec un cheval pour moi et des vêtements d'homme et des armes pour nous deux. Je revêtis ce nouveau costume, je me ceignis de mes armes, je montai en selle et nous nous mîmes en route. Je laissai flotter derrière ma tête, à la mode des jeunes gens arabes, mes cheveux épars, et nous arrivâmes bientôt à une autre cité.

Nous descendîmes au caravansérail, où nous occupâmes un appartement. Nous étendîmes un tapis à l'entrée du caravansérail, nous y étalâmes des pierres précieuses et nous attendîmes la clientèle. Comme j'étais très bien au courant de ce trafic, je vendis mes joyaux un bon prix, et quand la nuit tomba, rentrée dans ma chambre, je constatai que j'avais fait un bénéfice d'une trentaine de tomans. Bref, je restai dans cette ville l'espace d'un mois, au cours duquel je vendis pour cinq à six mille tomans de pierreries. J'achetai trente esclave de premier choix et trois files de chameaux, puis je me remis en route pour une autre destination.

Je mis plusieurs fois cet esclave à l'épreuve, mais je ne pus le trouver en défaut en rien que ce soit. Je lui confiai tout ce que j'avais, et c'était lui qui s'occupait des transactions. Je pensais que, si je voyais ma fortune s'accroître ainsi, c'était sa compagnie qui me portait bonheur, car sinon, à quoi étais-je bonne, moi, pauvre fille ?

Bref, nous avancions toujours, et d'étape en étape, nous finîmes par atteindre l'Abyssinie et le Zanguebar. Nous pénétrâmes dans la capitale et nous nous installâmes au caravansérail. Le lendemain, je pris quelques curiosités et entre autres ce paon taillé dans un seul rubis, je chargeai les esclaves de ces cadeaux et moi-même, je pris les devants, je



me présentai devant le roi, je lui rendis hommage et je lui offris ces présents.

La vue de ce joyau splendide le remplit d'une telle joie qu'il ne tenait plus dans sa peau. Après avoir admiré à satiété ce bijou tel que n'en recélait le trésor d'aucun monarque, il rassembla en mon honneur ses courtisans et nous nous amusâmes. Le roi me garda près de lui un jour et une nuit, et le surlendemain [31] de mon arrivée, il me demanda : « Quelle est, jeune homme, l'affaire qui t'amène ici ? Et pourquoi rester au caravansérail ? Je vais te faire préparer dans la ville un logis où bon te semblera. » Je répondis au roi :

(Vers) : « Que ta prospérité soit durable et constante ! Que Heïdar [32] soit ton échanson au jour de la résurrection ! »

« O prince magnanime, j'ai éprouvé beaucoup de vicissitudes, j'ai accumulé les richesses de ce bas monde, et maintenant, je ne demande pas mieux que de m'abriter sous ton ombre et d'être honoré de ta compagnie, car le reste de l'univers n'a aucun attrait pour moi. » Il fut on ne plus satisfait de mon langage et dit : « O Khâdjé, [33] puisse Dieu m'accorder de voir tous les favoris de la fortune comme toi habiter ma capitale, car la présence des gens prospères porte
fol. 40 A. bonheur. J'ai beaucoup de palais grands et petits, choisis celui qui te convient et je le ferai mettre à ta disposition ». Je répondis : « Longue vie au roi ! Ce sont les exigences de mon négoce qui m'ont forcé de m'installer à l'entrée de la ville. » Il insista encore : « Enfin, dis-moi nettement ce que tu désires. — O roi, je suis venu ici par convoitise pour les biens de ce monde. Je te prie de faire proclamer que quiconque a des esclaves les amène et les vende à ton serviteur. — Khâdjè, dit-il, pas n'est besoin de proclamation. Moi-même j'ai des quantités d'esclaves tellement vaillants qu'un seul d'entre eux ne craint pas de s'attaquer à cent cavaliers. » Je me déclarai enchantée.

Le lendemain, le roi me fit appeler et nous recommençâmes à nous distraire ensemble. Enfin, il me congédia et je me rendis au bazar. Le roi fit faire des proclamations et j'achetai près de deux cents esclaves d'élite, que je fournis complètement de chevaux et d'armes. Je me procurai aussi trente jeunes filles. Quant tout ce monde fut bien équipé, je pris congé du roi, je fis charger les chameaux et je me remis en voyage.

De wâdî en wâdî, d'étape en étape, nous finîmes par atteindre la capitale de l'Egypte. Nous campâmes hors des murs du Caire, et nous y dressâmes nos tentes et nos pavillons. On alla avertir le roi de ce qu'un riche marchand était descendu aux portes de la ville avec autant de files de chameaux avec leurs charges, et deux cents esclaves abyssins, nègres et grecs. Les habitants, stupéfaits, accouraient en foule chaque jour admirer mon campement. Quelques jours se passèrent ainsi. Enfin, je fis couvrir douze plateaux de rubis, de turquoises, d'émeraudes, d'or et d'étoffes précieuses, avec un faucon taillé dans un diamant. Je me présentai au palais pour offrir au roi ces cadeaux. On alla le prévenir de mon arrivée. Il me manda dans la salle d'audience. J'entrai, je saluai le souverain, et mes esclaves apportèrent les présents. Quand il les aperçut, sa joie fut telle qu'il paraissait vouloir prendre son vol. Nul roi, en effet, n'avait pareilles richesses. Il me fit asseoir et ordonna en mon honneur des fêtes qui durèrent trois jours. Après quoi, il me dit : « Mais qu'est-ce qui t'oblige à demeurer hors des murs ? Choisis dans la ville même un logement qui t'agrée, je te le ferai donner. — O roi, lui répondis-je, depuis longtemps déjà la fortune inconstante m'a fait subir bien des avanies et, à force de tout supporter, j'ai fini par acquérir de grandes richesses. Maintenant je serai trop heureux si tu veux bien me permettre



de choisir, dans le voisinage de la ville, un endroit où je puisse me bâtir une habitation, de façon à être toujours à ta disposition. — A merveille, dit-il, je ne demande que d'avoir pour voisin un homme opulent comme toi, car la présence des gens prospères porte bonheur. Mais, Khâdjè, je te donnerai, si tu veux, dans la ville même, un palais magnifique.» Je déclinai cette faveur. Alors, le souverain fit seller un cheval et me dit : « Allons, Khâdjè, montons à cheval, promenons-nous un peu partout et, si un emplacement te convient, nous t'y ferons construire une demeure. » Au comble de mes vœux, je montai en selle, et je parcourus en compagnie du roi tous les alentours de la ville, jusqu'à ce que nous arrivâmes à la ruine dont j'ai parlé au début de
fol. 40 B mon récit. « Voilà », dis-je au roi, « un emplacement qui me sourit. — Singulier endroit ! » dit le roi. « On raconte que ce fut au temps jadis le séjour de Salomon et on l'appelle Souleimâne Âbâd [34]. »

Mon désir se réalisait donc. Le roi fit venir de partout des architectes de talent et des maçons habiles ; on engagea une foule de manœuvres qui recevaient par jour quinze dînârs [35], et je me fis construire un palais juste au-dessus du trésor. L'édifice fut achevé en peu de temps, je remis aux chefs des travaux des khil'ats magnifiques, et je leur donnai congé. J'ordonnai à mes esclaves, quand le moment propice fut venu, de transporter dans le palais mes bagages et les richesses que j'avais rapportées de voyage, et j'assignai à chacun un appartement spécial où il pût vaquer à ses occupations.

Quelques jours après, je couvris trois plateaux de pierres précieuses, et j'allai trouver le cheïkh Youssoûf. J'entrai chez lui, les esclaves mirent à ses pieds mes présents. Il me demanda qui j'étais. « Je suis », dis-je, « un marchand. J'ai amassé une fortune considérable et je me suis fait bâtir hors

ville un palais que j'habite. Je t'ai apporté ce cadeau pour avoir l'honneur de te voir. » Il me demanda combien j'avais de serviteurs. « Dix à douze personnes », lui répondis-je. Il récita une prière en ma faveur, puis je me levai et je m'en allai. Je l'entendis, comme la première fois, dire à ses compagnons : « Holà ! mes compagnons de débauche, nous irons cette nuit dévaliser ce maudit marchand, et je partagerai ses richesses entre moi et mes disciples. — Le commandement t'appartient », répondirent-ils.

J'entendis donc ces paroles du cheïkh et, rentré chez moi, je dis à mes esclaves : « Je vous ai avertis, il y a quelque temps, que vous alliez avoir une besogne sérieuse. Le moment est arrivé. Il s'agit de montrer de la bravoure. — Seigneur », répondirent-ils, « si tu l'ordonnes, nous t'apportons, dès cette nuit, la tête du roi en personne. — Je n'ai que faire de la tête de Sa Majesté, mais cette nuit une quarantaine de brigands viendront pour piller et ravager mon palais. Je déclare ici que je vous affranchis tous, vous établis et vous donne des fonds [si vous exécutez bien mes ordres]. » Ils répondirent : « Nous sommes prêts à tout pour toi. — Eh bien ! laissez ouvertes les portes du palais, mettez-vous en embuscade et attendez que les bandits veuillent s'éloigner chargés de leur butin. Alors, élancez-vous, prenez-les vivants et garottez-les bien. Quant à moi, cette nuit, je resterai au palais du roi et je le distrairai, en jouant aux dés et aux échecs, jusqu'à votre arrivée. » Après avoir donné ces instructions à mes serviteurs, je me rendis auprès du roi.

Je passai la nuit en sa compagnie jusqu'à l'aurore, très préoccupée de savoir si mes domestiques s'étaient emparés de cet odieux cheïkh et de sa bande, ou si peut-être ils ne l'avaient pas vu. A la pointe du jour, le jeune homme que le maire du village m'avait donné pour me protéger, vint me faire signe que les voleurs étaient pris. Je me pris à sourire

et le roi me demanda : « Qu'est-il arrivé ? » Je fis approcher ce fidèle serviteur et je lui dis : « Quoi de neuf ? — Cette nuit », répondit-il, « une troupe de brigands ont pénétré chez toi et ont fait main basse sur tes bijoux et tes marchandises précieuses. Ils allaient se retirer avec leur butin, si tes esclaves ne s'en étaient rendus maîtres. » Le roi lui demanda : « Les avez-vous faits prisonniers ? — Oui. » Alors le roi chargea quelques-uns de ses serviteurs d'introduire toute la bande avec ses gardiens. Nous vîmes arriver alors ce misérable cheïkh avec ses trente-neuf disciples, tous chargés du produit de leur vol. A la vue du cheïkh, le roi pâlit. « Comment, misérable », s'écria-t-il, « c'est à toi que je donnais, chaque année, deux à trois cents tomans, à qui tout le monde apportait des cadeaux et des offrandes ! Comment as-tu pu commettre
fol. 41 A un pareil crime ? » Le roi, accablé de douleur, se tordait les mains et se lamentait, et je savais bien que c'était à cause de moi qu'il éprouvait tout ce chagrin. Pourtant, je lui dis : « O roi, ne t'afflige pas de ce que mes esclaves ont pris les voleurs. Déliez-leur les mains », dis-je à mes serviteurs, « pour que leur vue ne cause plus de peine au roi. » Le roi s'écria: « Sache, ô Khâdjè, que j'ai naguère usé de violence à l'égard d'une pauvre fille sans défense, et que j'ai compromis par une injustice mon bonheur éternel. Je voulais même la faire mettre à mort, et je ne lui fis grâce que sur les instances de mon vizir — que Dieu pardonne à son père et à sa mère ! — Mais au jour du jugement — demain, peut-être ! — que répondrai-je à cette jeune fille pour me justifier ? » Je lui demandai ce qui s'était passé. « Ce même bandit », dit-il, « lui avait ravi tous ses biens. Elle vint m'exposer son malheur... » Le malheureux roi, au désespoir, se tordait sur lui-même comme le serpent.

Je pris une figure riante et je lui dis : « Seigneur, rassure-toi. Ordonne qu'on nous laisse seuls un instant, je te dirai

un mot en secret. » Quand nous fûmes seuls, je lui dis : « Sire, sache que je suis la fille du marchand Khâdjè Ferroukh, celle-là même dont tu n'avais pas voulu écouter les plaintes. Dans ta confiance aveugle pour ce scélérat, tu m'as maltraitée et tu m'as bannie de cette ville, mais en dédommagement de ces malheurs, le Très-Haut m'a octroyé tous les trésors de Salomon. » Bref, je narrai d'un bout à l'autre mes aventures au roi, qui me dit alors : « Allons donc voir ce trésor. » Je le menai dans mon palais, et le fis entrer dans le souterrain. Quand les regards du roi tombèrent sur toutes ces richesses, sur toutes ces rangées de cruches pleines de rubis, de saphirs, de perles et de diamants, il pensa en perdre la tête, me baisa au front et me dit : « Louange à Dieu, grâce à Lui je t'ai revue vivante et je te demande de devenir mon épouse légitime. Combien je regrette d'avoir mal agi envers toi. » Je lui offris le trésor. Nous sortîmes de mon palais, le roi retourna à la salle d'audience, manda ses vizirs et tous les grands de l'Etat, et me demanda publiquement ma main. J'acceptai et à l'instant le câdî vint célébrer la cérémonie. Les fêtes nuptiales durèrent plusieurs jours et plusieurs nuits.

Le roi mon époux ordonna de faire mourir de male mort le cheïkh et tous ses sectateurs, confisqua leurs richesses et ordonna à leurs victimes de venir réclamer leurs biens, s'ils existaient encore. Moi-même, je pris possession de la partie restante de ce qui m'avait été dérobé. Après avoir festoyé quelques jours, nous recommençâmes à nous occuper de l'expédition des affaires du royaume, et je gratifiai tous ceux qui le méritaient de khil'ats proportionnées à leur situation.

Sept années se passèrent ainsi, et alors j'eus le malheur de perdre mon mari. Les émirs et les grands personnages m'installèrent à l'unanimité sur le trône royal. Voilà maintenant quatorze ans que je règne sur l'Egypte, et tu com-



prends, à présent, que je puisse sans compter faire des aumônes et des largesses. »

Ce récit terminé, la reine prit la main de Lebchâh et le conduisit au trésor. Il fut émerveillé de voir toutes ces chambres remplies de cruches pleines d'or et de joyaux, et surtout de constater que, depuis ces quatorze ans, on n'avait encore entamé qu'une cruche et qu'on l'avait à peine vidée à moitié.

fol. 41 B Lebchâh ne fut pas peu surpris de retrouver là le pupitre et le livre d'évocation des djinns, à la couverture incrustée de pierres précieuses. Tout content, il se tourna vers la charmante reine et lui dit : « Je crois que le plus pressé est d'envoyer chercher l'empereur de Chine afin qu'il puisse le lire, en réciter les formules et réaliser son plus cher désir. » La reine répondit : « Inutile. Moi-même je suis capable de déchiffrer ce grimoire, d'amener en mon pouvoir cette péri et de l'envoyer à son ancien époux avec une foule de cadeaux. — A ton aise, » dit Lebchâh.

Tous deux sortirent enfin du trésor, la reine entra dans la salle du trône, assembla tous les grands de l'Etat et leur exposa ce qui était arrivé. « J'avais décidé », dit-elle, « que j'accepterais pour époux celui qui me raconterait pourquoi l'empereur de Chine s'habille de deuil et se lamente, et qui m'apporterait la tête de Lebchâh. Or, le jeune homme que voici est allé en Chine chercher l'explication de l'attitude singulière de l'empereur, et découvrant sa tête, il m'a dit : « Je suis Lebchâh. » Il a rempli noblement les deux conditions imposées, et moi, je ne veux pas non plus manquer à ma parole. — Ordonne, dirent les grands, tout ce que tu voudras. Nous sommes là pour exécuter tes ordres. » On fit à l'instant venir le câdî et l'union fut célébrée. Les noces durèrent plusieurs jours. Lebchâch eut accès dans le gynécée et put, jusqu'au matin, jouir, avec la belle reine, des préroga-

tives d'un époux. A son lever, il se rendit au bain, puis rentra au palais où il alla prendre place sur le trône. Tous les grands vinrent, tête baissée, lui rendre hommage et l'on frappa dès lors la monnaie et on récita la *khoutba* [37] en son nom.

Quelques jours après le mariage, Lebchâh pria son épouse de s'occuper du bonheur de l'empereur de Chine. Elle alla au bain se laver le corps et la tête et bannir ainsi toute souillure, puis elle se retira dans un appartement secret, prit le livre et se mit à le déchiffrer. Bref, le djinn déjà mentionné apparut. « Ma gracieuse reine, que m'ordonnes-tu ? — Je désire que tu ailles chercher Goultchihrè Bânoû et que tu me l'apportes avec ses enfants. » Il partit à l'instant et revint bientôt avec la péri et ses fils. Tous saluèrent la reine d'Egypte, qui implora de Goultchihrè Bânoû le pardon de la faute de son ancien mari. « Belle reine », répondit-elle, « un homme ne peut pas remplir les conditions exigées par les péris et, désormais, l'empereur et moi, nous ne pouvons plus nous accorder. » La reine redoubla d'instances : « Pour l'amour de moi, cède une fois encore », dit-elle. « Si, de rechef, l'empereur de Chine ne remplit pas tous ses engagements, tu pourras faire à ta guise. » La péri accepta, on appela le câdî et elle épousa par procuration l'empereur de Chine, représenté par Lebchâh. A l'instant, on fit venir des litières, des cadeaux et des esclaves de l'un et l'autre sexe destinés à accompagner Goultchihrè Bânoû et les fils qu'elle avait eus de l'empereur de Chine : Mélik Djemchîd, Mélik Khorchîd et Mélik Mohammed. On les fit monter sur des chameaux et on leur remit une missive à l'adresse de l'empereur de Chine.

De wâdî en wâdi, d'étape en étape, la caravane atteignit la capitale de la Chine, et un courrier prit les devants pour aller porter à l'empereur la lettre des souverains d'Egypte. Le courrier s'en fut au palais, salua l'empereur, baisa la lettre



et la déposa à ses pieds. Le monarque rompit le sceau et remit la lettre au vizir. La reine d'Egypte l'avait rédigée comme suit :

fol. 42 A « (*Vers*) : Salut illuminé de la lumière de la pureté, salut parfumé de la senteur de la fidélité, salut plein des regrets de l'absence, salut empreint du plus vif amour, salut pareil à la pluie qui rafraîchit la rose, puis s'écoule, goutte à goutte, sur le feuillage de l'hyacinthe, salut pareil à la bonne odeur de l'affection à ceux qui ont contemplé la lumière, salut à cette lumière de l'œil du noble prince au pouvoir absolu, et des compliments dont le souffle, comme celui de l'encensoir, augmente la bonne odeur de la myrrhe, et nos salutations à celui dont la beauté, resplendissante comme le soleil, est digne de l'éclat sans pareil du paradis, salut à celui qui sème dans les assemblées les perles [de son éloquence] et qui illumine de sa splendeur les réunions, refuge de la royauté et de la grandeur, objet de respect et de vénération, mon cher, précieux et digne frère, prince favorisé de la fortune et plein de promesses, héritier de la souveraineté et du pouvoir, ornement du trône de la félicité royale, gloire de la contrée, favori de la prospérité et de la gloire, fleur du jardin de l'autorité souveraine, fleur brillante du jardin du caliphat et de l'empire, rose de la roseraie de la majesté et de la puissance, pousse vigoureuse du parterre de la grandeur et de la domination, parterre du jardin de la justice et de la munificence, parterre du paradis de la bonté et de la gratitude, parure du trône de la domination universelle et de la conquête des nations, joyau de l'écrin des faveurs, étoile de la constellation de la noblesse, perle de la mer du caliphat, roi sublime qui, quand tu quittes un moment le trône de la puissance absolue, trouves dans ton harem royal et magnifique la satisfaction de tes propres désirs et satisfais ceux d'autrui [35] :

Sache, ô grand prince, et qu'il ne te reste pas caché, que moi, je suis ce même derviche qui avait osé te demander l'explication de ton deuil et de tes gémissements. Depuis que tu as bien voulu satisfaire ma curiosité, je n'ai pu supporter de te voir abîmé dans une telle douleur et, grâce à mes efforts incessants, j'ai pu me procurer le livre d'évocation des djinns et je suis arrivé, de la sorte, à supprimer la cause de tes tourments : j'ai envoyé vers toi, souverain juste, ombre de Dieu, Goultchihrè Bânoû avec tes enfants, escortés de mes émirs et suivis de nombreux cadeaux. J'espère que tu voudras bien me pardonner mon impertinence d'autrefois, et si tu es en présence de quelque difficulté, tu n'as qu'à faire un signe et je la résoudrai avec l'aide de Dieu. Salut ! »

Quand le vizir eut lu cette missive et que ces paroles furent arrivées à l'oreille du roi, peu s'en fallut que, de joie, son âme ne s'envolât de sa cage. Il fit remettre au courrier une superbe khil'at, avec un pur-sang arabe à la selle et à la bride incrustées, et cinq mille dînârs d'or, et il ordonna de pavoiser la ville. Puis il sortit avec toute sa cour, pour aller au devant de la caravane annoncée. Arrivés à deux parasanges de la ville, l'empereur et sa suite aperçurent l'étendard des envoyés de Lebchâh et les litières de Goultchihrè et de ses enfants. Les fils de l'empereur mirent pied à terre et baisèrent l'étrier de leur père. Il descendit de cheval, les embrassa, les baisa au front et se mit à sangloter de joie. Les envoyés de Lebchâh s'employèrent à l'apaiser, s'approchèrent et procédèrent au baise-main, après quoi l'empereur s'approcha de Goultchihrè et mit la main sur le rebord de sa litière. Il y avait si longtemps qu'il n'avait contemplé les traits de son épouse adorée ! A son aspect, son œil retrouva son éclat. Ils s'étreignirent comme l'âme dans la poitrine. Le prince adressa au Tout-Puissant des actions

de grâces, et tout le monde reprit le chemin de la capitale de la Chine.

Le roi, à son entrée, envoya Goultchihrè au harem et lui-même pénétra dans son palais avec ses enfants. Il ordonna de proclamer que, quarante jours durant, tous ses sujets, grands et petits, pouvaient festoyer et agir à leur aise, le meurtre et l'adultère exceptés. Il supprima pour trois ans les impôts ; tous les Chinois, les mains levées vers le ciel, appelèrent sur leur Souverain les bénédictions divines et, pendant quarante jours, on fit sonner la trompette de la bonne nouvelle. Quant au prince, il alla au gynécée retrouver Goultchihrè Bânoû, l'embrassa et, unissant leurs lèvres, ils s'abandonnèrent à leurs épanchements. Goultchihrè lui pardonna ses fautes passées, et ils passèrent dans la liesse trois jours et trois nuits. Enfin, l'empereur sortit du harem, alla au bain se revêtir d'un costume magnifique et entra dans sa salle d'audience, où les grands personnages et officiers baissèrent la tête devant lui et le remercièrent de ses bontés, puis ils lui firent escorte. Il prit place sur le trône, manda les envoyés de Lebchâh, les fit asseoir à sa droite et leur organisa une fête qui dura trois jours et trois nuits. Ensuite, il les revêtit de robes d'honneur admirables, leur offrit des sommes d'or et des cadeaux sans nombre, dignes de sa grandeur impériale, et notamment, des coursiers arabes de choix, nés dans ses propres haras, à robe baie et à queue noire, munis de selles incrustées, ainsi que des esclaves du Cathay [36] de l'un et l'autre sexe. Il combla d'égards les envoyés de Lebchâh et leur remit une missive à l'adresse de leur maître.

Les émissaires de Lebchâh atteignirent en peu de temps leur patrie et remirent à Lebchâh la lettre et les présents.

Quant à l'empereur de Chine, il abdiqua en faveur de son



fils aîné Mèlik Djemchid, lui mit sur la tête la mitre royale et l'installa sur le trône. C'est à son nom que dès lors on récita la *khoutba* et l'on frappa la monnaie. Le vieil empereur passa sept ans dans une pieuse retraite à se consacrer uniquement au culte du Très Haut, puis il s'en alla de cette demeure transitoire à la félicité éternelle, et dépouillant l'ignoble défroque de l'existence terrestre, il s'achemina vers le séjour des bienheureux.

Morale. Le bien est récompensé par le bien.

Salut au lecteur !



NOTES DU QUATRIÈME CONTE.

1. Littéralement : « Nous avons mangé avec vous le sel. »

2. *Khilat*, robe d'honneur.

3. *Wâdi*, mot arabe désignant lit d'un cours d'eau intermittent des régions désertiques.

4. — Ce conte est moins bien rédigé que les précédents, et les descriptions, surtout, y sont souvent très obscures.

5. — On appelle *Tâdjiks* les groupes d'origine iranienne résidant au milieu des populations turques.

6. — Les auteurs persans d'autrefois entendaient par *Tchin* le Turkestan chinois.

7. — *Hâtim* (ou, d'après la prononciation persane, Hâtam) Thâyî, chef arabe dont la générosité, poussée jusqu'à l'extravagance, a fait l'objet d'innombrables récits orientaux et est devenue proverbiale.

8. — La plupart des derviches, en Perse, ont, maintenant encore, pour habitude, de venir s'installer à la porte d'un grand personnage. Leur présence continuelle sur le seuil est assez déplaisante et passe, d'ailleurs, pour être de mauvais augure. Aussi le propriétaire de la maison passe-t-il bientôt avec le derviche une espèce de contrat, en vertu duquel le derviche consent à s'éloigner moyennant une redevance mensuelle ou annuelle en espèces, qui est parfois très élevée.

9. — Pour que tu t'éloignes, cf. note 8.

10. — Les *rammâls*.

12. — Littéralement : « Ordre du Royaume ». C'est un titre d'honneur que l'on donne souvent aux vizirs. C'était, par exemple, le nom de l'illustre Abou Ali Hassan, qui fut, pendant trente ans,



premier ministre du sultan Seldjoucide Alp Arslan et de son fils Mélikchâh (1063-1092), dont l'empire s'étendit de la Méditerranée aux confins du Turkestan. Il fonda la fameuse université Nizâmiyyé de Bagdad et écrivit un « Traité de Gouvernement. » (*Siasset Naméh*), édité et trad. par Schefer. Paris 1891-1897.

13. — *Âssaf.* V. conte I, note 19.

14. *Heïdar*, 'Alî.

15. — *Louqmâne*, personnage fabuleux. Voir V. Chauvin, Bibliog. arabe, tome 3.

16. — Le manuscrit a: «l'Egypte». Il y a souvent des confusions de noms de lieu et de personnes. Tantôt le texte représente le prince comme accompagné du vizir seul, tantôt comme suivi du roi son père et du ministre.

17. — Le texte porte : « *Yak zânrâ tchihil zan vâdjib ast.* » Pour une femme, quarante femmes sont nécessaires (?).

18. — Il doit y avoir ici une lacune. Le conteur oublie de dire que le roi, rassasié du pouvoir, abdique en faveur de son fils et consacre ses derniers jours à des exercices de piété.

19. — C'est-à-dire « faire périr ces enfants qui me sont aussi chers que la lumière de mes yeux ».

20. — *Mèdâïne*, littéralement « les Villes », nom arabe de la double cité de Séleucie-Ctésiphon, capitale des Sassanides, détruite par Omar en 637. Maintenant, l'emplacement est désert, les seuls vestiges de la grandeur passée sont les ruines grandioses du palais du grand Khosroès Ier Ânoûchîrvâne, appelées par les Persans *Tâdji Kesrâ*.

21. — *Batman* ou *man*, mesure de poids de valeur variable d'après les endroits. Le batman officiel, celui de Tébrîz, correspond à 2,944 grammes.

22. — A partir d'ici, le conteur emploie par inadvertance la première personne, comme si Bakht narrait lui-même ses aventures.

24. — *'Abbâssi*. Pièce de monnaie ainsi appelée d'après 'Abbâs le Grand. Elle vaut 4 châhîs, soit aujourd'hui à peu près 9 centimes.



25. — Ici le conteur a oublié qu'il reproduit un récit du roi Lebchâh et met la narration à la troisième personne.

26. — Cette phrase, exigée par le contexte, manque dans le manuscrit.

27. — Les quatre éléments sont : la terre (*khâk*), le vent (*bâd*), l'eau (*âb*) et le feu (*âtach*). Il y a, semble-t-il, un jeu de mots : « Le cheval, c'est du vent, » signifie, « le cheval est rapide comme le vent. » Bakhtiyâr prétend qu'un être composé des quatre éléments ne peut monter sur un être formé d'un seul élément.

28. — *Fâtiha*, voir conte III, note 47.

29. *Dirhem*. Le mot grec δραχμή.

30. — *Misqâl*. Poids de 4,6 grammes.

31. — Dans l'Orient musulman, l'usage est que le voyageur reçoive l'hospitalité trois jours, en comptant celui de l'arrivée, qui se réduit à la soirée, et celui du départ, qui a lieu de grand matin. Cf. le proverbe persan : *Mihmân 'azîz ast tâ si roûz*, « L'hôte est cher jusqu'à trois jours. » Ce n'est que le troisième jour que la politesse permet à celui qui a offert l'hospitalité d'interroger le voyageur sur son nom, etc.

32. — Heïdar = Ali. Cf. n. 4.

33. — *Khâdjè*, — Maître. C'est ainsi qu'on appelle d'ordinaire les gros marchands et aussi les eunuques.

34. *Âbâd* = endroit habité. D'innombrables localités de la Perse portent des noms formés de *âbâd*.

35. — *Dinâr*, lat. denarius, gr. δηνάριος. La dînar n'existe plus que comme monnaie fictive d'une valeur très minime. Un *qirân* ou *hazâr* (littéralement : mille), correspondant à fr. 0,435 de notre monnaie, vaut 1000 dinârs, et un toman (*toûmân*, mot turc signifiant 10000), 10 qirâns ou 10000 dînârs.

36. — Les Persans ne commencent aucune entreprise ou n'accomplissent aucun acte important sans consulter le sort pour choisir un moment favorable. Ils ont recours aux astrologues, etc.



37. — ***Khoutba.*** — Sermon récité, le vendredi à midi, à la mosquée. Il doit être en arabe, et renferme des prières pour Mahomet, les Compagnons (*Sahâbât*) et le souverain régnant.

35. — Les Persans aiment à commencer leurs lettres par ces phrases enchevêtrées, sans beaucoup se soucier d'ailleurs qu'elles soient intelligibles. Ils cherchent dans ces introductions à accumuler les mots de même assonance et les figures de rhétorique les plus alambiquées. La politesse exige que l'objet propre de la lettre soit exposé le plus brièvement possible et, pour ainsi dire, incidemment.

36. — *Cathay* = la Chine. *Tchin* désigne le Turkestan chinois. Cf. n. 6.

N. B. — Le manuscrit a été mal folioté et saute de fol. 23 à fol. 34. J'ai bien dû respecter cette pagination.

V.

Histoire des Amours de Qâssime, fils du Roi d'Egypte, et de Gauher Bânoû, fille du Roi du Yémen.

Les conteurs de nouvelles, les traditeurs de documents, les mesureurs du temps et les perroquets croqueurs de sucre au doux langage racontent qu'il y eut jadis en Égypte un roi puissant, juste et sage, du nom de Ghiyâth Châh. Il avait quatre vizirs d'un talent remarquable. Or, ce roi était continuellement chagriné de ne pas avoir d'enfants. Un jour, il fit venir ses vizirs et leur dit : « Il faut absolument que vous trouviez un moyen de me satisfaire. Vous savez que j'ai atteint ma trente-cinquième année sans avoir d'enfants pour réjouir mon cœur. » Ils furent unanimes à répondre : « Seigneur, la coutume exige que tu mandes les astrologues, pour examiner ton horoscope et voir si, oui ou non, tu dois être père un jour. Si leur réponse est affirmative, à l'instant même nous ferons tout pour te procurer une épouse digne de toi. »

Le roi fit donc appeler les astrologues et les rammâls [1]. Ils nstallèrent l'astrolabe et jetèrent les poignées de sable et, leur examen terminé, ils dirent au roi : « O souverain du monde, demande la main d'une fille de roi, et elle te donnera un fils au visage ravissant, à la belle stature, doué de toutes



les qualités du cœur et de l'esprit. Seulement, à l'âge de quatorze ans, il s'éprendra d'une jeune fille, quittera père et mère et, après bien des mésaventures, il parviendra à conquérir l'objet de son amour. Il s'en reviendra et sa conduite sera, dès lors, irréprochable. »

fol. 43 A Quand le roi eut entendu ce discours, il se tourna vers son grand vizir : « C'est à toi, dit-il, qu'incombe cette affaire; personne autre que toi n'aura à s'en occuper. » Le roi prit alors ses mesures pour équiper le vizir en vue de son voyage. Les préparatifs durèrent trois jours, après quoi le ministre se mit en marche avec cinq mille cavaliers en grand appareil, suivis de vingt files de chameaux, chacun portant deux esclaves de l'un et l'autre sexe. Le roi avait écrit au roi de Cathay une missive qu'il confia à son vizir au moment du départ.

Étape par étape, la caravane finit par atteindre la capitale du Cathay, et y fit halte. Le lendemain matin, le vizir, suivi de tous les présents du roi d'Égypte, s'en fut au palais de Sèlîme Châh et les lui fit remettre. Puis il entra lui-même, s'inclina respectueusement, baisa la lettre et la déposa au pied du trône. Puis il salua le monarque d'une apostrophe si éloquente qu'il en fut charmé et le fit asseoir. Ensuite Sèlîme ouvrit la lettre et son vizir la lut. Ghiyâth Châh y avait exposé toute sa situation. Quand l'empereur en eut entendu la lecture, il inclina la tête et se recueillit, puis il rentra dans son harem et ne revint pas ce jour-là.

Le lendemain matin, il rassembla ses ministres, ses conseillers et les grands de la cour, et leur énonça son opinion, que tous approuvèrent. Il agréa donc la demande du roi d'Égypte, rentra dans la salle du trône, et on y festoya trois jours et trois nuits. Le quatrième jour, enfin, le grand vizir d'Égypte se leva, s'inclina devant l'empereur, et détailla l'objet de sa mission. Sèlime Châh répondit : « Assieds-toi tranquillement. D'ici à une semaine je te ferai accompagner

par ma fille et son escorte. » Le ministre obéit, et resta là jusqu'au coucher du soleil. Après quoi il demanda congé et regagna son campement.

Le lendemain, il apporta plusieurs pièces d'étoffes précieuses, des boites de musc et d'ambre, des plateaux de rubis, de turquoises, de saphirs, de diamants, qu'il exposa aux regards de Sèlîme Châh et qui excitèrent l'admiration de tous les assistants. Quelques jours après, les préparatifs étant terminés, l'empereur fit venir le cadi et conclut le mariage de sa fille avec Ghiyâth Châh. Il la fit escorter d'immenses richesses, la confia aux soins du grand vizir et lui donna la conduite jusqu'à une distance de deux parasanges.

Or donc, le grand vizir, le cœur à l'aise et au comble de ses vœux, reprit le chemin du Caire et, arrivé en vue de cette ville, il envoya un courrier annoncer au roi son heureuse arrivée et lui dire que, grâce à Dieu, il amenait avec lui la fille de Sèlîme Châh et que le mariage était conclu. Ghiyâth ordonna de pavoiser la ville, et lui-même, suivi de cinq mille cavaliers, alla au devant de sa fiancée. Sa joyeuse entrée fut célébrée en grande pompe et il l'introduisit dans son palais. Les noces furent célébrées trois jours et trois nuits durant, et ensuite, le prince entra dans son harem et apaisa le désir de son cœur. Le quatrième jour, il alla au bain se purifier des pieds à la tête, se revêtit d'habits magnifiques et rentra dans son palais en passant au milieu des grands personnages rangés en deux files. Il goûta, avec sa femme, les joies du mariage, et bientôt elle devint enceinte et lui donna un enfant du sexe masculin. Les nourrices le recueillirent et l'emmaillotèrent dans des langes de brocart et de soie de Chine.

(*Vers*) : « Elle l'enveloppa comme le musc dans la soie, et l'allaita aux dépens de sa propre substance. Quand son père contempla son joli visage, il fut heureux de n'être plus tour-



menté du désir d'avoir une postérité. Alors les nourrices se le passèrent de main en main. »

On l'appela Qâssime, et trois nourrices l'élevèrent jusqu'à sa dixième année. On le confia ensuite aux soins d'un professeur jusqu'à l'âge de douze ans, et il devint versé dans l'astrologie et les autres sciences au point que personne n'eût été capable d'en disputer avec lui. Il s'entraîna aussi aux
fol. 43 B exercices du corps, au jeu de mail, au maniement de la lance, au tir à l'arc. Bref, c'était une des merveilles du monde, et tant de perfection justifiait bien l'amour de son père, qui jamais ne pouvait se passer de sa présence.

Par un décret providentiel se présenta un jour un jeune marchand porteur de multiples curiosités. Le prince le fit asseoir et lia conversation avec lui. Le voyageur constata que Qâssime était parfaitement au courant de l'histoire et de la chronologie et lui demanda : « Mais, ô mon frère, comment se fait-il que tu ne parles que des choses du passé ? Dis aussi quelques mots des souverains de notre époque. » Le prince dit : «Si toi, tu connais à cet égard quelque évènement intéressant, raconte le. » Le marchand prit la parole en ces termes :

« Ô prince des hommes, sache qu'il y a dans le pays du Yémen un roi du nom de Yémen Châh. Il a une fille qui n'a pas sa pareille sous la voûte azurée pour la gentillesse, le charme du visage, la beauté piquante et la coquetterie. Je ne l'ai pas vue personnellement, mais le fait est qu'elle a pour habitude de se promener chaque semaine, l'hiver comme au printemps, dans les jardins, les rues, le bazar. De plus, elle fait peindre chaque fois son portrait sur un mouchoir et, au cours de sa promenade, elle le jette. Celui qui a la chance de le ramasser le vend au prix de mille dirhems. Ô prince, la langue est impuissante à donner une idée de

cette image ravissante. Malheureusement, tout homme dont le regard tombe sur ce mouchoir devient fou d'amour. »

Bref, ce jeune marchand traça de la beauté de la princesse un portrait si éloquent, que le prince Qâssime, sans même l'avoir vue, perdit son cœur et demanda : « Est-ce que par hasard, tu posséderais un tel mouchoir? » L'étranger répondit : « Un vieillard qui m'accompagnait l'avait acheté à un derviche dans la capitale du Yémen. Il est encore logé avec nous, mais je serais bien étonné s'il cédait ce mouchoir à quelqu'un. » Qâssime reprit : « Allez me chercher ce vieillard. » Des domestiques partirent et l'amenèrent bientôt.

Quand le vieillard entra dans la salle, il s'inclina devant le prince et lui rendit hommage. Qâssime le fit asseoir à côté de lui, et l'accabla d'égards et de cajoleries au point que l'autre en fut tout confus et lui dit : « Prince puissant, quels peuvent bien être mon importance et mon prestige pour que tu pousses si loin la condescendance à mon égard? Je ne suis qu'un valet du seuil de ton palais! » Bref, le prince, ce jour-là, se borna à l'entretenir de choses et d'autres, le combla de prévenances et lui offrit une khil'at, mais ne souffla mot du mouchoir.

Le soir venu, le vieillard s'en retourna. Le prince patienta jusqu'au matin, puis le manda derechef, le traita avec les mêmes attentions et parla longtemps de sujets indifférents. Pourtant, il finit par lui dire : « Vieillard au cœur illuminé, il y a, paraît-il, dans le Yémen, un roi célèbre par son équité, un homme à qui il n'y a rien à redire. Dans tes voyages, as-tu poussé jusque là? — Oui, seigneur, » répondit-il. « Combien d'enfants le roi du Yémen a-t-il? — Il n'a qu'une fille. » Le prince reprit « : Et on dit qu'elle est très belle et qu'elle fait peindre son image sur un mouchoir. — Rien n'est plus vrai. — Tu as un pareil mouchoir. Eh bien! j'ai grande envie de le voir, d'y jeter un coup d'œil. — Je l'ai, » dit le



vieillard, et je vais te l'apporter. » Il s'en alla et rapporta bientôt une cassette qu'il ouvrit. Il en tira d'abord une quantité de ouate, déroula un papier et en sortit le portrait de la princesse, si ressemblant qu'elle avait l'air de parler à quelqu'un.

Cette image merveilleuse n'eut pas plus tôt apparu aux fol. 44 A regards du jeune homme qu'il en devint épris avec un cœur, — que dis-je ? — avec cent mille cœurs ! Il exhala un profond soupir. C'est qu'aussi le portrait, peint de vives couleurs sur le mouchoir de soie, représentait jusqu'à la chemise et la tunique de la princesse, bref, tous ses vêtements, sans oublier même les anneaux, les boucles d'oreilles, et jusqu'aux grains de beauté qui ornaient ses joues. Le prince Qâssime, à cette vue, faillit perdre le sentiment, mais il se contint et se dit : « Ceux qui se sont trouvés dans mon cas se sont tirés d'affaire à force de patience et d'endurance. » Il fit apporter trois mille dînârs de bel or et une splendide khil'at, les mit devant le vieillard et lui dit : « Il faut que tu me cèdes ce portrait. » Le vieillard répondit :

(*Vers*) : « S'il fallait donner mille fois ma vie, et, en outre, cent mille fois la jeune fille, je les donnerais volontiers comme rançon d'un seul cheveu de ta tête, ô mon prince. »

« Et pourtant, je me figurais que, tant que je vivrais, personne ne pourrait enlever ce mouchoir de ma main. Mais tu t'y es pris si aimablement que j'aurais mauvaise grâce à rechigner. » Il baisa donc le portrait et le déposa à terre devant le prince, qui le ramassa et se mit à le considérer attentivement. Il récita ensuite ces vers :

« J'eus à peine jeté un regard que je fus frappé de mille traits. Avant même d'avoir pu cueillir un grain, je tombai dans le filet fatal. »

Quand vint la nuit, il rentra dans ses appartements, son

amour pour la princesse du Yémen lui fit verser des larmes et il dit ces vers :

« Si même un peintre se risque à tracer l'image de cette beauté conquérante, je me demande avec stupéfaction comment il pourrait bien exprimer sa coquetterie ensorceleuse ? »

Bref, cette nuit même, il sortit de son palais, franchit la porte de la ville et se dirigea vers la capitale du Yémen. Il chemina nuit et jour, absorbé dans ses réflexions, se demandant : « Que vais-je faire ? Comment atteindre le Yémen ? » S'il rencontrait quelqu'un, il prenait le large de peur d'être reconnu, invoquait Dieu et récitait ce distique :

« La douleur d'être éloigné de l'objet de mon ardeur m'a fait prendre la route du désert O grand Dieu, donne moi le bonheur d'arriver jusqu'à elle, je t'en conjure au nom de ta pure lumière ! »

Il était sur ses gardes, appréhendant de voir survenir un des nobles ou des grands d'Égypte, envoyé par son père, qui le ramènerait au palais. Il marquait soigneusement la route à prendre, il voyageait la nuit et restait caché pendant le jour. Il atteignit ainsi le pays de Roûm, [2], les habits usés et en loques, couvert de poussière, la ceinture renouée en maints endroits, le corps nu, les cheveux épars cachant le visage, à l'instar d'un fou. Il garda soigneusement son bâton pour se défendre contre les attaques éventuelles des bêtes fauves ; il eut plusieurs fois à combattre des sangliers et des loups, et n'échappa qu'à grand'peine à leurs crocs. Il endura mille souffrances, et avançait toujours, tombant, puis se relevant dans le sable. La chaleur devint accablante, et, vaincu par la soif, il se disait : « Quel dommage que je n'aie pas réalisé le désir de mon cœur, qu'il me faille périr avant d'avoir vu le visage de l'aimée, dans le désert buveur de sang ! » Il écarta le sable brûlant, et appuyant sur la terre nue sa poitrine, il dit :



(*Vers*) : « O Dieu, par la gloire de tes pieux serviteurs, par la brûlure du cœur de ceux que tourmente ton amour, au nom des martyrs au cœur blessé, et de tes purs adorateurs cachés sous la terre, sauve moi de la douleur, de la peine d'amour ; je t'en supplie au nom de la confiance que ta gloire inspire aux croyants, fais moi atteindre mon but, ô Dieu de majesté ; à moi aussi, donne, un instant, l'occasion d'être heureux, ô sublime Créateur. »

Et tout en se lamentant, noyé de larmes, il était résigné à la mort, et l'attendait. Tout à coup il entendit une voix qui l'appelait : « Prince Qâssime ! » Il leva les yeux, et vit un personnage imposant, le front ceint du diadème, vêtu de vert de la tête aux pieds. Cette apparition passa les mains sur le corps de Qâssime et, à l'instant même, sa soif ardente s'apaisa, et ses forces et toutes ses facultés lui revinrent. Qâssime lui demanda : « Seigneur, qui es-tu, toi qui as bien voulu venir au secours d'un pauvre étranger comme moi ? » Il répondit : «Je suis Élie. Qâssime, où te proposes-tu d'aller ? — Seigneur, je voudrais gagner le Yémen. » Le prophète dit : « Mets ton pied sur mon cou-de-pied. » Qâssime obéit, ferma les yeux et, un instant après, Élie le déposa à terre et
fol. 44 B lui dit : « Ouvre les yeux. » Il était aux portes de la ville. Élie avait disparu, mais Qâssime sentit ses forces centuplées.

Lorsque Qâssime avait quitté le palais de son père, il était âgé de treize ans ; il y avait un an qu'il était en route, de sorte qu'il avait maintenant quatorze ans. Le visage enflammé, dans le plus singulier accoutrement qu'on ait jamais vu : les cheveux pendant jusqu'à la ceinture, sa vieille tunique en lambeaux liée à sa taille à la façon d'un pagne et le bâton à la main, il pénétra dans la ville Par un décret providentiel, Gauher Bânoû, la fille du roi du Yémen, allait précisément ce jour-là au jardin public. Quand le prince Qâssime entra au bazar, il s'aperçut que toutes les boutiques



étaient fermées. Il pénétra jusqu'au carrefour du bazar et vit une cinquantaine de gens à cheval et à pied qui accouraient, l'épieu à la main, en criant : « Au large ! Au large ! »

A ce spectacle, Qâssime comprit que Gauher Bânoû arrivait. Il poussa des hurlements sauvages, frappa la terre de son gourdin qu'il se mit ensuite à manier comme un mail, et commença, contrefaisant la démence, à écarter les bras, à danser, à se frapper la bouche des deux mains, à gambader. Quand les yessaouls [3] l'aperçurent, ils se dirent : « C'est un fou. » Il ne répondit rien, ils passèrent outre et il se mit à courir après eux. Puis arrivèrent les eunuques et les servantes du sérail, qui eurent la même idée que les yessaouls et continuèrent leur chemin. Le prince, cependant, redoublait d'extravagance et bientôt apparurent, devançant Gauher Bânoû, une cinquantaine d'esclaves jolies et délurées. Elles atteignirent bientôt notre danseur, qui se jeta au milieu d'elles en se démenant de plus belle.

Quand les regards de la princesse tombèrent sur Qâssime, ce singulier fou au beau visage et aux gestes gracieux, cette vue fut loin de lui déplaire et elle se mit à le considérer attentivement, en souriant. De son côté, Qâssime dévorait des yeux la ravissante princesse, la plus belle créature qu'il eût jamais contemplée, au visage pareil à la rose épanouie, aux boucles noires tombant sur les épaules, la blancheur du teint rehaussée de grains de beauté, un sourcil tel que la puissance divine seule pouvait l'avoir dessiné, des yeux langoureux qui anéantissaient la raison la plus solide, sa bouche minuscule comme une graine de plante, une vraie séductrice au visage arrondi comme la lune, charme des cœurs, coquette aux yeux fripons, à la taille svelte comme le cyprès, un front beau comme la fleur que la langue est impuissante à décrire, de douces lèvres croqueuses de sucre. Or donc, cette jolie coquette regardait Qâssime, et le pauvre

prince, à l'instant même, ne fut plus maître de son cœur, et il fut pris dans le filet de la passion qu'elle lui inspirait. La princesse s'en alla en se disant : « De quelle Leïlâ ce jeune homme est-il le Madjnoûne ? [1]. Qâssime était tellement enivré par la coupe de l'amour qu'il en perdit la raison et la faculté de se mouvoir. De temps à autre, la jeune fille regardait derrière elle : il était toujours là immobile, hébété et récitait dans son cœur ces vers :

« Je n'ai jeté qu'un regard sur son corps charmant et je suis tout éperdu. Désormais, friponne, je suis ton prisonnier. O compagne de ma vie, quelles œillades tu me lances ! Puissé-je me sacrifier mille fois pour un seul de ces regards. Tu vas t'éloigner, et moi, brisé, anéanti, je reste ici. Tu es mon âme et ma vie, je me dévoue à toi. Chaque fois que tu jeteras un regard de mon côté, mon pauvre cœur endolori exhalera mille gémissements. »

Et toujours Gauher Bânou, tant qu'il fut visible, se retourna pour le voir, et le prince restait cloué sur place, incapable de lever un pied après l'autre. Enfin, la princesse
fol. 45 A disparut, et Qâssime éclata en sanglots et, tout en larmes, se mit à suivre son escorte. Il se disait :

(*Vers*). « Il m'est échu une besogne d'amour singulièrement difficile. Mon âme a enfanté l'amour avec mille douleurs. Je suis captif d'une maîtresse coquette et tyrannique, qui ne connaît ni le coin dont on frappe la monnaie d'amour, ni le cours de la marchandise d'amour. Et il ne m'est pas possible de lui dire un instant la peine de mon cœur, et je n'ai pas de confident qui puisse aller révéler à l'aimée le secret de mon amour. Pas un instant son image ne sort de mon cœur, et mon cœur ulcéré n'a pas d'autre confident que ma propre douleur. »

Il suivit ainsi Gauher Bânoû jusqu'à ce qu'elle arriva à la porte du jardin. Là, les yessaouls et les eunuques s'écartè-



rent et s'assirent dans un coin. Gauher Bânou entra avec ses suivantes, qui fermèrent la porte derrière elles, et le pauvre Qâssime, tout éploré, resta immobile près de la porte. Puis il se mit à faire le tour de l'enceinte et finit par arriver à l'endroit où une ouverture pratiquée au bas du mur livrait passage à l'eau qui arrosait le jardin. Il s'assit au bord du ruisseau, tira le fameux mouchoir et se mit à le contempler.

De son côté, Gauher Bânoû, à son entrée dans le jardin, fut s'asseoir au bord du bassin. Le pensée de cet insensé ne quittait pas son cœur, et elle se disait : « La situation de ce pauvre fou qui a perdu son cœur n'est pas sans un intérêt mystérieux. D'où peut-il bien venir ? » Tout en réfléchissant à tout cela, elle se lava les mains et le visage, puis prit son mouchoir pour s'essuyer. Par mégarde, elle le laissa tomber dans l'eau, voulut le ressaisir et n'y réussit pas. Elle dit à ses suivantes de tâcher de le prendre. Elles accoururent et firent tout leur possible pour la satisfaire, mais sans succès, et le mouchoir, flottant au fil de l'eau, disparut par l'ouverture pratiquée dans le mur.

Le prince Qâssime était assis là, perdu dans sa rêverie. Il aperçut pourtant ce mouchoir qu'entraînait le cours du ruisseau, étendit la main et le prit. Il vit que la princesse y avait fait dessiner son portrait, et le couvrit de baisers. Puis il le pressa pour en exprimer l'eau. A ce moment même, une des suivantes, qui était sortie du jardin, accourut vers le ruisseau, vit le mouchoir dans la main du fou et lui dit : « Ohé ! le fou, rends-moi ce mouchoir, que je le porte à sa propriétaire. » Pour toute réponse, Qâssime se mit à brandir son gourdin, et la jeune fille s'enfuit. Qâssime la poursuivit quelques instants, puis revint sur ses pas. La suivante, courant toujours, toute effrayée, arriva, toute hors d'haleine et au prix de grands efforts, jusqu'à Gauher Bânoû, et lui dit : « Dame des dames, ce fou que nous avons rencontré en chemin était



assis au bord du ruisseau et s'est emparé du mouchoir. Je le lui ai réclamé, et non seulement il a refusé de me le rendre, mais il a voulu me tuer ; je me suis enfuie et je n'ai pu lui échapper qu'à grand'peine. »

A ce récit, Gauher Bânoû se leva brusquement et s'écria : « Allons, mes suivantes, courons à qui arrivera la première auprès du fou. » Les jouvencelles, rapides comme la foudre étincelante, eurent bientôt fait de sortir du jardin et d'arriver auprès du prince. A la vue de Gauher Bânoû, Qâssime se leva, ouvrit les bras et s'avança en dansant, tandis qu'il se disait tout bas : « O mon cœur, quelle est cette chance inespérée ! » et récitait ces vers :

« Je répands mon âme à tes pieds, ô idole au beau visage, car je n'ai d'autre présent que celui-là à déposer à tes pieds. O ma charmante, je ne suis qu'un pauvre exilé, abandonné, seul, anéanti ; dans ma misère, je n'ai d'autre cadeau à t'offrir que celui-là. »

Or donc, Gauher Bânoû le rejoignit et, quand elle le vit de près, elle ne sut que dire, et, toute interdite, elle le considérait Alors, Qâssime baisa le mouchoir, fit signe qu'il ne voulait pas le rendre, et il s'en caressait le visage et la poitrine en se trémoussant. Et la princesse s'amusait de ses gestes. Cependant les suivantes arrivèrent. Gauher Bânoû leur dit : « Attendez, mes filles, car voilà un fou remarquablement gentil. » A ces mots, Qâssime se démena de plus belle, les jeunes filles éclatèrent de rire, et la princesse s'écria : « Menons ce fou dans le jardin pour qu'il nous égaie un peu », et elle ordonna à une de ses compagnes de le prendre par la main et de l'amener. La suivante s'approcha
fol. 45 B de Qâssime, mais il retira sa main et gesticula tellement que toutes se pâmèrent.

Alors la princesse vint elle-même le prendre par la main. Il la suivit en la couvant des yeux et en redoublant de

contorsions, et, toujours riant, Gauher Bânoû le conduisit dans le jardin. Peu s'en fallut que Qâssime ne s'évanouît d'émotion, mais, comprenant le plaisir que la princesse trouvait à ses extravagances, il ne cessait de frétiller ni les jeunes filles de rire, si bien que Gauher Bânoû était comme la rose épanouie et disait : « Quel singulier fou nous avons déniché là : à cause de lui nous ne ferons plus rien d'autre que de rire ! » Les jouvencelles avaient beau adresser la parole à Qâssime, il ne répondait mot. La princesse fit apporter du sirop et en versa une coupe qu'elle fit donner à Qâssîme. Il s'en remplit la bouche et en aspergea le visage des jeunes filles, si bien que les suivantes faillirent mourir de rire. Alors la princesse prit elle-même le verre en main, Qâssime s'avança et elle le lui porta à la bouche, et l'amoureux de s'en donner à cœur joie. Et toujours il dévorait des yeux le visage de sa bien-aimée et soupirait, de sorte que Gauher Bânoû soupçonna une partie de la vérité : « Est-ce que par hasard, se dit-elle, ce jeune homme serait devenu dément par amour pour moi ? »

Et ainsi la journée se passa, et, quand le soir tomba, la princesse fit allumer les flambeaux et dit, au moment de sortir du jardin : « Emmenons le fou avec nous. » Une suivante alla le prendre par la main, et lui dit : « Viens, partons », mais il gesticula et ne voulut bouger de place. Alors, à nouveau, la princesse revint sur ses pas, passa son mouchoir autour du cou de Qâssime et, elle le tirant ainsi, ils s'acheminèrent vers la porte du palais. En chemin, Qâssime faisait claquer ses doigts et gambadait à la grande joie de la princesse, et ils arrivèrent ainsi au palais.

Devant cet édifice, il y avait un portique. Elle fit apporter une corde, qu'on assujettit à un clou fixé dans le mur, et y fit lier le fou. Le lendemain, elle fit remplacer ce licol par une chaîne munie d'un collier d'or, qu'on attacha au cou de

Qâssime. Et chaque jour Gauher Bânoû riait et s'amusait avec lui et la plupart du temps se passait ainsi. Il n'acceptait pas de nourriture de la main des suivantes, et c'était Gauher Bânoû qui, de sa propre main, lui donnait à boire et à manger. Mais c'était en vain qu'elle tâchait de l'amener à parler et conversait avec lui à voix basse : « O mon fou, moi je sais quand même bien que tu n'es pas fou. Qu'as-tu donc ? Et pourquoi ne me révèles-tu pas la peine de ton cœur ? » Mais Qâssime, craignant d'être chassé par sa bien-aimée, ne répondait pas. Gauher Bânoû ne laissait pas d'avoir l'âme troublée et se disait : « Quel dommage que ce jouvenceau soit devenu fou, lui qui est doué de tant de beauté et de grâce. » Elle finit par lui laver la tête, lui peigna la chevelure et le fit revêtir d'un caleçon et d'une chemise, et chaque fois qu'il éprouvait le besoin de se purifier, il faisait signe et les servantes venaient le délier et le conduisaient au réduit destiné à cet usage. Une grande partie du temps, il invoquait Dieu comme le font les derviches dans leurs exercices et, la nuit, il veillait généralement.

La princesse était de plus en plus préoccupée, et pensait : « Ce jeune homme a toute sa raison et feint la démence. « O fou », lui disait-elle, « pourquoi me cacher ton véritable état ? Dis-moi le chagrin de ton cœur. » Mais Qâssime affectait de ne pas l'entendre. « J'ai à te parler », reprenait-elle, et Qâssime, s'imaginant toujours qu'elle voulait l'éprouver, ne répondait que par des gestes extravagants, et alors la princesse se mettait à rire et disait : « Cette idée que je me suis faite n'est qu'une chimère. Quelle pitié qu'un garçon aussi bien fait que toi soit privé de la raison. » Puis, un jour, elle lui embrassa le visage et lui dit encore : « Que faire ? fol. 45 B car enfin tu n'es pas insensé. Et moi, je ne saurais supporter de vivre sans toi. » Qâssime se dit alors : « Je ne veux pas continuer à l'affliger » et, prenant la parole : « O Gauher



Bânoû », dit-il, « c'est mon amour pour toi qui m'a frappé de démence, car, ainsi que l'a dit le poète :

« Je suis devenu fou en voyant ton visage, en respirant à chaque instant ton parfum, je suis devenu fou à cause de ta chevelure, afin de voir l'anneau de ta boucle emmêlée. »

A ces paroles, Gauher Bânoû, ravie, lui jeta les bras autour du cou et couvrit ses joues de baisers. « O mon bien-aimé, dit-elle, pourquoi me cacher ta situation ? — J'avais peur, répondit-il, que tu ne me bannisses de ta présence ; je craignais de devenir, par ton absence, malheureux à en mourir, car j'ai enduré bien des peines pour l'amour de toi avant de jouir de ta présence. — Quel est ton nom ? dit-elle. On m'appelle le prince Qâssime. Je suis fils du roi d'Egypte et, pour l'amour de toi, j'ai renoncé à la souveraineté, j'ai quitté ma patrie, j'ai arraché mon cœur à tout ce qui n'est pas toi. » Et il lui narra toutes ses aventures. Elle lui dit alors : « Cesse de te tourmenter, tant que j'aurai l'âme dans le corps, je ne t'abandonnerai pas, et je ne choisirai pas d'autre époux que toi. »

Jusqu'à l'aurore, tous deux se confièrent la peine de leur cœur et échangèrent sur leurs lèvres des baisers. Quand le jour fut proche, Qâssime alla reprendre son poste. Les suivantes s'éveillèrent et vinrent trouver leur maîtresse. « O servantes, leur dit-elle, « j'ai donné à ce fou le nom de Qâssime ; appelez-le donc Qâssime. » Et dès lors elle l'entoura de soins indescriptibles.

Un beau jour, le roi du Yémen vint rendre visite à sa fille. Il s'assit donc, et son regard étant tombé sur ce fou qui gesticulait, il s'amusa beaucoup de sa pétulance et dit : « Mon enfant, où as-tu trouvé ce fou ? — O mon cher père, répondit-elle, le jour où je suis allée au jardin, j'ai vu ce fou au bazar ; ses manières me divertissaient et je l'ai amené



avec moi. Ce jour-là, j'ai tant ri de ses gambades que j'en ai eu mal au cœur. »

Bref, un jour, le roi, tenant sa cour, faisait devant ses émirs l'éloge du fou Qâssime. Ils exprimèrent le désir de le voir. Le roi envoya prier sa fille de le lui envoyer pour le montrer à ses courtisans. La princesse, ne trouvant rien à objecter, alla détacher la chaîne et le confia aux suivantes, avec mission de l'emmener. Comme Qâssime avait l'air douloureusement affecté, elle lui dit tout bas: « Ne te chagrine pas. Je te ramènerai. » On conduisit donc Qâssime au palais du roi. Les émirs sourirent à la vue de ce fou à la belle prestance, au beau visage, aux gestes gracieux, et plusieurs dirent : « Il est désolant que ce jeune homme soit insensé ! N'y a-t-il personne qui puisse lui rendre sa raison ? » Le roi fit venir les médecins et leur dit : « Pouvez-vous guérir ce jeune homme de sa démence ? Si oui, je vous récompenserai magnifiquement. » Ils répondirent : « S'il est fou de naissance, c'est impossible. Sinon, nous le guérirons rapidement. » La journée se passa de la sorte et, le soir venu, le roi renvoya l'amoureux auprès de Gauher Bânoû.

A la faveur de la nuit, la princesse lui demanda ce qui s'était passé au palais. Il le lui raconta en détail. « Il faut absolument, dit-elle, te laisser guérir. » Le lendemain matin, donc, on le confia aux médecins et, au bout de trois jours, il cessa toute feinte. On l'amena devant le roi ; et le prince, s'inclinant profondément, le salua conformément à l'étiquette. Le roi fut étonné de son langage courtois et lui demanda : « Qâssime, comment te trouves-tu ? — Grâce à la faveur divine et à la bienveillance du souverain du monde, je suis guéri. » Le roi le fit conduire au bain. On lui rasa la tête, on le frictionna et on le revêtit d'un costume royal. A sa sortie, on l'introduisit auprès du roi.

fol. 46 B Or, en ce moment, le monarque était dans ses apparte-

ments [avec sa fille]. « Eh bien ! mon père, lui dit-elle, qu'est-il donc advenu de mon fou Qâssime ? — Mon enfant, répondit-il, il est devenu un beau jeune homme parfaitement raisonnable. Je l'ai envoyé au bain et voici le moment où l'on va le ramener. — Dis qu'on le fasse venir, reprit-elle, que je puisse le voir. » Comme ils s'entretenaient ainsi, on fit entrer Qâssime. Voyant le roi avec la princesse, il baissa la tête, salua respectueusement et, malgré l'envie qu'il en avait, il ne jeta pas un regard du côté de la jeune fille, de peur d'éveiller des soupçons chez son père.

Gauher Bânoû, à la vue de Qâssime sous cet aspect flatteur, en devint mille fois plus éprise, mais elle se garda bien d'en rien laisser paraître. Pour l'éprouver, le roi lui dit : « Mon enfant, adresse donc la parole à Déli [5] Qâssime ». La jeune fille répondit : « Mon père, naguère il était fou ; maintenant, il a recouvré la raison. Toi, parle-lui, mais quant à moi, permets-moi de me retirer. Pourtant, je voudrais lui poser une seule question. — Fais à ton aise, dit le roi. » « Déli Qâssime, dit-elle, comment se fait-il que tu nous aies oubliées et que tu ne viennes plus nous rendre visite. — De quel droit et à quel titre oserais-je le faire? répliqua-t-il.— « Mais auparavant n'étais-tu pas chez moi ? » Qâssime répondit : « Alors, je n'étais pas dans mon état normal, mais à présent que grâce à Dieu et à l'influence bienfaisante du roi [je suis rétabli], je ne puis aller nulle part sans l'ordre de Sa Majesté. — O mon père, reprit la princesse, le voilà redevenu bien raisonnable », puis, s'adressant à Qâssime : « Tu avais perdu la raison. C'est mon père qui te l'a rendue. — Oui, dit-il, et moi, de mon côté, tant que je vivrai, je me consacrerai à son service. » Puis il récita ces vers :

« Je n'ai pas au monde d'autre refuge que ton seuil. Je ne possède d'autre bien que ma place à ta porte »



Gauher Bânoû fit apporter une robe d'honneur de brocart et en fit revêtir le prince, qui s'inclina puis s'en alla bien doucement et modestement hors du palais, s'asseoir au bord du ruisseau. Le jouvenceau fit une excellente impression sur le roi, qui l'emmena avec lui au divan, où Qâssime se tint debout, attendant ses ordres.

Cependant, la princesse ne cessait de penser au prince et de se demander comment elle s'y prendrait pour se rapprocher de lui. Elle ne trouvait aucun moyen d'y réussir, et quarante jours se passèrent ainsi. Un jour, on vint annoncer au roi que Leïlâne Châh, roi d'Abyssinie, à qui il avait refusé la main de sa fille, avait rassemblé une armée considérable et s'approchait à la tête de cent quatre-vingt mille hommes. Cette nouvelle alarma beaucoup le roi du Yémen et ses émirs. Tous étaient d'avis qu'il devait se résoudre à donner à Leïlane Châh la princesse en mariage, parce qu'il n'était pas à même de lui tenir tête. Mais le roi s'écria : « Puisqu'il en est ainsi, il faut penser à la guerre. Y en a-t-il un parmi vous qui veuille marcher contre l'ennemi avec une avant-garde de douze mille cavaliers, en attendant que j'arrive moi-même ? »

Personne n'ayant répondu, Déli Qâssime bondit tout debout, s'inclina devant le roi et dit : « Sire, je m'en charge. » Le roi répliqua : « L'armée éthiopienne est innombrable, et ceci n'est pas ton affaire. Pourtant, Dieu te bénisse pour tes nobles sentiments. » Puis il reprit : « O émirs, c'est à vous que je parle. » Personne ne répondit. Il s'y reprit par trois fois sans plus de succès. Alors Qâssime s'inclina de nouveau et il dit : « Que je sois ta rançon ! Confie-moi cette mission, et, avec l'aide du Seigneur des mondes, j'infligerai à Leïlâne Châh et à son armée une défaite dont les annales perpétueront le souvenir. » Le roi, courroucé contre ses émirs, dit

avec emportement : « Qâssime, combien d'hommes veux-tu ? — Autant qu'on peut en recruter dans cette ville. — Cela fait près de cent mille, cavaliers et fantassins compris. » Qâssime dit : « Donne-moi trente mille bons cavaliers, et fol. 47 A j'irai faire une reconnaissance. Si les ennemis avancent, j'arrêterai leur marche, et s'ils n'arrivent pas, je prendrai une position ferme et je passerai mon armée en revue. » Les émirs riaient sous cape. Le roi fit sonner l'appel et rassembler les cavaliers. Le prince Qâssime les passa en revue. Le roi ordonna de prendre dans le trésor une robe d'honneur dont il revêtit le prince, et Qâssime, armé de pied en cap, monta sur un cheval arabe, tournoya au milieu de la place et se mit à jouer au mail, au grand ébahissement du roi et des émirs.

D'autre part, on informa Gauher Bânoû de ce que Qâssime était devenu chef d'armée et marchait contre l'ennemi de son père. La princesse monta au sommet de son château, d'où elle vit son bien-aimé en train de manier le mail et la lance. Son amour se centupla et, tout bas, elle s'offrit en sacrifice pour lui.

Or donc, Qâssime prit congé du roi, sortit de la capitale et se mit en campagne, et alla faire halte ce jour-là à une distance de dix parasanges. Après s'être reposé quelques instants, il vit venir un individu attifé comme un mendiant, le bâton à la main. Il se le fit amener et lui dit sur un ton menaçant : « Tu es un espion ! Allons, dis la vérité ou je te tue. » L'homme répondit : « C'est le hasard qui m'a fait passer par ici. Je n'ai rien d'autre à dire. » Le prince dit : « Par où es-tu passé ? » L'autre répondit : « Ce peut être à dix parasanges d'ici. » De nouveau, le prince eut recours à l'intimidation, et notre homme, se voyant déjà mort, reprit : « Ne me tue pas, je vais dire la vérité. — Parle. — Le

général ennemi est descendu dans le voisinage, à tel endroit, et il a pris trente mille cavaliers d'élite pour se transporter à la dérobée jusqu'à la capitale et s'y emparer de la personne du roi. »

C'était un peu avant le crépuscule. Qâssime partagea son armée en trois corps de chacun dix mille hommes [6]. Il se mit à la tête de l'un de ces trois détachements, avec lequel il marcha contre l'ennemi et, sur son ordre, les deux autres devaient le suivre à quelque distance en gardant, l'un la droite et l'autre la gauche. Qâssime, avec son corps d'armée, attaqua le centre des ennemis et engagea l'action. Ensuite, les deux corps auxiliaires vinrent se placer chacun devant l'aile correspondante de l'armée éthiopienne, et un combat acharné commença. Leïlâne Châh luttait vaillamment, et les cris de « tue ! tue ! » des combattants et les gémissements des blessés s'élevaient jusqu'au zénith. Qâssime envoya dix cavaliers vers la droite et autant vers la gauche pour venir crier par derrière : « Bonne nouvelle ! L'armée du roi du Yémen arrive ! » Cette ruse attisa l'ardeur des soldats de Qâssime, qui chargèrent et firent rouler les têtes dans la lice comme des boules de mail.

L'armée de Leïlâne Châh finit par lâcher pied et, près de dix mille Ethiopiens ayant été tués, le reste chercha le salut dans la fuite. Leïlâne Châh et ses fidèles galopèrent toute la journée. La nuit venue, ils arrivèrent au sommet d'une montagne, et le roi d'Ethiopie dit : « Hélas ! mes amis, le gros de mon armée, qui nous suivait, ne nous a pas encore rejoints. » Ses compagnons proposèrent d'allumer des torches et de sonner de la trompette, espérant ainsi se réunir à leurs compagnons. Or, ils ne savaient pas que Qâssime les suivait de près. Guidé par la lumière et le bruit, il avança et harangua ses troupes : « Amis, c'est le moment de déployer votre

bravoure. Voici la journée où l'on pourra distinguer les vaillants des lâches. Tombons sur ceux-ci. Il ne faut pas oublier que le reste de l'armée ennemie va venir à leur secours. » Alors, invoquant Dieu, ils fondirent sur Leïlâne Châh et son détachement, tuant tout ce qu'ils rencontraient. Ce fut une mêlée indescriptible. Cette fois encore, les Abyssins ne purent tenir tête, et les « Fuyons ! fuyons ! » des lâches et les « Sus ! sus ! » des braves et de leurs capitaines montaient jusqu'à la voûte tournante. Pourtant, Leïlâne Châh se fraya un passage et, s'avançant vers le prince, il leva son cimeterre, mais, à ce moment précis, un trait vint frapper Leïlâne Châh au front. Alors, lui aussi tourna bride et s'enfuit, suivi de son armée. Ils allèrent ainsi jusqu'à ce qu'ils rencontrèrent le reste de la cavalerie éthiopienne qui venait à leur secours. Leïlâne Châh, alors, reprit courage, fit battre le tambour et commanda la halte.

fol. 47 B

Cependant, le prince Qâssime attendit jusqu'au lever du soleil, et ayant rassemblé ses officiers, il leur dit : « O mes amis, tuer la vipère et laisser vivre ses petits n'est pas le fait des gens sages [8]. Leïlâne Châh a été blessé ; si je le laisse partir tranquillement, il en réchappera et tentera une nouvelle invasion. Mieux vaut ne pas lui donner de quartier tant qu'avec l'aide de Dieu nous ne l'avons pas anéanti. » Les officiers dirent : « A toi d'ordonner. » Alors, Qâssime fit sonner le branle-bas de combat, poursuivit Leïlâne Châh jusqu'au coucher du soleil et assaillit son armée des quatre côtés. Or, Qâssime avait placé derrière la montagne une réserve de cinq mille cavaliers, et leur avait donné l'ordre suivant : « Restez là jusqu'au coucher du soleil. Si, grâce à la faveur divine, j'inflige une défaite aux ennemis, tout est bien ; mais, dans le cas contraire, mettez-vous en marche et chargez en poussant le cri de guerre : « Voici le roi du Yémen » et ainsi nous pourrons encore espérer la victoire.



Cette nuit-là, il faisait clair de lune. Leïlâne Châh, pareil au lion rugissant, se portait sur tous les points de la bataille et, grâce à ses efforts, l'armée de Qâssime fut enfoncée. Mais à ce moment, ces cinq mille cavaliers en réserve derrière la montagne firent irruption, tambour battant, en criant : « Le roi du Yémen arrive », et renouvelèrent le combat. Les soldats de Qâssime se raffermirent, et l'affaire reprit avec un regain d'ardeur. Vers l'heure de midi, Leïlâne Châh se fraya, au travers de la mêlée, un chemin vers Qâssime et lui cria : « Hé ! bâtard, comment pourras-tu me disputer ta vie ? — Avec l'aide de Dieu », riposta le jeune preux, « je ficherai ta tête au bout de ma lance. » Ils dirent, et se ruèrent l'un contre l'autre. Tout d'abord, quelques coups de lance furent échangés et parés. Enfin, Leïlâne Châh tira son glaive et en visa la tête de Qâssime qui, rapidement, s'abrita derrière son bouclier et, avant que l'arme de l'Ethiopien retombât, son adversaire lui asséna un coup de cimeterre sur le milieu du corps et, sur l'ordre de Dieu, le fendit en deux comme un concombre mûr, et le désarçonna. Qâssime mit pied à terre et lui coupa la tête qu'il fixa à la pointe de sa lance, puis remonta à cheval et fit battre le tambour en signe d'allégresse. Les soldats de Leïlâne Châh, se tournant en arrière, virent leur chef tué, et poussant de brûlants soupirs, ils firent volte-face. Qâssime, à la tête de ses braves, s'élança à leur poursuite, galopa sur une distance de trente parasanges et revint après avoir fait bon nombre de prisonniers et un butin considérable.

On fit halte dans un endroit propice où l'on se reposa toute la nuit. Le lendemain matin, Qâssime passa son armée en revue, constata que huit mille de ses cavaliers étaient tués et s'affligea sur leur mort. Il fit ensuite rédiger un bulletin de victoire, qu'il fit porter à la capitale par un courrier

monté sur un dromadaire. Ensuite, il fit compter les morts de l'armée de Leïlâne Châh : il s'en trouva trente-deux mille. De plus, Qâssime avait fait deux mille prisonniers, avec lesquels il reprit le chemin de la capitale. fol. 48 A

Cependant, le courrier, galopant nuit et jour, atteignit la ville vers le lever de l'aurore, et l'on alla prévenir de son arrivée le roi, qui ordonna de l'introduire. A son entrée dans la salle d'audience, le courrier salua le roi en s'inclinant profondément, puis il tira de son sein la missive, la baisa et la déposa par terre au pied du trône. Le roi ordonna de la lui lire. En entendant la nouvelle de la mort de Leïlâne Châh et de la victoire de Qâssime, sa joie fut telle que l'oiseau de son âme faillit s'envoler de son corps. Il fit revêtir le messager d'une robe d'honneur et se tourna vers les émirs en les apostrophant sévèrement : « Que mon sel vous soit sacrilège ! [9] Ingrats que vous êtes, voilà nombre d'années que je vous comble de biens et d'honneurs, et vous n'avez rien fait pour moi en comparaison de ce pauvre étranger ! »

Puis, à la tête de son corps d'armée, il sortit de la ville au-devant de Qâssime, qu'il rencontra à une distance de cinq parasanges. Le jeune héros mit pied à terre, et baisa l'étrier du roi, qui l'embrassa avec effusion. On dressa un pavillon à cet endroit, le roi prit place sur son trône et l'on mit sous ses yeux la tête de Leïlâne Châh. Puis il adressa au Très-Haut des actions de grâces, et fit amener les captifs qu'on engagea à se convertir à l'islam [10]. Enfin, après avoir donné tous ses ordres, il fit revêtir Qâssime d'une robe d'honneur. On resta là jusqu'au lendemain matin, et l'on rentra alors dans la ville. A l'annonce de la bonne nouvelle, Gauher Bânoû sentit son cœur palpiter d'allégresse. Elle monta au sommet de son palais et, quand elle aperçut Qâssime, le feu d'amour qui couvait dans son cœur jeta des flammes, et, mentalement, elle s'offrit en sacrifice pour lui.



Qâssime se reposa ce jour-là et, le lendemain, il se rendit au bain, enleva de tout son corps la poussière du combat et, après s'être bien rafraîchi et revêtu d'habits magnifiques, il s'achemina vers le palais du roi. Arrivé en présence du monarque, il s'inclina et prononça les formules d'usage. Le roi lui donna la préséance sur tous les émirs, et conçut pour lui une telle affection qu'il ne s'en séparait pas un instant.

Mais revenons à Ghiyâth Châh, père du prince Qâssime. La nuit où le prince sortit du palais et disparut, on vint avertir le roi de ce que son fils était devenu introuvable. Il poussa un profond soupir, envoya des espions aux recherches et fit écrire des lettres dans toutes les directions, dont une, entre autres, adressée au roi du Yémen. Les espions errèrent de village en village l'espace d'un an.

Enfin, l'un des porteurs de lettres arriva dans la capitale du Yémen et entendit parler de Déli Qâssime. Il pénétra dans le palais, s'inclina devant le roi et lui remit la missive rédigée par Ghiyâth Châh. Sélîme Châh la parcourut, et vit que la teneur en était comme suit : « O roi, sache que mon fils, le prince Qâssime, a disparu. Or, je n'ai pas d'autre enfant que lui. Si, par hasard, il échouait dans les parages de ton royaume, je te prie, en vertu des sentiments de fraternité qui unissent les rois, de me le renvoyer ou de me faire parvenir de ses nouvelles, afin de rendre le calme à mon cœur. » En ce moment, Qâssime n'était pas au palais. Le roi dit au messager : « Je ne connais pas de prince Qâssime, mais j'ai ici un jeune preux du nom de Déli Qâssime, à qui je veux donner ma fille en mariage.

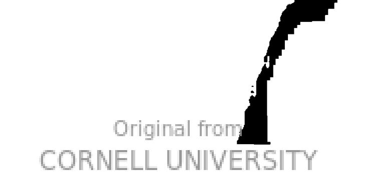
Sur ces entrefaites, Qâssime entra. Les cinq courriers eurent à peine jeté les yeux sur lui qu'ils le reconnurent et se jetèrent en pleurant à ses pieds. « Seigneur, lui dirent-ils,



dans quelle aventure t'es-tu engagé ? Voilà deux ans que ton père pleure nuit et jour à cause de toi. » Ces paroles éveillèrent chez Qâssime le chagrin de l'absence, et il demanda des nouvelles de son père et de sa mère. Sélime Châh le réconforta et, à l'instant même, il fit venir son secrétaire, à qui il dicta une lettre pour Ghiyâth Châh ; de son côté, Qâssime écrivit à son père. Après quoi, Sélime Châh revêtit les envoyés d'une robe d'honneur et les congédia, puis il fit venir, à un moment propice, le cadi, et maria Gauher Bânoû au prince d'Egypte, qui reçut les félicitations de tous les grands de l'état. On alla porter la bonne nouvelle à Gauher Bânoû qui, ravie, récompensa magnifiquement la messagère. Après quoi, on effectua les préparatifs de la noce. fol 48 B

Les courriers, en peu de temps, arrivèrent au Caire et furent introduits devant le roi, qui prit de leurs mains la lettre de Qâssime. Voici ce qu'elle disait : « Mon cher père, c'est ma passion pour Gauher Bânoû qui m'a amené dans le Yémen. J ai bien souffert, mais j'ai fini par atteindre mon but, grâce à la prospérité qui favorise mon noble père. Le roi Sélîme a bien voulu me donner sa fille en mariage et, s'il plaît au Très-Haut, il nous reste encore de bonnes années à vivre. Je ne tarderai pas à aller vous rejoindre. » Le roi du Yémen, de son côté, avait écrit une lettre où il narrait en détail les aventures de Qâssime et terminait comme suit : « Qâssime a accompli pour moi un exploit qui sera célèbre dans les annales. Je suis heureux de lui donner ma fille en mariage, et toi, sois rassuré sur son sort. Salut. ».

Ravi de ces bonnes nouvelles, Ghiyâth Châh fit ouvrir les portes du trésor, fit charger vingt files de chameaux de rubis, de pierres précieuses, de turquoises, d'émeraudes et autres joyaux de grand prix ; il ordonna à son grand vizir de veiller aux préparatifs de la noce du prince, et lui confia une



missive destinée au roi du Yémen. Le vizir se mit en route, laissant derrière lui les chameaux à mesure que la fatigue les forçait au repos, et atteignit bientôt sa destination. Admis en la présence du roi du Yémen, il s'inclina et lui rendit hommage, puis alla se jeter aux pieds de Qâssime. Le prince le fit asseoir et il remit sa lettre au roi du Yémen qui fut charmé de son contenu. Un mois durant, les chameaux se succédèrent, chargés d'ambre, de musc, de rubis, de turquoises et d'émeraudes, au grand étonnement de Sélîme et de ses émirs. Quelques jours encore, tous les préparatifs achevés, on célébra les noces ; elles durèrent une semaine, la ville et la cour furent en liesse. On conduisit alors Qâssime au bain, où il s'habilla superbement et, d'autre part, ayant paré la princesse, on la mena dans son palais où l'on introduisit Qâssime.

A la vue de sa fiancée, il récita ces vers :

« Mille actions de grâces de ce que je vois se réaliser mon désir. Mais comment pourrais-je te remercier, ô Créateur plein de bonté pour tes esclaves ! »

Et à son tour, Gauher Bânoû, transportée à la vue de la beauté de Qâssime, s'écria : « Mille remercîments de ce que je te possède à nouveau dans mon étreinte. En cet instant, le désir de mon bien-aimé va s'accomplir. »

Après cela, comme deux perles dans toute leur fraîcheur, ils se suspendirent l'un à l'autre, tels la Lune et Mouchtèrî[1], ils se passèrent les bras autour du cou et consacrèrent à la joie trois jours et trois nuits. Ensuite, Qâssime se rendit au hammâm, se revêtit d'habits magnifiques, se présenta devant le roi son beau-père et s'inclina. Sélime Châh lui indiqua une place pour s'asseoir. Bref, un mois se passa dans l'allégresse.

fol. 49 A Un jour, le grand vizir d'Egypte se présenta devant



Sélime Châh et lui dit, après l'avoir salué respectueusement : « Veuille donner congé au prince Qâssime, que je le ramène chez son père. » Le roi, à ces paroles, inclina la tête sur sa poitrine, puis il la releva et dit : « Comment pourrais-je me séparer de Qâssime ? Je n'ai pas d'autre enfant pour me remplacer quand je ne serai plus. — Grand roi, reprit le vizir, quand il aura revu son père et qu'il l'aura consolé, je te le ramènerai ». Ils tombèrent d'accord. Huit jours se passèrent en préparatifs, puis on installa Gauher Bânoû dans une litière perchée sur un dromadaire, et le roi, escorté de vingt mille cavaliers, lui fit la conduite jusqu'à un parasange de la ville et s'en revint.

Les deux jeunes époux, d'étape en étape, finirent par arriver au Caire ; le roi Ghiyâth, averti, fit pavoiser la ville et alla, avec son épouse, au-devant de Qâssime. Dès qu'il aperçut son père, le prince mit pied à terre et alla lui baiser la main. Le roi, de son côté, l'embrassa sur les yeux et l'emmena dans sa capitale. On célébra sa rentrée par de joyeuses fanfares. Son père, enfin, le prit par la main et lui céda sa place sur le trône, et l'on battit monnaie à son nom. Le vieux souverain passa ses dernières années dans la retraite, consacrant ses jours et ses nuits au culte du Très-Haut. Ainsi finit l'histoire qui perpétue le souvenir de ces grands personnages.



NOTES DU CINQUIÈME CONTE.

1. — Les *rammâls*. V. conte IV, note 10.

2. — *Roûm* désigne l'empire romain d'Orient, et particulièrement l'Asie-Mineure. Elle a conservé ce nom pour les Persans en passant sous la domination Ottomane. Il ne faut pas ignorer, d'ailleurs, que le sultan lui-même se considère comme le successeur des Césars de Byzance et fait figurer, parmi ses nombreux titres, celui d'*imperator*.

3. — *Yassaoul* — mot turc signifiant « sergent chargé de surveiller la route par laquelle devait passer une escorte. » (Samy-Bey.)

4. — *Madjnoûn et Leilâ* (ou, comme les Persans prononcent souvent par erreur, Leïlî), sont le Roméo et la Juliette musulmans. Leurs amours malheureuses ont été chantées par d'innombrables poètes persans et turcs. (Voir Zeitschrift d. Ver. für Volkskunde, 1905, 328.) La traduction de la version de Djâmî en vers allemands par le comte *von Schack* dans le recueil « *Orient und Occident* » (Stuttgart, 1890) est un chef-d'œuvre de talent et de goût.

5. — *Déli*, mot turc qui veut dire : fou.

6. — Ce passage, dans le texte, est absolument inintelligible. J'ai tâché de lui donner un sens en le modifiant, toutefois, aussi peu que possible.

7. — Le texte a le mot turc *qâtch*, impératif de *qatchmaq* = fuir.

8. — Sentence du *Gulistan*, Liv. Ier, histoire IV (Les Brigands Arabes), passée en proverbe.

9. — *Mon sel*. Le sel est, comme chez les Russes, le symbole de l'hospitalité. Cette phrase veut dire : « Puissiez-vous être châtiés de votre ingratitude. »

10. — Les Abyssins, étant chrétiens, et, comme tels, possesseurs d'un livre révélé par Dieu, ne pouvaient être forcés à se convertir. Si c'eussent été des païens, il n'y avait pour eux d'autre alternative que la conversion ou la mort.

11. — *Mouchtèri* = la planète Jupiter.



VI.

Histoire de Khodâdâd, fils de Nauroûz-Châh, et de ses frères.

Les conteurs de nouvelles, les narrateurs de documents, les arpenteurs du temps et les perroquets croqueurs de sucre au doux langage rapportent l'histoire suivante :

Dans les états du Machriq [1], il y avait une fois un roi du nom de Nauroûz, [2] monarque puissant et absolu. Il avait cent femmes et aucune d'elles ne lui avait donné d'enfant. Le roi de Khazâne — c'était le nom de la ville – était nuit et jour tourmenté par la pensée d'avoir une postérité. « Qui donc sera mon successeur ? » se disait-il. « Qui continuera ma dynastie ? ». Enfin, il se décida à ouvrir les portes de ses trésors et fit aux pauvres, aux derviches et aux indigents de grandes largesses. Et cette nuit même, le roi put goûter les douceurs du sommeil et eut un songe. Un être lumineux lui apparut et lui dit : « O roi, voici l'ordre de Dieu : il y a dans ton jardin un arbre desséché depuis trois ans. Or, il vient de reverdir par la puissance divine et a produit cent et un fruits. Le matin, dès que tu seras levé, fais chercher ces fruits, manges-en un toi-même et distribue les cent autres à tes femmes et, par la grâce de Dieu, leur sein sera fécondé.»

Rempli de joie par ce songe, le roi s'éveilla à l'instant, fit une ablution et deux prosternations, puis manda ses femmes à qui il ordonna de réciter également deux prières propitiatoires [3], et leur raconta sa vision. Il fit venir alors les jardiniers et leur parla en ces termes : « Vous savez qu'un tel arbre

était desséché. Il a retrouvé sa fécondité et a donné cent et un fruits. Allez les cueillir, apportez-les moi, et que pas un seul ne se perde, sans quoi je vous châtierai d'importance. Par contre, si vous vous acquittez bien de votre besogne, vous serez récompensés. »

Les jardiniers s'en furent donc et trouvèrent l'arbre comme le roi l'avait décrit. Ils s'en émerveillèrent grandement et adressèrent à Dieu des actions de grâces. Après quoi ils
fol. 49 B cueillirent les fruits, les mirent dans un plat et l'apportèrent au roi. Le monarque en mangea un, et ses épouses l'imitèrent. Or, ce jour et cette nuit même, par la vertu de ces fruits miraculeux, ou plutôt par la puissance divine, le roi eut commerce avec ses femmes et toutes devinrent enceintes.

Or, Nauroûz avait une favorite du nom de Fîroûzé [1], d'une beauté et d'une grâce non pareilles. Aussi la préférait-il à toutes les autres. Cette jeune femme refusa [,par pudeur], d'avouer son état, et les autres femmes rapportèrent le fait à leur époux et maître. Il la fit venir et eut beau l'interroger, la charmante créature garda pudiquement le silence. Le roi fut grandement indisposé à son égard, il fut bientôt accablé par le souci et la mélancolie, et voulut la mettre à mort. Par bonheur, il avait un vizir d'une grande sagesse qui, informé de ce funeste projet, se présenta devant son souverain, et lui dit, après s'être incliné : « Étant données la grandeur et la magnanimité du roi, la nouvelle que je viens d'apprendre ne laisse pas de m'étonner. — Mais comment se fait-il, répliqua le roi, que toutes mes autres femmes sont enceintes, et que seule, elle ne me donne pas l'espoir d'une progéniture ? Est-ce que peut-être elle se refuserait à me donner un enfant ? — Sire, repartit le sage vizir, vous connaissez les ruses des femmes. Il arrive d'ailleurs que, tant que l'enfant n'a pas atteint son sixième mois, la mère elle-même ignore

son état. Envoyez Firoûzé chez votre cousin, et quand les signes de la grossesse se manifesteront chez elle, qu'on la renvoie. Si elle reste stérile, agissez comme bon vous semblera. — Soit », aquiesça le roi.

Il possédait une province très florissante du nom de Sâmarra [5], et ledit cousin en était gouverneur. Le roi remit Fîroûzé, avec une somme d'argent, à un homme de confiance et l'envoya à la ville de Sâmarra. Aussitôt arrivée, le gouverneur l'envoya au harem, la choya comme si ç'eût été sa sœur ou sa mère et la combla d'égards nuit et jour. Bref, six mois se passèrent, la jeune femme constata qu'elle portait un être dans son sein, puis enfin, quand neuf mois, neuf jours, neuf heures et neuf minutes se furent écoulés, elle mit au monde un fils beau comme la lune au quatorze du mois.

A cette nouvelle, l'émir de Sâmarra entra dans une grande joie. Il envoya sur l'heure à son royal cousin une lettre dont la teneur était la suivante : « Tel jour et à telle heure, Dieu — Il est grand ! — t'a gratifié d'un fils, mettant ainsi Fîroûzé au comble de ses vœux. » Après la lecture de cette missive, le souverain répondit : « Dieu — Il est grand ! — m'a déjà donné quatre-vingt-dix-neuf fils. Garde quelque temps encore celui-là avec sa mère. Quand je t'écrirai, tu me les enverras. » Cette marque de confiance remplit de satisfaction l'émir de Sâmarra. Il ordonna de confier le nouveau-né aux nourrices et de bien veiller sur lui, et, quand il fut en âge, il lui donna un précepteur. Ses études littéraires durèrent trois ans, et il fut vite au courant de toutes les sciences ; après quoi on lui fit enseigner le jeu de mail [6], l'art de manier la lance et tout ce qui se rapporte au métier des armes. Quand Khodâdâd [7] — tel était le nom de cet enfant modèle — eut atteint l'âge de quatorze ans, c'était un charmant adolescent à la barbe naissante, d'une beauté si parfaite que c'était merveille de le voir.



Un jour, il alla trouver sa mère et lui dit : « Mère, ne sait-on donc pas qui est mon père ? ». Fîroûzé répondit : « Mon enfant, tu es le fils du roi de Khazâne, qu'on appelle Nauroûz-Châh. — Et pourquoi donc nous a-t-il exilés dans cet endroit ? » Sa mère lui raconta son origine et son histoire. « L'émir, dit-elle, est le cousin de ton père. — O mère, je suis tourmenté du désir de voir mon père. Il faut que j'aille le trouver. — Patiente encore, mon enfant, jus-
fol. 50 A qu'à ce que lui-même te mande à sa cour. » Khodâdâd alla prendre un cheval à l'écurie, s'arma de pied en cap et sortit de la ville comme pour aller à la chasse; monté sur un coursier aux sabots durs comme le diamant, il se dirigea vers la ville de Khazâne, se présenta au roi, s'inclina devant lui, le loua et lui rendit hommage. Quand les regards de Nauroûz tombèrent sur le jeune homme, l'amour paternel fit [à son insu] tressaillir son cœur. « D'où viens-tu, dit-il, ô jouvenceau ? » Khodâdâd lui déclara qu'il ne connaissait pas son père. Quoi qu'il en soit, le roi le prit à son service, et Khodâdâd se distingua tellement qu'en peu de temps il devint le favori de Nauroûz. Le roi finit même par lui confier les clefs du trésor et en fit son héritier présomptif. Quant aux quatre-vingt-dix-neuf autres fils, ils devinrent les subordonnés de Khodâdâd, à qui les grands de la cour et les hauts dignitaires allaient chaque jour présenter leurs respects.

(Le narrateur continue ainsi :) Les fils du roi finirent par se dire : « Le roi notre père nous a fait le plaisir * de prendre comme favori un étranger. Nous n'avons absolument rien à dire. Il faut pourtant bien trouver un stratagème pour renverser cet intrus. » Ils se concertèrent donc et finirent par prendre la décision suivante : « Demain, nous demanderons à Khodâdâd la permission d'aller à la chasse. Il nous l'accordera certainement, nous nous esquiverons et nous

gagnerons un autre pays. Notre père sera sans nouvelles de nous. Le chagrin et la mélancolie s'empareront de lui, et sa colère se tournera contre Khodâdâd, qu'il fera périr. » Ils tombèrent d'accord à ce sujet.

Le lendemain matin, ils se présentèrent à Khodâdâd et lui demandèrent l'autorisation de partir pour la chasse. L'ayant obtenue, ils firent leurs préparatifs, puis ils sortirent de la ville et se mirent en route. Quelques jours se passèrent. Le roi, informé de la disparition de ses fils, fit appeler Khodâdâd et lui demanda des nouvelles de ses enfants. « Sire, dit-il, sache qu'ils m'ont demandé, il y a trois jours, la permission d'aller chasser. Ils sont partis, et depuis lors je n'en ai plus eu la moindre nouvelle. » Inquiet du sort de ses fils, le roi tomba dans une humeur noire et s'emporta contre Khodâdâd : « Misérable, pourquoi te mêler d'une chose qui ne concerne que moi ? Tu as exaspéré mes enfants, tu as outrepassé tes attributions. Agir comme tu l'as fait, c'est risquer sa tête. Va t'en, découvre mes fils et amène-les moi, sinon, je te coupe en morceaux pour que ton châtiment serve de leçon à l'humanité entière. »

Le pauvre Khodâdâd, terrifié, se mit à trembler comme la feuille du saule. Il partit, se revêtit de son armure, monta à cheval et sortit de la ville. Il chemina ainsi dix parasanges, le soleil se coucha et la nuit vint. Khodâdâd descendit de sa monture et après avoir laissé paître son cheval, il se coucha par terre pour dormir. A l'aurore, il se leva, monta à cheval, et voyagea de la sorte cinq jours. Il eut beau parcourir le désert, il ne trouva pas la moindre trace des fugitifs.

Enfin, le sixième jour, il arriva à une oasis dont les eaux courantes arrosaient des parterres d'hyacinthes et de lys. Il y vit un kiosque dont le sommet atteignait la voûte des cieux, avec un portail dont l'ivoire resplendissait au soleil.



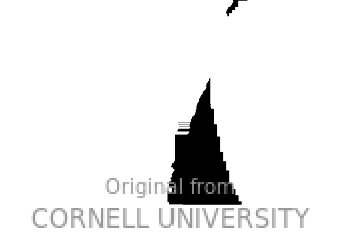
Le château était flanqué d'un donjon dont la porte était ouverte. Une gracieuse damoiselle, penchée hors de la lucarne de l'appartement supérieur, explorait du regard l'horizon. Quand elle aperçut Khodâdâd, elle s'écria : « O jouvenceau, comment as-tu pu volontairement t'aventurer dans ce charnier [1] ? Qu'est-ce qui a pu t'amener dans cet endroit funeste ? Retourne vite sur tes pas, regagne ta patrie, car ici, c'est la mort que tu viens chercher. —
fol. 50 B Pourquoi ? » lui demanda Khodâdâd. — C'est le séjour d'un horrible dîv, dont cent mille hommes ne sauraient venir à bout. — O ravissante créature, comment donc toi-même as-tu pu échouer dans un pareil endroit ? »

« Sache, ô jouvenceau, que je suis la fille du roi d'Egypte. On m'emmenait à Bagdad en qualité de fiancée, et en chemin ce dîv nous a assaillis et a mis en pièces mon escorte. De mes hommes, les uns ont été tués, et les autres ont été faits prisonniers. Il les a amenés dans cet affreux séjour, les a jetés dans un puits, chaque jour il rôtit un de ces malheureux et le dévore. Quant à moi, il m'a enfermée dans ce castel. Chaque jour il part en campagne, puis revient à la chute du jour et me met à la torture parce que je ne veux pas céder à son caprice. Voilà un mois que je suis ici, humiliée, toute éperdue et accablée par le chagrin. A présent, toutefois, je ne pense plus à ma propre douleur, tant je m'afflige sur ton sort. — Dieu est généreux ! » reprit Khodâdâd. « Mais, aimable jeune fille, dis-moi, où est donc ce dîv ? — Il est parti pour pratiquer le brigandage et revient de temps à autre. — Si jamais il arrive », dit le brave Khodâdâd, « je vais, avec l'aide de Dieu, mettre un terme à ses forfaits, et je t'arracherai à cet abîme de désolation. »

Comme ils étaient en train de converser ainsi, ils virent tout à coup s'élever sur la plaine un nuage de poussière où

l'on distinguait la silhouette du dîv noir, noyé dans une armure d'acier. A cette vue, la damoiselle s'écria : « O jeune homme, tu es perdu. Voilà ce dîv maudit en personne. » Mais dès qu'il l'aperçut, Khodâdâd descendit de cheval et assujettit solidement la sangle et le surfaix de sa monture, après quoi il remonta en selle. Quand le dîv maudit arriva et vit le prince : « Hé ! imbécile, lui dit-il, que fais-tu ici ? » Khodâdâd, le considérant attentivement, vit que c'était un nègre anthropophage, que la jeune captive avait pris pour un démon. « Hé ! misérable nègre, dit-il, parions que je vais t'arranger de telle façon qu'on en parlera dans les annales. Ta tête va rouler dans la poussière et le sang. » Puis il poussa son cri de guerre. Le géant pareil à un démon, tout hors de lui, s'élança sur Khodâdâd et voulut lui asséner sur la tête un coup de massue. Khodâdâd le para. Bientôt, ils en vinrent aux mains et échangèrent de multiples coups de lances, cependant que la damoiselle, au haut du donjon, étendait toute tremblante les mains vers le ciel, demandant au Tout-Puissant de secourir Khodâdâd. Le jeune preux, excité encore par la galanterie chevaleresque [10], tira son glaive et le brandit au-dessus de sa tête ; profitant du moment où le nègre maudit levait le bras pour le frapper de sa massue, Khodâdâd l'atteignit au milieu du corps de telle façon qu'il le pourfendit comme un concombre mûr.

Le ciel applaudit à cet exploit, et la damoiselle, qui avait assisté au combat, descendit du donjon, se jeta aux pieds de Khodâdâd, et adressa à Dieu des actions de grâces. Mais Khodâdâd l'attira sur sa poitrine, leurs mains se joignirent et, laissant paître son cheval, Khodâdâd la suivit en haut du donjon. La jeune fille redoubla d'éloges et lui parla en ces termes : « O prince, ce misérable était capable de tenir tête à mille hommes. J'avais une escorte de trois cents sol-





dats : ils sont tous morts pour me défendre ; j'ai bien su résister jusqu'à présent à ses tentatives criminelles, mais Dieu soit loué de ce qu'Il t'a conduit vers moi. »

Ils passèrent tous deux cette nuit dans le château. Le matin, ils se levèrent, le parcoururent en tous sens, et virent dans une chambre beaucoup de richesses, que ce bandit au cœur sombre avait amassées au cours de ses rapines. Khodâdâd aperçut aussi un bâtiment dont la porte était fermée à clef. Il prit une pierre, força la serrure et pénétra dans ce réduit où il n'aperçut rien d'intéressant, si ce n'est l'orifice d'un puits. Il l'examina attentivement et vit qu'on y avait placé une échelle.

Il demanda à la jeune fille : « O ma chérie, qu'est-ce que cette échelle dans ce puits ? — O jouvenceau, sache que cet ogre maudit, chaque fois qu'un être humain lui tombait dans les mains, l'apportait ici et le jetait dans ce gouffre.
fol. 51 A Je ne sais ce qui en advenait. » Khodâdâd tira son glaive, mit le pied sur l'échelle, et la jeune fille eut beau le conjurer de ne pas descendre et le mettre en garde contre une catastrophe possible. Il lui dit : « O ma charmante, ce que Dieu veut ne peut être écarté », et prononçant les saintes paroles : « Au nom du Dieu clément et miséricordieux », il descendit.

Lorsqu'il arriva au fond du puits, il ferma d'abord les yeux, puis les ouvrant après un instant, il regarda autour de lui, et que vit-il ? Ses quatre-vingt-dix-neuf frères dans les liens, la tête appuyée sur les genoux, pleurant et se lamentant. Un centième captif, richement paré, se trouvait avec eux, et un dernier était mort. Khodâdâd, aussitôt qu'il aperçut ses frères, leur demanda : « O mes très chers, que faites-vous donc dans ce puits ? Comment avez-vous été faits prisonniers et amenés dans ce séjour de misère et cette mine

de calamité ? » A ces paroles, ils s'arrachèrent à leurs sombres méditations, levèrent la tête et lui répondirent : « O Khodâdâd, viens à notre secours. Le jour où nous avons pris congé de toi pour aller à la chasse, nous nous sommes aventurés dans la campagne et cet affreux dîv noir nous a assaillis. Il nous a pris un à un, nous a lié les mains et nous a apportés dans ce puits. »

Khodâdâd ajouta : « Et quelles sont ces deux personnes ? » L'homme étincelant [de pierreries] prit la parole : « Apprends, ô jeune homme, que je suis un homme de haute naissance. J'étais parti d'Alep avec dix compagnons à destination de l'Egypte. En chemin, nous sommes tombés sur ce dîv horrible qui nous a ligottés et nous a amenés dans ce puits. Il a dévoré jusqu'à présent huit d'entre nous, et il ne reste plus que celui-là. — Mes chers amis, reprit Khodâdâd, soyez sans crainte, j'ai tué ce bandit. » Puis il les délivra de leurs liens et les amena hors du puits. Ils chargèrent leurs chevaux de tout l'or et de tous les trésors de ce misérable et se mirent en route.

Cette nuit-là, Khodâdâd dit à la jeune fille : « O ma charmante, dans le cas où tu le désirerais, je te remettrais à cet homme richement paré, il irait dans la région de l'Euphrate et t'y conduirait. — O jeune preux, dit-elle, je ne veux pas te quitter, je suis ton humble servante et c'est à toi de disposer. » A ces paroles, Khodâdâd en fit sa femme [11] en présence de ses frères, et cette nuit-là, jusqu'à l'aurore, il lui manifesta sa passion. Quand le soleil se leva, ils se mirent en route. Ils cheminèrent ce jour-là jusqu'à ce qu'ils arrivassent à une oasis. Ils descendirent de cheval au bord d'une fontaine et dressèrent leur tente. Les frères de Khodâdâd s'assirent auprès de lui, lui rendirent hommage et le remercièrent ; mais le jeune héros leur dit : « O mes frères, sachez



que le service que je vous ai rendu n'était pas une faveur, [mais un devoir tout naturel], car nous sommes tous les fruits d'un même arbre, chose que vous ignorez. » Puis il leur raconta d'un bout à l'autre l'histoire de sa mère Firoûzé et de son exil chez le gouverneur de Sâmarra.

Les frères de Khodâdâd affectèrent extérieurement une grande joie, mais dans leur for intérieur, ils étaient bien marris. Ils se levèrent, se rassemblèrent dans un même endroit et échangèrent leurs réflexions : « Jusqu'à présent, notre père le prenait pour un étranger, et nous étions dans la même erreur. Voici que maintenant le roi va apprendre que Khodâdâd est son propre fils, l'enfant de Firoûzé. Il nous a sauvés, et a tué, sans l'aide de personne, un dîv si redoutable que, à quatre-vingt-dix-neuf, nous n'avions pu lui résister. Sans nul doute, le roi va lui donner son royaume, faire de lui son héritier présomptif, et nous, nous serons humiliés, avilis. Le meilleur parti que nous puissions prendre, c'est de le mettre à mort cette nuit même. » Bref, ils s'arrêtèrent à ce dessein perfide.

La nuit, Khodâdâd alla dormir dans la tente avec son idole bien-aimée. Les traîtres se levèrent d'un commun accord, pénétrèrent chez lui, s'en saisirent et se disposaient à le faire périr en lui coupant la tête, quand l'un d'eux intervint et dit : « Plutôt que de le mettre à mort, mieux vaut l'accabler d'une infirmité telle qu'il soit réduit à l'impuissance [12]. » En fin de compte, ils lui coupèrent les pieds et les mains,
fol. 51 B. s'emparèrent de tout le butin ravi au nègre et se dirigèrent vers la ville de Khazâne.

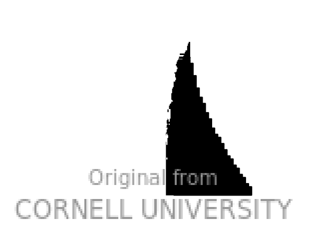
Quant à la bien-aimée de Khodâdâd, affaissée à son chevet, elle sanglotait, se déchirait le visage, et, toute souillée du sang de son ami, elle s'arrachait les cheveux. L'hémorragie excessive avait fait tomber le malheureux en défaillance.

Après quelque temps, il reprit ses sens et dit : « O ma fidèle compagne, je t'en prie, fais-moi sortir de ce désert et fais-moi parvenir dans une région habitée, de peur que ces barbarbares inhumains ne reviennent et ne me mettent à mort. » La jeune fille regarda autour d'elle et s'aperçut qu'ils n'avaient pas emmené le cheval de Khodâdâd ; sa selle avait tourné et lui était tombée sous le ventre. Elle parvint à grand'peine à rattraper le cheval, et au prix de mille efforts elle y installa Khodâdâd et monta en croupe derrière lui.

Ils s'avancèrent ainsi dans le désert et chevauchèrent jour et nuit sans s'attarder nulle part. Après trois fois vingt-quatre heures, Khodâdâd leva vers le ciel des regards suppliants : « O soutien des infirmes, viens à mon aide. Aie pitié de ceux qui sont dans la détresse. » Il n'avait pas encore achevé sa prière qu'ils arrivèrent à un jardin [13]. La jeune femme descendit de sa monture, prit Khodâdâd sur son sein et le porta dans le jardin, où elle le déposa au pied d'un arbre, et laissa son cheval paître librement. Khodâdâd lui dit alors : « O ma bien-aimée, aie pitié de ma faiblesse. Peut-être qu'en prenant des informations tu découvriras un chirurgien. Amène-le à mon chevet et donne-lui ce cheval et ces objets en paiement de ses soins. » La jeune femme sortit du jardin et aperçut un village grand et florissant. Elle y dirigea ses pas, mais elle eut beau se renseigner auprès des habitants, elle ne put trouver de chirurgien et s'en revint.

Mais laisse un instant la jeune fille, ô lecteur, et écoute quelques mots relatifs à Khodâdâd :

Nous l'avons laissé gisant au pied d'un arbre. Les jardiniers l'aperçurent, s'approchèrent et, le voyant dans cet état, ils s'apitoyèrent sur son malheur et s'assirent à son chevet. Revenant à lui, le blessé ouvrit les yeux. Les jardiniers lui demandèrent : « O jeune homme, qui es-tu ? Comment te





trouves-tu dans cet état ? Qui donc t'a maltraité de façon si cruelle ? — O bonnes gens, dit Khodâdâd, ce sont mes propres frères qui m'ont ainsi arrangé ; ma femme est allée à la ville pour me quérir un chirurgien. Il est possible que je guérisse, mais je crains bien de succomber à mes souffrances. » Les braves jardiniers, à ces paroles, eurent le cœur brûlé de douleur, et une pluie de larmes tomba de leurs yeux. « O prince, dirent-ils, si tu veux bien nous permettre de nous retirer, nous te porterons là-bas, où nous resterons à tes ordres. Quand ton épouse reviendra, nous te l'amènerons. » Khodâdâd répondit : « Faites comme vous l'entendez. » Les jardiniers s'en furent donc, amenèrent un baudet, installèrent le blessé sur ce coursier à longues oreilles et le transportèrent chez eux. Ils firent venir ensuite à son chevet un chirurgien, à qui ils donnèrent en paiement le cheval de Khodâdâd. Le praticien se mit donc à le panser.

Quant à la femme de Khodâdâd, à la tombée de la nuit, elle revint de la ville, et ne retrouvant pas son époux à l'endroit où elle l'avait laissé, elle exhala ses gémissements et ses lamentations. Elle eut beau parcourir le jardin, elle n'obtint aucune nouvelle de lui et se dit : « Que lui est-il donc arrivé ? » Elle s'assit, toute en pleurs, puis se dirigea vers le désert et arriva bientôt à un édifice en ruines. Elle y passa la nuit. Le matin, à la pointe du jour, elle aperçut une grosse pierre, elle la souleva et un puits apparut à ses yeux : « Que pourrais-je faire de mieux ? s'écria-t-elle, que de me jeter dans ce puits et d'y chercher la mort ? » Elle s'y précipita donc, et vit qu'on y avait placé deux jarres à vin. Elle en ôta les couvercles ; elles étaient toutes remplies de joyaux et d'or fauve. Elle aperçut aussi dans ce puits un coffre dont elle souleva le couvercle : il renfermait un costume princier, qu'elle retira ; elle s'en revêtit, puis sortit du puits.

Elle vit dans cet endroit une foule de gens occupés à gâcher l'argile et à bâtir, et se renseigna auprès d'eux. Ces ouvriers, voyant qu'ils avaient affaire à un jeune homme de bonne mine et de tournure distinguée, le saluèrent et lui dirent : « O noble seigneur, sache que nous sommes venus du pays d'Abyssinie. Avec la permission du chef de cette ville, nous avons pris possession de ce village en ruines et nous sommes en train de le reconstruire. » Puis ils apportèrent à manger et apaisèrent leur faim, tandis que la jeune femme était plongée dans ses réflexions : « Je vais rester ici, se dit-elle, peut-être aurai-je des nouvelles de Khodâdâd, et pourrai-je apprendre s'il est mort ou vif. » Puis s'adressant aux maçons : « Bonnes gens, dit-elle, sachez que mon père est le maître de cette ruine. J'en ai encore par devers moi le titre de propriété. J'ai appris votre arrivée dont je suis enchanté. Moi aussi je vais faire reconstruire cette demeure. » Les ouvriers furent charmés de cette proposition. La jeune femme prit l'un d'eux et l'envoya à la ville, d'où elle lui dit de ramener une trentaine de maçons avec un bon architecte. En un mois, ils lui édifièrent un château élevé, où elle déposa ses trésors et se fit arranger un bel appartement. Chaque jour, elle prélevait sur son or de quoi couvrir ses dépenses. Elle prit un homme de confiance à qui elle remit des fonds, et l'envoya à la ville avec mission de rapporter des vêtements et un assortiment de tapis somptueux. Elle aménagea le rez-de-chaussée de son château en une hôtellerie, où elle hébergeait gratuitement les voyageurs qui se présentaient. Bientôt se répandit de toutes parts la renommée de sa libéralité. L'endroit qu'elle habitait fut appelé « Zâoûyé » [14]. fol. 52 A

Une fois par jour, des gens venaient lui présenter leurs hommages, se rendaient compte de sa puissance et s'en retournaient à leurs affaires.





Mais restons-en là pour un instant, et disons quelques mots de Khodâdâd, que nous avons laissé avec le chirurgien occupé à le soigner :

Un jour, Khodâdâd se lamentait sur la disparition de sa jeune femme et sur ses propres malheurs, et se plaignait à haute voix. Or, cet endroit n'était autre que la ville de Sâmarra, où Khodâdâd avait grandi. Sa mère y habitait chez l'émir, dont la fille avait été élevée avec Khodâdâd. Au moment même où le blessé exhalait ses plaintes, la jeune fille était montée sur la terrasse de son palais et regardait de part et d'autre. Tout à coup, de la maison des jardiniers, un bruit de pleurs et de sanglots parvint à son oreille.

La voix du sang parla en elle, et, tout émue, elle sortit de son palais et monta sur la terrasse de la maison des jardiniers. Elle regarda et vit un jouvenceau beau comme la lune dans la nuit du quatorze ; un duvet naissant n'encadrait pas encore son visage, et il avait les pieds et les mains coupés, ce qui était évidemment la cause de ses gémissements. La princesse interrogea la femme du jardinier et finit par se demander si ce n'était pas là Khodâdâd. Elle prit des renseignements plus complets et, le cœur brûlant de chagrin et les yeux en pleurs, elle rentra chez elle et se lamenta à son tour sur le triste sort de Khodâdâd.

Son père arriva dans sa chambre et lui dit : « Pourquoi pleures-tu, mon enfant ? — Sache, ô mon père, réponditelle, qu'aujourd'hui je suis montée sur le toit du palais. Un bruit de plaintes et de gémissements sortant de la maison du jardinier est arrivé à mon oreille. Je suis descendue, j'y suis allée et j'y ai vu un jeune homme beau comme la pleine lune, que j'ai trouvé ressembler à Khodâdâd. Il a les pieds et les mains mutilés, la peau et la chair dépecées. » L'émir de Sâmarra dit : « Mon enfant, veux-tu que j'aille le cher-



cher et que je le fasse transporter chez moi ? — Si tu agis ainsi, dit la jeune fille, tu acquerras un grand mérite auprès du Dieu puissant. »

Il alla donc chez le jardinier et vit le jeune homme dans ce triste état. Il le prit, l'amena chez lui avec le chirurgien, et, l'ayant interrogé, il apprit que c'était bien Khodâdâd que le malheur avait ainsi accablé. Il lui enjoignit de ne révéler à personne le secret de sa naissance, de peur que sa mère Firoûzé n'apprît son malheur et, de chagrin, n'attentât à ses jours. Il ordonna au chirurgien de le soigner parfaitement, et la jeune fille resta nuit et jour auprès de Khodâdâd. Son père l'émir lui dit : « Les convenances t'interdisent de le fréquenter. Si tu veux lui prodiguer tes soins jusqu'à ce qu'il soit guéri, je vais te le donner pour époux. — Tu es le maître d'en disposer », dit-elle. « Quant à moi, mon cœur est rempli pour lui d'un amour indicible. »

L'émir maria donc sa fille à Khodâdâd et lui dit : « O mon fils, je t'ai donné ma fille pour qu'elle te comble de soins. » Khodâdâd ne répondit que par des pleurs. fol. 52 B

Or, une nuit d'entre les nuits du *qadr*[5], Khodâdâd dit à la jeune fille : « O ma mignonne, tu ne m'as pas ménagé ton dévouement. Que le Très-Haut soit content de toi ! Sache que cette nuit est une nuit de *qadr*, où peuvent s'accomplir de grandes choses. Je suis accablé par l'infortune, mais le Créateur du monde est généreux et compatissant. Lève-toi, fais toi-même une ablution, puis prends mes pieds et mes mains qu'on m'a coupés et dont on a dépecé la chair et la peau. Mets-les à la place qu'ils doivent occuper et récite deux prières propitiatoires. Levons tous deux les yeux vers le ciel, exhalons nos plaintes et nos lamentations afin que Dieu, dans cette extrémité, manifeste sa puissance, soit en rappelant mon âme à lui, soit en guérissant, dans sa bonté, mes membres mutilés. »



Alors, la noble jeune fille se leva, les yeux remplis de larmes, et fit une ablution, puis elle lava et purifia les pieds et les mains de Khodâdâd. Tous deux se prosternèrent la face contre terre et versèrent des larmes en implorant le Seigneur, jusqu'à l'appel à la prière [16].

Soudain, les deux époux s'endormirent et Khodâdâd vit apparaître en rêve le Prophète, — que Dieu le garde et le conserve, lui et sa descendance! — qui frotta de ses mains ses blessures. Alors, par la puissance de Dieu, il fut guéri. « Ne te lamente plus, Khodâdâd, dit l'apparition, la grâce divine est avec toi. Lève-toi et va chez ton père. Il te remettra le pouvoir suprême dans la ville de Khazâne. » Ce songe remplit Khodâdâd d'une telle joie qu'à l'instant il s'éveilla et, se trouvant intact et bien portant, se prosterna le front dans la poussière et remercia le Très-Haut. Puis il arracha la princesse au sommeil. Quand elle vit que Khodâdâd était rétabli, et que le safran de ses joues avait fait place au plus bel incarnat, elle aussi adressa à Dieu des actions de grâces, caressa du front les pieds et les mains de son époux et s'écria : « Est-ce bien toi, Khodâdâd ? Suis-je à l'état de veille, ou si je rêve ? » Le prince dit : « C'est un miracle de la bonté divine », et il raconta à la jeune fille la vision qui lui était apparue. « Oui, ma chérie, ajouta-t-il, je ne suis autre que Khodâdâd et ma mère, c'est Firoûzé. Va donc, informe-la vite de l'heureux événement. »

La princesse bondit, transportée, et alla d'abord raconter le miracle à son père. L'émir, au comble du bonheur, la pressa sur son sein, puis ils allèrent trouver Firoûzé. Aux premières nouvelles, elle s'évanouit de bonheur ; puis, revenue à elle, elle alla revoir son fils, et se jetant à ses pieds, elle sanglota de joie. Khodâdâd lui raconta les actes perfides de ses frères. L'émir prit ensuite la parole : « Il ne convient

pas, dit-il, de séjourner plus longtemps ici. Lève-toi, et nous irons trouver ton père et lui raconter tes aventures, afin qu'il châtie tes frères comme ils le méritent. » Et à l'instant, le gouverneur de Sâmarra se leva, et les préparatifs du voyage terminés, ils se mirent en route et se dirigèrent tous les trois vers la capitale du Khazâne.

Après deux jours de marche, ils arrivèrent à ce village de Zâoûyé qu'avait rebâti la première femme de Khodâdâd. Ils y reçurent l'hospitalité et quand, le soir, dans l'hôtellerie qu'elle avait fondée, la jeune femme se présenta à eux, elle reconnut Khodâdâd et lui parla en ces termes : « O jeune homme, j'éprouve dans mon cœur de la sympathie pour toi, je t'ai certainement vu quelque part. Veuille me faire connaître ton origine. — Jeune homme, répondit le prince, sache que je suis le fils de Nauroûz, roi de Khazâne. Je m'appelle Khodâdâd et, de ces deux femmes, l'une est ma mère Firoûzé, et l'autre est mon épouse. » Puis il lui raconta par le menu ses aventures, et la jeune femme, sûre maintenant que c'était Khodâdâd, lui dit : « O Khodâdâd, fol. 53 A
apprends que je ne suis autre que ta femme. Après t'avoir porté dans le jardin, je suis allée à la ville en quête d'un chirurgien, et à mon retour, je ne t'ai plus retrouvé ; je me suis lamentée et, en désespoir de cause, je suis venue en cet endroit. » Puis elle lui narra la découverte du trésor et la construction de cette hôtellerie, ce qui réjouit grandement le prince.

Enfin son hôtesse se leva, alla se dépouiller de ses habits masculins et, ayant revêtu le costume de son sexe, elle alla trouver Firoûzé et la fille de l'émir, et leur prodigua les démonstrations d'amitié. Enfin Khodâdâd l'envoya au gynécée où il alla la retrouver, l'embrassa et exposa à sa mère les liens qui l'unissaient à elle. Tout le monde fut dans la joie.



Le matin, ils se levèrent, et Khodâdâd partit, emmenant ses deux épouses, après avoir pris des chameaux pour porter le trésor. Ils gagnèrent la ville de Khazâne en compagnie de l'émir de Sâmarra et, dès qu'ils furent descendus à la dernière étape avant leur destination, le gouverneur y envoya un courrier porteur d'une lettre relatant les aventures de Khodâdâd.

Arrivé à la ville, le courrier s'en fut au palais, se prosterna, baisa la missive et la remit au vizir. La lecture de cet heureux message réjouit grandement le roi. « Mais mon fils et mon favori de naguère ne font qu'un! » dit-il. Il comprit donc que Firoûzé lui avait donné un fils. Il convoqua tous les grands de l'Etat et les dignitaires de la cour, et tous montèrent à cheval pour aller au-devant de Khodâdâd. Quand ils l'eurent amené à la ville, son père vint au-devant de lui. A sa vue, le prince descendit de sa monture et baisa l'étrier du roi. Le monarque le serra sur sa poitrine et l'embrassa sur les deux yeux. « Mon enfant, dit-il, qu'es-tu donc devenu ? Il y a bien longtemps que tu es parti à la recherche de tes frères ; eux sont revenus et te voilà seulement de retour, grâce à l'émir de Sâmarra qui t'a ramené. Comment, tu étais mon fils, et tu ne m'en as rien dit ! » Khodâdâd, après avoir rendu à son père tous les honneurs exigés par l'étiquette, répondit : « O roi, si tu veux bien condescendre à m'écouter un instant, je parlerai. — Raconte », dit le roi.

Alors, Khodâdâd s'agenouilla, comme il sied, au milieu de la salle d'audience, et commença : « Apprends, ô grand roi, que je suis ton fils Khodâdâd, et que ma mère n'est autre que Firoûzé. » Puis il lui exposa d'un bout à l'autre ses aventures. Le roi s'en émerveilla, le prit d'abord sur son sein, puis, courroucé, ordonna qu'on mît à mort ses quatre-vingt-dix-neuf autres fils. Mais Khodâdâd se prosterna le



front dans la poussière en signe de supplication. Le roi leur pardonna pour l'amour de lui. Puis il fit envoyer les femmes au harem et le tambour battit plusieurs jours en signe d'allégresse. Enfin, il ôta sa couronne et la plaça sur la tête de Khodâdâd, et l'installa sur le trône de la souveraineté. On frappa la monnaie à son nom, il devint le maître incontesté du royaume, et ses frères furent sous sa dépendance. Khodâdâd fit le jardinier charitable gouverneur de Zàoûyè.

Morale : Celui qui fait le mal finit par obtenir la rétribution qu'il mérite.



NOTES DU SIXIÈME CONTE.

1. — = de l'Orient.

2. — *Nauroûz*, = proprement le jour de l'an persan, survivance de l'époque zoroastrienne, qui tombe à l'équinoxe de printemps, le 21 mars. Comme chez nous (cf. Toussaint, Noël,...) les Persans emploient souvent comme noms de personnes les noms des grandes fêtes : Nauroûz, Ramazân,......

3. — Il s'agit ici de prières obligatoires, rituelles, (ar. *salât*, pers. *namâz*), qui doivent toujours être précédées de l'ablution du visage, des mains et des pieds. Et les prières se font avec des gestes et des attitudes minutieusement réglées. La *rik'at* (de *raka'a*, se prosterner) se compose de certaines oraisons déterminées, pendant lesquelles le croyant se tient incliné. Le nombre de *rik'at* de chaque prière est déterminé. Les prières non rituelles et obligatoires s'appellent *dou'â* et *mounâdjât*. Le texte a ici *namâzi hâdjat*, littéralement : « prière de besoin. » Il semble qu'il s'agit ici de prières surérogatoires, quoique le mot *namâz* ne soit généralement pas employé dans ce sens.

4. — Littéralement « turquoise. »

5. — *Sâmarra*, forme abrégée de *Sourraman-raâ*, littéralement « Est réjoui qui la voit, » nom d'une ville située sur le cours inférieur de l'Euphrate. C'est là qu'à partir du tyran al Moutawakkil (847-861), les caliphes, délaissant Baghdâd, transférèrent leur capitale, quand, cessant de sympathiser avec leur peuple, ils allèrent s'y retrancher entouré de leur garde turque. Cf. *Browne, Literary History of Persia*, I, p. 342. Comme la qualité de *seyyide*, ou descendant du prophète vaut, à ceux qui la possèdent, de nombreux privilèges, beaucoup de Persans achètent de faux diplômes de seyyide, fabriqués à Sâmarra. On les appelle *seyyidi Sâmarra*. Cf. *Greenfield, Verfassung des persischen Staates*, Berl. 1904, p. 121.



6. — Le jeu de mail à cheval (anglais « polo »), en persan *tchaw-gân*, d'où viendrait le français « chicane ». Cf. dictionnaire de Hatzfeld et Darmesteter. Ce jeu, jadis en grande faveur en Perse, est aujourd'hui tombé en désuétude.

7. — *Khodâdâd* = littéralement : « Dieu l'a donné. » En turc « *Allah verdi.* » C'est l'inverse de Dieudonné = « donné à Dieu. »

8. — Ironie.

9. — Le texte a *goûristân* = littéralement « cimetière. »

10. — La fameuse *gheiret* arabe, dont Antar est le type achevé.

11. — La loi islamique ne stipule aucune cérémonie religieuse pour la célébration du mariage. Légalement, un mariage contracté par deux personnes qui peuvent canoniquement s'épouser, est valable, s'il a lieu par consentement mutuel, en présence de témoins. Et même, la loi Chî'ite, qui est celle des Persans, dispense de témoins.

12. — Et aussi, incapable de régner, car de même qu'en droit canon, seul, un homme parfaitement intact de corps et d'esprit peut devenir prêtre, de même, en droit musulman, il faut réunir ces conditions pour avoir accès au trône. De là, ces mutilations destinées à en écarter les prétendants éventuels en pays musulmans. Il arrive d'ailleurs, que certains finissent par s'emparer du trône malgré cela. Tel le terrible eunuque Âghâ Mohammed, premier châh de la dynastie Qâdjâre, actuellement régnante en Perse.

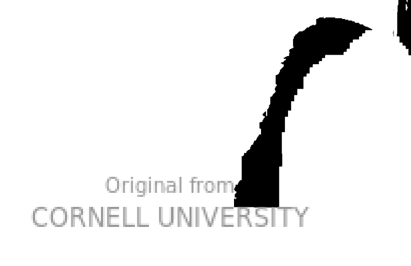
13. — Miracle.

14. — L'Hermitage.

15. — Cette nuit, dont parle le Coran, sourates 97 et 44, est celle où le livre saint a été révélé en entier à Mahomet et où, notamment encore, les prières sont exaucées. Voir *Chauvin*, Bibliog. arabe, VIII, n° 19.

16. — Par le muezzin.

13



VII.

Histoire du Prince Ghaffoûr et de Nessîr Eyyâr de Bagdad.

Les conteurs de nouvelles, les narrateurs de documents, les mesureurs du temps et les perroquets croqueurs de sucre au doux langage, racontent qu'il y avait jadis, dans le Khorassan, un roi qui avait un fils intelligent, instruit, pieux et sensé. Son père l'avait mis en ménage et avait pour lui la plus vive affection. fol. 53 B.

Un jour, le prince alla à la chasse et, après s'être adonné longtemps à ce plaisir, il rentra en ville et passa par le bazar. Il vit une foule nombreuse dont les groupes remplissaient tous les endroits, et demanda : « Quels sont ces gens ? — Prince, répondit-on, c'est la caravane des pèlerins de la Mecque qui s'en vont à la ville sainte. » Dieu, aussitôt, lui inspira la plus grande sympathie pour ces croyants, et il se sentit attiré vers la Kaaba. Il se dit en son cœur : « Il faut que, toi aussi, tu ailles visiter la Kaaba et le Beït el Hèrâme [1]. »

Là-dessus, il rentra chez lui et, aussitôt descendu de cheval, il envoya dire à son père : « Souverain du monde, donne-moi congé pour aller au *hadjdj* [2] en compagnie des pèlerins, et visiter le temple d'Allâh. » Son père, très péniblement affecté de cette demande, leva la tête et dit : « La jeunesse est l'époque de l'amusement. Quelle idée de participer au hadjdj maintenant ! Le Très-Haut a ordonné aux rois la justice et la générosité [et rien de plus]. »

Le fils fut très marri de cette réponse et fit dire à son père : « Que tu m'en donnes ou non la permission, je m'en vais sans plus tarder. » Et aussitôt il fit effectuer les préparatifs du voyage et ordonna aux pèlerins d'attendre trois jours. Les serviteurs se mirent donc à la besogne et, quand le roi vit que son fils parlait sérieusement, il vint le trouver pour lui donner toutes sortes de conseils, mais sans aucun résultat. De guerre lasse, il dut bien ouvrir la porte du trésor, en sortit tout ce qui était nécessaire pour subvenir aux frais du voyage, et en dirigea lui-même les préparatifs. Il alla donner à son fils un pas de conduite, puis rentra dans sa capitale, les yeux humides et le cœur brûlant.

Le prince, toujours allant, finit par atteindre la frontière, avant Bagdad. Les pèlerins dirent : « Il nous faut aller à Bagdad nous présenter à l'ambassadeur Eyyâr, et lui faire un cadeau pour qu'il nous mette en route ; il nous est très dévoué. » Le prince approuva et, accompagné de beaucoup d'autres, il continua sa route vers le Hidjâz. Ils arrivèrent bientôt à peu de distance de Bagdad. Le prince n'avait autour de lui que quelques-uns de ses familiers, quand une troupe de brigands assaillit la caravane et fit main basse sur tous les objets, et le prince fut blessé en plusieurs endroits. Escorté de quelques notables et serviteurs, il se traîna jusqu'à Bagdad, souffrant beaucoup, et les fugitifs cherchèrent la demeure de Nessîr Eyyâr.

Ce personnage avait des richesses tellement considérables que les calculateurs n'auraient pu en supputer la valeur. Il se distinguait par sa générosité, sa bravoure et sa libéralité, et son nom était connu partout. Il s'empressa de conduire chez lui le prince, avec tous les égards dus à son rang, l'entoura de ses soins et réunit à son chevet tous les médecins les plus habiles, si bien qu'il se rétablit rapidement. Toutefois,

la caravane des pèlerins était déjà loin quand il recouvra la santé.

Un jour qu'il revenait du hammâm, il aperçut, sur la terrasse d'un palais, une ravissante créature, dont le visage resplendissant eût rendu jaloux le soleil. Il en devint épris avec cent cœurs, — que dis-je ? — avec cent mille cœurs. Il poussa un profond soupir et perdit connaissance. Justement, Nessîr Eyyâr l'accompagnait. Il crut à un simple évanouissement causé par la convalescence, et ordonna de transporter son hôte dans sa chambre. On apporta de l'eau de rose dont on lui aspergea le visage. Il revint à lui et on lui fit boire un peu de sirop.

Nessîr Eyyâr lui dit : « Prince, tu seras resté trop longtemps au bain, la chaleur t'aura accablé et le cœur t'aura manqué. Tu n'étais plus en état de supporter si longtemps la température de l'étuve. » « [Ce n'est pas cela », dit le prince.] « Alors, quoi ? » demanda Nessîr Eyyâr. Le prince répondit : « J'ai vu une femme superbe sur le toit de telle maison. Je n'ai de ma vie contemplé de formes plus parfaites, de charmes plus captivants. J'en suis tombé amoureux, et voilà la vraie cause de ma défaillance. »

Nessîr Eyyâr s'aperçut qu'il s'agissait d'une de ses fol. 54 A. anciennes favorites, qu'il avait épousée et dont il avait fait sa femme légitime. « Prince, dit-il, ne te désole pas, aie le cœur à l'aise. Je sais quelle est la femme dont il s'agit et de qui elle est la fille. J'emploierai tous les moyens pour l'obtenir pour toi. » Ces paroles remplirent le prince de joie et de contentement.

Nessîr Eyyâr le quitta, rentra dans ses appartements, fit quérir son épouse et lui dit : « Femme, jusqu'à ce jour tu m'as convenu, mais à partir d'aujourd'hui, je n'éprouve plus rien pour toi. Lève toi, reprends ta dot et retourne chez ton père. » La femme s'écria : « O mon mari, que dis-tu là ?

Fais moi donc savoir quel péché j'ai bien pu commettre, ou en quoi j'ai mal agi. » Nessîr Eyyâr lui répondit : « Tu n'es coupable d'aucun péché. » Il dit, lui remit les mille dînârs de sa dot [3] et son contrat, et la renvoya chez son père.

La répudiée [4] retourna donc à la maison paternelle, et pleura de voir ainsi sa situation transformée. Elle révéla l'aventure à sa mère qui, à son tour, en parla à son mari. Or celui-ci était un gros drapier, bien connu sur la place et estimé de tous. Voyant sa fille en cet état, il lui dit : « Allons, mon enfant, dis bien la vérité : As-tu commis un acte qui t'ait aliéné le cœur de Nessîr Eyyâr, oui ou non ? Nessîr n'a pourtant pas perdu la tête, pour agir gratuitement de la sorte et s'exposer à des désagréments. »

La jeune femme répondit : « Mon père, je n'ai, que je sache, rien fait de répréhensible. Si j'avais commis une incartade, Nessîr Eyyâr ne la ferait-il pas connaître ? »

Alors, le drapier, ses frères et ses proches envoyèrent quelqu'un dire à Nessîr Eyyâr : « Si ta femme a manqué à ses devoirs envers toi, dénonce la pour que nous la châtiions comme elle le mérite ; mais si, par contre, tu n'as rien à lui reprocher, pourquoi nous déshonores-tu, toi aussi bien que nous ? » Nessir Eyyâr répondit : « Jusqu'à présent je n'ai jamais rien trouvé à redire à votre fille, et je n'y trouverai rien dans l'avenir. En fin de compte, le sort a voulu que nous partagions ensemble une portion de notre destinée, et maintenant cette portion est épuisée, voilà tout. » Après cette explication. le drapier et sa famille gardèrent le silence.

Quant à Nessîr Eyyâr, durant les deux premiers mois qui s'écoulèrent après cette répudiation, il annonçait chaque jour au prince que le père de sa bien-aimée était allé à Damas et avait fixé un terme passé lequel il reviendrait, qu'il s'était mis en relation avec la belle, et qu'il se faisait fort d'obtenir le consentement de son père ; et le prince était content.



Grâce à ces fausses nouvelles, le terme légal à expirer avant que la divorcée pût se remarier [5] s'écoula, et pendant tout ce temps le prince dolent d'amour resta couché dans son lit, épuisé par son ardeur passionnée.

Le délai expiré, Nessîr Eyyâr se présenta donc devant son jeune hôte et lui dit : « Maintenant, le père de celle que tu aimes est revenu, et il est temps d'envoyer chez lui un intermédiaire pour le prier de t'accorder la main de sa fille. Ce père est drapier. La jeune personne est jolie et vertueuse. Je vais t'amener une femme que tu enverras au bazar, auprès du drapier, lui faire part de ta demande. »

Il dit, et alla aussitôt chercher une vieille femme que le prince dépêcha au bazar. Elle s'aboucha avec le drapier qui tomba d'accord, mais exigea une dot de cent mille dinârs d'or fauve. Il vint trouver son futur gendre et vit Nessîr Eyyâr debout au service du prince. « Louange à Dieu, se dit-il, de ce que Nessîr Eyyâr a repudié ma fille innocente. La Providence n'a pas laissé mon enfant sans protecteur : voilà que je l'ai mariée à un personnage dont ce même Nessîr est l'humble serviteur. »

Bref, on célébra les noces. Le prince fit de grandes dépenses et des cérémonies innombrables. On amena donc la mariée au prince, et, naturellement, Nessîr Eyyâr était toujours dans son rôle de serviteur. La mariée, vêtue d'habits somptueux, fut installée sur un trône. Quand elle prit place a côté du prince, ses regards tombèrent sur Nessîr Eyyâr. Elle se cacha le visage de la main et murmura ces paroles : « Dieu soit loué ! Si Nessîr Eyyâr m'a répudiée innocente, me voilà devenue l'épouse d'un personnage qui commande à Nessîr Eyyâr. »

Le prince entendit très bien ces mots, mais il n'en fit rien paraître jusqu'à ce qu'il ne resta plus âme qui vive, et que les deux époux furent seul à seul. fol. 54 B.



Alors, le prince se tourna vers sa compagne et lui dit : « Répète moi bien fidèlement les paroles que tu as prononcées tout-à-l'heure. » La mariée dit : « Que t'importe. » Il insista : « Allons, il faut dire la vérité. » Elle s'obstina dans le silence. Alors, Nessîr Eyyâr apporta une table chargée de mets. Le prince n'y toucha pas, mais dit encore à sa femme : « Allons, tant que tu persisteras à me celer la vérité, et à refuser de me dire pourquoi tu as remercié Dieu, je ne me plairai pas en ta compagnie et je ne mangerai pas. » Bon gré mal gré, la jeune femme dut bien raconter au prince son aventure. A ce récit, il comprit combien étaient extrêmes la générosité et la noblesse de sentiments de Nessîr Eyyâr. Tout confus, il garda le silence et mangea quelques morceaux avec la jeune femme, puis il lui dit : « Sache bien que j'ai résolu de ne pas te toucher, tant que je ne serai pas retourné chez mon père. Amuse-toi avec tes suivantes dans le harem, pendant que je vaque aux préparatifs du voyage. » Il l'envoya donc au harem avec ses suivantes, et, à tous moments, il lui faisait parvenir de jolis cadeaux et lui témoignait mille égards, mais il ne regardait pas son visage et ne soufflait mot à personne de son aventure.

Un jour enfin, il dit à Nessîr Eyyâr : « Noble ami, tu as fait preuve à mon égard de dévouement, de générosité et de grandeur d'âme. Maintenant, je vais te demander congé, pour aller revoir mon père et ma mère, car j'ai déjà abusé de ta large hospitalité. — A toi d'ordonner, » répondit Nessîr Eyyâr, et il se dépensa pour organiser les préparatifs du voyage du prince et arrangea toutes ses affaires. Enfin, le prince Ghaffoûr lui dit adieu, s'excusa de lui avoir causé tant d'embarras et partit emmenant sa jeune épouse. Avant de s'en aller, Ghaffoûr retira son anneau, qu'il remit à Nessîr Eyyâr, et lui dit : « Prends cette bague en souvenir

de moi, et garde la bien sur toi, elle te viendra à point. » Nessîr Eyyâr la prit et s'en retourna, et le prince continua sa route.

Après un assez long voyage, il arriva en vue de sa ville natale. Son père et sa mère, prévenus de son heureux retour, s'en réjouirent et vinrent à sa rencontre hors des murs. Ils ordonnèrent de pavoiser leur capitale, et le ramenèrent en grande pompe. Puis le roi mit sa couronne sur la tête de son fils, l'installa sur le trône, et ordonna de frapper la monnaie à son nom. Lui-même consacra ses dernières années, dans la retraite, à des exercices de piété. Ghaffoûr fit respecter la justice, ouvrit la porte du trésor, et fit de grandes largesses aux pauvres et aux derviches. Il envoya sa femme auprès de la reine-mère ; il ne mit pas sur son pan la main du désir et n'eut avec elle aucune relation conjugale, mais il lui témoignait la plus grande déférence. Une année se passa ainsi.

Mais revenons à Nessîr Eyyâr : Dieu — Il est grand — fit dévier sa destinée pleine d'embûches et de caprices. Hâroûn ar Rachîd lui confisqua sa fortune et tous ses biens, et il tomba de l'opulence dans la mendicité. L'infortuné se dit : « La présence de cette femme me portait bonheur. Dès qu'elle est partie, ma situation a changé. » Dans sa misère extrême, Nessîr Eyyâr, obligé de tendre la main, sortit de sa ville et se mit à parcourir le pays en allant de porte en porte. Un jour le prince son hôte lui revint en mémoire et il se dit : « Je vais m'acheminer vers le Khorassan. Peut-être y retrouverai-je Ghaffoûr, et, sans doute, il aura pitié de moi. »

Dans cette pensée, il se mit en route et atteignit le Khorassan. Il demanda des renseignements sur le prince Ghaffoûr. On les lui fournit, et il se présenta à la porte de son palais.



A la vue de cette pompe souveraine, il se dit : « Je serai bien étonné si on me donne accès auprès du prince. » Quand même, il s'avança, confia l'anneau à l'un des gardes et lui dit : « Veuille porter cette bague au roi et lui dire que quelqu'un t'en a chargé. » On remit la bague à Ghaffoûr qui,
fol. 55 A au premier coup d'œil, la reconnut pour celle qu'il avait donnée à Nessîr Eyyâr Il se leva, se rendit dans ses appartements particuliers, et donna l'ordre d'introduire son bienfaiteur d'autrefois. Quand il le vit couvert de poussière de la tête aux pieds, il comprit que la fortune lui avait été contraire et l'avait réduit à cette extrémité. Il fit apporter un costume convenable et ordonna : « Allez, confiez-lui cent moutons, et qu'il aille à la campagne les garder pendant un an. Après ce délai, vous viendrez me dire ce qui en est advenu. » A ce discours, Nessîr Eyyâr se dit : « O mon étoile, quelle nouvelle épreuve tu m'imposes ! Comment, je lui ai cédé ma femme légitime, je lui ai montré une affection sans limite, et voilà toute la récompense de mes bienfaits ! »

Bref, il ne put que prier et pleurer, et une année se passa là-dessus. Il faisait paître son troupeau dans la steppe, et le roi lui avait alloué un salaire de dix batmans de pain par semaine. Il venait donc le toucher à la date fixée, et vécut ainsi un an, sans laisser de remercier Dieu. Or, il arriva que pas un de ces moutons ne resta vivant. Tous périrent au cours de année, et le pauvre Nessîr Eyyâr, tout désemparé, vint à la porte du palais exposer ses doléances.

Le roi ne fit qu'en rire et ordonna de lui confier, pour un autre laps d'un an, cent autres moutons. Cette fois, il fixa son salaire quotidien à un morceau de viande et un demi batman de pain. Nessîr Eyyâr se résigna de nouveau au destin et fit paître ses moutons une seconde année, au cours

de laquelle tous périrent encore. Resté seul, il ne put que gémir et verser des larmes en se disant : « Sans aucun doute, cette fois, le roi va me faire mettre à mort. »

Que faire, pourtant ? Il se dirigea vers le palais et narra son malheur aux grands dignitaires, qui en rendirent compte au roi. De rechef, le souverain s'égaya beaucoup à ses dépens. Il lui fit encore donner cent moutons pour les conduire au pâturage. Cette fois, pas un seul ne mourut. Bien au contraire, les femelles mirent bas et il éleva leurs petits. Il alla dans la ville acheter deux grandes jarres. Hors des murs habitaient un vieux jardinier et sa femme. Nessîr lia connaissance avec eux et, quand ils furent devenus bons amis, il déposa ses jarres dans leur jardin, et tous les jours, il y amenait ses brebis et les trayait, aidé de la femme du jardinier. Il vendait le lait aux gens de la ville, et finit par amasser ainsi cent dînârs d'or rouge.

Un jour, il alla se présenter devant le roi, et lui dit que chaque brebis avait eu deux agneaux. Le roi se déclara fort satisfait. Il ordonna aussitôt de conduire Nessîr Eyyâr au hammâm, de le rafraîchir et de le vêtir d'habits magnifiques, puis il lui envoya un cheval avec une selle et une bride ornées d'incrustations. A sa sortie du bain, le roi en personne alla au-devant de lui. A la vue de Ghaffoûr, Nessîr descendit de cheval et se prosterna devant lui. Le prince le releva affectueusement, le fit marcher à côté de lui et le conduisit dans son palais, où il lui donna cent robes de brocart, dix coffres d'or rouge, cinquante chameaux, vingt esclaves mâles et dix odalisques de Chine.

Or, le roi avait répudié sa femme et le terme de la *'iddè* était écoulé. Il manda Nessîr Eyyâr et lui dit : « Celle-ci est la sœur de ma femme. Je veux te la faire épouser. » Nessîr baissa la tête et dit : « Sire, quel rang est le mien pour me



faire pareil honneur ? Je ne suis pas digne d'un tel cadeau. » Mais le roi insista et dit : « Mon cher Nessîr, ce ne sera pas la dernière preuve d'affection que je te donnerai. » Puis il fit quérir le câdi et fit conclure le contrat. Alors Ghaffoûr
fol. 55 B envoya dire à sa mère de parer la jeune femme et de préparer sa chambre nuptiale. La reine-mère conduisit donc l'épousée au bain, la purifia, arrangea sa toilette et la conduisit dans ses appartements. Le roi fit éparpiller des joyaux sur la tête de la mariée. Nessîr Eyyâr se disait : « Quelle singulière aventure m'arrive encore ? » Ghaffoûr ordonna aux grands dignitaires d'aller conduire en grande cérémonie Nessîr jusqu'à la porte de sa chambre. Ils obéirent et s'en revinrent.

Nessîr entra donc, et l'œil de la jeune femme, cachée sous le voile, le reconnut. Lui aussi, levant le voile, vit qu'il recouvrait son ancienne épouse. Tout transporté de joie, il poussa un cri et perdit connaissance, et elle en fit autant. Les suivantes, effrayées par le bruit, accoururent et les trouvèrent tous deux inanimés. Aussitôt, elles allèrent chercher de l'eau de rose et leur en aspergèrent le visage, puis elles brûlèrent des parfums, si bien que les époux revinrent à eux et s'embrassèrent en pleurant.

Puis Nessîr interrogea sa femme sur sa vie passée. Elle répondit sous la foi du serment : « Depuis le jour où nous sommes partis de là-bas, je n'ai plus revu le visage du prince. J'ai été nuit et jour attachée à la reine-mère, et il n'a pas même entendu le son de ma voix, tout cela depuis le jour où, à Bagdad, on m'a amenée auprès de lui et où je l'ai vu pour la première fois. Lorsque tu apportas la table du souper, je remerciai Dieu et je dis : « Si Nessîr Eyyâr m'a répudiée, Dieu a eu pitié de moi, et me voilà l'épouse d'un fils de roi. » Il m'interrogea et ne voulut pas manger une bouchée tant que je ne lui eus pas raconté mon premier mariage avec toi.

Alors il me dit : « Que nos épousailles en restent là pour l'instant, nous les consommerons chez mon père. » Et depuis lors jusqu'à présent, je n'ai pas revu sa figure. »

Nessîr Eyyâr fut tout stupéfait de ce récit et émerveillé de la noblesse de caractère, de la délicatesse, de l'humanité et de l'équité de Ghaffoûr. Alors, la jeune femme demanda à son mari : « Ma chère âme, comment es-tu arrivé ici ? » Nessîr lui raconta l'arrivée du prince à Bagdad et comment il s'était épris d'elle, et toutes ses aventures subséquentes.

Tous deux adressèrent au Très-Haut des actions de grâces, se passèrent les bras autour du cou, allèrent se coucher et donnèrent libre cours à leurs épanchements.

Quant à Ghaffoûr, il alla cette nuit-là trouver sa mère, qui, toute surprise de le voir à pareille heure, lui demanda ce qui l'amenait. Il s'assit et lui raconta en détail l'histoire de son mariage. Sa mère se leva avec empressement et l'embrassa tendrement. Son père survint alors, et lui aussi l'interrogea. Mis au courant de ses aventures, il l'attira sur sa poitrine et remercia Dieu [de lui avoir donné un pareil fils].

Bref, le matin venu, le roi se leva et alla prendre place sur son trône. Nessîr Eyyâr, de son côté, à son réveil, alla se purifier au hammâm, puis se rendit au palais. Il s'inclina devant le roi, le salua et lui dit : « O souverain du monde, jamais personne n'a montré la générosité dont tu as fait preuve à mon égard. » Le roi lui accorda la dignité de kèlânter [6] de la ville, et ils passèrent heureusement le reste de vie que le destin leur assignait.

O mes chers amis, n'oubliez jamais que cette existence terrestre n'a pas de durée. Celui qui fait le bien est récompensé.

Que ce récit perpétue leur mémoire. Le Très-Haut ne souffrira pas qu'elle se perde. Salut !



NOTES DU SEPTIÈME CONTE.

1. — Littéralement : « Maison Sacrée », nom donné à la Mosquée de la Mecque, qui contient la *Kaaba* « cube ou dé », et qu'on appelle souvent aussi *Masdjid al Harâm*, « Mosquée sacrée » et aussi *Baïtoullâh*, « Maison de Dieu ».

2. — Le mot *Hadjdj* désigne le pèlerinage à la Mecque accompli au mois de *Zou-l'Hidjdja* (12me de l'année musulmane.) Tout musulman de condition libre est tenu de l'accomplir au moins une fois en sa vie, et je ne sache pas que les rois et princes en soient dispensés, comme le roi le dit à son fils quelques lignes plus bas.

3. — C'est faute d'un mot plus exact que j'ai employé ce mot. En réalité, le *mahr* musulman (persan *kâbin*), loin d'être une somme que la femme reçoit de ses parents pour entrer en ménage, est une somme, ou toute autre valeur, que le mari s'engage à verser à sa femme dans le cas où il la répudierait. Le mot « *douaire* » conviendrait peut-être mieux.

4. — En théorie, rien de plus facile que le divorce chez les Musulmans. Il suffit que le mari dise à sa femme : « *anti tâliqoun* » ; mais, dans la pratique, les divorces ne sont pas aussi nombreux qu'on pourrait le supposer. Le mari recule devant l'obligation de payer le douaire et aussi, devant la haine des parents de sa femme. Le mari peut se remarier (cf. la suite du conte) avec la femme répudiée. Ce n'est qu'à la troisième fois que le divorce est définitif.

5. — On appelle *'idda* le terme qui doit s'écouler avant que la divorcée ou la veuve puisse se remarier. Pour la première, ce terme est de trois mois ; pour la seconde, de quatre mois et dix jours. (Coran, LXV, 4 : II, 234.)

6. — *Kèlânter*, fonctionnaire inférieur au vizir et supérieur à tous les autres.



VIII.

Le Chat et la Souris.

Or donc, les conteurs de nouvelles, les narrateurs de documents, les mesureurs du temps et les perroquets croqueurs de sucre au doux langage racontent qu'un jour un chat s'introduisit dans une taverne, s'assit au pied d'une jarre et se mit à porter ses regards dans toutes les directions. Par hasard, il aperçut une souris qui, étant sortie d'une crevasse du mur, grimpa jusqu'au sommet de la cruche. Elle y pénétra, but une certaine quantité de vin, et devenue ivre, elle sortit la tête et s'écria : « Si jamais il y avait ici un chat, je lui arracherais la tête avec mes dents et je le mettrais en pièces, pour prendre sur lui le talion des souris. » A ce discours, le chat, tel un lion qui sort de la forêt, s'élança sur elle. La souris voulut s'enfuir, mais le chat, d'un bond, la happa et lui dit : « Scélérate, quelles paroles ta langue vient-elle de proférer ? » La souris répondit : « O héros, excuse moi ; j'avais bu du vin et je ne me connaissais plus. Maintenant, je me repens et je ne tiendrai plus ce discours. » Le chat reprit : « Il n'y plus moyen de m'amadouer. »

fol. 56 A

La souris commença à pleurer et à se lamenter. « Héros, reprit-elle, que gagneras-tu à me dévorer ? Si tu l'ordonnes, je t'indiquerai un mets dont tu pourras te régaler. — Que pourrait-ce bien être ? » demanda le chat. Elle répondit :



« Il y a eu un banquet. Dans la confiserie, on a préparé du jus de fruit, et de plus, on a apporté beaucoup de viande et de graisse de queue de monton. Viens, je vais te désigner l'endroit.— Si tu dis la vérité, et que tu me procures cette aubaine, je m'engage à ne pas te manger et à te relâcher. » La souris jura qu'elle disait vrai ; le chat lui rendit la liberté, et elle prit les devants. Ils passèrent par divers endroits, et aboutirent à un jardin.

La souris, voyant une fente dans le mur, s'y précipita et cria : « Ohé ! chat, va-t-en, je me suis jouée de toi. Il n'y a ni viande ni queue de mouton. » Le chat lui répondit : « Coquine, tu vas voir si je ne saurai pas t'extraire de cette crevasse pour que tu me donnes de l'amusement, » et aussitôt il se mit à creuser le mur. La souris, voyant qu'il la serrait de près, lui dit :« Chat, cesse un instant, que je puisse te dire un mot. — Parle. — Notre transaction à nous deux est identique à celle de ce jouvenceau d'Egypte qui demanda en mariage la fille du roi du Yémen. — Dis donc comment cela s'est passé. — Écoute :

***

« Dans la capitale du Yémen, il y eut un roi dont la fille était belle et charmante comme pas une, si bien que les peintres prenaient plaisir à dessiner son visage, et apportaient leurs portraits au bazar, où les marchands les achetaient au prix de mille dînârs de bel or rutilant, et allaient les vendre dans les autres villes.

« Or, un jeune Egyptien qui pratiquait le négoce, passant par sa capitale, vit un de ces portraits, et en devint épris. Il se dit en lui-même : « A quoi bon cet argent, ces trésors, ces bijoux que tu possèdes ? Peut-être demain arriveras-tu au bord de la tombe. Allons, prodigue tes biens, il se peut que tu réussisses, par tes cadeaux, à séduire le roi père de cette belle ; il t'accordera la main de sa fille et tu



pourras la tenir dans tes bras, et tu profiteras ainsi de ton passage dans ce bas monde qui n'a point de durée. »

Imbu de cette idée, il se leva, prit ses biens et ses trésors et se dirigea avec ses esclaves vers la capitale du Yémen. Arrivé à proximité de la ville, il ordonna à ses esclaves de dresser des tentes de satin et de brocart. Or, ce jour-là, précisément, le roi du Yémen était allé à la chasse et parcourait la campagne. Il vit de loin ces tentes, et dit à son vizir : « Va voir ce que c'est, et quel en est le propriétaire. »

Le vizir se dirigea à bride abattue vers les tentes. On avertit le marchand égyptien de ce que le vizir du roi était venu le voir et l'attendait. Le jouvenceau sortit de sa tente, s'inclina devant le vizir, fit mettre sur un plateau quantité de joyaux et de rubis, qu'il déposa devant son hôte en le priant de les accepter comme cadeau. Le vizir, à la vue de fol. 56 B
ces richesses qu'on lui offrait, écarquilla les yeux. Le jeune homme lui dit : « Excuse-moi du peu que je te donne, car je n'ai pas encore fini de déballer mes marchandises. » Le vizir s'en retourna, et le marchand fit signe à ses esclaves de le suivre avec les cadeaux. Le ministre s'en fut raconter l'affaire au roi. Le prince, à la vue de ces présents, se dit : « Si j'y allais moi-même, il me ferait un cadeau encore plus important. Poussé par la convoitise, car comme l'ont dit de grands esprits :

(*Vers*) « La convoitise fait pâlir le visage des hommes. Coupe la tête à la convoitise, montre que tu es homme, »

Le roi fit volteface et se dirigea vers le marchand, dont les esclaves allèrent l'avertir de l'arrivée du monarque. Le jeune homme sortit de sa tente et fit jeter devant le roi des draperies.

Puis il alla à la rencontre de son hôte, le fit entrer dans sa tente, en lui montrant les plus grands égards, et lui offrit



quantité de joyaux, rubis et cornalines, tout en lui disant : « Veuille m'excuser de ne pas t'honorer comme il sied, car je n'ai pas encore déballé ma pacotille. » Le roi, au spectacle de cette opulence, dit à son vizir : « Demande une fois encore à cet homme dans quel but il est venu dans cette ville, et pourquoi il se donne toute cette peine. » Le marchand se tenait respectueusement debout. Le vizir lui demanda donc : « Dis ce qui t'amène. » L'autre répondit : « Demain matin, j'irai te présenter mes respects et aurai l'honneur de t'exposer mon cas. » Alors, le roi se leva et partit avec son vizir.

Le lendemain matin, le marchand, à son lever, prit force joyaux, entra en ville et fut introduit dans les appartements du vizir, à qui il dit : « Seigneur, sache que je suis venu dans cette ville pour une affaire importante. J'ai ouï dire que le roi avait dans son harem une fille d'une rare beauté. Je désire qu'il m'accorde sa main. » Et, ce disant, il déposa de rechef plusieurs bijoux devant le vizir, qui fit mander le vèkîl. Le marchand offrit à ce dernier le reste des pierreries et lui exposa également le motif de sa venue. Tous deux promirent de l'appuyer, et se firent fort d'obtenir, de façon ou d'autre, le consentement du roi.

Bref, le marchand prit congé, retourna tout joyeux dans sa tente et, sur l'heure, il ordonna de faire venir des maçons et des tailleurs de pierres, commanda aux jardiniers d'arranger un grand verger et fit bâtir au milieu un palais, dont la construction fut achevée en peu de temps.

Mais laissons un instant ce palais, et écoute quelques mots concernant le roi :

Ce roi avait un frère, et ledit frère avait un fils à qui l'on avait fiancé la fille du roi, née le même jour que son cousin, et ces deux enfants avaient grandi au même endroit. Précisément, quelques jours avant les événements que j'ai narrés



précédemment, le frère du roi, se voyant sur le point de rendre le dernier soupir, avait fait venir le souverain et lui avait dit en le prenant par le pan de sa robe : « Je vais émigrer de ce bas monde, et si tu ne donnes pas ta fille à mon fils, je me cramponnerai au pan de ta robe au jour de la résurrection. » Le roi le rassura : « Mon frère, dit-il, ton fils et ma fille ont grandi ensemble, et il dorment dans le même lit. Je ne sais pas quelle est l'intention de ton fils, mais quant à moi, je n'en éloignerai pas ma fille. » Là dessus, le frère du roi expira, et on l'inhuma suivant la coutume.

Or donc, le marchand égyptien était allé trouver le vizir et le vèkîl et les avait soudoyés, en leur donnant des pièces d'étoffes précieuses, pour qu'ils collaborassent à ses fiançailles avec la fille du roi, en promettant de donner tous ses biens au monarque s'il condescendait à son désir. Le vizir et le vèkîl promirent donc leur appui, reçurent du marchand beaucoup d'or, qu'ils distribuèrent aux émirs, et convoquèrent dans un même endroit tous les grands de l'état, à qui ils exposèrent le cas. Alors ils se levèrent et se présentèrent devant le roi, à qui ils firent part de ce projet. fol. 57 A

Le roi se récria : « Comment pouvez-vous me faire une telle proposition, alors que j'ai fiancé ma fille à mon neveu ? Comment pourrais-je revenir sur ma parole ? » Bref, ils firent si bien qu'ils enjôlèrent le roi et obtinrent son consentement. Il fixa même un délai, et promit de donner sa fille à l'Egyptien à la fin du mois.

Ensuite le marchand vaqua aux préparatifs de la noce, et toutes ses affaires étaient bien arrangées quand arriva la fin du mois. Alors il disposa dix plateaux d'or fauve, dix de rubis, dix autres de cornalines, et cinquante boîtes de musc, et suivi d'esclaves qui portaient ces présents sur leurs têtes, il s'en fut auprès du roi. Son futur beau-père manda le cadi



pour conclure le mariage. La nuit venue, les matrones se rendirent à la porte de l'appartement de la princesse pour la prendre et la conduire à son époux.

Or, elles virent la jeune fille avec son cousin Mèlik Khorchîd, couchés enlacés, ne se doutant pas le moins du monde de ce qui se tramait. Les matrones dirent aux suivantes d'éveiller la princesse. Elles obéirent, et la princesse s'éveilla, se mit sur son séant et prit sur son sein la tête de Mélik Korchîd. Les matrones insistèrent : « Allons, faites la lever, qu'elle s'en aille d'ici. » La princesse demanda : « Pourquoi ? » Les suivantes répondirent : « Ces dames de la ville sont venues te prendre pour te conduire chez ton mari. — Et qui pourrait bien être mon mari ? — Un gros marchand d'Egypte qui a fait bâtir un palais hors ville. — C'est bien vrai ? — Oui. — Dans ce cas, laissez moi seule pour un instant, j'ai une besogne à faire. »

Elles se retirèrent ; la princesse contempla longuement le visage de Mèlik Khorchîd et se mit à pleurer, si bien que, des larmes étant tombées sur la joue du prince, il s'éveilla en sursaut et, voyant sa cousine en pleurs, il lui passa le bras autour du cou en lui disant : « Ma chère âme, pourquoi pleures-tu ? – Comment pourrais-je ne pas pleurer, répondit-elle, quand mon père m'a donnée à un marchand ? — Qui te l'a dit ? » demanda-t-il. « Voici que les matrones de la ville sont venues et m'attendent à la porte pour m'emmener. Mais j'ai juré qu'aucune main autre que la tienne ne toucherait jamais ma main. » Mélik Khorchîd fondit en larmes. La princesse reprit : « Sache bien que je resterai fidèle à ma parole envers toi. Maintenant, lève-toi et pars. Quand les matrones m'auront emmenée, ma mère viendra te consoler. Dis-lui : « Plût à Dieu que vous l'eussiez déjà mariée auparavant, car moi, je ne l'aimais pas. » Ainsi, ils auront

tous leurs apaisements. On va donc m'emmener, et me confier au marchand. Demain à la vesprée, fais sortir, si possible. des écuries de mon père, deux bons cheveaux, et munis toi de deux costumes d'homme avec armes et équipement complet, revêts en un et apporte moi l'autre, et tâche de parvenir auprès du harem. Attends que j'arrive, et nous fuirons ce pays. »

Bref, ayant pris ces dispositions, ils s'embrassèrent les yeux mouillé de larmes, et Mèlik Korchid sortit. Alors, la princesse appela les dames de la ville, qui entrèrent et la saluèrent. Elle leur fit la révérence, elles s'assirent et procédèrent à la toilette de l'épousée. On fit venir un palanquin orné d'or, et on y installa la princesse, qu'on conduisit ainsi au gynécée du marchand. Or, l'Egyptien avait résolu de célébrer les noces dix jours et dix nuits, et d'inviter tous les gens de la ville, et tout, depuis le harem jusqu'au jardin, était illuminé. On commença donc à festoyer.

Cette nuit même, le roi envoya les femmes de son harem auprès de Mèlik Khorchid. Elles lui dirent : « O âme de ta mère, ne t'afflige pas de ce que le roi a donné sa fille en mariage, car nous te procurerons bien une épouse plus jolie que celle-là. » Mèlik Khorchid repartit : « Hé ! que ne l'avez-vous mariée plus tôt, car moi je n'avais aucun sentiment pour elle. » Toutes contentes de cette révélation, elles s'en retournèrent.

Alors, Mèlik Khorchid suivit les instructions de sa bien-aimée. Il alla dans l'écurie seller deux chevaux, se munit de deux armures complètes et arriva à la porte de la ville. fol. 57 B

Le portier lui demanda : « Où vas-tu ? » Il répondit : « Mon maître est allé rendre visite à telle personne et j'amène ce cheval pour lui. ». Le portier ouvrit le portail, et Mèlik Khorchid introduisit les deux chevaux dans le jardin. Il se



revêtit d'une armure, enfourcha l'une des deux bêtes et mena l'autre par la bride, et, en regardant partout, il arriva à la porte du jardin, où se promenaient bien mille personnes, tant cavaliers que piétons. Il demanda où était le harem. On le lui indiqua. Il s'en approcha et se tint immobile au pied de l'édifice.

Ecoute maintenant quelques mots relatifs à la princesse :

Le marchand pénétra dans son harem et la salua. Elle répondit à son salut et l'accueillit avec une bonne grâce parfaite, et l'Egyptien, enchanté, vint s'asseoir à côté d'elle, et voulut étendre la main pour prendre celle de son épouse ; mais la princesse, se rappelant son vœu de ne pas laisser une autre main que celle de Mèlik Khorchîd toucher la sienne, retira sa main. Il se leva et dit : « O ma précieuse vie, pourquoi as-tu retiré ta main ? » Elle répondit : « Je dois me conformer à un usage commun à toutes les jeunes femmes. Reste assis en attendant que je revienne. »

La servante prit l'aiguière, et les deux femmes montèrent sur le toit en terrasse. La princesse dit à sa compagne : « Reste au pied de l'escalier, pendant que je vais satisfaire un besoin, et ne laisse monter personne, pas même le marchand. » La rusée princesse suivit le bord du toit jusqu'à ce que son regard tomba sur Mèlik Khorchîd qui, immobile au pied du mur, attendait, protégé contre les indiscrets par l'obscurité de la nuit. La princesse lui fit signe de lancer le lasso. Mèlik Khorchîd obéit, la princesse attacha l'extrémité du lasso au rebord du toit, saisit fermement la corde et se laissa glisser jusqu'à terre. Elle revêtit des habits masculins, s'arma de pied en cap, et les deux amoureux sortirent du jardin et s'aventurèrent dans le désert.

Mais laisse les aller, et revenons au marchand. Il eut beau attendre, son épousée ne revint pas. Alors il se leva, vint à la

porte et, voyant la servante assise au haut de l'escalier, il lui cria : « Hé! où est allée la princesse ? ». Elle répondit : « Elle est montée sur le toit. » L'Egyptien voulut aller rejoindre son épouse, mais la jeune fille l'en empêcha. Il rentra dans la chambre et se rassit à sa place jusqu'à minuit. Enfin, de guerre lasse, il se leva, vint trouver la servante et lui dit : « Je ne veux pas être indiscret, mais toi, va donc voir ce que fait la jeune femme. » La servante obéit, et alla sur le toit où elle ne vit rien d'autre que l'aiguière.

Elle poussa un cri d'appel, le marchand grimpa l'escalier, et ne voyant pas la princesse, s'achemina vers la ville. Arrivé à la porte, il la trouva fermée, et héla le portier qui lui cria : « Qui va là? » Le marchand répondit : « Ouvre la porte, car je suis le gendre du roi, et j'ai un mot à dire à mon beau-père. » Le portier reprit : « Il n'y a pas de mot qui tienne. La porte ne peut s'ouvrir jusqu'au lever du soleil. » Le marchand insista : « Misérable, la princesse s'est enfuie, et je veux aller en informer le roi. » Le portier tint bon : « Tu aura beau t'époumonner. Je n'ouvre pas la porte avant le lever du soleil. »

Or, le mur d'enceinte de cette ville était percé de quatre portes. Le marchand alla de l'une à l'autre et reçut partout la même réponse, et le pauvre homme se frappait la tête à deux mains et se lamentait. Enfin le jour parut, on ouvrit les portes, l'Egyptien entra dans la ville, arriva au palais, et avec mille soupirs et gémissements, il s'achemina vers le harem royal. Le roi venait justement d'en sortir, et s'installait dans la salle d'audience, avec ses vizirs et ses émirs rangés devant lui. À la vue du marchand son gendre, qui arrivait et s'inclinait devant lui, le roi fut tout interdit et lui demanda : « Eh bien! marchand, que veut dire ceci? Qu'est-il arrivé? Pourquoi erres-tu nu-tête et nu-pieds comme un

fou ? » Le marchand répondit : « O roi du monde, sache que ta fille s'est enfuie à minuit. J'ai eu beau me démener, on ne m'a pas laissé entrer en ville et, de minuit à l'aurore, j'ai couru d'une porte à l'autre. » Le roi se tourna vers ses pages
fol. 58 A et dit : « Allez voir si Mèlik Khorchîd est chez lui. » Les courriers et les esclaves revinrent bientôt dire : « Mèlik Korchîd a pris des coursiers rapides comme le vent et est parti. »

Le roi se frappa les genoux des deux mains et s'affligea sur les deux jeunes gens. Le vizir se dit : « Le droit s'est déclaré pour qui le méritait. » Le roi alla dans son harem raconter l'équipée de sa fille et de son neveu, ce qui causa un grand émoi parmi les habitants du harem. Ensuite le roi fit venir le vizir et lui dit : « Va expulser le marchand de la ville avec force coups, confisque tous ses biens, et dis-lui d'aller dénicher la princesse. » Le vizir s'en fut donner ordre de battre d'importance l'Egyptien et de le chasser de la ville, et lui dit : « Va tâcher de retrouver la princesse et ramène-la. » Le marchand s'engagea dans le désert à la poursuite des fugitifs, et il se versa de la poussière sur la tête.

*
* *

(Vers) « Il se frappa et déchira sa chemise. Pourquoi ce mort lacérait-il son suaire ? Il se donna des soufflets sur le front et, tourmenté par l'absence de l'aimée, il se jeta par terre. »

« Eh bien ! sire chat, tu pourrais très bien te verser sur la tête de la poussière de ce mur, car il n'y a pour toi ni viande ni graisse. Allons, va-t-en, car je ne suis pas disposée à continuer. »

Le chat s'écria « Comment ? scélérate ! tu as laissé le jouvenceau et la jouvencelle errant dans la campagne, et le

marchand tout désemparé dans le désert, et tu viendrais me dire : « Va-t-en, je n'ai nulle envie d'achever mon récit. » ? Et j'irais te laisser en vie ? » Il se remit à creuser avec rage, et la souris, se voyant en mauvaise posture, lui dit : « O chat, veux-tu de la viande et de la queue de mouton, ou si je dois terminer mon histoire ? » Le chat répondit : « Je renonce à la viande et à la queue de mouton. Continue ton récit. »

La souris invoqua le grand nom du Dieu Très Haut et Glorieux, et reprit :



« Or donc, Mèlik Khorchìd et sa cousine montèrent à cheval, et marchèrent trois jours et trois nuits sans se reposer nulle part. Le quatrième jour, ils arrivèrent au bord de la mer. Mèlik Khorchìd dit à sa compagne :

« Ces chevaux ont parcouru trente à quarante parasanges en ces trois jours de voyage. Qu'ils se reposent, et nous aussi. » Tous deux mirent pied à terre et laissèrent brouter librement leurs bêtes. Les deux amants s'assirent et se restaurèrent, puis ils se dirent : « Nous avions l'habitude de changer de vêtements tous les trois jours. Faisons encore de même. » Tous deux se déshabillèrent et entrèrent dans l'eau, et quand ils se furent baignés, ils sortirent de la mer et mirent des vêtements propres.

Tout-à-coup, ils aperçurent sur la surface de la mer un bateau qui vint aborder là où ils étaient. Un homme en descendit et les salua. Ils lui rendirent son salut et lui dirent : « Marinier, nous voudrions prendre place dans cette embarcation. — Attendez deux ou trois jours, » leur dit-il.— Et pourquoi ? » dit la princesse. « Parce qu'il vaut mieux attendre que des gens arrivent ici de toutes parts et s'embarquent ensemble, car le prix du passage est considérable. — Et si nous voulons verser toute la somme à nous deux, nous



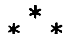
transporteras-tu ? — Oui, certes. — Approche donc. » Le batelier s'avança et la princesse lui donna une poignée d'or fauve, qui valait bien cent tomans et plus, et lui demanda : « Est-ce assez ? » L'homme se déclara satisfait. On fit entrer les chevaux dans le vaisseau et on se mit en route.

Quand ils eurent parcouru la distance d'une portée de flèche, la princesse se souvint d'avoir oublié sur le rivage un collier d'ambre, et poussa un soupir. Mèlik Khorchîd lui demanda : « Que t'est-il arrivé ? » Elle répondit : « A cet endroit du rivage où nous sommes descendus à l'eau, j'ai déposé un collier d'ambre que j'ai oublié là-bas. » Mèlik Khorchîd, très affecté de ce contretemps, dit au marinier : « Vire de bord, car nous avons oublié un objet précieux, qui est resté quelque part au bord de la mer. » Le misérable batelier fit observer qu'il éprouvait un dommage à faire gratuitement ce trajet. La princesse lui dit : « Je te donnerai tout ce que tu me demanderas, mais retourne au rivage. » Le coquin persista dans son refus. Heureusement, Mèlik Khorchîd savait nager. Il dit : « Attends un peu, j'y vais moi-même et je reviens à l'instant. » Le marinier était un gaillard vigoureux. Il jeta l'ancre du bateau. Mèlik Khorchîd se dépouilla de ses vêtements, et en fit un paquet qu'il se noua sur la tête, puis il s'élança dans la mer et nagea jusqu'au bord.

Pendant ce temps l'infâme batelier, à force de contempler
fol. 58 B la princesse, sentit la passion s'allumer en lui et se dit : « Pourquoi ne pas devenir l'heureux possesseur de cette belle ? » Il leva l'ancre, remit le bateau en marche et s'en alla. La princesse lui dit : « Misérable, crains Dieu. Attends que ce jeune homme revienne. » Le perfide ne l'écouta pas.

Quand à Mèlik Khorchîd, il gagna la terre, alla ramasser le collier d'ambre qu'il s'attacha au cou, puis revint au bord

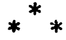
de la mer et se disposait à s'y jeter pour retourner au bateau, quand il s'aperçut que l'embarcation s'était remise en marche et s'éloignait, si bien qu'elle disparut à ses yeux. Le prince se laissa tomber sur le sol, et se mit à pousser des cris et à se répandre du sable sur la tête.



« Il se frappa et déchira sa chemise. Pourquoi donc ce mort lacérait-il son suaire. Il se donna force soufflets sur le front et, tourmenté par l'absence de l'aimée, il se jetta par terre. »

« Or toi, chat, tu aurais tout lieu de te verser du sable sur la tête, comme Mèlik Khorchîd, car il n'y a ici ni viande ni queue de mouton. Allons, va-t'en, car je ne suis pas disposée à continuer. — Canaille ! s'écria le chat, je vais tantôt t'arracher de ton refuge et te mettre en pièces. Comment ! tu as laissé Mèlik Khorchîd au bord de la mer en train de se lamenter, le marchand égyptien dans le désert, et la princesse au pouvoir du batelier, et tu viens me dire après cela que tu n'as nulle envie de continuer ! » Le chat se remit à fouir avec rage, et la souris, voyant qu'il se rapprochait d'elle, lui dit : « Sire chat, dis la vérité : veux-tu de la viande et de la queue de mouton, ou préfères-tu que j'achève mon récit? » Le chat répondit : » Je renonce à la viande et à la queue de mouton. Termine ton histoire. »

La souris continua en ces termes en invoquant le grand nom du Dieu tout-puissant : « Prête l'oreille :



« Le marinier cingla trois jours et trois nuits durant, et le quatrième jour, le diable le tenta et il pénétra dans la cabine de la princesse. Elle se leva, lui fit la révérence, et le traita avec bonne grâce ; le marinier s'assit et lui dit :



« Ma toute belle, ton époux est resté là, mais enfin, moi aussi je suis un jeune homme, et je suis bien plus solide que ton mari. Je lui suis certainement supérieur. Agrée-moi donc, et cède de bon cœur à mes désirs. » Elle lui répondit : « O jeune homme, sache que le Très-Haut a tout arrangé pour le mieux, car, dès que je t'ai vu auprès de moi, j'ai éprouvé de l'inclination pour toi. Tu as bien fait de me débarrasser de cet homme. »

Le marin, enchanté, se disposa à embrasser la princesse, mais elle ne le laissa pas faire et lui dit : « Ceci n'est pas admis par Dieu et son prophète. Tu es un homme fait et moi une jeune fille ; si nous nous permettons ces privautés, sans aucun doute la volupté triomphera de nous, et si tu as des relations avec moi et qu'un enfant naisse, ce sera un bâtard, et tous deux nous serons la proie de l'enfer. » Le marinier insista. « Nous nous bornerons, dit-il, à des jeux de mains. » Alors, la princesse produisit un exemplaire du Coran, proféra un serment terrible et resta fidèle à sa promesse.

Le marinier domina son envie et fit avancer le bateau. Trois jours après, ils abordèrent. Le marinier pensa : « Dieu me garde de conduire la jeune femme dans un endroit habité, de peur qu'elle n'aille crier : « Cet homme a tué mon mari ! » et qu'on ne me jette en prison. Les gens pourraient ajouter foi à sa dénonciation et me châtieraient, et mon désir resterait inassouvi dans mon cœur. » Il alla auprès de la princesse et lui dit : « Ma toute belle, il ne convient pas qu'une jeune fille reste seule dans un bateau. » La princesse répondit : « Moi, je n'ai rien à dire. Va chercher le cadi et conclus le mariage ici, et alors je serai ta femme légitime. » Le batelier, ne voyant pas d'autre issue, se mit en route pour un endroit habité.

La princesse attendit que le perfide eût disparu à ses yeux, puis elle se leva, fit virer le bâtiment de bord et le fit voguer avec la rapidité de la foudre étincelante, car elle était au courant de la manœuvre.

Cependant, le misérable batelier alla chercher le cadi, lui remit quelques dînârs d'or fauve et lui dit : « J'ai avec moi une femme que je veux épouser. » Le cadi consentit à le suivre et ils arrivèrent au bord de la mer. Ils eurent beau errer le long du rivage et regarder fixement, plus de bateau ! Le batelier comprit que la jeune fille l'avait dupé, qu'elle l'avait envoyé à la ville pour profiter de son absence et fuir avec le vaisseau. Il ramassa de la terre qu'il s'éparpilla sur la tête et se répandit en lamentations. fol. 59 A

*
* *

« Il se frappa et déchira sa chemise. Pourquoi donc ce mort lacérait-il son linceul ? Il s'appliqua force soufflets sur le front et, tourmenté par l'absence de l'aimée, il se précipita sur le sol. »

« Et maintenant, ô chat, libre à toi de te mettre aussi de la poussière sur la tête comme Mèlik Khorchîd, le marchand et le marin, car il n'y a ici ni viande, ni queue de mouton. » Le chat s'écria : « Coquine, tu as laissé dans l'embarras Mèlik Khorchîd, le marchand, la princesse et le marinier, et tu n'achèverais pas ton conte ? » Et il se remit à creuser de plus belle, si bien que la souris, voyant qu'il était tout proche et allait la dévorer, lui demanda : « Sire chat, dis la vérité : veux-tu te régaler de viande et de graisse, ou aimes-tu mieux que je finisse mon histoire ? » Le chat répondit : « Scélérate, je ne tiens plus à la viande ni à la graisse. Termine ton récit. »

La souris invoqua le grand nom du Dieu Très-Haut et Glorieux et continua en ces termes : « Ecoute bien, ô chat :

* * *

« Il y avait une fois, à Alep, un roi qui avait un fils aimable et charmant. Un jour, ce jeune homme eut la fantaisie d'aller à la chasse. Il prit un faucon, monta sur un cheval arabe pur-sang et se dirigea vers la campagne où il se mit en chasse. Soudain, il aperçut une personne immobile qui tantôt pleurait et tantôt, tirant de son sein un objet, le regardait en riant, puis le remettait dans son sein et recommençait à pleurer de plus belle. Le prince se dit : « Quel mystère y a-t-il là-dessous ? » Il se dirigea vers cet individu et quand il l'atteignit, il lui demanda : « Brave homme, je voudrais savoir la cause de ces alternatives de rire et de pleurs ? » L'autre répondit : « Quel avantage peux-tu trouver à connaître mon secret ? — Quand même, dit le prince, parle, que je sache. » Cet homme reprit : « Je crains de parler, de peur que tu ne deviennes comme moi. — Bah ! repartit le prince, il n'arrive que ce que Dieu veut. » Alors, cet homme se reprit à frapper les mains l'une contre l'autre et à sangloter, puis tira un paquet de son sein, déballa un objet qui y était contenu et se mit à rire.

Le prince, regardant attentivement, vit que c'était le portrait d'une jeune fille belle comme le soleil et telle que la langue est impuissante à la louer dignement. Il devint follement épris de cette image, non pas de tout son cœur, mais avec cent cœurs, — que dis-je ! — cent mille cœurs. Il dit : « Prête-le moi un instant. » L'homme le lui remit. Le prince. lui dit : « Comment t'es-tu procuré ce portrait ? Quel en est l'original, dis-le moi, je t'en conjure. »

L'étranger répondit : « Sache que l'original de ce portrait n'est autre que la fille du roi du Yémen. Moi, j'étais marchand et j'avais un capital de mille dînârs. Un jour, dans

une ville, j'aperçus ce portrait. J'en devins épris et je l'achetai pour cent tomans et, dans mon amour pour cette jeune fille, j'entrepris un long voyage et je gaspillai ma fortune sans réussir à posséder l'objet de mes vœux. Chaque fois que le chagrin m'accable pour avoir ainsi jeté au vent mille tomans, tant en espèces qu'en marchandises, et m'être voué ainsi à la banqueroute et à l'indigence, je ne puis m'empêcher de pleurer ; mais je n'ai qu'à regarder alors ce portrait pour que mon cœur retrouve sa joie. »

Le prince dit : « Vends-moi ce portrait pour mille tomans. Je le suspendrai dans ma chambre au-dessus d'une niche, et chaque jour je viendrai deux fois pour en charmer mes yeux, et même, si c'est ton désir, tu pourras dormir dans ma chambre. » fol. 59 B

Le marchand consentit, et le prince, tournant bride, se dirigea vers la ville, suivi de l'Egyptien, à qui il fit compter mille tomans en échange du portrait. Il l'attacha en haut d'une niche, et passait ses journées à le contempler. Le prince, à ce jeu, devenait de jour en jour plus faible et plus pâle, si bien que le roi son père s'alarma et fit venir les vingt médecins qu'il avait à son service. « Médecins, leur dit-il, voyez ce qui a mis mon enfant dans un pareil état. »

Les médecins s'en furent examiner le jeune homme et constatèrent qu'il n'avait aucune lésion, si ce n'est le mal d'amour. Ils en rendirent compte au roi. « Sire, lui dirent-ils, le prince n'a aucune lésion, si ce n'est le mal d'amour. » Le roi fit quérir son vizir et lui dit : « Vizir, va trouver mon fils et découvre quelle est la personne dont il s'est enamouré. » Le vizir obéit et parla en ces termes au prince : « O ma chère vie, ne me cèle pas ton secret Dis-moi maintenant ce que tu as sur le cœur. » Le prince lui narra sa rencontre avec l'étranger et l'achat du portrait. Le vizir

s'écria : « Mais rien n'est plus facile que de te contenter : le roi du Yémen paie à ton père un tribut annuel. Nous allons lui envoyer un ambassadeur pour lui demander sa fille. »

Là-dessus le vizir se leva et alla exposer au roi le résultat de sa démarche. Le roi lui dit : « J'ai entendu dire que cet imbécile avait marié sa fille à un marchand, et que la princesse s'était fait enlever par son cousin.— Dans ce cas, reprit le vizir, il faut mander les astrologues pour qu'ils voient où sont allés les fugitifs. » Le roi l'approuva, fit quérir les astrologues et leur dit : « Voyez où est la fille du roi du Yémen. » Les astrologues demandèrent un délai de trois jours et rapportèrent cette réponse : « La personne qui t'intéresse est seule dans un navire sur la surface de la mer. » Le vizir leur dit : « Cherchez donc l'endroit où atterrira la jeune fille. » Les astrologues allèrent consulter leurs instruments et déclarèrent : « Dans trois semaines, elle abordera à tel endroit. »

Le roi, très satisfait de ces renseignements, ordonna de dresser une tente en ce même lieu, et d'y installer quarante jonvencelles au visage de lune, pour distraire le prince et lui tenir compagnie, dans l'espoir d'empêcher ainsi que l'amour n'exerçât sur lui sa funeste influence. Le prince s'assit donc dans cette tente et se mit à compter les jours jusqu'à ce que le terme fût arrivé. Enfin, le vaisseau de la princesse apparut sur la surface de l'onde, et le prince, transporté de joie, alla sur le bord de la mer au devant de sa bien-aimée.

Le vaisseau toucha terre, et la jouvencelle débarqua. Quel spectacle charma le prince ! Un visage dont jamais peintre n'aurait pu reproduire la beauté. A cet aspect, l'amour que le jeune homme éprouvait devint mille fois plus grand. « Charmante idole, s'écria-t-il, est-ce bien toi la fille du roi du

Yémen ? » Tout étonnée, elle lui demanda : « Comment sais-tu que je suis la fille du roi du Yémen ? » Il lui narra d'un bout à l'autre l'origine de sa passion, puis mettant le bras autour du cou de la princesse, il voulut l'embrasser. Elle l'en empêcha, et, tout chagrin, il lui dit : « Cruelle, voilà plusieurs mois que je suis tout dolent et gémissant par amour pour toi, et maintenant tu me repousses loin de toi. — Prince, répondit-elle, n'oublie pas que je ne suis pas d'un rang infime. Si je te laissais manifester ainsi ton inclination pour moi, je serais perdue de réputation, je deviendrais la fable des harems, je n'oserai plus lever la tête, et je serais en butte aux sarcasmes. On dirait : « Après d'autres, le fils du roi a été assez niais pour l'agréer comme femme. » Pour éviter cela, tu n'as rien de mieux à faire que de monter à cheval et d'aller avertir ton père de mon arrivée. Que les matrones, alors, viennent m'installer dans un palanquin et m'introduisent en grande pompe dans la ville, pour que j'aie devant elles de l'honneur et de la considération. » Le prince l'approuva, la fit entrer dans la tente et lui-même, enfourchant son coursier, se dirigea vers la capitale.

Cependant, la princesse dit à ses suivantes : « Mes sœurs, fol. 60 A
n'êtes-vous pas bien quarante? « Elles répondirent : « Oui. » Elle reprit :

« N'est-il pas rapporté dans le Coran que quarante belles jeunes filles nubiles sont captives d'un seul homme ? Voulez-vous avoir chacune pour époux un jouvenceau qui soit l'égal du prince ? » Elles demandèrent comment ce serait possible. La princesse leur dit : « Venez, je vais vous conduire dans ma ville natale, et je sais que vais faire chacune de vous maîtresse de maison. » Naturellement, les jouvencelles applaudirent à ce projet et sans plus tarder, elles démolirent la tente, en mirent les pièces dans le vaisseau et



elles-mêmes s'embarquèrent. La jeune fille fit virer le bâtiment de bord et il vogua sur la mer.

Mais revenons au prince d'Alep. Rentré chez lui, il narra son aventure à son père et à sa mère, qui, enchantés, montèrent à cheval et s'acheminèrent en grand appareil vers l'endroit indiqué, où il ne restait ni tente, ni jeune fille, ni quoi que ce soit. Le prince poussa un cri et se versa de la poussière sur la tête, et son père lui dit :

« Mon enfant, pourquoi n'es-tu pas resté toi-même ici, en nous envoyant un messager pour nous inviter à venir chercher la princesse et à la conduire en grande pompe dans la capitale, où nous aurions conclu le mariage et célébré tes noces? Vois quel désagrément tu nous as causé. » Le prince, sans répondre, gagna le désert.

⁂

« Il se frappa à grands coups et lacéra sa chemise. Pourquoi donc ce mort déchirait-il son suaire ? Il s'appliqua force soufflets sur le front, et tourmenté par l'absence de l'aimée, il se jeta par terre. »

« Or donc, sire chat, libre à toi de te verser, comme le marchand d'Egypte, les deux princes et le marinier, de la poussière sur la tête, car il n'y a ici ni viande ni graisse. Lève-toi, va-t-en, car je ne me sens guère disposée à continuer.—Comment ! misérable peste, » s'écria le chat, « tu as laissé autant de personnes en détresse dans le désert, et la princesse, à bord du navire, en pleine mer avec ses compagnes, et maintenant tu viendrais me dire : « Va t'en, je suis mal disposée. » Tantôt je vais t'arranger d'une façon que tu ne peux manquer de trouver juste toi-même. » Cela dit, le chat se remit à fouir le mur de plus belle, et la souris, le voyant tout proche, dut bien lui dire avec son plus

gracieux sourire : « Allons, veux-tu de la viande et de la queue de mouton ? Ou si tu préfères que j'achève mon récit ? » Le chat répondit : « Je ne veux plus ni viande ni queue de mouton. Tu n'as qu'à terminer ton histoire. » La souris invoqua le nom du Dieu très haut et glorieux et reprit : « O chat, prête l'oreille :

*
* *

Une fois que la princesse et ses quarante compagnes eurent pris la mer, elles voguèrent un mois durant, et virent alors apparaître de loin un vaisseau sur la surface des flots. Il approcha, et en regardant bien, elles y distinguèrent quarante hommes pareils à des dragons furieux, chacun armé d'un sabre et le bouclier sur l'épaule. Bientôt ils atteignirent le navire qui portait les jouvencelles, l'abordèrent, y pénétrèrent, et chacun choisit la sienne. La princesse, toute tremblante demanda : « Quelle espèce d'hommes êtes-vous, et d'où venez-vous ? » Ils répondirent : « Nous sommes une bande de brigands. » Elle reprit : « Nous sommes pour vous une proie assurée, mais laissez-nous le temps de laver nos vêtements, après quoi nous sommes à votre disposition. » Ils dirent : « Nous aussi, nous avons un chef, nous allons vous mener auprès de lui. — Qu'il en soit ainsi, » dit-elle.

Les pirates rentrèrent dans leur vaisseau et, ayant attaché à la poupe de leur embarcation la proue de celle des jeunes filles, ils avancèrent sur la surface de la mer et arrivèrent bientôt à destination. La princesse vit que leur chef était un robuste jeune homme à longue robe, assis sur un trône. Les pirates allèrent le saluer et lui montrèrent comment ils avaient capturé les jeunes filles. Le chef leur dit : « Allez, amenez les. » Quand elles approchèrent du jeune chef, elles

le saluèrent et il répondit à leur salut. Alors la princesse, se détachant du groupe, alla tout près de ce brave, s'assit et lui dit : « Jeune homme, tes serviteurs que voilà sont gens bien déraisonnables. » Il lui demanda : « Qu'est-ce qui te le fait penser ? » Elle répondit : « Sache qu'ils voulaient nous tuer. Heureusement, j'ai pu les en dissuader. »

fol. 60 B Behrâme — tel était le nom du chef des pirates — se tourna vers eux et les apostropha : « Si vous aviez ôté un seul cheveu de la tête de ces jeunes filles, je vous massacrais tous. ».

Ils protestèrent. Bref, le capitaine fit signe aux jeunes filles d'approcher et de s'asseoir ; après quoi il ordonna d'apporter du vin et d'organiser une soirée. La princesse se leva et dit : « Je m'entends parfaitement au métier d'échanson, que j'ai déjà beaucoup pratiqué. » Ce disant, elle prit une carafe. Or, elle avait sur elle une bourse de narcotique. Elle en versa dans la carafe, qu'elle lança plusieurs fois en l'air et rattrapa avec tant d'adresse que les pirates en furent émerveillés. Elle remplit de ce mélange deux flacons, dont elle mit l'un dans son sein et garda l'autre en main. « Allons, bel échanson, » lui dit Behrâme le capitaine, « fais passer la coupe à la ronde, que nous buvions. » Elle emplit une première coupe et la donna à Behrâme qui la vida. Elle versa de nouveau, fit boire un autre et fit ainsi le tour de l'assemblée, et, chaque fois qu'un flacon était vide, elle en remplissait un autre, jusqu'à ce que tous eurent bu. Elle même faisait semblant de boire.

Elle fit ainsi deux fois circuler la coupe, si bien que tous ces écumeurs de mer s'affaissèrent privés de connaissance. Alors la princesse, s'adressant à ses compagnes : « Allons, dit-elle, je leur ai réglé leur affaire à tous. Que chacune de vous dépouille un de ces bandits, lui coupe la tête et endosse

ses vêtements. » Les vaillantes jouvencelles, en hâte, occirent les quarante hommes et se revêtirent de leurs habits. Elles transportèrent tous les trésors des voleurs dans leur navire, et gagnèrent le large. Quant à Behrâme, la princesse ne le tua point, mais le dépouilla de ses vêtements qu'elle endossa, et elle lui rasa la moustache.

Pendant tout un mois, les jeunes filles errèrent sur les flots, sans savoir où elles allaient. Un jour, enfin, elles atteignirent la terre ferme, débarquèrent et se prosternèrent pour adresser au Très-Haut des actions de grâces.

Écoute, maintenant, quelques mots relatifs à Behrâme :

Le matin, il revint à lui et, ouvrant les yeux, il se réjouissait déjà de serrer la belle sur son cœur, mais il ne la vit point. Il appela ses compagnons, personne ne répondit. Il vit alors que tous avaient la tête coupée et qu'on les avait mis à nu. Behrâme poussa un profond soupir et pensa : « Cette jeune fille a eu la générosité de ne pas m'ôter la vie. Mais quelles étaient ces femmes ? Où peuvent-elles être allées ? » Il pleura et se lamenta quelque temps, puis finit par se rembarquer pour se mettre à leur recherche. Enfin, lui aussi atterrit, se revêtit d'un accoutrement de qalender, et, le bâton à la main, il se mit à cheminer le long du rivage de la mer, se versant du sable sur la tête et pleurant.

* * *

« Il se frappa à grands coups, et lacéra sa chemise. Pourquoi donc ce mort déchirait-il son suaire ? Il s'appliqua force soufflets sur le front, et, torturé par l'absence de l'aimée, il se précipita sur le sol. »

La souris continua : « A ton tour, sire chat, si tu veux te verser sur la tête, soit de la poussière du désert, soit, comme le marin, de la terre du village, ou comme les princes, du

sable du rivage de la mer, ou bien encore, comme le marchand, de la poussière, c'est parfait, car il n'y a ici ni viande ni queue de mouton. Lève-toi et va-t'en, je n'ai nulle envie de continuer. »

Le chat se récria : « Bâtarde malfaisante ! tu as abandonné à la male heure dans le désert tant de gens, hommes et femmes, que j'en ai le cœur tout en émoi, et je ne saurais pas ce qui en est advenu ! Tu viens maintenant me narguer et me dire de m'en aller, sous prétexte que tu es mal disposée. Je jure que je vais t'arracher de ta cachette et t'écorcher vive. » Le chat se mit à creuser avec rage. La souris vit qu'il parlait sérieusement, qu'il se rapprochait de plus en plus et qu'il ne lui ferait pas grâce. Elle lui dit : « Ô chat, veux-tu de la viande et de la graisse, ou préfères-tu entendre la fin de l'histoire ? — Charogne, engeance perverse, s'écria-t-il, je fais fi de la viande et de la queue de mouton. Ce que je veux, c'est que tu achèves ton récit. » La souris, invoquant le nom de Dieu très haut et glorieux, reprit :

*
* *

« Les jeunes filles débarquèrent donc, enlevèrent du vaisseau tout leur butin et montèrent à cheval. Après trois jours de marche, elles aperçurent au loin la tache noire d'une ville. Elles s'en approchèrent, et virent que deux à trois mille
fol. 61 A individus, tant à pied qu'à cheval, s'étaient mis en rangs hors des murs, et elles entendirent sonner des fanfares. Elles en conjecturèrent que les habitants célébraient une fête. Elles poussèrent activement leurs chevaux et, arrivées à proximité de la foule, elles se renseignèrent auprès d'une personne qui leur dit : « Notre roi est mort. Or, la coutume de notre ville est qu'en cette occurrence, le vizir monte au sommet d'une tour et lâche un faucon. La personne sur la tête

de qui l'oiseau va se percher, quel que soit son sexe, devient notre souverain. »

La princesse, très intéressée, regarda le spectacle. Elle vit le vizir lâcher du haut de la citadelle un faucon, qui prit son vol et tournoya plusieurs fois autour de la foule, puis finit par venir se poser sur la tête de la princesse. Aussitôt, la multitude accourut autour d'elle et vit un beau cavalier de la meilleure mine du monde. Très charmés, les habitants de la ville l'y escortèrent avec ses quarante compagnes, et on l'y installa sur le trône de la souveraineté. Ensuite, on s'enquit de son nom, et la princesse répondit : « Je m'appelle Mèlik Khorchìd. » C'est donc à ce nom qu'on récita la ***khoutba*** et qu'on battit monnaie, et le jeune roi pratiqua l'équité, si bien que toute la ville et la banlieue en furent satisfaites.

La princesse se dit un jour : « Tu exerces ici la royauté, sans qu'on sache où est Mèlik Khorchìd. » Elle ordonna de peindre en blanc les portes, fit quérir des peintres et leur dit : « Allez tracer au fronton de chaque porte mon portrait en costume féminin. » Ils exécutèrent ses ordres, et on en informa la princesse, qui donna les instructions suivantes : « Placez près de chaque porte une jarre d'eau pure, et à côté, quelques bouteilles d'eau de roses. Donnez, à quiconque entrera, à boire de cette eau pure parfumée d'eau de rose, montrez lui ce portrait, et si, à cette vue, il pousse un soupir, saisissez-vous de sa personne et amenez le moi, et je vous donnerai, en récompense, une robe d'honneur. » On fit comme elle l'avait prescrit.

Après quelque temps, un qalender arriva à une des portes de la ville. On lui offrit à boire de l'eau parfumée ; quand il se fut désaltéré, il releva la tête, aperçut le portrait et, à cette vue, la bouteille lui échappa des mains et se brisa. Les



gardes les plus rapprochés lui mirent la main au collet. « Bonnes gens, s'écria-t-il, si c'est pour la bouteille que vous voulez me faire comparaître devant le roi, réclamez m'en plutôt le prix. » On répondit : « Notre souverain l'a décrété ainsi. Il faut que nous te conduisions en sa présence. » Ainsi fut fait. La princesse eut à peine jeté les yeux sur Behrâme qu'elle le reconnut et le fit mettre en prison, avec ordre de le lui amener quand elle le demanderait.

Quelques jours se passèrent encore, et le hasard fit passer à son tour par la ville le misérable marinier. Lui aussi but de l'eau de rose, et quand son regard tomba sur le portrait de la princesse, il poussa un soupir et s'évanouit. Quand il eut repris connaissance, on le conduisit devant le roi, qui le reconnut sans peine et se dit : « Je vais t'infliger un traitement dont le souvenir sera perpétué dans les annales. » Elle le fit garrotter et dit : « Donnez lui chaque jour une miche de pain d'orge, juste assez pour qu'il ne meure pas de faim. »

Enfin le second prince arriva aussi. La princesse le reconnut, et donna ordre de le conduire au bain, y fit envoyer un costume complet pour l'en revêtir, ainsi qu'un cheval avec une bride et une selle ornée d'incrustations, et désigna un *mihmândâr* chargé de l'héberger.

Cependant la princesse pensait nuit et jour à Mèlik Khorchîd, se demandant ce qui lui était arrivé. Elle priait pour lui en ces termes : « O Seigneur, par la vénération qu'inspirent ta grandeur et ta majesté, fais arriver sain et sauf auprès de moi ce pauvre exilé qui a déjà tant pâti. » Et pourtant, elle ne le voyait pas venir quand, un jour, le gardien d'une des
fol. 61 B portes vit arriver un derviche, qui, apercevant la jarre d'eau, en prit pour étancher sa soif. Puis, levant les yeux sur le portrait, il poussa du fond du cœur un soupir et fondit en

larmes. Le gardien et quelques familiers du roi le prirent, et, non sans le malmener, le traînèrent devant le prince, qui le reconnut à l'instant sous son déguisement, et dit : « Amenez le auprès de moi. » Quand il entra dans la salle d'audience, il s'inclina devant le roi et le salua conformément à l'étiquette ; le souverain répondit par ces vers :

« Tu es le bienvenu. D'où viens-tu ? Allons, assieds-toi. Viens, je t'accorde la faveur de prendre place dans mes deux yeux. Tu es le bienvenu, car ta venue me fait du bien. Je donne mille fois ma chère vie comme rançon d'un seul de tes pas. »

Mèlik Khorchîd, tout étonné, se demandait la cause de ces démonstrations affectueuses du roi, qui lui fit prendre place parmi ses courtisans ; et le reste de la journée se passa à festoyer.

Le lendemain matin, la princesse fit ordonner, par la voix du héraut, à tous ses sujets, petits et grands, de se rassembler. A la suite de cette proclamation, vingt à trente mille personnes se réunirent. Le roi ordonna de faire venir les prisonniers. Or, on avait amené aussi le marchand d'Egypte qui était dans la ville. C'est lui que le prétendu roi fit comparaître le premier. Il lui dit : « Jeune homme, raconte-nous à la suite de quelles aventures tu es arrivé dans ce pays ? » Il en fit le récit fidèle d'un bout à l'autre.

Ensuite, la souveraine cria : « O foule, faites bien attention », puis elle fit quérir le marinier et lui dit : « Misérable, nous n'ignorons pas quelle est ta profession. Mais quel hasard t'a amené ici ? » Il raconta toute sa vie et la multitude l'entendit. Le roi lui dit : « Vil bâtard, cette jeune fille était donc tombée en ton pouvoir et tu n'as pas su la garder. A quoi bon, alors, rôder à sa recherche ? » Le marinier jura que sa main n'avait jamais effleuré celle de sa captive.



Ensuite, la princesse appela le fils de roi et lui dit : « Jeune homme, quels sont tes antécédents ? » Il raconta en détail ses aventures, puis ce fut le tour de Behrâme le pirate qui, lui aussi, narra le meurtre de ses camarades et comment la jeune fille l'avait épargné, mais non sans lui raser barbe et moustaches. Et tous furent unanimes à dire : « Notre main n'a pas touché celle de la jeune fille. »

Enfin la princesse, toute souriante, se tourna vers Mèlik Khorchîd, et dit : « O vous tous ici présents, sachez bien que c'est pour celui-ci que j'ai provoqué cette réunion. Ce jeune homme est mon cousin et je suis sa fiancée. Je m'y suis prise de cette façon pour que vous sachiez bien que la main de personne n'a touché la mienne. Il y a beau temps que je suis absorbée par le désir de le revoir, et enfin — Dieu soit loué ! — la grâce et la bonté divines me l'ont rendu. »

La séance terminée, elle fit suspendre le marinier à une potence à l'entrée du bazar, et le fit cribler d'une pluie de flèches ; puis elle ordonna de revêtir d'une robe d'honneur le fils de roi, de le renvoyer chez son père avec de riches présents, et de garder en lieu sûr Behrâme. Enfin, se tournant vers le marchand égyptien, elle l'apostropha en ces termes : « Misérable, faut-il donc que, parce qu'un tel serait comblé des biens de ce monde, tous, hommes et femmes, pleurent à cause de lui ? » Puis elle donna ordre de lui raser la barbe et de le chasser de la ville. Enfin, s'adressant à la foule, elle s'écria : « Si vous le voulez bien, que Mèlik Khorchîd soit votre roi. Si cela ne vous agrée, nous retournerons dans notre ville natale » Les habitants ne le permirent pas, prirent comme roi Mèlik Khorchîd et l'installèrent sur le trône de la souveraineté. Puis on fit quérir le cádî, qui procéda aux épousailles. Les fêtes nuptiales durèrent



sept jours et sept nuits, et enfin, Mélik Khorchid et la belle princesse purent réaliser le désir de leur cœur. Cette histoire perpétue le souvenir de leurs amours. »

*
* *

On dit que, le récit terminé, le chat octroya à la souris une robe d'honneur, et lui donna congé.

La morale de cette histoire est la suivante : Sachez bien que quiconque fait le bien arrive au bien, et que quiconque fait le mal en est châtié, et Dieu sait le mieux ce qui convient.



IX.

Histoire de Hadjdjâdj bin Yoûssouf [1] et de Khâdjè Sèlîme le Bijoutier.

Les conteurs, les narrateurs et les perroquets croqueurs de sucre au doux langage ont rapporté dans le Livre du Recueil des Histoires [2] ce qui suit : fol. 62 A

Quand Hadjdjâdj bin Yoûssouf eut pris place à Wâssit [3] sur le trône de la souveraineté, il fit mettre à mort des milliers de personnes et ne laissa, pour ainsi dire, en vie, dans l'Irâq, l'Hèdjâz, à Koûfa, dans le Yémen, en Syrie, en Égypte, aucun savant docteur, ni seyyide [4], ni religieux. Ces crimes lui ont valu dans tous les pays du monde une triste célébrité, et l'histoire raconte même que l'on fit tourner un moulin au moyen du sang de ses victimes; aucun de ceux qu'il jeta en prison n'en sortit jamais.

Seul d'entre les grands 'Oulèmâs [5], Sa'id bin Khabîr [6] avait échappé aux massacres. Or, non seulement, c'était le savant le plus éminent de son siècle, mais c'était un saint personnage dont Dieu exauçait la prière. Il était natif de Wâssit, mais la crainte de Hadjdjâdj le pourchassait de ville en ville. Il restait une huitaine de jours dans chacune des maisons où l'on voulait bien lui donner asile, puis s'en allait chercher ailleurs un refuge. Il vivait donc dans des transes continuelles, d'autant plus que Hadjdjâdj avait châtié ceux qui avaient osé le recevoir et avait fait raser leur maison. Quand Sa'îd fut réduit

à la dernière extrémité et qu'aucune porte ne s'ouvrit plus pour lui, il fut bien obligé de monter à cheval et de s'enfuir à la Mecque. Hadjdjâdj l'apprit, s'y transporta, parvint à s'emparer de lui à force de ruses et de recherches et le fit périr.

Or, quand Hadjdjâdj fut descendu dans l'enfer, on le vit en songe et on lui demanda : « Comment Dieu, il est grand, t'a-t-il traité ? » Il répondit : « En rétribution de chaque homicide que j'avais commis, j'ai été tué moi-même une fois, mais en punition du meurtre de Sa'id bin Khabîr, c'est soixante-dix fois qu'on m'a fait revivre et mis à mort. » Et Sa'id bin Khabîr [2] — que la miséricorde divine soit sur lui ! — avait prié Dieu en ces termes : « O Seigneur, je te conjure par l'estime que tu as pour tes pieux serviteurs de n'accorder à ce tyran le triomphe sur personne ! »

Or donc, quand Hadjdjâdj eut fait périr Sa'id, il en conçut du repentir, et par la vertu de la malédiction du saint homme, le ver rongeur [7] tomba dans son âme et le tortura nuit et jour. Le sommeil l'abandonna, et si même il fermait l'œil un instant, c'était pour être assailli par d'horribles cauchemars qui le faisaient se lever en sursaut et errer dans son palais. En fin de compte, il finit par ne plus oser même chercher le sommeil, ses nuits se passaient à rôder partout, et pourtant, malgré toutes ces tribulations que Dieu lui envoyait, il ne s'amendait pas et ne renonçait pas à ses forfaits.

Une nuit, il s'endormit pourtant, et eut un songe effroyable. Il bondit hors de sa couche et tira son glaive qu'il brandit. Il appela alors un de ses serviteurs et lui dit : « Va me quérir Fattâh. » Or, ce Fattâh était un libre citoyen, homme de bien ; au service de l'impur Hadjdjâdj, il avait le cœur ulcéré par la cruauté de son maître, mais la frayeur qu'il inspirait lui interdisait de protester. Les serviteurs de Hadjdjâdj



allèrent donc dire à Fattâh : « Hadjdjâdj s'est levé en sursaut, a tiré son glaive et a blessé plusieurs personnes. Il te fait demander. » Fattâh, effrayé, tourna son visage vers le ciel et dit : « Ô Seigneur Dieu, je t'en supplie, pour l'amour de tes élus, protège ton serviteur et tous les humains contre la méchanceté de ce tyran. » Il arriva au palais tout en priant, et à son arrivée, il demanda : « A-t-il gardé son glaive à la main ? » On lui répondit qu'il l'avait jeté et avait pris place sur son trône. Fattâh retourna chez lui, se revêtit d'une robe noire et se présenta devant Hadjdjâdj. Fattâh était sur ses gardes, et Hadjdjâdj avait retrouvé sa raison ; or, il aimait beaucoup Fattâh. Il lui dit : « Ô Fattâh, je ne sais plus dormir, et je t'ai fait appeler pour que tu me procures un conteur capable de me raconter une histoire qui me fasse fol. 62 B. à la fois rire et pleurer. Je ne vois pas d'autre moyen de retrouver le contentement et la paix de mon cœur. — Ô Seigneur, répondit Fattâh, je te remercie de l'honneur que tu veux bien me faire, mais où trouver quelqu'un qui puisse raconter pareille histoire ? Si tu veux bien m'accorder un délai, je chercherai jusqu'à ce que j'y réussisse. — Je te donne, dit Hadjdjâdj, trois jours. Si, passé ce terme, tu ne m'as pas satisfait, je te fais mettre à mort. »

Fattâh, tout soucieux, s'en retourna chez lui, se demandant où il pourrait bien trouver un conteur qui répondît aux exigences de Hadjdjâdj. « Il faut croire, se dit-il, que Hadjdjâdj veut attenter à mes jours et cherche une occasion. Il ne me reste plus qu'à endosser le froc du derviche, et à prendre à la main le bâton, à fuir loin d'ici tant que je suis encore en vie, et à parcourir le monde en me contentant d'une modeste subsistance. Peut-être pourrai-je échapper ainsi à la fureur du tyran. » Fattâh resta plongé jusqu'au point du jour dans ces réflexions, puis il envoya cent per-

sonnes aux informations et en fit venir une foule d'autres à qui il demanda : « Connaissez-vous une personne dont les aventures provoquent à la fois le rire et les larmes, et qui sache aussi raconter des évènements fabuleux ? » Tous lui répondirent : « Nous ne connaissons rien de pareil. » Fattâh, désespéré, se disposa à prendre le chemin de l'exil et s'assit tout abattu.

Or, il avait une fille de quatorze ans, extrêmement intelligente et avisée. Voyant son père si affligé, elle lui demanda : « Que t'est-il arrivé, cher père, que je te vois si chagrin ? »

(*Vers*) : « Quelle douleur as-tu ? Puisse la tristesse t'être toujours épargnée ! Que te manque-t-il ? Puisses-tu n'avoir à subir aucun dommage ? »

« Sache, répondit-il, mon enfant, que Hadjdjâdj exige que je lui procure un conteur dont les récits le fassent tour à tour rire et pleurer. et qui sache mêler à la narration de ses aventures celle d'événements merveilleux. »

La jeune fille sortit, alla au jardin où elle passa une heure, puis revint et dit à Fattâh « Mon père, ne laisse pas le chagrin pénétrer dans ton cœur. Lève-toi, va à la prison. Il s'y trouve un captif du nom de Sélîme, fais-le sortir de son cachot. Voilà le seul homme qui soit capable de satisfaire ce caprice de Hadjdjâdj. Tu aurais beau fouiller l'Orient et l'Occident, tu ne trouverais pas son pareil. Mon enfant, dit Fattâh, d'où tiens-tu ces renseignements ? Et comment connais-tu cet homme ? — Je te le dirai quand le moment propice sera venu. « Bref, Fattâh, tout heureux, embrassa sa fille et n'insista pas.

Il se leva, prit le chemin de la prison et s'en fut demander aux geôliers : « Avez-vous ici un prisonnier dont le nom est Sélîme le Joaillier ? — Oui », répondirent-ils. — « Portez-lui l'heureuse nouvelle que le Très-Haut l'a délivré de ses liens. »

On laissa descendre un câble et l'on retira Sélîme de son cachot. C'était un vieillard tout chenu, dont les cheveux blancs et les ongles avaient atteint une extrême longueur, au corps décharné, à la peau ratatinée, et que la faiblesse empêchait de parler. Fattâh, à cette vue, fut frappé de stupeur et lui demanda : « Khadjè[8], depuis combien d'années es-tu dans cette prison ? — Il y a vingt ans qu'on m'a jeté dans ce cul de basse fosse et que je n'ai plus vu la lumière du jour. Je la contemple enfin, mais plus personne ne se souvient de moi. Est-ce qu'un bon ange t'a informé de mon état ? — Tu as bien souffert, pauvre homme, mais le Très-Haut te délivre. » Fattâh ajouta : « O Sélîme, as-tu en mémoire des aventures qui puissent à la fois provoquer chez Hadjdjâdj le rire et les larmes ? Connais-tu aussi des récits fabuleux ? — Oui, seigneur, et, ces événements, je suis seul à pouvoir les raconter, car personne n'a eu des aventures pareilles aux miennes. »

Fattâh fut transporté de joie par ces paroles, ordonna de conduire au bain le vieillard, de le laver et de lui raser la tête. Puis Sélîme resta un moment assis dans l'eau tiède, jusqu'à ce que ses veines et sa peau eussent retrouvé leur souplesse. Quand il se fut bien rafraîchi, on le revêtit d'un costume splendide et on le conduisit chez Fattâh, qui lui fit donner à boire et à manger. Lorsqu'il se fut bien régalé, on lui frotta d'huile tous les membres pour le réconforter. Il retrouva un peu de vigueur et ses yeux s'habituèrent graduellement à la lumière. On le garda ainsi trois jours. fol. 64 A

Le troisième jour, Fattâh le présenta à Hadjdjâdj, qui lui demanda : « Quel est cet individu ? — C'est le conteur que tu as bien voulu me charger de te procurer. — Où l'as-tu déniché ? — Il était dans la prison. — Et comment as-tu appris qu'il y eût dans la prison un pareil homme ? — C'est

ma fille qui me l'a indiqué. — Quel âge a ta fille ? — Quatorze ans. — Et toi, dit Hadjdjâdj, en se tournant alors vers Sélîme, depuis combien de temps es-tu en prison ? — Vingt ans », répondit le vieillard. « Mais, Fattâh », reprit Hadjdjâdj, « si ta fille n'a que quatorze ans et que cet homme soit en prison depuis vingt ans, comment a-t-elle pu être si bien renseignée ? — Seigneur », répondit Fattâh, « j'ai été tellement ravi de voir ma fille me tirer si bien d'embarras, que je n'ai pas pensé à l'interroger à ce sujet. — Va me chercher ta fille », dit Hadjdjâdj, « qu'elle veuille bien satisfaire ma curiosité, et m'apprendre d'où elle a appris la présence de ce vieillard dans la prison, car c'est déjà là un événement bien merveilleux et intéressant. » Fattâh s'en fut donc appeler sa fille et lui dire que Hadjdjâdj la mandait. « Pourquoi, père ? » lui dit-elle. — « Il désire apprendre comment tu as connu l'existence de Sélîme le joaillier. »

A l'instant, elle se vêtit de son manteau, se voila le visage et alla se présenter devant Hadjdjâdj. Le prince fit éloigner la foule, et demanda à la jeune fille : « Comment la présence de cet homme dans la prison t'a-t-elle été révélée ? » Elle prit la parole en ces termes :

« Que la vie de l'émir soit longue ! Un jour que j'étais assise avec ma mère, elle me dit : « Mon enfant, quand je te portais dans mon sein et que je fus sur le point de te mettre au monde, j'étais au jardin. On avait établi une couchette sous un arbre et j'y étais étendue, ayant autour de moi ma nourrice et mes suivantes. Au moment où tu venais de naître, je vis une femme, belle comme en peinture, paraître devant moi. Elle me félicita et me dit : « Chère dame, apprends qu'au moment même où, couchée sous cet arbre, tu accouchais d'une fille, moi je me suis installée au haut de ce même arbre et j'ai mis au monde un fils. Je suis de la

race des *périts* musulmanes[9]. Or, cette coïncidence qui nous a rendues mères à la même heure et au même endroit m'inspire de l'affection pour toi, et c'est la raison qui m'a poussée à t'apparaître. Je vais allaiter ta fille ; toi, de ton côté, sers de mère à mon fils, afin que nos enfants soient frère et sœur. Le fait d'avoir sucé mon lait épargnera à ta fille toute maladie ou accident et si, parfois, elle est dans l'embarras, elle n'a qu'à venir sous cet arbre et à allumer un fragment de cette baguette que je te confie ; à l'instant mon fils se présentera et la tirera d'affaire. » Ma mère m'avait donc remis cette baguette, que j'ai attachée à mon bras en guise de bracelet. Or, depuis que j'ai l'âge de raison jusqu'aujourd'hui, je n'ai jamais vu mon père aussi affligé que de ne pouvoir te procurer un conteur qui satisfît ta curiosité. Il en avait le cerveau malade et le cœur ulcéré. Je me dis donc
que jamais il n'y avait eu pour nous plus mauvais jour que fol. 63 B
celui-ci ; à l'instant, j'allai au jardin, je mis un morceau de ce bois sur le feu et, sur le champ, le fils de la péri apparut et me dit : « Que désires-tu ? Depuis que je suis né, j'étais impatient de voir venir le jour où tu aurais besoin de mes services et où je pourrais calmer ta douleur. — Voici, lui dis-je, ô mon cher frère : le roi a ordonné à mon père de lui trouver une personne capable de lui raconter des histoires propres à faire à la fois rire et pleurer. Or, on aurait beau parcourir l'univers entier, on n'y rencontrerait point pareil conteur. Aussi, mon père est-il dans la désolation, et voilà pourquoi je t'ai fait venir. Excuse mon importunité. » Le jeune fils de péri répondit : « Sœurette, pour trouver un homme qui satisfasse l'émir, ton père n'a qu'à aller à la prison. Il s'y trouve, dans les fers, un vieillard du nom de Sélîme le joaillier, qui a été l'objet d'une multitude d'aventures et de mésaventures, cent-soixante-dix ans après l'hé-

gire du Prophète, — que Dieu le garde et le conserve, lui et sa famille ! — Recommande donc bien à ton père de le faire sortir de son cachot et de le conduire devant Hadjdjâdj. C'est le seul homme dont les récits puissent répondre aux exigences du souverain. »

Hadjdjâdj fut émerveillé du discours de la jeune fille. Il ordonna de lui remettre un sac d'or, un collier de perles, quantité de rubis et dix belles esclaves au visage de lune, et la renvoya chez son père. Il se tourna alors vers Sélîme le joaillier et lui demanda : « De quelle ville es-tu ? — Je suis de la ville de Wâssit, et le nom de mon père était Abdallâh le joaillier. — Peux-tu me raconter une histoire qui me charme ? — Mais, c'est bien pour cela que je suis venu. Je suis à même de te raconter une histoire vraie qui réponde à tes désirs, et je puis fournir la preuve de son authenticité. — Si vraiment tu parviens à me contenter, dit Hadjdjâdj, je te récompenserai magnifiquement et te revêtirai d'une splendide khil'at ; mais si tu ne tiens pas parole, je te fais reconduire dans ton cachot pour y souffrir jusqu'à la fin de tes jours. — Longue vie à l'émir ! Si tu veux bien regarder de tes propres yeux, avant même que je prenne la parole, il y a un argument qui démontre bien ma véracité. — Et quel est cet argument ? — C'est le fait que, confiné comme je l'étais dans mon cachot, je n'ai pu évidemment soudoyer le geôlier pour qu'il allât dire à la jeune fille : « Sélîme, qui est en prison, connaît une histoire extraordinaire. » D'ailleurs, je vais commencer mon récit et quand j'aurai fini, tu verras bien que je n'ai rien exagéré. »

SÉLIME LE JOAILLIER RACONTE A HADJDJADJ SES AVENTURES.

Or donc, les conteurs de nouvelles et d'anecdotes ont

raconté, dans la Collection des Histoires, que Sélîme le Joaillier s'agenouilla, comme l'exigeait la bienséance, et prit la parole en ces termes :

« Dieu accorde à l'émir une longue vie ! Sache que mon père possédait bien cent mille dinârs d'or sans compter ses marchandises, ses étoffes, le mobilier de sa maison, ses chameaux, ses esclaves des deux sexes. Il exerçait la profession de joaillier. Le jour où je vins au monde, il distribua aux pauvres cent dinârs d'or, habilla plusieurs orphelins, invita à des fêtes tous les bourgeois de Wâssit, et me confia aux soins des nourrices. Quand je fus en âge, on chargea un professeur de mon éducation. Il m'apprit toutes les sciences, et dans l'éloquence, notamment, j'acquis un tel talent que je n'avais pas mon pareil dans les sept climats. J'étais, de plus, versé dans tous les jeux de société, tels que les dés et les échecs, et adroit à tous les exercices du corps, comme l'équitation et le tir à l'arc. J'étais, en outre, d'une vigueur si peu commune que, dans la force de l'âge, je savais déraciner un arbre. Bref, mon père n'eut de moi que de la satisfaction jusqu'à ce que j'atteignisse la trentaine, et je ne faisais rien sans son approbation ».

« Mais mon père devint vieux, et quand le soleil de sa vie pencha vers son déclin, couché sur son lit de mort, il m'appela devant lui et me dit : « Ô mon enfant, tant que j'ai vécu, j'ai eu ma part des biens de ce monde, j'ai vécu fol. 64 A
comme un homme de mon époque, en sachant profiter des circonstances, et j'ai agi de façon à ce que mes profits l'emportassent sur les pertes. J'ai mangé le pain quotidien que Dieu voulait bien m'accorder, et ce qui reste, je te le confie. Jouis-en, profite de la vie, mais j'ai à te faire plusieurs recommandations suprêmes. Pénètre-toi bien de mes paroles et observe mes préceptes afin que je sois content



de toi, sinon j'aurai recours à Dieu, et tu seras châtié d'avoir désobéi à ton père mourant. Premièrement, rends à Dieu et à son prophète ce qui leur revient, ne sacrifie pas aux blandices de ce bas-monde les intérêts de la religion et ne la vends pas pour quelques sous. Toutefois, profite des jours heureux, donne aux pauvres l'aumône prescrite[10], et que le mendiant ne s'éloigne pas désappointé de ton seuil. Remercie Dieu de t'avoir donné la force et la santé, ne profère jamais ni mensonge ni calomnie, pratique les devoirs de l'hospitalité, n'oublie pas tes prières et abstiens-toi de tout ce que le Très-Haut a défendu. Fréquente les gens de bien et fuis l'adultère, et, enfin, dans le cas où la fortune te serait contraire, prends ton mal en patience et rends grâces à Dieu. Bref, exécute tous les ordres divins. N'aie pas honte de ton négoce et de ta profession, et ne laisse pas s'ajouter indûment un dînâr à ta fortune, pour qu'elle reste bénie et ne soit pas entachée de sacrilège. » Je répondis à mon père : « C'est à toi de commander, et ta parole est pour moi une source de bonheur. O père bien-aimé, je vivrai conformément à tes instructions. »

« Cette journée funeste se passa : mon père émigra de cette demeure transitoire au séjour de l'éternelle félicité. Je lui rendis tous les honneurs et je confiai à la terre sa dépouille mortelle. Je portai son deuil comme le doivent les gens de cœur et je cherchai une consolation dans la promesse de Dieu et de son Prophète, que tous, grands et petits, seront réunis dans la vie future, si ce n'est Dieu, éternellement isolé dans sa grandeur. Bref, après le décès de mon père, je me chargeai de l'administration de ses biens. Mais le patrimoine qu'il m'avait laissé devait fatalement disparaître, car les grands esprits l'ont bien dit :

(*Vers*) : « Celui qui ne s'est jamais brûlé la main à la besogne, ne connaît rien aux affaires. »

« Il ignore comment cette fortune est échue dans sa main, sans que lui-même se soit donné pour cela aucun mal, et il s'empresse de la gaspiller. » Je tombai dans ce travers : je dissipai mon avoir, je frayai avec de mauvais compagnons et je m'acoquinai avec des gens de rien qui ne cessaient de chanter mes louanges Étourdi, je ne pensais pas à l'avenir. Depuis que j'étais venu au monde, on m'avait sans cesse gâté et choyé, et j'ignorais tout du sérieux de l'existence. Je passai donc tout mon temps à dissiper mon héritage et je finis par me trouver les mains vides. Quand mes camarades, mes soi-disants amis, s'aperçurent de ma ruine, ils s'éloignèrent de moi en me reprenant les salutations qu'ils m'avaient adressées, et quand ils me rencontraient en chemin, ils détournaient la tête pour ne pas me voir, comme c'est bien la règle des gens de ce bas-monde ! Gardez-vous de dépenser les richesses que vous pouvez garder en sûreté, et si vous voulez absolument vous créer des relations, évitez la compagnie des libertins. »

« Quand les gens raisonnables me virent ainsi déchu, ils se bornèrent à m'appeler : « Ce malheureux ! » Dans mon accablement, je me confinai chez moi, je ne sortis plus de ma maison, si ce n'est pour aller vendre quotidiennement au bazar l'un ou l'autre objet de mon mobilier, ce qui me permettait de vivre au jour le jour. »

« Un jour, je dis à ma femme : « J'ai agi d'une façon stupide. J'ai dissipé tous mes biens sans rime ni raison, mais enfin, le sort en est jeté, et il me faut vivre maintenant dans les tribulations. Mais toi, lève-toi, retourne à la maison de ton père. Renonce à moi, car toi, tu as été accoutumée à vivre dans l'abondance et le bien-être, et tu ne peux supporter une existence de misère. Quant à moi, il me faudra bien l'endurer. Peut-être Dieu viendra-t-il à mon secours, et



sinon, je finirai bien par succomber à mes malheurs. — Mon cher mari, dit-elle, pourquoi te décourager, renoncer au travail ? La paresse est funeste : Dieu a créé l'homme pour
fol. 64 B travailler au-dehors, et la femme pour vaquer aux soins du ménage. Pourquoi te laisser abattre, rester assis au logis comme une faible femme, et me renvoyer chez mon père ? Laisse-moi vivre à ton foyer, va chercher dehors de l'occupation. Cela ira tant bien que mal, mais nous nous en tirerons toujours, en attendant les évènements. — Mais, femme, répliquai-je, je ne connais aucun métier, si ce n'est l'évaluation, l'achat et la vente des pierres précieuses. C'était un excellent commerce qui avait permis à mon père d'amasser une belle fortune. Mais, hélas ! il ne me reste pas de capital. J'ai tout dépensé sottement. Tout de même, propose-moi une besogne que je puisse faire. — C'est vrai, répondit-elle, pour le commerce des bijoux, il faut des fonds ; mais n'y a-t-il pas une foule d'autres métiers qui nourrissent à peu près leur homme ? Tu n'as plus, malheureusement, de fonds, car tu es resté sourd à mes conseils. — Tu as raison, ma chère femme, mais maintenant, ce qui devait arriver est arrivé. Mais parle donc, que pourrais-je bien entreprendre ? » Elle répondit : « L'un prend une corde, ramasse du bois et va le vendre au bazar. Un autre se munit d'un moule et pétrit la brique. Celui-ci exerce le métier de portefaix ou de journalier. Il y en a même qui manipulent la terre et y trouvent de l'or. N'est-ce pas assez qu'ils ne soient pas des êtres inutiles ? Or donc, de toutes ces professions que je t'ai énumérées, choisis-en une, mets la main à la besogne, gagne ton pain, et moi, de mon côté, en faisant le ménage des voisins et en lavant le linge, je parviendrai à gagner ma vie, et je n'aurai pas à te quitter. Je ne veux pas retourner chez mon père. Comment ? Tant

que tu as eu de l'or et des richesses, j'ai vécu avec toi, et maintenant que te voilà ruiné et malheureux, j'irais t'abandonner ? Et que répondrais-je à Dieu au jour du jugement — demain peut-être ? »

« Quand j'entendis ces paroles, je me mis à pleurer d'attendrissement. Ma douce compagne s'approcha, essuya mes larmes et me dit : « Pourquoi pleurer, mon homme ? Ne te chagrine pas, car Dieu donne la pâture à ses serviteurs. » Je m'apaisai et je rendis grâces au Ciel de m'avoir octroyé une pareille épouse. Je me levai, et j'embrassai la profession de portefaix, car j'étais doué d'une force extraordinaire, augmentée encore par l'abondance où j'avais vécu. »

« Je vendis la belle robe que j'avais sur moi, j'endossai une vieille tunique et, muni d'une corde, j'allai au bazar prendre place parmi les hammâls. Je fus en butte aux sarcasmes de mes ennemis, mais je n'y fis pas attention et, ce jour-là, je recueillis dix dirhems. Je m'en retournai, je les déposai chez moi et ma famille appela sur moi les bénédictions du ciel. Je devins bientôt si connu dans la ville de Wâssit que, tant que je n'étais pas présent, personne ne faisait porter une charge nulle part, et que les marchandises qui étaient au caravansérail attendaient que j'allasse les prendre. Naturellement, mon succès excita bientôt l'envie de mes collègues, et le diable leur entra si bien au corps que quelques-uns se mirent d'accord pour me tuer, quitte à payer au roi le prix de mon sang. »

« Or, il y avait à Wâssit trois cent cinquante portefaix. Ils se rassemblèrent ; heureusement, il y avait parmi eux un homme de sens, qui leur parla en ces termes : « Camarades, c'est une chose bien grave que de tuer un homme innocent, et l'homicide injustifié porte malheur ! Et d'autre part, votre projet n'est pas sans présenter de grands dangers : d'abord,



il se peut que le souverain n'accepte pas la compensation et que, détruisant tous les effets que vous attendez de votre stratagème, il nous fasse mettre à mort en punition du meurtre ; notre maison sera ravagée et nous serons rebelles envers le Très-Haut et accablés de honte devant lui ; d'autre part, le public, en tout cas, n'aura plus aucune considération pour nous, et, enfin, fort comme il l'est, Sélîme ne se laissera pas tuer tant qu'il n'aura pas assommé une dizaine d'entre vous. Renoncez donc à cette idée absurde. » Ils s'écrièrent : « Mais alors, quel autre moyen nous proposes-tu ? Car il nous a tous réduits à l'impuissance. »

« Cet homme intelligent répondit : « Mon stratagème, le voici. Choisissons-le pour notre chef et disons-lui : Toi, Sélîme, n'exerce plus le métier de hammâl [1] et reste tran-
fol. 65 A quillement chez toi. Nous nous cotiserons pous te remettre chaque jour dix dirhems, soit par mois trois cents dirhems que tu toucheras sans t'être donné aucun mal. Nous, de notre côté, nous sommes un très grand nombre, nous en serons quittes pour un dînâr chacun et nous serons débarrassés d'une concurrence désastreuse ». Mes compagnons acceptèrent à l'unanimité et envoyèrent chez moi des délégués. Quand ils entrèrent, je les saluai, je leur apportai les quelques mets que j'avais, et ils mangèrent. Puis je leur demandai l'objet de leur visite. « Mes chers camarades, faites-moi connaître l'heureuse circonstance qui vous amène. — Frère, » répondirent-ils, « tu es par ton origine un fils de grand personnage. Eh bien, sois notre chef. Il est indigne de toi de faire le métier de portefaix ; nous en sommes péniblement affectés, parce que nous avons [autrefois] été l'objet de tes bienfaits, et nous avons pris la décision suivante : reste chez toi exempt de tout souci, sois notre doyen, nous serons tous soumis à ton autorité et nous trou-

verons chaque mois trois cents dirhems pour subvenir à tes besoins ; nous savons que ton ménage ne te coûte pas au-delà de cette somme. Renonce donc à ton pénible travail. — Il faut bien que j'accepte votre proposition, » répondis-je, « mais à la condition expresse que vous serez fidèles à votre parole. Si je lâche la besogne, c'est uniquement pour vous être agréables. » Ils se levèrent donc, s'en allèrent, et chaque mois ils me servaient cette pension de trois cents dinârs, alors que cinq dirhems suffisaient à ma dépense quotidienne. Avec le surplus, je meublai ma maison.

Un certain temps s'écoula ainsi. Je m'occupai à embellir ma demeure et à d'autres menus travaux, et je passai ma vie chez moi, exempt de tout souci. Ou bien je me promenais au bazar, où mes compagnons me donnaient les petits cadeaux qu'on leur faisait, et si une difficulté surgissait parmi eux, j'allais arranger leur affaire.

Un jour, je sortis de chez moi. Je vis un hammâl qui, chargé d'un lourd fardeau, avançait péniblement dans un chemin boueux où il enfonçait jusqu'aux genoux. Sa charge tomba de son dos dans la fange, et une dizaine de personnes accourues à l'aide se dépensaient en vains efforts pour l'en arracher ; elles n'y parvenaient pas. Je relevai ma robe, dont je liai le pan à ma ceinture et je me dis : « Ce serait de l'inhumanité que de ne pas tirer d'embarras ce pauvre homme, » et je soulevai le fardeau. Tous les assistants s'émerveillèrent de ma force et me félicitèrent. Quoique mes vêtements fussent tout souillés de boue, je m'enorgueillis intérieurement de ce que dix personnes ne pouvaient me tenir tête. Quand la foule se fut éloignée, je voulus profiter d'un bassin qui était tout près pour nettoyer mes vêtements. Or, en approchant du bassin, j'entendis tout à coup une voix qui disait : « Ingrat Sélîme, tu t'es bien rendu utile

aux hommes, mais tu n'as pas pensé à remercier le Très-Haut et à adresser des prières à son prophète. Aussi en est-ce fait de ta prospérité ! »

Je regardai d'où venaient ces paroles et j'aperçus, de l'autre côté du bassin, un personnage debout, aux joues roses, à la barbe blanche, aux yeux pareils à deux coupes de sang, qui levait les mains et se préparait à faire ses ablutions A cet aspect, je me mis à trembler comme le feuillage du saule et mes jambes flageolèrent de terreur. Je sortis avec peine de l'eau, je n'avais pas la force de marcher. Un passant me prit par le bras et me conduisit chez moi où, à peine arrivé, je m'affaissai. Une année durant, je fus malade au point de ne pouvoir sortir de chez moi. Pourtant, les portefaix continuèrent à m'envoyer ma pension. Mais un jour l'un d'eux l'apporta lui-même, s'assit auprès de moi et ne tarda pas à constater que j'étais trop faible pour me lever. Il sortit et s'en fut dire à ses confrères : « Imbéciles que nous
fol. 95 B sommes ! Jusques à quand allons-nous continuer à payer tribut à un pauvre diable tellement fourbu que sa femme a toutes les peines du monde à le retourner sur sa couche ? Jamais de la vie il ne reprendra sa besogne de portefaix. » Au courant de mon état, ils cessèrent de m'envoyer de l'or, aucun d'eux ne se présenta plus chez moi, et les économies que j'avais amassées furent bien vite dépensées. Je ne tardai guère à retomber dans la misère d'où j'étais si péniblement sorti, et ma pauvre femme, à ma vue, ne pouvait retenir ses larmes. Elle s'employait comme blanchisseuse, allait cuire le pain chez les voisins, et me comblait de ses soins.

Un jour qu'elle était allée à la besogne, je me mis à pleurer et m'abîmai dans de tristes réflexions : « Hélas ! » pensai-je, « il est passé, ce temps où j'étais si fort. Tous les maux qui m'arrivent proviennent de ce que j'ai oublié Dieu dans mes

actes, de ce que je n'ai pas levé les yeux vers son palais. Oh ! si j'avais encore la force de marcher, l'amour de Dieu inspirerait mes moindres actions, car la voie de la vérité et de la justice est dans le désir de plaire à Dieu. Tant que je vivrais, j'emploierais ma vigueur à mettre à mort les hérétiques et les infidèles et je cheminerais, sans me laisser abattre, dans la voie du Seigneur. »

Ce pieux discours de Sélîme inspira à Hadjdjâdj le repentir de ses forfaits, et le regret de ses violences et de ses crimes lui fit verser des larmes. Quand il se fut calmé, il dit à Sélîme de continuer son récit.

Sélime voit en songe le Prophète de Dieu, qui lui accorde sa guérison.

Sélîme reprit donc : « Longue vie à l'émir ! Telles furent donc, Seigneur, les réflexions que je fis, après quoi je m'endormis et je vis en songe un personnage lumineux, de haute taille, au beau visage, aux sourcils réunis [12] ; l'auréole de son front s'irradiait jusqu'au ciel. « Qui es-tu ? » m'écriai-je, ô sublime créature ! car je n'ai jamais rien vu d'aussi admirable que ta beauté. — Sélime, dit-il, ne me reconnais-tu pas ? Je suis Mahomet .» A l'instant, je me jetai à ses pieds et je lui dis en sanglotant : « Ô envoyé de Dieu — que mon âme soit ta rançon ! — aie pitié de ma misère et pardonne-moi, car tu vois mon impuissance et ma détresse. » Il me prit la main et me dit : « T'engages-tu à ne pas manquer à la promesse que tu viens de faire ? — Oui, répondis-je, ô prophète de Dieu. Je fais vœu de ne plus agir sans l'approbation de Dieu. — Ouvre la bouche, » me dit-il. J'obéis, et il projeta dans ma bouche l'eau bénie de sa propre bouche, plus douce que le sucre et plus parfumée que le musc.

Sur ces entrefaites, je m'éveillai, je me levai en hâte, et par



la puissance miraculeuse de ce Dieu qui, en vérité, a envoyé aux hommes le prophète Mahomet (que Dieu le garde, lui et sa famille !), j'eus beau m'examiner, je ne vis plus en moi de trace de ma terrible maladie. De ce moment, je retrouvai ma piété d'autrefois. J'avais recouvré mes forces et je me dis : « Je vais attendre que ma femme revienne et me trouve ainsi subitement transformé, plein de santé et de vigueur. » Mais je ne tardai pas à penser que, dès que ma femme me reverrait dans cet état, elle allait m'importuner pour que je me vengeasse des portefaix. « Si je cède, » me disais-je, « je retomberai dans le péché funeste, je manquerai à l'engagement que je viens de prendre devant le prophète de Dieu, et le Très-Haut me retirera de nouveau sa bienveillance. » Et pourtant, je considérais les miracles dont j'avais été témoin comme une preuve irrécusable de sa puissance. « Je vais, » me dis-je, « sortir de cette maison, et aller adresser à
fol. 66 A Dieu mes actions de grâces pour la faveur insigne qu'il vient de m'octroyer. » Et, tel que j'étais, je partis, sans une obole, sans ressource d'aucune espèce, et je sortis de la ville.

J'allai devant moi, remerciant le Ciel et chaque jour Dieu — il est grand — m'envoyait mon pain quotidien. J'arrivai ainsi à Koûfa et, de là, je me rendis à Qâdissiyè [13]. Je devenais meilleur de jour en jour et j'allais sans me demander d'où Dieu me procurerait ma subsistance. J'avais beau marcher, par la faveur divine, je n'éprouvais aucune fatigue. J'atteignis enfin le désert, où je pénétrai sans me préoccuper de la question de vivres ou de frais de voyage. Je finis par rejoindre une caravane qui s'en allait à la Mecque et qui campait en cet endroit. Je me rendis utile en conduisant les chameaux au pâturage, en tirant de l'eau, en faisant la cuisine. Tous ces petits services me concilièrent l'affection des gens de la caravane. Enfin, après quelque temps, nous arrivâmes à

la Mecque, d'où nous gagnâmes Médine. Nous visitâmes la Kaaba et le jardin purifié du maître des créatures, Mahomet l'élu. Puis nous revînmes à Alep et, de là, à Antioche. Nous y vîmes une ville habitée par des ghâzîs [14] et des hôtelleries où les champions de l'islâm étaient hébergés.

Nous descendîmes au caravansérail qu'on appelait *Ribâti Tcharkh* [15], et on m'y donna une des chambres réservées aux pèlerins. Chaque jour, à l'aurore, j'allais arroser et balayer la mosquée, puis je venais prendre sur ma nuque l'outre à eau et je désaltérais les croyants. Je vis que leurs équipements avaient besoin d'être nettoyés et je m'acquittai de ce soin. Là aussi, je me gagnai l'affection des habitants, et ils me prodiguèrent les marques de leur bienveillance.

Un an s'écoula ainsi ; puis, un jour, une grande agitation se manifesta parmi les ghâzîs et il fut question de la ville de Tarsoûsse [16]. Ils se rassemblèrent, se rendirent au caravansérail [17], endossèrent leurs armures, sellèrent leurs chevaux et les enfourchèrent, tellement affairés que le père ne se préoccupait pas de son enfant, et se lancèrent au triple galop. Or, le chef de l'hôtellerie était un homme aussi expérimenté que brave, du nom d'Idrîs. Il ouvrit les portes du magasin d'armes et en distribua aux ghâzîs. « Capitaine, lui dis-je, ne m'oublie pas. — Tu es le premier, dit-il, les autres ne viennent qu'après toi. » Il me demanda si je prendrais part à l'expédition à cheval ou à pied. « Si la distance est considérable, répondis-je, je ne puis guère aller à pied. » Il répondit : « Il peut y avoir cinquante parasanges, c'est dans le pays de Roûm. Nous voulons y porter la guerre, parce que les chrétiens manifestent des intentions hostiles, se sont mis en campagne et veulent nous attaquer. » Il alla ensuite chercher une cuirasse et une armure complète, m'en revêtit, harnacha un bon cheval et dit : « Monte en selle,



et mets-toi sur la tète ce casque doré ; il te convient, car tu as un extérieur imposant, et si tu ne te distingues pas par tes exploits, tu seras responsable de la défaite de l'armée. — Capitaine, répondis-je, s'il plaît à Dieu, tu vas me voir prendre part à l'action d'une façon qui te satisfera. » Il me donna alors un cheval encore meilleur, et nous sortîmes vers la ville de Târsoûsse.

Nous chevauchâmes nuit et jour et nous finîmes par arriver à une plaine au milieu de laquelle s'élevait une énorme forteresse. Au-devant, une armée considérable avait dressé ses tentes et ses pavillons, dont Dieu sait le nombre ! De notre côté, nous nous rangeâmes en bataille. Quand j'aperçus l'ennemi, je demandai aux ghâzis mes compagnons : « Quels sont ces gens ? — C'est l'armée des Roumis. Il y en a dix régiments, dont chacun compte dix mille de ces chiens. Héraclius [18], leur empereur, les commande en personne, et ils ont juré par le pape, et leurs aïeux, et Jésus, fils de Marie — que le salut soit sur tous les deux ! [19] — que tant qu'ils n'auraient pas jeté à la mer la terre de Tarsoûsse, ils ne s'en retournaient pas. Jamais armée aussi formidable n'est sortie du pays de Roûm. » Je répliquai : Il y en aurait cent fois autant qu'il ne faudrait pas s'en soucier, car — s'il plaît à Dieu — l'aide du Ciel sera du côté des musulmans. »

Or, l'armée de l'Islâm comprenait douze mille hommes. Nous prîmes position en face de celle des « négateurs » [20] et, des deux côtés, les combattants se mirent en bon ordre pour engager l'action le lendemain. Dans ce pays, l'usage était
fol. 66 B que, une fois les deux armées rangées face à face, un cavalier armé de pied en cap sortait des rangs des chrétiens, se vantait et défiait vainement les musulmans de lui opposer un champion, car jamais personne n'osait combattre seul à seul avec lui. Alors, il s'élançait vers les rangs des croyants

et les traitait de femmelettes. Je demandai quel était ce brave. « Tais-toi », me répondit-on, « car dans Roûm, on le considère comme l'équivalent de cent cavaliers. C'est le neveu de l'empereur de Roûm, et on l'a envoyé dans la lice parce qu'on sait bien que personne n'a l'audace de lui tenir tête. Quelque temps s'est passé, personne n'a répondu à son défi et il s'en est retourné. Ceux d'entre nous qui auraient pu s'attaquer à lui ne sont pas encore arrivés, à savoir Abdallâh 'Azîz et Yezdâne, fils de Foûlâd, qui sont les champions de l'Islam. Ils sont encore dans Târsoûsse, occupés à rassembler les restes de l'armée pour l'amener ici. — Comment ! » m'écriai-je, « et en attendant qu'ils viennent, vous supporterez qu'un infidèle nargue insolemment les croyants, sans que personne se présente à lui pour tirer vengeance de cet affront ? — Que pourrions-nous faire tant que nos deux braves ne sont pas ici ? Personne n'est leur égal. »

Sur le champ, je descendis de cheval et je relâchai un peu les harnais de mon coursier. « Que veux-tu donc faire ? » me demandèrent mes compagnons. Je répondis : « Je veux aller provoquer cet infidèle. — Mais qui donc est à même de se mesurer avec lui ? Ne fais pas de folie, car ce n'est certes pas toi qui es homme à te prendre à lui. Ne te rends pas ridicule. — Il me plaît, » répliquai-je, « de combattre ce maudit. Je connais mon devoir. » Bref, plusieurs vinrent se cramponner à moi pour me retenir et me dirent : « Mais es-tu fou ? Tu es étranger, tu n'as jamais vu leur manière de combattre. A Dieu ne plaise que tu ailles jeter au vent une vie qui nous est chère, et contrister les musulmans. Attends que viennent nos hommes de guerre, et tu pourras alors entrer dans la lice avec eux. — Ne vous affligez pas de ma perte. Je suis venu précisément ici pour qu'ils me tuent moi-même ou que Dieu — Il est grand — m'accorde la grâce

d'en occire un, car j'ai fait vœu de marcher dans la voie du Seigneur. »

J'arrachai de leurs mains la bride de mon cheval, j'empoignai ma lance aussi terrible que le serpent Arqame [21] et je m'élançai dans la carrière, où je tournoyai en proclamant les mille et un noms [22] du Très-Haut. J'invoquai l'intercession du prophète de Dieu, je priai le maître des créatures et je demandai aussi l'appui de l'émir des croyants [23]. « Grand Dieu ! », dis-je, « ne me couvre pas de honte devant ces gens. »

Quand ce maudit vit que je répondais à son défi, il éperonna son cheval et entra en lice. A tout ce qu'il disait, je répondais : « Wâssit ! Wâssit ! » Or, leur usage était que les deux champions se demandassent réciproquement leur nom et leur origine, avant de combattre ; mais dès qu'il m'aperçut, comme il était très entiché de son rang et de sa valeur, il voulut immédiatement fondre au galop sur moi, me saisir par la ceinture, m'arracher de ma selle et me prendre vivant. Quand je le vis arriver, je poussai du fond du cœur le cri : « Allâho Akbar ! [24] » et je lui lançai contre la mamelle la lance que j'avais à la main, avec un effort si violent, que je le désarçonnai. Je m'assis sur sa poitrine et je lui tranchai la tête.

Des clameurs s'élevèrent des deux armées, et les chrétiens se demandèrent qui, parmi les ghâzis, avait bien pu accomplir cet exploit. Or, j'avais tout simplement mis ma confiance en Dieu, tandis que cet infidèle était aveuglé par l'orgueil de sa force, et c'est pour cela que le Tout-Puissant m'avait fait triompher. Des lamentations s'élevèrent dans l'armée des infidèles. On alla avertir le César Héraclius qu'un mahométan avait désarçonné et tué le Syrien Marboûq. « Le champion de l'Islam, ajoutèrent-ils, est un tout

jeune homme. Il n'a ni nom ni cri de guerre, et personne ne sait qui il est. Il s'élance de toutes parts dans la lice, fait voler les têtes en clamant : « Wâssit ! Wâssit ! » Qui eût cru qu'un combattant obscur tuerait ainsi notre héros ? » A ce discours, Héraclius versa des larmes : « Sa mort, dit-il, me brûle le cœur. » Son entourage reprit : « Ou bien ce cavalier musulman est un champion illustre, ou bien c'est un fou qui n'a pas conscience de ses actes et qui ne se rend pas compte de l'éclat de sa prouesse. » L'empereur s'écria : « Et maintenant, celui qui va aller venger la mort de mon neveu, je lui donnerai cent mille dînârs de bel or et toutes les propriétés qu'il désirera. » Un combattant du nom de Hichâme Kheïbèrî se présenta devant Héraclius, baisa la terre en signe d'hommage et dit : « Moi, je vais aller prendre le talion de ton neveu. J'ai combattu dans les rangs de son armée. » Héraclius fit apporter une armure complète damasquinée, en fit revêtir Hichâme, mit sur sa poitrine une cotte de mailles et un casque sur sa tête, si bien qu'à part les yeux, aucune partie de son corps n'était visible, et lui confia un coursier rapide comme le vent, aux harnais richement incrustés. Le champion se ceignit de deux glaives hindous et prit à la main une lance pareille au serpent *arqame*.

fol. 67 A

Il s'élança, ainsi équipé, dans la lice où j'attendais de pied ferme, en demandant à Dieu force et victoire. Hichâme arriva auprès de moi. J'avais lieu de m'étonner à la vue de cette armure brillante dont l'acier resplendissait comme le soleil, mais par l'ordre du Très-Haut, ce chevalier revêtu de tout cet attirail splendide ne me fit pas plus d'effet qu'un enfant chétif. Je n'en eus cure, et éperonnant mon cheval, je fondis sur lui. Nos armes s'entrechoquèrent, et je lui appliquai un coup de lance en invoquant l'appui du prophète, avec un tel effort que je le renversai de cheval. Je descendis

de ma monture, je m'assis sur sa poitrine et je lui séparai la tête du tronc.

Les musulmans vinrent me débarrasser de ce sanglant trophée, et je me disposais de nouveau à entrer dans la carrière, mais mes compagnons m'en empêchèrent et me dirent : « Tu es un brave ; ce que tu viens d'accomplir, personne ne l'avait fait. Tu t'es signalé aujourd'hui par deux exploits qui n'ont pas leurs pareils aux quatre horizons. Repose-toi un peu. » Je protestai : « Laissez-moi ; j'ai pensé à Dieu, voilà tout, et j'ai obtenu l'intercession du prophète. En toute occurrence, il viendra à mon aide. C'est lui qui m'a envoyé ici pour infliger une défaite aux infidèles ou pour périr par leurs mains. » Ils insistèrent : « Vaillant jeune homme, par égard pour nous, n'entre plus en lice. Et d'ailleurs à supposer que tu y tiennes, personne ne relèvera ton défi. — Eh bien ! repartis-je, si eux ne viennent pas, je prendrai les devants et je me jetterai au milieu de leurs rangs. — Ce n'est pas l'usage ici, » reprirent-ils. « Tu as réconforté par ton exemple l'armée de l'Islam. A Dieu ne plaise que malheur t'arrive et que tu affliges notre cœur. Le mieux est que tu attendes l'arrivée de nos autres champions. Espérons que Dieu leur donnera aussi la grâce de faire périr quelques chevaliers ennemis, et s'ils y réussissent, il faudra bien que les Roûmis demandent la paix. »

Bref, je cédai, je rentrai dans les rangs, je descendis de cheval, je fis mes ablutions et je priai. Je terminai par cette oraison : « Grand Dieu, tout ce que je fais a lieu par ton aide, c'est grâce à toi que je triomphe. Accorde-moi maintenant le bonheur et la gloire suprême du martyre. »

Enfin, le soir vint. L'empereur Héraclius était tout éperdu, et son armée endeuillée. En fin de compte, ils se dirent : « Quand il entrera en lice, nous tomberons sur lui au nombre



d'un millier. » Le mot d'ordre fut donné cette nuit que, le matin, les chefs amèneraient avec eux Jésus et Marie pour les seconder dans le combat. Quant à moi, je ne pus, de joie, fermer l'œil cette nuit-là.

Quand le jour parut, les musulmans récitèrent la prière, fol. 67 B
et les infidèles firent sonner les cloches. Je me levai, je me revêtis de mon armure, je montai en selle, et j'entrai en lice. Mes compagnons me dirent : « Jeune homme, pas de précipitation, » mais les deux armées furent à peine rangées en bataille, que je m'élançai dans le gros des ennemis et qu'avec la grâce du Dieu glorieux, j'en abattis plusieurs. Puis je revins à mon rang, mes camarades redoublèrent d'éloges et les officiers m'envoyèrent une robe de brocart. Je me dis : « Que faire de cela ? Moi je fais la guerre uniquement pour servir Dieu, et si j'acceptais un salaire, où serait mon mérite ? »

Quand la nuit revint, nous priâmes jusqu'au lendemain, puis les ghâzîs reformèrent leurs rangs. Le premier de tous, je fis bondir mon coursier dans la lice, et comme personne ne répondait à mon défi, je pénétrai au milieu des rangs des ennemis et j'en tuai vingt, par l'ordre du Très-Haut. Le Seigneur me protégeait de façon si insigne qu'ils avaient beau m'assaillir de toutes parts, je restais indemne. Ce miracle brisa le courage des infidèles et personne n'osait plus m'affronter. Enfin les ghâzîs vinrent me prendre au milieu de la lice. « Ces gens, me dirent-ils, ont envie de » faire la paix et c'est tout ce que nous désirons. » Mais les guerriers d'Héraclius envoyèrent dire à leur empereur : « Que faire avec cet homme de Wâssît ? A quel procédé recourir ? Il fait peur à l'œil du serpent lui-même, et nous nous demandons s'il n'est pas doué d'une puissance surnaturelle, car nous avons beau l'accabler de coups, il n'en souffre



pas. Il ne nous reste qu'à conclure la paix et à nous en retourner. « Le maudit Héraclius répondit : « J'ai imaginé un stratagème : creusez cette nuit, d'un côté du champ de bataille, un fossé de quarante aunes de longueur et d'une largeur de cinq aunes, et dissimulez-le sous des fascines ; demain matin, faites signe à l'homme de Wâssit d'entrer en lice, allez l'attaquer ; mais quand il s'élancera sur vous, fuyez devant lui en vous arrangeant pour contourner le fossé. Il est probable qu'il y tombera, et s'il en est ainsi, faites le prisonnier. Nous serons ainsi délivré d'un adversaire redoutable, et il sera encore temps de conclure la paix et de nous en aller en l'emmenant avec nous. » Tous approuvèrent cet artifice. La nuit, on creusa le fossé et on l'agença selon les instructions de l'empereur

Le lendemain matin, à la pointe du jour, les musulmans battirent le tambour, les chrétiens firent sonner les cloches, et quelques infidèles s'en vinrent tournoyer dans la lice, s'approchèrent de notre bataillon et nous provoquèrent au combat. Nous nous demandâmes d'où leur était venue cette vaillance inusitée, et, aussitôt, l'honneur chevaleresque me fit monter en selle et je m'élançai dans la lice ; mais j'avais beau les poursuivre au triple galop, ils fuyaient devant moi et m'échappaient. Je me demandais s'ils étaient poussés par la crainte et n'osaient me tenir tête, ou bien s'ils avaient imaginé une ruse et laquelle. Enfin, ils arrivèrent à proximité du fossé, j'assénai un coup de glaive à l'un d'eux, mais soudain mon cheval disparut dans le fossé en m'entraînant avec lui. Vite, plusieurs infidèles y sautèrent après moi. A l'instant, ils me lièrent les pieds et les mains, ils triomphèrent de moi par ce lâche guet-apens et me conduisirent devant Héraclius. Quand il m'aperçut vivant, il en fut transporté de joie et cria à ses gens : « Ne le tuez point ! Nous allons le conduire

dans ma capitale. A le mettre à mort, nos morts ne ressusciteront pas, et nous pourrons peut-être le convertir à notre religion. » Il envoya alors des fondés de pouvoir conclure la paix avec le ghâzis, puis on me fit monter à cheval, on me ligotta les pieds sous le ventre de ma monture et on me conduisit ainsi à la ville d'Amoûdiyyeh [25] qui se trouve au confluent de trois mers, et où était la prison d'Héraclius. On m'y enferma et on me chargea de fers. J'y trouvai trois fol. 68 A cents musulmans, captifs comme moi.

Peu de temps après, les chrétiens envoyèrent auprès de moi des émissaires qui me demandèrent : « Qui es-tu ? D'où viens-tu ? Malgré tout le mal que tu nous as fait, si tu veux bien te convertir à notre religion, non seulement nous ne te ferons aucun reproche, mais encore tu seras comblé d'honneurs. Sinon, nous te ferons périr avec ignominie. Héraclius a dit : « S'il n'accepte pas, dépecez sa chair avec des ciseaux, qu'on la lui mette en bouche et qu'on l'oblige à la manger. » Nous brûlerons alors sur le bûcher son corps tout pantelant. » Je demandai : « Et par quels nobles usages se caractérise votre religion ? — Il faut que tu boives du vin, que tu manges de la viande de porc [26], que tu coupes le cou aux musulmans, que tu te prosternes devant les idoles et que tu te laves avec de l'eau bénite. Si tu consens à cela, non seulement, tu échapperas au supplice, mais tu obtiendras le commandement d'une armée et le gouvernement d'une province à ton choix. »

Ils eurent beau tâcher de m'allécher, je n'acceptai pas. Au contraire, mon cœur s'enflamma et je répondis : « Comment, vous croyez me faire peur en me parlant d'une goutte de sang répandu ? Mais croyez-vous que je ne pense pas au jour du jugement ? Je ne veux pas vivre de la vie que vous me proposez. Mieux vaut la mort que l'apostasie et l'abandon de la loi du prophète de Dieu, eussé-je encore cent ans à



vivre ! » Chacun d'eux me souffleta. Je dis : « Que pourrais-je faire ? Ah ! si mes pieds et mes mains n'étaient pas enchaînés, je vous arrangerais de telle façon que vous ne l'oublieriez jamais. » Ils se mirent à rire et allèrent rendre compte à Héraclius de leur mission. « Il n'y a pas, » lui dirent-ils, « un pareil homme au monde. Si même tu lui donnais l'univers et toutes ses richesses, il ne renoncerait pas à sa foi. Il faut le supplicier et venger la mort de tous les chrétiens qu'il a tués. » Héraclius répondit : « Vous n'avez rien à gagner à le tuer. Je vais l'accabler de tant d'avanies qu'il embrassera notre religion ou qu'il succombera. »

Plusieurs jours se passèrent. Je restai dans ma prison sans même recevoir une goutte d'eau pour mes ablutions. Dans cette extrémité, je me dis : « Plût à Dieu qu'ils m'eussent fait périr dans le combat, plutôt que de subir ici la captivité et les tortures ! » Je pensai : « Tant que je ne chercherai pas querelle à ces chiens, ils ne me mettront pas à mort. » J'attendis donc le lever de l'aurore, puis je me levai avec mes chaînes, je récitai ma prière et je maudis les infidèles. Or, j'avais, à cette époque là, une voix très sonore et qui portait très loin. La prison n'était pas éloignée du palais d'Héraclius. L'empereur, réveillé en sursaut par mes cris, fut tellement effrayé qu'il tomba de son lit la tête la première. Il chargea ses serviteurs de voir qui priait ainsi et de tuer le coupable. Ils répondirent : « Cette voix vient de la prison. » En ce moment même, je clamai : « Je témoigne qu'il n'y a pas de dieu si ce n'est le Dieu ! Je témoigne que Mahomet est l'envoyé de Dieu ! Je témoigne qu'Ali, le commandeur des croyants, est le vicaire de Dieu ! »

Quand ces paroles parvinrent à son oreille, son cœur fut frappé d'une terreur panique, et il envoya dire au gardien de la prison : « Tuez le captif qui vient de réciter cette prière. »

Quand ce maudit geôlier reçut cet ordre, ô émir, il se leva. Or, ils avaient fait faire une grosse barre de fer armée à son extrémité d'une masse garnie de pointes. Il l'empoigna vigoureusement, se plaça derrière moi, et me l'asséna sur la tête. » Mon crâne se fendit, je tombai la face en avant, et j'agitai les pieds et les mains dans les convulsions de l'agonie. « Je lui ai fait son affaire, » dit le geôlier, et il s'en alla, abandonnant sur la place mon corps noyé dans le sang. J'avais perdu connaissance. Les prisonniers musulmans s'approchèrent, s'assirent autour de moi et se mirent à déplorer leurs malheurs et le mien. Quant à moi, je rêvai que ma femme embrassait mon cadavre, et l'arrosait de ses larmes, tout en s'affligeant sur sa propre misère. Je versai des larmes à mon tour, tout en remuant convulsivement les pieds et les mains. » fol. 68 B

Le souvenir de ces misères amena des larmes dans les yeux de Sèlîme, et Hadjdjadj, ému, pleura aussi. Quand il se fut calmé, Sèlîme reprit : « Que Dieu t'accorde le calme et le contentement ! »

« Or donc, je bondis tout debout, et mes compagnons de captivité, surpris de me voir encore vivant, me bandèrent la tête, essuyèrent le sang qui coulait sur mon visage et me dirent : « Jeune homme, es-tu donc rassasié de la vie ? Oublies-tu que cette prison est proche du palais d'Héraclius ? Pourquoi réciter à haute voix ta prière ? Nous t'avons bien cru mort. Sache donc que le nom de ce geôlier est Saliq et qu'il est, à lui seul, aussi fort que dix chameaux. Sans nul doute, c'est Dieu qui t'a protégé. — Ma vie, répondis-je, est au pouvoir du Très-Haut. S'il le veut, il me tue. S'il le veut, il me conserve en vie. »

En ce moment, Salîq rentra : « Comment ! s'écria-t-il, « cet homme est encore vivant ? Attendez un instant,



je saurai bien le faire mourir. » Quand la nuit tomba, j'élevai de nouveau les deux mains pour la prière, et je dis : « O Seigneur, au nom de la considération que tu as pour les douze imâms et les quartorze martyrs purs et innocents[27], de même qu'à Wâssit tu m'as rendu la santé, aujourd'hui encore viens à mon secours et délivre moi de mes fers. » A peine eus-je prononcé cette prière qu'accablé de faiblesse par suite de la faim et de ma blessure, je m'affaissai et je perdis connaissance.

POUR LA SECONDE FOIS, LE PROPHÈTE, DANS TOUTE SA GLOIRE, APPARAIT A SÉLIME ET LUI REND LA SANTÉ ET LA LIBERTÉ.

« Émir, sache donc que, les yeux fermés, je vis en songe Mahomet l'élu, dans toute sa beauté, debout devant moi. « Sélime, me dit-il, ne t'afflige pas, nous te délivrerons des horreurs de la captivité, et tu auras encore dans ce monde bien des aventures. Suis ta vocation, puisque tu t'es engagé dans la voie de l'Islâm, et quand bien même le monde entier le voudrait, il ne pourrait retrancher un seul cheveu de ta tête ni te faire le moindre tort. Mais tu seras encore en proie à bien des vicissitudes. Ouvre la bouche. » J'obéis, et il projeta dans ma bouche l'eau de sa bouche bénie, toucha ma blessure et me dit : « Lève-toi, récite la soure sainte « *Yâ sîn* [28] » et sors de la prison. Tu es invisible. » Il dit, et disparut à mes regards.

Je m'éveillai, je constatai que tous les liens étaient tombés de mes membres. Je tâtai ma tête : elle ne portait plus aucune trace de ma blessure Je me prosternai et remerciai Dieu ; puis, quoique je n'eusse pas fait d'études[29], je récitai par cœur la soure indiquée. Je marchai devant moi, j'éveillai deux captifs musulmans et je leur dis : « Venez, nous allons sortir



de la prison. — Es-tu fou ? » me dirent-ils. « Sans doute, ta blessure t'a fait perdre la raison. Comment donc pourrais-tu marcher malgré tes chaînes. On a verrouillé les portes et le geôlier Salîq est couché devant la prison. » Bref, ils refusèrent de me suivre, et je m'en allai seul, récitant toujours la soure *Yâ sîn*. Quand j'arrivai à la première porte, la serrure s'ouvrit par l'ordre de Dieu, et il en fut de même des suivantes. Lorsque je mis le pied hors de la prison, je vis que Salîq était couché en travers de la porte d'entrée, et avait déposé à son chevet la massue. Je la saisis, et je lui en assénai sur le crâne un tel coup que je lui écrasai le cerveau. J'emportai avec moi cette arme redoutable.

Je marchai tant que mes forces me le permirent, et quand le jour parut, j'étais dans une vaste plaine, à côté d'une forêt. Je me dis : « Le plus prudent est de me cacher dans cette forêt. » J'y pénétrai et je cheminai jusqu'à l'heure de midi. Torturé par la faim, j'adressai à Dieu cette prière : « Seigneur, pour l'amour de tes élus, ne me laisse pas dans la détresse. De même que tu m'as sauvé de la main des fol. 69 A infidèles, donne-moi ma pitance quotidienne. » Je continuai à marcher et j'aperçus bientôt un bosquet beau comme le paradis, rempli d'arbres touffus qui unissaient leurs branchages, chargés de fruits de toutes espèces. Je cueillis de ces fruits, je les mangeai, et je me désaltérai avidement aux eaux limpides qui coulaient dans cet endroit délicieux. J'y pris quelque repos, je cueillis quantité de fruits que j'emportai, et je pris sur mon épaule la massue du geôlier, qui pouvait me servir à me défendre contre les bêtes sauvages.

Je me remis donc en route, je marchai trois jours et trois nuits et je finis par arriver au bord de la mer. Je ne voyais pas devant moi d'autre route que la nappe liquide et je me dis : « Je ne puis ni retourner sur mes pas ni rester éternel-



lement ici. » Ma raison m'inspira alors une heureuse idée : je fis avec des branches entrelacées et de la paille une espèce de radeau que je chargeai de fruits, je fis une ablution, je récitai deux oraisons et je dis : « O Dieu, je cherche un refuge auprès de toi. De même que tu m'as délivré de la prison, fais-moi traverser la mer et aborder chez des humains. » Je fis un gouvernail pour cet esquif et je m'y embarquai. Je récitai de rechef la soure *Yâ sîn*, et je respirai enfin. Par l'ordre du Très-Haut, le vent se mit à faire voguer mon embarcation. Je naviguai ainsi dix jours et dix nuits entre ciel et terre et je finis par avoir le cœur angoissé. J'eus encore recours à la bonté divine. « Seigneur, » dis-je, « de même qu'à Wâssit tu m'as accordé ma guérison, que tu m'as nourri lors de mon pèlerinage à la Mecque, que tu m'as fait triompher des infidèles et que tu m'as tiré de la prison, je te supplie, au nom du Prophète, de me délivrer des affres de cette mer. » Je n'avais pas encore achevé ma prière qu'un vent violent se leva et emporta impétueusement mon radeau. Vers midi, une forêt apparut à mes yeux. Je remerciai Dieu et je ne tardai pas à atterrir. Je dis : « Au nom de Dieu clément et miséricordieux », je pris ma massue et j'abordai.

Je marchai, non sans appréhension, me demandant ce que le sort me réservait dans cette île. Enfin, j'arrivai à une riante prairie où croissaient des arbres multiples : cocotiers, amandiers, dattiers, vignes et d'autres encore, et de nombreux fruits, jonchés sur le sol à leur pied, témoignaient que jamais âme qui vive n'était venue dans cet endroit. Je me rassasiai de ces fruits. Quand la nuit vint et que les ténèbres enveloppèrent le monde, je me dirigeai vers le bord de la mer. J'y aperçus un arbre dont la cime atteignait la voûte des cieux. Je me dis qu'il vaudrait mieux tâcher de m'installer, pour dormir, sur cet arbre, que de me coucher

sur le sol, où les bêtes malfaisantes pourraient m'attaquer. Je grimpai donc sur l'arbre et je sommeillai tranquillement la première moitié de la nuit.

Quand je m'éveillai, il faisait un beau clair de lune. Un cri terrible sortit de l'océan, l'eau se mit à bouillonner et un bœuf noir sortit de la mer; pareil à l'éléphant furieux, il arriva au pied de l'arbre sur lequel j'étais perché, s'y arrêta et sortit de sa bouche un énorme joyau, qu'il déposa sur une pierre et qui lui servit de lampe pour l'éclairer tandis qu'il broutait. Il répandait un tel éclat que toute la mer en était illuminée. Cependant, ce bœuf paissait tout autour du joyau l'herbe de cette île, qui n'était que jacinthes et giroflées, et s'ébattait joyeusement. Je pensai en moi-même : « Il se peut que Dieu veuille bien m'octroyer la possession de ce joyau. J'irai l'offrir à un roi, et il me récompensera de telle façon que désormais ma subsistance sera assurée. » Cependant, le bœuf continua de paître jusqu'à ce que parût l'aurore, puis il bondit vers le bijou qu'il ramassa, et replongea dans la mer. Je me dis : « Je vais rester ici cette nuit encore et imaginer un stratagème pour m'approprier ce bijou. Je vais prendre une certaine quantité de terre et la porter avec moi sur l'arbre. Quand le bœuf sortira de la mer et viendra mettre son joyau sur la pierre, je laisserai tomber de la terre dessus, le bœuf ne le retrouvera peut-être pas et je parviendrai à m'en emparer. » fol. 69 B

En effet, le soir, je pris quelques mottes d'argile et je grimpai sur l'arbre. Le bœuf sortit de l'océan et répéta le manège de la nuit précédente. Quand il se fut éloigné, en paissant, de l'arbre, je m'exerçai à laisser tomber de la terre, et bientôt j'arrivai à recouvrir le joyau. Quand le bœuf n'en vit plus la lueur, il se mit à mugir bruyamment, s'approcha et ne retrouva pas son trésor. Il leva les yeux, m'aper-



çut et se mit à beugler furieusement en s'élançant contre l'arbre. Je saisis ma massue, j'invoquai Dieu, et je la lui lançai sur la tête. La bête fut frappée au front et assommée comme si la puissance divine l'avait accablée sous le poids d'une montagne. Elle fit une culbute, tomba pour ne plus se relever, étendit les quatre pieds et gémit jusqu'à la pointe du jour. Alors ses cris et ses convulsions cessèrent. Enfin, au lever du soleil, je lui jetai un caillou et elle ne remua point. Je m'approchai et je constatai qu'elle était bien morte. Alors, je retirai le joyau de l'amas de terre qui le cachait aux regards, je l'attachai à mon bras et je repris mes pérégrinations.

Après avoir marché un jour et une nuit, j'arrivai de nouveau à un bosquet d'arbres fruitiers. Ils étaient couverts d'une multitude de singes qui mangeaient des fruits et babillaient. A ma vue, ils se mirent à cueillir des fruits et à me les lancer à la tête. « Sélime, » pensai-je, « te voilà tombé dans un singulier endroit ! Comment vas-tu échapper aux griffes de ces singes ? D'ailleurs, tu ne pourras trouver un coin pour y dormir tranquille. » Toutefois, je les écartai de moi en brandissant ma massue ; mais plus j'allais, plus j'en voyais. Enfin, j'atteignis une clairière, où ils avaient édifié une centaine de milliers de huttes de bois enduites de terre. Je vis des singes qui cueillaient des noisettes, des amandes et des dattes, et les emmagasinaient dans ces maisonnettes afin de se réserver des provisions pour l'hiver. Les singes arrivaient par régiments. A ma vue, ils riaient aux éclats, puis s'en allaient. Il y en avait bien trente mille. Moi, au milieu de ces animaux, je ne savais quelle attitude prendre, mais ils ne me faisaient aucun mal et jouaient avec moi, tout en continuant avec ardeur leur travail J'avançai, je vis un joli palais très bien construit, orné de fleurs rouges et



blanches, et un singe blanc assis sur un trône, célébrant une fête avec toute sa cour. Ils se mirent à rire et à babiller en me voyant Ce singe blanc, qui n'était autre que la fille de leur roi, fit un signe, et plusieurs jeunes guenons vinrent me prendre par la main et me conduisirent devant le trône. A mon approche, la princesse se leva, me fit la révérence et me fit asseoir à son côté. Ils avaient cuit du poisson frais qu'ils m'apportèrent avec des amandes décortiquées, des noix de coco et des dattes. On me fit signe de manger et je me régalai. A tout moment, on me servait les fruits les plus variés.

La princesse me témoignait la plus grande bienveillance, et me caressait de la main la tête et le visage. Elle finit par me dévêtir, ordonna de me laver et de m'essuyer, puis me rhabilla. La journée se passa à me choyer ainsi et quand vint la nuit, elle fit dresser sur son trône un lit de fibres de palmier, me prit par la main et m'y fit coucher. Puis elle fol. 70 A.
s'assit à mes pieds, se mit à me les caresser... »[50]

Quand Sélîme en arriva à cet endroit de son récit, le maudit Hadjdjâdj se mit à rire aux éclats et dit : « Que le feu tombe dans ton âme ! Et dis donc, Sélîme, qu'as-tu fait alors ? »

« Seigneur », répondit-il, « à la suite de ces caresses de la princesse des singes, la concupiscence me domina, le diable entra dans mes entrailles... [51] »

« Quand le jour parut, elle me conduisit au bassin, remplit d'eau une coupe faite d'une calebasse vide, et me versa de l'eau sur la tête pour me rafraîchir. Puis elle me revêtit d'une robe et me couvrit la figure de baisers. Elle me prit par la main, me ramena dans son palais, me fit asseoir sur le trône, et me servit un poisson frais rôti et des fruits de toute espèce. Bref, cette journée encore se passa dans la



liesse et les joyeux ébats, grâce à la bienveillance de la princesse; et je me disais : « Eh bien ! Sélime, tu as déniché là une fameuse épouse et tu t'es mis en ménage dans un endroit idéal, mais plût à Dieu, tout de même, que tu pusses savoir de quel côté est le monde musulman : tu pourrais t'enfuir à la faveur de la nuit. »

Mais que faire? Je ne parvenais pas à sortir, et je dus bien me résigner à mon sort. Je vécus avec ma guenon pendant tout un laps de temps. Elle devint enceinte, ses voisines et ses serviteurs la comblèrent de leurs soins, se mirent à la masser et à lui frotter le ventre, et, quand le terme fut venu, elle accoucha d'un enfant qu'une guenon emmaillota et apporta devant moi. « Bravo ! Sélime, » me dis-je, « voilà ton ménage complet. Te voilà père de famille. » On me conduisit auprès de la jeune mère, on me fit asseoir à côté d'elle et on me fit signe : « Prends sur ton sein la tête de ton épouse et embrasse-la pour la réconforter. » Qu'aurais-je fait ? Il fallut bien m'exécuter. »

Hadjdjâdj partit d'un nouvel éclat de rire. « Bravo, Sélime ! », s'écria-t-il, « tu as eu des aventures merveilleuses ! » Le vieillard reprit son récit :

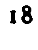
Quelques jours se passèrent, et ma guenon revint tourner autour de moi. Je me disais : « Faut-il, Sélime, que tu sois stupide ? Tu es ici à gaspiller ta vie ; tu t'amuses comme un enfant, tu ne pries plus, tu oublies tes devoirs envers Dieu. Si tu continues à t'attarder, il te faudra rester uni à cette guenon, qui deviendra encore mère, et on te retiendra ici. Et d'ailleurs, si celui qui vient de naître parle comme les enfants des hommes ; quand il sera devenu grand, il ne te laissera pas partir. Il faut absolument t'esquiver. »

Bref, un jour, je remarquai que tous les singes étaient allés dans la forêt pour y chercher des provisions pour



l'hiver. Quand je me fus bien assuré qu'ils étaient tous partis, je pris ma massue sur mon épaule et je m'enfuis. Je marchai jusqu'à la prière de l'après-midi. Tout à coup, en me retournant, je m'aperçus que ma jeune épouse me suivait aux talons, portant son petit sur la nuque. Elle grognait et glapissait à qui mieux mieux. Je fis halte, je la menaçai de fol. 70 B. ma massue et elle s'en retourna. Je me remis en route, mais elle accourut de nouveau après moi en se lamentant. Elle me poursuivit ainsi jusqu'à la prière du soir, mais, de peur de mon arme, elle se tenait toujours à distance respectueuse. Elle poussa ainsi des cris de détresse jusqu'à ce que l'obscurité fut complète. Voyant alors qu'elle n'y gagnait rien et que je continuais à marcher sans m'occuper d'elle, elle jeta son enfant de son épaule, et, dans sa fureur, elle mit un pied sur ce petit corps, le rompit en deux morceaux, en lança une moitié devant moi et partit en emportant l'autre moitié. « Dieu soit loué ! » me dis-je, « le lien qui nous unissait est définitivement brisé, et je suis à l'abri de tes agaceries. »

Je cheminai trois jours et trois nuits et j'arrivai à un autre village [32], formé de huttes de bois et d'argile pleines de pommes, de grenades et de raisins. Je pensai : « Me voilà, semble-t-il, tombé d'un mal dans un pire ! A Dieu ne plaise que je sois victime d'une nouvelle mésaventure ! » Je regardai de toutes parts, et j'aperçus un personnage à l'air respectable, et dont le visage encadré d'une barbe vénérable respirait la bonté, assis sur le seuil d'une maison. Je remerciai le ciel de m'avoir envoyé parmi mes semblables, je me dirigeai vers le vieillard, et je le saluai. Il me rendit mon salut. « Jeune homme, » dit-il, « n'es-tu pas fatigué de te nourrir de fruits ?— Veuille approcher, » lui dis-je. « Hélas ! » reprit-il, « j'ai trop mal aux jambes, et mon fils est allé à la campagne. De grâce, prends-moi sur tes épaules et porte-moi


18

chez moi. J'ai du pain et de la viande que je suis prêt à te servir, car les fruits doivent te donner la nausée. » Je déposai ma massue, et je lui offris mon dos.

Comme l'oiseau au vol léger, il bondit sur mon dos, et m'enserra la ceinture dans ses jambes comme avec une courroie. J'eus beau user de tous les artifices pour le jeter à terre, je n'y réussis pas. Chaque fois que je voulais m'asseoir pour me reposer, il me serrait la taille à me la broyer, me mordait les oreilles et me les mâchait. Forcé par la nécessité, je me résignai à mon triste sort. Nous entrâmes dans sa maison, où il n'y avait que des fruits secs. « Manges en, » me dit-il, « et donne m'en aussi. » J'en mangeai quelques-uns avec autant de goût que si c'eût été du poison, et je lui en passai. « C'est un bonheur pour moi, » dit-il, « que d'avoir eu mal aux jambes, car j'ai trouvé une fameuse monture ! » et ce misérable, à cheval sur mon dos, me faisait courir où bon lui semblait. Il avait à la main une grosse aiguille qu'il m'enfonçait dans la nuque. Il ne me permettait pas de m'arrêter, et si je tardais trop à lui obéir en quelque chose, il me mordillait les oreilles. Je me dis : « Encore qu'il me fût très pénible de vivre au milieu des singes, j'y avais pourtant une gentille épouse que je ne sus pas apprécier. Et j'en suis bien puni par cette nouvelle calamité. Et pourtant, je remercie encore le Très Haut et j'attends avec patience qu'il veuille bien me délivrer des griffes de ce monstre. »

Quelque temps se passa ; quand je me couchais, lui aussi se couchait. Si je satisfaisais un besoin, il m'en faisait autant sur le dos et il m'infectait jusqu'aux pieds. Enfin, j'étais à bout, j'allais succomber à mes tortures. A la moindre chose qui lui déplaisait, il m'introduisait son talon dans l'aine [33] à me faire mourir de douleur. Et il me fallait bien supporter toutes ces avanies ! Qu'aurais-je fait ?

Un jour, tout en cheminant péniblement parmi les arbres, j'aperçus beaucoup de calebasses sèches. J'en arrachai deux ou trois, dont je cassai le bout pour en extraire la semence ; puis je cueillis une certaine quantité de raisin, j'en exprimai le jus et j'en remplis ces calebasses vides, que j'exposai au soleil. Mon bourreau me demanda : « Que veux-tu faire de cela ? — Quand ce jus aura pris une saveur aigrelette, répondis-je, je le boirai, il me donnera des forces, et me rendra ma bonne humeur. — M'en donneras-tu ? » dit-il. « Laisse-moi d'abord y goûter, » répondis-je, « puis tu en auras. » Quand le jus fut bien fermenté, je me dis : « Je vais en boire un peu, et je lui en donnerai assez pour qu'il perde le sentiment et tombe de mon dos. Peut-être pourrai-je fol. 71 B. ainsi échapper à sa cruauté. » En ce moment deux ou trois autres hommes à jambes en lanières s'approchèrent. Leur difformité leur permettait bien l'usage des mains, mais ils marchaient sur leurs genoux en traînant les pieds à terre. Ils félicitèrent leur chef d'avoir trouvé une bonne monture et de ne plus être obligé d'en chercher une.

Pour me débarrasser d'eux, je leur cédai un peu de jus de raisin et quand ils se furent éloignés, j'en donnai à mon cavalier. Il en éprouva une sensation si agréable que, dans sa surexcitation, il me frappait sur les épaules, s'ébaudissait et... [33] Nous rencontrâmes encore une dizaine de ses congénères qui demandèrent à ce vieux misérable la cause de son allégresse. « C'est, » dit-il, « un breuvage que ma monture m'a préparé. » Ils insistèrent pour en avoir aussi. Je leur en fis boire tant qu'ils perdirent le sens, et, quant à mon bourreau, je le portai chez lui et je lui administrai du vin tant que ses jambes se relâchèrent et qu'il se mit à dodeliner de la tête. Je m'approchai d'un arbre auquel j'attachai une corde, je la lui passai au cou et je l'étranglai. Je détachai ses jambes de ma taille, je le

jetai à terre, je pris ma massue et je l'achevai d'un bon coup sur le crâne. Puis je m'enfuis en courant et en jetant de temps à autre un regard en arrière. Je vis au bord du chemin plusieurs de ces monstres, qui tâchèrent de me duper comme l'autre, en m'offrant du pain et de la viande; mais je les menaçai de ma massue et je leur répondis : « Que votre viande et votre pain restent sur votre tombeau ! »

Je marchai à grands pas jusqu'à la nuit, sans m'attarder nulle part. Je grimpai alors sur un arbre, où je restai jusqu'au jour sans pouvoir dormir. Le matin, j'en descendis et je me remis en route. Je finis ainsi par sortir du pays des hommes à jambes en lanières, et j'arrivai de nouveau à une contrée riche en fruits. J'en cueillis et j'en mangeai beaucoup, tout en appréhendant un nouveau malheur. J'en remplis ma tunique, je repris ma massue et je me fis dans la peau de la cuisse une ouverture où j'introduisis mon joyau. Je recousis la plaie et je cheminai longtemps sans voir ni arbre ni eau. Je craignais de ne rien trouver pour réparer mes forces et de succomber à la faim et à la soif, mais je marchai bravement jusqu'à ce que j'atteignis une éminence.

D'en haut, j'aperçus au loin un arbre qui avait poussé au beau milieu du désert. Je me dis en moi-même : « Voilà sans doute un endroit habité ! » Je m'approchai ; je ne m'étais pas trompé : c'était une oasis verdoyante arrosée de belles eaux vives. Je me prosternai pour prier, et voyant que l'arbre était creux, je me cachai dans la cavité pour m'y reposer. Comme le vieux monstre à jambes en lanières ne m'avait laissé aucun répit, je dormis profondément tout le jour et toute la nuit.

A mon réveil, trois colombes fondirent du haut des airs et se posèrent au pied de l'arbre. Je m'étais caché derrière la ramure pour ne pas les effaroucher. Elles ne soupçon-



nèrent pas ma présence et prirent la forme humaine. Elles se déshabillèrent, et, toutes nues, pénétrèrent dans l'eau, où elles se lavèrent et se jouèrent en plongeant et en barbotant. Je savais que c'étaient des péris, je fus émerveillé de leur beauté, et, poussé par la concupiscence, j'étendis la main, je saisis la robe de la plus jeune et je l'attirai vers moi. Enfin, elles sortirent du bain, les deux aînées se rhabillèrent, mais la cadette s'écria : « Hélas ! pas moyen de retrouver mes vêtements. » Elle cacha sa nudité de sa longue chevelure flottante. « Vous savez, dit-elle, que lorsqu'il a été question de descendre ici, je n'en avais pas grande envie, mais vous n'avez pas cédé à mes instances. Il n'y a pourtant pas d'homme ici ! Mais alors que sont devenus mes vêtements ? Car nous savons que les péris ne commettront jamais pareille action. » fol. 71 B

Enfin, une des jeunes filles m'aperçut dans le creux de l'arbre et dit : « O ma sœur, un homme est caché dans l'arbre et c'est lui qui t'a ravi ta robe ! « Les deux aînées, là-dessus, prirent leur vol et disparurent. La cadette resta seule et me dit : « Bravo ! mon pauvre Sélîme ! Est-ce que par hasard tu en as assez de la guenon ton épouse, et aurais-tu jeté ton dévolu sur moi ! Comment as-tu pu abandonner ce cher petit enfant ? Et comment aussi as-tu pu échapper aux monstres à jambes en lanières ? Il faut croire que les fils des hommes ont l'âme dure ! Mais rends-moi donc mes vêtements, que je retourne avec toi chez mon père ! » Je lui dis : « O ravissante idole, où m'as-tu déjà vu ? Comment sais-tu que mon nom est Sélîme ? D'où connais-tu mes aventures ? Si je ne te rends pas ta robe, c'est que j'ai peur que tu ne t'en ailles aussitôt après t'en être revêtue — Sélîme, » répondit-elle, « si tu ne me connais pas et si tu ne m'as jamais vue, moi je n'ignore rien de toi ni de tes aventures ; je sais qu'à Wâssit, tu as vu

en songe le prophète de Dieu — que Dieu le garde et le conserve —, que tu es parti de ta ville natale, que tu as fait le pélerinage de la Mecque, d'où tu t'es rendu à Médine, puis que tu as pris part à la guerre sainte. » Elle me donna d'autres preuves encore de sa connaissance parfaite de mes faits et gestes et je dis : « Rien n'est plus exact. Mais j'ai bien peur que tu ne t'en ailles en m'abandonnant ici. »

« Ne te tourmente pas, Sélîme, » répondit elle. « Mon père lui-même te demande et c'est pour toi que ma mère m'a enfantée. Mais quand mes sœurs vont rentrer sans moi, elle va être dans les transes. Donne-moi mes vêtements, je vais me rhabiller et te conduire à la maison de mon père. » Je lui fis prêter serment par le lait de sa mère, et je lui rendis d'abord sa chemise dont elle se revêtit. Je serrai le reste contre ma poitrine et je la pris par la main. « N'aie donc pas peur, dit-elle, je n'ai aucune envie de t'éviter et je ne te serai pas infidèle. » Elle me prit par la main et me dit : « Ferme les yeux. » Je compris qu'elle allait s'envoler et j'obéis. Elle m'emporta avec une telle rapidité que je n'eus que le temps de dire trois fois : « Dis : Dieu est un », et nous étions arrivés.

Je sentis mon pied toucher terre, j'ouvris les yeux et je me vis au milieu d'une prairie étoilée de safrans, de giroflées et de jacinthes. Des sources d'eau pure y versaient la fraîcheur et des arbres d'aloès et de santal dressaient leur cîme jusqu'au zénith. J'accompagnai donc la jeune péri au palais de son père. Nous franchîmes la grande porte d'entrée et, de toute part, je ne voyais que murs énormes s'élevant jusqu'aux nues. Tout le palais et ses appartenances étaient d'argent et les portes étaient incrustées de rubis et de turquoises. Elle ouvrit, nous entrâmes ; de toute part ce n'étaient que trônes d'or. D'un côté était un dais d'argent

où se tenait un vieillard lumineux à barbe blanche, revêtu d'une robe verte. « Lâche mon bras, dit ma bien-aimée, « mon père regarde et je suis honteuse. » Ce personnage imposant était donc son père. « Je ne veux pas te laisser aller, dis-je à la jeune fille, « tant que je ne me suis pas approché de ton père, pour le saluer. S'il me rend mon salut, je serai rassuré et je t'obéirai. » Elle se couvrit la figure, je m'avançai et je saluai le vieillard. Il répondit à mon salut, descendit de son trône, me serra sur son cœur et m'embrassa en me disant : « Sélîme, tu es le bienvenu. Es-tu bien remis des fatigues de ton voyage ? J'espère que Dieu va te donner le repos et le bonheur et t'épargnera d'autres vicissitudes. » Je répondis : « Que Dieu te récompense de ta bienveillance. » Il reprit : « Retire ta main de ma fille, car désormais elle est à toi et je t'accepte pour gendre ; Mahomet m'a ordonné fol. 72 A
de te la confier et nous ne pouvons qu'obéir. N'aie plus aucun chagrin. »

Ces paroles me rendirent le calme et la joie, il me prit par la main et me fit visiter son palais. Il était beau comme le paradis sublime. Les lambris étaient de métaux précieux ; les portes, d'argent massif ; les tapis, de brocart. Alentour s'étendait un jardin plein de fruits de toutes espèces. Au milieu de chaque salle s'élevait un trône orné de perles et de joyaux et couvert de tentures magnifiques. On me dépouilla de mes vêtements et on me fit revêtir des habits splendides. Je vis sur une estrade ma jeune amie assise sur un trône, ayant devant elle une centaine de péris attachées à son service. Puis entrèrent trois cents d'entre les grands personnages, qui prirent place sur des escabeaux d'or et me dirent : « O Sélîme, puisque le Saint Prophète a fait de toi le gendre de notre chef, tu voudras bien, en retour de nos bons offices, demander à

Mahomet, au jour de la résurrection, d'intercéder en notre faveur auprès de Dieu pour qu'il nous pardonne nos fautes, car nous ne saurions supporter le feu de l'enfer. » Après cela, on apporta à boire et à manger. On se restaura et, quand on se fut lavé les mains, le père de ma fiancée fit mander le cadi et, séance tenante, on m'unit à la jeune péri, avec une dot de quatre cents dirhems de chacun mille dînârs. On suivit, par égard pour moi, les us et coutumes des humains, et mon mariage eut lieu suivant les mêmes cérémonies que celui d'Ali et de Fâtime. Après la récitation de la khoutba, on éparpilla en mon honneur des plateaux de pièces d'or et de joyaux, et chacun vint me féliciter et m'exprimer ses souhaits de bonheur. Ensuite, on étendit les nappes, on servit du vin et on apporta du dessert et des fruits tels que je n'en avais jamais vus. On se régala et on fit résonner des instruments singuliers dont les accords étaient nouveaux pour mon oreille. La soirée se passa ainsi, les invités s'en allèrent.

Mes belles-sœurs avaient préparé une chambre nuptiale. Elles m'y conduisirent, et me confièrent leur sœur. Je contemplai avec ravissement cette adorable enfant, rivale des houris du paradis. Tout l'appartement était illuminé du reflet de sa beauté. Je m'assis à côté d'elle, je cueillis quelques baisers sur ses lèvres [34], et quand le jour parut, ses sœurs vinrent éparpiller sur nous des besants d'or et apportèrent des mets nouveaux pour moi. Les femmes des grands personnages vinrent me rendre visite, car ces péris sympathisent parfaitement avec notre espèce. Ils me comblèrent de prévenances et me firent visiter leur ville, où tout n'était qu'or et argent. Je vivais donc en liesse avec ma jeune femme. Elle ne tarda pas à concevoir et, neuf mois après, elle mettait au monde un garçon aussi beau qu'elle : telle la



perle se sépare de l'huître. Cette naissance me remplit de joie. Les nourrices emmaillotèrent l'enfant dans de la soie de Chine et le mirent dans mon giron. Je le dévorai de baisers et je lui donnai le nom de Mahomet.

Il grandit, quelque temps se passa. Un jour que mon épouse était assise sur son trône, on entendit tout à coup le rugissement d'un lion. A l'instant, elle se leva et jeta son enfant dans la gueule du fauve, qui s'en alla en l'emportant. Ce forfait me brûla le cœur et je me dis : « Comme cette race est sans pitié ! Ils jettent leurs propres enfants dans la gueule du lion, sans même pousser un soupir de regret ! » Cet acte m'inspira pour les péris de l'aversion, mais le temps l'effaça, tant j'avais bonne vie avec ma jeune femme. Elle devint enceinte à nouveau et accoucha d'un second fils, beau comme la lune dans tout son éclat. Les nourrices l'emmaillotèrent dans des étoffes précieuses et le déposèrent sur mes genoux. Je l'appelai Ali. Quelque temps après, je vis un loup noir pénétrer dans la chambre. Mon épouse se leva et lui jeta l'enfant dans la gueule. La bête féroce le saisit et l'emporta. Ce nouveau crime redoubla mon angoisse et je dis à la péri : « Désormais, il ne me faut plus d'enfants. » fol. 72 B

Quelque temps après, me trouvant seul avec ma jeune femme, je poussai un profond soupir. « Sèlîme, » me demanda-t-elle, « pourquoi soupires-tu ? Est-ce que par hasard il te souviendrait des hommes ? Ou la femme que tu as laissée à Wâssit vaut-elle mieux que moi ? — Ma bien-aimée, » répondis-je, « Dieu — Il est grand — n'a créé à mes yeux personne d'aussi parfait que toi, mais tu as deux défauts : le premier est que tu es sans pitié, et le second n'est pas moins grave : tu es infidèle. » Elle protesta vivement : « O Sèlîme, quelle infidélité as-tu jamais vue de ma part ? Et quand ai-je donc agi avec cruauté ? — Com-



ment ? » m'écriai-je, « peut-il y avoir une plus grande barbarie que de jeter au lion et au loup deux perles d'enfants? Quant à l'infidélité, elle consiste en ce que, si un jour je disparaissais, tu n'irais pas même à ma recherche. »

« O mon époux, » répondit-elle, « ne te forge pas de lubies et sois bien tranquille. Dieu me préserve de te voir partir un jour, mais, quoi qu'il arrive, jamais, tant que je vis, la main de personne ne me touchera, et je resterai fidèle, comme c'est l'usage chez les péris. A telle enseigne que chez nous, si un mari répudie sa femme, ou vient à mourir, l'abandonnée ou la veuve ne peut contracter une nouvelle union. Et d'ailleurs les péris ne convoitent plus une femme qui a appartenu à un humain. Quant au second reproche que tu m'adresses, celui d'être sans pitié, et de faire dévorer mes enfants par le lion et le loup, sache bien que ces deux êtres n'étaient ni lion ni loup. De même que vous donnez vos enfants à garder aux nourrices, nous, péris, nous faisons de même pour que mari et femme puissent être entièrement l'un à l'autre et vivre dans le plaisir. Quand l'enfant est devenu grand, on le rapporte. »

Et, aussitôt, elle fit ramener les deux enfants. Je fus émerveillé de leur beauté, j'invoquai le prophète et j'admirai la sagesse du Créateur, qui fait sortir d'une goutte d'eau une forme si parfaite « Tiens, » reprit-elle, « je t'abandonne nos deux garçons, pour que tu ne dises pas que c'est moi, la mère impitoyable, qui les ai sur mes genoux. » Je les embrassai tendrement, ils me rendirent mes caresses, et j'adressai au Seigneur cent mille actions de grâces. Je me disais : « Me voilà bien loin de ma patrie, j'ai supporté bien des avanies, mais Dieu m'a enfin procuré tout ce bien-être et m'a octroyé une épouse idéale. » Je demandai à cette adorable créature pardon de mes soupçons injustes, et nous recommençâmes la même existence de félicité sans mélange.



Pourtant, la nuit, je vis en songe ma cousine [35], je m'éveillai et je versai d'abondantes larmes. La péri me demanda : « Qu'as-tu, Sèlîme ? Pourquoi pleures-tu ? Tu fais saigner mon cœur. — O ma fidèle amie, » répondis-je, « ô compagne de mes douleurs, j'ai vu en songe ma femme terrestre qui m'a dit : « Tu m'as laissée dans la misère ! Au jour, peut-être bien proche, de la résurrection, qu'auras-tu à répondre [pour te justifier] ? » Cette pauvre créature souffre à cause de moi. Il y a maintenant dix-huit ans que j'ai quitté ma patrie, et, au moment de partir, je n'ai pas même dit adieu à cette infortunée. Je ne sais ce qu'elle est devenue, et je me demande ce que je lui répondrai devant le Souverain Juge ? — Sèlîme, » répondit ma bonne péri, « je ne puis te voir dans la peine, et je désire pour toi toute la joie du monde. Si j'étais sûre que tu ne me serais fol. 73 A pas infidèle, je te confierais à un messager qui, dans le terme d'une journée, te transporterait à Wâssit, où tu pourrais voir ta femme et tes enfants. Mais tu ne m'oublieras pas, tu reviendras, n'est-ce pas ? »

Emu de ces paroles, je repris : « O ma douce compagne, si même on me coupait en mille morceaux, on ne pourrait te ravir mon cœur, car c'est à toi que je dois le bonheur sans pareil dont je jouis à présent. Comment pourrais-je donc t'abandonner ? C'est bien malgré moi que je t'ai parlé de ce désir de revoir, une fois du moins » ma patrie, et de donner à ma famille de quoi subvenir à ses besoins. Après cela, je reviendrai, car je ne puis vivre sans toi ni me priver de ces enfants, et je te promets que, dès que tu me feras rappeler, je reviendrai auprès de toi. — D'ici à ta ville natale, il y a, dit-elle, deux années de distance, mais je t'y ferai parvenir en un seul jour. La compassion me pousse à agir ainsi ; mais je crains bien que mon père, s'il est avisé

de cette aventure, ne sévisse, lui, contre toi. — Mais si c'est ton désir, répliquai-je, qui pourrait y trouver à redire ? — Tais-toi, dit-elle, ne dis mot de ce projet à personne. Je te ferai partir demain à la faveur de la nuit. »

Le moment arriva bientôt, je fis mes préparatifs de voyage, et mon épouse mit dans une bourse toute une quantité d'or et de pierres précieuses, qu'elle me confia en disant : « Note bien que la valeur de ces richesses dépasse mille tomans. Donne-les à ta femme et à tes enfants, qu'ils aient de quoi vivre. — Que Dieu, lui dis-je, te garde de tous les malheurs, pour tout le bien que tu m'as fait. » Quand le soleil fut couché, je récitai la prière du soir. Mon épouse m'amena un oiseau blanc de la grosseur d'un cheval, et lui dit : « Il faut que tu prennes mon mari sur ton dos et qu'à la pointe du jour tu l'aies fait parvenir à Wâssit ! — A tes ordres, » répondit l'oiseau, « mais toi, qui connais ce qui me concerne, fais-lui les recommandations indispensables. — Sèlîme, me dit-elle, tant que tu es sur son dos, ne prononce pas le nom de Dieu, car cet être est un 'ifrîte. — Bien que ce soit difficile, dis-je, je m'efforcerai de ne souffler mot et je me surveillerai. » Puis je l'embrassai avec effusion et je dis : « Mes enfants, si Dieu me prête vie, je serai de retour d'ici à un mois. » Alors la jeune pérî apporta un peigne, une bouteille contenant du vif argent, et du collyre, et me les remit en disant : « Si mon père a vent de ton départ et qu'il envoie quelqu'un à ta poursuite, jette-lui le peigne et continue tranquillement ton voyage. S'il en vient d'autres, fais de même avec le vif argent et le collyre. Ne crains rien, tiens bon et va toujours. » J'appelai sur elle les bénédictions du ciel et je l'embrassai de nouveau. Elle m'apprit encore une prière et une formule magique. « Quand tu seras rassasié de ton séjour terrestre, » ajouta-t-elle, « et



que tu auras envie de revenir auprès de moi, récite ce talisman, et à l'instant je t'enverrai quelqu'un pour te ramener ici. » Je liai la bourse à ma ceinture, j'enfourchai ma monture ailée, puis je fis mes adieux à mon épouse et l'oiseau s'envola, m'emportant dans les airs.

Vers minuit, je regardai en arrière, et j'aperçus, lancés à ma poursuite, deux à trois cents lions rugissants. Je leur jetai ce peigne et à l'instant, par l'ordre du Très-Haut, j'atteignis une forêt et ils disparurent à mes yeux. Quelques temps après, j'entendis des cris et des hurlements effrayants, je jetai le collyre, et immédiatement s'offrit à mes regards une montagne noire. Cependant, l'oiseau volait toujours. Enfin, des clameurs s'élevèrent de nouveau derrière moi. Je me vis assailli par cent mille péris qui clamaient après moi et m'injuriaient : « O humain infidèle, tu as délaissé la fille de notre roi avec ses deux enfants. Où vas-tu donc ? Te figures-tu que nous allons te laisser partir ainsi ? » Je renversai le contenu de la bouteille de vif argent ; au commandement divin, une vaste mer aux vagues bouillonnantes se présenta. Le jour commença bientôt à poindre, et l'oiseau s'abattit pour se reposer un instant. Je m'imaginai que j'étais arrivé à destination, et par une fatale inadvertance, je dis : « Louange à Dieu, le Seigneur des mondes ! Me voilà enfin dans ma patrie. »

A l'instant, l'oiseau me jeta de son dos et s'envola. La fol. 73 B
recommandation de la princesse me vint à l'esprit, et l'angoisse me fit perdre connaissance. Quand je revins à moi, je fis une ablution, je priai et j'exhalai mes plaintes vers le palais de Dieu. Je me levai, — qu'aurais-je fait ? — et je me mis en route. Une montagne apparut à ma vue, je la gravis et j'aperçus une prairie verdoyante, où paissaient deux à trois mille moutons. A côté se tenait, debout sur un rocher, un



géant haut comme un minaret, avec deux yeux comme des coupes de sang, et une bouche comme une caverne béante. Il tenait à la main une masse de laine du poids d'au moins dix batmans, qu'il était occupé à filer, et était muni d'une houlette de vingt aunes de longueur.

J'eus peur et je voulus me cacher; mais, de loin, il m'aperçut et me cria : « Homme, viens donc ici. Je suis sûr que tu as faim. » J'approchai, il le fallait bien ! Je le saluai. Il me rendit mon salut et me dit en riant : « Par quel hasard as-tu échoué en cet endroit ? — Hélas ! répondis-je, mon destin le voulait ainsi. — Ne te tourmente pas, reprit-il, ton voyage sera bientôt fini. Pour cette nuit, sois mon hôte. Je partagerai avec toi mon repas, et tu pourras repartir demain matin. » J'avais grand'peur et je répondis : « A toi d'ordonner. » Je tremblais comme le feuillage du saule. Enfin le crépuscule vint. Il appela ses moutons qui se rassemblèrent, se mit en route et toutes ses bêtes le suivirent. Il m'invita à l'accompagner, ce que je fis bon gré mal gré. Je vis qu'il avait creusé au pied de la montagne une caverne à laquelle il avait ajusté une porte de pierre. Il y pénétra et me dit : « Entre donc avec moi. » Je le suivis, et tous les moutons firent de même.

Je me mis à regarder à droite et à gauche. La caverne était immense. D'un côté, le géant avait entassé une grande quantité de bois à brûler, et deux pierres placées à une faible distance l'une de l'autre étaient surmontées de deux énormes broches. Il déposa sa laine, et alla fermer la porte de son antre, en déployant une force qui me stupéfia. Puis il vint me prendre par la main et me conduisit plus avant dans la caverne. J'y trouvai une quarantaine de captifs enchaînés, les uns vieux, les autres jeunes. Ce maudit berger me dit : « Te voilà maintenant à l'abri des fatigues du voyage. Reste bien tranquille ici. Ton tour viendra après celui des quarante autres. »



Il me ligotta, détacha les liens d'un jeune homme, le conduisit dehors et lui coupa la tête. A cet horrible spectacle, je m'évanouis. Quand je revins à moi, je me mis à sangloter en me débattant éperdument sur le sol. Quelques instants après, je vis que l'ogre avait embroché un mouton d'une part et l'homme de l'autre. Il nous apporta le mouton rôti et nous dit : « Mangez. » Lui-même dévora le rôti de chair humaine. Mes compagnons me demandèrent : « Infortuné, comment donc es-tu tombé dans les griffes de cet horrible démon ? — Comme vous, » répondis-je. « Mais dites moi donc quel est ce monstre. — Ce gros misérable, dirent-ils, est un div du nom de Pourdjâdoû [36]. Il s'est enfui de la prison du bienheureux Salomon et séjourne depuis lors dans cette caverne. Il a pris la forme humaine pour duper les hommes et s'en emparer. — Il a tué ce jeune homme. Est-ce que peut-être il va le manger ? — Mais ne vois-tu donc pas qu'il l'a embroché pour le rôtir ? — Mais pourquoi ne se nourrit-il pas de mouton ? — Que tu es donc stupide. » Je me mis à pleurer et je m'adressai des reproches : « Quiconque ne sait pas se contenter d'un sort tranquille, me dis-je, mérite ce qui m'arrive. J'avais une femme belle comme les houris du paradis, de charmants enfants, de l'aisance, aucun embarras. Pourquoi les ai-je quittés pour devenir captif de ce maudit fol. 74 A sorcier ? Ô Seigneur, pour l'amour du prophète, tu m'as sauvé une fois déjà des horreurs de la prison, arrache-moi encore aux serres de ce démon. » Cependant, j'avais l'œil fixé sur tous les faits et gestes du monstre. Il apporta une outre de vin qu'il plaça devant lui, et en arrosa son infâme repas. Il arracha une main qu'il m'offrit : « Mange, » dit-il, « Sèlîme, c'est exquis. » A ce spectacle, ma bile se changea en eau [37], je me frappai la tête et je versai des larmes amères.

Au récit de ces horreurs, Hadjdjâdj lui-même s'abandonna aux pleurs. « Seigneur, » dit le vieillard, « puisse Dieu t'épargner les larmes en dédommagement de celles que tu verses sur mon infortune. — Continue ton histoire, » dit Hadjdjâdj. Sèlîme reprit :

« Seigneur, je restai dans cet état toute la nuit. Le matin, l'ogre apporta une quantité de pommes et de sauterelles, puis il déplaça la porte de pierre, fit sortir ses brebis et les conduisit au pâturage. La faim m'obligea ce jour-là à manger de ces pommes. Quand la nuit tomba, ce maudit revint, et emporta encore un de nous, qu'il décapita. Je m'évanouis, et quand je repris connaissance, je le vis qui déchirait le ventre de sa victime. Puis il alluma un grand feu, embrocha ce malheureux, le rôtit et le mangea, et mit à portée de sa main une outre de vin. Puis il alla dans une cavité et en sortit avec le pan de sa robe tout rempli. Il s'approcha de nous, et donna à chacun trois poignées de fruits. J'en reçus quatre. C'étaient des amandes, des dattes et des fruits de jujubier. « Mange, dit-il, Sèlîme, il n'y a rien de tel pour engraisser un homme. Et ton tour viendra dans une quarantaine de jours. — J'espère bien, dis-je, qu'avant cela, Dieu t'aura fait périr et que je serai délivré. » Il sortit. Mes compagnons se rassasièrent de ces fruits, et m'engagèrent à les imiter : « Mange, dirent-ils, à quoi bon pleurer ? Nous avons fait comme toi, mais maintenant nous savons bien qu'il est impossible d'échapper aux griffes de ce montre. — Mes amis, répondis-je, pourquoi donc désespérez-vous de la miséricorde divine ? Pour ma part, je ne doute pas que Dieu ne me délivre. » Ils élevèrent aussi leurs plaintes vers le trône de Dieu. Quant à moi, aucun aliment ne me pénétra dans le gosier.

Or, notre bourreau se gorgeait de vin pareil à du venin de serpent, et finit par tomber ivre mort. Je dis à mes compa-



gnons : « Allons, déployez un peu de bravoure. Demandons à Dieu aide et assistance, et brisons nos chaînes. Il y a ici beaucoup d'armes. Saisissons-les, élançons-nous tous ensemble, peut-être le ferons-nous périr au premier assaut et pourrons-nous sortir d'ici. — Sèlîme, » répondirent-ils, « ne perds donc pas la tête. A nous tous, nous ne saurions lui résister, et s'il s'apercevait de ce que tu manigances, il nous exterminerait avec mille tortures. — Eh bien ! » repartis-je, « puisque vous ne voulez pas me prêter main forte, je demande la victoire à mon Dieu. Contentez-vous donc de regarder, et moi, je vais faire tout mon possible en comptant sur l'aide du Très-Haut. »

Je fis un effort suprême, je rompis mes fers et je sortis du trou où nous étions relégués. Je vis ce diable étendu sur le dos privé de sentiment. Je pris les deux broches de fer, je les plaçai sur le feu et je l'attisai du pan de ma robe. Quand elles furent chauffées à blanc, je me protégeai les deux mains au moyen de lambeaux d'étoffe, je m'approchai du monstre et je lui enfonçai une broche dans chaque œil avec une telle violence qu'elles lui sortirent par la nuque. Il poussa un rugissement de douleur, et m'appliqua sur la poitrine un tel coup du revers de la main, que je tombai en arrière : j'en eus le cœur tout endolori, et un vent sortit de mes entrailles. »

A ces paroles, Hadjdjâdj s'écria : « Que le feu tombe dans ton âme, Sèlîme ! Voilà certes une grande catastrophe. Mais continue ton récit. »

« Or donc, seigneur, » reprit le vieillard, « le géant s'était levé en hurlant. Je courus me cacher parmi les brebis, et, me doutant de ce qu'il allait faire, j'ouvris le ventre à une de ses bêtes, je lui enlevai les entrailles et je l'écorchai. L'ogre alla déplacer la pierre qui servait de porte, appela les brebis fol. 74 B

19



et appuya les deux pieds aux deux extrémités du seuil. Elles défilèrent une à une [entre ses jambes], et il leur tâtait le dos et les laissait sortir. Moi, je me revêtis de la peau de celle que j'avais tuée. Quand je passai entre ses deux jambes, il me frotta la main sur le dos. A ce moment, je lâchai la peau et je détalai. Il comprit que j'étais parti et se lança à ma poursuite. Par la miséricorde divine, une montagne se présenta devant moi, et je m'empressai d'en gagner le sommet. Lui aussi se disposa à la gravir, et je compris que s'il parvenait à en atteindre la cime, j'étais perdu sans issue. Je ramassai une énorme pierre, et je la lui assénai sur le front, si bien qu'il roula du haut en bas. Il se cassa la nuque, et il s'épuisait en efforts inutiles pour se relever, et gémissait ou m'accablait d'injures. Je lui lançai encore deux ou trois pierres, si bien que je finis par l'envoyer aux enfers. Je descendis et je lui écrasai la tête avec un bloc de rocher. Puis je rendis grâces au Très-Haut et je me dirigeai vers la caverne.

A l'aide d'un madrier pointu, j'en écartai la porte de pierre, j'y pénétrai, et, en me revoyant, mes compagnons de captivité s'écrièrent : « Brave homme, qu'as-tu donc fait du div ? — Grâce à Dieu, répondis-je, je l'ai tué. » Cette nouvelle les remplit de joie, ils se jetèrent à mes pieds. Je rompis leurs liens et leurs chaînes. Puis je pénétrai dans la chambre que l'ogre s'était réservée. Je la trouvai remplie d'objets divers, d'armes et de vêtements qui avaient appartenu à ses victimes et qu'il y avait entassés. Il y avait aussi amoncelé une quantité de fruits. Nous nous munîmes de ces armes, puis nous nous acheminâmes vers le désert et mes compagnons me dirent : « Emmenons avec nous ces moutons. Nous pourrons toujours, s'il le faut, nous en débarasser et continuer notre route. Il se peut d'ailleurs que nous ne soyons pas loin de notre pays. » Je n'approuvai pas ce



projet, mais l'un de nous prit la parole et dit : « Moi, je me souviens parfaitement du chemin que j'ai suivi avant de tomber au pouvoir de ce monstre. » Alors, nous nous décidâmes à emmener les moutons, cet homme nous servit de guide, et après avoir marché une vingtaine de jours, nous arrivâmes enfin dans le domaine de l'Islam. Nous nous renseignâmes et on nous dit : « Le pays où nous sommes est le Maghreb, et la ville que voilà s'appelle Roûh Efzâ. [38] » Il y avait précisément, parmi nous, trois habitants de cette ville. Ils nous conduisirent chez eux, et leurs parents vinrent nous voir. On battit le tambour en signe d'allégresse, et on nous accorda l'hospitalité pendant trois jours. Nous vendîmes les moutons, ce qui nous procura assez d'argent pour couvrir nos frais de voyage, et nous atteignîmes la ville de Basra. Trois d'entre nous étaient des gens de Basra. Eux aussi nous hébergèrent, et leurs parents nous firent fête. Le quatrième jour, ils nous firent cadeau de vingt tomans d'or et d'un costume complet, et chacun prit le chemin de sa patrie. Pour ma part, j'arrivai donc à Wâssit.

Il y avait dix-neuf ans que j'étais sorti de chez moi. Arrivé à proximité de ma maison, je demandai à un passant : « A qui est cette maison ? — C'est, » me répondit-il, « la demeure de la femme de Sèlîme ; il y a bien des années que son mari est introuvable, et la pauvre se considère comme veuve. » Ces paroles me firent grand plaisir. Je m'approchai, je frappai à la porte. Ma femme vint et demanda : « Qui est là ? Qui donc peut bien frapper au seuil des pauvres gens ? » Je répondis : « C'est moi, c'est Sèlîme le bijoutier. — Va-t-en, » reprit-elle, « brave homme, ne te moque pas de moi. Voilà vingt ans qu'il est parti et que personne n'a de ses nouvelles. » Je lui donnai certains détails qui démontraient mon identité. Elle entr'ouvrit la porte, regarda par l'entrebaillement, et dès

qu'elle me vit, elle perdit connaissance. Moi aussi, je tombai en défaillance.

Quand je revins à moi, ma tête reposait sur son sein.
fol. 75 A J'ouvris les yeux, elle m'embrassa, me prit par la main et me fit entrer. C'était le moment du dîner. Par une fatalité, la lampe s'éteignit. Elle voulut la porter chez le voisin pour la rallumer. Je l'en empêchai et je dis : « Le bazar est proche. » Je pris moi-même la lampe, et je me rendis à la boutique d'un épicier pour la rallumer. Le misérable boutiquier s'imagina que je voulais commettre un larcin, prit le volet de sa devanture et m'en appliqua un coup. Je déposai ma lampe sur le sol, et je le jetai par terre. A ses cris, les gens se rassemblèrent. « Cet homme est un voleur, » dit-il. « Il m'a pris mon argent. J'ai voulu le retenir pour le lui reprendre, il m'a frappé, et voilà pourquoi j'appelle au secours. »

Je reçus force coups, et j'eus beau protester, on ne voulut pas m'entendre. Les policiers vinrent me mettre la main au collet, me conduisirent en prison et me couvrirent de chaînes. Le lendemain matin, tous mes compagnons de captivité firent des cadeaux aux policiers et furent relâchés instantanément. Malheureusement, je n'avais rien à donner, car j'avais déposé chez moi, en rentrant, l'argent que j'avais rapporté de mon voyage. On me laissa donc au cachot. Le lendemain, on vint enchaîner auprès de moi trois autres individus. Et voilà comment j'ai passé vingt ans dans cette prison. J'avais beau crier, personne n'a répondu à mon appel, et moi, par la douleur d'être séparé de cette pauvre femme, et elle aussi, sans doute, par suite du chagrin de m'avoir perdu, nous sommes devenus l'un pour l'autre comme des visions de rêve. Emir, il n'y a, je crois, personne au monde qui ait autant souffert que moi et subi autant d'avanies. »

Sèlime, à ce moment, poussa un profond soupir et se mit à pleurer, et Hadjdjâdj, pris de compassion, versa des larmes sur son triste sort, de même que tous les assistants. Hadjdjâdj prit alors la parole pour demander à quelle époque remontaient toutes ces aventures. « Emir, » répondit Sèlime, « le saint commandeur des croyants [39] était encore en vie. Il était installé dans la ville de Koûfa sur le trône du caliphat, et Mo'awiyah était gouverneur de Syrie, et était l'ennemi acharné du saint caliphe. Maintenant donc, c'est toi qui es l'émir de Wâssit. — Sèlime, » dit Hadjdjâdj, « puisque je n'ai rien su de ta présence en prison, que le Très-Haut ne me reproche pas d'avoir été injuste envers toi. » Tous les assistants furent grandement étonnés de ces paroles.

« Sèlime », reprit Hadjdjâdj, « jamais personne n'a entendu le récit de pareilles aventures, jamais personne n'en a été le héros. Si tu pouvais fournir de ta véracité une preuve tangible et irréfutable, j'ordonnerais de perpétuer ton histoire dans les livres. » A l'instant, Sèlime demanda un couteau, se fit une incision dans la peau de la cuisse et en sortit le joyau dont il avait parlé, et qui répandait un éclat aussi puissant que celui d'une lampe. Il le baisa et le déposa aux pieds de Hadjdjâdj. Le prince, émerveillé, fit venir des experts en bijoux et leur demanda quelle pouvait en être la valeur. Ils répondirent : « Nous n'avons jamais vu de pareil joyau. Il n'a pas de prix. » Alors, Hadjdjâdj ordonna de donner à Sèlime une splendide khil'at, trois cents dînârs d'or, des étoffes précieuses, dix esclaves de l'un et l'autre sexe, et un firmân constatant l'octroi de cette distinction. Hadjdjâdj reprit : « En outre, Sèlime, je te ferai donner une indemnité. » En ce moment, le vieillard se mit à pleurer. Hadjdjâdj lui demanda : « En quoi y a-t-il lieu de pleurer maintenant ? — Seigneur, » répondit-il, « tu sais



que j'ai une pauvre femme dont je n'ai plus eu de nouvelles depuis si longtemps, pas plus qu'elle n'en a reçu de moi. — Mais, Sèlîme, » dit Hadjdjâdj, « pourquoi ne m'as-tu pas envoyé quelqu'un pour m'informer de ta situation ? — Mon geôlier », répondit Sèlîme, « était un barbare, je n'ai même pu lui parler jusqu'au moment de ma délivrance. »

Alors Hadjdjâdj envoya plusieurs de ses serviteurs pour tâcher de trouver la maison de Sèlîme. Ils revinrent bientôt et dirent que son épouse était encore en vie. Le vieillard,
fol. 75 B tout heureux, voulut sur le champ s'en retourner chez lui. Hadjdjâdj lui donna un cheval à cet effet, et il s'en alla accompagné des dix esclaves qu'il avait reçus. A son arrivée, sa femme, au comble de la joie, lui sauta au cou et lui couvrit le visage de baisers, puis elle lui demanda ce qu'il était devenu. « Ma cousine, [1] » dit-il, « ne me demande pas de rappeler ces misères. »

Cependant, le bruit du retour de Sèlîme s'était répandu dans la ville de Wâssit. Une multitude en fête se rassembla autour de lui et on lui donna un concert. Puis il fit le récit de ses aventures, dont tout le monde fut émerveillé.

Enfin, il alla se reposer et ses esclaves lui massèrent les mains et les pieds. A son réveil, il se souvint de la pérî, à qui il avait fait une promesse qu'il n'avait pas accomplie. Heureusement, la formule magique qu'elle lui avait enseignée pour le cas où il aurait envie de retourner auprès d'elle, lui revint en mémoire. Il l'eut à peine prononcée qu'il vit devant lui le frère de la pérî sa femme. Il se jeta aux pieds de Sèlîme, et lui dit en pleurant : « Dieu soit loué, Sèlîme, tu t'es enfin souvenu de nous après vingt ans d'absence. Que t'est-il donc advenu ? » Sèlîme répondit : « O mon cher, mon histoire est bien longue, mais je te la raconterai plus tard. »

Il appela alors sa cousine et lui dit : « Ma chère amie, on est venu me chercher. — Qui ? » demanda-t-elle. — Mon beau-frère, qui est de la race des péris. » A ces mots, la pauvre femme se mit à geindre et à verser un torrent de larmes. « Ne t'afflige pas, » dit-il, « ô ma bien-aimée si longtemps séparée de moi. Si le Très-Haut veut bien me garder sain et sauf, je ne t'oublierai pas. Je reviendrai dans un mois. » Cette promesse la consola, et il ajouta : « Tu as maintenant de l'argent en abondance, des servantes et des esclaves. Si Hadjdjâdj me fait demander, dis qu'un grand oiseau, descendu du ciel, est venu et m'a emporté. Le frère de la péri reprit, en effet, cette forme, donna à Sèlîme place sur son dos et s'éleva dans les airs. A la pointe du jour, il le déposa à terre à la porte du palais de sa sœur, à qui il annonça l'arrivée de Sèlîme. Elle arriva bientôt avec ses enfants, et tous les trois entourèrent Sèlîme. Son beau-père se présenta aussi. Sèlîme s'approcha, lui baisa la main et le prince l'embrassa sur les yeux et lui dit : « Sèlîme, tu as mis bien longtemps à te souvenir de nous.«Sèlîme alors s'assit et narra ses aventures, dont tous demeurèrent stupéfaits. « Sèlime, » lui dirent-ils, « nous n'avions pas de nouvelles de toi, sans quoi nous ne t'aurions pas laissé en proie à ces malheurs. — Mais pourquoi, » reprit son épouse, « ne pas avoir récité la formule magique que je t'avais apprise, pour invoquer notre secours ? — Malheureusement, » répondit-il, « je l'avais oubliée. — Enfin, » reprirent-ils, « tout est bien qui finit bien. Nous te retrouvons, vis désormais exempt de tout souci. Nous sommes prêts à exécuter tes moindres désirs. » Quand la nuit fut venue, la princesse lui dit : « Grand Dieu ! mon pauvre ami, tu as bien souffert. Tes cheveux sont devenus tout blancs. Mais je vais te guérir et te rajeunir. » Alors, elle le prit par la main, le conduisit au



jardin d'Iram[41] et l'amena auprès de la fontaine de Salomon. Elle s'éloigna un instant, puis revint avec un onguent. Elle le fit mettre tout nu et lui en frotta tout le corps. C'était une substance plus parfumée que le musc et plus douce au toucher que la soie. Elle lui dit ensuite : « Entre dans la fontaine et plonge-toi tout entier dans son onde. [42] » Sèlîme obéit, et, quand il en sortit, il se retrouva jeune et plein de force, avec les cheveux et la barbe noirs. Il rendit grâce au Très-Haut et rentra chez lui. Tous ses parents de la race des péris se rassemblèrent autour de lui, et il lui fallut recommencer le récit de ses aventures.

Quelque temps se passa. Un jour, il dit à son épouse : « Lumière de mes yeux, j'ai de nouveau le mal du pays, mais, de grâce, viens avec moi à Wâssit, passons-y le reste de notre vie. Nous reviendrons ici chaque fois que l'envie
fol. 76 A t'en prendra. » Elle accepta, alla trouver son père et son frère et leur dit : « Mon cher père, j'ai deux enfants de Sèlîme, je suis son épouse légitime. Or, il est continuellement en proie à la nostalgie, son cœur est toujours dans sa patrie. Je veux agir pour son bonheur parfait et pour qu'il soit content de moi. Veuille donc nous donner congé, à moi et à mes enfants et nous irons avec lui dans son pays. — Mon enfant, » dit-il, « si toi, tu peux vivre parmi les hommes, nous ne te retiendrons pas loin de ton mari. » La princesse reprit : « Chaque année, je reviendrai vous voir et, d'ailleurs, si mon séjour sur la terre ne me charme pas, je n'y retournerai plus. » Son père acquiesça.

La princesse demanda à son époux un délai de huit jours pour faire ses préparatifs. Elle se munit de bijoux, de perles, d'ambre, d'or et d'étoffes précieuses. On apporta une litière où Sèlîme prit place avec sa chère pérî. Ils firent leurs adieux à leurs parents et furent transportés à Wâssit dans l'espace d'une nuit.

La première femme de Sèlîme ne fut pas peu étonnée de le voir ainsi rajeuni. Sèlîme lui dit que c'était l'œuvre de la péri. « Oh, ! » s'écria-t-elle, « si elle pouvait me rendre ma jeunesse à moi aussi ! » La péri l'entendit et la transporta, elle aussi, dans le jardin d'Iram, où elle la frotta de l'onguent magique et la fit se plonger dans la fontaine de jouvence. Quand elle en sortit, elle était comme une jeune fille de quatorze ans. Son mari fut ravi de la revoir si belle.

Trois jours après, Sèlîme alla trouver Hâdjdjâdj et lui porta des cadeaux innombrables. Le tyran s'informa de ce qui s'était passé, et fut émerveillé du récit de Sèlîme. Il lui montra les plus grands égards, et il ne pouvait passer un jour sans jouir de sa conversation.

Sèlîme goûtait avec sa péri le bonheur le plus parfait, et elle ne tarda pas à lui donner encore un enfant. Il vécut ainsi cent quarante ans, et sa cousine à peu près autant. La péri se plaisait beaucoup en leur compagnie, et allait, une fois par mois, passer deux ou trois jours chez ses parents.

Un jour, Sèlîme adressa à Dieu la prière suivante : « Seigneur, ma femme a tant souffert pour l'amour de moi ! Fais-nous la grâce de nous reprendre notre âme en un seul et même jour. » Sa prière fut exaucée, et tous deux s'en allèrent de ce bas-monde transitoire vers le palais de l'éternelle béatitude. La nouvelle s'en répandit, et on les inhuma près des murs de Wâssit. Ceux qui vont en pèlerinage à leur mausolée invoquer le secours divin sont exaucés.

Après leur mort, la péri regagna sa patrie lointaine.

Que cette histoire reste en souvenir d'eux.

(Vers) : Quiconque est venu dans ce monde y a bâti un nouvel édifice, puis s'en est allé et a cédé la place à un autre. Cet autre a été poussé par le même désir, et personne n'a



achevé cette construction. [43] Jeune homme dans ta fleur, la vie est bonne tant que tu as sur ton sein une amie adorable, et alors, tu aurais lieu de regretter la vie, car aucun chagrin ne dure quand on aime une belle au visage de lune. »

NOTES DU NEUVIÈME CONTE.

1. — *Hadjdjâdj.* — Sur ce personnage, voir conte II, note 3.

2. — *Recueil des Histoires.* — Voir préface. Le titre de l'ouvrage est mentionné à la fin du manuscrit comme étant « Livre du Recueil des Histoires ».

3. — *Wâssit.* — Ville de Mésopotamie, sur le Chatt al-Wâssit, qui relie le Tigre inférieur au canal Oumm-al-Djamâl.

4. — *Seyyide.* — Voir conte III, note 11.

5. — *'Oulèmâ.* — Pluriel de *'âlim*, « savant, docteur », et, plus particulièrement, « théologien », la théologie étant encore aujourd'hui chez les musulmans, comme chez nous au moyen-âge, la science par excellence, dont les autres ne sont que les servantes. Ce mot est souvent employé, dans notre langue, sous la forme turque *uléma.*

6. — *Sa 'îd bin Khabir.* - Je ne sais si c'est un personnage historique. Je ne l'ai vu mentionné nulle part.

7. — *Le ver rongeur.* — Le texte a *choupouch*, « le pou ».

8. — *Khâdjè.* — Voir conte IV, note 33.

9. — *Les péris musulmanes.* — Mahomet se croyait appelé à convertir, non seulement les hommes, mais encore les êtres surnaturels qui peuplent le désert, et plus particulièrement les *djinns.* (Cf. Coran, sour. LXXII. V. *Hughes.* Dictionary of Islam, s. v. Genii.) Les Persans y associent les péris, quoique d'origine purement iranienne. V. conte I, notes 14, 16, 18.

10. — *L'aumône prescrite.* — L'aumône est un des cinq « piliers » ou prescriptions fondamentales de l'Islam, et est obligatoire au même titre que la prière, le jeûne du Ramadhân, le pèlerinage à la Mecque (*hadjdj*) et la guerre sainte (*djihâd*). Outre l'aumône volontaire,



laissée à la libre appréciation des croyants et fortement recommandée par Mahomet, il y en a une autre dont le taux est fixé par la loi (*zakât*), véritable taxe prélevée sur la richesse.

11. — *Hammâl.* — Porte-faix.

12. — *Aux sourcils réunis.* — C'est, pour les Persans, un des attributs essentiels de la beauté.

13. — *Koûfa*, ville aujourd'hui ruinée, située à 150 kilomètres au Sud de Bagdâd. Ce fut un des premiers centres de culture arabe sous l'Islam. Une ancienne forme de l'écriture manuscrite arabe s'appelle *koûfique*. C'est sur le seuil de la grande mosquée de Koûfa qu'Ali fut assassiné. — A 6 kilomètres au Sud se trouve *Qâdissiyyeh*, où fut livrée, en 636, la grande bataille qui marqua la ruine de l'empire perse sassanide, consommée définitivement, un peu plus tard, par la bataille de Nihâvend (642).

14. — *Ghâzi*, musulman qui combat les infidèles. (Le français *razzia* vient de l'infinitif arabe de la même racine.)

15. — *Ribât-i Tcharkh* — « l'Hôtellerie de la Roue ».

16. — *Tarsoûsse* — anciennement *Tarse*, ville de Cilicie, sur le Cydnus. Jadis très florissante, elle a cédé son rôle commercial à Adana et Mersina, depuis que le Cydnus est devenu d'une navigation difficile.

17. — *Caravansérail.* — C'était un caravansérail-forteresse, comme on en voit beaucoup en Perse. (Cf. mon livre *Au Pays du Lion et du Soleil*, p. 80.)

18. — *Héraclius* (610-641). Fils de l'exarque de Carthage, il fut appelé au trône de Byzance par la révolution qui renversa l'affreux tyran Phocas. Il lutta héroïquement pour rétablir l'ordre à l'intérieur et porta tout son effort, à l'extérieur, vers la frontière orientale. Il remporta, près de Ninive, en 627, une brillante victoire qui affaiblit considérablement l'empire perse et rendit la prépondérance à Byzance. Le cruel Chosroès II (Khosrau Pervîz) fut assassiné par son fils Chiroûyè (Siroès), qui demanda la paix. Byzance recouvra toutes les provinces perdues depuis 604, et rentra en possession du



bois de la vraie croix. Après les Perses, Héraclius dut combattre les Arabes musulmans, dont l'enthousiasme guerrier, dans toute sa vigueur initiale, anéantit l'œuvre du grand César. — Comme on le voit, l'auteur du conte n'a pas épargné ici les anachronismes. Il faut bien reconnaître que Héraclius est devenu un héros de légende, pour les musulmans comme pour nos chroniqueurs médiévaux (Eracles).

19. — *Jésus et Marie* sont très vénérés des musulmans.

20. — *Négateurs* — sc. de la vérité, *kâfir*, nom que les musulmans donnent aux infidèles.

21. — *Arqame.* — Serpent bigarré de noir et de blanc, dont la morsure est mortelle.

22. — *Les mille et un noms de Dieu.* — En réalité, les musulmans attribuent à Dieu *quatre-vingt-dix-neuf* noms ou attributs (*asmâou-s-sifât* ou *asmâou-l-housnâ*). En y ajoutant *Allâh*, on a les *cent* noms récités sur le chapelet musulman (*tasbîh*).

23. — *L'émir des croyants.* — Les Sunnites donnent ce nom (*amîr al-mou'minîn*, d'où l'espagnol *Miramomelin*, le français *Miramolin*) à tous les khalifes. Les Chî'ites le réservent à Ali.

24. — *Allâho akbar* — « Dieu est très grand ! » Interjection appelée *Takbîr*, employée comme cri de guerre, quand on abat un animal, etc.

25. — *'Ammoûdiyyeh.* — Ce nom géographique m'est inconnu.

26. — *Il faut que tu boives du vin.* — J'ai commenté ce passage dans mon mémoire sur l'*Immobilité de l'Islam*, paru dans le *Mouvement sociologique*, sept. 1909, et à part, 1910, pp. 26-27.

27. — *Les douze imâms et les quatorze martyrs purs et innocents.* — *Imâm* = primitivement : « chef, conducteur, celui qui donne l'exemple ». Les Sunnites donnent ce nom à un musulman parfaitement instruit des pratiques du culte et dont les assistants, placés derrière lui, imitent parfaitement les attitudes lors de la prière en commun. Les Chî'ites appellent ainsi les chefs de leur secte. La secte chî'ite prépondérante, les *Imâmiyyeh*, reconnaît douze imâms,



qui sont Alî, ses fils Hassan et Housseïn et les successeurs de ce dernier. Après le sixième, Dja'far as Sâdiq, ils sont en désaccord avec une autre secte chî'ite, les *Isma'ilis.* — Par les « Quatorze Purs », *Tchahârdah Ma'soûm*, les Persans entendent généralement les douze imâms, et en plus Mahomet et Fâtime.

28. — *Ya Sin.* — C'est la soure XXXVI du Coran. On la récite aux enterrements. De grandes faveurs sont attachées à la récitation de cette soure, que Mahomet aurait appelée *Qalbou-l-Qour'ân*, « le Cœur du Coran ».

29. — Il y a ici une contradiction avec le début du conte.

30. — Ici, ce joli conte est déparé par un passage inconvenant, le seul du recueil. J'en transcris le texte ci-dessous : « *Ba'd az ān, dar pāyīn-i pāy-i man binichast, pay-i marā mīmālīd va rān-i marā mīgirift. Āngāh dast āvurda Kh[v]ādja Abou-l 'Abbās-i marā bi-dast girifta vayrā bi djunbānīd tā ānki[h] bar kh[v]āst, va kalla-yi ūrā bibūsīd, dar pahlû-yi man bikh[v]ābīd* (*MS.* — *īda*) *va marā bar bālāyi klod kachīd* (*MS.* — *īda*).

31. (*Second passage omis dans la traduction.*) — *...ūrā dar bar kachīdam, bā ū djam' chudam, tchandân az-ū lazzat yāftam. Magar chumā az ān dukhtar-i khānahā lazzat yāfta bāchī ? 'Inān-i markab dar ān maidān mīdavāndam, har qadr ki raft, birāndam. Ammā ān dukhtar dar zīr-i man bīhūch chuda būd, tā ān-vaqt ki man fārigh chudam. Tchūn bihūch āmadam, bāz bā man bāzī mīkard, marā naguzācht tā subh bi kh[v]ābam. Tchand nawbat kār-i ūrā bi sākhtam.*

32. — *Village.* — Le texte a : île (!).

33. — Le texte ajoute : *terebat pudenda mea.*

34. — Le texte ajoute une métaphore qui se trouve dans Sa'dî, Gulistan, livre VII, hist. 9.

35. — *Ma cousine.* — Cela revient à dire : « ma femme », les Arabes et les Persans épousant très souvent leurs cousines en vertu d'une sorte de droit de préférence.

36. — *Pour Djâdoû* — « Plein de Sorcellerie ».



37. — *Ma bile se changea en eau.* — La bile (*zahra*) semble être, pour les Orientaux, le siège de la force, de la vigueur. Le mot *zahra* s'emploie couramment dans les deux sens de : 1° bile, fiel ; 2° force, courage, audace.

38. — *Roûh Efzâ.* — Littéralement : « Augmentant, dilatant l'âme ».

39. — Sc. *Ali.* v. n. 23.

40. — *Ma Cousine*, cf. n. 35.

41. — *Le jardin d'Irem.* — V. Chauvin. Bibl. Ar. V, p. 36.

42. — V. *op. laud.*, VI, pp. 73-74.

43. — Ces vers, souvent cités, sont empruntés à la préface du Gulistan.

X.

Histoire du Sîmourgh et de l'union du fils du roi de l'Occident avec la fille du roi de l'Orient, montrant la puissance du Destin.

Les conteurs de nouvelles, les narrateurs de documents, [les mesureurs du temps] et les perroquets croqueurs de sucre au doux langage, racontent, la tenant d''Abdou'llâh 'Abbâs — que la miséricorde divine soit sur lui! — l'histoire suivante que lui-même avait entendue de la bouche d'or [1] du prophète [Mahomet] — que Dieu le garde et le conserve [2] :

« Un jour que Mahomet avait tourné le dos à la chaire de la prophétie et qu'il avait le cœur ulcéré par les menées des *mounâfiqs* [3] et des juifs, soudain l'ange Gabriel — le salut soit sur lui! — survint et lui remit un sceau. « C'est, » dit-il, « ô prophète de Dieu, le sceau de Salomon. C'est un cadeau fol. 76 B
que Dieu t'envoie pour te prémunir contre les embûches de tes ennemis francs ou cachés ». Cette nouvelle réjouit le prophète. « Mais pourtant, dit-il en s'adressant à l'ange, ô mon frère, est-ce que le *qazâ* de Dieu — Il est grand! — peut être détourné par le sceau? » Gabriel répondit : « O ami de Dieu, il y a deux espèces de qazâ : l'un est irrévocable [4], et l'autre peut être conjuré [5]. Le premier, rien ne peut l'entraver, mais quant au second, il peut être infirmé



par les aumônes et les prières. D'ailleurs, ajouta le messager divin, je vais demander à Dieu un congé pour venir te trouver et te raconter une histoire où intervient le qazâ o qadar [6]. Tu verras par ce récit qu'il est impossible d'écarter le qazâyi mouhkam. »

Quelque temps après, Gabriel vint transmettre au prophète un message de la part du Très-Haut. Mahomet lui dit : « O Gabriel, mon frère, tu m'avais promis de me raconter une histoire relative au qazâ o qadar. C'est le moment de me l'exposer. » Alors, l'ange commença en ces termes :

« O prophète de Dieu, sache qu'un jour, Salomon [7] était assis sur son trône, et toutes les créatures, tant les humains que les *dîvs* et les *pérîs* [8], se trouvaient devant lui. Au dessus de sa tête planaient les oiseaux, unissant leurs ailes étendues et, sous l'empire de la vénération qu'inspirait le roi-prophète, aucun être vivant n'avait l'audace de souffler mot ni de faire un pas. Tout-à-coup, au milieu de cette assemblée recueillie, un chétif oiselet qu'on appelle étourneau [9] proféra un cri et fit un mouvement inconvenant. Salomon ordonna de châtier le perturbateur, mais la bestiole s'écria : « O prophète de Dieu, ce geste n'a pas été mon œuvre, mais c'est le destin décrété par Dieu qui l'a voulu ainsi. Ne me punis donc pas. » Salomon dit : « A l'avenir, ne fais plus ce geste. » Le Sîmourgh était présent. Il dit : « O prophète de Dieu, moi je ne crois pas fermement au destin. » « Ne profère plus cette parole, dit Salomon, car quiconque ne croit pas au qazâ o qadar n'a pas la foi, ou du moins, sa foi est imparfaite. » Le Sîmourgh dit : « O prophète de Dieu, les hommes dissertent à perte de vue sur le bien fondé de la croyance au destin. » Salomon, à ces paroles, s'emporta et clama contre lui : « Il faut avoir la ferme con-

viction que pas une feuille ne tombe d'un arbre si ce n'est par un décret divin ». Alors le Sîmourgh [10] insista et dit : « Tu as raison ; mais, en fin de compte, ce qazâ o qadar n'est qu'un vain mot ».

On dit que, sur ces entrefaites, Gabriel descendit du ciel et s'adressa à Salomon : « O prophète, Dieu — Il est grand — te mande que si tu es courroucé contre le Sîmourgh, il va bientôt le couvrir de honte et de confusion. Mais toi, annonce aux hommes qu'aujourd'hui même le roi de l'Occident va avoir un fils, et qu'une fille va naître au roi de l'Orient. Or, nous avons décidé par le qazâ o qadar qu'ils s'uniraient l'un à l'autre sans les liens du mariage, et que la princesse donnerait le jour à un enfant. Personne d'autre que nous n'est au courant de leur situation, et le monde entier se rassemblerait pour les surveiller, qu'il ne pourrait contrecarrer notre décret, car c'est le *qazâyi mouhkam*. »

Le lendemain, Salomon ordonna de convoquer tous les hommes, les djinns [11], les quadrupèdes et les oiseaux, et de les faire approcher de son trône. Ainsi fut fait. Salomon s'adressa au Sîmourgh : « Qu'as-tu à dire au sujet du qazâ o qadar ? » De nouveau, le Sîmourgh dit : « O prophète de Dieu, je n'ai aucune foi dans le qazâ o qadar. » Salomon ajouta : « Eh bien ! Dieu m'a annoncé que cette nuit le roi de l'Occident avait eu un fils, et le roi de l'Orient une fille. fol. 77 A
Il a décidé qu'ils s'uniraient et qu'un enfant naitrait de leur amour. Or, j'ai la croyance inébranlable que si même tous les êtres se rassemblaient pour modifier ces événements, ils n'y réussiraient pas. Et toi, partages-tu ma conviction ? » Le Sîmourgh insista : « O prophète de Dieu, je ne nie pas le décret divin, et je suis certain que Dieu a tous les pouvoirs, mais il est en contradiction avec l'ordre des choses qu'un garçon né en Occident et une fille d'Orient s'unissent,



sous prétexte que le qazâ le veut ainsi. » Salomon s'indigna : « Ne profère plus de telles paroles, » dit-il. « Si tout autre que toi parlait en ces termes, je le châtierais ; mais j'ai beaucoup d'égards pour toi. Reviens sur ce que tu as dit. » « O prophète, » reprit le Sîmourgh, « c'est moi-même qui vais empêcher leur rapprochement, pour que tu saches bien, toi aussi, si oui ou non le destin peut être entravé. Je reconnais en toi le prophète de Dieu, et je crois en l'unité de Dieu, mais quant à cette nouvelle que Gabriel vient d'annoncer, je n'en admets pas la possibilité. » Alors, Salomon demanda au Sîmourgh des garants. Il lui livra quatre oiseaux : la corneille, le hibou, le faucon et le moineau, et demanda un délai de quinze ans. Salomon demanda et obtint un engagement écrit, que les otages fournirent, et sur l'heure, le Sîmourgh prit congé de Salomon et s'envola sans qu'aucune créature en fût informée.

Prenant son essor, il se dirigea vers l'Orient et arriva bientôt dans la ville dont le roi venait d'être réjoui par la naissance d'une fille. Il avait fait construire au milieu de son jardin un bassin de marbre, et sur un trône placé au bord du bassin, on avait installé un berceau étincelant de pierreries. L'enfant royale y reposait, abritée sous une couverture, entourée de sa nourrice et de ses servantes. Tout-à-coup, le Sîmourgh apparut dans les airs pareil à une énorme montagne, et fondit sur la couchette de la princesse. Les servantes n'avaient jamais vu d'oiseau si gigantesque, et toutes, affolées, s'enfuirent et se cachèrent parmi les arbres. Le Sîmourgh, donc, enleva le berceau et l'emporta dans les airs. Aux cris poussés par les femmes, le roi, averti du fait, sortit de la ville avec dix mille cavaliers armés d'arcs et de flèches, et tous se mirent à la poursuite du ravisseur. Mais il ne purent apercevoir que de loin le berceau dans le bec de

l'oiseau. Bientôt le Sîmourgh leur échappa, et tous ensemble s'en retournèrent comme ils étaient venus, en poussant de grandes clameurs. L'oiseau géant disparut à leurs regards. Tous se demandaient : « Quel est ce miracle ? » Ils étaient stupéfaits de cet événement merveilleux, et personne ne savait qu'en penser.

Bref, le Sîmourgh, continuant son vol, se dirigea vers la mer. Or, au milieu de l'Océan s'élevait une montagne si haute que sa cîme touchait presque au zénith ; au sommet se dressait un arbre énorme dont le branchage versait son ombre sur les sept mers. Aucune créature, à part le Sîmourgh, ne pouvait atteindre le sommet de cette montagne et de cet arbre. Tout alentour se trouvait un horrible fourré. Le Sîmourgh déposa le berceau dans son aire, puis il recouvrit d'herbe sèche un endroit convenable et y installa le berceau de la princesse. Enfin il alla chercher une gazelle nourricière qui allaita l'enfant. En hiver, il lui procurait du miel et d'autres friandises. Deux ans se passèrent de la sorte, sans qu'aucune créature fût au courant de cette situation. Et le Sîmourgh se disait : « Je n'ai rien de mieux à faire que d'élever ainsi la fillette jusqu'à l'âge de quinze ans ; puis je la porterai à Salomon, et il apparaîtra claire- fol. 77 B
ment à toutes les créatures que ce prétendu Destin n'est qu'un vain mot. » Le Sîmourgh, donc, allait chaque jour à l'aurore faire sa cour à Salomon, puis s'en revenait auprès de la princesse et l'entourait de soins, et elle atteignit ainsi l'âge de quatorze ans, l'oiseau nourricier la comblant de toutes les délices que le monde renferme, et la régalant de tous les mets les plus variés et les plus exquis. Elevée avec mille prévenances, elle vécut dans la joie et l'innocence, se figurant que le monde se bornait à ce qu'elle voyait autour d'elle et qu'elle était issue du Sîmourgh. Ainsi cajolée et



gâtée, elle conçut pour le Simourgh, si bon pour elle, une telle affection qu'elle était tout éperdue s'il restait une heure absent. Cependant que l'oiseau comptait les années, attendant avec impatience le terme convenu pour la porter à Salomon.

Mais oublions un instant la jeune fille, et écoute, ô lecteur, quelques mots de l'histoire du fils du roi de l'Occident :

On raconte que Gabriel la narra en ces termes à Mahomet : « O prophète de Dieu, lorsque ce prince fut parvenu à l'âge de sept ans, son père le fit étudier jusqu'à dix ans, et il acquit dans toutes les sciences une instruction solide. Après quoi, il devint d'une habileté consommée dans le maniement du mail, du javelot et de l'arc, et dans tous les arts indispensables à un futur chef d'armée. Son occupation favorite était la chasse. Il avait pour cet exercice une passion sans bornes.

Le roi n'avait que cet enfant, qui faisait sa préoccupation constante.

Il disait à son entourage. « Faites tout ce que son cœur désire, et ingéniez-vous à lui complaire. » Lorsqu'il atteignit l'âge de douze ans, il était si beau que le soleil lui-même était jaloux de ses charmes, et qu'à son aspect tous restaient émerveillés, stupéfaits. La chasse, son passe-temps favori, le tenait souvent deux à trois jours éloigné de son palais, et, à peine rentré, il venait chez son père, il mandait les gens qui avaient vu le monde, et leur faisait narrer leurs aventures. Un jour, pris pour la chasse d'une ardeur encore plus grande, il demanda à son père la permission de s'absenter pour un mois. Le roi fit équiper une caravane et confia son fils à des hommes sûrs. Il commit à son service des pages à la ceinture dorée, il avisa aux préparatifs et le fit accompagner de ses faucons et de son guépard de chasse [12].



Bref, le prince, armé de pied en cap, se mit en route. Lui et ses gens arrivèrent, toujours chassant, jusqu'au bord de la mer. Il fit dresser les tentes, toute l'escorte se rassembla et on séjourna dans cet endroit l'espace de dix jours pour y chasser. Alors, la fantaisie lui prit de s'adonner au plaisir de la pêche. Il ordonna d'armer des vaisseaux et des chaloupes, et d'emporter des approvisionnements pour dix jours. Tous s'embarquèrent et, après quelques jours de navigation, ils abordèrent à une île rafraîchie par une brise céleste, où les francolins [13] et les oiseaux aquatiques foisonnaient à tel point qu'on n'eût pu les compter. Le prince, rempli d'allégresse, chassait avec tant de zèle qu'il en oubliait le boire et le manger. Après quelques jours, il ordonna de mettre à la voile pour une autre île. Comme ils voguaient vers cette nouvelle destination, une tempête éclata, un gros nuage creva sur eux, la foudre étincela, et un vent contraire souleva les vaisseaux, les entrechoqua et les mit en pièces, si bien que tous périrent dans l'onde amère. Seul, le jeune prince se cramponna à une planche, qui le transporta trois jours et trois nuits durant. Dieu — Il est grand ! — lui vint en aide pour que son décret s'accomplît. Le naufragé gagna la rive, lâcha son épave et atterrit sain et sauf. Il marcha un peu ; bientôt, accablé et à bout de forces, il s'affaissa, puis il se fol. 78 A
remit quand même en marche. Il aperçut de loin un vaisseau. Il s'approcha et vit qu'il était rempli d'une foule de grands personnages. Il les salua de loin, et l'équipage, l'ayant aperçu, arrêta le navire et demanda au prince qui il était et quel hasard l'avait amené en cet endroit. « Mon père, » répondit-il, « était marchand. Nous faisions route ensemble, quand un vent funeste brisa notre bâtiment, et tous les passagers se noyèrent. Seul, un morceau de planche me sauva, et me transporta ici après trois jours et trois nuits, mourant



de faim, de soif et de fatigue, moi qui jamais n'avais voyagé sur la mer, et qui jamais ne m'étais éloigné de ma patrie. Pour l'amour de Dieu, recueillez-moi dans votre vaisseau, vous ferez œuvre pie et méritoire. » L'équipage, pris de pitié au récit de cette infortune, le prit à bord.

Or, il y avait parmi les passagers un fermier des impôts, qui avait été au service de Salomon. Il fit venir le prince, le réconforta et lui dit : « Désormais, cesse de te chagriner ; moi, je ne te laisserai pas en butte aux rigueurs du sort ». Le prince reprit courage ; il enleva son costume royal brodé d'or, dégrafa sa ceinture dorée, et revêtit un accoutrement bourgeois ; puis il s'employa à servir le financier. Il sut si bien gagner l'estime de son maître que l' *'Âmil* [14] en fit son homme de confiance. Après un certain laps de temps, ils arrivèrent au Caire, où le prince passa deux ans au service de ce riche bienfaisant, qui lui dit un jour : « O jeune homme, voilà deux ans que je t'emploie et je ne t'ai pas encore fait de présent ; j'en suis honteux devant toi. Demande-moi une faveur à ton goût. » — « Seigneur, » répondit le prince, « je ne t'ai pas été assez utile pour oser solliciter quoi que ce soit de ta bienveillance. » Cette modestie et ce désintéressement plurent à l''âmil. Le prince alla au bazar, vendit sa ceinture d'or et mit en sûreté le prix qu'il en reçut. Or, chaque fois qu'il voyait au bazar un objet intéressant, il l'achetait et l'offrait à son maitre. Cela dura un an, à la grande confusion du financier, qui se disait : « Que pourrais-je bien lui donner en compensation ? Comment reconnaître dignement ses services ? » Un jour, le prince lui dit : « Quand tu voudras me donner une preuve de bienveillance, je ne te demande qu'une chose, c'est de me laisser partir, car je suis pris de l'envie d'aller à la recherche des sources du Nil. » L''âmil, étonné, lui dit : « Mon fils, tu



n'es encore qu'un enfant, et la source du Nil se trouve au bout du monde. Comment pourrais-tu y arriver ? Et d'ailleurs, de quel profit te serait cette découverte ? » Le prince insista : « Ma destinée le veut sans doute ainsi. Il me faut partir. » Le financier comprit que c'était un désir invincible. « Tu es libre d'agir à ta guise, » lui dit-il, puis il alla à son trésor, en retira un fragment d'une substance analogue à de la cire blanche et plus odorante que le musc, et la remit au prince. « Mange cette drogue, » lui dit-il, « elle pourra t'être d'un grand service. » Le prince obéit. « O seigneur, » lui dit-il, « tu mettrais le comble à tes bontés en me faisant part des propriétés de cette substance. — Sache », répondit-il, « que c'est un cadeau qui me vient de Salomon, et que jamais n'a possédé aucun mortel. Je te l'ai donné parce que j'étais confus de n'avoir pu récompenser autrement tes services, et en voici la vertu : quelque parole que prononce un oiseau ou un quadrupède, tu en comprendras le sens ».

Le prince, rempli de joie, prit congé de ce bon maître, et se mit en route en longeant le rivage du Nil. Il chemina ainsi plusieurs jours et plusieurs nuits, et, en passant par une ville, il vit un jardin vaste et riant, rempli d'arbres chargés de fruits. Charmé par la beauté du lieu, il s'arrêta pour le contempler, et se mit à manger. Parmi les arbres du jardin, l'un portait des fruits cousus dans des bourses de toile, pareils à de gros joyaux suspendus. si bien que leur scintillement à travers la toile illuminait tout le jardin. Le prince fut si émerveillé qu'il ne pouvait se décider à partir, et passa toute la journée dans cet endroit. Le lendemain, il voulut toucher fol. 78 B
à ces fruits étranges et ouvrir l'un des sacs de toile pour voir d'où venait cet éclat, mais son cœur fut rempli d'une sainte horreur, et sous l'empire de la crainte, sa main tremblante ne put les saisir. Il y renonça donc, et resta tout interdit, se



disant : « Fallût-il rester ici toute une année, je ne bougerai que ce mystère ne soit éclairci ». Il s'assit donc dans un coin, et, tout-à-coup, il entendit un tapage et les cris des châouches [15]. Le prince leva la tête et vit s'approcher un roi entouré de sa suite. Le monarque s'assit au pied de l'arbre mystérieux.

Le prince l'observait de loin, et entendit sept ministres lui adresser toutes sortes de discours. Enfin, le roi prit à son tour la parole et leur dit : « Il y a autant d'années qu'intrigué du mystère de cet arbre et de ces fruits cousus dans la percale, je vous demande de me dire la vérité. Chassez donc ce nuage de mon cœur. Je vous demande de pénétrer ce secret, et chaque année vous me bercez de la vaine promesse de me satisfaire. Mais en fin de compte, avouez donc pourquoi vous ne voulez pas me révéler la chose. Je ne vous accorde plus de délai. Allez, parcourez toutes les régions du monde, cherchez à éclaircir le mystère de cet arbre, et apportez-moi la solution, sinon, vous êtes perdus. » Les vizirs, consternés, s'entre-regardèrent et baissèrent la tête. Un seul, plus audacieux, prit la parole et dit : « O roi — que le monde soit à votre merci ! — il y a déjà autant d'années que nous sommes à votre service, et, avant nous, nos pères ont rempli les mêmes fonctions auprès du vôtre. Or, ils ont vu cet arbre tel que nous le voyons, et personne ne sait que penser de ces fruits. Toutefois, puisque le monarque désire vivement tirer ce mystère au clair, qu'il nous donne un congé; nous partirons et nous prendrons partout des informations. Il se peut que nous réussissions, grâce à la prospérité qui favorise sa majesté. » Ces paroles plurent au monarque. « Je jure par Salomon, » dit-il, « que si, d'ici à un mois, vous ne me renseignez pas sur cet arbre, je vous interdis de paraître devant moi ». Il dit, monta à

cheval avec sa suite, et s'en alla. Les vizirs se dirent l'un à l'autre : « Nous ne pouvons plus nous présenter devant le roi. Partons et parcourons l'univers. Il se peut que nous parvenions à résoudre ce problème ». Et, sur le champ, ils se préparèrent au voyage et se mirent en route. Quand ils passèrent à côté du prince, ils l'aperçurent et lui dirent : « O mon enfant, que fais-tu en ce lieu, et d'où viens-tu ? » « Je viens, » répondit-il, « du côté de l'Occident [16]. » Les vizirs, étonnés, lui demandèrent : « Quelle affaire importante a bien pu t'amener ici ? — Une idée qui m'est venue en tête : il me faut absolument connaître la source du Nil. — Quelle lubie est-ce là ? » s'écrièrent les vizirs. « Lubie si vous voulez, » répliqua-t-il, « mais puisque mon destin le veut, je ne puis rien y faire. — Viens donc avec nous. »

Ils s'en furent donc de conserve, longeant le fleuve, et cheminèrent ainsi plusieurs jours et plusieurs nuits. Ils virent d'abord un homme qui récoltait pêle-mêle du blé mûr et du blé encore vert, et jetait toute la récolte à l'eau. — Plus loin, un individu entassait une grande quantité de bois à brûler, la liait et voulait soulever le faix, mais n'y parvenait pas. Alors, il allait chercher d'autre bois, le déposait sur le premier tas et liait le tout. Il tâchait de soulever ce fardeau encore plus lourd que le premier, mais, naturellement, s'épuisait en vains efforts ; après quoi, il augmentait encore sa charge, et ainsi de suite. — Nos voyageurs, continuant à marcher, arrivèrent au bord d'un puits. Au fond, ils aperçurent un personnage ayant devant lui une rangée de cruches. Il laissait la sienne vide et versait de l'eau dans toutes les autres. — Puis venait un autre qui mettait à sec ses semailles pour irriguer celles de ses voisins. — Ils passèrent outre, et se trouvèrent devant un homme qui prenait une bouchée d'ali- fol. 79 A.
ments, la mettait dans la bouche d'un autre et ne mangeait



pas lui-même. — Plus loin encore apparut à leurs yeux un oiseau qui sortait d'un trou, retournait sur ses pas et voulait y rentrer, mais, à sa grande consternation, n'y réussissait pas. — Alors, ce fut une chienne en gésine : ses petits, encore dans le sein de leur mère, poussaient déjà des aboiements. — Puis, ils aperçurent des agneaux gras couchés auprès de leur mère, et qui s'amaigrissaient au fur et à mesure qu'ils tétaient son lait. — Ils virent ensuite un serpent étendu au bord de la route. Il mordait tous ceux qui passaient à côté de lui, et cependant personne ne cherchait à l'éviter. — Ce fut le tour, alors, de deux bouchers assis en face l'un de l'autre : l'un vendait de bonne viande grasse et bien fraîche, tandis que celle de l'autre était maigre et corrompue; or, les clients prenaient la viande infecte et la mangeaient, dédaignant la viande saine et appétissante. — Les vizirs et le prince, avançant toujours, virent un individu qui préparait dans une marmite des mets appétissants et cuisinait, dans une autre, de la charogne. Or, les passants puisaient dans la seconde marmite, et personne ne touchait à la première. — Ils aperçurent plus loin une gazelle couverte de riches ornements; des gens tâchaient de la prendre, les uns la tenant par le cou, les autres par la tête, d'autres par les pieds, et l'animal, en pleine course, les entraînait ainsi cramponnés après lui. — A quelque distance était suspendue une belle pièce de percale, blanche et nette, que les gens mettaient en lambeaux et qui se réparait instantanément.

Ils rencontrèrent ensuite un vieillard décrépit, qu'ils saluèrent et qui leur rendit leur salut, les invita à s'assoir, s'inclina poliment devant eux et leur parla en ces termes : « Jeunes gens, soyez les bienvenus ! Quel objet vous amène ici ? Voilà cinquante ans que j'habite ces lieux, sans y avoir jamais vu de figure humaine — O vieillard, répondirent

les vizirs, nous sommes des gens bien embarrassés ; nous venons de faire un voyage où nous avons vu des prodiges déconcertants. Nous voudrions que tu nous donnes des renseignements à leur sujet. — J'ai cent cinquante ans, » répondit-il, « et pourtant, je ne connais rien de ces choses extraordinaires dont vous parlez, mais j'ai un frère plus âgé que moi. Allez le trouver, et, peut-être, lui vous donnera-t-il la clef de ces énigmes. — Mais où habite-t-il ? — La route que vous suivez vous conduira chez lui. » Le vieillard leur apporta à manger ; ils se rassasièrent, puis se remirent en route.

Après un bout de chemin, ils virent un vieillard qui habitait un ermitage d'herbes et de feuillage situé au bord du chemin. Ils le saluèrent, il leur rendit leur salut et leur adressa la bienvenue. « C'est chose bien étonnante, » dit-il, « que votre passage en ce lieu. Quel objet vous amène ? » Ils lui racontèrent en détail tout ce qu'ils avaient vu. « J'ai cent quatre-vingts ans, » dit-il, « mais je ne puis en rien vous aider à dévoiler ces mystères ; mais j'ai un frère plus âgé que moi. Adressez-vous à lui. Peut-être en sait-il plus que moi. »

Ils reprirent donc leur voyage, et parcoururent encore une certaine distance. Ils aperçurent un homme dont le visage était frais comme la rose, et la chevelure et la barbe pareilles au musc noir. Après un échange de salutations, il les accabla de politesses : « O jeunes gens, » dit-il, « vous êtes les bienvenus. Quelle cause me vaut l'honneur de votre visite ? Que désirez-vous ? » Ils lui exposèrent au complet les prodiges dont ils avaient été témoins. Le jeune homme leur demanda : « Desquelles d'entre ces merveilles voulez-vous avoir l'explication ? » Ils répondirent : « Dis-nous d'abord ce que signifie cet arbre, dont les fruits étincelants

sont cousus dans des bourses de percale, ainsi que les merveilles que nous avons vues dans notre voyage. Parle-nous aussi de tes frères, car nous voudrions avoir des lumières sur tout cela. — Avez-vous vu mon frère cadet ? » Sur leur réponse affirmative, il se mit à sourire et leur dit : « Prêtez à mes paroles une oreille attentive, et je vais vous faire connaître tout ce que vous désirez. »

1° D'abord, cet homme qui moissonnait indistinctement
fol. 79 B. les blés mûrs et les blés verts et jetait sa récolte à l'eau, n'est autre que l'ange de la mort, qui fauche aussi bien les jeunes gens dans leur fleur que les vieillards décrépits, et les jette à l'eau et n'a pitié de personne.

2° L'individu qui amoncelait du bois, voulait le soulever, et, n'y parvenant pas, augmentait encore son fardeau dans le fol espoir de l'enlever plus facilement de terre, est l'image des fils d'Adam qui commettent des péchés, ne peuvent en obtenir la rémission, puis en commettent de nouveaux.

3° Cet homme qui tirait de l'eau d'un puits, en remplissait la cruche d'autrui et laissait vide la sienne, est pareil aux gens qui, à force d'oppression et de rapines, accumulent des richesses ; ils n'en emportent rien avec eux, meurent le cœur torturé par mille regrets, et le produit de leurs exactions revient à leurs héritiers.

4° Celui qui irriguait les semailles de ses voisins au détriment de son propre terrain, ressemble aux hommes qui, négligeant leur maison et leur famille, s'emploient au service d'autrui, collaborent à la prospérité de la maison des autres, et ne s'aperçoivent pas que leur propre demeure tombe en ruines.

5° L'individu qui prenait un morceau et le mettait dans la bouche d'un autre, sans penser à manger lui-même, est le symbole des gens de notre époque qui accablent les autres

de conseils et d'exhortations, sans les mettre eux-mêmes en pratique.

6° L'oiseau qui sort de son trou et ne peut plus y rentrer, est l'image fidèle de la parole qui, une fois sortie de la bouche, ne peut plus y revenir [15].

7° Les agneaux qui s'amaigrissaient à sucer le lait de leur mère, sont pareils aux tyrans qui dévorent [16] les biens de leurs sujets et les leurs arrachent par la violence. Ils n'acquièrent pas de viatique [pour l'autre monde] et ne trouvent pas le salut éternel.

8° Ce serpent qui mordait tous les passants sans que personne cherchât à l'éviter, nous rappelle ce bas-monde qui nous tue tous sans que personne songe à la vie future.

9° La chienne enceinte dont les petits aboyaient déjà dans le ventre de leur mère, fait penser aux enfants de notre époque qui ne permettent pas à père et mère de proférer une parole, mais pérorent eux-mêmes de façon à frapper leurs parents de stupéfaction.

10° Les deux bouchers, dont l'un vendait de la viande grasse et en bon état et l'autre de la viande maigre et pourrie, et dont les clients, laissant la bonne marchandise, se disputaient la charogne infecte et la mangeaient, me rappellent les hommes de ce temps qui délaissent leurs femmes légitimes, belles et appétissantes, pour courir après d'infectes créatures dont la fréquentation leur est interdite *(harâm)* [17].

11° Les gens qui dédaignaient la cuisine alléchante pour manger du pot au feu corrompu et répugnant, sont pareils à nos contemporains qui ne trouvent aucun charme aux jouissances permises et s'acharnent aux plaisirs illicites.

12° Cette gazelle richement ornée qui entraînait dans sa course tous les hommes cramponnés après elle, est le symbole des affaires de ce monde dont chacun s'occupe jusqu'à

son heure dernière avec une activité inlassable, sans se douter que ce monde fuyant nous échappe.

13° Cette pièce de percale blanche dont chacun arrache un lambeau et qui, cependant, reste parfaitement intacte, est aussi l'image du monde, dont chacun s'approprie une part sans que pourtant ce monde cesse d'être ce qu'il était.

« Voilà donc », dit le vieillard, « que je vous ai expliqué les prodiges dont le spectacle vous a frappés dans votre voyage. A vous aussi de vous détacher des choses de cette existence éphémère et de ne penser qu'à l'au-delà. Je vais maintenant vous raconter mon histoire et celle de mes deux frères :

14° Nous sommes trois, dont le premier, que vous avez rencontré, et qui a maintenant cent cinquante ans, est le cadet. S'il est si affaibli par l'âge, c'est qu'il a une femme sans talent, une mégère au caractère détestable et à la langue de vipère. L'argent qu'il rapporte au logis, sa femme le dissipe en futilités. Il est accablé de voir son ménage aller à
fol. 80 A vau l'eau, et le chagrin l'a tellement épuisé qu'il doit porter lunettes et s'appuyer sur un bâton.

Quant à mon frère puîné, il est de trente ans plus âgé que le premier. Il a une femme qu'on appelle *Nîm-talaf*, « Demi-Gaspillage », parce qu'elle dissipe une moitié du revenu de mon frère et en dépense l'autre moitié pour les besoins du ménage, de sorte que, naturellement, il est tantôt de bonne humeur et tantôt chagrin. C'est ce qui fait que, sans être tout à fait décrépit, il a des cheveux blancs et n'a plus sa verdeur d'autrefois.

Quant à moi qui vous parle, sachez que j'ai pour femme un modèle de vertu [18], de piété et de perfection. Elle me comble de satisfaction, et si je lui confie un *dirhem*, elle n'a garde de le dépenser, mais le garde précieusement. De plus,

elle est à tout instant empressée à me servir, et si je lui ordonnais mille travaux dans l'espace d'une heure, elle les exécuterait tous. C'est pourquoi je vis dans le contentement, ma barbe est encore noire et j'ai encore toute la vigueur de ma jeunesse, bien que j'aie passé deux cents ans, car, sachez-le bien, je suis plus âgé que mes deux frères.

15° Venons enfin à cet arbre mystérieux dont les fruits, cousus dans de la percale, illuminent les alentours. J'ai entendu raconter un jour par mon père, qu'il y eut au temps jadis un roi juste, intelligent et si bon que ses sujets adressaient à Dieu des actions de grâces pour leur avoir donné un tel prince, et appelaient sur lui les bénédictions du ciel. Il arriva dans ce pays qu'un cultivateur prit à loyer un lopin de terre planté d'arbres fruitiers. Or, en bêchant le sol, cette personne y découvrit un trésor. Elle s'en fut immédiatement trouver le propriétaire et lui dit : « J'ai trouvé, dans le terrain que tu m'as loué, un trésor. Viens prendre possession de ton bien. — Ce n'est pas moi qui ai déposé ce trésor, » dit l'autre. « Je t'ai loué cette terre, et tout ce qu'elle produit t'appartient en toute justice. C'est à toi que Dieu — Il est grand ! — a donné ce trésor, et il m'est interdit d'en prélever quelque chose. Bref, je n'ai rien à voir avec ta trouvaille. » Ils continuèrent à disputer ainsi à qui prendrait le trésor, et la discussion s'envenima au point qu'ils allaient en venir aux mains, si les voisins n'étaient intervenus.

Le bruit de cette querelle arriva aux oreilles du roi. « On a trouvé, » lui dit-on, « un trésor de telle valeur. Si tu l'ordonnes, on va te le remettre [19]. » Mais le bon prince se récria : « Puisque Dieu — Il est grand ! — le leur a donné, de quel droit me l'approprierais-je ? » Il ordonna de faire comparaître les deux parties, et quand ces honnêtes gens furent devant lui, il dit, s'adressant d'abord au propriétaire :



« Brave homme, pourquoi n'entres-tu pas en possession de ton bien ? — Que Dieu donne au monarque une longue vie ! » répondit-il. « Ce trésor ne concerne que le locataire. Si c'était moi qui l'eusse trouvé auparavant, il m'appartenait, mais maintenant l'honnêteté me défend d'y toucher. A l'autre de le prendre. » Le roi se tourna alors vers le locataire : « Eh bien ! pourquoi ne profites-tu pas de cette aubaine ? — Que la puissance du souverain du monde soit de longue durée ! Ce que j'ai pris à loyer, c'est la culture du terrain, et non la recherche des trésors. Y toucher serait sacrilège. » Le roi sourit, baissa la tête et se plongea dans ses réflexions. Puis, relevant la tête, il leur demanda : « O jeunes gens, serez-vous satisfaits de ma décision, quelle qu'elle soit ? — Quel que soit l'avis du roi, nous sommes obéissants et soumis à ses ordres. — Lequel de vous deux a un fils ou une fille ? » Le propriétaire du terrain dit : « Moi, j'ai un fils, » et le locataire : « Moi, j'ai une fille. » Alors le monarque ordonna de réserver cette fille au fils du propriétaire, et d'unir ces deux enfants. On signa le contrat, on célébra les noces, et le trésor devint la propriété des jeunes mariés.

fol. 72 B En récompense de l'esprit de justice du roi et de sa bonté envers ses sujets, un des arbres qui croissaient sur le terrain en question produisit des joyaux au lieu de fruits. Cette nouvelle, portée au monarque, le remplit d'étonnement. Il monta à cheval avec ses ministres et, arrivé au pied de cet arbre, il vit que ses branches portaient en guise de fruits des gemmes dont l'éclat illuminait la campagne. Et les familiers et les commensaux du roi de s'écrier : « Ce serait grand dommage de laisser sur l'arbre ces pierreries ! Ordonne qu'on les cueille et qu'on les confie au trésor royal. » Mais le roi protesta : « Dieu me garde de m'approprier ces fruits



enchantés. » Il fit de nouveau venir le propriétaire du terrain et le cultivateur. Il dit d'abord au locataire : « C'est à toi qu'appartiennent ces pierres précieuses, car c'est toi qui as ensemencé cette terre. — Non, » répliqua-t-il, « car je n'ai pas semé de pierres précieuses. Puisque c'est le roi qui a pratiqué l'équité, c'est à lui d'en recevoir la récompense. » Alors le prince ordonna d'apporter de la percale et d'en envelopper tous les joyaux, et ils restèrent depuis lors sur l'arbre, de sorte qu'on put dire toujours : « Il y a eu jadis un tel roi, si juste, si équitable, si exempt de convoitise, qu'un arbre ayant produit des gemmes au lieu de fruits, il les a fait coudre dans de la toile pour qu'elles perpétuassent le souvenir de ses vertus. »

Telle est, jeunes gens, l'histoire de cet arbre et l'origine de ces fruits. Et le plus merveilleux de l'aventure, c'est que bien des rois sont venus et s'en sont allés depuis cette époque reculée, bien des milliers de personnes ont vécu puis trépassé, sans que nul jamais, ni grand ni petit, ait eu le pouvoir ou l'audace d'ouvrir ces bourses de percale pour voir ce qui s'y trouvait. Et maintenant encore, grâce à la puissance divine, cette toile ne tombe pas en pourriture.

Or, mes frères, que ce prodige ait eu son origine, soit dans la justice et l'équité du monarque, soit dans l'esprit religieux et la moralité des sujets, à présent ces qualités de l'un et des autres en ces temps anciens se révèlent encore à nous.

Les ministres, ravis d'être au courant de toutes ces vérités, appelèrent sur le vieillard les bénédictions du ciel et demandèrent au prince de prendre avec eux le chemin du retour ; mais il déclina leur invitation. Ils prirent donc congé du jeune homme, et regagnèrent en peu de temps leurs foyers. Ils se présentèrent devant le roi, lui exposèrent et lui détaillèrent tout ce qu'ils avaient vu et, notamment, l'origine des

fruits surnaturels. Le monarque ordonna qu'on publiât ce récit merveilleux, et dès lors, plus que jamais, une crainte mystérieuse empêcha de porter la main sur les fruits lumineux.

Quant au prince, resté seul, il continua de remonter la vallée du Nil et chemina ainsi jusqu'à ce qu'il arrivât à la porte d'une ville. Là se trouvait un homme qui posa au prince les questions d'usage : « D'où viens-tu, et où te proposes-tu d'aller ? — Je viens de bien loin et je me dirige vers l'Orient. — Dans quel but ? — Je désire savoir où le Nil prend sa source ». L'autre, trouvant cette idée bizarre, se prit à rire et lui dit : « Tu as encore du chemin devant toi ; sois d'abord mon hôte pour deux ou trois jours. » Le prince acquiesça, et l'aimable étranger le conduisit chez lui, lui aménagea un appartement, et fit préparer des mets qu'ils mangèrent ensemble. Puis il l'emmena au bain pour qu'il s'y délassât des fatigues du voyage, le revêtit d'une belle robe et le retint une semaine .

fol. 81 A Or, un jour que notre héros était assis avec son hôte et la femme de ce dernier, un domestique amena un bœuf et le fit entrer dans l'étable où se trouvait déjà un âne. Après avoir attaché le bœuf à côté du baudet, le serviteur s'en alla, et les deux animaux lièrent conversation. Le prince n'était guère éloigné d'eux et, par la vertu du philtre que lui avait donné le financier, il comprenait le langage des oiseaux et des quadrupèdes. Il prêta donc l'oreille et entendit l'âne demander au bœuf : « Que faisais-tu avant de venir ici, et par quel hasard t'y trouves-tu ? » Le bœuf lui répondit : « O Abou Soufyâne [20], ne m'en parle pas, car mon existence est bien pénible et aucune créature n'éprouve les avanies que je dois endurer. Je suis accablé, épuisé, je n'ai

plus ni la force de travailler, ni l'espoir de la délivrance. Chaque jour, dès l'aurore, on m'emmène aux champs, et jusqu'à la prière du soir, je laboure la terre avec des coups de bâton comme encouragement. Quand on me ramène, à la vesprée, on ne me donne pas assez de foin pour m'emplir le ventre et, le lendemain, c'est à recommencer. Je n'en puis plus. Pour l'amour de Dieu, connais-tu un moyen de salut ? Indique-le moi, que je puisse prendre quelques jours de repos. — Voici le meilleur parti, » dit l'âne : « Ce soir, ne mange pas ton fourrage et quand, le matin, le valet viendra et s'apercevra que tu n'y as pas touché, il t'examinera. Aie l'air bien abattu. Il se figurera que tu es malade et ne t'emmènera pas travailler. Et, par cette ruse, tu obtiendras quelques jours de répit. »

Le prince, entendant ce dialogue, éclata de rire. Son hôte et sa femme survinrent et lui dirent : « Jeune homme, pourquoi t'égaies-tu à nos dépens ? » Le prince protesta : « A Dieu ne plaise, » dit-il, « que je rie de vous. Un incident qui a eu lieu chez moi me revient en mémoire et voilà la cause de mon hilarité. »

Le lendemain matin, le valet vint auprès du bœuf, et, voyant que le fourrage était resté intact et que la bête avait l'air souffrante, il alla trouver son maître et lui dit : « Le bœuf est malade, il n'a pas mangé son fourrage. » Le maître dit : « Que faire alors ? La besogne ne souffre pas de retard. Attèle [21] l'âne à la place du bœuf et travaille ainsi. » Le valet emmena le baudet, l'attela à la place du bœuf, et lui roua si bien le ventre et les flancs de coups de bâton, que le corps du pauvre animal ne formait plus qu'une plaie. Cependant que le bœuf se prélassait dans l'écurie.

Le soir venu, le valet ramena l'âne, le rattacha dans sa loge, mit devant lui un peu de fourrage et s'en alla. Le



baudet se mit à geindre : « C'est ma faute, et il n'y a pas à récriminer sur une faute dont on est seul coupable. » Le prince était attentif aux discours des deux compagnons et entendit le bœuf dire : « O Aboû Soufyâne, puisse Dieu te récompenser de sa miséricorde, car j'ai pu, grâce à toi, me reposer un peu aujourd'hui. Mais, toi, qu'as-tu donc à gémir ? » Le baudet répondit : « Je suis un peu fatigué. » Le bœuf reprit : « Et le maître, n'a-t-il rien dit ? » L'âne reprit : « Oui, il a dit au valet : « Regarde comment va le bœuf. S'il n'a pas mangé son fourrage et s'il n'est pas mieux disposé, vends-le au boucher. C'est qu'il est malade et il va maigrir. Avisons, avant de subir du dommage. » Voilà ce que j'ai entendu, et c'est pourquoi tu me vois si affligé » Le bœuf demanda : « Que me conseilles-tu à présent ? » L'âne répondit : « Ce soir, mange bien tout le foin qu'on te donnera, puis déchire tes liens et viens encore, par dessus le marché, dévorer mon fourrage à moi. Et demain matin, quand viendra le valet, fais des cabrioles. Il se réjouira de te voir en si bon état, et on ne pensera plus à te tuer. » « Qu'il en soit ainsi, » dit le bœuf.

Le prince ne put s'empêcher de rire aux éclats, si bien que son hôte et son hôtesse l'entendirent. Ils se fâchèrent et l'apostrophèrent : « Jeune homme, d'où provient ce rire ? N'as-tu donc pas honte de te divertir chaque jour à nos dépens. » De rechef, le prince demanda pardon : « Dieu me garde, » dit-il, « de rire de vous ! Ma joie a une cause que vous ignorez et que je suis seul à connaître. » La femme dit à son mari : « Prie-le de nous la dire, et sinon, je vais me fâcher et retourner chez mon père. » L'hôte dit : « Les femmes n'ont que peu de raison. Pour la moindre bagatelle, elles se
fol. 81 B forgent les chimères les plus baroques. Il faudra bien que tu la contentes. » Le prince s'en défendit : « Si je te révélais la



cause de mon hilarité et que ta femme l'entendit, je mourrais sur le champ. Si tu as envie de me voir mourir, tu n'as donc qu'à m'imposer cette exigence. » L'homme fut très contrarié de cette réponse. Il vit dans cette affaire une cause de grand tracas et en parut très affligé. Ce que voyant, le prince dit : « Apportez l'écritoire et le roseau, je vais écrire l'aventure. » L'hôte dit à sa femme : « Va chez le voisin chercher de quoi écrire. » La femme sortit. Il y avait un chien couché dans la cour. Elle lui jeta un morceau de pain. Le chien se leva pour aller le saisir, mais un coq, qui était debout à côté, le devança et happa le butin. Le chien lui dit : « Tu es bien éhonté. Tu as sans doute appris cette impudence du maître de la maison ! » Le coq protesta : « Le maître du logis, » dit-il, « est plus raisonnable que quiconque. — Et où a-t-il donc mis sa raison, » répartit le chien, « pour faire mourir un jouvenceau beau comme la lune brillante, à seule fin de plaire à sa femme ? » Le prince, qui l'entendit, se mit encore à rire et se dit : « Oh ! si je pouvais divulguer ces paroles ! » Le coq reprit : « Il n'est pas bon que le jouvenceau révèle son secret à la femme du maître ; le jeune homme mourra, la nouvelle en viendra aux oreilles du roi, qui fera arrêter le maître et causera la ruine de son foyer. S'il était raisonnable, la première fois que sa femme insistera encore, il n'aurait qu'à lui clore la bouche d'un soufflet en lui disant : Qu'as-tu à voir avec le rire des gens ? »

A ce colloque, le prince se mit à rire de plus belle, et, de rechef, le maître du logis lui demanda la cause de sa folle joie. Le prince répondit : « Je ris parce qu'il y a lieu de le faire, et il ne tient qu'à toi de partager mon hilarité. Si tu veux me jurer de ne rien répéter à ta femme, je vais t'en dire le pourquoi. » L'hôte jura solennellement de ne rien



divulguer, et le prince lui dit : « Sache que j'ai mangé un philtre qui m'a donné, grâce à la bénédiction du Dieu glorieux, le pouvoir de comprendre le langage des oiseaux et des quadrupèdes, mais sans toutefois pouvoir y répondre. La règle est que, si une femme venait à m'entendre raconter ce que j'ai entendu, je mourrais. Or, mon premier accès d'hilarité a eu pour cause un dialogue entre le bœuf et l'âne, le second également. Le troisième a été suscité par la querelle du chien et du coq. » Bref, le prince narra le tout à son hôte, qui n'en fut pas peu étonné.

Sa femme revint bientôt, apportant l'écritoire et le qalam. « Allons, » dit-elle, « jeune homme, écris ton aventure, que nous la lisions. » Là-dessus, son mari se leva, saisit un gourdin et l'assomma de coups. La femme se mit à crier : « Je me repens. Je ne demanderai plus rien, » et alla s'asseoir dans un coin. Puis elle vint demander pardon au prince. On apporta à manger, et tous les trois se régalèrent. Un peu après, on étendit la couchette, et le prince alla se reposer. Quand le jour parut, il se leva, dit adieu à son hôte et se remit en route, en longeant toujours le Nil.

Deux ou trois jours de marche amenèrent le jeune homme à une montagne, sur le flanc de laquelle s'élevait un ermitage habité par un vieillard. Il s'approcha de l'ermite, le salua, et le vieux répondit à son salut. « Jeune homme, » lui dit-il, « tu es le bienvenu. D'où viens-tu et que te proposes-tu de faire ? » — « Je viens, » répondit-il, « du côté de l'Occident et je vais dans la direction de l'Orient pour découvrir les sources du Nil ». — « Mais c'est une pure folie ! » s'écria le solitaire. « Admettons que tu réussisses : Ne dirait-on pas que cela peut t'être de quelque profit ! » Le prince repartit : « C'est Dieu lui-même — Il est grand ! — qui a voulu que je che-

mine poussé par ce désir invincible, dussé-je faire le tour du monde ». L'anachorète apporta du pain, que le prince mangea, et lui dit : « O jeune homme, puisque tu es féru de cette idée et que tu n'en démords pas, viens çà, que je te montre le chemin. » Le prince se confondit en remercîments, et le vieillard lui parla en ces termes : « Sache qu'après avoir marché plusieurs jours, tu te trouveras au bord de la mer. Assieds-toi sur le rivage et reste accroupi la tête sur les genoux, jusqu'à ce que des oiseaux, dont l'un, gros comme un éléphant, viennent du haut des airs s'abattre devant toi. fol. 82 A
Tiens-toi coi jusqu'à ce qu'ils s'approchent de toi, et, alors, agrippe-toi fermement à la patte d'un de ces oiseaux. Il prendra sa volée et t'emportera dans l'espace, traversant ainsi plusieurs mers. Tiens bien les yeux fermés, et après quelque temps, il te fera arriver sur la terre de fer. Alors, ôte doucement tes mains et assieds-toi. La coutume de ces oiseaux est qu'ils viennent chaque jour une fois en cet endroit, et notamment le matin. Lève-toi, et va jusqu'à ce que se présente à tes yeux une terre toute en or fauve, où croissent des arbres d'or et de joyaux. Passe outre, avance encore et tu verras une montagne également toute en or, surmontée d'un castel muni de créneaux d'or incrustés de pierreries. Du sommet de la montagne descend une eau qui pénètre dans la coupole [du château]. Cette coupole a quatre portes et l'eau s'y divise en quatre branches : l'une est le Nil, une autre le Djîhoûn, la troisième le Tigre et la dernière l'Euphrate [22]. Parvenu à cet endroit, dépouille-toi de tes vêtements, lave-toi, fais une ablution, prononce deux oraisons, et demande tout ce que tu peux désirer, et quand ta prière sera exaucée, ne manque pas de me mentionner dans tes actions de grâces. Lorsque tu auras envie de revenir, retourne à la terre de fer dont je t'ai parlé, et tu y retrou-



veras ces mêmes oiseaux ; étends la main et cramponne-toi à la patte de l'un d'entre eux, pour qu'il te fasse retraverser la mer et te rapporte ici. Quand tu arriveras à l'endroit où nous sommes, tu me trouveras mort dans ma cellule, avec un suaire sous mon chevet. Lave-moi et ensevelis-moi. J'aurai sous la tête un livre que tu emporteras. Puis retourne chez toi. »

Le jeune homme se remit donc en route, et arriva au bord de la mer. Suivant les instructions du solitaire, il s'assit et cacha sa tête dans un pan de son manteau. Tout-à-coup, il s'aperçut qu'un oiseau gros comme un éléphant s'abattait à cet endroit. Le volatile se mit à manger tranquillement, et quand il parut disposé à prendre son essor, notre héros embrassa doucement l'une de ses pattes, et l'oiseau, prenant sa volée, l'emporta vers le zénith. Il traversa sept mers, atteignit le pays de fer, et tout se passa comme l'anachorète l'avait prédit. Le prince franchit les terres de fer et d'or, gravit la montagne d'or, et voulut atteindre le sommet de la coupole. Il entendit une voix qui prononçait ces paroles : « L'accès de ce lieu t'est impossible, ne te donne pas une peine inutile et n'expose pas ta vie. » Le jeune prince se dit, malgré cet avertissement : « Il y a là un mystère que je dois éclaircir, coûte que coûte. » Il continua d'avancer et entendit la voix dire encore : « Ici sont les remparts et les crénaux du paradis, et dans cette coupole tourne la roue du Ciel. Tu ne peux y pénétrer. Tu as trouvé ce que tu désirais. Qu'as-tu besoin d'autre chose ». Le prince pensa : « Cette voix me remplit d'étonnement [23] ». Il alla au bord de l'eau, fit une ablution et deux génuflexions, et se prosterna la face contre terre en signe de supplication, en demandant ce qu'il désirait Levant alors la tête, il vit une grappe de raisin. Il franchit l'embrasure de la coupole et entendit de nouveau la voix

divine proférer ces paroles : « Voici ta subsistance, prends la, c'est le fruit du paradis, et si tu en goûtes, tu auras en horreur les mets et les fruits du monde terrestre. » Le prince cueillit une grappe de raisin et voulut s'en retourner, mais avant, il demanda à haute voix : « Quelle est cette eau qui sort de l'embrasure de la coupole ? » La voix lui répondit : « C'est une eau que Dieu—Il est grand ! — a envoyée du ciel ; or, dans le Paradis elle se divise en quatre rivières : 1° l'Euphrate, 2° le Tigre, 3° le Nil et 4° le Djîhoûn. Le jeune homme pensa : « Tout est bien comme l'avait annoncé l'ermite. » Il pria donc pour le vieillard, et, retournant sur ses pas, il arriva à la terre de fer, s'assit, et quand les oiseaux arrivèrent, il se cramponna à la patte de l'un d'eux. L'oiseau lui fit traverser les sept mers, et il finit par arriver au bord de l'Océan. Il lâcha la patte de son oiseau, et revint à l'ermitage ; le vieillard gisait là, avait rendu l'âme à Dieu et avait la figure voilée. Le prince le lava, l'ensevelit et se remit en route.

Par malheur, il oublia de prendre le livre placé sous la tête du solitaire. Le prince ne tarda pas à rencontrer Iblîs [25] le maudit, sous les dehors d'un jeune homme qui se présenta à lui et le salua. Le prince lui rendit son salut, et ils lièrent conversation. « Jouvenceau, » dit le Malin, « d'où viens-tu, et comment s'est passé ton voyage ? — Grâce au Seigneur fol. 82 B
maître des mondes, je suis arrivé au but que je poursuivais, et j'en porte la preuve avec moi. — Et puis-je savoir quel est ce document ? — Un raisin plus blanc que le lait, plus parfumé que le musc. » Iblîs le maudit introduisit alors la main dans une de ses manches, et en retira une pomme odorante qu'il offrit au prince en lui disant : « Voilà un fruit que ce religieux m'avait donné ». Notre jeune imprudent le porta à sa bouche, en mordit une bouchée, et à peine l'eut-

il avalée que le raisin céleste disparut de sa main. Iblîs se mit à rire et lui dit : « Je ne suis autre qu'Iblîs, qui a fait sortir l'homme du paradis terrestre et qui a suggéré à Ève l'idée de manger le blé [25]. Je n'ai pas voulu que tu mangeasses la grappe divine et je t'ai ravi le céleste présent. Maintenant, va où bon te semble ». Le prince tout contrit se prit à pleurer et ramassa une pierre pour la lancer contre le maudit. Iblis disparut et le jeune homme dut, bon gré mal gré, se remettre en route.

Il chemina donc, mais eut beau marcher, il ne trouva pas d'endroit habité. Il commençait à endurer les tortures de la faim; mais il finit par prendre un poisson qu'il mangea. Une semaine se passa ainsi. Enfin, un vaisseau apparut au loin. Le prince monta sur une colline pour mieux le voir, et les gens du navire finirent par l'apercevoir à leur tour. Ils firent voile de son côté et atterrirent. Ils forcèrent le jeune homme à monter à bord avec eux, et l'assaillirent de questions. Le prince leur raconta d'un bout à l'autre l'histoire de la coupole, du raisin du paradis et de l'eau sortant de la coupole, et les mariniers s'écrièrent : « Tu dis vrai, nous avons lu dans les livres que le fils du roi de l'Orient arriverait à cette coupole. Maintenant nous voguons vers l'île de Heïhât; viens avec nous. » Le jeune homme dit : « Je n'ai pas un denier. Comment pourrais-je vous accompagner ? » Les marchands le rassurèrent : « Nous te donnerons chacun une petite somme et tu formeras ainsi un pécule ». On remit donc à la voile, et, après une traversée de quelques jours, le navire, par un décret divin, heurta un récif, sombra et périt, corps et biens. Seul le prince put gagner le rivage, ainsi que trois chevaux.

Il se trouvait au pied d'une haute montagne. Le sol était couvert d'anémones. Le prince laissa paître les chevaux, s'assit au bord de la mer et réussit à prendre quelques pois-

sons, qu'il mangea. Il était continuellement sur ses gardes. Il était occupé à allumer du feu, quand il vit un de ces chevaux se frapper la tête contre terre. Le prince prit son couteau et lui coupa la tête. Il rôtit un morceau de la viande de ce cheval, et quand vint la nuit, de peur de la vermine, il se cacha dans la peau de l'animal pour dormir. Quelques jours se passèrent de la sorte ; mais, à la fin, l'ennui s'empara du naufragé, qui se disait : « A quel moyen recourir ? Voilà maintenant dix jours que je reste immobile dans cet endroit, à attendre l'arrivée d'un vaisseau qui me transporte dans un lieu habité, et le ciel ne m'accorde pas cette grâce. Je vais gagner la cîme de cette montagne, et que les décrets de Dieu s'accomplissent ». Après mille efforts, il parvint au sommet, et constata que cette montagne atteignait le zénith, et qu'au faîte croissait un arbre si énorme que son ombre s'étendait alentour sur un rayon d'une parasange, et que ses branches s'allongeaient jusqu'au milieu de la mer. Personne n'aurait pu en escalader le tronc. A cette vue, le prince resta stupéfait. Le sommeil finit par le gagner et il se coucha à l'ombre de cet arbre, qui n'était autre que le séjour de la princesse et du Sîmourgh. Dieu — Il est glorieux — l'avait ainsi décidé.

La jeune fille, occupée à regarder du haut de l'arbre dans toutes les directions, ne tarda pas à apercevoir le jeune homme endormi. C'était, pour elle, une étrange créature, telle que, de sa vie, elle n'en avait jamais vue. Le décret divin allait donc se réaliser point par point, car le Très-Haut voulait que les paroles du Sîmourgh fussent mensongères et qu'il fut frappé de confusion.

Lorsque la jeune fille revint à elle — car la vue du prince lui avait fait perdre le sentiment —, elle se dit : « Qu'est-ce que cet être dont le corps ressemble au mien ? » Jamais la fol. 83 A



princesse, nous le savons, n'avait vu de figure humaine, et elle s'imaginait qu'il n'y avait pas au monde d'autre endroit que cet arbre, cette montagne et cette mer, ni d'autre être vivant qu'elle et le Sîmourgh. Lors donc que le beau prince apparut à ses yeux, elle en devint si follement amoureuse qu'elle faillit s'élancer vers lui du haut de l'arbre. Quant au jeune homme, à son réveil, il jeta ses regards à droite et à gauche sans voir âme qui vive ; mais la jeune fille lui ayant lancé une pomme, il leva les yeux et aperçut au haut de l'arbre cette ravissante créature belle comme la lune de la nuit du quatorze. Il fut ravi en extase et s'éprit pour elle d'un fol amour.

« O mignonne, s'écria-t-il, que fais-tu au haut de cet arbre et qui es-tu ? — Je suis la fille du Sîmourgh. — Toi ? mais tu es la fille d'un homme et le Sîmourgh est un animal ! Quel endroit a vu naître une créature aussi charmante que toi ? — Mais toi, demanda-t-elle à son tour, qui es-tu ? — Moi, je suis un homme. — Qu'est-ce donc qu'un homme ? — Un homme, répondit-il, est un être semblable à toi et à moi. Quant au Sîmourgh, c'est un animal : il a des plumes et des ailes. En quoi lui ressembles-tu, et quelle analogie y a-t-il entre vous deux ? » La princesse se récria : « Quel langage tiens-tu là ? Je sais que je suis la fille du Sîmourgh, et d'homme, je n'en ai jamais vu. » Le prince insista : « Si tu veux qu'il t'apparaisse à toute évidence que tu n'es pas la fille du Sîmourgh, demande-lui un miroir quand il viendra, et regarde ton visage : tu verras bien que ce n'est pas à lui que tu dois la vie. Si tu le peux, viens me trouver ici, » dit la princesse. — D'ici jusqu'à toi, il y a bien deux cents coudées ; je ne saurais y parvenir et pourtant, sans toi, la vie m'est amère désormais. — Que pourrais-je bien faire ? — Soit, causons ensemble jusqu'à ce que vienne le Sîmourgh.

Cache-toi dans un coin, car c'est le moment de son retour. Pourvu qu'il ne te voie pas et ne sévisse pas contre toi ! »

La jeune fille jeta au prince toutes les friandises qu'elle avait. Il les ramassa et alla se cacher dans la peau du cheval qu'il avait tué; mais l'ardeur de son amour le privait de tout repos.

Lorsque le Sîmourgh revint de la cour de Salomon, il trouva la jouvencelle toute maussade et lui demanda : « O mon enfant, pourquoi as-tu l'air si abattu ?— Que pourrais-je bien faire ? » répondit-elle ; « je m'ennuie dans cette solitude. Si tu voulais être assez bon pour me rapporter un miroir, je pourrais me distraire à contempler mon visage et bannir l'ennui. » Aussitôt, le Sîmourgh partit, alla chercher un miroir et le déposa devant la princesse. Elle le prit, y regarda son image et vit bien que les paroles du jeune homme n'étaient que l'expression de la vérité, et que les diverses parties de son corps ne ressemblaient en rien à celles du Sîmourgh. Elle se prit à rire, et son père nourricier lui dit : « Ah ! voilà que tu as retrouvé ta gaieté ? — Oui, » dit-elle. Mais cette nuit là, sa passion pour le prince l'empêcha de trouver le sommeil.

Quand vint l'aurore, l'oiseau s'en alla, et la jeune fille suivit des yeux son départ. L'arrivée du prince la réjouit grandement, et elle lui montra le miroir. « Eh bien ! » dit-il, « t'y es-tu regardée ? – Oui, et j'ai constaté que tu n'avais dit que la pure vérité : mon corps est identique au tien. » L'amour de la jeune fille pour le prince s'exaspérait au point qu'elle voulait presque se précipiter du haut de l'arbre. « Il nous faut pourtant, dit-elle, inventer un moyen de nous rapprocher l'un de l'autre. — J'en ai un, » dit-il. Quand le Sîmourgh viendra, supplie-le de te déposer au pied de cet arbre et de te reporter en haut à la tombée de la



nuit. Prétexte que tu t'ennuies mortellement là haut, et que si tu pouvais contempler la mer à loisir, peut-être ton cœur se dilaterait. — C'est parfait, » dit-elle. « Prends donc patience jusqu'au retour du Sîmourgh. »

L'oiseau, à son retour, vit la jeune fille morne et toute défaite. Il se percha à côté d'elle et lui demanda : « O mon enfant, pourquoi es-tu si chagrine ? — Je me désole de ce que toute la journée tu t'en vas et tu me laisses toute seulette. — Eh bien, demande moi n'importe quoi. J'agirai selon ton désir. — Dépose-moi chaque jour au pied de l'arbre jusqu'au soir, au moment de ton retour. Alors tu me reporteras en haut. — Je veux bien. »

Ainsi fut fait : quand le jour vint, le Sîmourgh descendit
fol. 83 B. la jeune fille et s'en alla. Le prince, qui savait l'heure du départ de l'oiseau, ne tarda pas à accourir au pied de l'arbre où il trouva sa bien-aimée. Ils se passèrent le bras autour du cou et échangèrent sur leurs lèvrès la saveur exquise de plusieurs baisers. Ils mangèrent ensemble les mets que la princesse avait pris avec elle. Quand le Sîmourgh revint, le prince alla, comme toujours, se cacher. L'oiseau, voyant sa pupille de bonne humeur, l'embrassa et la porta au sommet de l'arbre, où ils passèrent la nuit, et le matin, ils descendirent. « Que je sois ta rançon ! » dit la jeune fille, « tu ne pourrais pas me construire une demeure en ce lieu même ? Qu'en dis-tu ? — Prends patience jusqu'à ce que je découvre du côté de la mer un endroit qui te convienne. Je t'y porterai ».

Le Sîmourgh prit son essor et se mit à tournoyer en tous sens. Or, le décret divin voulait s'accomplir et le terme fixé était proche. Le Sîmourgh construisit une demeure agréable, abritée de l'ardeur du soleil, à l'endroit même où se cachait le prince. L'oiseau aperçut les deux chevaux que le prince

avait amenés ; il les attacha à proximité de l'habitation de la princesse, y amena la jeune fille et lui dit : « O mon enfant, ces animaux que voilà s'appellent bêtes de la mer. Passe ta journée à t'amuser avec eux, et n'en aie aucune peur ». La princesse, qui n'avait jamais vu de chevaux, s'intéressa beaucoup à ces animaux. Le Sîmourgh parti, les deux amants échangèrent mille cajoleries [26]. Le prince finit par s'écrier : « O vie de ma vie, jusques à quand aurai-je la force de résister ? Il faut que nous accomplissions le désir suprême de notre cœur, et que tu sois toute à moi. — Tu es le maître. » Le prince était très instruit, il prononça une formule de mariage, et, avec l'assentiment de la jouvencelle, il la saisit donc dans ses bras ; comme l'a dit le poète :

(Distique) : « Deux corps entrelacés comme les deux traits de la lettre *lâm-élif*, s'abandonnèrent, exempts de tout chagrin, à leurs épanchements. »

Quand vint l'heure du retour du Sîmourgh, le jeune homme alla se blottir dans sa peau de cheval, et l'oiseau, trouvant la princesse endormie, ne se douta guère de la cause de sa fatigue. Il la réveilla et la transporta au sommet de l'arbre. « O mon enfant, » lui demanda-t-il, « comment s'est passée la journée d'aujourd'hui ? » Elle lui répondit : « Ô mon cher maître, comme l'ont dit les poètes, cette journée a été la plus exquise de toutes. Sache que, de toute ma vie, je n'ai éprouvé une telle joie ni ressenti un tel plaisir. Je me suis follement amusée à regarder les chevaux. » « Eh bien ! » reprit le Simourgh, « je te porterai encore demain matin à cet endroit pour que tu ne sois plus abattue et chagrine. » La jeune fille le remercia chaleureusement. Le Sîmourgh la porta, le lendemain matin, à sa nouvelle demeure, et les deux amants échangèrent jusqu'au soir leurs caresses.



Un jour, le prince demanda à la jeune fille : « Qu'as-tu avec toi là-haut, au sommet de l'arbre ? — Un berceau et une couverture. » Le prince s'écria, tout content : « Mais il faut absolument que je m'installe là pour passer la nuit au sec. Dis ce soir au Sîmourgh : Apporte au haut de l'arbre cette chose noire pour m'amuser. » La jeune fille trouva l'idée excellente. Bientôt le prince, pressentant le retour du Sîmourgh, alla se cacher, comme d'habitude, dans la peau de cheval. L'oiseau revint et transporta la jeune fille à sa place accoutumée, au sommet de l'arbre. Il se figurait que jamais être humain ne viendrait à cet endroit, et se doutait bien peu que le Destin avait commencé de s'accomplir ; et il se disait : « Voilà bien des années que je me donne du mal avec cette jeune fille, mais le terme est proche. Ce sera bientôt le moment de la porter à Salomon pour me justifier et prouver la vérité de mes paroles, de peur qu'un vaisseau n'aborde par hasard en ces parages, qu'on ne ravisse la jeune fille ou qu'un événement quelconque me prive du fruit de
fol. 84 A mes efforts. Il vaut mieux que je ne la dépose plus au bord de la mer, mais que j'arrange ici même une place pour les chevaux. La princesse pourra tout aussi bien prendre plaisir à les regarder du haut de l'arbre, jusqu'à ce que s'achève le temps qui reste à courir avant l'échéance fatale. Alors, je la porterai à Salomon et je dirai : « Voilà comment j'ai conjuré le destin. »

Quand le jour commença à poindre, la jeune fille s'imagina que son père nourricier allait la descendre comme les autres jours, mais le Sîmourgh lui dit : « O lumière de mes yeux, il vaut mieux que je ne te transporte pas au bord de la mer, de peur qu'une bête sauvage ne t'attaque. Reste donc sur l'arbre, et tout ce que tu pourrais désirer, je te l'apporterai. »

Là-dessus, il s'envola, alla chercher les chevaux et les lia au pied de l'arbre, puis alla faire sa cour à Salomon.



Lui parti, la jeune fille fit couler de chaque cil cent mille larmes sur son visage beau comme la lune. Le prince accourut et, la trouvant toute en pleurs, il s'écria : « O repos de mon cœur, familière de mon âme, j'ai erré bien longtemps loin de ma famille et de ma patrie, et j'ai subi mille avanies jusqu'à ce que Dieu — Il est sublime — t'ait donnée à moi pour réconforter mon cœur endolori. Comment vivre, maintenant que le Sîmourgh t'a laissée au sommet de cet arbre funeste ? » La jeune fille ne répondit qu'en sanglotant de plus belle. « O ma chérie, » dit le prince, « cesse de pleurer. Je vais détacher ces chevaux et les lancer à la mer. Quand l'oiseau reviendra, parle-lui comme je te l'ai dit hier, pour que nous soyons toujours ensemble là-haut. » Ces paroles rendirent courage à la princesse ; elle jeta à son bien-aimé une partie des mets que le Sîmourgh lui avait rapportés la veille. Le prince s'en rassasia, et ils devisèrent gentiment jusqu'au coucher du soleil.

Quand vint l'heure du retour du Sîmourgh, le prince alla se cacher. L'oiseau, voyant la jeune fille maussade, tâcha de la consoler, et s'en fut dormir ; mais le chagrin empêcha la princesse de fermer l'œil. Le lendemain, elle lui demanda : « O chef des oiseaux, apporte auprès de moi cette masse noire qu'on aperçoit de loin. Je m'amuserai à l'examiner. — Oui, mon enfant, mais qu'est-il donc advenu des chevaux ? — Ils ont rompu leur licou, se sont précipités dans la mer et sont noyés ». Alors, le Sîmourgh alla ramasser la peau où était caché le prince et l'apporta à la jeune fille, qui fut au comble de ses vœux.

L'oiseau s'envola, et le jeune prince sortit de sa cachette. Il entoura de ses bras le cou de son amante et l'étreignit longuement. Après quoi ils se régalèrent. Le prince examina alors le berceau, qui était assez grand pour que deux personnes

pussent y tenir à l'aise. « Ma mignonne, » dit-il, « lorsque le Sîmourgh reviendra, demande-lui aussitôt la permission de prendre congé et dis-lui que tu vas dormir dans ton berceau ». Il y avait dans la couchette quelques matelas et deux couvertures brodées d'or. Le prince les étendit, se coucha pour les essayer et constata que tout pourrait s'arranger à merveille. Ils recommencèrent leurs embrassades et, jusqu'au coucher du soleil, ils manifestèrent leur amour.

Quand le Sîmourgh revint, le prince se plaça juste au milieu du berceau et la princesse ramena la couverture sur son visage. « Eh bien ! mon enfant, comment la journée s'est-elle passée ? » demanda l'oiseau. « O mon maître, » répondit sa pupille, « j'ai été on ne peut plus heureuse, et je n'ai plus aucune envie de descendre ». Le Sîmourgh avait rapporté d'exquises friandises, qu'il donna à la jeune fille. Elle en mangea une partie et garda le reste pour le prince. Quand une partie de la nuit fut passée, la princesse leva la couverture et se blottit auprès de son amant, et ils dormirent jusqu'à l'aube. La princesse sortit de sa couchette et vint
fol. 84 B. saluer le Sîmourgh, qui lui demanda : « O mon enfant, pourquoi es-tu restée nuit et jour dans ton berceau, et n'as-tu pas dormi comme auparavant à l'abri de mes ailes ? Le froid ne t'a-t-il pas incommodée ? — O mon maître, répondit-elle, je t'ai donné jusqu'à ce jour beaucoup d'embarras. Cela suffit et je ne veux plus t'importuner désormais. Ce berceau me convient très bien, et d'ailleurs il est très chaud. » Bref, le Sîmourgh s'en fut, le jouvenceau s'éveilla, et nos deux amants, après s'être embrassés, se régalèrent des mets que le Sîmourgh avait rapportés.

Et, une année durant, le prince et la princesse coulèrent, au sommet de cet arbre, des jours heureux, sous la garde de Dieu, et la jeune fille devint enceinte. Le prince se dit :

« L'enfant qui va naître de la princesse pleurera, et ses vagissements pourraient révéler sa présence au Sîmourgh, qui ne manquera pas de les tuer tous deux ». Il dit à la jeune fille : « Quand le Sîmourgh rentrera, demande-lui un narcotique [27], qui nous permettra d'éviter un malheur ». Elle suivit ce conseil, et quand le Sîmourgh revint, elle lui dit : « O chef des oiseaux, je voudrais avoir un peu de narcotique. — Et pourquoi faire ? — C'est qu'avec la meilleure volonté du monde, je ne parviens pas à fermer l'œil un seul instant de la nuit ». Le Sîmourgh obtempéra à son désir, lui rapporta la drogue demandée et alla faire sa cour à Salomon.

Soudain, la jeune fille déposa le faix de son sein, et mit au monde un garçon pareil à la lune dans la nuit du quatorze. Ils l'emmaillotèrent dans des lambeaux de couverture, et sa mère l'allaita. Peu avant le retour du Sîmourgh, ils lui mirent du narcotique sous les narines, et l'enfant, jusqu'à l'aurore, ne manifesta sa présence par aucun bruit [28]. Lorsque le Sîmourgh fut parti, ils le rappelèrent au sentiment.

Une année, donc, se passa de la sorte, et Dieu envoya Gabriel en rendre compte à Salomon. « Salomon, dit-il, demande au Sîmourgh si, oui ou non, il a entravé le qazâ o qadar ». Or, ce même jour, le Sîmourgh, se croyant sûr du succès, avait l'air triomphant et se rengorgeait. « Eh bien ! » lui demanda le roi, » as-tu conjuré le Destin ? Maintenant, le terme est échu. — Oui, j'ai empêché le décret divin de s'accomplir. Désormais, toi, Salomon, qui es prophète, conviens avec moi que le qazâ o qadar n'est qu'un vain mot, et reconnais loyalement que j'avais raison. — Et vraiment, donc, tu as entravé l'arrêt du Destin ? - Oui, je l'ai fait. — Va donc, mets la jeune fille dans son berceau, et apporte-la. ». Le Sîmourgh, transporté de joie, s'envola à tire-d'aile.



Le prince, le voyant venir de loin, se cacha dans le berceau avec le petit enfant. Le Sîmourgh passa la nuit sur l'arbre et dit à la princesse : « Il faut qu'à l'aurore je te porte à Salomon, qui t'a réclamée. » Il fit donc coucher la princesse dans le berceau et, dès la pointe du jour, il saisit le tout dans ses serres, s'éleva dans les airs et arriva bientôt auprès du grand roi.

Il déposa son fardeau dans l'enderoûn [29] du palais, se présenta devant Salomon et s'inclina devant lui. Salomon ordonna à tous ses sujets, aux dîvs et aux péris, aux quadrupèdes et aux oiseaux, de se rassembler devant lui. Puis il s'assit sur son trône, fit approcher le Sîmourgh et l'interrogea en ces termes : « Eh bien ! Sîmourgh, as-tu, oui ou non, empêché l'accomplissement de la volonté divine concernant le fils du roi de l'Occident et la fille du roi de l'Orient ? Car le terme est échu. — O prophète de Dieu, la semaine même où la fille du roi de l'Orient a vu le jour, je suis allé l'enlever avec son berceau au milieu de ses suivantes et, traversant les sept mers, je l'ai portée sur la cîme d'une haute montagne, au sommet d'un grand arbre, où j'ai construit un nid, et je l'ai élevée là-bas jusqu'aujourd'hui, sans qu'aucune créature soupçonnât son existence. Je viens de te l'apporter il n'y a qu'un instant. — Fais-la venir immédiatement avec son berceau, dans la salle d'audience. » Le Sîmourgh alla chercher le tout, le déposa devant Salomon,
fol. 85 A et quand on leva le couvercle, on vit les deux jeunes gens resplendissants de beauté avec, sur leur sein, un gracieux enfant qu'on fit sortir du berceau, et qui se leva et salua Salomon.

S'adressant alors au Sîmourgh : « Or çà, » s'écria le roi, « comment donc as-tu entravé le destin, pour qu'un jeune homme ait passé deux ans avec cette jeune fille et, qui plus

est, l'ait rendue mère, sans que tu aies eu le moins du monde vent de cette aventure ? Par la splendeur de la gloire divine, je jure que tu seras châtié pour servir d'exemple à toutes les créatures ».

Le Sîmourgh, à la vue de cet événement, s'était pris à trembler de terreur, et avait failli perdre connaissance. A l'instant, il poussa un grand cri, prit son vol et disparut : il franchit la montagne du Qâf, et depuis ce moment jusqu'aujourd'hui, personne ne l'a revu. Tous les êtres témoins de cette scène en furent profondément impressionnés. Salomon ordonna aux dîvs et aux djinns d'aller à la recherche du Sîmourgh et de l'amener devant lui. Mais ils eurent beau parcourir l'univers, ils ne le trouvèrent point et s'en revinrent auprès de Salomon lui confesser leur échec. Alors le roi fit amener les otages, on fit venir tous les hiboux, les corneilles et les faucons des montagnes, tous les moineaux blottis dans les crevasses. Salomon les admonesta sévèrement, et leur fit mettre des chaînes aux pieds pour les empêcher de se mouvoir.

Enfin, Salomon demanda au fils du roi de l'Occident le récit de ses aventures, qu'il lui détailla fidèlement, et les deux amants se convertirent à la religion de Salomon. Le prophète confirma leur union, fit cadeau au prince d'une robe d'honneur, d'une tente et d'un pavillon. Il fit écrire deux lettres, l'une pour le père du marié, l'autre pour celui de l'épousée, et y consigna leurs aventures ; puis il ordonna aux vents d'enlever le tapis des deux héros avec leur suite, et de les transporter du côté de l'Orient. Le roi de ce pays, informé de l'arrivée de son gendre, de sa fille et de leur enfant, s'en réjouit. Tous se convertirent à la religion de Salomon et séjournèrent quelques jours en cet endroit ; après quoi le prince demanda congé à son beau-père. Le vent les



transporta alors dans la direction de l'Occident, et le père du prince, informé de son heureux retour, vint au devant de lui et le ramena triomphalement dans sa capitale. Il se fit narrer ses aventures, se convertit également à la religion de Salomon, et fit à son fils des noces magnifiques. »

Tel est le récit que fit Gabriel au Prophète de Dieu. Et salut à qui suit la bonne voie !

NOTES DU DIXIÈME CONTE.

1. — Le texte a *zabâni gauharbâr* = « la langue pleuveuse de joyaux. » Je remplace cette métaphore insolite par une autre qui nous est familière.

2. — Cette histoire serait donc un *hadîth*.

3. — Par les *Mounâfiqs* (pl. ar. *mounafiqoûne*) ou « hypocrites », on désigne les Médinois opportunistes qui, tout en affectant extérieurement d'être partisans de Mahomet, n'étaient pas complètement gagnés à l'Islam, mais attendaient les événements, prêts à abandonner le prophète si la fortune lui était contraire. Mahomet leur montra les plus grands égards, et agit en fin politique pour les gagner à sa cause.

4. — *qazâyi mouhkam*, littéralement solide.

5. — *qazâyi mou'allaq* = le qazâ suspendu.

6. — *qazâ o qadar* est synonyme de *qazâyi mouhkam*.

7. — Aucun nom n'est plus fameux en Orient que celui de Salomon (en arabe et persan *Souleïmâne*). D'après la légende musulmane, il succéda à son père à l'âge de douze ans, et Dieu plaça sous sa domination non seulement l'humanité tout entière, mais encore les animaux, les éléments et les djinns. Les oiseaux étaient sans cesse empressés à le servir; ils portaient ses messages et, serrés l'un contre l'autre au-dessus de sa tête, ils lui formaient une espèce de dais qui le garantissait des intempéries; les vents se chargeaient de le transporter, et il n'avait besoin ni de chevaux, ni d'autres véhicules. Le sceau de Salomon est célèbre, ainsi que les relations du roi-prophète avec Belqîs, reine de Saba.

8. — Sur les *dîvs* et les *péris*, v. conte I, notes 16 et 14.

9. — *Etourneau*, en persan *sâr*; le texte a, par erreur, *sârâ*.

10. — *Sîmourgh*. — Nom d'un oiseau fabuleux qui, d'après l'épopée iranienne, (Livre des Rois de Firdousi) habitait sur le mont Elbourz, où il éleva le héros Zâl qui avait été exposé par son père. Ce nom vient de *mourgh*, oiseau, et la syllabe initiale *si* = le zend *çaêna* qui dans l'Avesta désigne des oiseaux savants (cf. *yasht*, 13, 97).

Naturellement, l'étymologie populaire a vu dans cette syllabe *si* le nom de nombre signifiant « trente », et le Sîmourgh passe pour aussi gros que trente oiseaux ordinaires. — « Pour les adeptes du Soûfisme, le Sîmourgh est devenu l'emblême de la divinité; il est, pour la même raison, le principal héros du poème mystique intitulé « *le Langage* (plus exactement « *Colloque* ») *des oiseaux* », publié et traduit par M. Garcin de Tassy (voir surtout p. 40 et p. 234 de la traduction). Barbier de Meynard. Boustan, p. 79, n. 1.

Voir aussi Chauvin, Bibliog. des ouvrages arabes ou relatifs aux arabes, VII, p. 12-13.

11. — Les *djinns*. — Voir conte I, note 18.

12. — *Faucons*. — Le texte a *châhîn bâz*, « falco peregrinus » et *tcharkh*, « falco sacer ». (Cf. Houtum-Schindler. Eastern Persian Irak, Lond. 1897, p. 29). — Le *guépard* est un félin qui, par sa forme et sa fourrure, se rapproche à la fois du chat et du chien. Hauteur au garrot, de 60 à 70 centimètres. On le dresse parfaitement à la chasse.

13. — *Francolin*. — Persan : *dourrâdj*. Espèce de perdrix, qui abonde dans les plaines chaudes (*garmsir*) de la Perse méridionale.

14. — Intendant des finances, collecteur d'impôts.

15. — Cf. le proverbe turc : *Atylan oq dönmez* — la flèche une fois lancée ne revient pas.

16. — Le mot « manger » s'emploie dans tout l'Orient en parlant des fonctionnaires qui pratiquent la concussion.

17. — *Harâm*. — Cf. conte III, note 6.

18. — Littéralement « *mastoûra* », voilée, c'est-à-dire pudique.

19. — Les trésors appartiennent légitimement au roi. Cf. p. 118.



20. — Abou Soufyâne est le surnom du hérisson (Damîrî, édit. de 1305, II, p. 230). Le bœuf veut-il traiter l'âne de hérisson parce qu'il le trouve peu aimable ?

Soûfyâne est aussi le nom d'un personnage dont la venue, de même que celle de l'Antéchrist, doit être un des signes avant-coureurs du retour de l'Imâm Mahdî. Pour les détails, cf. Browne, *A Traveller's Narrative to illustrate the Episod of the Bâb*, trad. pp. 305-306.

Aboû Soûfyâne était aussi le nom d'un des alliés d'Aboû Lahab, ennemi d'Ali. Cf. Nicolas, *Seyyèd Ali Moh.* Paris, 1905, p. 90.

21. — Cet usage existe encore. Lors de mon voyage en Perse j'ai vu des ânes et des mulets employés au labour.

22. — Réminiscence des quatre fleuves du Paradis terrestre. Voir plus loin.

23. — Ici le récit est à la première personne, comme si le prince rapportait lui-même son aventure.

24. — *Iblis*, déformation du grec *diabolos*.

25. — Telle est la légende musulmane, empruntée aux rabbins. Voir *Hammer*, Rosenöl, I, p. 23 ; *Weil*, Biblische Legenden der Muselmänner, p. 19 ; *Grünbaum*, Neue Beiträge zur semistischen Sagenkunde, p. 64-65.

26. — Litt. *dast-bâzî* = jeu de mains.

27. — *Bihoûch-dâroû*. — Littéralement « remède qui prive de sentiment ».

28. — L'usage funeste d'enduire d'opium les lèvres et les narines des enfants pour qu'ils dorment tranquillement, est courant en Perse actuellement, comme, du reste, en Flandre (*slaapdrank* et *slaapsiroop*).

29. — Littéralement « intérieur », les appartements intérieurs, le gynécée. Les appartements réservés aux hommes s'appellent le *biroûn*, l'extérieur.



XI.

Histoire des Amours de Rizvâne Châh, fils de l'Empereur de Chine, et de Roûh Efzâ, fille du roi des Péris.

Or donc, les conteurs de nouvelles, les narrateurs de documents, les mesureurs du temps et les perroquets croqueurs de sucre au doux langage, rapportent qu'il y avait une fois, au pays de Chine, un monarque d'illustre origine, dont la justice et l'équité faisaient le bonheur de ses sujets. Son nom était Mouchtèrî (?) [1]. Il possédait des biens et des trésors innombrables, mais il n'avait pas de fils pour lui succéder sur le trône du souverain pouvoir, et cette pensée l'affligeait sans cesse. Soir et matin, il se rendait à la mosquée, et, de sa propre main, il distribuait force pièces d'or aux pauvres et aux derviches ; il priait, il suppliait, il s'humiliait et faisait monter ses plaintes au trône du Très-Haut, maître des cieux, tant qu'à la fin la rose de la réalisation de son rêve s'épanouit sur le rosier de son désir : Dieu lui octroya un fils aussi beau que la lune dans la nuit du quatorze, sans rival en ce monde pour la grâce et la beauté. Son père, à sa vue, eut fol. 85 B
le cœur tout réconforté, il fit d'abondantes aumônes et adressa à Dieu des actions de grâces.

Ensuite, on confia le nouveau-né aux nourrices, qui l'allaitèrent avec obéissance et dévouement, et l'élevèrent en y mettant tout leur cœur. Son père lui donna le nom de Rizvâne [2] Châh. Quand le prince atteignit l'âge de sept ans,



on le mit à l'école et, en peu de temps, il acheva ses études ; il apprit à fond la science de la musique et l'histoire [3] ; il devint habile sur toute espèce d'instruments et avait la voix si belle que, chaque fois qu'il chantait en s'accompagnant, tous ses auditeurs étaient sous le charme. Après cela, il s'exerça au jeu de mail, au tir à l'arc et au maniement de la lance, où il acquit une réelle maîtrise. Bref, il devint accompli dans tout ce qui sied aux rois.

En outre, il avait une vraie passion pour la chasse et y consacrait tous ses loisirs. Quelques années s'écoulèrent ainsi, jusqu'à ce qu'un jour le roi, père de Rizvâne Châh, émigra de ce royaume périssable aux demeures de l'éternelle félicité. Les grands de l'Etat installèrent Rizvâne Châh à la place de son père sur le trône, et il gouverna ses sujets avec justice et équité, tellement que le loup et le mouton s'abreuvaient au même endroit, et que toutes les créatures appelaient sur lui les bénédictions du ciel.

Quelque temps se passa ainsi.

Un jour, Rizvâne Châh, étant à la chasse, parcourait la campagne en tous sens quand, par décret divin, se leva devant lui un onagre [4], coureur de plaines à l'allure rapide, aux mouvements souples, à l'œil d'hermine, au corps bariolé de cent mille raies noires, paré d'un collier d'or au cou et d'anneaux d'or aux quatre membres. De plus, deux housses d'or protégeaient son dos.

A peine le roi l'eut-il aperçu qu'il poussa son cheval de son côté ; mais il eut beau galoper, il ne parvint pas à l'atteindre. Acharné à sa poursuite, il parcourut ainsi plusieurs parasanges, et se trouva bien loin de son escorte. Il finit par arriver à un verger, où murmurait une fontaine près de laquelle l'onagre vint s'arrêter. Quand le roi atteignit la fontaine, il fit halte et l'onagre remua la tête [comme pour

le saluer] et lui fit un signe avec un de ses pieds antérieurs. Rizvâne Châh, stupéfait, le regardait, quand l'animal, ayant fait une cabriole, se jeta dans la fontaine et disparut aux regards.

Rizvâne Châh mit pied à terre et attacha son cheval. Puis il vint auprès de la fontaine, y entra même, mais il eut beau chercher ; il ne trouva aucune trace de l'onagre mystérieux, et en eut le cœur serré. A ce moment arrivaient ses émirs avec toute sa suite. Ils virent leur maître qui, descendu de cheval, avait pénétré dans l'eau et la tâtait de tous les côtés. Ils ne furent pas peu étonnés, mirent pied à terre, s'approchèrent de la fontaine et se tinrent, tête baissée, devant le roi. Les grands se permirent de lui demander : « Seigneur, que cherches tu dans cette fontaine ? » Rizvâne Châh leur narra son aventure, et leur demanda le secret sur cette affaire merveilleuse.

Or, il avait un vizir très intelligent, qui lui dit : « Mon prince, ce que tu me racontes là me fait penser que la Chine est, par excellence, le pays des prodiges. Et de plus, est-ce que cet onagre ou cette gazelle qui vient d'apparaître à tes regards ne serait pas un djinn ? Car, la plupart du temps, le séjour de ces êtres surnaturels est à proximité de l'eau. »

Le roi lui dit : « Vizir, donne ordre qu'on bâtisse au bord de cette source un kiosque avec une belle grande salle, qu'on entoure le tout d'un bassin en cristal, et qu'on dresse aux quatre coins du bassin un trône d'or ». Le vizir fit quérir des architectes et des maçons, ordonna de construire un haut édifice enfermant la fontaine, et de planter des arbres aux alentours. La grande salle, où se trouverait le bassin, devait être entourée de chambres décorées de peintures, et on devait installer, à côté du bassin, un trône à quatre degrés incrusté de pierreries. Quand tout fut terminé, on avertit le

roi. Rizvâne Châh vint voir l'édifice et le trouva fort à son gré. Il prit place sur le trône et gratifia le vizir d'une khil'at de grande valeur. Puis il fit venir des chanteurs à la belle voix, et une semaine se passa à festoyer en cet endroit.

fol. 86 A Mais on raconte aussi que Rizvâne Châh avait une nourrice remarquablement sensée, qui avait beaucoup vécu et éprouvé la chaleur et la froidure du temps. Quand elle eut connaissance de l'aventure du roi, sans perdre de temps, elle se couvrit le visage de son voile, monta à cheval et se rendit à l'endroit où était son maître. Elle entra dans le gynécée et ordonna qu'on la laissât seule. Elle se présenta alors devant Rizvâne Châh, s'inclina devant lui et prononça son éloge. Puis s'étant assise, comme l'exigeait l'étiquette, elle commença en ces termes :

« O bien-aimé de ta mère, exerce ta raison et ouvre l'œil de la sagacité. Ne t'abîme pas dans les chimères et n'ouvre pas à de funestes pensées un accès dans ton cœur ; car, sans aucun doute, cette image qui t'est apparue est un djinn, qui a voulu se montrer à toi. Or, il y a dans cet endroit beaucoup de cette sorte de créatures. Le parti le plus favorable à ton bonheur est de rentrer dans ta capitale pour y occuper le trône de l'empire, d'exercer ton omnipotence et de ne pas te torturer l'esprit, car le pays [par suite de ton absence] est tout bouleversé. Occupe-toi de tes sujets, et n'anéantis pas ta bonne renommée, car ces manières d'agir ne sont pas dignes des rois. Moi, je vais prendre ici ta place et veiller, un certain temps, à ce qui t'intéresse. Si l'un des êtres auxquels je viens de faire allusion passe par ici et me voit seule dans cet endroit, peut-être se montrera-t-il et pourrai-je pénétrer sa vraie nature. Mais tant que toi et ta cour vous serez ici, il ne manifestera point sa présence. »

Le roi ne put qu'approuver le discours de sa nourrice. Il retourna incontinent dans sa capitale, fit charger plusieurs chameaux de fruits et d'autres douceurs réservées à la table des rois, d'ambre et de divers parfums, et envoya le tout à sa nourrice. Elle garda le lieu de son séjour dans un état de propreté parfaite, et, soir et matin, tant au bord du bassin que dans les chambres contigües, elle mettait, sur le feu, de l'ambre qui embaumait l'atmosphère jusqu'à trois lieues à la ronde.

Toute une année se passa de la sorte. Rizvâne Châh, une fois par mois, venait voir sa nourrice, puis s'en retournait, et son impatience était grande de voir quel message la vieille allait lui envoyer, et comment ce mystère serait éclairci.

Or, un jour que la nourrice était dans sa chambre, occupée à prier et à faire ses dévotions, une voix parvint à son oreille. Elle se leva, regarda de derrière un volet, et aperçut une créature ravissante : le soleil même aurait été honteux de se voir moins beau qu'elle ; ses lèvres étaient comme les pétales de la rose pourpre, sa bouche était pareille à un écrin de perles, son cou au col d'un flacon d'émail ; elle était revêtue de brocart tissé d'or, et un diadème de perles ornait sa tête. Comme l'a dit le poète :

« Un grain de beauté noir se trouvait au coin de sa lèvre de rubis : on aurait dit qu'un Hindou basané était assis au bord de la fontaine de Jouvence. J'aperçus, par la fente de sa chemise, ses deux seins, et je dis à mon cœur : « Regarde, un gracieux cyprès vient de produire comme fruits des citrons. »

Vingt suivantes, prêtes à la servir, les mains croisées sur la poitrine comme l'exige le bon usage, se tenaient debout alentour, et la belle aux lèvres sucrées devisait avec elles.

La nourrice, à ce spectacle, resta immobile de saisissement.



Elle entendit la belle apparition dire à ses suivantes : « Entrez dans la chambre et, quelle que soit la personne que vous y trouverez, amenez-la moi ». Deux d'entre les suivantes exécutèrent cet ordre, prirent la nourrice par la main et la conduisirent auprès de leur maîtresse. La nourrice baissa poliment la tête, ouvrit la bouche pour saluer la jouvencelle et lui récita ces vers :

« Tu es la bienvenue et ton heureuse arrivée me réjouit. Que cent fois ma chère âme soit la rançon de la poussière de tes pieds. Ton hôtesse est bien heureuse de te voir. »

La jeune fille lui prit la main, la fit asseoir auprès d'elle, et lui demanda des renseignements sur ce kiosque, ce palais et toute cette installation ; elle ajouta : « Pourquoi s'est-on donné tant de mal dans ce coin perdu ? Voilà bien des années que je viens de temps à autre passer quelques jours ici, et je n'avais encore rien vu de tout cela. Veuille me dire qui a fait bâtir cet édifice, et ce que tu fais ici toute seule ? »

fol. 86 B La nourrice baisa la terre en signe d'hommage et répondit : « O reine des horizons, l'humble femme que je suis est une de tes servantes. Je te prie avant tout d'excuser la liberté grande de ton esclave, mais permets-moi d'abord de te questionner à mon tour : Belle rose, de quelle roseraie es-tu originaire ? Que viens-tu faire ici ? Je ne puis te répondre que quand je saurai la cause de ta venue en ce lieu. »

Cette belle au visage arrondi comme la lune, aux lèvres de sucre, à l'apparence de houri, ouvrit la bouche et répondit : « Mère, sache que je suis la fille du roi des péris, et que mon nom est Roûh Efzâ[5]. Dans les parages de l'Océan, il est une île qu'on appelle la Cité de Verre.

Des djinns[6] l'habitent, aussi nombreux que les astres du ciel, et mon père est roi de ces contrées. Or, une fois l'an,

à cette saison, histoire de me distraire et de voir du pays, je viens m'installer avec mes suivantes au bord de cette fontaine. Nous passons quelques jours à faire des promenades dans la région, puis nous nous en retournons. Or, que vois-je ? On a édifié autour de cette fontaine un bassin, un palais, un jardin. Pourquoi tout cela ? »

La nourrice se prosterna derechef et parla en ces termes : « O reine des horizons, sache que notre roi, qui a nom Rizvâne Châh, est très passionné pour la chasse. Un jour qu'il se livrait à son passe-temps favori, il aperçut un onagre femelle au corps bariolé de cent taches comme des grains de beauté : l'animal avait un collier d'or autour du cou, des bracelets d'or aux quatre pieds, et une housse de brocart recouvrait son dos. Le prince, au triple galop, se lança à sa poursuite, mais il eut beau éperonner son coursier, il ne parvint pas à le rattraper. Enfin, l'onagre fit halte près de cette source, et agita un de ses pieds antérieurs comme une personne qui salue de la main. »

« Le prince, intrigué, s'approcha, mais la proie qu'il convoitait se précipita dans cette fontaine. Rizvâne Châh descendit de cheval et pénétra dans cette eau ; mais il eut beau en explorer tous les recoins, il ne retrouva aucune trace de l'onagre. Enfin arrivèrent tous les vizirs, les vèkils, les émirs avec toute la suite, qui ne furent pas peu étonnés de voir leur souverain barboter ainsi dans cette source. Or, il a un vizir très sage et très éclairé, qui lui demanda : « Seigneur, que cherches-tu là dedans ? » Le prince raconta ce qu'il avait vu et le vizir lui dit : « O mon souverain bien-aimé, n'oublie pas que nous sommes dans la Chine, où se trouvent quantité de djinns et de péris. Ne te mets pas l'esprit au supplice et ne te monte pas l'imagination en vain. » Le roi repartit :



« Vizir, n'oublie pas que de grands esprits ont composé ces vers :

« Je ne renoncerai pas à mes recherches tant que mon désir ne sera point accompli. Ou bien mon âme rejoindra cette âme qui m'est chère, ou bien elle se séparera de mon corps. »

« Moi non plus, je ne me désisterai pas de cette poursuite. »

« Le vizir vit qu'il n'y avait rien à faire et dut bien, pour plaire au roi, faire bâtir, à beaux deniers comptants, ce palais et toute cette installation. L'ouvrage terminé, on en avisa le prince, qui trouva le tout à sa convenance, et octroya au vizir une superbe khil'at et des cadeaux magnifiques. Lui-même séjourna en ce lieu sept jours et sept nuits. Or, moi, voyant la capitale dans le désarroi, je vins renvoyer Rizvâne Châh à ses devoirs de souverain et le remplacer ici. Sache que je ne suis rien moins que sa nourrice. Chaque mois, le roi vient passer ici un jour et une nuit à pleurer et à se lamenter, puis s'en retourne à la ville, et moi, depuis ce jour-là, je réside ici. J'ai attendu depuis lors pour voir si, peut-être, ne sortirait pas de cette source un indice révélateur, et, tant que j'ai l'âme dans le corps, je ne m'en irai pas d'ici, car je veux voir ce que Dieu décrétera. »

La princesse des pérîs, très amusée par ce discours de la nourrice, se mit à rire et lui dit : « O mère, cet onagre n'était autre que moi-même. J'ai entraîné Rizvâne Châh ici, et je me suis élancée dans cette fontaine. Or, il faudra bien que cette plaisanterie trouve un terme dans tout ce mal que vous vous êtes donné en vain, car les humains ne peuvent frayer avec les pérîs, étant donné qu'Adam a été créé du
fol. 87 A limon de la terre et nous autres, pérîs, avec le feu. Il faut ajouter à cela l'infidélité notoire des hommes. Pour ce qui

me concerne, Rizvâne Châh, tel que je l'ai vu, m'a paru très beau, et j'éprouve pour lui un tendre sentiment, mais ce que je viens te dire me retient, et cela seulement. »

Alors la nourrice reprit : « Que je sois ta rançon ! Rizvâne Châh n'est qu'un des valets de ton entourage. Quelle importance a-t-il pour oser se dérober à ses devoirs envers toi et manquer à sa foi ? Si tu veux bien te fier aux engagements que je prends pour lui, je vais te l'amener. »

La princesse répondit : « Si, réellement, il en est comme tu dis, je n'y vois pas d'empêchement. »

La nourrice prit donc congé de la belle et s'achemina vers la ville. Or, le prince n'était pas un instant sans se demander avec impatience : « Quand donc est-ce que ma nourrice m'apportera des nouvelles ? » Or, voici qu'on lui annonça qu'elle venait d'arriver. Le prince sortit de sa chambre pour aller au devant d'elle, et lui vit l'air tout joyeux : « O nourrice, » s'écria-t-il, « que viens-tu m'apprendre ? — Mon enfant, » répondit-elle, « que la bonne nouvelle que je t'apporte te soit chère ! Ton désir se réalise, et l'être mystérieux qui t'est apparu était la fille du roi des péris. Son nom est Roûh Efzâ. Elle est revenue et, assise sur son trône, t'attend et trouve déjà le temps long. »

Cette nouvelle combla de joie Rizvâne Châh, qui fit seller un cheval et l'enfourcha. Il prit en croupe sa nourrice et l'emporta avec lui. Quand ils furent proches de leur destination, la nourrice mit pied à terre et lui dit : « Mon enfant, prends patience jusqu'à ce que j'aie prévenu Roûh Efzâ. Nous agirons d'après ses instructions. »

La nourrice entra donc dans le palais et, s'approchant de Roûh Efzâ, elle baissa la tête. La princesse lui dit : « Eh bien ! nourrice, as-tu amené Rizvâne Châh ? — Oui, » répondit-elle, « il est debout près de la porte, attendant tes



ordres. — Va donc, introduis-le, » commanda Roûh Efzâ. La nourrice s'en fut, et revint aussitôt en compagnie du jeune homme. Sitôt que Roûh Efzâ l'aperçut, elle vint à sa rencontre, et lui, quand son regard tomba sur elle, crut voir le soleil. Il resta stupéfait de l'éclat de sa beauté, et pensa s'évanouir, mais fit un effort pour se contenir. Quand il la rejoignit, il la salua ; elle lui rendit son salut avec force gentillesses, et tous deux se dirigèrent vers le trône, où elle s'assit et lui fit prendre place à son côté.

Puis elle prit la parole : « Beau damoiseau, qu'est-ce que toute cette installation que tu as fait bâtir dans ce désert ? Dis-le moi bien franchement. » Il dit hardiment : « O capital de ma joie, que mes paroles me vaillent de ta part ou la mort ou la vie, je ne puis faire autrement que de te dire la vérité : Sais-tu bien que voilà un an que, privé de ta vue, je suis consumé par le feu du regret ? Nuit et jour, j'étais accaparé par ta pensée, me demandant quand je te retrouverais, quand il me serait donné de t'embrasser. Maintenant, je rends grâce à Dieu de ce qu'il a remplacé par sa lumière les ténèbres de ma nuit, et de ce que j'ai le bonheur de te contempler. »

La princesse, à ces paroles, lui dit en souriant : « Jouvenceau, tu veux donc que, de ton hôtesse, je devienne ton amante » Rizvâne Châh insista : « O fruit aimé de mon cœur, ne va pas, en me quittant, attiser encore le feu qui me consume, car je n'aurais plus la force de le supporter. »

Roûh Efzâ vit bien tous les maux que l'absence lui avait fait endurer, et reprit : « Rizvâne Châh, grâce à Dieu, si tu as beaucoup pâti, tu as du moins atteint ton but. » Et ils se mirent à se révéler l'un à l'autre le secret de leur cœur, tant qu'arriva l'heure du dîner.

Le roi dit alors à sa bien-aimée : « Ma chère âme, qu'il

est bon de pouvoir remplir envers toi les devoirs de l'hospitalité, » puis il l'invita à manger en disant : « Au nom de Dieu ! » et lui-même étendit la main et porta les mets à sa bouche. Mais la princesse se frottait les mains et ne mangeait pas. Rizvâne Châh lui en demanda la cause. Elle répondit en souriant : « Jeune homme, Dieu a créé votre corps de limon et le nôtre de feu, et le fumet des aliments suffit à notre nourriture. Quant à toi, mange. » Le roi ordonna d'apporter du vin pourpre. Les suivantes au visage de lune et au parfum ambré remplirent l'office d'échansons, et donnèrent à boire au prince, cependant que d'autres jouaient des instruments à la mode de leur pays et babillaient sous les yeux de Rizvâne émerveillé. fol. 87 B

Quand il eut la tête échauffée par le vin, lui-même prit le luth et préluda, puis il chanta avec tant de charme qu'il arracha des pleurs à la princesse et à ses suivantes ; car, jamais, elles n'avaient entendu pareille voix. Après quelque temps, Rizvâne Châh passa le bras autour du cou de Roûh Efzâ et cueillit plusieurs baisers sur ses douces lèvres, et ils se mirent à folâtrer ensemble. Quand vint la nuit, la nourrice étendit leur couchette, tous deux se mirent au lit et s'endormirent enlacés. Le jour parut enfin, et ils se remirent à batifoler, et trois jours et trois nuits se passèrent ainsi dans la liesse.

Lorsque ce fut le quatrième jour, le prince vit entrer une pérî vêtue de noir, qui salua Roûh Efzâ. Elle répondit à son salut et lui dit : « Sois la bienvenue. D'où viens-tu et où te proposes-tu d'aller ? » [7] La messagère ne souffla mot. Roûh Efzâ insista : « Pourquoi garder secret ce que tu sais ? parle donc. » L'autre répondit enfin : « O reine des horizons, sache que ton père a émigré vers la miséricorde divine. Il n'a eu que le temps de prononcer ton nom et a rendu l'âme ». La princesse, à cette nouvelle, poussa un hurlement

de douleur et, une heure durant, elle ne cessa de geindre et de sangloter, cependant que toutes ses suivantes s'appliquaient de grands soufflets sur la tête. Alors, la jeune messagère lui dit : «Roûh Efzâ, tes plaintes et tes gémissements ne peuvent plus servir à rien, mais les grands et les officiers te réclament et m'ont envoyée te quérir. Il faut que tu ailles ceindre ton front du diadème, et remettre en marche l'administration du royaume ; car tu es seule héritière du pouvoir de ton père. Il est indispensable que tu sois là, que tu t'installes sur le trône, et que tu expédies ces corvées. Après quoi, tu pourras trouver des loisirs pour jouir de la vie. De plus, ô reine, je voudrais bien savoir quel est cet endroit, ce que tu y fais et quel est ce beau jeune homme qui pleure.»

Roûh Efzâ répondit : « O Maïmoûnè, je te conjure d'abord par Dieu de ne révéler ce secret à personne. » Maïmoûnè jura d'être discrète, puis Roûh Efzâ reprit : « Ce jeune homme est le fils de l'empereur de Chine, ce territoire est soumis à son autorité, et c'est mon lieu d'excursion favori. » Maïmoûnè reprit : « O reine des horizons, tu t'es aventurée là dans une entreprise bien périlleuse, où tu vas risquer ta vie. Et, en outre, les humains, tu le sais, sont sans fidélité ; si toutefois celui-ci en avait, il n'y aurait rien à redire. » Là dessus, elle sortit de la chambre.

La princesse y resta, et Rizvâne Châh, se cramponnant au pan de sa robe, la supplia en pleurant de l'emmener avec elle. La jeune reine se tourna vers lui et répondit : « O familier de mon cœur, cette personne est la fille du vizir de mon père, qui est venue à ma recherche. Elle dit que les biens et les états de mon père sont en proie à l'anarchie, et il faut absolument que je parte à l'instant. Je ne puis pas t'emmener, mais mon cœur reste avec toi. D'ailleurs, je ne m'en vais que pour quelques jours, le temps de mettre en ordre

les affaires importantes et d'installer les grands à la place qui leur revient. Après quoi, je viendrai te retrouver. »

Rizvâne Châh reprit : « C'est à toi de commander, mais prends bien garde que je ne me consume sous l'action du feu de l'absence, et surtout ne va pas m'oublier, car je ne saurais vivre sans toi. »

Roûh Efzâ le rassura par tous les moyens, ils s'embrassèrent et se couvrirent le visage de baisers, puis ils prirent congé l'un de l'autre.

Là dessus, Roûh Efzâ se dirigea vers la Cité de Verre. Aussitôt que les péris furent informés de l'arrivée de leur nouvelle reine, ils vinrent au devant d'elle pour lui apporter leurs condoléances, puis on l'installa sur le trône et on lui confia le souverain pouvoir et les trésors. Elle se comporta avec justice et équité à l'égard de ses sujets, et en particulier de l'armée, et tout le monde fut content. Cependant fol. 88 A
son cœur était resté auprès de son cher prince, et elle avait grand' hâte de le revoir. Quelques jours se passèrent là dessus.

Le conteur ajoute ensuite que Maïmoûnè, quelque temps avant ces événements, était tombée amoureuse de Minoûtchihr, qui était à la fois le cousin et le fiancé de Roûh Efzâ ; il était roi d'une autre île, et pour cette raison, il ne jugeait pas Maïmoûnè digne d'être son épouse, et elle se morfondait nuit et jour par amour pour lui.

Quand elle eut connaissance [de la liaison de Roûh Efzâ et de Rizvâne Châh], elle s'en fut trouver Minoûtchihr et lui dit : « Mon bien cher ami, je donne ma vie en sacrifice pour toi. Tu ne veux pas agréer ma proposition, et pourtant je t'ai dit maintes fois que jamais Roûh Efzâ ne céderait à tes désirs. Tu ne me croyais pas ? Eh bien ! voici qu'elle est allée parmi les humains et s'est mise à les hanter. Elle s'est



amourachée d'un de leurs princes, elle lui a passé les bras autour du cou et lui a prodigué ses caresses. Elle lui donne tout son cœur et toutes ses pensées, et le teint de son visage s'est modifié. »

Minoûtchihr se récria : « Jamais, » dit-il, « elle n'a pu agir comme tu le prétends, et ton but est de la perdre de réputation. »

Maïmoûnè reprit alors : « Si tu ne veux pas me croire sur parole, fais-moi accompagner par quelqu'un, et ce jouvenceau dont elle s'est éprise, je te l'amènerai et je le cacherai en lieu sûr. Demande lui alors des renseignements, et lui-même te les fournira de sa propre bouche, de sorte que tu pourras savoir si mes assertions sont fondées. »

« Soit ! amène-le, » aquiesça Minoûtchihr. Il chargea donc quelqu'un de suivre Maïmoûnè, et cette nuit-là même, les deux compagnons se mirent en route pour la capitale de la Chine, afin d'en ramener le prince.

Or, Rizvâne Châh, après le départ de sa bien-aimée, avait versé un torrent de larmes, et ne s'accordait plus aucun repos. Sa nourrice tâchait de le consoler. Une nuit, accablé, il finit par s'endormir sur son trône, dans sa capitale. Vers minuit, Maïmoûnè et son compagnon arrivèrent dans le jardin [où l'onagre s'était jeté dans la fontaine] et, n'y trouvant pas Rizvâne Châh, ils gagnèrent la ville. Maïmoûnè récita sur le prince endormi une formule magique qui rendit son sommeil très profond. Les deux péris l'enlevèrent, se remirent en route, et l'apportèrent dans l'île où régnait Minoûtchihr. Ils l'y déposèrent dans sa propre chambre.

Lorsque Minoûtchihr l'aperçut, il fut émerveillé de sa beauté. Maïmoûnè, la traîtresse maudite, lui dit : « Reste caché derrière le rideau jusqu'à ce que je l'éveille. » Minoûtchihr obéit, et Maïmoûnè éveilla Rizvâne Châh qui, ouvrant

les yeux, se vit dans un endroit richement décoré. Il se mit sur son séant, et à la vue de Maïmoûnè debout devant lui, il s'écria tout étonné : « Jeune femme, qui m'a amené ici ? » Maïmoûnè lui répondit : « Notre reine t'aime tant, qu'elle est inquiète en ton absence et n'a pas la force de la supporter. Elle m'a chargé d'aller te prendre pour t'amener ici. Quand la séance du divan sera terminée, elle viendra te retrouver. »

« Mais, prince, tu appartiens à l'espèce humaine, et notre souveraine, à celle des péris. Comment donc pouvez-vous vous arranger ensemble, et comment es-tu tombé dans ses filets ? » Rizvâne Châh raconta en détail son aventure de chasse, l'apparition de l'onagre et l'origine de son amour. Il parlait ingénûment, ignorant de la perfidie de Maïmoûnè, et Minoûtchihr entendait tout ce qu'il disait. Tout à coup, Maïmoûnè leva la tête et s'écria en riant : « Toutes mes félicitations, Minoûtchihr. Dieu merci, tu as pu tout ouïr de tes propres oreilles. »

Alors Minoûtchihr sortit de sa cachette, saisit un bâton et en rompit les membres du prince, après quoi il s'arma d'un khandjar et se disposa à le mettre à mort ; mais Maïmoûnè l'en empêcha, lui arracha son arme et lui dit : « N'oublie donc pas que le meurtre d'un humain porte malheur, et que son sang ne reste pas à terre." — Que faire, alors ? » demanda Minoûtchihr. Sa complice reprit : « Si tu veux m'engager ta foi, je saurai vite nous tirer d'affaire. Je connais un endroit que n'ont jamais vu ni les djinns, ni les hommes. Je l'y confinerai jusqu'à ce qu'il succombe à ses douleurs. » Minoûtchihr repartit : « Ne va pas t'exposer à ce que Roûh fol. 88 B
Efzâ le découvre. » Maïmoûnè lui dit : « Sois sans la moindre inquiétude. »

Alors, tous deux se donnèrent la main en signe d'allégeance.

Maïmoûnè se leva de sa place, prit le prince, s'envola dans les airs et disparut bientôt aux regards. Rizvâne Châh, tout meurtri par les coups de bâton, restait inanimé et inconscient. Maïmoûnè le déposa sur un roc élevé au milieu de l'Océan, puis s'en retourna. Or, on raconte que ce rocher se dressait au milieu des flots comme une forteresse ; des graines avaient germé dans les anfractuosités, et avaient donné naissance à des arbres qui portaient des fruits d'une saveur amère et alcaline ; toutefois, certains d'entre eux, sous l'action des pluies abondantes de l'année, avaient un goût un peu plus doux. D'un des côtés de ce récif, une porte s'ouvrait, donnant sur la mer.

Après quelque temps, le prince, recouvrant ses sens, se vit au sommet d'un rocher énorme, où croissaient quelques arbres fruitiers. Il porta alors ses regards dans toutes les directions, mais ne vit, à perte de vue, que l'immensité de la nappe liquide. La hauteur du rocher dépassait cinq cents coudées. Le malheureux pleura beaucoup sur son destin tragique et s'écria : « O cieux à l'allure inconstante, quel est ce dernier malheur dont vous m'accablez ? Pourquoi m'avez-vous exilé de ma patrie pour me jeter dans cette horrible solitude ? » Ses larmes l'interrompirent, puis il reprit : « L'homme propose et Dieu dispose. Je n'ai rien d'autre à faire que de prendre patience, pour voir comment se terminera mon aventure. Il est encore possible que Dieu ait pitié de mon innocence et me délivre de ce danger. »

Le prince se leva et se mit à inspecter les lieux. Or, le narrateur dit qu'au sommet de cette île rocheuse, on avait construit une coupole qui en occupait une partie. Rizvâne Châh y pénétra et vit qu'on y avait suspendu une outre d'eau douce, que d'une part on avait entassé beaucoup de fruits, et qu'ailleurs on avait dressé une échelle. Le prince,

affamé et altéré, mangea quelques fruits et tira de l'outre un peu d'eau. Il y porta ses lèvres, vit qu'elle avait bon goût et en but quelques gorgées ; ensuite, il descendit par l'échelle. Il constata que dans le flanc du rocher était percée une issue donnant sur la mer, à une hauteur d'environ vingt aunes. Puis il remonta dans la salle voûtée et pleura amèrement, affaissé, la tête sur les genoux. Il finit pourtant par s'endormir, et vit en songe un personnage vêtu de vert qui lui dit : « Jeune homme ne te laisse pas abattre par le chagrin. Dans un mois, tu seras délivré de cette prison. » Rizvâne Châh se leva en sursaut, tout transporté de joie, mais le fantôme avait disparu.

Mais abandonnons pour quelques instants Rizvâne Châh ainsi réconforté, et écoute ces quelques mots concernant Roûh Efzâ :

Quand elle fut solidement établie sur le trône de la royauté, elle envoya dans la capitale de la Chine une de ses suivantes, avec mission de lui rapporter des nouvelles du prince. Or, il y avait quelques jours que Rizvâne Châh avait été ravi pendant son sommeil.

Le matin qui suivit cet événement funeste, ses serviteurs et ses eunuques, ne le voyant nulle part, coururent auprès de sa nourrice : il n'était pas chez elle non plus. Bientôt des pleurs et des lamentations s'élevèrent dans toute la ville, et la nourrice sanglotait nuit et jour. Les grands de l'état se rassemblèrent, mirent sur le trône le vizir Nizâm el Moulk [12], et on organisa des recherches pour retrouver le prince.

Quant à Roûh Efzâ, ne recevant aucune nouvelle de son bien-aimé, elle ne put plus y tenir et se dirigea avec ses suivantes vers le jardin témoin de ses amours. Elles virent



la nourrice fondant en larmes, et la reine des djinns lui demanda : « Nourrice, qu'est-il donc arrivé ? » La vieille, à la vue de Roûh Efzâ, se jeta à ses pieds et s'écria : « Est-il misère comparable à la mienne, ô reine des horizons ? Le lendemain de ton départ, le prince s'achemina, tout éploré, vers sa capitale et, la nuit venue, il alla se coucher. Quand le jour parut, ses gens ne le virent plus. On a eu beau explorer la montagne, la plaine, ce jardin même, nulle part
fol. 89 A on n'a trouvé de trace de son passage. Et voilà quarante jours que tous les habitants du pays portent son deuil. O reine, viens à mon secours. »

Quand Roûh Efzâ entendit ce discours de la nourrice, la couleur disparut de ses joues et le tremblement s'empara de tout son corps. Elle regarda tour à tour ses suivantes et leur dit : « Ceci est l'œuvre de Maïmoûnè. Elle a dû informer Minoûtchihr de ce qui s'est passé. » Or, Maïmounè faisait, dit-on, partie de son escorte. Roûh Efzâ la regarda fixement et dit : « Quel est donc l'être infâme qui m'a causé tout ce mal ? » La traîtresse baissa hypocritement la tête et répondit : « O reine des horizons, qui pourrait être assez pervers pour agir de la sorte ? » La reine rentra un moment en elle-même, puis reprit : « Bonne nourrice, lève-toi, je vais t'emmener avec moi et faire le tour du monde, afin de retrouver mon ami et de châtier son ennemi. » La perfide Maïmoûnè, à ces paroles, fut prise de tremblement.

Or donc, Roûh Efzâ se mit en route avec la nourrice et, la nuit venue, elles atteignirent la Cité de Verre. La reine conduisit la nourrice dans ses appartements particuliers et la fit asseoir à côté d'elle; puis elles se mirent à pleurer en pensant à Rizvâne Châh.

Pendant ce temps, Maïmoûnè s'en fut auprès de Minoûtchihr et lui dit : « Sais-tu bien que la reine a ramené

avec elle la nourrice ? Elle a l'âme endeuillée par suite de la disparition de Rizvâne Châh, et va se mettre à sa recherche. » Minoûtchihr lui dit : « O Maïmoûnè, tu nous exposes à bien des peines, toi-même aussi bien que moi. Ensemble nous avons fait du mal à ce jeune homme. Si jamais la reine a vent de cette affaire, il y aura parmi nous beaucoup de sang versé. » Maïmoûnè reprit : « Rassure-toi, ne te laisse pas abattre, quand même tout le monde se démènerait à qui mieux mieux, il ne saurait retrouver Rizvâne Châh. Mais il faut que tu agisses maintenant. — Que dois-je faire ? — Envoie un messager auprès de mon père pour le charger de demander à Roûh Efzâ de consentir à s'unir à toi. Je sais bien qu'elle refusera et, sans aucun doute, elle aura des démêlés avec son ministre. Elle encourra le blâme de quiconque en entendra parler, et elle finira bien par oublier Rizvâne Châh [13]. »

Minoûtchihr, aussitôt, alla trouver le père de Maïmoûnè, qui, comme nous l'avons vu, était grand vizir. Le vieillard le reçut avec les plus grands égards, le fit asseoir sur un trône et lui demanda : « O favori de la fortune, quel heureux hasard me vaut l'honneur de ta visite ? Qu'est-il arrivé ? » Minoûtchihr répondit : « O Assaf [14] de notre époque, tu n'ignores pas que feu mon oncle m'avait fiancé à sa fille Roûh Efzâ, et voilà toute une vie que j'attends en vain le moment de m'unir à elle. Or, il faut absolument un mari à la femme, et à l'homme une épouse. Voilà mon oncle décédé et Roûh Efzâ devenue reine. Voici ce que je te prie de faire : veuille te présenter devant elle, accompagné de quelques-uns d'entre les grands, et lui faire part de mon désir. Quoi qu'elle ordonne, je m'y soumets. — Je suis, » dit le vizir, « ton serviteur obéissant. »



Le lendemain, escorté de plusieurs gens considérables, le vizir se présenta au palais de la jeune reine, qu'on avertit de l'arrivée du ministre et de sa suite. Roûh Efzâ les fit entrer dans la salle du conseil, et leur fit apporter du sorbet pour se rafraîchir. Alors, le vizir lui fit part du message de Minoûtchihr, dans lequel le jeune prince annonçait à Roûh Efzâ qu'il avait l'intention de briguer sa main, et lui demandait réponse. La reine, à ce discours, fut vivement indignée et, très indisposée contre le vizir, elle lui dit : « Qu'est-ce donc que ce Minoûtchihr, pour oser prétendre à ma main ? Mais c'est pure folie ! » Le vizir et ses compagnons ne purent que dire : « C'est à toi de commander. » Ils baisèrent respectueusement la terre et se retirèrent.

Sur le champ, la reine envoya mille cavaliers avec mission de se saisir, la nuit, de la personne de son cousin, et de le lui amener. Elle le fit alors jeter en prison Maïmoûnè en fut bientôt avertie et, la nuit suivante, elle vint trouver le prisonnier et lui dit avec force lamentations : « O mon ami bien aimé, je t'ai dit à maintes reprises que Roûh Efzâ ne consentirait jamais à t'épouser, et qu'elle s'était éprise des humains. Et pourtant tu n'as, jusque tout récemment, accordé aucune importance à mes paroles. Maintenant, te voilà dans les fers. »

Minoûtchihr versa des torrents de larmes, puis il lui dit :
fol. 89 B « O ma fidèle amie, si dévouée et si compatissante, j'ai maintenant deux services à te demander. C'est, d'abord, de m'envoyer ton père. En second lieu, c'est de te transporter à l'île de Séloûqiyâ près de la sorcière Dimna [15], que je considère comme ma mère. Il n'y a pas, dans le monde entier, une magicienne de sa force. Elle est capable de bouleverser l'univers. Or donc, fais-lui parvenir ma prière et dis-lui : « On a jeté en prison ton enfant, et il n'a de recours

qu'auprès de toi. » Va vite, et si tu me délivres de mes liens, désormais j'offre mon âme en rançon de la tienne, et je te fais dame des dames. »

« A tes ordres, » répondit Maïmoûnè et, incontinent, elle se dirigea vers l'île de Sèloûqiyâ et s'achemina vers les demeures de Dimna la sorcière. Elle aperçut de loin un belvédère qui dressait son sommet jusqu'au zénith. La magicienne, assise au pied d'un grand arbre, avait devant elle un être noir dont la gueule exhalait une fumée noire. Elle tenait à la main deux flacons remplis, l'un de terre et l'autre d'eau. Elle les plaça en face d'elle, récita une formule magique, souffla sur les vases, et de l'un sortit une fumée noire qui remplit l'atmosphère, et de l'autre de la neige qui retomba sur le feuillage des arbres. On entendait des voix mystérieuses.

Maïmoûnè fut stupéfaite des manœuvres de cette horrible vieille. Toutefois, elle s'approcha et la salua La mégère leva la tête et lui dit : « Qui es-tu ? D'où viens-tu ? Quel hasard te fait passer par ici ? » La misérable Maïmoûnè versa une pluie de larmes et lui dit : « O soutien des malheureux, ton enfant se trouve dans une situation bien difficile. Il est en prison dans la Cité de Verre, et m'a envoyée vers toi. » La sorcière demanda : « Qui l'a jeté dans les fers ? Et quelle faute Minoûtchir avait-il commise ? » Maïmoûnè répondit : « Roûh Efzâ est allée parmi les humains et s'est soumise à l'un d'eux. Minoûtchihr lui ayant demandé sa main, loin de la lui accorder, elle est entrée en fureur, s'est emparée de lui, et l'a jeté dans un cachot où il gît dans les fers. Il m'a envoyée vers toi pour te prier d'aller à son secours et de briser ses entraves. »

A ce récit, la sorcière Dimna hurla de rage et grinça des dents comme un chien, puis elle dit : « Je vais infliger à

24



cette vilaine un traitement dont le souvenir se perpétuera au cours des siècles. » Elle se leva, monta à cheval sur un bâton et prononça une formule magique ; aussitôt elle s'éleva dans les airs et se transporta dans la Cité de Verre. Elle se rendit directement au palais de Roûh Efzâ. Elle vit la reine, la tête sur les genoux, abîmée dans ses réflexions et, à côté d'elle, une vieille femme, de la race des humains, qui pleurait. La sorcière s'avança tout à coup, ramassa une poignée de terre sur laquelle elle récita une incantation, et l'éparpilla sur la tête de Roûh Efzâ. La reine tomba inanimée.

Aussitôt, la magicienne dit à Maïmoûnè : « Va faire sortir de prison Minoûtchihr, et dis à ton père de convoquer ici tous les grands de la ville. » Maïmoûnè obéit, et le vizir, sans plus tarder, se présenta devant Dimna, suivi d'une foule de personnages importants et de bourgeois de la ville. La sorcière s'écria : « Seigneurs, sachez bien que dorénavant Minoûtchihr est votre roi. Il faut que vous lui soyez soumis et que vous ne vous dérobiez à aucun de ses ordres, car c'est moi qui lui ai donné la souveraineté de cette île Je m'en vais et j'emmène la jeune reine, et si jamais j'entends dire que vous n'obéissez pas à votre nouveau souverain, je vous arrangerai d'une façon qui fera l'objet de plus d'un récit. » Les grands, intimidés par cette maudite créature, baissèrent la tête et dirent : « C'est à toi de commander. ».

Alors, l'horrible mégère prit dans ses bras Roûh Efzâ, toujours privée de sentiment, enfourcha son bâton, s'éleva dans les cieux et regagna l'île de Séloûqiyâ, où elle ligotta étroitement Roûh Efzâ dans un coin, puis se remit à manigancer ses sortilèges.

Là-dessus, Minoûtchihr prit possession du souverain pouvoir, mit la main sur les biens et les trésors de Roûh



Efzâ, prit pour femme Maïmoûnè qu'on appela Grande Dame, et lui dit : « Tu t'es dévouée pour moi. Nous allons passer notre temps dans la joie et, dans quelque temps, j'épouserai Roûh Efzâ et elle te sera subordonnée. » fol. 90 A

Or, ils ne savaient pas que Dieu voit tout, et qu'il ne tolère pas qu'on fasse violence à autrui. Ils ignoraient qu'en fin de compte, les coupables obtiennent la rétribution qu'ils méritent.

Un certain temps passa sur tous ces événements. Un jour, le regard de Maïmoûnè étant tombé sur la nourrice, elle voulut la tuer. Minoûtchihr l'en empêcha, mais Maïmoûnè insista en disant : « C'est elle qui a été le principal artisan de toutes les vilenies qu'ils ont commises. » Alors, elle ordonna de construire un vaisseau sans voiles ni équipages, avec des vivres pour un mois, et d'y mettre la vieille. Puis on lança sur l'océan l'esquif avec la malheureuse, et les complices se dirent : « Sans aucun doute, elle périra dans les flots, car elle ne peut se diriger nulle part, et nous n'aurons pas versé son sang, ce qui, pour les péris, est un sacrilège. »

Cependant, la nourrice, tout éperdue, voguait sur la surface de la mer, et le vent ballottait l'embarcation de toutes parts, si bien qu'à la fin, sur l'ordre du Très-Haut, il se chargea de la faire parvenir à destination, et la transporta dans le voisinage du rocher et de la coupole. Le prince regardait justement la mer. Quand le navire fut proche, il y distingua la forme d'une femme affaissée, la tête sur les genoux. Rizvâne Châh descendit par le conduit souterrain et s'assit près de la porte donnant sur la mer. La femme accroupie implorait Dieu. Le prince lui cria : « Femme, qui es-tu et d'où viens-tu ? Comment te trouves-tu seule dans ce vaisseau ? »

La nourrice releva la tête, et quand son regard tomba sur la beauté du prince, elle poussa un grand cri et perdit connaissance. Après quelque temps, elle revint à elle et dit à Rizvâne Châh : « O lumière des yeux de ta mère, comment es-tu venu échouer dans cette affreuse solitude ? Qui t'a apporté au sommet de ce rocher? » Le prince reconnut la voix de sa nourrice, éclata en sanglots et répondit : « O nourrice, dirige le navire vers le rocher, je vais monter et jeter dans le bateau tous les fruits que je possède. » La nourrice atteignit l'îlot, et Rizvâne Châh fit comme il l'avait dit, puis redescendit près de l'embarcation. Près de l'ouverture qui donnait sur la mer, se trouvait une grosse pierre qui servait à l'obstruer. Il lia une extrémité du châle à cette pierre, s'y cramponna des deux mains et cria : « Nourrice, soutiens-moi. » La vieille implora le secours du Très-Haut. Le prince se laissa glisser tout doucement du haut en bas, vint choir tout juste au milieu du bateau et s'évanouit d'épuisement. La nourrice s'agenouilla et lui couvrit le visage de baisers, puis, en versant des larmes, elle récita ces vers :

« Est-ce un rêve, ô Seigneur, ou si je vois le soleil en pleine nuit ? »

Quand Rizvâne Châh revint à lui, la nourrice s'enquit de ses aventures. Il satisfit sa curiosité, puis l'interrogea à son tour, et elle lui narra tout ce qui s'était passé. Lorsqu'elle en arriva aux malheurs de Roûh Efzâ, Rizvâne Châh se mit à se frapper la tête des deux mains et à se lamenter. La nourrice lui dit : « Mon enfant, les pleurs sont sans profit. Le plus pressant est d'aviser aux moyens de sortir, si possible, de ces parages désolés. Tant que nous sommes en vie, nous ne devons pas désespérer, mais nous reposer en la bonté divine. »

Bref, ils reprirent la mer, et le navire, ballotté de tous les côtés par le vent, finit par aborder dans une île. Ils atterrirent et trouvèrent dans cet endroit quantité de fruits. Ils en remplirent leur esquif et, ce jour même, ils recommencèrent leur navigation. Le surlendemain, un crocodile apparut ; il assaillit le bateau avec une telle impétuosité qu'il le mit en pièces et engloutit la malheureuse nourrice. Quant au prince, il s'agrippa à une planche du navire et, poussé de ci de là par le vent, il vit une multitude de choses étonnantes. Enfin, épuisé par la faim et la soif, il bannit toute espérance et, tournant le visage vers les demeures du Très-Haut, il ne put que gémir : « O soutien des accablés, ô guide des malheureux, viens à mon aide. » Absorbé dans ses prières, il vit tout à coup une lumière surgir au milieu des flots et, enveloppée dans cette lumière, une forme humaine qui vint se placer au-dessus de sa tête, saisit l'épave qui l'avait préservé de la mort, et dit : « Jeune homme, ne t'afflige pas. Tu arrives enfin au but. » Puis l'apparition le prit dans ses bras et lui dit : « Ferme les yeux. » Un instant après, Rizvâne Châh ouvrant les yeux, se vit [16] sur le rivage, au bord de la mer, et n'eut pas le temps de revoir ce personnage auréolé, qui disparut à ses regards. fol. 90 B

Rizvâne Châh se prosterna et remercia Dieu ; puis il se leva et aperçut un chemin où il s'engagea. Après avoir parcouru une parasange, il arriva près d'un grand arbre au pied duquel sourdait une fontaine. Harassé, il s'assit en cet endroit et observa les alentours. Il remarqua que cet arbre était creux. Il se mit une pierre sous la tête en guise d'oreiller, et s'endormit d'un sommeil peuplé de songes.

Quand il s'éveilla, il vit une troupe de cavaliers arrêtés. Au milieu d'eux se trouvait un jouvenceau recouvert de pied en cap d'une armure damasquinée, et au front ceint d'une

couronne. Rizvâne Châh se leva pour le saluer et prononcer son éloge. Le jeune capitaine lui demanda : « Etranger, qui es-tu ? Comment te trouves-tu ici ? Mets-nous au courant de ta situation ? » Rizvâne Châh répondit : « Ma lamentable histoire est bien longue. » Le prince lui fit amener un cheval aux harnais ornés d'incrustations, fit monter Rizvâne Châh en selle, et ordonna de se mettre en route. Ils allèrent ainsi jusqu'à une grande ville et mirent pied à terre. Le jeune roi rentra dans son palais, s'assit sur son trône et fit introduire Rizvâne Châh.

Le prince de Chine, en entrant, inclina la tête, et rendit hommage au roi en termes si choisis, que son hôte en fut charmé. Il organisa un banquet et l'on apporta dans la salle les mets les plus variés. Le repas terminé, on enleva la nappe, puis le roi leva la tête et, s'adressant au prince : « Raconte-nous, » dit-il, « tes aventures. Je suis le protecteur des infortunés, et je te secourrai dans la mesure de mon pouvoir. » Rizvâne Châh narra son histoire d'un bout à l'autre et ne put retenir ses larmes. Le roi fut très étonné de ces événements. « Dieu, » dit-il à Rizvâne Châh, « t'aime et a veillé sur toi. » Puis il dit à son vizir : « Va quérir le vénérable Ya'qoûb. »

Au bout d'un instant, le vizir ramena un vieillard à l'extérieur rayonnant, vêtu d'habits magnifiques et suivi d'une foule considérable. Dès son entrée dans la salle d'audience, le roi descendit de son trône, le salua, le prit par la main et le combla d'égards. Le vieillard lui demanda : « Quelle affaire importante t'a forcé à me faire venir ? » Le roi lui dit : « O mon père vénéré, chaque fois qu'une difficulté se présente à nous, nous nous permettons de te déranger. Vois ce jeune étranger, à la tête couverte de la poussière de l'exil. Il a été le héros d'aventures étranges.



Il faut que, pour l'amour de Dieu et du prophète, tu imagines un moyen de le tirer d'affaire. » Ya'qoûb regarda Rizvâne Châh et, le voyant très abattu, il dit : « Mon enfant, raconte-moi tes aventures. Quelles circonstances t'ont amené ici ? » Rizvâne Châh se rendit à son désir, et pleura l'absence de Roûh Efzâ. Le vieillard illuminé par la grâce se mit à sourire et lui dit : « Jeune homme, cesse de t'affliger, car il est en mon pouvoir de te tirer d'embarras. Pour l'amour de Dieu et de mon enfant, je mettrai un terme à tes vicissitudes. »

Après cela, on apporta du sorbet. Le roi fit revêtir Ya'qoûb d'une robe d'honneur magnifique, et le vieillard fol. 91 A. prit Rizvâne Châh par la main et le conduisit chez lui.

En entrant dans sa maison, Rizvâne Châh en vit l'intérieur décoré comme le paradis sublime. On y avait dressé un trône orné de mosaïques. Ya'qoûb y monta, fit asseoir Rizvâne Châh à côté de lui, et les esclaves vinrent se ranger debout en face d'eux. Puis le vieillard prit la parole en ces termes :

« Fils de l'empereur de Chine, prince illustre et puissant, du moment que je me suis chargé de ton affaire, tu n'as plus lieu d'être préoccupé. Veuille prêter, à ton tour, l'oreille au récit de mes aventures à moi : »

« Mon nom est Khâdjè Ya'qoûb le Yéménite. Il y a, dans les environs de la capitale du Yémen, un endroit qu'on appelle Tâ'ïf. C'est là mon pays natal. J'avais une belle fortune et je pratiquais le négoce. Un jour, je m'embarquai pour un voyage en mer. Après un mois de traversée, éclata une tempête, accompagnée de tonnerre et d'éclairs. La mer se mit à bouillonner et, frappés de terreur, nous invoquâmes Dieu en mentionnant ses mille et un noms, mais le vent et

l'ouragan ne firent que redoubler. Notre vaisseau se brisa, et tout l'équipage périt dans les flots. Moi-même, je fis le plongeon, mais je me débattis si bien des pieds et des mains que je finis par m'accrocher à un débris sur lequel je parvins à me hisser. Trois jours et trois nuits, j'errai sur la surface de la mer, puis mon épave arriva dans le voisinage d'une île. Je réussis à gagner le rivage.

» Cet endroit produisait beaucoup de fruits. J'en mangeai et je parcourus l'île, qui était couverte de bois d'aloès et de sandal et, marchant toujours devant moi, j'aperçus un grand arbre dont la cime touchait au zénith et dont les branches s'étendaient au loin sur la face des flots. L'espace ombragé par cet arbre était émaillé de toutes sortes de fleurs ; on y avait dressé un lit sur lequel était couchée une personne recouverte d'un voile de soie blanche, tenant à la main un panier blanc. Autour du lit était enroulé un serpent blanc, dont la gueule contenait deux touffes de narcisses.

» Étonné, je contemplai ce spectacle. Tout à coup, je vis sortir d'une cachette un serpent noir plus grand que le serpent blanc. A la vue du serpent noir, le serpent blanc poussa un sifflement et s'élança sur lui, la gueule béante ; ils s'entortillèrent l'un autour de l'autre, et se firent de telles blessures que tous deux perdaient le sang à flots, et que le feu pleuvait de leurs gueules. J'étais tellement épouvanté que peu s'en fallut que ma vésicule biliaire n'éclatât. Je courus me mettre en sûreté derrière l'arbre ; je m'aperçus que le tronc en était creux et je m'y cachai. Je vis le serpent noir mettre en fuite le serpent blanc, monter sur le lit où était couchée la personne endormie, et pousser un sifflement tellement violent que la corbeille qui était dans la main de l'individu au voile blanc s'éleva dans les airs à une hauteur de près de cent aunes, et je la vis soudain retomber à mes pieds.

« Tout doucement, j'allongeai le bras, je m'en emparai et je la cachai dans mon sein. Je ne vis plus trace des serpents, et je me dis en moi-même que ce combat m'avait valu la meilleure aubaine qui me fût jamais échue. Appréhendant le retour des reptiles, je sortis de ma retraite et je m'éloignai de ces lieux. Arrivé à une certaine distance, je m'assis dans un endroit solitaire et je levai le couvercle du panier. Il renfermait une feuille de papier sur laquelle étaient tracées ces quelques lignes :

« Quelle que soit la personne au pouvoir de qui est ce papier, tous les djinns et les hommes sont soumis à son autorité. Ceci est le plus grand nom de Dieu [17], et la personne endormie est Assaf, fils de Barkhiyâ qui était le vizir du grand Salomon — que sur lui soit le salut ! Salomon a émigré de ce séjour transitoire aux demeures éternelles. Or, la puissance de Salomon reposait sur deux choses : 1° sur son sceau, 2° sur Assaf bin Barkhiyâ. Quand Salomon trépassa, il manda Assaf et lui dit : « O vizir au cœur illuminé, le temps de mon départ est proche, et je te confie l'empire. L'administration de mes états repose désormais sur toi. Sache que ce sceau restera sur moi dans la vie et dans la mort, et n'écherra à personne d'autre. Or, tous les noms grandissimes [de Dieu] sont écrits dans ce sceau. Apporte l'écritoire et le roseau, je vais te les transcrire et t'en remettre fol. 91 B
la copie ; ils seront en ta possession pour que, par la vertu de ces noms, tu puisses conserver l'empire, et que les djinns, comme les humains, soient soumis à ton autorité. »

» Assaf apporta donc le roseau et l'écritoire, le bienheureux roi-prophète écrivit les noms et lui en confia la copie. Tant qu'il vécut, Assaf la garda par devers lui, et quand il mourut, il recommanda qu'on lui mît ce panier dans la main et qu'on déposât son cadavre dans cette île de Sandal, en chargeant le serpent blanc d'être son gardien. »

» Or, un 'ifrîte était venu, sous la forme d'un serpent noir, pour s'emparer de ce panier. Les deux monstres s'étaient livré un combat acharné et le panier était tombé, comme nous venons de le voir, en mon pouvoir. Telle était la vertu du nom divin qu'il contenait, que tous les djinns, dîvs et péris, aussi bien que les humains, étaient soumis à l'autorité de son possesseur, et astreints à le servir, sans avoir à prétendre à aucun salaire ; que tous les sorciers du monde réunis auraient beau s'attaquer à lui, ils ne pourraient retrancher un seul cheveu de sa tête ; que son détenteur ne se noierait pas dans l'eau, et que le feu n'aurait pas d'action sur lui ; bref, que rien ni personne ne saurait lui faire de mal.

» Quand j'eus lu cet écrit, je fus transporté de joie, je me prosternai et rendis grâce à Dieu. J'avais perdu tout mon avoir, mais le Très-Haut m'avait dédommagé au décuple, et m'avait octroyé un pouvoir qui me permettait de n'être embarrassé en nulle circonstance.

» Restant sur la terre ferme, je prononçai le nom magique et, plein de foi dans sa vertu, je m'aventurai sur les flots. Je cheminai cinq jours sans me mouiller les pieds, et j'arrivai dans cette ville. Je pénétrai dans le bazar, et je m'y assis sur le seuil d'une boutique. Tout à coup, j'entendis s'élever des clameurs de détresse, et je vis tout le monde se lever précipitamment, ramasser le contenu des échoppes, et se répandre dans la ville nu-tète et nu-pieds, en poussant de grands cris.

» Parmi ces gens se trouvait un vieillard d'aspect vénérable, la tête et les pieds également nus, ayant pour tout vêtement un lambeau de bure noire. Je m'apitoyai sur lui, mais j'eus beau demander à tous ces fuyards la cause de leur panique, personne ne répondit, et je suivis la foule hors des

murs. La campagne était toute noire de monde, et tous se lacéraient les vêtements et se versaient de la poussière sur la tête. Le vieillard avait pris les devants et tenait par la main un jouvenceau au visage de lune, mais pâle comme la mort. A chaque instant, le vieillard baisait la main du jeune homme, puis se frappait la tête et gémissait : « Mon enfant, je ne saurais vivre sans toi ! Comment pourrais-je supporter la douleur de te perdre ? Je ne veux pas te survivre. » Et tout le monde se faisait l'écho des lamentations du vieillard et sanglotait, au point que moi aussi j'avais le cœur endolori et je compatissais à leur peine.

Or donc, je suivis la foule et nous arrivâmes ainsi au bord de la mer, et je vis qu'on y avait construit un môle surmonté d'une voûte qui s'élevait jusqu'à la planète Saturne ; sur ce môle était dressé un trône. On y fit asseoir le jeune homme et tous les assistants redoublèrent leurs pleurs et leurs gémissements. Le vieillard s'affaissa et se répandit de la poussière sur la tête.

« Soudain une fumée noire surgit de la mer, un feu lança des flammes, et un bruit retentit, pareil à celui de la foudre. Epouvantés, tous les spectateurs s'enfuirent, abandonnant le jeune homme. Je me dis alors : « A quel moment ce nom magique pourrait-il mieux venir à point ? »

J'allai m'asseoir devant le jeune homme, qui me dit : « Brave homme, es-tu saoul de la vie ? Fuis sans regarder derrière toi, et ne te jette pas dans le gouffre de la perdition. » Je lui répondit : « Frère, personne ne peut rien contre moi, et tant que j'ai l'âme dans le corps, je ne laisserai pas ôter un seul cheveu de ta tête. Raconte-moi les circonstances qui mettent ta vie en péril. »

Il répondit : « Frère, n'es-tu donc pas un habitant de cette île, et ignores-tu ce funeste événement ? — Non, » lui dis-je,

« je ne suis pas de ce pays-ci. » Il reprit : « Eh bien ! voici l'exposé des faits :

fol. 92 A « Dans ces parages, il est une île appelée Séloûqiyâ, où réside une vieillarde aux cheveux blancs qu'on appelle Dimna la sorcière. Tous les rois de ces contrées sont ses serviteurs et ses esclaves, et la terreur qu'elle leur inspire les empêche de dormir la nuit. S'ils se dérobent à son autorité, elle leur inflige mille calamités et leur rend la vie étroite et misérable. C'est ainsi qu'un jour, mon père lui ayant désobéi, elle l'avait, par ses sortilèges, privé de l'usage du feu. »

« Il avait beau battre le briquet, aucune étincelle ne jaillissait, et cette privation dura un mois, si bien que tous les habitants de la ville furent à la veille de mourir de faim. De plus, toute l'eau de ce pays, elle y jeta de la poussière sur laquelle elle avait récité une formule magique, et cette eau devint amère et pire que le poison meurtrier. Bref, mon père et tous ses sujets furent sur le point de succomber à la soif et la faim. »

» Bon gré, mal gré, nous dûmes envoyer une députation vers la sorcière pour lui dire : « Nous nous engageons à faire tout ce que tu exigeras. » Alors, on convint qu'une fois par mois, elle viendrait dans cet endroit, et qu'on lui livrerait un jeune homme au beau visage. Les habitants de la ville sont donc obligés d'amener chaque mois un jouvenceau, et de le faire asseoir sur ce trône. Dimna la sorcière sort de cette fumée épaisse, attire à elle le jeune homme et cohabite dix jours avec lui. Après quoi, elle lui ouvre le ventre, lui arrache le cœur et le foie et les dévore, et recommence le mois suivant. »

» Or, cette fois, c'est moi qu'elle a exigé, et mon père, terrifié, a bien dû se soumettre, m'a amené ici avec mille gémissements, m'y a laissé et s'en est allé. Maintenant,

tu vois là-bas les manifestations du pouvoir magique de Dimna. Elle va venir, et le pire de mon destin, c'est qu'elle ne me dévorera pas tout d'abord, mais va commencer par m'accabler de ses immondes caresses et ne me fera périr qu'ensuite. Voilà, brave homme, la vérité sur mon état. Pour l'amour de Dieu, si tu as quelque pouvoir, mets-le en œuvre, et sinon, tant que cette fumée incandescente ne se rapproche pas, va t'en bien vite, de peur que mal ne t'arrive. » Je lui dis : « Rassure-toi, je connais un nom surnaturel, grâce auquel je vais mettre un terme à ses maléfices. »

» Comme nous disions ces mots, l'apparition magique approcha. Je prononçai le nom sublime, je soufflai sur le prodige ; aussitôt la fumée se dissipa, le feu s'éteignit, et je distinguai cette vieille diablesse à l'aspect répugnant, aux yeux comme des coupes de sang, aux dents sortant de la bouche comme des boutoirs de sanglier ; elle était vêtue d'une tunique de laine, ses cheveux étaient hérissés en touffes enchevêtrées. Elle tenait dans ses mains deux flacons de poussière noire, et, quand elle récitait dessus une formule magique, de l'un jaillissait de la fumée et de l'autre du feu. Je prononçai de rechef le nom sublime et soufflai sur la sorcière. Elle fut prise de tremblements, les deux récipients s'échappèrent de ses mains et se brisèrent. Elle resta immobile, impuissante, puis voulut s'enfuir. Je bondis sur elle, je l'atteignis, et la saisissant par le collet, je la jetai sur le sol, et lui administrai force coups de pieds. « O diablesse, » m'écriai-je, « je suis Ya qoûb le magnifié. Comment pourrais-tu te dérober à ma puissance ? Je vais aujourd'hui te payer de tous les forfaits dont tu t'es rendue coupable envers les créatures de Dieu, et verser ton sang. »

» La vieillarde à la tête chenue, se voyant à ma merci, se jeta à mes pieds et m'implora en pleurant : « Jeune homme,



je me repens. Je promets de ne plus nuire à personne. » Je lui dis : « Si tu veux échapper à ma juste colère, ne fais plus de mal à autrui, et sois soumise à mes ordres. Allons, fais amende honorable. » La maudite m'affirma son repentir et me baisa les mains. J'ouvris la main et je la laissai partir. Elle revint peu de temps après, apportant pour la valeur de mille tomans de joyaux, de turquoises et d'or pur qu'elle déposa à mes pieds. Je lui permis de s'éloigner et, prenant le prince par la main, je me dirigeai vers la ville. »

» Avertis de mon arrivée, le roi et tous ses sujets, grands et petits, vinrent à notre rencontre. Le monarque se jeta à mes pieds, et moi, je le comblai de caresses. Alors, il ordonna de pavoiser la ville et nous y entrâmes. Le roi et la reine pressèrent leur enfant sur leur sein, et lui couvrirent le visage de baisers. Après quoi, ils adressèrent à Dieu des actions de grâces. »

fol. 92 B » A douze jours de là, le roi s'en alla de ce bas-monde, et on l'inhuma ; on célébra son deuil conformément à l'usage, puis on installa son fils à sa place sur le trône, et on le félicita de son heureux avènement. Alors, le prince fit apporter les clefs des trésors, les déposa devant moi et me dit : « Mon père est parti de ce monde, et désormais, c'est toi qui me tiens lieu de père. J'ai encore un service à te demander. » Je lui répondis : « Mon enfant, je ferai tout ce que tu m'ordonneras. » Il reprit : « Pense bien que Dieu t'a envoyé ici pour nous délivrer, moi et mes sujets, de cette magicienne. Si tu t'en allais, sans aucun doute, elle le saurait et nous ferait périr tous. Aussi ne te laisserons-nous pas partir. » Je lui dis : « A toi de commander. » Le jeune roi avait une sœur qu'il me donna comme femme, et il nous assigna comme résidence un palais. Voilà plusieurs années que je suis dans cette île, et je n'attendais que l'occasion de voir



Dimna la Sorcière manquer à ses engagements envers moi, pour l'envoyer aux enfers et délivrer les Musulmans de ses maléfices. Maintenant, tout va bien. »

Après ce récit, Rizvâne Châh baisa les mains de Ya'qoûb et insista beaucoup auprès de lui : « Venge-moi, dit-il, pour l'amour de Dieu, de cette diablesse, et tant que je vivrai, je ne cesserai de prier pour toi. La vie de ma vie ['Roûh Efzâ,] est en son pouvoir, délivre-là, ne laisse pas mon cœur se consumer par le feu de l'absence ; d'ailleurs, je suis ton humble esclave. » Ya'qoûb prit le prince de Chine par la main, et le conduisit au bord de la mer. Là, il lui répéta le nom sublime jusqu'à ce qu'il le retint, et tous deux, par l'ordre divin, montèrent sur les flots, et atteignirent enfin l'île de Séloûqiyâ. »

Ils pénétrèrent dans le séjour de Dimna, et virent la maudite accroupie, tenant dans les mains deux vases. Elle récitait des incantations, et de l'un sortait de la neige et de l'autre, du feu, de sorte qu'une moitié de la montagne était inondée, et l'autre couverte de flammes. Ya'qoûb, à ce spectacle, prononça le nom magique, souffla sur ces phénomènes, et à l'instant, le feu s'éteignit et la neige disparut. La vieille à la tête chenue leva les yeux et vit venir Ya'qoûb. Elle eut beau réciter des formules magiques, tout resta sans effet. Alors, elle voulut prendre la fuite. Mais Ya'qoûb la rattrapa et la saisit par les cheveux. Il lui coupa une tresse au moyen de laquelle il lui lia les mains, et d'une partie du reste, il tressa un licol ; il lui mit un anneau au nez, y adapta la longe, prit un bâton et la roua de coups. La vieille sorcière, ainsi traitée, poussa des hurlements qui résonnèrent dans toute l'île et clama : « Ya'qoûb, je me repens, je ne commettrai plus de pareils actes. »



Ya'qoûb l'interrompit : « Désormais, » dit-il, « tes protestations sont vaines, et je vais verser ton sang. Dis-moi, bien sincèrement, ce que tu as fait de Dame Roûh Efzâ. » Dimna répondit : « Elle est emprisonnée dans telle maison. » Ya'qoûb dit à son compagnon : « Vas-y, et ramène ta bien-aimée. » Rizvâne Châh s'y rendit, et trouva la reine endormie la tête sur les genoux, épuisée par les avanies. Il lui toucha le bras et lui dit : « O lumière de mes yeux, ô repos de mon âme, qu'il y a longtemps que je n'ai contemplé le soleil de ton visage ! Comme je désirais te revoir ! Lève la tête, laisse-moi repaître mes regards de ta beauté. » La reine leva les yeux, et voyant Rizvâne Châh, elle s'écria : « O mon fidèle ami, ô espoir de ma vie, d'où viens-tu ? Comment oses-tu venir dans cet endroit ? Si même un oiseau s'y risquait, il y laisserait les plumes. Prends bien garde que Dimna la Sorcière ne te voie. » Rizvâne Châh lui dit : « Rassure-toi, nous avons mis à Dimna une longe de chameau, elle est à la porte. » Cette nouvelle combla de joie
fol. 93 A Raûh Efzâ, et [, avec l'aide de Rizvâne Châh,] elle se débarrassa de ses entraves. Elle voulut que son bien-aîmé l'embrassât, et ils unirent leurs lèvres, puis sortirent de la prison.

Roûh Efzâ salua Ya'qoûb et lui baisa les mains. Le vieillard fut charmé de sa grâce nonpareille et dit à Rizvâne Châh : « Mon enfant, tu as pour compagne une merveilleuse fille de la race des Péris. Tu oublieras toutes les tribulations que tu as subies pour arriver jusqu'à elle. S'il plaît à Dieu, tu es proche du but. » Puis il ajouta : « Désormais, nous n'avons plus de raison de nous attarder ici. Nous allons partir, subjuguer nos ennemis et restaurer Roûh Efzâ sur le trône de l'empire. » Ils hissèrent la jeune reine à califourchon sur la nuque de Dimna la Sorcière, et lui mirent dans la main le

licol. Ya'qoûb, avant de partir, alla encore visiter la prison et rendit la liberté à deux beaux jeunes gens et à une jeune fille séquestrés par la magicienne.

Puis ils se dirigèrent vers la patrie de Roûh Efzâ, emportant quantité de joyaux. Ya'qoûb prit les devants et dit à la reine : « Tire le licol de Dimna pour que nous allions vite. » Ils s'acheminèrent ainsi vers la Cité de Verre et, pour peu que la sorcière ralentît le pas, le prince lui aiguillonnait le dos et la nuque de la pointe de son couteau, et la faisait marcher à belle allure.

Enfin, ils rentrèrent dans le palais de Roûh Efza. Le premier soin de la reine fut de se rendre dans les appartements de Minoûtchihr, qu'elle trouva installé sur le trône, côte à côte avec Maïmoûnè. « Félon ! » dit-elle à son cousin, « tu as, pour usurper le trône de l'empire, commis un forfait pour lequel je te réserve un châtiment exemplaire, qu'on répétera dans les temps à venir. » Minoûtchihr bondit de sa place pour s'élancer sur la reine, mais Ya'qoûb prononça le mot sublime, souffla sur le traître, et il resta figé à sa place. Alors Roûh Efzâ et ses compagnons lièrent les mains à Minoûtchihr et à Maïmoûnè, et les mirent sous bonne garde en compagnie de Dimna la Sorcière.

Tout le personnel du palais, bien vite au courant de la restauration de Roûh Efzâ, accourut se jeter aux pieds de Ya'qoûb et demander pardon en sanglotant. « La ruse et la sorcellerie, » dirent-ils, « nous empêchaient d'agir, et les maléfices de Dimna avaient frappé de mutisme notre langue à tous. » Puis ce fut le tour des vizirs, des vèkîls et de tous les grands de l'état, à se rassembler pour s'excuser, prétextant qu'ils ignoraient la perfidie de Minoûtchihr et de Maïmoûnè. « Nous avons, » dirent-ils, « fait de multiples enquêtes pour tâcher de savoir la vérité, mais aucune n'a



abouti. Maintenant, Dieu soit loué, l'usurpateur est en lieu sûr. »

Bref, ils installèrent Ya'qoûb sur le trône et l'on pavoisa la ville. Le premier soin de Ya'qoûb fut de faire dresser, sur la grand'place, un énorme bûcher ; on y mit le feu et on y jeta Dimna la sorcière, qui fut réduite en cendres. Puis il fit ériger au même endroit une potence. On y suspendit Maïmoûnè et on l'y assujettit au moyen de quatre clous chauffés au rouge. Le souverain fit proclamer dans les rues et les bazars que quiconque serait ingrat envers ses bienfaiteurs subirait le même sort. Enfin, il ordonna de décapiter Minoûtchihr. Rizvâne Châh intercéda pour lui, en disant : « Il m'a eu en son pouvoir et n'a pas attenté à ma vie. » Alors, on se borna à lui crever les yeux, on le confina dans une cellule et on lui octroya une pension de tant par jour.

Enfin, Ya'qoûb maria Roûh Efzâ à Rizvâne Châh. Les noces furent célébrées sept jours durant ; le prince obtint d'elle l'apaisement du désir de son cœur, et ils furent tout à la joie de vivre.

Ya'qoûb resta avec eux quelques jours, puis dit au jeune époux : « Vous avez atteint votre but. Quant à moi, il me faut partir, car ma famille est dans l'attente. » Rivzâne Châh alla au harem avertir Roûh Efzâ du départ de leur sauveur. Elle apporta une paire de joyaux superbes à Ya'qoûb, qui prit congé d'eux et regagna sa ville.

Rizvâne Châh et Roûh Efzâ, désormais exempts de tout souci, s'installèrent sur le trône de l'empire et vécurent dans la joie. Roûh Efzâ donna le jour à un enfant mâle, beau comme la lune dans la nuit du quatorze. Sa naissance porta à son comble le bonheur de ses parents.

Quelque temps après, Rizvâne Chah dit à la reine : « O repos de mon cœur, voilà bien longtemps que je suis



sans nouvelles de ma patrie. — A toi d'ordonner, » dit-elle. Alors, Rizvâne Châh fit ses préparatifs de départ et chargea son fils de tenir, en son absence, sa place sur le trône. Roùh Efzâ et une nombreuse escorte de péris l'accompagnèrent dans la capitale de la Chine. Toute la population vint à leur rencontre. Rizvâne Châh s'installa solidement fol. 93 B sur le trône et congédia les péris qui lui avaient servi d'escorte. Bref, les deux époux allaient tous les mois voir leur enfant et passer une journée avec lui. Cela dura de longues années, après lesquelles les deux héros de cette histoire émigrèrent de ce monde dans l'autre. Les habitants de la Chine mirent le fils de Rizvâne Châh à sa place, et désormais les deux états furent sous sa domination.

Cette histoire est restée en souvenir d'eux, et Dieu sait le mieux ce qui convient.

NOTES DU ONZIÈME CONTE.

1. — *Mouchtèri.* — Ce nom, qui n'apparaît qu'une fois, est d'une lecture incertaine.

2. — *Rizvâne.* — Ce mot, comme nom commun, signifie « contentement, satisfaction ». C'est aussi le nom de l'ange jardinier ou gardien du paradis.

3. — Le texte a : *ta'rîkhât.*

4. — *Onagre.* — *'Onos agrios* ou âne sauvage (appelé aussi *hémionos,* « demi-âne »). Cet animal, dont l'aire d'extension a beaucoup diminué depuis l'antiquité, est encore assez abondant dans la Perse Orientale. Les Persans prétendent communément qu'il vit mille ans. (Cf. Gen. Houtum-Schindler. Eastern Persian Irak. Lond. 1897, p. 43).

5. — *Roûh Efzâ.* — Ce nom a déjà figuré comme nom de ville dans le conte IX, v. not. 38.

6. — *Djinns.* — Dans ce conte et les suivants, dont la rédaction est, d'ailleurs, beaucoup plus négligée que celle des précédents, les djinns et les pérîs sont souvent confondus.

7. — Formules courantes de la politesse persane. L'hôte se borne bien souvent à demander au voyageur : « *Az koudjâ tâ koudjâ?* D'où ? jusqu'où ? »

8. — Le conteur oublie ici qu'il a narré plus haut la mort du père de Rizvâne.

9. — Les pérîs sont représentés comme pouvant avoir l'un ou l'autre sexe. J'ai bien dû employer parfois ce mot au masculin, bien que ce ne soit pas conforme à l'usage.

10. — *Divan.* — Ce mot, entre autres significations, veut dire, comme ici : « Conseil des ministres. »

11. — *Son sang ne reste pas à terre,* mais monte vers les cieux pour aller demander vengeance à Dieu.

12. — *Nizâm el Moulk.* — Cf. conte IV, note 12.

13. — Ici, le texte est on ne peut plus obscur et incohérent. J'ai tâché d'obtenir un sens en apportant aussi peu de changements que possible.

14. — *Âssaf.* — V. conte I, note 19.

15. — *Dimna.* — Dans le fameux recueil de fables Kalîla et Dimna ou Fables de Pidpaï, c'est le nom d'un des deux personnages qui se racontent des apologues. Ce recueil fait l'objet du vol. II de la Bibliographie, souvent citée ici, de M. Chauvin.

16. — Ici, dans l'original, le récit passe subitement à la première personne.

17. — *Le plus grand nom de Dieu.* — D'après les traditions, Dieu a un nom sublime, connu sous le nom de *Ism-i A'zam*, le « plus grand nom » que Mahomet doit avoir cité soit dans la sour. II (*La Vache*), verset 158, soit dans la sour. III (*Âli 'Imrân*), verset 1. Selon une tradition attribuée à Âyicha, ce nom n'est connu que des prophètes et autres saints personnages. Mahomet ayant dit, toujours d'après les traditions, que quiconque invoque Dieu par ce nom obtiendra tout ce qu'il désire, de nombreuses personnes se donnent beaucoup de mal pour arriver à le connaître. Celui qui passe pour le posséder jouit d'une grande influence sur les esprits superstitieux. Il est probable que ces discussions et ces croyances proviennent du fait que Mahomet vit les Juifs éviter de prononcer le nom de Yahveh (Jehovah) et en parler comme du « grand et terrible nom » de Dieu. (V. *Hughes*, *Dictionary of Islam*, p. 142).





XII.

Histoire du Châh Behrâme Goûr enlevé par un Onagre, et de ses Amours avec Bânoû Housn, fille du Roi des Péris.

Or donc, les conteurs de nouvelles, les narrateurs de documents, les mesureurs du temps et les perroquets croqueurs de sucre au doux langage, racontent que dans le pays de Fârs, il y avait un fois un roi juste, équitable, éloquent, soucieux du bonheur de ses sujets, d'humeur agréable, et avec cela, si bel homme que quiconque avait contemplé sa beauté éclatante comme le soleil éprouvait pour lui la plus vive sympathie. On l'appelait Behrâme *Goûr* [1], «l'Onagre», à cause de sa passion pour la chasse.

Un jour, il ordonna à tous les habitants du pays de Fârs [2], depuis les enfants de sept ans jusqu'aux vieillards de soixante-dix, de se rassembler dans les endroits giboyeux, de cent en cent parasanges, et de rabattre vers le parc de chasse du roi toute les bêtes de poil et de plume qu'ils rencontreraient.

Tout le monde obéit à l'ordre du prince, et rabattit quantité de gibier tel qu'élans, gazelles, onagres, lions, léopards et renards. Alors Behrâme donna ordre à l'armée de cerner tous ces animaux et se mit à chasser.



Soudain, le regard de Behrâme tomba sur un onagre dont le Créateur avait peint la robe comme le font les artistes de la Chine : la bête était de couleur blanche, rayée et tachetée, avec une ligne noire allant de la naissance du cou à l'extrémité de la queue. Des bigarrures de mille couleurs, noires, rouges, jaunes, violettes, bleuâtres, étaient éparpillées sur toutes les parties de son corps. Elle avait aux quatre pieds des chaînettes d'or, et un collier de cornalines ornait son cou.

Le Châh Behrâme devint épris de cet onagre, et fit proclamer par la voix du héraut : « Malheur à quiconque le laisserait échapper de son côté ! » Le roi lui-même mit pied à terre, roula habilement son lasso en multiples anneaux et s'approcha le tenant à la main. L'onagre n'eut pas même l'air d'y faire attention, et Behrâme, arrivé à la distance convenable, jeta son lasso, s'empara de l'animal, s'approcha de sa capture et lui caressa la nuque. L'onagre ne parut pas s'effaroucher le moins du monde, et le Châh, tout content, dit à son vizir : « Il semble bien que cet onagre se sera enfui du haras d'un monarque ou d'un grand personnage. Il est bien apprivoisé, calme et docile. » Alors Behrâme fit apporter une selle incrustée qu'il adapta de sa propre main sur l'onagre, et enfourcha cette monture. Les vizirs, les vèkîls et les grands de l'état le félicitèrent, et le prince se mit à faire galoper l'onagre dans la plaine, si bien que tout son entourage fut émerveillé de son allure ; mais quand Behrâme voulut tourner bride pour rejoindre sa suite qui l'attendait, l'onagre quitta le sol des quatre pieds et s'éleva dans les airs.

A ce spectacle, les émirs et les soldats consternés se lacérèrent la poitrine, se versèrent de la poussière sur la tête et poussèrent de grandes clameurs, le tout en pure perte, car le roi disparut à leurs yeux.





Le tumulte s'empara alors de l'armée et des bourgeois de la capitale, et les grands de l'état, ainsi que le harem du Châh, furent plongés dans l'affliction. Or, Behrâme avait quarante femmes. Elles se répandirent en lamentations et portèrent le deuil pendant dix jours. Ensuite les émirs et les grands personnages se réunirent et tinrent conseil. Ils décidèrent d'aviser au moyen de préserver le pays de l'anarchie. « Quel dommage, » dirent-ils, « que le roi n'ait pas de fils pour le remplacer! Nous l'aurions élevé au trône et nous aurions été soumis à son autorité. Quand le bruit de la disparition de Behrâme se répandra, tous ses ennemis, de toutes parts, vont relever la tête. Le meilleur parti est de confier la régence au vizir, et d'attendre ce qui adviendra du roi. » Toute l'assemblée, à l'unanimité, adopta cette résolution, le vizir devint roi, tout le monde lui prêta hommage et chacun recommença à vaquer à ses occupations. fol. 94 A

Mais en voilà assez au sujet de la capitale et de ses habitants. Ecoute maintenant quelques mots relatifs au Châh :

L'onagre, emportant son royal cavalier, s'éleva vers les cieux, de plus en plus haut, et Behrâme, effrayé, se cramponna des deux mains à son cou, et bannit tout espoir de vivre encore. Il invoqua Dieu par ses mille et un noms. Enfin l'onagre se dirigea vers une éminence, et atterrit. Behrâme avait perdu connaissance.

Enfin, il revint à lui, et quand il ouvrit les yeux, il se trouva dans un jardin merveilleux, tel qu'il n'en avait oncques vu de tous les jours de sa vie. Cent mille arbres, au moins, y dressaient leur cîme jusqu'au zénith, et dans chaque coin s'élevait un haut palais d'or et de lapis-lazuli, orné de peintures. Dans tous ces arbres superbes, platanes, cyprès et pins, des oiseaux aux accents harmonieux gazouil-



laient leurs récits, et le murmure confus de leurs voix assourdissait l'oreille des cieux. De toutes parts se trouvaient des kiosques, des lits de repos étaient placés au pied des arbres, cyprès, platanes, buis, etc. Tous les édifices avaient leurs appartements décorés d'or et d'argent ; des centaines de milliers de fleurs, basilics, jacinthes et violettes croissaient autour des couchettes ; des ruisseaux d'eau vive, pareille à l'eau de rose, coulaient de toutes parts ; on avait étendu, à divers endroits, des tapis de drap d'or, et les sentiers étaient jonchés de cailloux d'or, d'argent, d'ambre et de musc ; des canaux répandaient partout le lait et le miel ; dans tous les coins résonnaient d'innombrables instruments ; il y avait partout des nappes de satin d'Europe et de brocart de Chine, des carafes incrustées, des coupes de cornaline et d'émeraude remplies de vin pourpre, des bouteilles sur des plateaux, le tout agencé de la façon la plus charmante. Des millions de fruits de toutes espèces, tant pulpeux que secs, étaient entassés sur des tablettes d'or et d'argent, et des rôtis de toutes sortes, tels que d'agneau, de gazelle, de perdreau, de poulet, d'oie, de ramier, de canard et de pigeon remplissaient des plats d'or et d'argent et des assiettes de porcelaine de Chine. Bref, c'était un endroit plus enchanteur que le paradis sublime.

A la vue de ce séjour merveilleux de richesse et d'élégance, tel qu'il n'en avait jamais vu de toute sa vie de monarque puissant, Behrâme oublia d'abord tous ses chagrins passés, but quelques coupes de vin et mangea quelques bouchées de viande, mais ensuite, il ne put s'empêcher de déplorer son isolement et son exil, et récita ces vers :

« Nous avons livré notre cœur au déluge de la calamité. On dirait que le torrent du chagrin a arraché notre demeure de ses fondements. »

« Le soleil de notre allégresse est arrivé à l'extrémité du mur. Il y avait des années que nous appréhendions une journée comme celle-ci. »

Après cela, il prit une coupe de cristal, et la vida d'un trait ; et trouvant ce vin d'excellent goût, il fit suivre cette coupe de plusieurs autres.

Quand Behrâme eut le cerveau échauffé par le vin, il vit fol. 94 B paraître tout à coup un dîv pareil à un lion blanc, au corps bariolé de taches rouges et jaunes, et au corps ceint de cent aunes de chaînes d'or. Le dîv baisa la terre en signe d'hommage, s'approcha de Behrâme Goûr et lui dit :

(*Vers*) : « O roi du monde, tu es le bienvenu, car ta venue m'est fort agréable. Que mille vies précieuses soient la rançon de chacun de tes pas ! »

Puis il continua en ces termes :

« O Châh Behrâme, n'éprouve aucune inquiétude, car je suis ton ami. Si l'on t'a apporté ici,ce n'est pas sans raison. » Behrâme lui demanda : « Quel est ton nom. » Il répondit : « Je m'appelle le Dîv Blanc. »

« Sache qu'un jour, t'ayant aperçu à la chasse, je devins épris de ta grâce et de ta beauté ; chaque jour, je revêtais une forme différente, et j'allais te contempler, mais je ne parvenais pas à m'approcher de toi. Aujourd'hui, je me suis métamorphosé en onagre, et je t'ai enlevé, comme tu l'as vu, pour t'apporter ici. » Châh Behrâme lui dit : « Comment, tu m'as donc éloigné de ma famille et de mon trône ! Quand même, viens auprès de moi, que nous causions en buvant un coup pour bannir le chagrin de notre cœur. » Le Dîv Blanc s'agenouilla avec une bonne grâce parfaite.

Quand ils eurent vidé quelques coupes, Behrâme demanda à son hôte : « O Dîv Blanc, qui donc fait résonner ces instruments ? » Alors, le dîv versa du collyre de Salomon dans



l'œil de Behrâme, et le roi, quand il rouvrit l'œil, vit à sa droite près de deux mille péris, toutes au plus jolies, si bien qu'il faillit perdre la tête à l'aspect de tous ces visages arrondis comme la lune. Toutes ces pérîs entrechoquaient leurs ailes.

A ce spectacle qu'aucun roi n'avait jamais vu ni entendu, le châh, tout hors de lui, se mit à examiner la manière dont ces êtres surnaturels jouaient des instruments. Soudain, tous se mirent à danser, et leurs gracieux mouvements charmèrent les yeux du châh. Behrâme, portant ses regards partout à sa droite, ne vit que visages plus beaux et plus charmants les uns que les autres. Il se tourna alors de l'autre côté et, regardant à gauche, il vit près de deux mille 'ifrîtes ayant chacun son aspect particulier, mais tous plus effroyables les uns que les autres.

Alors, le Dîv Blanc fit un signe, et cinquante péris particulièrement belles se consacrèrent à Behrâme. Toutes étaient revêtues de parures admirables. Elles placèrent leurs instruments dans la position convenable, préludèrent, puis se mirent à jouer. Une partie commença alors à danser, et une autre à chanter. C'était une assemblée merveilleuse ; jamais, de toute sa vie, Behrâme n'avait vu danser ainsi, ni entendu chanter et jouer des instruments de cette façon, et il pensait bien qu'il ne verrait plus une réunion pareille. Aussi dit-il au Dîv Blanc : « Plût au Ciel que tu m'eusses amené plus tôt en cet endroit ! » Ils passèrent toute cette nuit-là à s'amuser ainsi jusqu'à ce que le jour parut, si bien que Behrâme ne pensait pas le moins du monde au ciel aux desseins longuement préparés.

Quand la nuit revint, on alluma les flambeaux. Le Dîv Blanc pria Behrâme de choisir une pérî parmi plusieurs milliers. Le châh accepta cette offre, et celle qu'il élut fut

accompagnée d'une autre pour la servir. On meubla pour lui un palais, où il passa la nuit avec cette pérî.

Le lendemain, il revint trouver le Dîv Blanc, s'assit sur son trône, et l'on recommença à festoyer. Behrâme, ayant distingué une autre pérî encore plus ravissante que la première, supplia le Dîv Blanc de lui en faire cadeau. Le Dîv fit un signe à la belle, qui baisa la terre devant Behrâme en signe d'hommage. La nuit venue, elle fit grande toilette, avec dix de ses compagnes. Elles se présentèrent devant le châh, se réunirent dans son palais et firent résonner des instruments merveilleux.

Behrâme ordonna d'étendre le lit, et serra la pérî dans son étreinte. Ils passèrent toute la nuit ensemble. Le matin, une pérî apporta un paquet de vêtements, ouvrit la bouche pour saluer Behrâme et lui dit : « O seigneur, sache que le Dîv Blanc a envoyé cette robe pour toi. » Behrâme regarda ce cadeau et vit qu'aucun roi n'était vêtu aussi superbement. La pérî reprit : « Le Dîv Blanc te présente ses respects, et te fait dire qu'il t'envoie ces vêtements parce qu'il n'y en avait pas d'autres dans ce palais. Quand le roi, refuge du monde, le voudra bien, qu'il aille au bain s'en revêtir. » Aussitôt Behrâme se leva, et un grand personnage d'entre les pérîs prit les devants et le conduisit au hammâm. Le châh s'y lava la tête et le corps, s'habilla, puis s'en revint et on recommença à festoyer. Le Dîv Blanc vint s'asseoir auprès de son hôte et partagea ses plaisirs jusqu'au coucher du soleil. Alors seulement il le quitta.

Bref, le dîv donnait chaque nuit à Behrâme une pérî pour charmer sa solitude, et le châh finit ainsi par devenir père.

Quelque temps se passa de la sorte. Un jour, le Dîv Blanc vint trouver Behrâme Goûr et lui dit : « Châh Behrâme, j'ai un frère du nom de Sourkhâb ; il habite au som-



met du Qâf une citadelle qui s'élève jusqu'au pinacle des cieux. Il va se marier, et m'a invité à assister à ses noces. Ne t'ennuie pas trop en mon absence. Je ne resterai que dix jours, puis je reviendrai. » Behrâme lui répondit : « Mes félicitations, tout ira pour le mieux. » Le Dîv Blanc remit ses clefs entre les mains de Behrâme et lui dit : « Si tu es amateur de jardins, il y en a, à côté de celui-ci, un autre mille fois plus beau, à telle enseigne que je l'ai surnommé *Bihicht Assâ*, « Pareil au Paradis ». Je te demanderai seulement, si tu vas t'y promener, de bien fermer les portes. » Le Dîv Blanc se leva, et s'en alla, non sans avoir redoublé d'amabilité à l'égard de Behrâme.

Deux ou trois jours se passèrent, et ce fameux jardin vint à l'esprit de Behrâme Goûr, qui se dit : « Je vais y faire un tour. » Il y pénétra donc, et, réellement, il vit un jardin tel qu'il n'en avait rêvé de sa vie. Il en fut étonné et émerveillé. Il le contempla longuement et vit que ses allées étaient semées de cailloux d'or et d'argent ; il était rafraîchi de bassins et de ruisseaux pleins d'eau de rose, au bord desquels étaient étendus des tapis splendides, des brocarts précieux ; on avait amoncelé tout alentour les perles, les cornalines, les émeraudes. Un fleuve d'eau courante vivifiait la verdure diaprée de fleurs de toutes nuances, de jacinthes, de basilics épanouis. Le centre du jardin était occupé par un vrai lac carré de cent *zer'* de côté. Il y avait là deux palais à sept étages, dont les parois et les portes étaient décorées de peintures aux multiples couleurs, rehaussées d'or et de lapis-lazuli. Des fleurs innombrables, de toutes variétés, émaillaient la verdure, telles que roses rouges, foncées et claires, anémones de toutes nuances, et plantes vertes, le tout en pleine floraison.

Quel séjour enchanteur et sublime s'offrait là aux regards du roi ! Il en fut ravi en extase et s'assit à l'ombre d'un



buisson de roses pourpres. Le sommeil finit par l'y gagner. Quand il s'éveilla, une heure après, le bruit d'un vol de colombes parvint à son oreille. Il ouvrit les yeux, et vit quatre de ces volatiles, aussi gros que des moutons, perchés au faîte d'un des palais. Leur couleur était le vert émeraude. Le cháh fut étonné à la vue de ces oiseaux prodigieux ; il se dissimula sous le feuillage du rosier et se dit : « Je vais les fol. 95 B.
observer pour voir où tout cela va aboutir. » Bientôt, les quatre colombes prirent leur vol et s'abattirent au bord du lac. Toutes les quatre revêtirent la forme de péris. Au spectacle de leur beauté, l'amour rendit trouble le regard clairvoyant du roi : sa raison disparut à l'aspect de leur grâce et de leurs charmes. Quand il revint de son éblouissement, il vit qu'elles s'étaient déshabillées et se plongeaient dans l'eau du bassin. Parmi les quatre, il y en avait une plus jeune dont la joliesse surpassait encore celle des autres. Ainsi que l'a dit le poète :

« Quelle sorte de visage ? Un visage comme un soleil. Quelle sorte de chevelure ? Une chevelure dont chaque boucle est entortillée. »

Quand l'œil de Behrâme eut remarqué sa beauté, le roi en devint épris, que non pas avec un seul cœur, mais bien avec cent mille cœurs. Il fut pris d'étourdissement et, quand il reprit ses esprits, il vit les quatres jouvencelles au milieu du bassin, occupées à folâtrer et à s'asperger réciproquement en riant aux éclats. Leurs vêtements gisaient au bord de l'eau.

Or, Behrâme avait lu dans les livres que les péris avaient coutume de se métamorphoser ainsi, et que si l'on réussissait à s'emparer de la chemise de l'une d'elles, on avait, tant qu'on gardait ce vêtement, celle qui l'avait mis en son pouvoir. Son cœur commença à palpiter, d'autant plus que Behrâme

avait demandé des renseignements complémentaires au Dîv Blanc, qui avait satisfait sa curiosité. Quoi qu'il en soit, il s'approcha du paquet de vêtements, et déroba la chemise de la plus jeune pérî sans attirer leur attention, absorbées qu'elles étaient par leurs ébats. Puis il retourna se blottir sous le rosier et s'abîma derechef dans sa contemplation. Il entendit les pérîs échanger les propos suivants : « Nous avons ouï dire que le Dîv Blanc avait apporté ici un roi d'entre les humains, et qu'il n'y avait personne au monde d'aussi beau que lui. Allons, sortons de l'eau et rhabillons-nous. » Elles reprirent la forme de colombes, tandis que Behrâme ne les perdait pas un instant de vue.

La cadette dit alors : « Jamais être humain ne peut être aussi beau et gracieux que ceux de notre espèce. De plus, l'homme est plein de fourberie et de convoitise. Et si, par hasard, ce roi nous apercevait, il ne manquerait pas de s'amouracher de nous. Et à ce propos, moi qui vous parle, j'ai fait un rêve extravagant. Mais à quoi bon épiloguer là-dessus. Il nous faut partir. » Bref, les quatre pérîs sortirent de l'eau, et chacune se revêtit de sa chemise. Seule, la cadette avait beau fouiller partout, elle ne retrouvait pas la sienne. Elle tira du fond de son cœur un soupir, et dit : « Mes sœurs, vous voilà rhabillées, mais moi, je suis encore toute nue. »

Elles regardèrent plus attentivement, et aperçurent Châh Behrâme qui, sorti de sa cachette, s'approcha de la belle au visage de soleil, et la salua avec la plus parfaite courtoisie. A la vue de la beauté de Behrâme, elle, de son côté, en devint éprise et lui dit : « Je te conjure par le Maître du monde, qui nous a créés, toi comme moi, de me rendre ma chemise, pour que je puisse me rhabiller. » Behrâme répondit : « Ma toute belle, cela ne se fera jamais. Le Dîv Blanc

m'a renseigné sur ce qui vous concerne, et je sais bien que, si je te rendais ta chemise, tu t'en irais à l'instant. »

La péri, voyant qu'il n'y avait rien à y faire, se revêtit de ses autres habits, revint auprès de Behrâme et lui dit : « O fils des hommes, tu t'imagines sans doute que tu pourrais un jour entrer en relations avec moi. Vaine chimère ! car as-tu jamais vu quelqu'un de notre race frayer avec un homme ? — Et pourquoi pas ? » demanda Behrâme. « Parce que, » répondit-elle, « l'homme est infidèle, menteur et plein de convoitise. » Behrâme répliqua : « C'est la première fois que nous nous voyons. Comment sais-tu que, moi, je suis infidèle ? » Elle répondit : « La perfidie humaine est notoire chez les péris et, du reste, qu'ils soient infidèles ou non, cela ne m'intéresse pas. Mais dis donc, pourquoi as-tu gardé ma chemise ? — Parce que, » dit Behrâme, « je suis follement épris de tes charmes. Je suis enfoncé dans l'amour à ne pouvoir m'en dégager : fol. 96 A.

(*Vers*) : « Je n'ai vu qu'un moment ta taille, et c'en est fait de moi. Désormais, ô coquette, je suis captif en ton pouvoir. »

La Pérî reprit : « O humain, ce que tu désires est impossible pour plusieurs raisons. La première est que, si le Dîv Blanc en était informé, il chercherait à te faire périr, car tout ceci : pavé, palais, bassin, arbres et fleurs, il l'a installé par amour pour moi. Cet endroit était une terre inculte. Il n'y avait que ce platane et une source ; partout ailleurs, c'était le désert. Or nous venions ici, une fois par semaine, mes sœurs et moi, folâtrer dans cette source. Mon nom est *Bânoû Housn*, « Dame Beauté ». Un jour, le Dîv Blanc me vit en ce lieu et tomba amoureux de moi ; mais il eut beau recourir à tous les artifices pour m'amener en son pouvoir, tout fut inutile. Après s'être épuisé en vains efforts pour



l'amour de moi, il ordonna à plusieurs milliers de dîvs d'arranger cette résidence pour moi. Je continue à venir ici, avec mes sœurs, une fois par semaine. Nous prenons nos ébats dans cette eau, et lui, immobile, me contemple de loin et tire de son cœur de douloureux soupirs. Et voilà ma véridique histoire. »

A ce récit, Behrâme lui dit : « Si j'avais cent mille vies, je les donnerais comme rançon d'un seul de tes cheveux. » Il dit, et se prit à pleurer si amèrement que le cœur de Bânoû Housn brûla d'attendrissement. A son tour, elle fondit en larmes, se tourna vers Châh Behrâme et lui dit : « Behrâme, sache que moi aussi, je t'aime, car le décret divin l'exige ainsi : quand la destinée veut qu'une pérî entre en relation avec un humain, elle la métamorphose en onagre et c'est sous cette forme qu'elle apparaît à l'homme [et lui inspire de l'intérêt]. Les Pérîs, partout où elles flairent l'odeur de l'homme, le reconnaissent à la distance d'une parasange. Or moi, pas plus que mes sœurs, je ne t'ai vu, ni distingué ton odeur. Puisque notre sort se décide ainsi, tiens bien compte de ceci : Quand le Dîv Blanc reviendra, quoi qu'il dise, ne lui réponds pas. Reste affaissé à pleurer et à te lamenter, sans relever la tête. Il te suppliera beaucoup de parler. Alors, raconte-lui mon arrivée et l'amour que tu as conçu pour moi, afin de voir ce qu'il en dira. » S'il prête serment de renoncer à moi et de me céder à toi, avoue-lui que je te suis déjà soumise, et nous verrons ce que le caprice du sort veut amener sur nos têtes. »

Behrâme, au comble de l'allégresse, lui passa le bras autour du cou et ils vidèrent ensemble plusieurs coupes de vin. Quand tous deux eurent le cerveau échauffé par la liqueur clairette, le roi prit quelques baisers sur les lèvres de sucre de son amante. Bânoû Housn lui jura que, tant que le ma-

riage ne serait point conclu, il ne la posséderait pas et ne porterait pas la main sur elle. Behrâme accepta, et tous deux vécurent dans la liesse jusqu'à ce que fût proche le retour du Dîv Blanc.

Alors, Châh Behrâme prit congé de Bânoû Housn et alla s'asseoir au pied d'un arbre. Après quelque temps, le Dîv Blanc vint déposer des cadeaux auprès de Behrâme, qui affectait d'avoir l'air tout défait et abattu. Les grands personnages d'entre les Péris étaient auprès de Behrâme. Le Div Blanc les manda et s'informa des causes de la tristesse de son hôte. « Est-ce que, par hasard, » leur demanda-t-il, « vous auriez commis une inconvenance à son endroit pour que je le voie si chagrin ? » Alors, tous les Péris lui jurèrent qu'ils avaient été, sans relâche, empressés à servir Behrâme, et n'avaient rien à se reprocher à son égard. « Mais voilà dix jours, » ajoutèrent-ils, « qu'il ne cesse de pleurer et n'a goûté ni vin, ni aucun mets. Et vous n'avez pu savoir, » fol. 96 B
reprit le Dîv, « d'où provient son malaise ? — Tout ce que nous savons, » répondirent-ils, « c'est que le roi est allé dans le jardin de Bihicht Assâ et que, depuis lors, toute sa joie a disparu. » A ces paroles, le Dîv Blanc exhala un soupir du fond du cœur, et resta quelque temps consterné. Puis il revint trouver le châh, mais eut beau lui adresser la parole, Behrâme ne répondit que par des sanglots et resta la tête inclinée sur la poitrine, à arroser son visage de ses larmes.

Cette journée et la nuit suivante se passèrent de la sorte. Le lendemain, le Dîv Blanc revint conjurer Behrâme de lui accorder un mot de réponse : « Dis-moi bien sincèrement ce que tu désires. Si c'est la lune, je la descendrai des cieux pour toi, et si l'objet de tes vœux est sur terre, je te l'apporterai, je le jure par l'âme du bienheureux Salomon. » Alors, Behrâme commença par redoubler de lamentations, puis



raconta sa promenade dans le jardin de Bihicht Âssâ, l'amour que lui avait inspiré la beauté de Bânoû Housn, et le vol de la chemise. A ce récit du roi, le Dîv Blanc poussa un rugissement de douleur et perdit connaissance. Quand il revint à lui, il arracha de son cœur ulcéré un ardent soupir : on aurait dit que le ciel et la terre s'entrechoquaient, et le jardin fut agité de tremblement. Un flot de larmes coula des yeux du Dîv, et il récita ces vers :

« Je suis dans une situation accablante, mais la faute n'en est à personne. C'est moi-même qui ai été l'artisan de mon malheur, et il n'y a aucun remède à ma propre faute. »

« Homme, » s'écria-t-il, « tu n'as fait qu'agir à ta guise, qu'y a-t-il à te reprocher ? C'est moi qui ai été coupable en t'introduisant dans ce jardin, en te confiant les clefs du Bihicht Âssâ. En tout cas, je t'accorde Bânoû Housn pour être ton épouse légitime, mais quand cédera-t-elle à tes désirs ? » Châh Behrâme répondit : « Par la gloire de Dieu — qu'Il soit béni ! Il est grand ! — elle-même est éprise de moi. » Le Dîv Blanc fut tout bouleversé de cette nouvelle et dit : « Et elle consentirait à s'unir à toi ? — Oui, » répondit Behrâme. Le Dîv Blanc, accablé, resta quelque temps tête baissée. Puis il la releva et dit : « Je jure par Salomon que Bânoû Housn m'avait tellement glacé le cœur [par ses refus réitérés] qu'on eût dit qu'on l'avait plongé mille fois dans l'eau froide, et, ne sachant comment la punir de sa cruauté, j'ai commis l'inconvenance de t'amener dans ce jardin, croyant que c'était le seul moyen de me venger d'elle. C'est très bien. » Puis il ajouta : « J'étais tellement honteux de t'avoir enlevé pour t'apporter ici, que c'est pour cela que je suis parti quelque temps. Du fond du cœur, je te donne Bânoû Housn, pour que tu sois content de moi. »

Alors, Behrâme vit que le cœur du Dîv avait recouvré sa



sérénité. Il se confondit en excuses [pour le chagrin qu'il lui avait causé]. Le dîv chargea des péris d'aller quérir Bânoû Housn et de lui donner tous ses apaisements. Ils amenèrent la jeune pérî, à qui le Dîv parla en ces termes : « Bânoû Housn, sache que ce jeune roi appartient à la race des humains ; il n'y a parmi eux personne qui l'emporte sur lui par le rang et la noblesse, de même qu'il n'a pas son pareil pour la belle prestance et le charme du visage. Le décret de la Providence a voulu qu'il conçût de l'amour pour toi. Dès lors, moi, je renonce à toi et je souhaite qu'il fasse ton bonheur. »

Puis le Dîv ordonna aux échansons aux jambes d'argent d'apporter du vin limpide, et organisa une fête brillante où l'on fit résonner artistement les instruments. Puis, on entama de joyeux devis.

Mais laissons pour un instant Behrâme en train de s'ébaudir avec Bânoû Housn et le Dîv Blanc, et écoute quelques mots concernant le vizir ingrat de Behrâme :

Quand les grands du royaume l'eurent placé sur le trône de la souveraineté, les autres vizirs et les émirs se mirent à la recherche du roi, et errèrent plusieurs jours et plusieurs nuits sans trouver de traces du disparu. Au bout d'un certain temps, le vertige des grandeurs tourna la tête au vizir régent. Cet ingrat porta même sur le harem royal une main adultère, et eut des relations avec toutes les femmes de Behrâme, fol. 97 A
excepté une, qui se trouvait être à la fois la plus jeune et la plus jolie. Elle était enceinte des œuvres de Behrâme.

Elle envoya dire au ministre félon : « Si tu mets le pied dans mon appartement, j'attente à mes jours. Chasse donc de ton esprit ce caprice inutile. » Pour toute réponse, l'infâme lui fit porter ce message : « Si tu n'inclines pas la tête



devant moi, je te jette dans un cachot où je te ferai donner chaque jour un croûton de pain et une cruche d'eau saumâtre, juste assez pour t'empêcher de mourir de faim. » Le vizir eut beau menacer, cette femme vertueuse ne céda pas.

En fin de compte, le scélérat ordonna de l'enfermer dans un réduit obscur, et d'en murer la porte en y laissant un orifice suffisant pour y passer quotidiennement un pain et une cruche d'eau, jusqu'à ce qu'elle se prêtât à ses exigences.

La noble créature était sur son terme. Elle mit au monde un enfant beau comme la lune au quatorze du mois, l'emmaillota dans un lambeau d'étoffe, et l'allaita cinq années durant. Or, le roi Behrâme vit une nuit cette femme en songe. Le matin, il dit à Bânoû Housn : « Ma chère compagne, j'ai fait cette nuit un rêve bizarre. Il faut absolument que j'aille faire un tour dans ma capitale, car voilà cinq ans que je n'ai de nouvelles ni de mes femmes ni de mon pays. » « A toi d'ordonner, » acquiesça Bânoû Housn ; « je te suivrai partout où tu iras. »

Peu de temps après, le Dîv Blanc survint. Behrâme lui fit part de son projet, et lui aussi consentit : « Tu es », lui dit-il, « libre d'agir à ta guise, et je suis prêt à accomplir tout ce que tu m'ordonneras. » Alors, le Dîv Blanc fit apporter un trône devant lequel il déposa beaucoup de pierreries, et s'arracha quelques cheveux qu'il remit à Behrâme en lui disant : « Dans le cas où une difficulté surgirait devant toi, jette au feu un de mes cheveux, et j'arriverai sur le champ pour la résoudre. » Enfin, il chargea quatre divs de transporter le trône et leur dit : « Descendez partout où le roi vous l'ordonnera, et revenez-vous en, dès qu'il vous congédiera. » Alors, Châh Behrâme prit place avec Bânoû Housn, et les dîvs enlevèrent le trône et planèrent dans les

airs jusqu'à qu'ils arrivèrent exactement au-dessus de la capitale du Fârs. Là, ils déposèrent le trône à terre, sur l'ordre de Behrâme Goûr.

La nuit venue, le Châh dit : « Voilà déjà longtemps que je suis parti. Je vais me rendre au caravansérail comme un simple marchand, et voir comment le grand vizir se comporte avec les gens de la ville et de la province. » Il ordonna aux dîvs de se métamorphoser en chameaux, et les ayant chargés de ses bagages, il prit avec eux le chemin du caravansérail. Il manda le gardien, et lui remit une bourse d'or, en le priant de faire évacuer, pour Bânoû Housn, un appartement à l'étage [5]. Il y installa la pérî avec tous ses bagages, et se trouva ainsi libre de tout souci.

Le lendemain, il fit appeler le gardien du caravansérail et lui demanda : « Comment s'appelle votre monarque ? » L'autre se mit à verser des pleurs et lui répondit : « Brave homme, nous avions un roi qui te ressemblait au physique et au moral, au cœur compatissant et généreux, d'une bonté comme on n'en voit pas. Son nom était Châh Behrâme... » Bref, il raconta au roi et son aventure, et la régence du vizir et sa tyrannie, et sa main mise sur le harem royal. Il termina par l'histoire de la jeune femme. « Cette épouse vertueuse a, dit-il, un enfant beau comme la lune dans la nuit du quatorze. »

A ce récit, un soupir jaillit de la poitrine du châh. Il passa la nuit dans l'affliction et, dès l'aurore, il monta à cheval et se dirigea vers la campagne, où il chassa pour se distraire. Or, par hasard, ce même jour, l'usurpateur, lui aussi, enfourcha sa monture pour aller à la chasse. Il passa près du caravansérail et s'arrêta au carrefour voisin, et de toutes parts retentissaient les cris des tchâouches rassemblés autour de lui. fol. 97 B



Bânoû Housn, entendant ce tumulte, sortit la tête de la lucarne pour en savoir la cause. Au bruit qu'elle fit en ouvrant le volet, le vizir leva la tête et vit une beauté comme jamais créature humaine n'en avait contemplé. On eût dit un soleil qui avait poussé sur la terre. A l'instant, le ministre perfide en devint épris, et chargea ses gens de chercher à savoir quelle était cette femme qui habitait l'appartement supérieur du caravansérail. Aussitôt, les serviteurs allèrent aux renseignements et revinrent lui rendre compte de leur mission. « Il y a, » dirent-ils, « deux jours qu'un marchand est venu s'installer dans cet appartement. A présent, elle est seule, et son seigneur et maître est allé à la chasse. » Alors, le tyran ordonna à ses eunuques d'aller s'emparer de cette femme, et de la traîner au harem pour qu'il pût assouvir sur elle son méchant désir. Il se promettait d'aller à la chasse et, s'il rencontrait ce marchand, de le mettre à mort.

Les eunuques s'en furent et trouvèrent la porte de la chambre de Bânoû Housn fermée au verrou. Ils la forcèrent au moyen d'une grosse pierre et crurent voir, dans la chambre, la lune dans tout son éclat. Bânoû Housn leur demanda : « Dans quel dessein pénétrez-vous ici ? » Ils se bornèrent à répondre : « Le roi te fait quérir. Viens ça, que nous te menions au harem. » Bânoû Housn, ne voyant d'autre issue, leur dit : « Soit. Venez. Mon mari a emporté la clef de ce coffre. Brisez-en le couvercle, ma chemise s'y trouve et je vais la prendre pour m'en revêtir, puis nous irons chez le roi. » Les eunuques brisèrent le coffre et en sortirent la chemise. Bânoû Housn leur dit : « Sortez de la chambre pendant que je vais la mettre. » Ils obéirent. La pérî se revêtit de la chemise et, prenant la forme d'une colombe, elle s'envola par la lucarne, sous les yeux même du vizir, prit son vol, et alla se percher au sommet du mur.

Tous les assistants furent stupéfaits à la vue de cette colombe, mais bien plus encore, quand l'oiseau dit à haute et intelligible voix : « O perfide vizir, tu as porté sur les femmes du châh une main adultère. Ce n'était pas assez ! Châh Behrâme m'a apportée ici de la montagne du Qâf, au travers de vicissitudes dont le récit est impossible, et tu m'as convoitée. Mes félicitations pour la mort que va t'infliger Behrâme, le lion rugissant, le dragon furieux qui, à son retour de la chasse, va te mettre en pièces. Et vous, ô foule, dites à Behrâme, à son retour, que s'il veut me retrouver, notre rendez-vous est dans la Ville Verte du prophète Salomon — sur lui le salut ! » Elle dit, et s'envola à tire d'aile.

Quand le bruit de ce prodige se répandit, la ville fut en rumeur. Le vizir, de son côté, fut tout bouleversé de cette apostrophe de la colombe. Il comprit que l'époux de cette femme devait être Behrâme Goûr, et dit à son entourage : « Quand il reviendra de la chasse, tuez-le et apportez-moi sa tête, je vous récompenserai largement. »

Le gardien du caravansérail, entendant ces paroles, se dit : « Cet homme était Châh Behrâme. Dès lors, je n'ai rien de mieux à faire que d'aller à sa recherche dans la campagne pour le prévenir ; il châtiera ce scélérat et j'aurai le mérite d'avoir délivré ses sujets de sa tyrannie. » Le gardien sortit donc de la ville et aperçut le roi occupé à poursuivre une gazelle. Il alla se jeter aux pieds de Behrâme et lui dit en versant des larmes : « O monarque du monde, je voudrais avoir l'honneur de te dire deux mots. Je désire agir dans l'intérêt de Sa Majesté. »

Le châh lui dit : « Brave homme, comment m'as-tu reconnu, ou sais-tu que je suis Behrâme Goûr? » Le gardien du caravansérail lui raconta tout ce qui venait d'avoir lieu.

Quand Behrâme entendit le récit de l'aventure de Bânoû

Housn et de son départ, la fumée des soupirs de son cœur enflammé monta dans sa tête et assombrit son cerveau.
fol. 98 A Il éclata en sanglots, mit pied à terre sur le champ, et alluma un feu où il jeta deux cheveux du Dîv Blanc. A l'instant même, le Dîv Blanc apparut dans le ciel sous la forme d'un nuage, et arriva auprès de Behrâme, qui le salua, toujours pleurant. Le Dîv Blanc lui demanda : « O roi, quelle est la cause de ta désolation et de tes larmes ? » Le châh lui narra tous les derniers événements, et lui demanda des renseignements sur la Ville Verte du bienheureux Salomon.

Le Dîv répondit : « Par l'âme de Salomon — sur lui soit le salut ! — jamais je n'ai vu ni entendu le nom de la Ville Verte ; mais mes frères habitent au sommet du Qâf, et nous pourrons nous renseigner auprès d'eux. »

Châh Behrâme reprit : « Maintenant, veuille tirer vengeance du vizir félon. » Le Dîv Blanc fit signe à ses serviteurs d'apporter un trône incrusté. Ils le déposèrent à terre, et le Dîv y fit asseoir Behrâme. Les dîvs l'enlevèrent et le transportèrent au milieu du jardin royal, devant l'usurpateur. Tous les habitants, avertis du retour de Behrâme, se portèrent en foule vers le jardin, et éparpillèrent devant lui des perles et des joyaux. Alors, le Dîv Blanc déchira en pièces le vizir sous les yeux de son maître.

Le châh se leva, entra dans la ville, et ordonna de trancher la tête à toutes ses femmes adultères en présence de toute sa cour, et de faire sortir de prison sa vertueuse épouse. Elle vint se jeter aux pieds de Behrâme, qui mit à sa place sur le trône de l'empire son fils, alors âgé de cinq ans, et soumit à son autorité les émirs. Quant à la jeune mère, il l'envoya au bain, où on la revêtit d'une toilette magnifique; après quoi on l'amena au harem. Behrâme passa la nuit avec

elle, et le matin, il enjoignit aux vizirs et aux émirs d'être, jusqu'à son retour, bien vigilants dans leurs fonctions.

Le Dîv Blanc ordonna à ses serviteurs de ramener le roi. Ils s'élevèrent dans les airs et arrivèrent à la résidence du Dîv Blanc. Il convoqua ses congénères et leur demanda des informations sur la Ville Verte de Salomon. Ils jurèrent qu'ils n'avaient jamais entendu ce nom. Alors, le Dîv Blanc se tourna vers Châh Behrâme et lui dit : « Nous sommes quatre frères, à qui Salomon a confié les quatre sommets de la montagne du Qâf. Le premier sommet est en mon pouvoir, le second appartient à Sourkhâb, le troisième à Gandâl et le quatrième à Gandâk. Je vais leur envoyer un courrier, pour leur demander des renseignements sur la ville en question. » Châh Behrâme lui dit : « O chef des dîvs, ceci me regarde, il me faut y aller moi-même. » Le Dîv Blanc lui adjoignit plusieurs autres dîvs pour l'accompagner et lui faire atteindre le second sommet du Qâf, résidence de Sourkhâb.

Quand le roi Behrâme y pénétra, il vit une immense salle richement décorée, où étaient dressés près de mille trônes et mille escabeaux de bois de sandal placés un peu partout. Les dîvs, énormes comme des fragments de montagne, s'assirent chacun sur un trône. Il y avait, au milieu de la salle, un trône d'or fauve, sur lequel s'installa Sourkhâb, haut comme un minaret et rouge [6] de la tête aux pieds. Toute cette assemblée commença à banqueter.

A la vue de Châh Behrâme, Sourkhâb demanda aux dîvs : « Quel est ce jouvenceau que vous avez amené ici ? » Ils répondirent : « C'est le roi des hommes. » Sourkhâb reprit : « Serait-ce ce châh Behrâme que mon frère a enlevé ? » Sur leur réponse affirmative, Sourkhâb se leva de son trône, salua le Châh, le prit par la main et le fit asseoir sur un trône ; puis, se tournant vers l'assemblée des dîvs : « Mon



frère, » dit-il, « avait bien raison de faire si grand éloge de Behrâme Goûr. Par l'âme de Salomon, je jure que je
fol. 98 B n'ai jamais vu d'homme aussi bien fait ». Puis Sourkhâb fit apporter à manger et on se régala. Quand on eut desservi, on fit passer à la ronde les coupes de vin. On en vida quelques unes, puis Sourkhâb demanda :

« Pourquoi le roi s'est-il donné la peine de venir jusqu'ici ? » Behrâme lui raconta son aventure avec Bânoû Housn et le départ de la belle péri pour la Ville Verte de Salomon, et sanglota si amèrement que le cœur de Sourkhâb brûla de compassion. Le roi des dîvs appela tous ses sujets, et leur demanda ce qu'ils savaient de la Ville Verte de Salomon. Ils furent unanimes à répondre : « Voilà bien la première fois que nous entendons ce nom. » Châh Behrâme fut très désappointé, mais Sourkhâb lui dit : « Ne te désole pas. J'ai un frère beaucoup plus âgé que moi, et lui doit certainement être au courant de cette affaire. « Puis il reprit : « Châh Behrâme, je n'ai pas de cadeau qui soit digne de toi, et je serais honteux de te voir partir sans emporter un souvenir de moi. Voici la mître du roi Salomon. Sa vertu propre est que celui qui s'en coiffe voit tout le monde sans que personne le voie. »

Behrâme remercia Sourkhâb en appelant sur lui les bénédictions du ciel, prit possession de la mître merveilleuse et se disposa à se remettre en route. Alors Sourkhâb lui remit quelques-uns de ses cheveux et lui dit : « Dans le cas où tu aurais quelque embarras, mets un de ces cheveux sur le feu. A l'instant j'apparaîtrai, et je ferai ce que tu désireras. » Puis il lui donna une escorte de plusieurs dîvs et écrivit à son frère Gandâl une lettre de la teneur suivante : « O frère, sache que le porteur de la présente est Châh Behrâme, roi des hommes. Traite le avec déférence et fournis lui des indica-

tions sur la Ville Verte de Salomon. Offre lui un présent qui soit digne de lui, puis envoie le [, s'il y a lieu,] auprès de notre frère aîné Gandâk. Peut-être, lui, pourra-t-il le renseigner sur la dite ville ».

Quand cette missive parvint à Gandâl, il manda ses divs et leur ordonna de se porter à la rencontre de Behrâme Goûr et de l'amener en grande pompe dans son palais, de l'installer sur un trône et d'organiser une réunion. Alors, le dîv Gandâl fit signe à ses serviteurs d'apporter à boire et d'étendre la nappe. Ensuite on fit circuler les coupes. Quand Behrâme eut la tête échauffée par le vin clairet, il se mit à pleurer et raconta sa lamentable histoire. Aussitôt, Gandâl fit venir tous les dîvs ses sujets, et les interrogea sur la ville en question Eux aussi jurèrent n'avoir jamais ouï mentionner son nom.

Châh Behrâme fondit en larmes, et Gandâl lui dit : « Ne désespère pas. J'ai un frère plus âgé que moi, qu'on appelle Gandâk, et qui commande à quatre cent mille dîvs. Lui pourra certainement te renseigner et aplanir la difficulté qui te tourmente. » Gandâl avait en sa possession le sceptre de Salomon. Il dit à Behrâme : « Je te le donne. » Alors il envoya chez son frère aîné Behrâme escorté de dix dîvs.

Ils y arrivèrent bientôt. Châh Behrâme pénétra dans le palais de Gandâk, et quand son regard tomba sur ce roi des dîvs, il fut stupéfait de l'œuvre divine. La tête de Gandâk, énorme comme une coupole, touchait au zénith, sa taille était haute comme le phare Guîtî Noumâ[7], et sur son front se dressaient deux cornes grosses comme des platanes. Behrâme, encore qu'il eût vu beaucoup de dîvs, n'en avait jamais contemplé d'une stature aussi gigantesque.

Bref, à l'entrée de Behrâme, Gandâk vint au devant de lui, le prit par la main et le fit asseoir à son côté sur le trône.



Il lui posa plusieurs questions pleines de sollicitude, puis fit apporter à manger, et chacun se régala. La nappe enlevée, la coupe de vin fit le tour de l'assemblée. Behrâme appela sur Gandâk les bénédictions du ciel, et lui tint compagnie toute la nuit. Le matin, le Châh se mit à pleurer et demanda au dîv des renseignements sur la Ville Verte de Salomon. Gandâk lui répondit : « Mon frère m'avait prévenu de
fol. 99 A l'objet de ta visite. J'ai envoyé tous les dîvs et les ʻifrîtes s'enquérir de cette ville. Ils ne sont pas encore revenus pour me rendre compte de leur mission, mais j'espère bien te tirer d'embarras. » Behrâme lui exprima sa gratitude et la journée se passa. Le lendemain tous les dîvs revinrent et dirent : Nous avons exploré tous les sommets du Qâf, sans trouver trace de cette ville. » Châh Behrâme fut complètement atterré.

A ce moment, on vit un ʻifrîte descendre du haut des airs. Gandâk lui demanda : « Eh bien ! As-tu, oui ou non, découvert un indice ? » Il répondit : « Oui. » Gandâk reprit: « Quel âge as-tu ? — Mille ans. — Que peux-tu nous apprendre de la Ville Verte de Salomon ? — Si tu me demandais des renseignements sur tous les pavés de cette ville, je pourrais te fournir des détails sur chacun d'eux. Il faut, pour y arriver, franchir plusieurs montagnes et plusieurs mers, et le voyage dure bien un mois. » Alors le dîv Gandâk dit à Behrâme : « J'ai un cadeau à t'offrir, et je suis confus de ne rien avoir de plus digne de toi. Voici les souliers de Salomon, dont la vertu est telle que, si tu les mets aux pieds, tu pourras marcher tant que tu voudras sans jamais éprouver de fatigue. Certainement, ils te viendront à point. » Le châh, tout content, baisa les souliers, puis il se leva et prit congé du dîv. Gandâk lui remit plusieurs de ses cheveux et lui dit : « Si tu es en présence d'une diffi-



culté, jettes en au feu, et aussitôt j'arriverai et je la résoudrai. »

Bref, Châh Behrâme reprit place sur son trône, et ordonna aux dîvs de l'emporter dans les airs et de se diriger vers la Ville Verte. Après un certain temps, les dîvs déposèrent Behrâme au sommet d'une montagne. Le châh vit qu'au pied de cette montagne s'étendait une ville immense, dont les murs, d'une longueur de trois parasanges, étaient construits de vertes émeraudes. » Les dîvs dirent au châh : « Voilà la Ville Verte du prophète Salomon. Nous n'avons plus le pouvoir de descendre de cette montagne. » Là dessus les dîvs s'en retournèrent, emportant le trône.

Châh Behrâme se prosterna le front dans la poussière et pria en sanglotant : « Grand Dieu, accorde moi la grâce de contempler, une fois encore, le visage de Bânoû Housn. » Alors, il se coiffa de la mître de Salomon, que lui avait donnée Sourkhâb, afin de se rendre invisible aux yeux de tous. Il prit à la main le sceptre de Salomon que lui avait remis Gandâl en lui disant : « Toute porte que tu toucheras de ce sceptre s'ouvrira, toute chaîne se rompra » ; enfin il chaussa les souliers de Salomon, dont lui avait fait cadeau Gandâk, et qui exemptaient de la fatigue, si loin qu'il marchât, celui qui les avait aux pieds. Puis il mentionna les mille et un nom du Très-Haut, récita, pour l'âme de Salomon, la soure fâtiha[8], et descendit de la montagne. Il arriva aux portes de la ville et y pénétra en disant : « Au nom du Dieu Clément et Miséricordieux. » La cité grouillait de monde, ses bazars bien arrangés étaient remplis de gens dont chacun était occupé à une besogne. Si Behrâme dérobait un objet, personne ne le voyait ; chaque fois qu'il ôtait sa coiffure merveilleuse, les péris l'apercevaient et voulaient s'emparer de sa personne ; alors il la remettait

sur sa tête. Tous étaient stupéfaits et la rumeur s'en répandit dans la ville. Le châh marcha toute la journée sans pouvoir atteindre l'extrémité du bazar. Le soir venu, il découvrit un endroit convenable pour y passer la nuit. Quand le jour parut, il se leva et se remit à errer par la ville, sans parvenir à trouver le palais du roi des péris. Il était tout étonné et se disait : « Comment ! voilà deux jours que je chemine en vain par la ville ! » Enfin, le troisième jour, il arriva sur une place où un péri, tenant à la main un mail
fol. 99 B en or, faisait une proclamation. Behrâme devina que c'était le palais du roi et y pénétra.

Il arriva ainsi à l'entrée de la salle d'audience. Le mur d'enceinte élevait son faîte jusqu'au pinacle des cieux, et près de neuf cent milles dîvs et péris montaient la garde devant le palais, tenant à la main des bâtons incrustés de pierreries, et nul n'avait ni le droit ni l'audace de pénétrer dans l'édifice.

Behrâme y entra pourtant, et franchit successivement sept portes, dont chacune était gardée par mille dîvs et péris. Le châh se dit : La grandeur appartient à Dieu ! Quelle est cette magnificence ? » Alors, il se trouva devant un autre palais où il pénétra, et fut témoin d'un spectacle merveilleux : ce n'étaient que tapis de toutes couleurs, trônes et escabeaux d'or rouge, et, au milieu, un trône d'or incrusté de pierreries, sur lequel était assis le roi des péris. A l'aspect de cette assemblée, Behrâme fut abasourdi. Il écarquilla les yeux et resta quelque temps immobile.

Enfin, l'assistance se dispersa et le roi des péris se dirigea vers sa résidence. Behrâme le suivit et y entra après lui. A ses regards apparut un jardin où cent mille arbres entrelaçaient leurs branches, où toutes espèces de fleurs multicolores brillaient épanouies, où des arbres étaient tellement sur-



chargés de fruits qu'ils s'affaissaient jusqu'à terre, et où des eaux vives coulaient à travers la verdure. Des pavillons ornés de peintures rehaussées d'or, de lapis-lazulis et de rubis, s'élevaient jusqu'au firmament. Cent mille péris se promenaient dans ce jardin. Le châh marcha dans cet endroit jusqu'à ce qu'il se trouva devant un palais d'une hauteur démesurée. Devant la façade, s'étendait un bassin, au bord duquel se dressait un trône. Là était assise une péri qui par l'extérieur gracieux, la taille aussi bien que le visage, ressemblait à Bânoû Housn. Behrâme ne s'y trompa point et dit : « Certes, c'est la mère de Bânoû Housn. »

Il prêta l'oreille et entendit le roi des péris dire à la reine : « Femme, il est grand temps que cette fille aux cheveux coupés renonce à sa passion pour les hommes car elle va me déshonorer devant les habitants des sept climats. » Alors la reine fit venir la nourrice de Bânoû Housn et lui dit : « Va morigéner Bânoû Housn et parle lui comme suit : Ta mère trouve étrange et déraisonnable que, mille d'entre les péris ayant brigué ta main, tu ne l'aies accordée à aucun d'eux, et que tu ailles ensuite t'amouracher des humains. Et pourtant, tout d'abord, les péris ne sont pas de même race que les hommes; secondement, l'homme est essentiellement perfide, et en troisième lieu, il parait que celui que tu aimes est roi parmi les hommes, et Dieu sait combien il peut avoir de femmes. Renonce à cette passion insensée, et je te délivrerai de tes liens; j'irai me jeter aux pieds de ton père et j'implorerai de lui le pardon de ta faute. »

La nourrice s'en fut trouver Bânoû Housn, Behrâme la suivit et atteignit avec elle un kiosque superbe. La nourrice demanda les clefs aux péris qui montaient la garde à l'entrée, ouvrit sept portes et pénétra dans le kiosque, toujours suivie du châh : Behrâme aperçut un trône d'or rouge sur-



monté d'un coussin, sur lequel était étendue Bânoû Housn avec des chaînes d'or aux mains et aux pieds.

A cet aspect, Châh Behrâme poussa un tel soupir que le kiosque en fut ébranlé. La nourrice de Bânoû Housn, stupéfaite, se demanda quelle était l'origine de ce bruit. Behrâme, hors de lui, entendit le sermon de la nourrice à la princesse
fol. 100 A et la réponse de Bânoû Housn : « Chère nourrice, cette action que j'ai commise ne dépendait pas de mon libre arbitre, mais était exigée par un décret divin. Vous dites, d'autre part, que les humains ignorent la fidélité ; eh bien ! quand même, si j'avais cent vies, je les donnerais toutes pour une seule boucle de cheveux de Behrâme Goûr. Je ne renoncerai pas à ma passion pour lui. D'ailleurs j'ai engagé ma foi envers lui, en lui disant : « Si vraiment tu m'aimes, tu n'as qu'à me suivre à la Ville Verte de Salomon. » S'il est fidèle, il trouvera bien moyen de venir ici. » La nourrice répliqua : « Mais les dîvs et les péris eux-mêmes ne peuvent pénétrer dans cette ville ! Comment l'homme pourrait-il bien y parvenir ? »

Telles étaient les paroles qu'entendit Behrâme. Quand la nourrice vit que ses conseils restaient sans effet, en désespoir de cause, elle s'en retourna en fermant les portes après elle.

Après son départ, Behrâme prit la parole en ces termes : « Ô âme de mon âme, ô vie de ma vie, puissent cent mille fois la vie du roi Behrâme être la rançon d'un seul de tes cheveux. »

A ce discours, Bânoû Housn regarda de toutes parts, mais ne vit personne. Elle avait grand peine à se retenir de crier sa joie, ouvrit à son tour la bouche et dit : « Au nom de Dieu, de qui dépend la vie de toutes les créatures, je te conjure de te montrer, sans quoi je vais périr. »

Behrâme enleva de sa tête la mitre du roi Salomon. A la vue de son bel époux, Bânoû Housn poussa un grand cri et

s'évanouit. Le châh s'assit, prit sur ses genoux la tête de sa bien-aimée, et couvrit son visage de baisers. Elle revint à elle, jeta les bras au cou de Behrâme et tous deux unirent leurs lèvres. Ensuite, Behrâme toucha du bâton de Salomon les liens des pieds et des mains de Bânoû Housn et, sur l'ordre de Dieu, ils se détachèrent. Les deux époux prirent place sur le trône et se tinrent embrassés. Bânoû Housn dit à Behrâme : « O mon fidèle ami, mon familier de tous les instants, toi qui partages mes chagrins, comment as-tu réussi à parvenir en cet endroit où aucune créature ne peut avoir accès ? » Châh Behrâme lui détailla les péripéties de son voyage, puis, prenant le sceptre de Salomon, il en toucha les sept portes et toutes s'ouvrirent par l'ordre divin.

Les suivantes en profitèrent pour entrer dans le palais en s'écriant : « Grand Dieu ! quel miracle est-ce là ? » Elles en étaient stupéfaites, et ne le furent pas moins de trouver Bânoû Housn, les pieds et les mains libres de toute entrave, devisant, rayonnante de joie, sans qu'elles pussent voir son interlocuteur. Elles se jetèrent aux pieds de leur maîtresse et se mirent à pleurer. Bânoû Housn fit quérir sa nourrice, qu'une des suivantes s'en fut appeler. La vieille arriva à l'instant et, à la vue du prodige, poussa un soupir de terreur et alla informer la mère de Bânoû Housn de ce que les liens étaient brisés et les portes ouvertes.

La mère, à son tour, avertit le roi de cet événement, et tout le monde fut consterné. Enfin, la nourrice se risqua à venir retrouver Bânoû Housn qu'elle vit en train de causer, toute joyeuse, avec un personnage invisible. La vieille, elle aussi, tomba aux pieds de la princesse et éclata en sanglots. Bânoû Housn la consola et lui dit : « Chère nourrice, mon père et ma mère m'accablent de reproches au sujet de mon amour, et me blâment d'avoir cédé à un de ces perfides humains. Et pourtant, tout homme qu'il est, Châh Behrâme

n'est pas infidèle, ô nourrice, car voilà qu'il a abandonné son royaume et exposé sa vie pour franchir les sept sommets du Qâf [afin de me rejoindre] Est-ce là être infidèle ? »

fol. 100 B La nourrice répondit : « O reine des horizons, c'est chose inconcevable qu'un homme ait pu arriver ici. » Bânoû Housn reprit, en riant aux éclats : « Mais voici Behrâme Goûr, roi des sept climats, assis à côté de moi. » La nourrice répliqua : « Reine des horizons, il n'y a personne à côté de toi. » Bânoû Housn reprit : « Behrâme, au nom du Créateur, montre ton visage pour que la nourrice soit convaincue. » Le châh ôta de sa tête la mître de Salomon. Au spectacle de sa beauté, la nourrice fut émerveillée de l'œuvre de Dieu. Elle se jeta aux pieds du prince, qui la prit sur son sein et la combla de caresses, si bien que la vieille, enchantée, se tourna vers Bânoû Housn et lui dit : « O reine des horizons, tu as parfaitement raison. » Behrâme narra ses aventures à la nourrice, qui en fut bien étonnée et demanda à Bânoû Housn la permission de se retirer, pour aller annoncer au roi son père l'arrivée de Behrâme.

Elle y alla donc, et le roi des pérîs, ébahi, s'adressa en ces termes à la mère de Bânoû Housn : « Eh bien ! maintenant, que me conseilles-tu de faire ? » Elle répondit : « Du moment que Behrâme est souverain des hommes, que les dîvs des quatre sommets du Qâf sont soumis à son autorité, qu'il a l'honneur d'être l'héritier de Salomon et de posséder sa mître, ses chaussures et son sceptre, il faudra bien lui donner notre fille. Le bruit de ses amours s'est répandu chez les dîvs des sept climats, et le règlement de cette affaire ne souffre aucun retard. »

Aussitôt le roi se leva et, suivi d'une escorte de cent mille péris, s'en vint trouver Behrâme. Le châh, entendant une grande rumeur dans le parc, demanda à Bânoû Housn : « Que veut dire ce tumulte ? » Sur ces entrefaites, la nour-

rice survint et dit : « O Chậh Behrâme, reçois la bonne nouvelle que notre roi vient te rendre visite. » Behrâme bondit de sa place pour aller au devant du roi des péris, qui, à la vue de la beauté de Behrâme, pareil au soleil resplendissant, se dit en lui-même : « Louange à Dieu ! Quelle grâce et quelle beauté ! On ne m'avait pas trompé. » Il serra contre sa poitrine le jeune monarque, puis le prît par la main et le fit asseoir sur le trône.

Ensuite, ce fut au tour de la mère de Bânoû Housn de venir pompeusement parée[1], escortée de quatre mille péris. Behrâme s'empressa d'aller à sa rencontre et on apporta un nouveau trône richement incrusté. Elle y prit place, éparpilla des bijoux en signe de joie, et combla d'égards Behrâme, qu'on revêtit, de pied en cap, d'une armure incrustée. Après quoi, le roi des péris fit battre le tambour en signe d'allégresse. Bânoû Housn reçut de son côté une superbe toilette et s'en fut baiser les mains et les pieds de son père, qui la combla de caresses.

Enfin, le roi des péris manda les vizirs et les grands de l'état pour une audience solennelle. On dressa une rangée de trônes magnifiques. Le roi installa Behrâme sur l'un deux et enjoignit à tous les grands de l'état de se prosterner devant le Châh. Le roi et la reine s'assirent également sur leurs trônes, éparpillèrent à foison des joyaux sur la tête du châh leur gendre, on pavoisa la ville et on organisa un banquet. Les échansons aux jambes d'argent circulèrent de toutes parts, versant le vin pur, les musiciens firent résonner leurs instruments et les péris se mirent à danser, et quand la fête fut bien en train, c'était un spectacle tel qu'oncques n'en vit l'œil le plus perçant.

Enfin, on profita d'un moment favorable pour marier Bânoû Housn à Châh Behrâme, on arrangea la chambre nuptiale et on y conduisit l'épousée. On la confia à Behrâme qui fol. 101 A



apaisa, cette nuit là, le désir de son cœur. Quand le jour parut, il alla au hammâm se laver la tête et le corps, se revêtit d'hâbits d'une magnificence royale et se rendit au divan du roi des péris. Il s'inclina devant son beau père, prit place sur le trône qui lui était réservé, et on organisa une réunion. En peu de temps, la nouvelle de ce mariage se répandit dans toutes les régions de l'empire des pêris.

Or, on raconte qu'il y avait un dîv du nom de Zelzèlè Dîv [1]. Ce scélérat avait son séjour au bord de la mer de Qoulzoum et avait sous ses ordres quatre mille dîvs anthropophages. Quand il apprit qu'on avait accordé à un homme la main de Bânoû Housn, il exhala un gémissement et dit : « Moi, je l'ai demandée et on ne me l'a pas donnée. On me l'a donc refusée pour la donner à un homme ! » Il prit avec lui ses dîvs et se dirigea vers la Ville Verte. Quand la nouvelle de cette invasion parvint au roi des Pêris, il en fut tout bouleversé, car Zelzèlè Dîv était beaucoup plus puissant que lui. Or donc, l'ennemi vint camper près de la Ville Verte. Voyant son beau-père tout accablé, Behrâme lui en demanda la cause. Il n'en reçut pas de réponse et alla dans sa chambre trouver Bânoû Housn, qui le renseigna. Behrâme l'envoya rassurer son père, en invoquant la grandeur et la générosité divines.

Le lendemain, Châh Behrâme monta à cheval, se rendit dans la campagne et y alluma un feu où il jeta des cheveux du Dîv Blanc, de Gandâl, de Gandâk et de Sourkhâb, en adressant des prières à l'âme du bienheureux Salomon. A l'instant même, apparurent dans les airs quatre taches, pareilles à des nuages noirs comme la boucle des fiancées, tout bouillonnants et rugissants ; Behrâme alla au devant d'eux. Dès qu'ils eurent mis pied à terre, tous les quatre embrassèrent affectueusement Behrâme, qui leur raconta ce qui se passait. Les quatre dîvs se mirent à rire et dirent : « Mais quelle



puissance Zelzèlè a-t-il pour agir ainsi ? Certes, il ne connait pas nos relations avec toi, sans quoi il ne s'engagerait pas dans cette entreprise. » Aussitôt ils ordonnèrent aux ʿifrîtes de dresser tentes et pavillons.

Le père de Bânoû Housn en fut informé et, suivi d'une grande armée, il vint à la rencontre des dîvs secourables. L'ensemble des troupes s'étendait bien sur une longueur de deux parasanges.

Le lendemain, le dîv Zelzèlè arriva avec quatre cent mille dîvs, dont la multitude recouvrit la surface de la terre et dont les clameurs remplirent l'espace. Zelzèlè lui-même descendit, mais quand il entendit dire que le Dîv Blanc était venu avec ses frères à la rescousse de Behrâme, il en fut navré et envoya vers eux un dîv pour leur dire : « Je suis en guerre avec un homme, pourquoi secourez-vous cet être perfide ? N'appartenons-nous pas à la même race, vous et moi ? » Le Dîv Blanc répondit : « Va dire à ce misérable que l'homme en question, nous l'avons adopté comme frère. Nous pensons bien ne pas nous en aller d'ici avant d'avoir mis à mort le scélérat qui t'envoie. »

Ce message fit regretter à Zelzèlè d'être venu ; mais il était trop tard pour reculer. Le lendemain, les deux armées en vinrent aux mains. Zelzèlè ne put supporter l'effort de l'ennemi, et ses gens cherchèrent le salut dans la fuite. Un grand nombre furent tués ou faits prisonniers. Or Bânoû Housn, à la tête d'environ dix mille péris, avait fermé la retraite à Zelzèlè du côté du ciel. Elle vit ce misérable, s'élevant dans les airs, passer tout seul devant elle. A cet aspect, elle cria à ses fidèles : « Suivez-moi, et, par la grâce fol. 101 B
de Dieu, je vais le ligotter et l'emmener à la salle du divan de mon père. » Elle dit et s'élança à la poursuite de Zelzèlè en clamant contre lui : « O scélérat, c'est toi qui voulais m'avoir pour femme ! Mais alors, pourquoi donc me fuis-tu ? » A la



vue de Bânoû Housn, Zelzèlè de son côté lui cria : « O ma bien-aimée, quel heureux hasard t'a fait tomber en mon pouvoir ! » Ce disant, il étendit le bras pour la saisir par le collet ; mais elle devança son geste, tira son glaive du fourreau et le frappa au bras, si bien qu'elle le mit hors de combat. Le dîv rugit de douleur et voulut s'échapper, mais les péris se saisirent de sa personne et lui lièrent les mains.

Le conteur ajoute que Behrâme et ses alliés les dîvs remportèrent la victoire, pénétrèrent dans la Ville Verte et s'en furent prendre place sur des trônes dans la grande salle du palais. Tous les grands de l'état appelèrent sur les bons dîvs les bénédictions du ciel. Cependant le roi des pérîs était contristé à l'idée que le misérable Zelzèlè s'était enfui. Sur ces entrefaites, les bourreaux au service de Bânoû Housn arrivèrent amenant avec eux Zelzèlè étroitement ligotté, et baisèrent respectueusement la terre. Le roi des péris, Behrâme et les dîvs ses alliés furent enchantés de la prise de Zelzèlè et demandèrent comment cela s'était fait. On raconta la prouesse de Bânoû Housn et tout le monde la félicita ; puis on fêta le succès de la journée et l'on fit mourir de male mort le dîv Zelzèlè.

Le lendemain, les dîvs prirent congé du roi des pérîs et chacun s'en fut chez soi. Châh Behrâme resta encore quelques jours, puis demanda à son tour la permission de s'en retourner. Le roi des péris veilla aux préparatifs de son départ et le fit escorter de plusieurs milliers de pérîs. Bref, Châh Behrâme dit adieu à tous ses hôtes, tant qu'ils étaient, et reprit le chemin de sa capitale, où il s'assit sur son trône ; et une fois tous les six mois, il allait rendre visite à Bânoû Housn, puis s'en revenait.

J'implore une prière de quiconque lira ce conte, car je ne suis qu'un pauvre pécheur.



« Ô Seigneur, sois moi secourable, à moi qui suis sans soutien. Ta grâce et ta faveur me suffisent, à moi, pauvre abandonné.

Chacun a un protecteur à qui s'adresser, mais moi, dans ma misère je n'ai de recours qu'auprès de toi. »



NOTES DU DOUZIÈME CONTE.

1. — *Behrâm V,* dit *Goûr,* « l'Onagre », à cause de sa force et de sa rapidité (420-438). Son règne n'eut aucun éclat, et pourtant il est le héros d'innombrables légendes et son nom est resté très populaire en Perse.

2. — *Fârs,* ancienne forme Pârs, la province de Perse (Persis) proprement dite, chef-lieu Chîrâz. C'est le berceau de la nation persane, et les deux grandes dynasties des Achéménides (550-330 avant J.-C.) et des Sassanides (226-652 de notre ère) en sont originaires. Le mot persan pour désigner la langue persane est proprement « dialecte du Fârs. » La forme *Farsistan* qu'on trouve parfois chez les auteurs européens, est un barbarisme. (Cf. Browne, Literary History of Persia, I, p. 4, n. 2).

3. — *Zer*ᶜ, mesure de longueur = 1,12 mètre.

4. — Le texte est ici incomplet et inintelligible. J'ai dû y ajouter quelques mots pour avoir un sens.

5. — Les caravansérails ont généralement un appartement supérieur (*bâlâkhâna* de *bâlâ* « haut » et *khâna,* « maison » ; donc « maison d'en haut ») réservé aux personnes de distinction. Cf. mon livre *Au Pays...,* p. 80).

6. — *Sourkhâb* veut dire littéralement « Eau Rouge ».

7. — *Le phare Guîtî-Noumâ* = le phare d'Alexandrie, objet de nombreuses légendes.

8. — *La soure Fâtiha,* v. conte III, note 7.

9. — *Pompeusement parée.* Le texte a : « noyée dans une armure damasquinée, » ce qui ne peut guère convenir ici.

10. — *Zelzélè* = « tremblement de terre. »



Histoire de Seïf el Mouloûk, fils d'Assaf bin Safvâne, et de ses Amours avec Bèdî'èto-l-Djèmâl, fille du roi des Péris.

Les conteurs de nouvelles, les narrateurs de documents, les mesureurs du temps [et les perroquets croqueurs de sucre au doux langage] ont rapporté qu'à l'époque du bienheureux prophète Salomon, il était un roi aussi noble que juste et généreux, dont l'équité permettait à ses sujets de vivre dans une tranquillité parfaite. Il disposait d'une armée innombrable. Ce roi s'appelait Âssaf bin Safvâne. La renommée de ses belles qualités remplissait l'univers ; il possédait des provinces, des trésors, des richesses infinies, mais il n'avait pas de postérité, et il était sans cesse travaillé par cette préoccupation.

Un jour, il se dit : « Voici que cent soixante-dix années de ma vie se sont écoulées, et il ne m'est pas né d'enfant pour me succéder et recueillir mon héritage. Quel dommage ! Peut-être, si je n'avais ni or ni argent, serais-je favorisé de la naissance d'un enfant. » Il devint si bien obsédé de cette idée qu'il se revêtit d'un froc de bure, se coiffa d'un turban de laine grossière, et se confina dans un réduit obscur, où il se consacra au culte du Très-Haut. Il renonça à l'empire pour se faire anachorète.

Or, ce monarque avait deux vizirs, l'un nommé Ernoûch bin Amâne et l'autre, Sâlih bin Djemchîd. Tous deux vinrent au palais pour prendre des nouvelles du roi, et le virent assis dans sa cellule ténébreuse, le visage pâli et les yeux



fol. 102 A enfoncés dans les orbites. Ils s'approchèrent et lui dirent : « Seigneur, qu'as-tu envie de faire ? Il est à craindre que la révolte n'éclate parmi tes sujets et ton armée, et que le pouvoir ne t'échappe. Qu'est-il donc arrivé pour que le roi abdique ainsi, sans raison, l'autorité souveraine ? » Le roi leur répondit : « Veuillez remarquer que cent soixante-dix ans de ma vie se sont passés sans que j'aie un enfant. Or, à quoi servent l'empire et la puissance à un monarque sans postérité ? En fin de compte, son nom tombe dans l'oubli et ils échoient à un étranger. Et voilà pourquoi je me suis retiré du monde. » Les vizirs reprirent : « Il y a mieux à faire : rassemble les astrologues et ordonne-leur d'examiner l'horoscope de Sa Majesté pour voir si, oui ou non, elle aura une postérité. Dans la négative, à elle de décider. »

Ce discours plut au roi, qui sortit de sa retraite, se revêtit d'habits somptueux et rentra dans son palais, où il reprit sa place sur le trône. Il fit convoquer les astrologues. Ils examinèrent l'horoscope du roi et dirent ensuite : « O souverain du monde, apprends une bonne nouvelle : il te naîtra de la fille du roi du Yémen un fils qui commandera aux divs et aux péris aussi bien qu'aux simples mortels. »

Quand le roi ouït ces paroles, il ordonna de gratifier de robes d'honneur les astrologues, et, dès le lendemain, il fit rédiger, par un de ses vizirs, une missive à l'adresse du roi du Yémen. Le vizir obéit à l'instant et écrivit une lettre dont la teneur était comme suit : « O roi du monde, gloire et bonheur à toi ! Que Dieu — qu'Il soit loué ! — augmente de jour en jour ta prospérité ! Quant au reste, tu n'ignores pas qu'il a toujours existé des rapports amicaux entre toi et nous. Or, nous voudrions renouveler ces relations anciennes. J'ai entendu dire que tu avais une fille sous le voile. Veuille nous relever de la poussière où nous gisons, accepte-nous pour gendre et peut-être que Dieu — louange à Lui ! —

nous gratifiera d'un enfant dont la naissance nous comblera de bonheur et nous fera lever fièrement la tête. Plein de soumission et d'obéissance, nous attendons tes ordres. »

La missive terminée, le roi enjoignit au trésorier de préparer cinquante boîtes de musc, cinquante chameaux à l'œil noir chargés d'or et d'argent, un sac de perles scellé, sept joyaux illuminant la nuit, cent chameaux arabes et cent esclaves de l'un et l'autre sexe, et, quand tout fut prêt, il fit escorter la caravane par une troupe de gens expérimentés et aguerris.

Ils se mirent en route et après quelque temps ils atteignirent le pays du Yémen, dont le roi, Qahtâne bin Omar, fut averti de leur arrivée. On s'imagina que ces étrangers projetaient d'envahir le pays, et Qahtâne fit ranger son armée en bataille. Les envoyés d'Âssaf déléguèrent auprès du roi du Yémen cinq d'entre eux parmi les gens distingués, et ils le rassurèrent en ces termes : « Sache que nous sommes des ambassadeurs venus dans ce pays de la part du roi d'Égypte. »

Ces paroles satisfirent Qahtâne, qui ordonna de les introduire en grande pompe dans sa capitale et de les inviter à une audience particulière. Ce jour-là, les envoyés ne parlèrent pas affaires. Le troisième jour seulement, ils remirent leurs cadeaux au roi du Yémen, et baisèrent la missive, qu'ils déposèrent au pied de son trône. Qahtâne se la fit lire, et, une fois au courant de son contenu, il la baisa à son tour et la mit à côté de lui en disant aux ambassadeurs : « C'est moi qui suis votre obligé en ceci. » Aussitôt il fit apporter des sorbets, organisa une réunion, fit octroyer des robes d'honneur aux Egyptiens et les combla de prévenances ; et en réponse à la lettre d'Âssaf, il lui fit écrire : « Que la vie du roi soit longue ! Depuis les anciens jours, je n'ai cessé d'être à ton égard un humble ami sincère et obéissant, et je continue.

fol. 102 B J'ai donc fait quérir ma fille, je te l'envoie avec un trousseau complet, et je renouvelle ainsi les liens de l'amitié et de l'alliance. Salut ! »

La lettre ainsi rédigée, on consacra une semaine à équiper la princesse pour son voyage. Puis le roi profita d'un moment propice pour conclure son mariage, et elle partit, suivie de trois files de chameaux chargés de brocart d'Egypte et de Byzance et de colliers de perles, et de cinquante esclaves chinois et grecs. Le roi l'accompagna jusqu'au bout de la première étape, puis rentra chez lui, et les Egyptiens, emmenant la jeune épousée prirent la route du Nord. Ils ne tardèrent guère à arriver à peu de distance du Caire, et le roi, averti de leur approche, ordonna de pavoiser la ville, et enjoignit aux émirs et au grands de l'état d'aller au devant de la caravane. On amena, en grand arroi, la princesse dans la capitale, le roi célébra ses noces sept jours et sept nuits, après quoi les habilleuses parèrent la mariée. Au spectacle de sa beauté, le roi s'éprit d'elle de tout son cœur — que dis-je ? avec cent mille cœurs ! — il l'embrassa, écarta le voile de son visage et, lèvres contre lèvres, il obtint d'elle le désir de son cœur.

Bref, la princesse devint enceinte des œuvres du roi, qui fut ravi de l'apprendre, fit ouvrir les portes du trésor et répandre l'or à foison parmi les pauvres et les derviches. Quand neuf mois, neuf jours, neuf heures et neuf minutes se furent écoulés, il lui naquit un fils beau comme la lune au quatorze du mois. On porta la bonne nouvelle au père, qui, transporté de joie, redoubla de largesses envers les indigents et répandit partout l'allégresse.

Or ce même jour, la femme de Sâlih bin Djemchid mettait aussi au monde un enfant. Le roi manda le vizir et lui dit : « J'ai entendu dire que Dieu t'avait donné également un

fils. Envoie le au sérail ; nous les confierons tous deux aux nourrices, en leur recommandant d'en prendre grand soin. Ils grandiront ensemble, ils s'habitueront l'un à l'autre, et nous succéderont, l'un comme émir et l'autre comme vizir.» Sâlih bin Djemchîd baisa la terre conformément à l'étiquette et dit : « Quel est mon rang et ma valeur pour que le roi me comble ainsi d'égards ? »

Le roi ordonna donc de confier les deux nouveau-nés aux nourrices ; on donna à son fils le nom de Seïf el Mouloûk, et au fils du vizir, celui de Saïd. Alors on manda les astrologues et on les chargea d'examiner leurs horoscopes. Voici ce qu'ils déclarèrent : « Ô roi du monde, nous constatons dans l'horoscope du prince qu'il aura longue vie, mais qu'à l'âge de quatorze ans se produira pour lui une conjonction qui en fera l'objet d'aventures merveilleuses, où il subira bien des avanies ; mais en fin de compte, il atteindra son but et s'assiéra sur le trône de l'empire. »

Le roi, ainsi prévenu, s'abandonna au destin, et les nourrices veillèrent sur les deux enfants, qui grandirent dans un même séjour. Quand ils atteignirent l'âge de sept ans, on les mit à l'école pour y recevoir l'instruction et l'éducation qui conviennent aux grands personnages. Ils firent de tels progrès qu'ils causaient l'admiration des gens de leur époque. A quatorze ans, le prince apprit à tirer de l'arc, à manier la lance, à jouer au mail, et il était si galant que les gens de la ville, hommes et femmes, venaient par grandes troupes le contempler.

Un jour, le roi combla de caresses toutes particulières Seïf el Mouloûk et Saïd, et les invita à une audience où étaient convoqués tous les grands de l'état. On organisa un banquet et les coupes de vin passèrent à la ronde. On en donna aussi au prince et à Saïd, et les chanteurs à la belle voix exercèrent leur talent. Toute la journée, jusqu'à la nuit,



fol. 103 A se passa à boire. Quand vint l'obscurité, on alluma les flambeaux, l'assemblée se reforma, et, comme l'ont dit de grands esprits :

« On recommença à se divertir, on rouvrit la porte aux joyeux devis, les récitations d'odes se succédèrent, et le bruit des verres entrechoqués s'éleva. »

Bref, les beuveries recommencèrent jusqu'à minuit. Quand tous furent alourdis par l'ivresse, on dormit jusqu'au grand jour.

Alors, le prince et Saïd se levèrent, vinrent se placer à la porte du sérail du roi, et le saluèrent avec tant de bonne grâce et en termes si choisis qu'il en fut charmé. Il fit apporter un escabeau d'or où tous deux prirent place, et le vieillard se mit à les contempler en remerciant Dieu — il est grand ! — Il exprima le désir de voir son armée et ses serviteurs soumis à leur autorité, et ajouta : « Dans le trésor se trouve un tel coffre, apportez le moi. »

Le trésorier exécuta cet ordre et vint déposer le coffre devant le roi, qui en fit ouvrir le couvercle, et en sortit un havre-sac qu'il mit devant Seïf el Mouloûk. Le roi en retira une robe de brocart. Il la roula sur son poing, la baisa et s'en frotta la tête et les yeux ; puis il prit également un rubis, et remit le tout à Seïf-el-Mouloûk en lui disant : Ô bien-aimé de ton père, cette robe et cet anneau, c'est Salomon qui me les a envoyés comme cadeaux. Je te les donne, et j'offre à Saïd un cheval arabe. » Or, on raconte que c'était une bête superbe comme aucun roi n'en possédait. Il en gratifia donc Saïd.

Le prince et Saïd baisèrent respectueusement la terre, puis se relevèrent et saluèrent le roi de ces vers :

« Que toujours, tant que durent la terre et les cieux, subsistent ta majesté et ton empire ! »

Puis ils demandèrent licence de se retirer, rentrèrent dans

le palais, où ils s'arrangèrent pour être seuls, et se mirent à boire du vin jusqu'au milieu de la nuit, tant et si bien qu'ils s'enivrèrent et allèrent se coucher.

Mais le prince, préoccupé qu'il était de cette robe et de de cet anneau, ne parvenait pas à s'endormir. Il se leva sans que Saïd s'en aperçût, alla dans son appartement particulier, prit la robe qu'il déploya, et vit que l'envers en était orné du portrait d'une jeune fille aussi belle que la lune du quatorze. Il n'avait jamais vu d'être humain si joli ni si gracieux. Il en devint amoureux de tout son cœur, et même avec mille cœurs ; en d'autres termes, il ne fut plus maître de son cœur. Il resta assis dans l'obscurité, pleurant à sanglots et lacérant les vêtements qu'il portait.

Saïd fut réveillé par ses cris, et, à son grand effroi, il regarda à côté de lui, ne vit pas le prince et se dit en lui-même : « O mon cœur, que lui est-il donc arrivé ? Pourquoi ne m'a-t-il pas averti? » Car le prince ne quittait jamais le lit sans réveiller Saïd et bavarder avec lui, et il ne lui celait jamais rien. Son absence parut donc étrange à Saïd. Il pensa : « Peut-être le prince s'est-il simplement levé pour aller faire la cour aux soubrettes ! Il aura été honteux de m'éveiller. »

Telles étaient les réflexions de Saïd, quand, de nouveau, un bruit de pleurs parvint à son oreille. Alarmé, il se leva, alla dans la chambre d'où venait le bruit, et y trouva le prince qui se frappait la tête, déchirait sa robe et se répandait en lamentations.

Saïd lui dit : « Frère, qu'as-tu à tant pleurer ? » Il eut fol. 103 B.
beau insister, le prince ne répondait mot et ne faisait que larmoyer de plus belle. Saïd, tout triste, alla trouver le roi et lui raconta ce qui se passait. Aussitôt, le vieillard vint auprès de Seïf el-Mouloûk, et se dit, en le voyant dans cet



état : « La prédiction des astrologues était véridique. » Lui non plus n'eut pas d'avance à questionner Seïf el-Mouloûk en lui disant : « Mon enfant, qu'est-il arrivé ? Voyons, confie-moi ta peine. » Le prince resta bouche close et continua à geindre et à verser des larmes. Les vizirs émirent l'avis qu'il était victime du mauvais œil, et proposèrent de brûler, pour y remédier, du santal, de l'aloès et autres parfums. Le roi fit venir des savants et des récitateurs d'incantations, et leur fit écrire une amulette.

On fit tout ce qu'il ordonna, mais sans résultat. Personne ne put arracher de réponse à Seïf el-Mouloûk, et à tout instant, il exhalait du fond du cœur un soupir, et pleurait si lamentablement qu'on ne pourrait le relater sur le papier, fût-ce avec une plume à deux pointes. Enfin, on fit venir les médecins, qui lui tâtèrent le pouls et ne découvrirent chez lui aucune trace de maladie. Ils finirent par conclure : « Tout son mal est dans le cœur. » Alors ses nourrices et tous ses intimes lui rendirent visite et s'affligèrent avec lui, mais sans pouvoir en tirer une parole ou atténuer son chagrin. Saïd lui-même, incapable de s'expliquer cette désolation subite, s'assit devant le prince en pleurant amèrement, si bien que lui aussi finit par exciter la compassion du roi.

Le monarque fit bâtir une médressé, un bain public, un caravansérail, il accumula les œuvres pies et multiplia les aumônes. Tous ces bienfaits n'amenèrent aucun changement. Bien au contraire, les plaintes et les gémissements augmentèrent de jour en jour, et le mal empira tellement qu'il fallut en venir à ligotter le prince dément. Le roi avait peur de voir son fiel se transformer en eau.

Un jour, il rassembla ses vizirs, ses médecins et tous ses courtisans et leur demanda : « Que faire en cette conjoncture ? Tantôt le prince va succomber à sa détresse. » Sâlih

bin Djemchîd répondit : « Nous n'avons rien négligé de ce que ce que nous savions, et nos efforts n'ont abouti à rien. Il ne reste plus qu'une ressource : c'est d'envoyer auprès de lui Saïd, qui se désolera et sanglotera et affectera un grand désespoir. Peut-être le prince aura-t-il pitié de lui et lui révélera-t-il son secret. Probablement qu'il a honte de nous l'avouer, à nous. Voilà donc ce que je propose. Il est possible qu'une image lui soit apparue en songe. »

Le roi approuva ce discours, et sur le champ il envoya, au chevet du prince, Saïd qui fondit en larmes. Peine perdue ! le prince n'eut pas même l'air de le remarquer. Enfin Saïd l'apostropha en ces termes : « Voyons, prince, qu'as-tu donc ? Tu es un objet de risée pour tous, grands et petits, et ton attitude n'est pas digne d'un homme raisonnable. Tout le monde est préoccupé de ton sort et se déclare impuissant à élucider ton cas. Ton père, vu son grand âge, est sur le point de mourir de chagrin. Je jure, si tu veux bien me dévoiler ton secret, de n'en dire mot à personne. Je t'en conjure par le lait que nous avons sucé ensemble et l'intimité qui a toujours régné entre nous, ouvre-moi ton cœur, et si tu t'obstines à refuser, je jure par le Dieu éternel que je vais mettre fin à mes jours, car je ne puis plus supporter de te voir ainsi. » Il dit, et tira de sa ceinture son glaive pour attenter à sa vie. Le prince bondit, lui saisit le fol. 104 A
poignet et lui arracha son arme qu'il jeta loin de lui, puis il récita ces vers :

« Oui, ma douleur se communique à toi, car la douleur des êtres chers est contagieuse. »

« A notre situation peut s'appliquer le dicton : « Quand le scorpion me mord, c'est toi qui as mal. » Tu es mon médecin, je suis ton malade : à quoi bon te cacher l'état de mon cœur ? »

Puis, il ajouta : « Frère, si tu voyais ce que moi j'ai vu, tu ne m'accablerais pas de tes sarcasmes. — Frère », reprit Saïd, « décris-moi donc ta vision. » Le prince, à bout d'arguments, lui narra comment il avait vu le portrait et en était devenu amoureux, et recommença à sangloter. « Saïd, dit-il, j'étais honteux d'avouer cela devant mon père, de peur qu'on ne vînt dire que je m'étais amouraché d'une robe. Voilà que je t'ai dit la peine de mon cœur, et libre à toi de la divulguer ou non. »

Saïd, enhardi par cette parole, alla trouver le roi et lui raconta la passion du prince et son origine. Assaf ne fut pas peu étonné et dit : « Me voilà en présence d'une bien grande difficulté. » Son entourage lui demanda ce que c'était. Il répondit : « Voici l'histoire de la robe que je lui ai donnée : un jour que j'étais assis dans ma chambre, je vis s'élever un nuage de poussière. Quand il se fut dissipé, sept péris apparurent devant mon trône et me saluèrent. J'en eus grand peur et je me mis à trembler de tous mes membres, mais elles me dirent : « Roi, ne crains rien, nous sommes envoyées par le prophète Salomon. » A ces mots, je me levai et je m'inclinai devant elles. Alors, elles déposèrent cette robe à mes pieds et me dirent : « Déploie la robe. » J'obéis, je vis, peint sur l'étoffe, un portrait dont je tombai amoureux, et je demandai aux péris : « Ce portrait a-t-il un original, ou si c'est une œuvre de pure imagination ? » Elles répondirent : « O roi du monde, sache que cette robe provient du jardin d'Irem ; l'image que tu y vois est celle de la fille de Chehbâl bin Châhroukh, roi des péris. Cette princesse a nom Bèdîʿèto l-Djèmâl. On avait fait cadeau de ce portrait à Salomon : voici qu'il te l'envoie, ainsi que cet anneau. » Là-dessus, les péris disparurent. »

« Je roulai la robe avec l'anneau à l'intérieur, je serrai le

tout dans un coffre, et je me doutais bien peu qu'en fin de compte cela allait m'occasionner de pareils embarras. Maintenant, Salomon n'est plus en vie, et je n'ai plus aucun recours. A qui m'adresser pour savoir où est le jardin d'Irem ? Et d'ailleurs, comment les péris pourraient-elles frayer avec les simples mortels ? »

Un des vizirs répondit : « Charge quelqu'un de tenir un certain temps compagnie à Seïf el Mouloûk, afin qu'il prenne patience. Entretemps, j'enverrai des espions faire le tour du monde, parcourir l'Orient et l'Occident. Il faut espérer qu'ils trouveront le jardin merveilleux et que ton désir pourra s'accomplir. En attendant, recouvre la paix du cœur et cesse de t'affliger. Demande [au prince] un délai d'un an et envoie de toutes parts des explorateurs. S'ils trouvent ce que tu cherches, tout est pour le mieux, et, sinon, peut-être le cœur de ton fils sera-t-il refroidi. » Cette proposition obtint l'assentiment du roi, qui dit : « Oui, faisons comme tu le dis. »

Aussitôt, il envoya Saïd auprès du prince pour lui porter le message en question. Seïf el-Mouloûk en fut charmé, fit trêve de lamentations, se revêtit d'habits dignes de son rang, et recommença à prendre part aux réunions et aux banquets, à la grande satisfaction de son père, ainsi que des vizirs, des émirs, et autres grands personnages. Ensuite le roi ordonna de choisir dans son armée cent quatre hommes expérimentés, éprouvés par les vicissitudes et habitués aux longs voyages, et leur dit : « Allez, parcourez le monde et tâchez de recueillir des renseignements sur le jardin d'Irem et sur Bédî'èto-l-Djèmâl fille de Chehbâl fils de Châhroukh, roi des péris. » Le roi insista beaucoup, et ajouta : « Je jure par le Dieu éternel que si l'un de vous me rapporte les indications que je désire, j'en ferai un de mes favoris et je lui donnerai une partie de mes états. » fol. 104 B



(Vers) : « O huppe du zéphir, je t'envoie vers les régions d'où il souffle. Remarque bien ton point de départ et ta destination. Soir et matin je t'envoie, escortées du vent du nord et du vent d'est, des caravanes chargées de mes bons souhaits. » [2]

Alors, chacun des voyageurs s'achemina dans une direction différente, qui du côté du Zangebar, qui dans la direction de Roûm, l'un vers Chîrâz, d'autres vers le Sind, d'autres vers l'Hindoustan, d'autres encore vers les mers de Tchîne et de Mâtchîne. [3] Chacun avait fixé un délai. Tous ces gens, donc, allèrent de ville en ville et errèrent de pays en pays ; ils échouèrent dans des endroits où jamais être humain n'avait mis le pied, mais personne ne découvrit le jardin d'Irem. Ils revinrent après une année entière et dirent : « Il ne reste pas de coin que nous n'ayons exploré, mais nous ne savons rien du jardin d'Irem, et nous revenons découragés. »

Le roi fut très affligé et recommanda bien de ne rien dire de cet échec à Seïf el-Mouloûk, pour éviter de le voir recommencer ses sanglots et ses gémissements. Un mois se passa ainsi, et le prince finit par savoir la vérité. Désespéré, il mit ses vêtements en lambeaux, poussa des cris et des soupirs, et se confina dans un réduit obscur, où il se morfondait nuit et jour, le visage tourné vers la muraille, dévoré d'un chagrin toujours croissant. Quand le roi apprit que Seïf el-Mouloûk savait tout, il en fut atterré et désira sa propre mort.

Exaspéré, il alla trouver son fils et lui dit : « O mon bien-aimé, lumière de mes yeux, sache que je suis impuissant à rien faire pour toi et vraiment marri ; s'il s'agissait d'un être humain, j'exaucerais à l'instant ton désir, mais une péri ! Est-il possible de la trouver ? Que sais-je où elles résident ? Voilà que j'ai envoyé des émissaires parcourir le monde :

toutes leurs pérégrinations n'ont abouti à rien. Allons, voyons, décide toi : j'ai à mon service quatre cents princes et officiers. Choisis une de leurs filles, n'importe laquelle, je te la donnerai, et je te confierai le pouvoir et l'administration du pays. »

Ces paroles n'eurent pour effet que de faire pleuvoir cent mille gouttes des yeux de Seïf el-Mouloûk. Après quoi, il releva la tête et dit : « O mon vénérable père, apprends que, si même tu m'offrais toutes les péris du paradis, je n'en agréerais aucune. Je n'ai d'inclination pour personne, si ce n'est Bédi'èto-l-Djèmâl, fille de Chehbâl. » A ce discours, le roi baissa la tête et s'absorba dans ses réflexions.

Peu après, le prince reprit : « O mon père, que ton empire soit durable et que tes volontés s'accomplissent ! Jamais père ni mère n'ont enduré toutes les misères que vous subissez à cause de moi, et j'en suis vraiment honteux, mais c'est le décret divin qui l'exige ainsi. Tu t'es déjà donné beaucoup de mal à mon sujet, et tu as tout essayé. Pourtant, il reste encore une ressource, et, si tu l'ordonnes, je vais te l'exposer. » Le roi répondit : « O flambeau de mes yeux, ô vie de mon cœur, parle. »

Le prince reprit : « Mon père, voici tout ce que j'ai à te demander : permets moi d'aller moi-même explorer l'univers. Si je trouve ce que je cherche, tout est bien ; et si j'échoue, mon cœur se refroidira. La peine de l'exil n'est pas pire que le mal qu'endure mon cœur, ni que les tourments que je te cause actuellement. »

Le roi, à ces paroles, s'écria : « O bien-aimé de ton père, comment mon cœur me donnerait-il la force de te laisser partir pour l'exil, alors que je n'ai d'autre enfant que toi ? Je suis un vieux, faible et cassé, je m'en irai aujourd'hui ou demain, et il faut que tu sois là pour t'asseoir sur le trône et

prendre possession de mon héritage. » Le prince insista :
fol. 105 A « C'est à Dieu qu'il faut demander de te maintenir en bonne santé, et cela ne dépend pas de ton enfant. L'ordre de Dieu le veut ainsi, il faut absolument me donner congé. Je vais me mettre en route pour l'Occident, car de grands esprits ont dit : « Les peintres ne trompent pas. » Il se peut que je trouve des renseignements sur le jardin d'Irem, et si je ne pars pas, je vais continuer à souffrir. Si tu me refuses ta permission, je vais succomber à la peine, et jusqu'au jour de la résurrection, tu jouiras d'une triste célébrité. On dira : « Ce roi a voulu le malheur de son propre enfant. »

Le roi, voyant l'entêtement de son fils à aller lui-même à la recherche de la belle pérî, lui dit : « Mon fils, écoute les maximes qu'ont émise des sages d'autrefois :

« L'homme se rend illustre en parcourant les sept climats. Aussi longtemps que tu restes confiné dans ta demeure, ô malavisé, tu ne deviendras jamais un homme. Va t'en, regarde autour de toi dans le monde, avant le jour où il te faudra le quitter ; et d'autre part, sur la mer, il y a des profits sans nombre, mais si tu désires le salut, il est sur le rivage. Ou bien le marchand met de l'or à pleines mains dans son gousset, ou bien un jour, le flot le jette mort sur la plage. »

« Après cela, mon enfant, libre à toi d'agir à ta guise. Je te ferai accompagner d'une escorte, et te donnerai de quoi suffire aux dépenses nécessaires pendant trois ans. Tu pourras ainsi parcourir les terres et les mers. Tu prendras avec toi Saïd, et avec l'aide de Dieu, tu pourras réaliser ton dessein. »

Ayant ainsi obtenu la permission de son père, le prince se prépara à partir. Le roi fit venir des charpentiers, qui construisirent de solides vaisseaux ; il fit aussi amener tous les navires qu'on put trouver, et tous ces bâtiments furent

appareillés Puis le roi choisit huit généraux qu'il mit à la tête chacun de mille hommes. Cette armée fut saluée au départ par tous les courtisans et commensaux du souverain, et par les chanteurs à la belle voix. On chargea tous les vaisseaux de richesses incalculables. Pour le prince, on équipa un navire de cinquante aunes de long sur quarante de large, et on y installa de superbes cabines avec de beaux hublots. Le roi vint avec Seïf el-Mouloùk et toute son escorte au bord de la mer, et tous les vaisseaux furent lancés sur la surface de l'onde. Le prince et Saïd baisèrent la main du roi et s'en séparèrent en versant des larmes. Il s'embarquèrent et leur navire commença à voguer sur les flots.

Le roi rentra chez lui et pleura amèrement le départ de son enfant; puis il manda son grand vizir, lui confia le pouvoir, et lui-même se retira dans sa cellule ténébreuse, y consacra tout son temps à la prière, et ouvrit la main pour les œuvres charitables.

Le conteur dit ensuite : Quand le prince se fut embarqué, toute la flotte déploya ses voiles et on navigua sans encombre quarante jours et quarante nuits. On arriva ainsi à proximité de la capitale de la Chine. On s'en fut avertir le Faghfoùr du débarquement d'une armée imposante. L'empereur, alarmé, ordonna de rassembler ses troupes et de tenir prête une armée d'environ cinquante mille hommes de tous grades.

De son côté, Seïf el-Mouloùk, quand il fut remis des fatigues de la traversée, passa trois jours à boire du vin. C'est alors qu'il reçut la visite de trois émissaires du Faghfoùr, qui lui demandèrent : « Que veut dire votre arrivée dans ce pays? » Seïf el-Mouloùk répondit : « Nous n'en voulons à personne. Je parcours le monde pour exercer le négoce. » Il offrit des robes d'honneur aux ambassadeurs et les renvoya. Ils rendirent compte de leur mission à leur empereur, qui



fut satisfait et envoya plusieurs d'entre les grands person-
fol. 105 B nages au-devant de Seïf el-Mouloûk et de sa suite.

Averti de l'approche de l'empereur, le prince débarqua et s'empressa d'aller à sa rencontre. Il le traita de la façon la plus hospitalière et lui offrit des cadeaux innombrables. On organisa des fêtes et les musiciens firent résonner leurs instruments. Trois jours se passèrent ainsi, après quoi le Faghfoûr, à son tour, emmena Seïf el-Mouloûk dans sa capitale et lui fit présent de métaux précieux. Le prince fut son hôte une semaine.

Enfin, Seïf el-Mouloûk demanda à l'empereur des renseignements sur la roseraie d'Irem et Bèdi'èto-l-Djèmâl. Personne ne put en fournir, mais on lui dit toutefois : « Il y a ici un vieillard qui pourra vous satisfaire, si quelqu'un le peut. » Le prince fit quérir ce vieillard et l'interrogea. Il emmena dans son appartement particulier l'homme bien informé et eut avec lui un long entretien.

Le vieillard lui parla en ces termes : « Prince, sache que de ma vie se sont écoulées cent quatre-vingts années, entièrement passées à voyager. J'ai erré par les plaines et les montagnes, les déserts et les mers, je suis allé partout et je n'ai pas vu ce dont tu parles, ce que tu appelles le jardin d'Irem. Le prince fut très affligé de ce nouvel insuccès. Son interlocuteur comprit que le jeune homme avait eu une mésaventure et lui dit : « Prince, si quelqu'un a connaissance du jardin d'Irem, c'est dans la ville de Constantinople que tu le trouveras, car tous les marchands et les voyageurs qui se sont approchés du Qâf passent par là ! »[1]

Le prince, encouragé par ces paroles, demanda : « Combien y a-t-il de parasanges d'ici à Constantinople ? » Le vieillard répondit : « Si les vents sont favorables, il y a un mois de navigation ; mais, en cas de bonace, Dieu sait com-

bien ! » Le prince reprit : « Si Dieu le veut, il me faut bien entreprendre ce voyage pour savoir ce que je désire. »

Là dessus, il prit congé du Faghfoûr de Chine, lui dit adieu et cingla, avec toute sa flotte, dans la direction de Constantinople. Ils voguèrent sur la surface de l'océan quarante jours sans aventure ; mais la fatalité voulut qu'un jour un vent contraire se leva, soufflant du côté du nord ; la pluie tomba, et les ténèbres devinrent si épaisses qu'on ne se voyait plus, et qu'on ne se reconnaissait qu'à la voix. Seïf el-Mouloûk, atterré, ne pensa plus qu'à la vie future et se mit à se lamenter et à prier ; mais, plus ils avançaient, plus le vent faisait rage. Le prince et ses compagnons se demandèrent pardon de leurs torts et eurent recours à Dieu. Le tonnerre gronda, les éclairs se succédèrent, et le navire tournoyait, comme une simple bulle d'air, à la surface des flots. On jeta à la mer toute la cargaison. Soudain une vague énorme se leva, l'onde se mit à mugir et à entrechoquer les vaisseaux, tant et si bien que presque tous sombrèrent et périrent, corps et biens, et qu'on n'entendit plus parler d'eux.

Le prince n'eut pas connaissance de leur naufrage, car il faisait si obscur qu'on ne distinguait plus le jour de la nuit. Seuls, trois navires tenaient encore bon ; mais chaque vague qui surgissait les faisait bondir dans les airs, et l'eau y pénétrait. Le prince et Saïd avaient saisi les épuisettes et versaient l'eau hors de leur embarcation, et les vaisseaux encore intacts se rapprochèrent.

Il ordonna de les alléger le plus possible, et de jeter à la mer tout ce qu'ils contenaient, y compris l'or, l'argent, les bijoux et les cornalines, les vêtements, les parures et jusqu'aux vivres. [Saïd, qui se trouvait dans un des trois vaisseaux restants,] cria à son ami : « Frère, le Très-Haut

viendra-t-il à notre secours dans cette catastrophe qu'il nous a envoyée? Nous sommes perdus sur cette mer sans limites». Comme il disait ces mots, une vague formidable survint, entrechoqua les derniers vaisseaux qu'elle fracassa, tous s'abimèrent dans les flots et leurs passagers se noyèrent.

Toutefois, le navire du prince résista quarante jours, et fut poussé dans une autre direction, à l'insu de Saïd.

Enfin le vent s'apaisa, la pluie cessa et le soleil reprit son empire. Le prince revint à lui, fouilla tout le navire et ne retrouvant pas Saïd, il déchira ses vêtements, et éclata en sanglots. Il finit par perdre connaissance. De toute son armée, il lui restait une cinquantaine de compagnons. Il lui
fol. 106 A aspergèrent le visage et, quand il reprit connaissance, ses premières paroles furent : « Prince, tu t'es engagé dans une aventure que personne n'avait tentée avant toi, et tu es responsable de la mort de milliers de braves gens. — Hélas! chers compagnons, c'est le destin qui l'a voulu. Nous n'avons qu'à nous résigner et attendre les événements. » Puis il ordonna de jeter à la mer les cadavres qui étaient dans le navire et dit : « Je suis torturé par la faim ». On étendit la nappe, et tout le monde s'assit et mangea. Puis Saïd revint en mémoire à Seïf el-Mouloûk ; il se précipita à terre, et pleura amèrement en gémissant : « O mon cher, mon excellent ami, que vais-je devenir sans toi? O mon familier de tous les instants, jamais le destin n'a envoyé à personne une existence aussi amère que la mienne. Oh, que n'ai-je péri avec toi ! Comment vivre sans toi ? »

Enfin le prince demanda aux gens de l'équipage : « Savez-vous, du moins, où nous nous trouvons ? » En ce moment, la vigie cria : « On voit apparaître au loin un vaisseau chargé, monté par des hommes armés. Ce sont des nègres. » Le prince lui dit : « Peut-être sont-ce des marchands. Demandez

leur dans quels parages nous sommes. » Sur ces entrefaites, ils arrivèrent. Or, c'étaient des anthropophages qui engagèrent aussitôt le combat. Le prince, avec ses cinquante hommes survivants, se prépara à la résistance. Les nègres, voyant qu'il auraient affaire à forte partie, imbibèrent de pétrole le vaisseau de Seïf el-Mouloûk et y mirent le feu. Plusieurs des passagers périrent, et, comme la nuit tombait, les sauvages s'emparèrent du prince et de ses derniers serviteurs, les garrottèrent et les jetèrent dans leur pirogue. Quand le jour parut, ils tirèrent leur embarcation à terre.

Sur le rivage était dressé un trône où était assis un nègre gros comme une montagne, haut comme un minaret, avec une tête comme une coupole, des bras comme deux troncs de platane, des doigts comme des concombres, des ongles comme les griffes de la panthère, des dents pareilles aux boutoirs du sanglier, une bouche semblable à une caverne, des yeux comme des coupes pleines de sang, des narines comme les cheminées d'un hammâm et le teint noir comme la poix. Bref, on aurait dit un *dîv* échappé de l'enfer :

(Vers) « Son visage était noir, sa taille gigantesque ; il avait le regard d'un *dîv* et les crocs d'un sanglier. »

On amena en sa présence le prince et ses compagnons. Seïf el-Mouloûk comprit que c'était le chef des nègres et il baisa la terre devant lui. Dans l'épouvante de son cœur, il se disait : « O créateur, je me confie à toi. O Maître de tous les infortunés, je t'en conjure par la vénération que ta majesté inspire, sauve moi des griffes de ce païen maudit. » Comme il était plongé dans ses tristes pensées, le chef des cannibales l'envoya à sa fille, avec deux de ses compagnons, pour lui servir de régal, et distribua les autres captifs entre ses sujets.

On conduisit donc le prince devant la négresse. A la vue de Seïf el-Mouloûk, elle poussa un soupir et en devint amou-



reuse avec cent mille cœurs. Elle le fit cacher dans le jardin avec ses deux compagnons, et fit dire à son père qu'elle les avait mangés. Mais, bien au contraire, elle ménagea au prince un asile riant, où on lui donnait des noix de coco, des ananas et des pommes, et, comme boisson, non pas de l'eau, mais d'excellent vin. Le prince s'abandonna au destin, et sept jours se passèrent ainsi, après lesquels la
fol. 106 B négresse alla trouver Seïf el-Mouloûk. Jamais le prince n'avait vu semblable créature : des yeux comme deux torches flamboyantes, des lèvres pareilles à celles du chameau, des dents semblables à des défenses d'éléphant. Ne se trouvant pas encore assez laide, elle s'était barbouillé le visage de craie et s'était peint les sourcils couleur safran. Ses deux mamelles étaient pareilles à des outres de naphte pendant sur sa poitrine. Elle avait enfilé quantité d'oignons rouges et blancs dont elle s'était fait un collier. Ses jambes rappelaient des pieds d'éléphant. Ses pieds étaient chaussés de savates en cuir de buffle. Bref, si je la décrivais en détail, je craindrais que mes amis n'eussent pas la force de m'écouter, et d'ailleurs, le récit trainerait en longueur :

[*Distique :*] « Tu aurais juré que jusqu'au jugement dernier, elle réaliserait l'idéal de la laideur, comme Joseph celui de la beauté.[5] » «Sa lèvre supérieure dépassait la cloison de son nez, sa lèvre inférieure [pendait sur son menton]. »

Bref, la princesse conduisit chez elle les trois prisonniers, et trois jours se passèrent à boire du vin. Quand tout le monde fut ivre, elle mena Seïf el-Mouloûk dans sa chambre à coucher, et, profitant de leur isolement, elle lui dit : « O mon bien-aimé, comment te trouvais-tu avant de me connaître ? — Pas mal, » répondit-il. Ces paroles dédaigneuses la froissèrent, et elle dit à ses serviteurs : « Gardez les bien jusqu'à mon retour. » On les ramena donc en prison, et

quand le jour parut, la jeune négresse apporta un moulin à bras et le plaça devant eux. Ils furent obligés de moudre de l'orge et du froment, labeur pénible qui leur couvrit les mains de durillons. Puis on leur mit à chacun un mors et un licol, et ils allèrent dans la forêt chercher du bois à brûler. Ils se donnèrent tant de mal qu'ils déchirèrent tous leurs vêtements, leurs cheveux devinrent longs comme ceux des femmes, et ils avaient les pieds meurtris et les yeux caves. Chaque jour, ils devaient aller ainsi au bois, et quand ils en rapportaient trop peu, on ne leur donnait ni nourriture ni boisson.

Le prince, poussé à bout, dit à ses deux compagnons : Il faut nous évader. » Ils réussirent à pénétrer dans la forêt, fabriquèrent des radeaux et y entassèrent quantité de fruits. Un matin, ils se mirent en route et dirent : « O Seigneur, c'est toi qui veilles sur tes créatures ; délivre-nous des mauvais traitements de ces nègres » Puis ils prirent place sur les radeaux, et le prince récita ces vers analogues à leur situation : [6]

« Il viendra quand même, le jour qui amènera sur notre tête le destin qui nous est réservé. »

Il s'abandonnèrent au destin, et voguèrent sur la surface de la mer. Vingt jours se passèrent sans incident ni mésaventure d'aucune sorte ; puis un vent contraire se leva, la mer devint agitée et ballotta leur frêle esquif.

« Ils mirent leur âme en gage. »

« Dieu transporte le vaisseau partout où il lui plaît, le capitaine a beau lacérer ses vêtements [7] ».

La tempête dura dix jours, puis le calme revint. Seïf el-Mouloûk adressa des actions de grâces au Très-Haut, et, le lendemain, la navigation recommença sans encombre. Le prince, scrutant l'étendue du regard, vit bien des spectacles



merveilleux. On eût dit que la surface de l'onde était couverte de centaines de milliers de lampes, et la mer était semblable au ciel étoilé ; ce phénomène était causé par les yeux des poissons. Le prince se disait : « Si nous parvenons une fois encore à nous retrouver sur la terre ferme, nous ne reprendrons jamais plus la mer ; car, jamais, personne n'a enduré les horreurs que nous avons subies sur la plaine liquide. »

Enfin, ils atteignirent les rivages d'une île; ils atterrirent
fol. 107 A et remercièrent Dieu. Ils se dirent : « Restons y quelque temps. — « Oui, » approuva Seïf el-Mouloûk, « promenons nous. »

Partout où ils portaient leurs pas, ils ne voyaient qu'arbres fruitiers. Il s'en réjouirent et se régalèrent de dattes, d'amandes et de noisettes. Quand vint le moment du coucher du soleil, le prince proposa : « Imaginons un stratagème pour être en sécurité. Nous monterons sur le sommet des arbres afin d'être à l'abri des monstres marins, car ces animaux sont particulièrement dangereux. » Ses compagnons dirent : « Qu'il en soit ainsi. »

Quand les ténèbres se furent répandues, les trois voyageurs virent apparaître des milliers de bêtes qu'ils n'avaient jamais vues, les unes grandes comme des porcs, d'autres comme le chacal, d'aucunes ayant la couleur de l'éléphant. Tous ces êtres venaient manger des fruits et s'ébattre sur l'herbe. Les poissons aussi sortaient la tête de l'eau et se démenaient, et leurs cris réunis étaient aussi assourdissants que le bruit du tonnerre, et, à chaque clameur qu'ils poussaient, la surface de la mer devenait phosphorescente. Le cœur du prince palpitait, il tremblait comme la feuille du saule.

Enfin, le jour parut, et tous ces animaux se replongèrent dans les flots. Seïf el-Mouloûk dit à ses compagnons : « Il

est imprudent pour nous de nous attarder dans cette île, car si ces monstres nous voyaient, ils nous dévoreraient tout vifs. » Ils amoncelèrent donc à nouveau des fruits sur leur esquif, et, se confiant à Dieu, ils se rembarquèrent. Ils voguèrent ainsi quatre mois sans apercevoir de terre.

Enfin, ils distinguèrent au loin, à la grande joie du prince, une île dont les arbres s'élevaient jusqu'aux cieux. Ils y arrivèrent bientôt et débarquèrent. C'était un endroit charmant. Ils y virent un arbre dont les feuilles ont la forme de serpents et dont le fruit est comme la tête d'un homme ; cet arbre est l'arbre des merveilles, (*chadjar al'adjâïb*) ou arbre [qui crie] « wâc wâc », *chadjar al wâqwâq*.

Quand vient la nuit, ces têtes tombent de l'arbre, et on entend le bruit qu'on peut exprimer par *wâc wâc*. Lorsque le jour parait, ces têtes s'élancent et vont reprendre leur place.

Il y avait aussi dans cette île un arbre qui a la propriété, lorsqu'il est agité par le vent, de produire un bruit pareil à un éclat de rire. Cet endroit produisait également beaucoup d'aloès ; à la tombée de la nuit, leur éclat se répandait à plusieurs parasanges, et quand le jour venait, il n'en restait nulle trace. Malgré ce feu, la tête de cet arbre était verte. Cette plante croît, dit-on, dans une île voisine de l'Hindoustan, qu'on appelle Lâwan.

Bref, il y avait, dans l'île où aborda Seïf el-Mouloûk, cent mille arbres de toute espèce, mais aucun de plus curieux que l'arbre à poivre. Il est très élevé, et porte à son sommet cinq enveloppes cotonneuses et cinq grappes. Pendant la nuit, le chant du rossignol en sort, et quand il pleut, les feuilles se rassemblent autour des grappes, afin d'empêcher l'eau d'atteindre le poivre et de lui enlever son âcreté.

Outre cette flore variée, il y avait dans cette île quantité



d'animaux, tels que paons, perroquets, tourterelles et francolins. Or, le prince se promenait dans l'île et s'amusait à observer toutes ses productions, quand soudain les *Nesnâs* [8] survinrent, s'emparèrent des trois voyageurs et les condui-
fol. 107 B sirent dans leurs habitations, qui n'étaient autres que des huttes d'herbe et de branchages. Ils se réunirent, leur chef s'attribua le prince, et les sauvages mirent en pièces ses compagnons, les rôtirent, puis s'endormirent.

Le prince put s'évader à la faveur de l'obscurité, et rôda dans l'île trois jours et trois nuits, en regardant à tout instant derrière lui. Tout-à-coup s'ouvrit à sa vue un chemin où il s'engagea. Le lendemain, il arriva à la porte d'une ville. C'était une cité belle et riante, avec des bazars, mais il ne s'y rencontrait pas un homme ; ses habitants étaient des singes, dont beaucoup étaient assis dans des boutiques. Certains d'entre eux exerçaient le métier de cuisiniers. Leurs têtes étaient pareilles à celles des chiens, et leurs pattes semblables aux pieds et aux mains de l'homme. On les appelle « cynocéphales » (*segsâr*).

Dès qu'ils virent le prince, ils s'emparèrent de sa personne et le conduisèrent devant leur roi, qui habitait un beau palais très haut et tout doré, avec de grandes salles et un trône de bois d'aloès incrusté de cornalines et de rubis. Ce roi était un jeune homme, et tous les singes étaient soumis à son autorité. Il jeta les yeux sur le prince et fit apporter un siège, y fit asseoir Seïf el-Mouloûk et l'interrogea. Le prince lui narra toutes ses aventures, non sans verser d'abondantes larmes. Le roi lui dit : « Je me demande avec étonnement comment tu as bien pu venir échouer ici ? » Alors Seïf el-Mouloûk, à son tour, lui demanda : « Et toi, frère, raconte-moi aussi ton histoire, et quels hasards t'ont amené en ces lieux ? »

« J'étais, répondit le roi des singes, chef d'un village, et mon nom est Abdallâh ; j'avais embrassé la profession de marchand. Mon vaisseau fit naufrage et tous mes compagnons se noyèrent. Je me cramponnai à un bout de planche qui fut longtemps ballotté par les vagues, et j'ai fini par arriver ici. Sache que les singes ont coutume, lorsque leur émir vient à trépasser, de cesser tout commerce avec leurs femelles, tant qu'ils n'ont pu se procurer un être humain pour le remplacer. Lorsque donc ils me virent, ils m'amenèrent dans ce palais, me firent roi et m'installèrent sur le trône. Quand vint la nuit, il me conduisirent au harem, me confièrent la femme du feu roi, verrouillèrent la porte et s'en allèrent. Bref, mon épouse appartient à leur espèce ; je me suis uni, en outre, à la fille d'un de leurs émirs, et voilà comment je vis. »

Seïf el-Mouloûk fut stupéfait, et demanda encore : « Frère, sais-tu ce qu'on veut dire par le jardin d'Irem ? » L'autre répondit : « C'est la première fois que j'entends ce mot. » Puis il fit étendre la nappe et servir à manger. On dressa le repas devant Seïf el-Mouloûk, qui vit que les plats étaient d'argent et la salière de cornaline. On lui donna des fruits et du miel. Quand il se fut rassasié, on apporta du vin, on se mit à boire, et les singes commencèrent à danser en frappant du pied la terre, au grand amusement du prince. Dès qu'il fit obscur, on apporta des plateaux avec toutes sortes de mets, et un singe vint se tenir immobile avec, sur la tête, un objet pareil à une lampe, et il resta ainsi jusqu'au matin. A l'aube, près de dix mille singes vinrent faire leur cour à Abdallâh. Chacun avait à la main un bâton d'une longueur d'un *zer*, dont l'extrémité était ornée de trois rubis. Après avoir accompli leur service, ils s'en retournèrent.



Seïf el-Mouloûk passa plusieurs jours en cet endroit, puis il dit à Abdallâh : « Frère, à quoi bon nous attarder ici ?
fol. 108 A Autant vaut partir maintenant que plus tard. » Le roi des singes fit amener un bon cheval, et lui fit mettre une selle et une bride dorée, puis il dit à Seïf el-Mouloûk : « Mon destin m'attache à ces lieux. Quant à toi, pars, je te confie à Dieu ». Le prince prit donc congé d'Abdallâh, qui le fit accompagner d'un singe à qui il recommanda de le guider jusqu'à la frontière et de le quitter là seulement.

Seïf el-Mouloûk se félicitait d'être parti. Quand son cheval montrait de la mollesse, le singe bondissait sur sa nuque, et lui mordillait les oreilles, et le coursier redoublait de vitesse. Lorsqu'ils atteignirent les confins du pays des singes, le guide arrêta le cheval et s'inclina devant le prince, qui comprit où ils étaient, et mit pied à terre. Le singe se mit à califourchon sur la tête du cheval et s'en retourna.

Seïf el-Mouloûk, resté seul, se confia à Dieu et se remit en marche. Quand il eut parcouru un bout de chemin, il fut pris d'un accès de mélancolie, Saïd lui revint à l'esprit. Il poussa un soupir et se lamenta, et, le cœur angoissé, il récita ces vers :

« O mon beau Saïd, où es-tu ? Reviens. Je suis dans la détresse, perdu dans cette plaine de souffrance. Reviens ! Tu m'a laissé tout seul ! Où es-tu ? Où que tu sois, reviens.»

Ces épanchements rendirent sans doute le calme à son cœur, il marcha nuit et jour et atteignit l'île de Lâwan, qui est proche de l'Océan, et où l'on trouve le bois de santal. On appelle la terre de cette île « la plus reculée ». Par un miracle de la puissance divine, chaque matin, au lever du soleil, surgissent de cette terre des bouquets, des épis et des branches, et quand vient la nuit, tout cela rentre sous le sol. Il s'y trouve aussi des fourmis grosses comme des chiens, et

si quelqu'un désire emporter du santal, il faut qu'il monte sur un cheval arabe: il prend avec lui un quartier de viande, et [tout en galopant] il abat à coups de hache les branches de santal et s'en saisit. Quand les termites s'approchent, il leur jette un morceau de viande, et pendant qu'elles sont occupées à la dévorer, il continue son travail.

Quand le prince arriva dans cette contrée, il vit soudain fondre du haut des airs un oiseau grand comme un chameau, aux yeux rouges et aux pattes vertes. Il s'agrippa fortement à un de ses pieds, fit bon marché de sa vie et, se confiant au Très-Haut, il ferma les deux yeux, et l'oiseau plana tant et si bien qu'il le transporta au dessus d'une montagne. Quand il en eut franchi le sommet, se présenta une vaste mer que le volatile traversa aussi, pour aboutir à une forêt. Là s'élevait un arbre énorme où l'oiseau avait édifié son nid ; quatre petits s'y trouvaient.

Le prince vit apparaître un serpent gigantesque, de la dimension d'un minaret ; sa gueule lançait des flammes. Or, ce monstre avait accoutumé de venir chaque année dévorer les petits de l'oiseau. Le prenant sur le fait, le volatile fondit sur lui. Par malheur, une de ses ailes pénétra dans la gueule du reptile qui l'arracha et l'engloutit, puis commença à grimper sur l'arbre où le prince avait eu le temps de se cacher. Le serpent mangea les petits, redescendit de l'arbre et vint s'abreuver à une source voisine ; puis il alla s'enrouler fol. 108 B
à sa place habituelle. Par un décret providentiel, ce serpent creva sous les yeux de Seïf el-Mouloûk, qui fut heureux d'échapper à si bon compte et remercia le Très-Haut.

Puis il se remit en route et courut jusqu'à la tombée de la nuit. Il escalada derechef un arbre où il dormit, et le lendemain, mourant de faim et de soif, sans compagnon, les pieds meurtris, les yeux mouillés de larmes et le cœur endolori,



il recommença à cheminer, et résista encore cinq jours et cinq nuits. Alors, n'en pouvant plus, il récita ces vers :

« O ciel, tu as placé sur mon cœur la blessure de la séparation. Tu m'as laissé dans le monde abandonné, délaissé de tous. Je rôde éperdu à travers les plaines et le désert, rongé par les chagrins de l'absence. O ciel, je suis dans la détresse, tu m'as livré à la douleur. Je suis en proie au chagrin de l'absence, occupé à gémir, à me désoler, privé de toute ressource. Aie pitié de moi, ô mon Dieu, tu m'as voué à l'abandon. » Seïf el-Mouloûk était sur le point d'attenter à ses jours, mais il se dit : « C'est Dieu qui l'a voulu ; dès lors, tu n'as rien de mieux à faire que de prendre ton mal en patience, car toujours la patience aboutit au bien. » Le prince finit par trouver un figuier. Il mangea quelques fruits qui le réconfortèrent. Il s'arrêta quelque temps et récita ces vers :

« Par l'ordre divin, mon cœur a fini par se complaire dans la souffrance. Le sommeil et le plaisir se sont échappés de ma main. Hélas ! verrai-je jamais ce jour où l'amie venue du jardin d'Irem réjouira mon cœur ? »

Puis il reprit sa marche dans le désert. Il arriva à une oasis boisée, gravit une éminence et aperçut de loin un pavillon solidement bâti, aux murailles d'ivoire. Tout cet endroit était riant et propret. Seïf el-Mouloûk se souvint alors de son cher Saïd et versa des larmes amères :

« Voici les jours de la rose et de la tulipe, et toi, mon ami, tu as cherché un séjour sous la sombre terre. O narcisse, ouvre tes fleurs pareilles à des yeux ; ô anémone désaltérée, relève la tête hors de la poussière. »

Il dit et arriva près du castel. Des odeurs parfumées embaumèrent ses narines. Il pénétra dans l'édifice, et en parcourut les pièces sans rencontrer personne; mais il trouva

beaucoup d'objets, et notamment un glaive dont il se ceignit. Il mit sa confiance en Dieu et continua ses recherches; il visita tous les coins et recoins de l'édifice et finit par arriver devant un rideau baissé. Il le souleva et entra dans une salle dont toutes les parois étaient tapissées de tentures d'étoffe rayée. Contre chacune d'elles était dressé un trône sur lequel était placé un lingot d'or rouge. Partout étaient étalés des vêtements précieux, des trônes à quatre coussins ; aux quatre murs étaient suspendues des cages de rossignols et de perroquets qui faisaient entendre leur chant. Seïf el-Mouloûk arriva ensuite à un appartement dont la porte était verrouillée et gardée par un talisman en forme de lion tenant un rideau. Le prince asséna un coup de cravache sur la tête du lion, qui lâcha le rideau, puis il brisa la serrure et entra.

Il vit un trône d'or sur lequel était couchée une femme dont la tête était recouverte d'un voile de soie. Seïf el-Mouloûk enleva ce voile et découvrit une jeune fille belle comme cent mille peintures, au visage comme la lune brillante, à la taille comme le cyprès du verger, gracieuse comme la perdrix qui se pavane; son front brillait comme l'étoile Zouhrè, [10] sa ceinture aurait tenu dans une bague, sa bouche mignonne ne pouvait prononcer que de douces paroles.

Mais le jeune homme eut beau l'appeler, il n'obtint point de réponse, et elle ne s'éveilla même pas. Elle restait étendue, telle une lune immobile [11]. « Sans doute elle est morte, » se dit-il ; « si elle était vivante, elle répondrait. » fol. 109 A
Soudain, son regard tomba sur une tablette de bois. Il la ramassa et sortit de la pièce. Aussitôt la jeune fille s'éveilla et s'assit sur son séant. Le prince, regardant en arrière, s'en aperçut, rentra et s'approcha d'elle, mais elle était déjà retombée dans sa léthargie. Le prince comprit que c'était cette planchette qui la tenait endormie.



Il alla la jeter bien loin, et immédiatement la jeune fille rouvrit les yeux. Seïf el-Mouloûk la salua, et elle lui rendit son salut. « Charmante idole, lui demanda-t-il, qui es-tu, et comment te trouves-tu ici ? » Elle répondit : « Moi, j'appartiens à l'espèce humaine, mais dis donc, toi-même, qui es-tu et que fais-tu ici ? » Seïf el-Mouloûk répondit : « Moi non plus, je ne suis qu'un simple mortel. Quant à mon histoire, elle est bien longue. Voilà dix ans que je vis dans l'exil et j'ai passé par bien des aventures merveilleuses, tant sur mer que sur terre ; mais je n'ai jamais rien vu de plus étonnant que toi. » Elle lui dit :

« Apprends que je suis la fille du roi de Serendib [12]. Nous sommes trois sœurs, avec un seul frère. Nous disposons d'un parc ravissant, où nous entrâmes un jour pour nous y promener. Au milieu se trouvait un bassin rempli d'eau. Nous nous déshabillâmes pour nous y baigner, puis nous en sortîmes et nous nous revêtîmes de nos habits. A ce moment, un vent violent se leva, et une trombe de poussière nous enleva toutes dans les airs. »

« J'avais perdu connaissance, et, quand je revins à moi, je me vis en cet endroit. J'avais devant moi un jouvenceau beau comme cent mille peintures, qui me salua et me dit : « N'aie pas peur ; j'appartiens à la race des divs, et je suis le fils de leur roi. J'ai conçu de l'amour pour toi, et c'est moi qui t'ai apportée ici. Prends en gaiement ton parti, et oublie ton père et ta mère, car jamais créature humaine ne trouvera le chemin de ce séjour. » Il dit, et fit mine de porter la main sur moi, mais je ne le laissai pas faire. Alors il m'enferma et m'abandonna ici. Il resta un mois sans donner signe de vie. Ce mois écoulé, il vint m'apporter à manger et me demanda : « Te figures-tu depuis combien de temps tu es couchée ici ? »

« Il eut beau tenter de me passer les bras autour du cou,



je ne le lui permis pas. De nouveau, il me rejeta sur ma couche et s'en alla. Et voilà maintenant treize ans que cela dure. Il vient une fois par mois m'apporter de la nourriture».

Ce récit frappa d'étonnement le prince, à qui la princesse demanda de raconter aussi son histoire. Il satisfit à son désir ; puis, s'interrompant : « Ma toute belle, » dit-il, « je crains bien que ce démon ne survienne, et que, nous surprenant ensemble, il ne nous mette à mal tous les deux. — Ne crains rien, » lui dit-elle ; « il y a encore cinq jours avant la date de sa visite. » Alors le prince acheva son récit, qui inspira à la jouvencelle la plus vive compassion. Elle reprit : « Je ferais donc œuvre bien méritoire en te donnant des renseignements sur le jardin d'Irem et Bèdî 'èto-l-Djèmâl ? » Ces paroles comblèrent de joie Seïf el-Mouloûk, qui lui dit : « Le paradis éternel serait ta récompense, » puis récita ces vers :

« O heureux courrier qui m'apporte des nouvelles de mon ami.

Quel délice que d'entendre la bouche même de l'ami exhaler son secret. C'est déjà si doux de l'entendre de la bouche d'autrui. » [13]

« Comme je te l'ai dit, » reprit la princesse, « nous étions trois sœurs. Notre mère portait dans son sein un enfant qui exhalait la senteur du musc. Mon père avait un jardin bien arrangé, où il fit dresser un pavillon, et quand ma mère accoucha, on célébra de grandes fêtes qui durèrent sept jours. » fol. 109 B

« Pendant ces réjouissances, elle était restée seule, quand tout-à-coup une apparition descendit d'un arbre et salua ma mère, qui lui rendit son salut. La visiteuse lui dit : « N'aie crainte, car c'est moi qui suis ton obligée. Je suis l'épouse du roi des péris, et j'ai accouché au même moment que toi dans le jardin d'Irem. Il y a plusieurs jours que je suis ici, car c'est mon séjour favori. Je vais m'en aller, mais avant, je



veux te faire un cadeau » et, ce disant, elle déposa dans le giron de ma mère une poignée de perles et de joyaux, puis elle reprit : « Veuille allaiter mon enfant, et moi, de mon côté, j'allaiterai le tien et nous serons sœurs. »

Là-dessus, la pérî apporta un berceau taillé dans une cornaline, sur lequel elle étendit un voile de soie, et elle le déposa devant ma mère, qui l'ouvrit et y vit une fille aussi belle que la lune dans la nuit du quatorze. Elle la prit et lui donna le sein, l'embrassa et dit à la mère : « Oh ! je ne me séparerai jamais de cette enfant. » La pérî dit : « Je te l'enverrai une fois par mois pour que tu l'allaites. — Quel est son nom ? — Elle s'appelle Badî'èto l-Djèmâl. »

« Ma mère consentit donc à s'acquitter de cette tâche et, chaque mois, on lui apportait la fillette, qu'elle nourrissait de son lait. Maintenant, elle est devenue une beauté qui n'a pas sa pareille au monde. Quel dommage que je ne sois pas dans ma ville natale ! Je pourrais, sans peine, exaucer ton désir. » Le prince lui demanda : « Dis-tu vrai ? Ou veux-tu simplement me causer une fausse joie ? » La princesse jura qu'elle disait la vérité, et qu'elle s'exécuterait, si la fatalité ne l'en empêchait. « Si pourtant, » reprit Seïf el Mouloûk, « il existait un procédé pour nous débarrasser de ton ravisseur. — Je ne sais qu'imaginer, » dit la fille du roi de Serendîb.

Le prince, découragé, fondit en larmes, ce qui excita la pitié de la jouvencelle. « Je puis te dire, » reprit-elle, « que je lui demandai un jour le nom de l'endroit où nous sommes. Il me répondit que c'était l'île d'Isfend Tâdj. Je le priai de me dire à quelle distance nous nous trouvons du séjour des humains, et il me dit qu'il y avait bien trois années de voyage. Je lui demandai ensuite : « Votre vie est-elle plus longue que celle des hommes ? » Il me répondit : « La vie des

divs est plus longue. » Je voulus savoir ensuite où était leur âme, le siège de leur force vitale, mais il me demanda, tout fâché : « Que t'importe ? » Je me mis à pleurer et je lui dis : « N'est-ce pas assez de la peine que tu m'as faite en m'arrachant à la demeure paternelle ? Faut-il encore que tu viennes t'emporter grossièrement contre moi ? » Me voyant tout en larmes, il se radoucit et me dit : « Ma charmante, pourrais-je te cacher quelque chose ? Tu ne saurais avoir accès à l'endroit où réside ma force vitale. — Où est-ce donc ? » lui dis-je ? — Au fond de la mer, dans une cassette de verre. — Et comment la tirer de l'eau ? — Si quelqu'un possède l'anneau de Salomon, il n'a qu'à passer la main dans l'eau en disant : « Pour l'amour de Salomon, viens hors de l'eau, » et aussitôt la cassette monte à la surface. »

A ces paroles, le prince, enchanté, s'écria : « Princesse, l'anneau de Salomon — le salut soit sur lui ! — est en ma possession. » La jouvencelle, tout heureuse, lui dit : « Allons en éprouver la vertu. » Tous deux s'en furent immédiatement au bord de la mer, et accomplirent les rites indiqués ; aussitôt la cassette surgit à la surface de l'onde. Ils s'en fol. 110 A
saisirent et revinrent au palais d'ivoire. Ils levèrent le couvercle du coffret, et il s'en échappa un pigeonneau. Ils lui coupèrent la tête et la lancèrent hors du pavillon. Aussitôt se leva un vent violent, mêlé de poussière, et au milieu apparut un dîv monstrueux, grand comme une montagne, qui proféra un hurlement lamentable, s'abattit sur le sol et rendit l'âme au maître de l'enfer. »

Seïf el-Mouloûk et la princesse, ravis d'en être délivrés, s'arrangèrent pour entreprendre une traversée.

Le conteur ajoute : « Seïf el-Mouloûk construisit un radeau de bois d'aloès. Il le recouvrit d'un lit de broussailles, et y entassa de l'or, des rubis, des cornalines.



Puis ils se recommandèrent à Dieu et s'embarquèrent. Sept mois durant, ils voguèrent sans mésaventure sur la surface de l'onde. Toutefois, ils n'avaient d'autre nourriture que du poisson cru, et ne savaient où ils allaient. Ils finirent par arriver dans une mer dont l'eau était noire, et eurent grand peur de périr. Enfin, un vent violent se leva et emporta leur esquif avec une telle furie qu'il lui fit faire en une heure le parcours de cinq mois.

Ils atteignirent ainsi une île pleine d'arbres fruitiers. Ils s'y régalèrent de raisin, de grenades, de noix de coco, d'amandes et de noisettes, et remercièrent le Très-Haut. Ils passèrent un mois dans cette île, puis se dirent : « Il n'y a pas d'avance à rester ici inactifs. » Tous deux amoncelèrent des fruits dans leur embarcation, et ils reprirent la mer. Ils voyagèrent quatre mois sans discontinuer, et ne rencontrèrent aucun lieu habité. Un jour que Seïf el-Mouloûk était accablé par le sommeil, la jeune fille gouvernait le radeau. Tout à coup, elle aperçut un crocodile, qui saisit le bord de l'esquif entre ses mâchoires, et s'efforça de le faire chavirer. Elle réveilla Seïf el-Mouloûk, qui se leva en sursaut, tira le glaive du fourreau, et, en invoquant le Tout-Puissant, asséna un tel coup sur la tête du monstre, qu'il la lui pourfendit et que le cadavre disparut dans les flots et alla échouer dans l'île de Sammâk. C'est là qu'aborda aussi Seïf el-Mouloûk, qui se réjouit, avec sa compagne, de voir que le crocodile était bien mort.

Les deux voyageurs atterrirent et se rassasièrent des fruits qui abondaient également dans cette île. Ils y passèrent quelque temps. Un jour, Seïf el-Mouloûk entendit des voix d'hommes. Vite, il se leva et vit approcher un navire. En regardant bien, il distingua une troupe de marchands. Ils ne tardèrent guère à débarquer, et le prince se présenta sur le



champ et les salua. Ils lui rendirent son salut et lui posèrent les questions d'usage. Seïf el-Mouloûk leur narra ses tribulations, sans oublier de mentionner la présence avec lui de la fille du roi de Serendib.

A ces mots, ces gens s'écrièrent : « Mais cette princesse est la nièce de notre souverain ! — Comment s'appelle votre ville ? » demanda Seïf el-Mouloûk. « Wâssit, » répondirent-ils ; « elle est tributaire du roi de Serendib. » Le prince leur demanda ensuite : « Quelle distance y a-t-il d'ici à Serendib? » Ils répondirent : « Cent parasanges. »

Le prince, tout joyeux, alla porter ces nouvelles à sa compagne. Elle ne s'en réjouit pas moins et lui dit : « Ils disent vrai ; mon oncle habite la ville de Wâssit. — Comment se nomme-t-il ? — Tâdj el-Mouloûk. » Là-dessus, tous deux se rendirent auprès des marchands et passèrent avec eux la journée. Le lendemain, à l'aurore, tout le monde se rembarqua, et après trois jours de traversée, on s'achemina vers la ville de Wâssit. D'étape en étape, ils arrivèrent à destination. fol. 110 B

Par hasard, Tâdj el-Mouloûk était ce jour-là à la chasse. Quand il rentra en ville, il se rendit aussitôt dans son palais. Or, Seïf el-Mouloûk, étant arrivé à proximité de la ville, avait laissé sa compagne dans un endroit hors des murs, et lui-même y avait pénétré et s'était rendu au palais. Admis en présence de Tâdj el-Mouloûk, il s'inclina devant lui et le salua par ce distique :

« Que l'étendard de ta fortune soit favorisé éternellement de l'assistance divine ! Que le quart habité de l'univers fleurisse à l'abri de ton pouvoir ! »

Tâdj el-Mouloûk fut charmé de cette apostrophe élégante et dit : « Jeune homme, dis-moi qui tu es et d'où tu viens. — Seigneur du monde », répondit Seïf el-Mouloûk, « sache



que je suis fils de roi, et que voilà treize ans que je suis éloigné de ma patrie. Je suis le fils du roi Assaf. » Tâdj el-Mouloûk s'écria : « Que! hasard étonnant t'a amené ici ? » « Mon histoire est interminable, » répondit le prince, et il raconta toutes ses aventures, et versa d'abondantes larmes qui provoquèrent la compassion de son hôte; puis Tâdj el-Mouloûk prit à son tour la parole :

« Mon frère, » dit-il, « a, lui aussi, perdu une fille, disparue depuis treize ans. » Alors Seïf el-Mouloûk lui raconta le rapt de la princesse par le dîv [et sa délivrance]. Transporté de joie, Tâdj el-Mouloûk s'élança aussitôt sur le sauveur de sa nièce, et l'embrassa sur les deux yeux. Puis tous deux montèrent à cheval et allèrent trouver la jouvencelle. Sitôt qu'elle vit son oncle, elle le salua, et lui la prit sur son sein, l'embrassa sur les deux yeux et pleura de joie. Puis il lui assigna un palais. Tous les habitants de Wâssit, depuis les enfants de sept ans jusqu'aux vieillards de soixante-dix, vinrent au-devant d'elle et la conduisirent en grande pompe au gynécée. Tout de suite, Tâdj el-Mouloûk écrivit une lettre à son frère, et l'expédia dans la capitale de Serendîb, pour lui annoncer le retour de sa fille. Quant à Seïf el-Mouloûk, il le fit revêtir d'un costume digne de son rang et le fit amener au palais, où il lui fit prendre place sur un siège de bois de santal, et il lui donna de nombreux esclaves et de serviteurs de l'un et l'autre sexe, qui lui firent une escorte pompeuse.

Toutes les journées se passèrent dans la liesse. Tous étaient délivrés de leurs soucis et oubliaient les vicissitudes passées. Or donc, Tâdj el-Mouloûk et Seïf el-Mouloûk étaient occupés nuit et jour à boire du vin et à jouer aux échecs.

Un certain temps se passa ainsi.

Le narrateur continue :



Quand la bonne nouvelle parvint au père de la princesse, il en fut transporté de joie, et fit battre le tambour en signe d'allégresse. Père et mère, escortés d'une foule de seigneurs et de grandes dames, se mirent en voyage, pour aller rechercher leur enfant. Averti, Tâdj el-Mouloûk vint à leur rencontre, et les heureux parents serrèrent leur fille sur leur cœur en versant des larmes de joie ; puis ils adressèrent au Créateur des actions de grâces. Ensuite, les deux escortes mirent pied à terre, et on dressa tentes et pavillons. On introduisit Seïf el-Mouloûk auprès du père de celle qu'il avait délivrée, et le roi de Serendîb, à son entrée, se leva, l'embrassa et le baisa sur les deux yeux. Puis il fit placer à côté de lui un siège de bois de santal et y fit asseoir Seïf el-Mouloûk, qu'il combla de prévenances.

Tâdj el Mouloûk raconta à son frère les aventures des jeunes gens, et la princesse insista, non seulement sur la vaillance qu'avait montrée son sauveur, mais aussi sur sa retenue et sa crainte de Dieu. Très touché, le roi de Serendîb dit à Seïf el-Mouloûk : « Prince, le dévouement dont tu as fait preuve à l'égard de mon enfant aura, s'il plaît à Dieu, sa récompense et, toi aussi, tu verras se réaliser ton désir. » fol. 111 A

Deux jours après, Tâdj el-Mouloûk prit congé de son frère et rentra dans sa ville, tandis que le roi de Serendîb regagnait sa capitale, emmenant avec lui Seïf el-Mouloûk. En quelques jours, ils arrivèrent à destination, et les grands de la ville, avertis, la firent pavoiser, et tous sortirent pour venir à la rencontre de leur souverain. Quand ils joignirent son escorte, ils mirent pied à terre, s'inclinèrent devant le roi et félicitèrent Seïf el-Mouloûk, et, à son entrée dans la ville, on éparpilla sous ses pas des tas d'or. On conduisit la princesse au gynécée, et le roi se montra plein de prévenances pour Seïf el-Mouloûk.



Malgré toutes ces gâteries, Saïd revint à la mémoire du prince, qui s'affligea sur la perte de son ami. Le roi de Serendîb le consola de son mieux, et, après quelques jours, il lui donna une ville voisine où il l'installa. Le jeune prince continua d'être en relations quotidiennes avec le roi. Un jour, il eut une entrevue avec la princesse et lui demanda : « Eh bien, ma bonne sœur, as-tu quelque nouvelle de Bèdî'èto-l-Djèmâl ? » Elle répondit : « Le terme de sa venue est proche. Encore douze jours, et elle sera ici » A ces paroles, il exhala, dans ces vers, son impatience de voir sa bien-aimée :

« J'ai toujours les yeux fixés sur le chemin et le cœur fendu. Grande est la souffrance d'un œil fixé sur le chemin. Personne, il est vrai, n'est sans maux de tête, mais moi, ma peine est dans mon cœur, et mes yeux sont attachés à la terre. Je ne souhaite à personne d'avoir les yeux fixés sur le chemin, car la vie est si courte ! »

Un beau jour, le roi s'en fut à la chasse avec son jeune hôte. Le hasard voulut que Seïf el-Mouloûk aperçût dans le bazar un jouvenceau ressemblant à Saïd. Il s'approcha, le considéra attentivement, et l'image de Saïd s'affirmant dans son souvenir, il fondit en larmes et dit à un esclave : « Conduis ce jeune homme chez moi et garde-l'y jusqu'à mon retour de la chasse ; je veux le questionner. » L'esclave obéit, et Saïd, le cœur angoissé, s'imagina qu'il avait, par mégarde, commis une faute.

Quand le prince rentra, il le fit quérir. Amené en présence de Seïf el-Mouloûk, Saïd baisa respectueusement la terre, puis se tint debout. « Jeune homme, d'où es-tu ? » lui demanda le prince, « tu m'as l'air étranger. — Je suis de la capitale de l'Egypte, » répondit-il. A ce mot, Seïf el-Mouloûk sentit son cœur battre plus fortement. Il continua :



« Quel est ton nom ? » Il répondit : « Je m'appelle Saïd. » En entendant ce nom si cher, Seïf el-Mouloûk poussa un grand cri et s'affaissa, privé de sentiment. A cette vue, ses serviteurs se disposèrent à battre Saïd, qui protesta et cita ces vers :

« Celui-là seul traite brutalement les étrangers, qui n'a pas longtemps vécu lui-même en exil. »

Enfin, Seïf el-Mouloûk revint à lui, et tança ses domestiques : « Pourquoi vous conduire si grossièrement ? » leur dit-il, puis, s'adressant à son hôte : « Frère, comment te trouves-tu ici ? Raconte-moi ton histoire. » Saïd fit rouler des larmes dans ses yeux et lui dit : « Il est bien long, le récit de mes misères. Si même j'employais, à le transcrire, un qalame à deux pointes, ce qalame s'ébrècherait. Le papier, déchiré, ne résisterait pas. »

« Si je parlais du feu de l'absence, le livre ne pourrait contenir la description de ma passion douloureuse, et le roseau ne pourrait tracer le récit de la séparation. »

« Parle tout de même, » reprit Seïf el-Mouloûk. Saïd fol. 111 B.
commença par narrer les aventures de son prince Seïf el-Mouloûk, ses amours et leur voyage en mer. Ce récit confirma au prince l'identité de son interlocuteur, et, poussant derechef un grand cri, il s'abîma sur le sol, privé de connaissance. Ce que voyant, les esclaves bourrèrent Saïd de coups de poing sur la nuque, et le mirent dehors. L'infortuné, tout en pleurs, alla se cacher dans une maison en ruines.

Quand Seïf el-Mouloûk se remit de son évanouissement, il demanda : « Et le jeune homme, où est-il allé ? » Les esclaves répondirent : « Nous l'avons roué de coups et nous l'avons chassé. » Le prince s'écria : « Mais, malheureux, j'ai parcouru à sa recherche tout l'univers, et je le retrouve

30



seulement aujourd'hui. Ramenez-le moi bien vite, ou je vous châtie d'importance. »

Ils pensèrent que c'était l'ennemi de leur maître et coururent partout sans succès. Ils en informèrent le roi, qui fit crier par le héraut : « Quiconque trouverait tel individu doit me l'amener, il recevra mille dinârs. » Tout le monde se mit à fouiller la ville, et l'on disait : « Si quelqu'un voyait un jeune homme répondant à tel signalement, qu'il me l'amène, et il obtiendra une robe d'honneur. » Un quidam dit : « Je l'ai vu à tel endroit. » Et Saïd, blotti dans sa cachette, entendait tout cela, mais se gardait bien de souffler mot. Il tremblait de tous ses membres et pensait : « Grand Dieu, de quel délit suis-je donc coupable, pour qu'ils me pourchassent ainsi ? » Soudain, deux esclaves pénétrèrent dans la masure et aperçurent Saïd. Ils l'empoignèrent, et l'emmenèrent en le tiraillant et en le maltraitant, et le pauvret sanglotait et disait : « Je suis un malheureux étranger. De grâce, dites-moi quelle faute j'ai commise pour être ainsi malmené ? » Ils n'écoutaient même pas ses protestations, et le traînèrent ainsi devant Seïf el-Mouloûk. A la vue du prince, Saïd l'implora en récitant ces vers :

« Si un jour, comme moi, ô beau prince, tu t'es trouvé sur la terre étrangère, n'accable pas les malheureux étrangers. Ne laisse pas les pauvres exilés sur le chemin. Crains les avanies, au jour de l'exil. »

Il avait tant pleuré qu'il avait les yeux rouges. Le prince, à ce spectacle, chassa loin de lui ses serviteurs, se leva, embrassa Saïd qu'il serra contre sa poitrine et lui dit : « Frère, cesse de craindre, aie le cœur à la joie. Je suis Seïf el-Mouloûk, ton frère. » Saïd se refusait à le croire, et Seïf el-Mouloûk dut lui détailler toutes les preuves de son identité. Alors Saïd se prosterna devant lui, et lui baisa les pieds



et les mains. Il s'évanouit, puis recommença à embrasser les genoux de Seïf el-Mouloûk, et tous deux remercièrent Dieu. Saïd récita ce distique :

« Est-ce que je rêve ? ou si je vois le soleil en pleine nuit ? »

Seïf el-Mouloûk vit que son ami était tout déguenillé, qu'il avait les cheveux longs, et les pieds tout meurtris. Il s'apitoya sur lui, et ordonna de le conduire au hammâm, de lui laver la tête et tout le corps, de le revêtir d'une robe d'honneur et de le faire monter sur un cheval arabe avec une selle et une bride dorées. [Le bain terminé,] les esclaves et les serviteurs se rangèrent à la droite et à la gauche de Saïd. On l'aida à se mettre en selle, et des pages prirent les devants pour le conduire au palais de Seïf el-Mouloûk, où ils l'introduisirent en grande cérémonie. Il s'inclina devant son prince, qui le fit asseoir au pied du trône et fit apporter des mets dont ils se régalèrent ; puis il fit seller son cheval, fol. 112 A
et les deux amis, montés sur leurs coursiers, s'en furent présenter leurs hommages au roi de Serendîb. Ils entrèrent au palais et se prosternèrent devant le roi, qui leur indiqua une place, puis demanda à Seïf el-Mouloûk qui était son compagnon.

Le prince lui raconta les aventures de Saïd, et le roi le complimenta et l'accabla de prévenances. Puis il ordonna d'apporter du vin et d'organiser un banquet. Il fit étaler autour de lui des nappes dorées et des flacons de cristal et de porcelaine, et réunit des chanteurs à la belle voix et des échansons aux jambes argentées. Lorsque après quelque temps les fumées du vin produisirent leur effet, le roi de Serendîb désira entendre le récit complet des tribulations de Saïd. Le jeune homme commença en ces termes :



« O souverain du monde, lorsque nos vaisseaux furent séparés, un ouragan s'éleva et emporta notre navire pendant quarante jours et quarante nuits, puis le brisa en pièces ; tous mes compagnons se noyèrent et je survécus seul, grâce à une épave où je me cramponnai jusqu'à la fin de la tempête. Je finis par aborder dans une île et je remerciai Dieu. Je me promenai dans l'île. C'était un endroit charmant, mais où il n'y avait d'autres fruits que des jujubes. J'apaisai ma faim et je passai quelques jours en ce lieu ; puis je fis une excursion dans l'intérieur de l'île. Elle était habitée par d'énormes serpents ; la crainte me força à passer la nuit au sommet des arbres. J'amassai une provision de jujubes, je construisis un radeau où j'entassai des fruits, et je m'abandonnai aux flots qui me transportèrent trois mois sans interruption. Ma langue serait impuissante à décrire les curiosités que je vis au cours de ma traversée. Cependant, le Très-Haut me protégea. Un jour pourtant, la mer devint furieuse et les vagues mugirent. Heureusement, j'étais à proximité d'une île où je pus débarquer. »

« C'était une contrée agréable, et je repris courage. Je me dis en moi-même que je ne voyagerais plus, et que je m'installerais à demeure dans cet endroit, qui abondait en raisins, dattes, grenades et figues. Je me promenai dans l'île et un beau jour, je fus surpris par une troupe de Nesnâs qui m'enlevèrent et me transportèrent dans leur pays. Ils habitaient des huttes de broussailles et avaient construit une cage de bois d'aloès. Ils m'y enfermèrent et la suspendirent à un arbre. Ils s'amusaient de mes lamentations et hochaient la tête, car ils n'avaient jamais vu d'être humain. Pour toute nourriture, ils me donnaient des herbes. Un jour je tombai à terre et je ramassai des fruits que je mangeai avidement. Ils comprirent que je n'aimais pas les herbes et que je me



nourrissais de fruits. Ils me remirent dans ma cage et la hissèrent à une potence. Bref, je finis par me résigner à la mort. »

« Une nuit, à la faveur d'un grand vent, lecâble se rompit, et ma cage tomba à terre et se brisa. J'en sortis, et je parvins à m'évader. »

« Quel était, » demanda Seïf el-Mouloûk, « l'aspect de ces Nesnâs ? » Saïd répondit : « Sache, mon cher frère, que leur tête est identique à celle du porc, leurs pieds semblables à ceux de l'homme, et leur corps pareil à celui de l'ours. » Seïf el-Mouloûk dit : « Continue. Que t'arriva-t-il ensuite ? » Saïd reprit son récit :

« Frère, je rencontrai de nouveau des Nesnâs, qui voulurent me porter à un autre endroit, comme une curiosité. Un d'eux prit les devants et me conduisit jusqu'au bord d'un torrent impétueux dont le bruit s'entendait à une lieue à la ronde, et dont l'aspect formidable changeait en eau le fiel de l'homme. Les oiseaux aquatiques eux-mêmes n'auraient pas été en sécurité sur ces flots écumants. Le Nesnâs tenta vainement de traverser ce cours d'eau, et retourna sur ses pas pour aller fabriquer un radeau. Pendant ce temps, je trouvai une planche. J'invoquai le Très-Haut, je m'installai sur ce frêle esquif et je m'abandonnai au courant qui me transporta cinq jours et cinq nuits. » fol. 112 B

« Je finis par atterrir dans un pays de nègres anthropophages, qui me prirent et voulurent me manger. Ils entamèrent une palabre en leur jargon, et m'emportèrent chez eux, où ils me mirent dans une grande jarre. Ils me gorgèrent de sucre et d'amandes et m'engraissèrent. Quand je fus à point, ils voulurent me tuer ; mais, cette fois encore, l'un d'eux s'y opposa et dit : « Menons-le chez notre chef. » Ils s'embarquèrent donc avec moi dans un vaisseau, pour me



conduire chez leur souverain. La traversée dura plus d'un mois. Pas un jour ne se passait sans que s'élevât un vent furieux qui brouillait jusqu'au noir l'eau de la mer. »

« Après environ quarante jours, je me sentis rafraîchi par une brise agréable, et, en portant partout mes regards, je constatai que je me trouvais sur la côte d'Omân, et je compris que j'étais du moins dans le séjour d'hommes dignes de ce nom. Tous les efforts des nègres ne réussirent pas à faire virer de bord leur bateau. Les gens du pays arrivèrent, s'emparèrent des nègres et les mirent à mort, et je fus délivré de leurs griffes. »

« Je passai un an dans le pays d'Omân, et je finis par m'y ennuyer. Je partis avec des marchands et je vins dans cette contrée, sans cesse poursuivi par le chagrin de t'avoir perdu. Maintenant, Dieu soit loué, je te retrouve sain et sauf. Mais toi, frère, dis-moi à ton tour ce qui t'est advenu ? »

Seïf el-Mouloûk satisfit à son désir, et Saïd, au récit des tribulations de son ami, oublia les siennes propres. Puis il reprit : « Prince, nous avons subi bien des avanies, et nous avons livré quantité de gens dans la force de l'âge au vent du néant ; mais, du moins, as-tu appris quelque chose de la roseraie d'Irem ? » Seïf el-Mouloûk répondit : « Oui, j'ai une bonne nouvelle à t'annoncer. J'ai des renseignements sur Bèdî'èto-l-Djèmâl. » Saïd s'écria : « Grâces soient rendues à Dieu de ce que nos peines n'ont pas été en pure perte ! — Encore trois jours seulement, » reprit le prince, « et nous serons au terme fixé pour l'arrivée de Bèdî'èto-l-Djèmâl ici. » Alors, les deux amis remercièrent le Très-Haut. Les trois jours se passèrent, et grande était l'impatience de l'amoureux, qui tantôt pleurait et tantôt récitait ces vers :

« O mon amie, où es-tu ? Je suis brûlé par le chagrin de ne pas te voir. Ton absence m'a appris la voie de la patience.

Je disais : « Que je sois ton esclave ? » Qu'arrivera-t-il en fin de compte ? C'est là le prétexte que mon amour a trouvé pour me vendre. »

Un jour, Seïf el-Mouloûk dit à Saïd : « La princesse et son père ont décidé avec moi que, quand Bèdî'èto-l-Djèmâl arriverait, je lui raconterais ton histoire et je la prierais de te laisser contempler sa beauté. »

A mesure que le temps s'écoulait, Seïf el-Mouloûk devenait de plus en plus agité. Il se rendit au jardin avec Saïd, et tous deux tuèrent le temps à boire du vin. Enfin, Badî'èto-l-Djèmâl arriva avec une suite de sept cents péris. Elle fut toute surprise de voir dans ce jardin la princesse de Serendib, et lui demanda : « Ma chère sœur, comment as-tu pu échapper aux griffes de ce dîv ? Mon père pensait bien à aller, sous l'une ou l'autre forme, te découvrir et t'emporter, mais il avait appris où tu étais ; or l'endroit passe pour complètement inaccessible. » La princesse répondit : « Dieu — Il est grand ! — a voulu qu'un prince passât par là, tuât le dîv et me délivrât. — Et à la suite de quelles circonstances ce prince avait-il été amené à te rencontrer ? » La princesse, nommée Mèlikè, répondit : « Sœur, sache que ce jouvenceau est le fils du roi d'Egypte. » Elle lui raconta d'un bout à l'autre toutes les aventures de Seïf el-Mouloûk, et termina par ces mots :

« Voilà donc treize ans qu'il parcourt les mers et les déserts par amour pour toi, sans jamais cesser de pleurer et de se lamenter. » Bref, la princesse et sa mère dirent à Badî'èto-l-Djèmâl : « Faisons, pour nous distraire, une promenade dans le jardin. » Elles se levèrent, se mirent à marcher et finirent par arriver à un endroit où l'on avait dressé une tente et étendu des tapis. Badî'èto-l-Djèmâl y entra avec ses compagnes, elles s'assirent et passèrent leur temps en joyeux devis. fol. 113 A



Soudain, un bruit de voix parvint aux oreilles de la princesse des pèris. « Quelle est cette voix ? » demanda-t-elle. « C'est, » répondit l'épouse du roi de Serendib, « la voix de ce même jeune homme qui a sauvé ma fille. Il est notre hôte et reçoit un de ses amis dans ce jardin. » Aussitôt Bèdî'èto-l-Djèmâl proposa d'aller voir ce jeune homme. Elles se levèrent et l'aperçurent assis sur un trône, au milieu de sa tente, occupé à réciter une ode. A sa vue, Badî'èto-l-Djèmâl fut tout éblouïe, elle en devint éprise à l'instant, et ne fut plus maîtresse de son cœur, ce qui ne l'empêcha pas de dire à ses amis : « Allons regarder autre chose. A quoi bon rester ici ? »

Quant à Seïf el-Mouloûk, il se doutait bien peu que la princesse des pèris l'avait vu et l'aimait. Or donc, Badî'èto-l-Djèmâl continua sa promenade, mais son cœur aspirait à revoir Seïf el-Mouloûk et, toute la journée, elle fut tout agitée. Toutefois, elle ne fit part à personne de ses sentiments. La nuit venue, elle dit à la princesse de Serendib : « Raconte-moi quelque chose pour me distraire, car j'ai le cœur endolori. » La princesse Mèlikè demanda : « Faut-il te narrer des souvenirs personnels, ou parler par ouï dire ? — J'aime mieux, » répondit Bèdî'èto-l-Djèmâl, « ce que tu as entendu. »

Alors, la princesse lui raconta l'histoire de Seïf el-Mouloûk, à qui son père avait donné une robe sur laquelle était tracé le portrait de Bèdî'èto-l-Djèmâl. Elle lui décrivit l'amour du prince, comment il avait demandé à son père la permission d'aller à sa recherche, avait parcouru le monde pour s'enquérir du jardin d'Irem, et avait accompli de dangereuses traversées. Bèdî'èto-l-Djèmâl l'interrompit : « Ce que je t'ai demandé, » dit-elle, « c'est un conte. — Ecoute-moi, » insista la princesse, et elle acheva l'histoire de Seïf el-

Mouloûk et lui dit pour terminer : « Ton cœur ne s'afflige-t-il pas sur celui qui a subi tant d'avanies ? N'as-tu donc pas pitié de lui ? » Bèdî'èto-l-Djèmâl répondit : « Sœur, as-tu jamais vu qu'une péri ait frayé avec un homme ? — Sœur, » répartit Mèlikè, « on ne peut comparer le héros de mon récit avec un homme ordinaire, car ce qu'il a enduré pour toi est vraiment surhumain. Je t'en conjure par Dieu et par le lait de la mère qui nous a allaitées toutes deux, laisse-lui du moins contempler ton visage; je lui ai juré d'obtenir de toi cette faveur, pour le récompenser de m'avoir délivré de ce dîv, et je serais honteuse de ne pouvoir m'exécuter. »

Bref, la nuit vint, et Bèdî'èto-l-Djèmâl, le cœur enflammé d'amour, se promenait dans le jardin. Soudain elle entendit la voix du prince et tomba évanouïe. De son côté Seïf el-Mouloûk, accablé de mélancolie, sortit de sa tente et se mit à errer par les sentiers. Il arriva ainsi à l'endroit où gisait Bèdî'èto-l Djèmâl inanimée. Tout de suite, il reconnut son visage pareil à la lune brillante, sa taille élancée comme le cyprès du verger, son sourcil pareil à un arc dont les cils seraient les flèches, ses lèvres rouges comme la cornaline, et ses dents de nacre. Il prit la tête de l'aimée sur son sein, et se prit à pleurer, et au contact des larmes brûlantes qui tombaient sur son visage, Bèdî'èto-l-Djèmâl revint à elle, et, à la vue de Seïf el-Mouloûk, elle lui dit : « O fils des hommes, quelle inconvenance ! Tu vois bien que tu n'es qu'un vulgaire humain, sans éducation. Allons, effronté, ne me touche pas. Va-t-en [14]. Pour quelle raison as-tu appuyé ma tête sur ta poitrine ? »

Seïf el-Mouloûk répondit : « O âme de mon âme, ô vie de ma vie, enlève le voile de ton visage, cet infortuné a un mot à te dire. » La péri répondit : « Que peut-il y avoir de commun entre toi et moi ? Je suis péri et tu n'es qu'un homme ! » fol. 113 B



Seïf el-Mouloûk insista : « Au nom du lait que tu as sucé du sein de ta mére, prête l'oreille aux paroles de ce pauvre exilé. » Elle céda et lui dit : « Puisque tu invoques un objet aussi vénérable, parle ». Le prince lui raconta tout ce qu'il avait souffert et versa d'abondantes larmes.

Sa bien-aimée lui dit : « Notre union est difficile à réaliser, par la raison que tu es homme, et moi, périׂ. La vie des hommes est éphémère et ils sont inconstants. Les péris ne peuvent s'allier aux hommes. Ceux de ton espèce font d'abord toutes les bassesses pour nous enjôler, puis ils nous abandonnent. Ajoute à cela, que si mon père le savait, il nous ferait périr tous deux. Et d'ailleurs, toute la peine que tu t'es donnée ne me prouve pas si, oui ou non, tu es fidèle. » Elle parlait de la sorte, mais son cœur battait bien fort. Cependant Seïf el-Mouloûk pleurait toutes les larmes de ses yeux.

Enfin, Bèdî'èto-l-Djèmâl comprit qu'il était sincère. Elle radoucit le ton et lui dit : « Jouvenceau, il y a de par le monde des belles à foison ». Seïf el-Mouloûk répliqua : « O repos de mon âme, le monde serait même rempli de hoûrîs, que je ne donnerais pas pour tout l'univers le bonheur de te contempler un instant. » Elle dit : « Dis-tu vrai ? Jure-le. » Alors Seïf el-Mouloûk proféra un grand serment, et tira le glaive du fourreau pour s'en frapper. La pérî lui arracha son arme et lui dit : « Je ne croyais pas que tu eusses tant d'amour pour moi, » puis l'attirant près d'elle, elle lui essuya ses yeux avec son propre mouchoir, prit plusieurs baisers sur son visage et l'étreignit dans ses bras. « O ma chère vie, lui dit-elle, avise à ce qu'il faut faire, car j'ai avec moi sept cents péris commis à ma garde. S'ils avaient vent de notre intrigue, ils iraient tout rapporter à mon père et on nous ferait périr tous deux. Que me faut-il faire ? »

« Cette affaire t'incombe [18], » répondit le prince, « parce



que je suis homme, et, toi, pérì. Tout ce que je ferai aura lieu au grand jour, tandis que tes actes resteront cachés. » « Sache, dit Bèdîʿèto-l-Djèmâl, que j'ai une tante du nom de Serv Bânoû, qui habite la Cité d'Argent. Pour y arriver, il faut traverser un désert, une montagne de feu et une mer bouillonnante. Il faut que tu ailles la trouver et lui exposer notre affaire ; tu tâcheras de te concilier sa faveur, pour qu'elle me demande à mes parents pour toi. Elle a beaucoup d'influence sur eux. Et pourtant, ma tante appartient à l'espèce humaine, et elle aime les hommes, et te chérira surtout, toi qui t'es donné tant de mal [pour moi]. » « J'obéirai à tes ordres, » dit le prince. « Je vais donc partir sur le champ. »

Bèdîʿèto-l-Djèmâl reprit : « Tu aurais beau parcourir le le monde, tu ne trouverais pas le chemin pour y parvenir. Le voyage est très pénible et présente de multiples dangers, tels que la mer bouillonnante et la montagne de feu. De plus il dure trois mois, même en marchant comme les pérìs ». « Comment m'y prendre, alors ?» demanda Seïf el-Mouloûk. Bèdîʿèto-l-Djemâl reprit : « Je te confierai à un 'ifrîte qui te transportera à destination. Sois sans inquiétude. Mèlikè et sa mère m'ont beaucoup parlé de toi. Aie le cœur à l'aise. Et maintenant retourne à ta place, de peur que la princesse ne survienne ; je serais trop honteuse ! »

Seïf el-Mouloûk réitera ses serments d'amour, prit plusieurs baisers sur les lèvres sucrées de son amie, et rentra dans sa tente, Bèdîʿèto-l-Djèmâl, de son côté, retourna chez fol. 114 B
elle, où, quand le jour parut, Mèlikè et sa mère revinrent la visiter, la saluèrent et lui demandèrent : « Eh bien ! oui ou non, céderas-tu à nos instances? » Elle répondit : «Jamais de la vie je ne me signalerai à l'attention de personne, ni ne montrerai mon visage » Bedrè Khâtoûn, épouse du roi de



Serendîb, lui dit : « Mais enfin, tu es mon enfant, tu as sucé mon lait. Allons, cesse de torturer mon cœur, alors que ce prince a tant souffert par amour pour toi. » Bèdî'èto-l-Djèmâl accéda à leur vœu, et elles ne se doutaient guère que déjà le prince et sa bien-aimée avaient résolu de s'unir.

Toutes deux s'en furent donc trouver Seïf el-Mouloûk pour lui annoncer la bonne nouvelle. « Bèdî'èto-l-Djèmâl, lui dirent-elles, consent à te voir et ton désir va se réaliser.» Le prince se coiffa donc de la mitre royale, se ceignit d'un beaudrier d'or, et, revêtu d'habits magnifiques, il suivit Bedrè Khâtoûn et Mèlikè Khâtoûn auprès de Bèdî'èto-l-Djèmâl, dans sa tente. On échangea les politesses d'usage et Mèlikè Khâtoûn dit : « Il nous faut boire du vin pour célébrer la joie de te voir et profiter d'une pareille aubaine, » et elle récita ce quatrain :

« Assieds-toi, que nous vidions une coupe ensemble, avant que nous ayons à endurer les chagrins de la vie ; car le destin funeste, une fois le moment fatal venu, ne nous accordera nul répit, fût-ce même pour boire une simple goutte d'eau ».

Ils s'occupèrent donc à boire du vin jusqu'à ce que la nuit vint couvrir l'univers d'un manteau noir. Alors, on alluma les flambeaux ; puis tous les quatre recommencèrent à festoyer, cependant que les suivantes les entouraient, debout, attendant leurs ordres. Seïf el-Mouloûk et Bèdî'èto-l-Djèmâl étaient assis face à face et faisaient assaut de coquetteries. Quand tout le monde sentit les atteintes de l'ivresse, Mèlikè et sa mère se retirèrent et laissèrent en tête à tête les deux amants. Se voyant seuls, ils s'embrassèrent et se couchèrent ensemble jusqu'au jour. Alors Seïf el-Mouloûk regagna sa chambre en récitant ces vers :

« O Seigneur, quelle belle nuit je viens de passer ! — Les



souhaits de mon cœur se sont accomplis, l'œil tourné vers ma bien-aimée, le cœur ravi de la posséder. La coupe de vin à la main, une idole enivrée dans mon étreinte ! »

Pourtant il avait le cœur oppressé en pensant au long voyage à entreprendre ; mais il fallait bien se résigner à l'inéluctable. Il dit à Saïd : « Frère, je me suis engagé à partir aujourd'hui ; mais, avant, on m'a donné rendez-vous dans le jardin. » Saïd lui répondit : « Va-t'en à la garde de Dieu ». Seïf el-Mouloûk dit donc adieu à Saïd, puis pénétra dans le jardin. Bèdî'èto-l-Djèmâl l'attendait. Elle fit venir un 'ifrîte et lui dit : « 'Ifrîte, je te confie ce prince, pour que tu le fasses arriver sain et sauf dans la Cité d'Argent, chez ma tante. »

« Je me soumets à tes ordres, » répondit l''ifrîte ; il prit le prince à califourchon sur sa nuque, et eut bientôt fait de traverser la montagne de feu et la mer bouillonnante. Arrivé là, il dit à Seïf el-Mouloûk « Ferme les yeux. » Le prince le fit, l''ifrîte s'envola vers les cieux, puis il déposa son fardeau dans la Cité d'Argent. Il dit alors: « Ouvre les yeux. »

Le prince obéit et se vit dans une ville dont le sol était d'argent brut, et dont les édifices, au lieu d'être construits en briques, étaient d'or, de cornaline et de corail ; des forêts s'élevaient jusqu'au cieux, dont les arbres n'étaient qu'aloès, santal et buis, et une eau limpide coulait des fontaines. Au dessus de chaque fontaine, il y avait une tente formée de tissus de soie de sept couleurs, assujettis avec des clous d'or. fol. 114 A
Le prince regardait, émerveillé, toute cette richesse.

Bien renseigné par l''ifrîte, il s'achemina vers le palais et y aperçut, assise sur un trône, une personne d'une éclatante beauté et d'un extérieur imposant, revêtue d'une robe verte. Seïf el-Mouloûk s'approcha et salua.

Serv Bânoû — tel était le nom de la tante — répondit à



son salut et lui demanda : « Jeune homme, qui es-tu ? Et comment as-tu fait pour parvenir ici ; car jamais être humain n'y a réussi ? » Le prince pensa que de ce moment dépendait le bonheur de sa vie, et raconta son histoire en versant des larmes. Serv Bânoû lui dit : « C'est là une affaire ardue. Ton dessein ne pourra jamais s'accomplir, parce que l'homme ignore la fidélité. » Atterré par ces paroles, l'infortuné perdit connaissance. Or, Bèdî'èto-l-Djèmâl, avant le départ de son prétendant, avait envoyé un dîv avec mission de dire à Serv Bânoû : « Une telle personne viendra te trouver. Il y a treize ans qu'elle erre par le monde par amour pour moi. » Elle narrait toutes les tribulations de Seïf el-Mouloûk, puis finissait par supplier sa bonne tante de ne pas briser le cœur du jouvenceau.

Or donc, Serv Bânoû éprouva, comme nous venons de le voir, la sincérité de Seïf el-Mouloûk, et, convaincue de sa loyauté, elle ordonna de lui asperger le visage d'eau de roses. Il reprit connaissance, et elle lui dit : « Seïf el-Mouloûk, rassure-toi. Je t'ai mis à l'épreuve, et, maintenant, je t'appelle mon fils. » Le prince saisit le pan de sa robe et renouvela ses serments de fidélité. Serv Bânoû reprit : « Pour l'amour de Bèdi'èto-l-Djèmâl, je vais te faire transporter au jardin d'Irem, et j'interviendrai eu ta faveur auprès de Chehbâl Châh bin Châhroukh, père de Bèdi'èto-l-Djèmâl. »

Seïf el-Mouloûk passa la nuit chez sa protectrice, qui, le matin, ordonna à l''ifrîte de transporter le prince au jardin d'Irem. Le lendemain, ils se mirent en route, l''ifrîte portant Seïf el-Mouloûk à califourchon sur sa nuque. Arrivé à destination, il le déposa au pied d'un arbre et retourna auprès de Bèdîèto-l-Djèmal pour lui rendre compte de sa mission.

Le prince se promena dans cet endroit, aussi beau que le paradis sublime. Tout-à-coup, son père et sa mère lui vinrent

en mémoire, et il éclata en sanglots. « Mes parents, » se disait-il, « sont sans nouvelles de moi. Je les ai abandonnés à leur douleur, et ils savent bien peu que je me trouve dans les parages de la roseraie d'Irem. » Il finit par se calmer et régala ses yeux du spectacle de fleurs innombrables. C'était bien l'endroit décrit par le poète :

« Un tapis moëlleux, doux comme l'âme du sage ; — un air tempéré comme l'amour qu'on éprouve pour ses enfants. — Des coquelicots avaient élu domicile sur le sol, — le zéphyr peignait la chevelure de la terre.

Partout résonnaient le chant du rossignol et la plainte amoureuse de la tourterelle.... »

Quand Seïf el-Mouloûk se fut rassasié de ce spectacle, le sommeil le surprit couché à l'ombre d'un arbre

Mais revenons au dîv qui avait ravi Mèlîkè, et qui avait été tué par Seïf el-Mouloûk :

Trois mois après la délivrance de la fille du roi de Serendîb, les frères du dîv apprirent sa mort et en informèrent leur père et leur mère. Et l'on entendit des voix gémissantes s'élever de la mer de Qoulzoum, disant : « Qui l'a tué ? » Six mille dîvs se mirent à la recherche du meurtrier, et une fol. 115 A partie d'entre eux arrivèrent dans les parages du jardin d'Irem, où on leur avait signalé sa présence. Ils avaient grand peur de Chahbâl bin Châhroukh, roi des péris, qui était l'ennemi acharné de leur nation. Soudain, il aperçurent Seïf el-Mouloûk.

Or, l'attention du prince avait déjà été attirée par le bruit de leur voix, et il s'était levé en proie à de sombres pressentiments. Ils clamèrent contre lui : « Qui es-tu ? Comment te trouves-tu ici ? Sais-tu bien quel est cet endroit ? » Le prince répondit : « Oui, et si je me repose ici, ce n'est pas



sans la permission du Très-Haut. » Ils demandèrent encore : « N'es-tu pas cet humain qui a tué un dîv et emmené la fille du roi de Serendîb ? » Seïf el-Mouloûk pensa qu'il avait affaire à des péris du pays d'Irem, et répondit sans méfiance : « Oui, c'est bien moi. » Les autres reprirent : « Comment t'y es-tu pris pour le mettre à mort, et comment as-tu pu t'échapper de cet endroit ; car jamais homme ne s'est trouvé dans une situation plus désespérée ? »

Il leur narra tous les détails de son aventure, et ils se persuadèrent qu'il était bien le meurtrier de leur congénère. Ils lui dirent alors : « Nous sommes les courriers de Chèhbâl bin Châhroukh et nous sommes venus te quérir pour te transporter auprès de lui. » Ils le saisirent donc et l'emportèrent. Ils allèrent sept jours et sept nuits et aboutirent bien loin du jardin d'Irem. Ils s'arrêtèrent au sommet d'une haute montagne, lièrent les pieds et les mains de leur prisonnier et lui dirent : « Vil bâtard, quelle scélératesse as-tu commise ? Tu as creusé ton propre tombeau. » Le malheureux prince leur demanda : « Que voulez-vous dire ? » Ils répondirent : « Ah ! tu ne le sais pas ! Nous sommes les compagnons de celui que tu as assassiné. Nous sommes bien six mille, et nous sommes tous allés à ta recherche pour tirer vengeance de toi. » A ces paroles, Seïf el-Mouloûk, atterré, se résigna à la mort. « Rien de plus facile que de me faire périr ! » gémit-il. « Quel malheur pour mon père et ma mère, qui ont déjà souffert par moi des maux incalculables. »

Or donc, les dîvs transportèrent Seïf el-Mouloûk à Qoulzoum, et les curieux arrivèrent par milliers pour le considérer. A la vue de sa beauté, ils ne purent s'empêcher de dire : « Ce serait dommage de défaire un pareil jouvenceau ! » Alors, le roi des péris ordonna de l'interner dans une citadelle. Au milieu se trouvait un puits profond et obscur.



On jeta l'infortuné dans un cul de basse fosse, on verrouilla la porte et l'on affecta à sa surveillance quatre cents 'ifrîtes. On avait ménagé un guichet pour lui jeter à manger et lui donner de l'eau. Se voyant emmuré dans ce réduit étroit et sombre, Seïf el-Mouloûk n'attendit plus que le trépas. Nuit et jour, il soupirait et se lamentait; il implorait le Tout-Puissant et maudissait, dans ces vers, son étoile :

« O destin, jusques à quand t'acharneras-tu à me poursuivre ? Demande la clef et veuille ouvrir la porte de mon cachot ; ô mon étoile, délivre-moi ; fais ton possible pour rendre la liberté à cet infortuné. Mon foie est torturé, de mon cœur le sang coule à flots. Aie pitié de moi, laisse-moi m'unir à celle que j'aime. »

Six mois se passèrent de la sorte.

Le conteur ajoute :

Après avoir envoyé Seïf el-Mouloûk dans la région de la roseraie d'Irem, Serv Bânoû s'était mise immédiatement en route pour aller trouver Chehbâl Châh, et lui exposer le cas de son protégé. Ce récit frappa d'étonnement Chehbâl, qui lui demanda : « D'où est ce jeune homme ? » Elle répondit : fol. 115 B
« C'est le fils du roi d'Egypte, » puis elle raconta toutes ses aventures et termina par ces mots : « Je l'ai pris avec moi, » et elle manda l''ifrîte et lui dit : « Amène-le. » L''ifrîte s'en fut, mais revint seul et dit : « Je l'avais laissé sous un tel arbre. Je ne l'ai retrouvé ni là, ni dans les environs. » Chehbâl dit à Serv Bânoû : « Tu as eu tort de ne pas venir avec lui. » Elle ne put que dire : « Que va-t-il arriver ? » Le roi des pérîs reprit : « C'est un fils des hommes. Nous avons beaucoup d'ennemis. A Dieu ne plaise qu'on s'en empare et qu'on l'emmène en captivité ! » Puis aussitôt il envoya quarante mille pérîs à l'endroit qu'avait



indiqué l'‘ifrîte. Ils ne le trouvèrent pas et revinrent le dire. Chehbâl s'en affligea, et Serv Bânoû se prit la tête à deux mains.

Ils informèrent de l'événement Bèdî‘èto-l-Djèmâl, qui poussa un hurlement de douleur et perdit connaissance. Ses suivantes accoururent, prirent sa tête sur leurs genoux et lui aspergèrent le visage d'eau de roses. Elle revint à elle et s'écria : « O ma bonne tante, viens à mon secours, ou sinon, je vais mettre fin à mes jours. Je ne puis supporter l'absence de l'aimé. » Serv Bânoû, navrée, avertit Chehbâl qui, lui aussi, fut bien affligé, car il n'avait pas d'autre enfant que Bèdî‘èto-l-Djèmâl Il chargea mille péris de fouiller tout le jardin d'Irem ; ils ne trouvèrent aucune trace du disparu, mais rencontrèrent une péri à qui ils demandèrent des renseignements. Elle leur apprit qu'elle avait vu une quarantaine de dîvs s'emparer d'un homme, s'élever dans les airs et se diriger vers la mer de Qoulzoum. Les péris transmirent ce renseignement à Chehbâl Châh, qui dit à Serv Bânoû : « Voilà une affaire bien compliquée ; mais puisque nous y sommes engagés, il faut bien aller jusqu'au bout. Je n'ai plus qu'à rassembler une armée et à l'envoyer contre ces dîvs. De façon ou d'autre, je trouverai bien moyen de délivrer Seïf el-Mouloûk J'ajouterai à ma gloire un nouveau titre, et notre enfant ne succombera pas à sa douleur. »

Il dit, rassembla une armée de quatre cents ‘ifrîtes et de cent mille péris, et marcha dans la direction de Qoulzoum. Les dîvs furent avertis de son approche, et le roi de ces régions en fut tout bouleversé. Lui aussi fit une levée de troupes, et bientôt les deux armées furent rangées en bataille, face à face. Le roi de Qoulzoum envoya des ambassadeurs auprès de Chehbâl pour lui demander : « Pour quelle



raison avez-vous envahi ce pays ? » Chehbâl répondit : « A cause de cet homme que vous avez enlevé dans le jardin d'Irem pour l'amener ici. » Ils répondirent : « A quoi bon verser tant de sang innocent pour un seul de ces perfides humains ? D'autant plus que nous sommes de même race. Il ne faut pas qu'un homme provoque un conflit entre nous. » Chehbâl répliqua : « Et comment savez-vous qu'il est perfide ? » Ils dirent : « Il a tué un des nôtres, et nous l'avons emmené pour le mettre à mort. Quand même tu rassemblerais toutes les armées de la surface de la terre, nous ne te l'abandonnerions pas. »

A ce discours, Chehbâl entra dans une telle colère qu'il en perdit le sentiment ; puis il releva la tête et s'écria : « Je jure par le Dieu éternel et unique, que je ne m'en retournerai pas tant que je n'aurai pas bouleversé et ravagé ce pays, et recouvré le prince. » fol. 116 A.

Les envoyés retournèrent avec cette réponse. Puis Chehbâl ordonna aux champions de s'avancer dans la lice et d'engager l'action ; des deux côtés on se frappa du glaive et la poussière s'éleva, tellement qu'on aurait cru que la fin du monde était proche.

(*Vers*) : Quand les deux armées se trouvèrent en présence, on eût dit que toutes deux prenaient feu. Le soleil fut caché sous la poussière qui remplissait les airs, comme si du feu avait jailli d'une mer incandescente.

Avec l'aide de Dieu, Chehbâl Châh infligea une défaite à l'armée de Qoulzoum, dont le roi fut fait prisonnier. On l'amena devant son vainqueur, qui l'apostropha en ces termes : « Lâche, comment ton cœur a-t-il osé t'inspirer le meurtre de ce jeune homme ? Ignorais-tu donc qu'il fût apparenté aux péris ? Je vais t'emmener au jardin d'Irem, et de là je t'expédierai à son frère Saïd. Il va te conduire



auprès de son père pour qu'il prenne sur toi le talion. Quant à moi, je vais mettre à feu et à sang ta capitale et ton royaume, et traîner en captivité tous tes enfants. »

Le roi de Qoulzoum ne put que répondre : « Tu es le maître, fais tout ce que tu voudras; mais est-il licite que, pour ce perfide humain, cent mille péris musulmans soient mis à mort, et que tu me fasses tuer, moi aussi ? Veuille, du moins, me dire quel mérite particulier tu as trouvé chez ce jeune homme. » Chehbâl répondit : « Je ne l'ai jamais vu, mais j'ai entendu faire son éloge, » et il raconta au roi de Qoulzoum le dévouement de Seïf el-Mouloûk, si bien que tous les assistants s'apitoyèrent sur lui. Alors le roi de Qoulzoum reprit : « Chehbâl, si tu veux bien me faire grâce de la vie, et jurer de ne pas me faire périr, je vais te dire la vérité. » Chehbâl proféra un grand serment : « Si tu ne l'as pas tué, » dit-il, « je ne te tuerai pas non plus. Je te rendrai la liberté et l'empire. »

Alors, le roi de Qoulzoum dit : « Apprends qu'il est encore en vie ; je ne l'ai pas fait périr, mais je l'ai jeté dans un cul de basse fosse, où on lui donne du pain et de l'eau. Depuis lors, je ne sais ce qui en est advenu. » Tout heureux de cette nouvelle, Chehbâl demanda où était la prison du prince. Le roi de Qoulzoum s'offrit à l'y conduire, si on voulait lui ôter ses liens. Chehbâl consentit, et aussitôt les deux monarques s'acheminèrent vers la citadelle. Ils firent ouvrir la porte qui bouchait l'orifice du puits, et y distinguèrent Seïf el-Mouloûk, qui répondit à leur appel. On laissa descendre un câble et on retira le prisonnier. Sa beauté et sa grâce firent la meilleure impression sur Chehbâl, qui se dit : « Toutes les louanges de Serv Bânoû n'étaient que légitimes. » On ôta les fers de ses chevilles, et il baisa les pieds du roi Chehbâl, qui lui demanda : « Comment te trouves-tu,

grâce à la miséricorde divine ? » Seïf el-Mouloûk répondit : « Du moment que je contemple la beauté du roi, toutes mes peines sont changées en plaisir. — Me connais-tu, prince ? » reprit Chehbâl. « Je suis le père de Bèdî'èto-l-Djèmâl. »

En entendant ces mots, le prince se leva et accomplit toutes les exigences de l'étiquette, puis il dit à Chehbâl : « J'avais entendu le bruit de ta renommée, mais il ne m'avait jamais été donné de te voir. »

Le roi des péris reprit : « Il faut que je te pose, en présence du roi de Qoulzoum, quelques questions, auxquelles tu voudras bien répondre. — A tes ordres, » dit le prince. « Je répondrai à tout ce que tu me demanderas. »

Chehbâl commença : « Qu'est-ce qui est le plus proche de l'enfant de l'homme ? » Seïf el-Mouloûk répondit : « La veine. »

Seconde question : « De toutes les qualités, quelles sont les plus belles ? » fol. 116 B

Réponse : « La générosité et la douceur de caractère. »

D. « Qu'y a-t-il le plus dans ce monde, des vivants ou des morts ? »

R. « Il y a plus de morts, car les morts sont déjà morts, et les vivants mourront aussi. »

D. « Quels sont les plus nombreux dans ce monde, des hommes ou des femmes ? »

R. « Les femmes, parce que tout homme qui agit d'après le dire des femmes, est femme lui-même. »

D. « Quand aura lieu le jugement dernier ? »

R. Dieu seul connaît les choses du monde invisible. » (*Lâ ya'lamou-lghaïba illa 'llâh.*)

Chehbâl fut ravi de lui voir résoudre ainsi toutes ces questions, et il dit au roi de Qoulzoum : « Eh bien ! comment trouves-tu ce jeune homme ? » L'autre répondit :



« Il a bien répondu. Ce fils des hommes est doué d'un savoir universel. »

Pour témoigner sa joie, Chehbâl Châh combla d'attentions tous les grands de Qoulzoum et les revêtit de robes d'honneur, et il rendit à leur souverain son royaume. Le roi de Qoulzoum baisa les mains de son généreux vainqueur, puis tous deux se mirent en route, accompagnés de Seïf el-Mouloûk. Le roi de Qoulzoum escorta les pêris jusqu'à mi-chemin, puis rentra chez lui.

Chehbâl, de retour dans la région d'Irem, ordonna de prévenir Bèdî'èto-l-Djèmâl de l'heureuse arrivée de Seïf el-Mouloûk, et tout le monde se réjouit. Le roi avait assigné un pavillon comme résidence à son jeune hôte. Bèdî'èto-l-Djèmâl, l'ayant appris, fit sa toilette, se parfuma et alla trouver son bien-aimé. Elle l'étreignit sur son sein, lui baisa le visage et dit : « Que ma langue se taise sur les maux que tu as endurés pour moi! O mon âme, ô ma vie, ô lumière de mes yeux, ô élu de mon cœur, le temps est venu d'oublier toutes tes peines. »

Ils se couchèrent enlacés, et unirent leurs lèvres. Vers minuit, ils s'éveillèrent, et, follement éprise, la jeune pêri se mit à taquiner le prince : « C'est donc par amour pour toi, « disait-elle, que la fille du Faghfoûr de Chine a perdu la tête ! C'est toi que la princesse de Zanguebar a désiré et que la fille du roi de Serendîb adore... ! » Tels étaient ses propos, et le prince de répondre : « O toi ma couronne et mon trône, ô éclat de mon bonheur, ô mon âme, ô toi, la familière de mon cœur anéanti d'amour, ne me tourmente pas. Quand même tu m'offrirais toutes les houris du paradis, je n'en voudrais pas. Je ne donnerais pas un seul de tes cheveux pour ce monde et pour l'autre. » Ils devisaient ainsi, et leurs bouches se touchaient. La pêri dit à Seïf el-Mou-



loûk : « Quand le jour paraîtra, va t'accrocher au pan de la robe de Serv Bânoû, et la supplier d'arranger notre affaire.»

Seïf el-Mouloûk n'y manqua point. Il s'était renseigné sur le séjour de Serv Bânoû, pénétra dans son palais, et la salua. Elle répondit à son salut et lui dit de s'asseoir. Il obéit, puis saisissant le pan de la robe de Serv Bânoû, il lui adressa en pleurant sa prière. Elle répondit : « Prince, ne pleure pas. Je mènerai aujourd'hui même ce projet à bonne fin, avec l'aide de Dieu. » Aussitôt, elle se leva, et se présenta devant Chehbâl. Après les cérémonies d'usage, elle amena l'entretien sur son protégé. Chehbâl dit : « Je donne mon consentement, et je ne m'en dédirai point. Je serai toujours soumis à tes ordres. Moi, ma fille et mon armée, nous sommes tous à ta disposition. Tu le sais, fais selon ton désir.» Serv Bânoû reprit : « Voilà quinze ans que Seïf el-Mouloûk souffre pour ta fille. Il a déjà, pour elle, livré au vent du néant des fortunes et des milliers de vies humaines, dont on nous demandera compte au jugement dernier.» Là dessus, elle prit congé du roi, et alla chercher Seïf el-Mouloûk qu'elle lui ramena. Chehbâl le fit asseoir devant lui et le caressa. Puis il recommença à lui soumettre divers problèmes de droit canon, que le prince résolut. fol. 117 A

Alors, Chehbâl convoqua une assemblée de tous les grands de sa capitale, des échansons aux jambes d'argent apportèrent des vins purs. Ce fut une fête splendide, et des musiciens habiles firent résonner leurs instruments. Ensuite, on éparpilla des pièces d'or en l'honneur de Seïf el-Mouloûk. A un moment propice, on para Bèdi'èto-l-Djèmâl, et son contrat de mariage fut conclu selon les us et coutumes des pérîs.

Les noces durèrent quarante jours et quarante nuits, après quoi l'épousée, coquettement attifée, fut amenée dans



la chambre de Seïf el-Mouloùk, où elle resta assise à attendre jusqu'au coucher du soleil. Quand le prince eut dîné en compagnie du roi son beau-père, il prit congé et se dirigea vers la chambre nuptiale. Les matrones allèrent à sa rencontre et il leur fit cadeau d'un collier de perles à chacune.

Enfin, il leva les voiles, et l'aimée lui apparut dans toute sa splendeur, tel le soleil qui se lève à l'aurore, si bien que le prince sentit défaillir son cœur. Bèdî'èto-l-Djèmâl se leva pour venir au devant de lui, le prit par la main et le mena sur leur trône. Ils échangèrent quelques baisers, remercièrent Dieu et récitèrent ces vers :

« Qu'il est doux de voir, après une longue attente, l'amoureux plein d'espoir réaliser son désir. Il n'y a rien de plus beau au monde que de voir se combler les vœux de deux amants. »

Le prince passa encore toute une année en cet endroit, après quoi Chehbâl Châh lui dit : « Mon enfant, veux-tu qu'on te transporte chez ton père, dans la capitale de l'Egypte? » Seïf el-Mouloûk se prosterna le front contre terre; et répondit : « Oui, car je n'ai que lui au monde ». Ces paroles plurent à Chehbâl, qui lui exprima son approbation et ajouta : « Il faut absolument aller revoir ton père et ta mère; je pourrai quand même aller te rendre visite quand j'en aurai envie, et du moment que tu réjouis le cœur de tes parents, c'est comme si tu me faisais plaisir à moi-même. »

Seïf el-Mouloûk baisa de nouveau la terre et dit : « A tes ordres. » Alors, le roi avisa aux préparatifs du voyage. On apprêta les bagages, on accumula les perles, les cornalines, les rubis et les émeraudes, des milliers de joyaux qui scintillaient dans la nuit et d'objets dignes de la magnificence royale, et on chargea du transport cent dîvs vigoureux escortés de cent mille péris.



Au moment du départ, Seïf el-Mouloûk se mit à pleurer et baisa les pieds et les mains du roi Chehbâl. Châhroûz, mère de Bèdî'èto-l-Djèmâl, ainsi que Serv Bânoû, vinrent aussi embrasser le prince, qui, tout en larmes, leur demanda pardon de la peine qu'il pouvait leur avoir faite. Puis, Chehbâl congédia les voyageurs. Il embrassa sa fille et la consola ; les trois femmes : mère, tante et fille, pleuraient à qui mieux mieux. Enfin on installa la princesse dans la litière, et le dîv chargé de transporter les deux jeunes époux se dirigea vers Serendîb et atterrit dans un jardin. fol. 117 B

On prévint de leur arrivée le roi de Serendîb et Saïd, et tous les grands de la ville vinrent à la rencontre des voyageurs et les conduisirent dans le palais. On dressa pour Bèdî'èto-l-Djèmâl une tente richement décorée, où Mèlikè et sa mère vinrent lui souhaiter la bienvenue. Le roi de Serendîb hébergea pendant une semaine Seïf el-Mouloûk et sa suite.

Un jour, le prince d'Egypte dit à son épouse : « O ma chérie, repos de mon âme, rends-moi un service. Demande en mariage Mèlikè pour Saïd ». La pérî accepta. Le lendemain matin, Mèlikè et sa mère vinrent rendre visite à Bèdî'èto-l-Djèmâl. Après être resté quelque temps assise, Mèlikè proposa de faire une promenade dans le jardin. La pérî répondit : « Je n'en ai nulle envie, car je suis déprimée par toutes sortes d'idées qui me tracassent. » Mèlikè dit : « Que je sois ta rançon ! Quelle est la cause de ton abattement ? » Elle répondit : « C'est d'être seule au milieu des humains, sans personne pour me tenir compagnie. » La mère de Mèlikè tâcha de la consoler. Bèdî'èto-l-Djèmâl reprit : « J'ai entendu dire que Seïf el-Mouloûk avait un frère du nom de Saïd, qui se trouve ici. » Les deux princesses de Serendîb dirent : « C'est un beau jeune homme. » Alors Bèdî'èto-l-



Djèmâl vint au fait : « Mère, dit-elle, je t'en conjure par Dieu, ne rejette pas ma prière ; allons, donne la main de ma sœur Mèlikè à ce jouvenceau. Ainsi, nous serons toujours ensemble, et l'exil cessera d'exercer sur moi son influence maligne. » Bedrè Khâtoûn acquiesça : « Moi, pour ma part, je consens pour l'amour de toi ; mais obtiens maintenant l'assentiment de son père. »

Bèdî'èto-l-Djèmâl s'en fut informer son mari de l'heureuse issue de sa démarche. Le lendemain matin, Seïf el-Mouloûk fit mander le vizir, le vèkil et tous les grands de l'état de Serendîb, et leur octroya à chacun une robe d'honneur superbe. Puis il leur parla du mariage projeté. Ils le saluèrent de tous leurs vœux, puis tout le monde alla faire sa cour au roi de Serendîb. Après les échanges de politesses, le monarque invita Seïf el-Mouloûk à s'asseoir. Ensuite, les émirs dirent au roi : « Seïf el-Mouloûk te prie d'agréer comme gendre son frère Saïd, qui désire épouser Mèlikè. » A son tour, Seïf el-Mouloûk plaida lui-même la cause de son ami, et fit remarquer que Saïd n'était pas seulement son frère par l'amitié et le dévouement, mais qu'ils avaient sucé le même lait. Le roi de Serendîb se déclara enchanté.

Il garda encore un mois ses hôtes égyptiens, puis il fallut tout préparer pour le départ de Mèlikè. Ses noces dûment
fol. 118 A célébrées, on l'introduisit dans la chambre de Saïd. Après quoi, les jeunes mariés firent leurs adieux à ce pays. Les divs transportèrent en Egypte tous les voyageurs et leurs bagages, et l'on prévint de leur arrivée le roi d'Egypte, qui fut transporté de joie.

(*Vers*) : « Quelle bonne nouvelle est arrivée ici, et a réjoui le palais de ce monarque puissant. Le courrier à l'âme heureuse entra, se prosterna et baisa la terre. Il appela sur le roi les bénédictions du ciel, et prononça son éloge en termes dignes de sa majesté. »

Or donc, le courrier annonça l'heureux retour de Seïf el-Mouloûk et de Saïd, et les épousailles de Saïd et de Mèlikè, grâce à l'entremise de Bèdi'èto-l-Djèmâl. Le roi, auparavant, était accablé par la longue absence de son fils.

Quand il entendit ces bonnes nouvelles, on eût dit qu'il rajeunissait. Il retrouva toute la vigueur de l'âge mûr, fit seller son cheval et alla à la rencontre de la caravane, escorté de la mère de Seïf el-Mouloûk, de Sâlih bin Djemchîd, et de tous ses favoris et commensaux. Sitôt qu'il aperçut Seïf el-Mouloûk, il mit pied à terre, et le prince, de son côté, à la vue de son père, sauta de son cheval et se jeta aux pieds du vieillard. A ce spectacle, tous les assistants pleurèrent d'émotion. Le père et le fils s'étreignirent et remercièrent le Tout-Puissant.

La nouvelle se répandit bientôt; tous les grands de la ville vinrent au-devant du cortège, se prosternèrent devant Seïf el-Mouloûk et éparpillèrent des joyaux en son honneur. Ils l'interrogèrent sur ses aventures, ainsi que Saïd, et les conduisirent en grande pompe dans la ville. On envoya Bèdi'èto-l-Djèmâl au harem royal, et Mèlikè, au gynécée du père de Saïd. Pendant plusieurs jours, on battit le tambour en signe d'allégresse, et tout se termina par une grande assemblée où le roi ôta sa couronne et la mit sur la tête de Seïf el-Mouloûk. On récita la khoutba et on battit monnaie à son nom. Saïd succéda de même à son père dans les fonctions de grand vizir. Le vieux roi, quand son fils fut intronisé, lui fit ses recommandations suprêmes : « Il faut, lui dit-il, mettre ton pouvoir au service de l'équité et bien traiter tes sujets, car les pompes de ce monde n'ont qu'un temps, et le chemin qui conduit au bonheur éternel est âpre et difficile. » Ensuite, les grands de l'état et les courtisans vinrent apporter au jeune roi leurs hommages et leurs félicitations.



Seïf el-Mouloûk établit sur une base solide la justice, l'équité et la sollicitude pour ses sujets, si bien que tous ne cessaient de le bénir. Quant au vieux roi, il se retira dans un coin et se consacra exclusivement au service du Très-Haut. Enfin, il émigra, de ce bas monde transitoire, aux demeures éternelles. Le prince porta son deuil comme l'exigeait l'usage, et ses émirs durent l'arracher à sa douleur pour lui faire occuper le trône de l'empire.

De Seïf el-Mouloûk et de Bédîʿèto-l-Djèmâl naquirent cinq fils et trois filles, tous beaux comme la lune dans la nuit du quatorze. Chaque fois que le roi avait envie de revoir le jardin d'Irem, les dîvs et les pérîs l'y transportaient avec son épouse. Il y passait un mois. Il ne manquait pas, en partant,
fol. 118 B de prendre avec lui Saïd, pour le déposer à Serendîb, et de le reprendre au retour. A chaque voyage, Seïf el-Mouloûk passait agréablement ses journées avec son beau-père Chehbâl Châh.

Bref, Seïf el-Mouloûk vécut cent cinquante ans. Lui aussi finit par quitter ce monde éphémère pour le séjour de l'éternelle béatitude, et Bèdîʿèto-l-Djèmâl le pleura tant qu'elle en perdit la vue. Elle finit aussi par passer de ce monde dans l'autre.

Sachez, chers lecteurs, que cette vie est passagère, car, si l'éternité était l'apanage de ce monde, les prophètes ne l'auraient pas dédaigné pour l'au-delà. Telle est la vérité que les poètes ont développée dans ces vers :

« Tantôt [la fortune] choie [l'homme] comme la perle d'une belle eau, tantôt elle le fait périr ignominieusement ; tantôt, il reçoit en partage la détresse, et tantôt la richesse : tel est l'usage en vigueur dans ce palais éphémère. Quand bien même le destin t'accorderait le diadème impérial, la

grandeur et le souverain pouvoir, ne considère pas comme licite d'appesantir ton autorité sur les créatures, car par l'esprit autoritaire on brise chez tous les êtres le ressort de la vigueur. Tu aurais beau devenir un Salomon avec toute sa pompe ou un Fèrîdoûn [16], et prendre place sur le trône au pinacle des cieux, en fin de compte le destin te renversera du trône dans la poussière, et fera sortir de ton corps ton âme pure. Tu auras pour demeure cet abîme du tombeau, où tu ne trouveras d'autre compagnie que les fourmis et les serpents [17]. Puisque, donc, le monde n'a pas de constance, ô cher lecteur, toi non plus, ne t'attache pas trop à lui. »

Grand Dieu, abrite sous ta protection tous les croyants et nos frères les hommes de bien, et éloigne de nous la malice de Satan, au nom de Mahomet et de sa famille, les purs ! Amen, ô Seigneur des mondes.

NOTES DU TREIZIÈME CONTE.

1. — *Bèdî 'èto-l- Djèmâl.* — Adjectif suivi d'un génitif déterminatif : « l'étonnante quant à la beauté », « celle dont la beauté est étonnante. »

2. — Ces vers, un peu dénaturés comme la plupart de ceux qu'on trouve dans ces contes, sont empruntés au divan de Hâfiz. (Edit. Rosenzweig, lettre *tâ*, nº 63.)

3. — *Tchîn et Mâtchîn*, ces deux mots sont presque toujours accolés, comme Gog et Magog. Sur *Tchîn*, v. conte IV, note 6.

4. — Le texte, de plus en plus négligé à mesure qu'on approche de la fin du manuscrit, est ici très obscur.

5. — Ces vers sont empruntés au Gulistan, liv. I, hist. 40.

6. — Ces vers sont déformés au point d'être à peu près inintelligibles.

7. — Ces deux derniers vers, devenus proverbe, proviennent du Gulistan.

8. — Les *Nesnâs.* — Cf. *Browne. The Tchahàr Magàla*, JRAS, Juillet et Octobre 1899, p. 18 du tirage à part : « Le terme *nasnâs* désigne un animal réel ou un monstre fabuleux. Dans le premier sens, il se dit de diverses espèces de singes, p. ex. l'orang-outang et le marmot ; dans le second sens, il est l'équivalent du *Chiqq* ou Demi-Homme (pareil à un homme coupé verticalement) des Arabes, et du *Divmardum* des Persans. Voir *Qazvînî*, 'Adja'ibu 'l-Makhlûqât, p. 449 ; et *Browne, A Year amongst the Persians*, pp. 165, 267.

9. — Ces vers sont en partie en turc.

10. — *Zouhrè* = Vénus.



11. — *La lune immobile.* — La belle, dont le beau visage rond ressemble à la lune, mais à une lune immobile, tandis que l'astre de la nuit est sans cesse en mouvement. Ce *concetto* est fréquent.

12. — Nom arabe et persan de Ceylan ou Taprobane.

13. — Cf. Hâfiz, éd. Rosenz., lettre *tâ*, n° 10.

14. — Vers macaroniques en persan et turc : *El manih*, *gustakh*, *varsyn*.

15. — Le texte a ici la 1re personne.

16. — *Fêridoûn*, roi légendaire de la Perse.

17. — Ces deux mots sont amenés par le désir d'une allitération : *mâr* et *moûr*.



XIV.

Histoire de Souqrî de Basra, fils de Khâdjè 'Afvâne, et de ses Amours avec Sènauber, fille de l'empereur de Chine.

Or, les conteurs de nouvelles, les narrateurs de documents et les perroquets croqueurs de sucre au doux langage racontent qu'il y avait une fois, dans la ville de Basra, deux frères, nommés, l'un 'Afvâne et l'autre, Khâdjè 'Oûriyâ. Tous deux étaient marchands. Khâdjè 'Afvâne n'avait qu'une fortune modeste, mais Khâdjè 'Oûriyâ [était extrêmement riche].

Un jour, Khâdjè 'Afvâne se dit : « Voilà ma femme enceinte, et quand elle mettra au monde un enfant, il faudra lui acheter une layette. Or, je ne possède rien des biens de ce monde et les gens me regardent de l'œil du mépris. Je n'ai rien de mieux à faire que de confier à Dieu — louange à Lui, le Très Haut ! — ma femme et mon enfant, et de m'en aller de cette ville. Je voyagerai un certain temps pour me créer des relations. J'ai beaucoup d'amis à Bagdad et j'ai des chances de réussir. »

Plein de cet espoir, il attacha son cœur à Dieu, prit une croûte de pain et se mit en route. Il s'engagea dans le désert et, à force de marcher nuit et jour, il finit par atteindre Bagdad. Il erra longtemps par les rues de cette grande cité, sans rencontrer aucune figure de connaissance, et, dans sa détresse, il ne put que se dire en lui-même : « Il me faut



pourtant tâcher de gagner ma vie. » Il s'employa à toute espèce de menus travaux et parvint à se procurer, de ci de là, un morceau de pain qui lui permettait de vivoter. Toutefois, l'absence de sa femme et de ses enfants lui faisait verser des larmes et lui était une source constante de préoccupations.

fol. 119 A Mais revenons un moment à son épouse, et voyons comment cette malheureuse put se tirer d'affaire :

Après le départ de son époux, elle se trouva dans une extrême détresse, harcelée à la fois par la pensée de son mari cherchant son pain de porte en porte, par les tourments de la faim qu'elle endurait elle-même, et par le souci de l'enfant qui allait naître. Terrassée par cette triple misère, elle s'abandonnait à sa douleur. Il lui restait une esclave, qui vint s'asseoir à son chevet jusqu'au lever du soleil. Enfin, l'infortunée déposa sur la terre le fardeau de ses flancs, un garçon superbe dont la beauté rayonnante illumina toute la maison.

La vue de ce petit être rendit à la mère toute sa joie, et l'amour maternel lui fit oublier tout le reste. Elle se prosterna devant Dieu et bannit tous ses chagrins. Elle appela le nouveau-né Souqrî.

La puissance de la tendresse maternelle fit reprendre courage à l'abandonnée, et elle dit à sa servante : « Va dans la chambre voisine chercher le coffre ». La servante obéit, et la femme leva le couvercle du meuble et en retira une pelote de fil, qu'elle remit à l'esclave en lui disant : « Va la vendre au bazar ; cela nous rapportera de quoi subvenir deux ou trois jours aux besoins de cet enfant ». L'esclave alla au bazar et vendit la pelote pour quelques dirhems, qui lui servirent à acheter du miel et du beurre. Elle vint déposer son emplette aux pieds de l'accouchée. Une semaine se passa.

Un jour, l'esclave dit : « Maîtresse, nous sommes dans une grande indigence. Vends-moi, et procure-toi ainsi de quoi vivre, car je ne puis supporter de te voir dans un pareil dénûment. » La femme d''Afvâne lui dit : « Ma chère servante, je n'ai que toi au monde, je ne possède pas d'autre bien terrestre. Mais le Très-Haut nous a gratifiées d'un fils pour réjouir notre cœur. » Puis elle baissa la tête et se mit à pleurer. Après un certain temps, elle releva la tête et dit : « Va au bazar des marchands de fourrage. Ton maître avait un ami avec qui il était très lié, dont le nom est Khâdjè Sa'ïd. Va le trouver et salue-le de ma part. Dis-lui que Khâdjè 'Afvâne n'est pas en ville, et que nous sommes très accablées par le manque de ressources. Implore son secours, et dis-lui que je raconterai à Khâdjè 'Afvâne, lors de son retour, ce que son ami aura fait pour nous. »

Aussitôt, la servante s'achemina vers le bazar des marchands de fourrage, et arriva à la boutique du dit Khâdjè. Elle le salua et lui fit part de sa mission. Or, ce Sa'ïd était un homme généreux. Sans tarder, il se leva et mit vingt dirhems d'or rouge et deux menns de fromage (?) [1] dans une pièce de toile, donna le tout à l'esclave et lui dit : « Salue de ma part Mèlikè, et dis-lui bien que je suis grandement obligé envers Khâdjè 'Afvâne, et qu'elle prenne bien garde de ne pas se gêner avec moi. Si elle avait besoin de quoi que ce soit, elle n'a qu'à m'en informer. Je suis tout à son service. »

La servante prit ces cadeaux, retourna à la maison et déposa le tout devant sa maîtresse. Puis elle lui répéta les bonnes paroles de Khâdjè Sa'ïd. Mèlikè, toute contente, bénit cet ami généreux. Puis elle mit devant elle son rouet et se mit à filer. Elles purent ainsi soigner le nouveau-né et gagner leur subsistance.



L'enfant atteignit ainsi l'âge de cinq ans et, l'année suivante, Mèlikè le mit à l'école. Sa beauté inspirait la plus vive affection à tous ceux qui le voyaient, si bien que sa renommée se répandit dans toute la ville de Basra. « Il est
fo. 119 B né, » disait-on, « à Khâdjè 'Afvâne un fils si ravissant que toute sa demeure est illuminée du rayonnement de sa beauté. Sa mère n'a qu'à le regarder, et la douleur n'a pas de prise sur elle. » Bref, hommes et femmes venaient en foule pour le voir. Il passa trois ans à l'école et acquit toutes les sciences qu'on y enseigne. Alors sa mère le retira et le garda chez elle. Tous les visiteurs lui faisaient cadeau d'un dînâr. Tout alla de façon que tous les émirs de la ville et les grands personnages de la région vinrent l'admirer et le comblèrent de présents, si bien qu'à la fin la mère et l'enfant furent dans l'aisance. Elle fit restaurer sa maison et l'orna d'un mobilier luxueux, elle acheta des esclaves de l'un et l'autre sexe ; bref, elle déploya une magnificence vraiment royale.

Un jour, l'oncle paternel de Souqrî, Khâdjè 'Oûriyâ, en eut connaissance et vint pour voir son neveu. Il l'emmena, avec la permission de sa mère, et le conduisit dans sa propre maison pour parfaire son éducation. Il lui donna des esclaves et des domestiques. Khâdjè Oûriyâ aimait tendrement son neveu et le choyait.

Cependant, grâce à la générosité divine, la fortune était de plus en plus favorable à Khâdjè 'Afvâne. Un jour, on apprit son arrivée avec une caravane de marchands. Grands et petits allèrent à leur rencontre, et Khâdjè 'Oûrîyâ s'en fut au devant de son frère. De son côté, la femme de Khâdjè 'Afvâne envoya à son mari un cheval à la selle et à la bride dorées, avec un page et un coureur chargés de le conduire au hammâm pour qu'il pût s'y rafraîchir avant de rentrer à

la maison. Ainsi fut fait : le baigneur massa dûment le Khâdjè et le revêtit d'habits somptueux ; puis 'Afvâne monta à cheval, précédé du coureur et suivi du page, et son frère et son fils coururent à la maison annoncer son approche.

Enfin, le cortège arriva. Le coureur se chargea du cheval et Khâdjè 'Afvâne entra dans sa demeure, dont il put voir la riche installation. Il s'assit avec son frère jusqu'à l'heure du coucher.

Après le départ d'Oûriyâ, 'Afvâne se tourna vers son épouse et lui dit : « Femme, quand j'ai quitté la maison, je ne t'ai rien laissé. Dis-moi donc comment tu as fait pour la garder, et pour acquérir par dessus le marché des serviteurs, un page, un coureur, un cheval et des meubles. » Elle répondit : « Après ton départ, Dieu m'a octroyé un fils, dont la venue a été pour cette maison une bénédiction et une source de bonheur. » Le Khâdjé demanda : « Quel nom lui as-tu donné ? » Elle répondit : « Souqrî. » Il reprit : « J'ai entendu dire qu'il y avait, dans la ville de Basra, un garçon du nom de Souqrî, doué d'une grâce et d'un charme qui n'existent chez aucun mortel. Dieu lui a donné une voix dont la beauté fait l'admiration de ceux qui l'entendent. Pas une semaine ne se passe sans que les gens de la ville aillent voir ce merveilleux enfant. Serait-ce là notre fils ? — C'est lui-même. Oui, mon cher, notre Souqrî est bien l'enfant qu'on t'a vanté. — Où est-il donc ? — Il est allé aujourd'hui à la chasse avec quelques jeunes gens de son âge Il ne tardera plus guère à revenir. » [2]

Pendant qu'ils s'entretenaient ainsi, Souqrî était rentré en ville. On lui annonça le retour de son père, et vite, il atteignit sa maison, confia son cheval à son page et entra. Il s'inclina respectueusement devant son père et lui baisa les mains. 'Afvâne l'embrassa sur les deux yeux, le fit asseoir fol. 120 A



devant lui, l'interrogea sur les sujets les plus divers et, enchanté de son savoir, remercia le Très-Haut de lui avoir donné un pareil enfant.

Or, Souqrî avait l'habitude d'aller deux fois par jour chez son oncle pour lui offrir ses services. S'il avait envie de chasser, il lui en demandait la permission. Bref, il ne faisait rien sans l'aveu de Khâdjè 'Oûriyâ. Il atteignit ainsi l'âge de quatorze ans.

Mais en voilà assez, pour l'instant, au sujet de Souqrî. Ecoute maintenant quelques mots relatifs à la fille du Faghfoûr [3] de Chine :

Ce monarque preneur de climats n'avait, d'abord, pas de postérité, et cette idée le tourmentait. Un jour, il ouvrit la porte du trésor, combla de largesses pauvres et derviches, fit bâtir des ponts et mosquées et implora les prières des malheureux, tant qu'à la fin Dieu — louange à Lui ! — en eut pitié : une des femmes du Faghfoûr devint enceinte, et, après le délai normal, elle accoucha d'une fille belle comme la lune dans la nuit du quatorze, et dont la splendeur illuminait la nuit. On porta la bonne nouvelle au père, qui, transporté de joie, vint au harem et fut émerveillé de la joliesse de sa fille. On chargea de l'allaitement sept nourrices douées de toutes les qualités physiques et morales, qui ne passaient pas un jour sans promener le nourrisson dans le jardin. On lui donna le nom de Sènauber [4].

Un jour, l'empereur fit venir les astrologues et les chargea d'examiner l'horoscope de l'enfant.

Ils s'acquittèrent de cette tâche et en rendirent compte en ces termes : « O maître du monde, nous lisons dans son horoscope qu'à l'âge de quatorze ans, le torrent des vicissitudes du temps lui apportera une calamité : elle res-

tera l'espace d'un an en proie à la démence. » Cette prédiction affligea beaucoup le roi, mais les astrologues ajoutèrent : « Ne t'alarme pas, elle recouvrera la raison. »

Or donc, les nourrices l'élevèrent jusqu'à l'âge de sept ans, puis on la mit à l'école où elle montra le plus grand zèle. Après quoi, son père la retira ; il la faisait venir trois fois par jour pour la voir, et c'était sa principale occupation. Elle atteignit ainsi l'âge de quatorze ans.

Alors, le Faghfoûr fit quérir des architectes et des peintres. Il choisit parmi eux des artistes consommés, et leur ordonna de construire, au milieu des Sept Mers, dans l'île de Soûssen, un château avec une chambre aux parois ornées de glaces. Il y fit installer la princesse avec toutes ses nourrices, chargées de la servir à tour de rôle.

Par hasard, Satan le Maudit rôdait de par le monde. Voyant que Souqrî n'avait pas de bien-aimée, il résolut d'unir Souqrî et Sènauber et de leur faire lier connaissance. La nuit venue, il plongea la princesse dans un profond sommeil, puis entra dans la capitale de l'Egypte [5] et en fit autant pour le prince, qu'il transporta au palais de Sènauber. Il le déposa à terre devant elle et rompit le charme.

Quand Souqrî s'éveilla, il fut bien surpris de se trouver dans une salle ornée de miroirs, et, non moins, de voir, endormie sur un trône, une ravissante idole dont la beauté faisait honte au soleil illuminateur du monde. Tout transporté, il vit, étendu sur le coussin de la jouvencelle, un voile de femme au tissu brodé d'or. Il s'en empara et le mit en poche, puis il prit la main de la belle endormie sans qu'elle s'éveillât, car Iblîs le Maudit l'avait plongée dans un sommeil léthargique. Le prince veilla jusqu' à minuit, puis, fol. 120 B
vaincu par la fatigue, il passa le bras autour du cou de la



princesse et ferma les yeux. De nouveau, Iblis alourdit le sommeil du prince, puis il éveilla à son tour Sènauber.

La belle au visage de lune ouvrit les yeux et aperçut, couché à côté d'elle, un jouvenceau dont les joues resplendissaient à rendre jaloux le soleil lui-même. Jamais elle n'avait vu pareille beauté chez un homme, et elle se prit à l'aimer cent fois plus qu'elle-même. Elle se disait : « Je m'imaginais qu'il n'y avait pas de charmes supérieurs aux miens, mais ce jeune homme est bien cent fois plus joli que moi. » Elle conçut donc pour lui une passion dont l'ardeur ne se peut décrire, et elle se mit à l'interpeller gentiment : « O vie de ma vie, d'où viens-tu ? Comment es-tu parvenu ici ? Serais-tu une houri descendue en cet endroit pour réjouir mes regards ? » Enfin, elle récita ce quatrain :

« Tu es le bienvenu ! L'éclat qui émane de toi a réjoui mon cœur. Le monde n'a rien produit de pareil à toi. Quelle injustice ! Un seul regard a suffi pour ravir à ma main les rênes de ma raison. Jamais œil n'a vu image plus séduisante. »

Mais elle avait beau parler de la sorte, le caresser, lui chatouiller la main, il ne s'éveillait pas, grâce aux artifices d'Iblis le Maudit. La jouvencelle n'était plus maîtresse d'elle-même ; elle cueillit plusieurs baisers sur ses lèvres de sucre, appuya sa joue contre la sienne, mais il ne s'éveillait toujours pas. Sènauber avait aux oreilles des pendants formés chacun d'une perle. Chacun de ces bijoux représentait la valeur de l'impôt annuel de la capitale de la Chine. Elle les ôta et les mit aux oreilles de Souqrî. Puis elle retira un anneau qu'elle avait au doigt et le passa dans celui du prince. Elle eut beau faire tous ses efforts pour l'éveiller, elle ne put y parvenir. Elle contempla sa beauté jusqu'à l'aurore, puis la fatigue triompha d'elle et elle s'endormit, le bras autour du cou du jouvenceau.

Iblîs le Maudit se dit : « Je vais maintenant reporter ce garçon à sa place ». Il enleva tout doucement Souqrî, et, en un instant, il était allé le coucher sur son lit dans la capitale de l'Égypte. Alors, Iblis allégea le sommeil de Souqrî et redescendit en enfer.

Le prince dormit tranquillement jusqu'au matin. Quand il s'éveilla, il vit que la belle n'était plus dans son étreinte. Toutefois, il aperçut à côté de lui le voile brodé d'or, à son oreille le pendant de la jouvencelle, et son anneau à son doigt. Alors, le brillant univers devint obscur à ses yeux. Il poussa des cris de douleur et déchira ses vêtements. Son père et sa mère s'éveillèrent, vinrent à son chevet, et le trouvèrent tout en larmes, se lamentant, avec sa robe en lambeaux. Ils furent stupéfaits de le voir en cet état, mais eurent beau lui demander : « Cher enfant, lumière de nos yeux, qu'est-il arrivé ? Quel est ton mal ? » Il ne répondit que par des pleurs. Tous deux, ne sachant que faire, envoyèrent un esclave chercher Khâdjè 'Oûriyâ.

L'oncle fut très alarmé du récit de l'esclave, et, le cœur brûlant de compassion, il s'empressa d'aller trouver Souqrî et appuya tendrement sa tête sur sa poitrine. « Lumière de mes yeux, » lui dit-il, « raconte-moi ce qui t'est arrivé, pour que je puisse te tirer d'affaire. Si même tu veux Zouhrè la musicienne[6], je la ferai descendre du ciel pour toi, mais, de grâce, dis-moi quelle mésaventure t'a suscitée la fortune capricieuse.» Le dolent Souqrî dut bien se décider à parler à cœur ouvert: « Mon bon oncle, » dit-il. « j'étais bien endormi quand j'ai vu une apparition de la même netteté que si c'eût été à l'état de veille. Je veux posséder celle de qui je tiens ce voile, cet anneau et ces perles. Si tu réussis à me la procurer, c'est bien; sinon, je vais succomber à ma peine. fol. 121 A



Louange à Dieu! Vois toi-même ces objets, et dis-moi si, oui ou non, j'ai lieu de me désoler ? » Le Khâdjè plaça l'anneau et les perles dans le creux de sa main, et constata que ces bijoux équivalaient bien au tribut de tout un pays. « Ce sont là, » dit-il, « joyaux tels que seuls en possèdent les rois; de pareilles richesses ne se rencontrent que dans le trésor de l'empereur de Chine et de Mâtchîne. » Puis il ajouta: « Mon cher enfant, ne t'exaspère pas, prends patience. Si même celle qui possédait ces objets demeure au ciel, j'emploierai pour l'attirer l'or, la ruse, la magie s'il le faut, et je la mettrai dans tes bras ». Il dit et enmena chez lui son cher neveu.

Or, Khâdjè 'Oûriyâ avait un palais à l'entrée du bazar. C'était un édifice orné de peintures, de dorures et de lapis lazulis, et il l'avait dénommé *Ribâti Ghérîbâne*, l' « Hôtellerie des Etrangers. » Il y fit venir des musiciens et des chanteurs pour distraire le jeune amoureux et l'empêcher d'être absorbé par son idée fixe. On amenait devant le jeune homme tout étranger, tout voyageur qui arrivait dans la ville, on questionnait de même tous les derviches : « Ne connaîtriez-vous pas, » leur disait-on, « un endroit isolé, par exemple, au milieu de la mer, où se trouverait un palais de telle description, abritant une telle jeune fille? » Personne ne pouvait fournir de renseignements.

Une année passa ainsi, et le jeune amoureux, dévoré par les tourments de l'absence, devenait de plus en plus faible et pâlot, et tous les efforts des médecins demeuraient sans effet. Khâdjè 'Oûriyâ ne savait à quoi se résoudre, d'autant plus que beaucoup lui disaient : « Ceci est l'œuvre des djinns. Ils auront porté envie à cet enfant, et lui auront suscité cette calamité. » Enfin, le Khâdjè dit à Souqrî : « Ne perds pas courage, ne t'abandonne pas à de sombres pensées ; je vais

réunir les astrologues, et nous parviendrons bien à découvrir celle que tu aimes. Il faut bien prendre patience. »

Un beau jour, une grande caravane vint des confins de la Chine et Mâtchîne à Basra, et toute la ville en fut remplie. Khâdjè 'Oûriyâ fit monter son neveu à cheval et lui dit : « Allons, mon pauvre enfant chagrin, viens avec moi voir la caravane de Chine. Je vais t'acheter un cadeau. » Tous deux se mirent en selle et se rendirent au caravansérail. Le chef de la caravane, émerveillé de la beauté de Souqrî, conduisit l'oncle et le neveu dans sa tente et apporta des curiosités de Chine. Après quelque temps, 'Oûriyâ dit au marchand chinois : « Mon garçon a vu en songe une jeune fille de tel aspect et, depuis lors, il est devenu languissant. Je n'ai pu savoir où réside cette jouvencelle » Le chef de la caravane était généreux et bon. Il s'apitoya sur Souqrî et dit : « Brave homme, la personne que ton fils a vue en songe, à s'en rapporter au portrait que tu en fais, ne peut être que la fille de l'empereur de Chine. Elle a nom Sènauber. Depuis l'endroit où se lève le soleil jusqu'à celui où il se couche, le Très-Haut n'a pas créé d'image aussi belle que cette princesse. Mais sache bien qu'elle est sous la garde d'une nourrice qui connaît la magie. Son père a fait bâtir pour elle, au milieu des Sept Mers, un pavillon où elle est étroitement surveillée, et jamais la main d'aucune créature ne touche la sienne. De plus, j'ai ouï dire qu'il y a un an, elle a vu en songe un jeune homme. Un djinn se sera montré à elle [sous cette forme] et elle en est devenue folle. On l'a apportée devant son père et tous les efforts pour la guérir sont restés superflus. » Souqrî demanda : « Quel est son nom ? N'est-ce pas Sènauber ? » [7] Le marchand répondit : « Oui. Elle n'a pas sa pareille pour la beauté. Elle a, dit-on, à un coin de la bouche, un grain de beauté dont les princes de tous les pays tombent amoureux sans l'avoir vue. »



En entendant cette description du grain de beauté, Souqrî perdit connaissance. Quand on l'eut rappelé à lui, il dit : « Mon cher père, le signalement que donne ce marchand chinois s'applique exactement à la jouvencelle que j'ai vue en songe ; ce grain de beauté, je l'ai baisé. ».

fol. 121 B Là dessus, 'Oûriyâ le fit monter à cheval, le ramena chez lui et lui dit : « Mon cher enfant, désormais, tu n'as plus à t'affliger. Amuse-toi à loisir. Puisque nous savons que ta bien-aimée est en Chine, fût-ce même au milieu des Sept Mers, j'irai bien l'y chercher, qu'il faille pour cela recourir à l'or, à la ruse ou à la magie. Je te la ferai obtenir, fallût-il même dépenser à cette fin toute ma fortune. Oui, cette jouvencelle t'appartiendra, s'il plaît à Dieu, aussi certainement qu'elle t'est apparue en songe et que toi-même tu t'es montré à elle. Donc, trève de lamentations. » Souqrî, ravi de cette promesse, appela sur son oncle les bénédictions du Ciel.

Quant à Khâdjè Oûriyâ, il prit ses dispositions pour se rendre dans la capitale de la Chine. Il se munit d'une quantité d'or et de cadeaux originaux, ainsi que du voile, des pendants d'oreille et de la bague, et dit à son neveu : « Mon enfant, je vais les emporter avec moi. Je pourrai, sans doute, les rendre à la jeune fille et lui prouver ainsi que je dis la vérité. » Il mit le tout en sûreté dans une cassette, prit avec lui plusieurs esclaves et serviteurs, et dit à Souqrî : « Mon chéri, amuse-toi toujours bien, et bannis tout chagrin jusqu'à mon retour. S'il plaît à Dieu, je me procurerai la jeune fille et je la ramènerai avec moi. Je te confie ce palais. »

Là-dessus, il fit transporter le matériel et dresser les tentes hors des murs de la ville, et fit savoir que quiconque d'entre les marchands désirerait aller à la Chine n'avait qu'à venir le

rejoindre. En trois jours, il rassembla une caravane imposante et l'on se mit en route pour la capitale de la Chine. On parcourut les étapes, on franchit les relais, et après un certain temps, on arriva à destination. Tout le monde descendit dans les caravansérails.

Khâdjè 'Oûriyâ passa la nuit à se reposer, et, le matin, dès son réveil, il s'achemina vers le bazar, et se promena par la ville, préoccupé de savoir ce qu'il allait entreprendre, où il pourrait obtenir des renseignements sur celle qu'il cherchait, et comment il la verrait.

Le lendemain, il aperçut un rassemblement. Il sortit du caravansérail et entendit les hérauts faire cette proclamation :

« Si quelqu'un peut guérir la fille de l'empereur de Chine, il recevra la souveraineté d'une partie de ses états. »

En entendant ces mots, Khâdjè 'Oûriyâ fut tout content. Il adressa à Dieu des actions de grâces et se rendit à l'instant auprès du colonel des gardes du palais, qui répondit à son salut et lui demanda : « Brave homme, d'où es-tu ? Que veux-tu ? » Le Khâdjè répondit : « Je suis philosophe et médecin, et je sais rendre la raison â ceux qui l'ont perdue. Par la faveur divine, — loué soit le Très-Haut ! — je suis arrivé aujourd'hui en cette ville. »

Le colonel fut charmé de l'entendre et le conduisit au palais impérial. L'officier entra le premier, s'inclina devant le souverain, qu'il trouva très mélancolique, et lui exposa la mission dont il était chargé. Le Faghfoûr lui dit : « Que de sang innocent j'ai déjà versé sans que ma fille soit guérie ! J'aime encore mieux la laisser en proie à son mal que de faire périr d'autres musulmans. » Le colonel se permit d'insister : « Ce médecin, » dit-il, « est étranger, et a spontanément assumé cette tâche. Il est possible qu'il soit plus perspicace que les autres, et qu'il délivre la princesse de son infirmité. » Le prince céda : « Allons, » dit-il, « amène-le. »



Les chambellans allèrent quérir Khâdjè 'Oûriyâ et l'introduisirent dans la salle d'audience. Dès qu'il aperçut l'empereur, le Khâdjè baisa en sept endroits la terre, comme l'exigeait l'étiquette, puis prononça l'éloge du monarque avec une bonne grâce qui ravit les courtisans et les grands de l'état. On le fit asseoir sur un siège doré, et le Faghfoûr lui dit : « Apprends que j'avais cent médecins, tous hommes
fol. 122 A d'intelligence et de talent. Je les ai tous conduits, eux et bien d'autres encore, au palais de ma fille, et aucun d'eux n'a réussi à la guérir. Toi, à ton tour, tu te prétends médecin capable et tu offres de lui rendre la raison. » 'Oûriyâ répondit : « O souverain du monde, j'ai entendu ta proclamation; or, j'étais venu tout exprès pour cette affaire, après avoir entrepris un long voyage. » Le prince reprit : « Si tu échoues, tu le paieras de ta tête. — La tête de ton serviteur, » dit 'Oûriyâ, « est garant de mes paroles. Mais si je soigne bien la princesse et si je la guéris, que me donnera en retour le souverain du monde ? »

Le Faghfoûr répondit : « Je te donnerai la moitié de mon empire. J'en prends à témoin tous les grands de l'état. » Le Khâdjè répondit : « Que la prospérité de Sa Majesté augmente ! Dieu, dans sa puissance, m'a donné de l'or et des biens meubles et immeubles en quantité incalculable. Chaque année, je verse au trésor du roi d'Egypte un tribut de trois mille tomans, et c'est pour moi comme de donner un dînâr ! »

L'empereur et son entourage furent stupéfaits de ce langage. « Alors, » dit le Faghfoûr, « que désires-tu ? » 'Oûriyâ répondit : « Que Sa Majesté promette à cet humble serviteur, devant tous les émirs ici présents, que si je guéris la princesse et lui fais recouvrer la raison intacte, telle qu'elle l'avait auparavant, elle accordera la main de sa fille à mon



humble fils, qui, j'ose le dire, est un jouvenceau qui n'a pas son pareil sous la voûte azurée. Oui, certes, sa beauté et sa grâce sont sans égales. Si l'empereur veut bien l'accepter pour gendre, il me comblera d'orgueil. »

A ce discours, le Fâghfoûr clama contre lui : « Malappris, quel langage tiens-tu là ? Sache que les chefs d'état sont venus, nombreux, briguer la main de ma fille, et que je ne la leur ai pas accordée, si bien qu'ils ne font qu'en pleurer nuit et jour. Jusques à quand viendras-tu proférer, sous mes yeux, pareilles impertinences ? »

Derechef, 'Oûriyâ baisa respectueusement la terre et répondit : « Que la félicité de Sa Majesté soit durable ! Il ne faut pas que tu me considères, moi, ton humble esclave, avec l'œil du mépris. Je ne suis rien moins que le vizir du souverain de Basra, qui m'a envoyé en ambassade auprès de toi, avec mission de guérir ta fille, à condition que tu l'agrées pour fils. Si tu ne consens pas, veuille me donner licence de m'en retourner. »

(*Vers*) : « L'âne n'est pas tombé, ni l'outre déchirée. Si après tu te repens, tant pis pour toi »

« Je vais aller porter à mon prince ta réponse. »

Ce discours donna quelque peu à réfléchir au Faghfoûr. Il se leva et se retira dans ses appartements particuliers, puis fit venir ses ministres et leur dit : « O soutiens de l'État, que dites-vous de cet homme ? » Les vizirs, les vèkîls et les émirs baisèrent la terre et répondirent : « Que la prospérité de Sa Majesté augmente ! Dans le cas où cet homme guérirait la princesse et mettrait un terme à cette infortune, nous ne voyons pas d'empêchement à conclure cette alliance avec le roi de Basra. Il faut accepter sa proposition. Envoie-le donc auprès de la Reine des Horizons. Peut-être est-il destiné à la sauver. En tout cas, mieux vaut faire cette



tentative que de la voir vivre dans la démence, pour finir par y succomber et abreuver de chagrin Sa Majesté. »

Le roi, convaincu par ce discours, donna son assentiment. Il fit venir aussitôt Khâdjè 'Oûriyâ et lui dit : « Va, guéris ma fille, et je la donne au fils du roi de Basra. » Khâdjè 'Oûriyâ demanda au Faghfoûr : « Si Sa Majesté veut bien en avoir la bonté, qu'elle daigne écrire un engagement, l'orner
fol. 122 B de son sceau et me le remettre pour ma tranquillité. Je vais me dévouer à la mission qui m'incombe, et si j'échoue, que ma tête soit la rançon d'un seul pas de Sa Majesté. » Le roi fit rédiger et sceller l'engagement écrit. Tous les vizirs, les émirs et les vèkils y apposèrent leur cachet et le remirent entre les mains de l'avisé Khâdjè. 'Oûriyâ baisa le papier et le frotta sur son œil, puis le mit dans son sein, la tête respectueusement inclinée.

L'empereur le fit accompagner d'un valet. Arrivé au château de la princesse, on lui fit franchir sept portes, et en entrant dans l'appartement de la malade, il vit un reflet lumineux apparaître en dessous du rideau qui la cachait. « Quelle est celle lueur ? » demanda-t-il. « Elle est due », répondit-on, « au rayonnement de son éclatante beauté. » Le Khâdjè reprit : « Vous autres, restez ici. Je vais réciter une prière, puis j'irai seul auprès de la princesse, aviser aux moyens de la guérir. » 'Oûriyâ récita la Soûre Fâtiha du Livre Saint, puis il souleva le rideau.

Il vit devant lui une belle pareille au soleil resplendissant. Tous ses vêtements étaient déchirés et ses longs cheveux, seuls, recouvraient ses charmes. Il s'approcha et la salua. Elle avança la tête et, par l'ordre de Dieu, son cœur subit une impression mystérieuse ; son odorat fut caressé du parfum de Souqrî, et elle s'écria : « O Dieu, délivre-moi de cette peine. » Le Khâdjè s'agenouilla poliment devant la princesse

et lui parla en ces termes : « O reine des horizons, quel est ton mal ? Est-ce que, par hasard, soit en songe, soit à l'état de veille, ton cœur a été victime de la brûlure d'amour ? Serait-ce la passion qui te tourmenterait et t'arracherait ces pleurs et ces cris ?... Eh bien ! ce jeune homme qui, de son côté, t'a vue en songe, est cent fois plus désolé que toi et gémit sur ta longue absence ».

Cette entrée en matière arracha à la jouvencelle un profond soupir, et elle dit : «O bon médecin, comment sais-tu que je suis tombée amoureuse à la suite d'un songe ? De tant de médecins qui sont venus ici, aucun n'a parlé de la sorte. Ils portaient tous des diagnostics qui n'avaient aucun rapport avec mon état, et me donnaient des remèdes sans efficacité. Allons, dis-moi bien toute la vérité, car j'entends de toi des paroles qui prouvent que tu connais mon bien-aimé, et le parfum de la sympathie émane de toi. »

Alors, Khâdjè 'Oûriyâ raconta à la princesse le rêve de Souqrî, et comment il avait vu l'apparition dans une chambre ornée de glaces. En entendant ces indications exactes, la princesse tomba évanouie. Quand elle revint à elle, elle dit : « O bon médecin, il y a une preuve irréfutable de nos relations. Tant que tu ne l'auras pas produite, je ne serai pas complètement persuadée que tu dis la vérité. » Aussitôt, 'Oûriyâ porta la main à son gousset et en retira le voile, les pendants d'oreille et la bague, les baisa et les déposa devant la princesse. A cet aspect, le cœur de la jouvencelle s'illumina, ses yeux s'agrandirent, et de joie elle ne tenait pas dans sa peau. Il vit, à n'en plus douter, que ce médecin venait bien de la part de l'aimé et avait été envoyé vers elle. Elle dit au Khâdjè : « Cher médecin, ne me cèle rien, dis-moi bien tout ce que tu penses. Que vois-tu de mieux à faire en cette occurence ? Quel que soit ton avis, je le suivrai. Il faut que tu m'unisses à ce jeune homme. »

'Oûriyâ répondit : « Fais venir tes suivantes, habille-toi de vêtements somptueux, et, quand ton père viendra pour te voir, dis lui : « N'eût été ce médecin, je serais restée cent ans peut-être dans cet état pitoyable, sans jamais recouvrer la santé. Donne-lui tout ce qu'il te demandera. » Après cela, je te dirai comment il convient d'agir dans la suite. Mais auparavant, j'ai une seconde révélation à te faire: j'ai obtenu de ton père que, si je te guérissais, je pourrais t'emmener pour te donner à mon fils, si Dieu le permettait. Maintenant, Dieu soit loué, te voilà guérie. Si ton père ne te donne pas à moi, refuse obstinément de t'en aller d'ici. »

Là dessus, la princesse se leva de sa couche, sortit de son linceul, alla dans la chambre voisine, et appela ses suivantes. Au son de cette voix bien connue, les suivantes, tout heureuses, accoururent se jeter aux pieds de la princesse. Elle leur dit : « Allez chercher le coffre qui est dans le trésor, et
fol. 123 A où se trouvent mes vêtements. Je suis sauvée, délivrée de tous mes maux, et c'est à ce médecin que je le dois; c'est lui qui m'a rendu la raison. » Les suivantes allèrent en toute hâte chercher les robes brodées d'or, et Sènauber s'en revêtit ; puis Khâdjè 'Oûriyâ dit à son tour aux esclaves : «Allez annoncer au roi la bonne nouvelle et recevoir la récompense qu'elle mérite. Pendant ce temps-là, je conduirai la princesse au hammâm : j'ai encore une potion à lui faire prendre et je dois aussi lui remettre un certain onguent ; elle n'aura qu'à s'en frotter tout le corps au bain, et elle deviendra encore plus belle qu'auparavant ».

Les eunuques, tout réjouis, coururent chez l'empereur, et lui dirent : « Bonne nouvelle, ô souverain du monde ! Sènauber Khânoum [8] a recouvré la raison. » Le Faghfoûr leur dit : « Je vous affranchis tous », et leur donna à chacun une bourse d'or, et tous les courtisans et dignitaires les comblèrent

également de cadeaux. Puis l'empereur ordonna de pavoiser la ville, et les musiciens, à l'entrée du bazar, s'en donnèrent à cœur joie.

Quant à 'Oûriyâ, il envoya la princesse au hammâm et attendit, debout près de la porte, qu'elle eût terminé sa toilette. A sa sortie, il lui dit : « Garde bien le secret que je t'ai confié, que personne n'en sache rien, car s'il venait à transpirer, et que l'empereur en eût vent, il ne te donnerait pas à ce jeune homme, et vous succomberiez tous deux aux tourments de l'absence. » La princesse le rassura : « Est-ce que, par hasard, je suis [encore] folle, pour aller divulguer ce secret ? »

Bref, 'Oûriyâ envoya la princesse auprès de son père. Elle fit, en grande pompe, son entrée dans la salle d'audience; on la fit asseoir sur un trône doré et l'on organisa une fête. Les musiciens firent résonner leurs instruments, et on distribua des mets et du vin à foison. Après le repas, on recommença à festoyer, et l'on passa dans la liesse trois jours et trois nuits.

Le troisième jour, Khâdjè 'Oûriyâ baisa respectueusement la terre et dit : « Que les choses de ce monde s'accomplissent selon ton désir, que le Ciel te seconde, que le Créateur te protège ! *L'homme généreux, quand il a promis, tient parole* [9]. Si le souverain du monde ne se repent pas de l'engagement qu'il a pris, qu'il veuille bien expédier mon affaire, à moi, pauvre étranger. J'ai fait tout ce qui dépendait de moi, et mon prince a les yeux fixés sur le chemin [par où je vais m'en retourner]. »

Sur le champ, l'empereur se leva et se rendit au harem, et sa fille vint à sa rencontre et lui baisa les mains. Heureux de la voir heureuse, le père l'embrassa et lui dit : « O lumière de mes yeux, que dis-tu de cet homme, de la promesse que je lui ai faite et de l'engagement écrit que je lui ai remis ? »

La princesse répondit : « C'est l'ordre de Sa Majesté. Les rois n'ont qu'une parole. C'est donc mon destin qui l'a voulu ainsi. Il faut bien en prendre mon parti. Cet homme m'a fait du bien,et tout ce que mon père fait pour le récompenser est légitime. »

L'empereur sortit du harem, prit place sur son trône, fit quérir les cadis et les cheikhs, et ordonna de marier Sènauber et Souqrî. On apporta des plats remplis de pièces d'or, on en éparpilla en l'honneur de Khâdjè Oûriyâ, et le reste de la journée se passa à banqueter. Le lendemain, le Faghfoûr s'assit à nouveau sur son trône, et convoqua les vizirs et les émirs. Il fit ouvrir les portes du trésor, et on en sortit, pour la princesse, plusieurs kharvârs [10] d'or et de bijoux, et toute espèce d'objets. De plus, son père lui donna, pour l'accompagner, quarante esclaves de l'un et de l'autre sexe. Quand tout fut prêt, on chargea les chameaux et l'on
fol. 123 B arrangea une litière dorée avec des tentures de brocart d'Egypte, où l'on installa la princesse.

Puis on monta à cheval, et Khâdjè 'Oûriyâ ordonna de sonner l'appel. Tous les marchands qui étaient venus de Basra et qui devaient reprendre le chemin du retour se rassemblèrent. La caravane marcha nuit et jour et finit par arriver à une étape de Basra. Khâdjè 'Oûriyâ dit : « Je vais prendre les devants pour faire pavoiser la ville, puis je viendrai avec Souqrî, entouré des notables de la cité, à la rencontre de la princesse. »

Le Khâdjè s'achemina donc vers la ville. Arrivé à la porte du Tigre, il vit, devant son hôtellerie, un rassemblement de femmes aux cheveux épars, en train de gémir et de se lamenter. Il s'avança et clama contre elles : « Pourquoi ne portez-vous pas ce cadavre à un autre endroit ? » Elles lui répondirent : « O Khâdjè, ne sais-tu donc pas qui est ce

mort que nous pleurons ? C'est le fils de Khâdjè 'Afvâne, ce jouvenceau qui faisait la gloire de notre cité. » A cette nouvelle, Khâdjè 'Oûriyâ, tout éperdu, se jeta à bas de son cheval, et se mit à pousser des hurlements de douleur, à lacérer ses habits, et à se verser de la poussière sur la tête.

Sur ces entrefaites survint Sènauber, fille du Faghfoûr de Chine, accompagnée de ses suivantes. En entendant ces cris de détresse, elle sortit la tête de sa litière et demanda : « Qu'y a-t-il donc ? » Elle vit que son soi-disant médecin, la tête et la poitrine nues, se versait de la poussière sur la tête et se désolait, entouré de près de deux mille hommes et femmes, qui pleuraient également. Elle distingua ces paroles d''Oûriyâ : « O fortune capricieuse, qu'as-tu fait de mon Souqrî ? »

Elle comprit enfin qu'il s'agissait de son bien-aimé, s'élança hors de la litière, arracha le collet de sa robe, se versa de la poussière sur la tête et se frotta le visage sur la terre nue, en geignant : « O cieux à la marche oblique, comme vous m'accablez ! Pourquoi avez-vous fait périr ce pauvre adolescent ? » Elle avança la main et écarta le voile qui cachait le visage du mort. Elle le reconnut pour celui qu'elle avait vu en songe. Quand elle revint à elle, elle leva les bras vers le palais du Très-Haut et s'écria : « O mon Dieu, au nom de ton pur séjour, je ne survivrai pas à ce jeune homme pour traîner une misérable vie. Prends mon âme et unis-moi à lui. Sans lui, je ne saurais vivre. Puissions-nous reposer dans un même tombeau ! » Elle dit, serra fortement Souqrî sur son sein et exhala doucement le dernier soupir, comme une personne qui s'endort.

A cette nouvelle catastrophe, Khâdjè 'Oûriyâ et les esclaves frappèrent des mains, redoublèrent leurs pleurs et leurs gémissements, se versèrent de la poussière sur la tête

et leur deuil se centupla. Le bruit de ce double malheur se répandit dans la ville ; cent mille habitants, hommes et femmes, se rassemblèrent autour des deux cadavres, et le tumulte de leurs plaintes s'éleva jusqu'au pinacle des cieux. Mais ils eurent beau se lamenter jusqu'à la nuit, c'était sans résultat.

Le lendemain, 'Oûriyâ, aidé des dames de la ville, ensevelit les deux fiancés, et on les mit dans un même tombeau, couchés côte à côte et étroitement embrassés, et on leur dit : « Vos épousailles s'accompliront au jour de la résurrection. » Puis on mit la dalle du tombeau et on s'installa pour les cérémonies funèbres, qui durèrent quarante jours et quarante nuits, pendant lesquels Khâdjè 'Oûriyâ et les parents de Souqrî ne cessèrent de pleurer sur le tombeau des deux infortunés.

Enfin, Khâdjè 'Afvâne, lui aussi, exprima ses dernières volontés : « Je sens bien, » dit-il, « que, moi non plus, je ne survivrai pas à leur perte. Quand je serai mort, ensevelissez-moi à côté d'eux, afin que dans l'autre monde, du moins, je sois avec eux. » Il dit, et rendit l'âme, et Khâdjè 'Oûriyâ l'ensevelit et l'inhuma près de ses deux enfants.

fol. 124 A Or, Khâdjè 'Oûriyâ pratiquait la religion mosaïque. Il implorait sans cesse Moïse et priait Dieu de le lui faire apparaître. « Je lui dirai ma peine, » disait-il, « et peut-être rendra-t-il le calme à mon cœur et me délivrera-t-il de mon chagrin. » Une nuit qu'assis sur la terrasse de son palais, il se lamentait comme d'habitude, il vit se dresser devant lui un personnage vêtu de blanc, dont le visage de rose était auréolé de lumière. « O serviteur de Dieu, » s'écria l'apparition, « pourquoi te désoles-tu tellement, que tes plaintes incessantes affligent les anges du ciel ? » Le Khâdjè répondit : « Et comment pourrais-je ne pas gémir, alors que ces deux

adolescents, après avoir si longtemps brûlé d'amour, n'ont pu se voir et en sont morts de chagrin, emportant dans l'autre monde leur désir inassouvi ? » Alors le prophète lui dit : « Si tu veux réciter la formule : « Il n'y a pas de dieu si ce n'est le Dieu, et Mahomet est l'envoyé de Dieu, et Alî est le vicaire de Dieu » [11], je te promets, par ma religion, à moi Mahomet, de les ressusciter tous les deux. »

A ces paroles, 'Oûriyâ se jeta aux pieds du prophète, se convertit sincèrement à l'islâm et prononça la Bonne Parole [12], puis il continua, prosterné devant la sainte apparition : « O prophète, je t'en conjure au nom de ce Dieu qui t'a envoyé vers les créatures, rends la vie à ces jeunes gens pour qu'ils reviennent en ce monde, et que je puisse contempler leur beauté. » Alors, le Refuge de la Prophétie — que Dieu le garde et le conserve ! — étendit un tapis de prière bénit, fit deux inclinaisons, récita des oraisons et implora Dieu en tendant vers lui ses paumes sacrées : « O généreux Créateur, Toi qui donnes la vie et la mort, je t'en supplie par le respect qu'inspire ton Unité et par la majesté de la Tablette, du Trône, du Roseau et du Sublime Empyrée [13], et au nom de tous les prophètes envoyés par toi, puisque ce sectateur de Moïse s'est converti à la religion révélée par moi, Mahomet, est devenu Musulman sincère et véritable, et a confessé mon caractère prophétique, daigne, dans ta clémence et ta générosité, ressusciter ces deux jeunes gens, afin qu'il apparaisse comme évident pour tous que ma religion, à moi, Mahomet, est la seule vraie. »

Ses bras tendus vers le ciel n'étaient pas encore retombés qu'un gémissement sortit du tombeau, la dalle se fendit, et Souqrî et Sènauber surgirent embrassés, revêtus tous deux de tuniques du Paradis, et remplissant les alentours du céleste parfum.

Mais le conteur ajoute que leur joue avait pris la couleur du safran, que leur taille était courbée et leur chevelure blanchie. Le prophète dit : « O 'Oûriyâ, voilà les signes de l'arrachement de l'âme. Tu vois combien est douloureuse l'amertume du dernier soupir, et pénible le séjour du tombeau. Ces marques de décrépitude en sont la preuve, et c'est pour cela que le Maître du monde vient, à ce moment terrible, au secours des croyants. »

« O prophète, » demanda 'Oûriyâ, « prie pour qu'ils recouvrent leur fraîcheur primitive. » Le prophète consentit et, à l'instant même, leur visage devint plus beau qu'auparavant, leur chevelure reprit sa noirceur et leur taille se redressa comme le buis. Et, le cou enlacé, ils regardaient sans rien dire. Sur ces entrefaites, l'archange Gabriel — que sur lui soit le salut ! — vint près du Roi des Sages et lui dit : « O Mahomet, le Créateur du monde te salue et te dit : « J'ai rendu la vie à ces deux serviteurs par égard pour ta sainte intercession, mais leur existence terrestre est terminée, et la durée de leur vie ne doit pas dépasser ceci. Ainsi nous l'avons décrété depuis le commencement. Toutefois, Khâdjè 'Oûriyâ a encore quatre-vingt-dix ans à vivre. S'il veut leur donner une partie de sa vie, par mon ordre, ils recouvreront la faculté de parler et auront une nombreuse progéniture. »

Lorsque ce message eût été transmis au prophète, Khâdjè
fol. 124 B 'Ouriyâ dit : « Je remercie Dieu de la quantité de vie qu'il m'a assignée, et je veux bien la répandre pour eux. Je te prends à témoin, toi, l'envoyé de Dieu, que je cède trente ans de ma vie à Souqrî, autant à Sènauber, et que je me réserve les trente de reste pour les consacrer à leur service et repaître mes yeux du spectacle de leur beauté. Quand viendra l'instant du trépas, tous les trois nous émigrerons ensemble de ce monde, et ainsi, je n'aurai pas la douleur de

les voir mourir avant moi. » Le prophète dit : « O Dieu, tu vois ce qu'il désire. »

A l'instant même, tous deux recouvrèrent la parole, se prosternèrent aux pieds du prophète, confessèrent leur foi, récitèrent la Bonne Parole et se convertirent à la religion islamique. Puis ils dirent : « O prophète de Dieu, de même que tu réalises notre idéal en ce monde, nous te prions d'être notre intercesseur au jour de la résurrection. » Mahomet s'y engagea et disparut aussitôt.

Le conteur ajoute que Khâdjè 'Afvâne, lui aussi, revint à l'existence et adopta la religion mahométane. Alors les deux jeunes époux, de même que leurs parents et leur oncle, adressèrent au Très-Haut des actions de grâces, puis s'acheminèrent vers leur demeure. Le Khâdjè fit pavoiser la ville. Tous les habitants apprirent bientôt la bonne nouvelle et se rassemblèrent autour d'eux. Partout régna l'allégresse, on escorta en grande pompe les deux amoureux dans le palais, on leur fit prendre place sur un trône doré, et des esclaves de l'un et de l'autre sexe se rangèrent debout, attendant leurs ordres.

Toute la population de la ville, à la suite du miracle dû à Mahomet l'Élu — que Dieu le garde et le conserve ! — récita la formule de conversion et confessa son apostolat.

Les fêtes du mariage, organisées par Khâdjè 'Oûriyâ, durèrent huit jours et huit nuits. Il fit arranger aux jeunes époux un palais beau comme le paradis, et leurs noces furent célébrées avec la plus grande magnificence. On fit entrer Souqrî dans le château et on le fit arriver devant le rideau qui cachait la mariée. Il passa derrière, et ce furent des embrassements, et tous deux apaisèrent le désir de leur cœur.

Quand le jour parut, Souqrî alla au hammâm se purifier des pieds à la tête. Puis il s'en fut saluer son digne oncle,

et prit congé de lui pour aller distribuer aux pauvres et aux derviches la valeur de deux mille tomans. Toute la famille de Khâdjè 'Oûriyâ suivit son exemple et se convertit à l'islâm. Tous édifièrent des bains publics, des caravansérails, des mosquées, se consacrèrent aux œuvres pies, et passèrent leurs nuits et leurs jours dans la prière et les exercices de dévotion.

Le roi de Basra étant mort, les notables de la ville élevèrent Souqrì au trône, et il régna trente ans. Il eut beaucoup d'enfants irréprochables. Enfin, Souqrì et Sènauber sortirent de ce monde transitoire et laissèrent à leurs descendants leur fortune et leur pouvoir.

Cette histoire est restée en souvenir d'eux, et salut à quiconque suit la bonne voie.

Le Livre du Recueil des Histoires a été achevé le dimanche 22 du mois de Rèdjeb de l'an 1245 de l'Hégire [14].

Mille louanges, et même un million, de notre part à Ali.

Mille éloges et mille saluts, de notre part, à Mahomet — sur lui le salut !



NOTES DU QUATORZIÈME CONTE.

1. — Mot illisible dans le texte.

2. — Le lecteur remarquera, dans ces contes, plusieurs incohérences et contradictions.

3. — *Faghfoûr*, nom commun des souverains de la Chine. La forme ancienne du mot est (cf. *Bourhân-i Qâti'*, cité par Vullers s. v. *fagfoûr*) *baghpoûr*, « fils de Dieu. » Cf. slav. *Bog* = Dieu, ancien persique *baga*, qui se retrouve aussi dans Baghdâd, avestiq. *Baγodāta* = « créé par Dieu ». Le lecteur reconnaîtra facilement dans *poûr* (doublet de *pousar*), un mot apparenté au latin *puer*, « enfant ». Faghfoûr a pour correspondant sanscrit *Bhagaputra*.

4. — La princesse est appelée dans ce texte, tantôt *Mouchtèri*, nom de la planète Jupiter, tantôt *Sènauber*, « pin ».

5. — Incohérence ; il est question, tantôt de Basra, tantôt de l'Égypte.

6. — *Zouhrè*. Nom arabe de la planète Vénus chez les Musulmans. Le nom persan est *Nâhid* (Anahita). Voir ma traduction de *Salâmân el Absâl* (Bruxelles, Carrington, 1910), note du vers 1008.

7. — Ce détail est inexplicable. Comment Souqrî aurait-il pu connaître le nom de la belle endormie ?

8. — *Khânoum* = « dame ».

9. — En arabe incorrect dans le texte.

10. — *Kharvâr*, littéralement « charge d'âne » = *100 batmans*. Cf. conte IV, note 21.

11. — C'est la profession de foi musulmane. La dernière proposition, relative au vicariat d'Ali, est particulière aux Chî'ites.



12. — *La bonne parole. Kalima-i tayyiba.* C'est la *Kalima-i chahâdat*, « parole du témoignage », la profession de foi, dont il est question dans la note 11.

13. — D'après la cosmogonie généralement admise par les Musulmans, Dieu, quand il résolut de se manifester en créant le monde, appela d'abord à l'existence un rayonnement lumineux émané de sa propre lumière, appelé « Lumière de Mahomet », *Noûr-i Mouhammad*, parce qu'il devait être incarné dans la suite en la personne du dernier des prophètes. Puis il créa les âmes, et enfin le monde des corps : en premier lieu le « Trône », *'arch*, puis en-dessous le *koursî* « Escabeau », puis la grande « Tablette », *lawh*, pareil à un béryl vert, et enfin la « Plume » ou « Roseau », *qalam*, couleur d'émeraude, remplie d'une encre de lumière blanche. Alors Dieu cria : « Ecris, ô Plume », et la Plume se mit en mouvement sur la Tablette et écrivit tout ce qui devait arriver jusqu'au dernier jour, puis l'original du Coran.

14. — 1245 de l'Hégire = 1829 de notre ère.

TABLE DES MATIÈRES.







